60—

ATHÈNES


J. Claye, imprimeur
S. Benoit, 7. à Paris



TYP. J. CLAYE.

ACROPOLE D'ATHÈNES.

ATHÈNES

DÉCRITE ET DESSINÉE

PAR

ERNEST BRETON

DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC.

SUIVIE D'UN

VOYAGE DANS LE PÉLOPONÈSE

DEUXIÈME ÉDITION

> Την λαμπροτάτην πόλεων πασῶν ὁπόσας ὁ Ζεὺς ἀναφαίνει τὰς Ἀθήνας λέγω.
>
> « Je vous le dis, la plus brillante de toutes les villes que nous montre Jupiter, c'est Athènes. »
>
> ATHÉNÉE, *Deipn.*, L. I.



PARIS

L. GUERIN ET Cie, ÉDITEURS

THÉODORE MORGAND, LIBRAIRE DÉPOSITAIRE

5 — RUE BONAPARTE — 5

1868

A

SA MAJESTÉ

OTHON

ROI DE GRÈCE

HOMMAGE DE PROFOND RESPECT

DE SON TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-OBÉISSANT SERVITEUR

ERNEST BRETON.

Paris, 1er juin 1861.



Magnum iter ad doctas proficisci cogor Athenas.

PROPERCE. L. III. *El.* 21.



OMME le poëte, « j'entreprends le grand voyage de la docte Athènes; » au pied des colonnes de ses temples, sous ses portiques, au sommet de ses collines, je retrouverai les nombreuses traces des archéologues, des artistes qui m'y ont précédé; elles me guideront dans une carrière qu'éclaireront, comme autant de phares lumineux, les grands noms de Pausanias et d'Hérodote,

ceux des Stuart, des Chandler, des Dodwell, des Penrose, des Böttiger, des Ottfried Müller, des Bröndsted, des Pittakis, des Rangabé, des Raoul-Rochette, des Letronne, des Lenormant, des Beulé, et tant d'autres non moins justement estimés.

Si les antiquités de la reine des arts ont déjà trouvé tant de fois de dignes interprètes, nous avons osé croire pourtant que, même après leurs savants ouvrages, il pouvait rester place pour une entreprise plus modeste, mais non moins utile peut-être.

Il y a peu d'années, je m'efforçais de populariser la connaissance des ruines si curieuses de Pompéi en publiant une description qui, par son format, par son plan, fût à la portée de toutes les intelligences, de tous les âges, de toutes les fortunes. Le bienveillant accueil fait à cet ouvrage, dont deux éditions ont dû paraître dans la même année, m'a prouvé que je ne m'étais pas trompé en croyant répondre à l'un des besoins de notre époque.

La pensée qui me guidait alors m'inspire encore aujourd'hui. Les antiquités d'Athènes, plus belles et aussi intéressantes que celles de Pompéi, sont beaucoup moins connues; car si d'innombrables voyageurs foulent chaque année le pavé de la *rue des Tombeaux*, les mosaïques de la *villa de Diomède*, bien peu traversent les mers pour aller admirer les chefs-d'œuvre de Mnésiclès, d'Ictinus et de Phidias. D'ailleurs, pour Athènes comme pour Pompéi, si les ouvrages spéciaux abondent, la plupart sont d'un format incommode et d'un prix très-élevé; beaucoup sont écrits en langue étrangère, remplis de citations grecques et latines, ou même accompagnés de simples renvois aux écrits des anciens;

ceux-ci ne s'adressent qu'aux savants de profession; d'autres, destinés exclusivement aux architectes, présentent une foule de détails inutiles, sinon inintelligibles pour la plupart des lecteurs. Nous aussi, nous avons mis à contribution les écrivains de l'antiquité, mais partout, à moins qu'ils ne fissent répétition, nous avons transcrit entièrement en notes et traduit les passages ayant trait à notre sujet; nous avons profité des recherches faites par les voyageurs français, anglais, danois, allemands, italiens, par les archéologues de la Grèce moderne; nous avons enfin puisé des renseignements positifs et précieux dans les magnifiques travaux des architectes pensionnaires de la France.

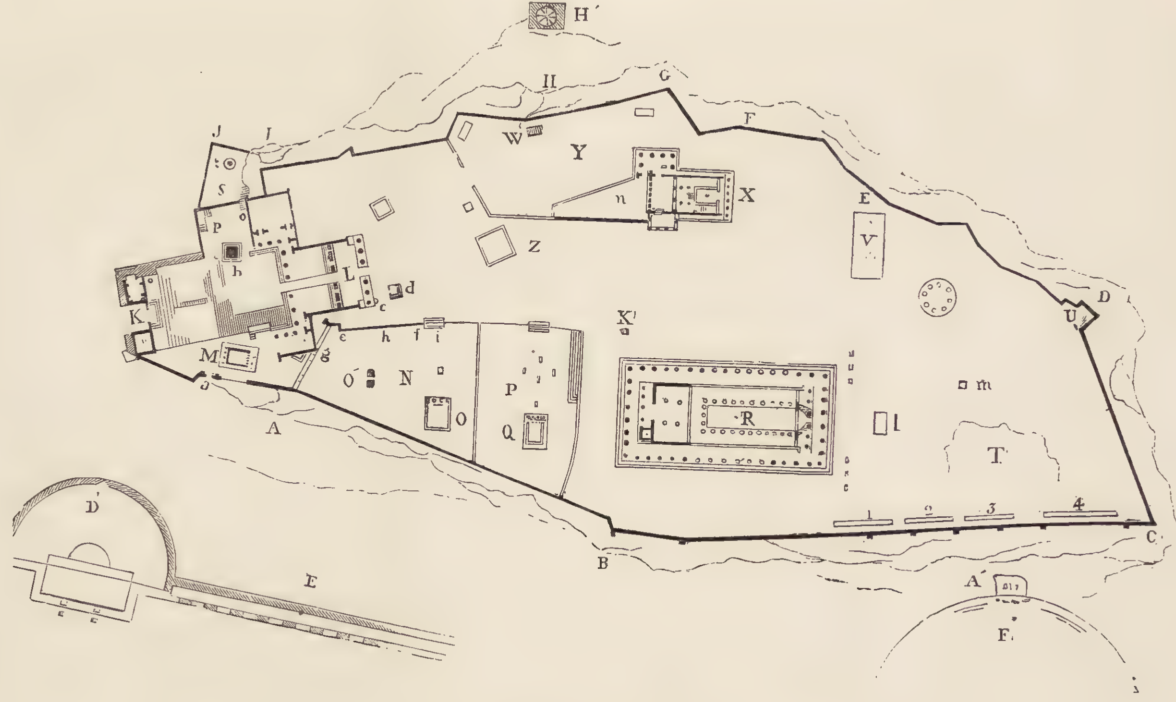
Un excellent ouvrage, paru en 1853, nous a été d'un puissant secours dans une partie de notre tâche. mais aussi plus d'une fois il a fait notre désespoir. En lisant les pages à la fois si doctes et si élégantes tracées par M. Beulé, souvent nous nous sommes senti découragé. Pourtant, si nous ne pouvons faire mieux que le brillant professeur, nous pouvons faire autre chose : nous pouvons décrire les monuments d'Athènes entière, au lieu de nous renfermer, comme lui, dans l'enceinte de l'Acropole; nous pouvons rendre notre livre plus accessible aux gens du monde; nous pouvons, par des dessins nombreux et scrupuleusement exacts, en faciliter l'intelligence; nous pouvons enfin, grâce à nos propres observations, émettre peut-être quelques idées nouvelles et apporter ainsi quelques pierres à l'édifice dont nos devanciers ont posé les fondements.

La science est un champ ouvert à d'incessantes conquêtes dont

Dieu seul peut fixer les limites. Obscur soldat marchant à la suite de tant de chefs illustres, nous n'ambitionnons d'autre récompense que l'espoir d'avoir contribué, pour notre faible part, à frayer le chemin à de nouveaux conquérants qui peut-être eussent reculé devant les cailloux et les ronces que nous avons essayé d'écarter.



I.



PLAN DE L'ACROPOLE.

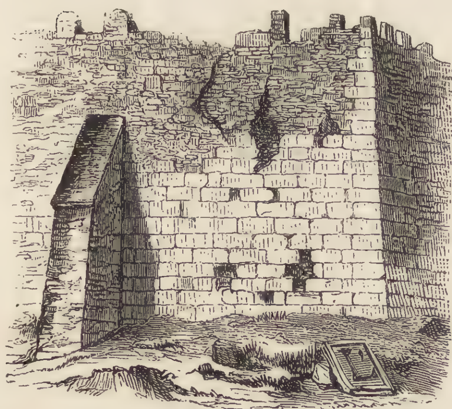


Porte de l'Acropole.

CHAPITRE PREMIER

ACROPOLE.

MURAILLES. ENTRÉE.



Acropole, ce lieu si célèbre dans l'histoire d'Athènes et dans celle de l'art[1], est un rocher formé d'une sorte de marbre grossier blanc et rouge; ce rocher se dresse au milieu de la plaine, entouré seulement de quelques collines moins élevées, le Pnyx, l'Aréopage, le Musée, la colline des Nymphes, produites évidemment par un même soulèvement à une époque dont les hommes n'ont

1. Un Athénien nommé Héliodore avait écrit sur l'Acropole quinze livres aujourd'hui perdus et que nous ne connaissons que par la mention qu'en fait Athénée, *Deipnosoph.* L. VI.

pas conservé le souvenir. Platon prétend même qu'avant le déluge de Deucalion ces diverses élévations n'en formaient qu'une seule, et que ce fut un tremblement de terre qui opéra leur séparation. Cette supposition ne nous semble admissible qu'en ce qui touche le rocher de l'Aréopage, qui n'est séparé de celui de l'Acropole que par une très-étroite vallée et dont la constitution géologique est d'ailleurs complétement identique.

Le rocher de l'Acropole, élevé de 154 mètres au-dessus du niveau de la plaine, est à pic et entièrement inabordable de trois côtés[1]; au couchant seulement, en regard de l'Aréopage, il était moins abrupt, et avait été rendu sans doute encore plus accessible par la main de l'homme qui, à plusieurs époques, dut aussi aplanir le plateau qui le surmonte. Ce plateau, d'une surface cependant encore fort inégale, forme un polygone irrégulier s'étendant de l'est à l'ouest, sur une longueur d'environ 300 mètres, tandis que la plus grande largeur du nord au sud n'est que de 135 mètres. Le développement de l'enceinte dépasse 800 mètres.

L'Acropole fut le berceau d'Athènes; ce fut sur ce rocher, si favorable à la défense, que Cécrops vint s'établir avec la colonie égyptienne qu'il amenait de Saïs, la capitale du Delta, et qu'il fonda une ville à laquelle il donna son propre nom, celui de *Cecropia*, et aussi le nom égyptien d'*Asty*[2]. Bientôt, à Athènes, comme vingt siècles plus tard dans toute l'Europe du moyen âge, la ville habitée descendit dans la plaine, et la ville haute, l'Acropole, ne fut plus qu'une citadelle qui ici, par exception, resta en même temps le sanctuaire le plus vénéré. Ce fut sous Thésée seulement (1350 à 1300 avant Jésus-Christ) que cette révolution fut définitivement consommée, et que toute habitation particulière disparut de l'enceinte de l'Acropole. C'est là aussi que Cécrops avait fondé le premier temple consacré à la vierge victorieuse, à la divinité égyptienne *Neth* ou *Netha* dont les Grecs, par inversion, firent *Athen*, et qui fut

1. « La citadelle n'a qu'une seule entrée, tous les autres côtés étant très-escarpés ou fortifiés de murs. »

PAUSANIAS. *Attic.*

2. « Ce que l'on appelle proprement ΑΣΤΥ est un rocher qu'environnent les maisons de la ville assises dans la plaine. C'est sur ce rocher que s'offre l'enceinte consacrée à Minerve, contenant l'ancienne chapelle de Minerve Poliade, où brûle une lampe qui ne s'éteint jamais, et le Parthénon bâti par Ictinus, où se voit la statue en ivoire de la déesse, travaillée par Phidias. »

STRABON. *Géogr.* L. IX.

adoptée par les Romains sous le nom de Minerve[1]. Plus tard, les Athéniens repoussèrent cette origine étrangère, et pour eux-mêmes et pour leur divinité; si Diodore, Théopompe, Pausanias, Hérodote et autres historiens persistèrent à soutenir l'authenticité de la tradition primitive, il ne manqua pas d'écrivains qui s'efforcèrent de prouver que Cécrops était Grec, et même que Saïs avait été, au contraire, fondée après Athènes par une colonie grecque qui y avait introduit le culte de Minerve. C'est alors que fut inventée cette fable poétique de la lutte de Minerve et de Neptune, se disputant l'honneur de nommer et de protéger la ville naissante[2].



Dispute de Neptune et de Minerve, d'après un vase italo-grec.

La première fortification de l'Acropole ne fut qu'une enceinte formée de pièces de bois, entrelacées avec les oliviers sauvages qui couvraient alors les flancs de la colline.

1. « Minerve avait à Saïs un temple révéré dans lequel on ensevelissait les rois d'Égypte, de même que Cécrops et Érechthée furent ensevelis, contre l'usage général de la Grèce, dans le sanctuaire de Minerve Poliade. » Beulé. *Acrop.* C. I.

2. « Neptune vint donc le premier dans l'Attique, et, ayant frappé le sol de son trident, fit jaillir au milieu de l'Acropole la mer (*le flot* ou *la source salée*) que l'on nomme *Érechthéide.* Après lui vint Minerve, qui fit naître l'olivier. Un débat s'étant élevé entre ces deux divinités au sujet du

Enceinte pélasgique. Vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, moins d'un siècle après la prise de Troie, des Pélasges venus de la Béotie selon la plupart des historiens, de la Sicile si l'on en croit Pausanias, ayant trouvé un asile dans l'Attique, payèrent cette hospitalité en aplanissant le plateau de l'Acropole, en l'entourant d'une de ces murailles qui ont rendu leur nom célèbre dans l'Italie comme en Grèce, et en défendant le côté accessible de la citadelle par une suite de travaux avancés, dont les neuf portes valurent à leur ensemble la désignation d'*Ennéapyle.* Pausanias nous a conservé les noms d'Agrolas et d'Hyperbius, architectes qui présidèrent à cette entreprise[1]. Les Athéniens, après leur avoir concédé, comme récompense de cet important service, les terres comprises entre l'Acropole et la base du mont Hymette, en vinrent plus tard à craindre

pays, Jupiter les fit transiger et leur donna pour juges les douze dieux. Ceux-ci prononcèrent et l'Attique fut adjugée à Minerve; la ville s'appela donc Athènes du nom de Minerve. »

Apollodore. III. 14.

Cecropia Pallas scopulum Mavortis in arce
Pingit et antiquam de terræ nomine litem.
Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
Augusta gravitate sedent; sua quemque deorum
Inscribit facies : Jovis est regalis imago.
Stare deum pelagi, longoque ferire tridente
Aspera saxa facit, medioque e vulnere saxi
Exsiluisse fretum, quo pignore vindicet urbem.
At sibi dat clypeum, dat acutæ cuspidis hastam;
Dat galeam capiti; defenditur ægide pectus :
Percussamque sua simulat de cuspide terram
Prodere cum baccis fœtum canentis olivæ;
Mirarique Deos : operi victoria finis.

Ovide. *Métam.* L. VI, v. 69.

« Minerve peint (*sur sa tapisserie*) le rocher de Mars, dans la citadelle de Cécrops, et l'antique lutte pour le nom du pays. Les douze dieux, assis autour de Jupiter sur des siéges élevés, brillent d'une auguste majesté. Chacun d'eux se fait reconnaître à ses traits, mais la grandeur royale rayonne au front de Jupiter. Le dieu des mers est debout; il frappe de son long trident le dur rocher, et, de son sein entr'ouvert faisant jaillir une mer, revendique l'empire de la contrée. La déesse se représente elle-même armée de son bouclier et de sa lance à la pointe acérée; elle met un casque sur sa tête, couvre sa poitrine de l'égide; elle frappe la terre de sa lance et en fait sortir l'olivier avec ses fruits et son pâle feuillage. Les dieux sont transportés d'admiration, et la victoire de Minerve couronne son œuvre. »

Les premiers mots d'Ovide renferment une erreur manifeste, puisqu'il place la *colline de Mars* (l'Aréopage) dans l'enceinte de l'Acropole.

1. « Les murs de la citadelle, excepté la partie que Cimon, fils de Miltiade, a fait construire, sont l'ouvrage des Pélasges qui demeuraient jadis au-dessous de la citadelle; ils se nommaient, dit-on, Agrolas et Hyperbius; j'ai voulu savoir qui ils étaient, mais je n'ai pu apprendre autre chose, si ce n'est que, Siciliens d'origine, ils étaient allés s'établir dans l'Acarnanie. »

Pausanias. *Attic.* C. XXVIII.

leurs hôtes, dont la population toujours croissante, dont la richesse, fruit de leur industrie, commencèrent à leur porter ombrage. Ils les accusèrent d'avoir commis, envers de jeunes Athéniennes, près la fontaine *Ennéacrounos*, un crime qui ne fut jamais bien prouvé; ils leur supposèrent, sans plus de certitude, l'intention de se rendre maîtres d'Athènes, et ils les chassèrent de ces terres qu'ils avaient reçues incultes et stériles et qu'ils laissaient défrichées et fertiles[1]. « Mais les dieux eux-mêmes semblèrent punir leur ingratitude et leur mauvaise foi en rendant inutiles contre l'ennemi ces murs, ouvrages de leurs victimes, et en les faisant servir aux projets des ambitieux contre leur liberté. Cylon, Pisistrate, Isagoras, commencèrent par se saisir de l'Acropole, lorsqu'ils voulurent se faire tyrans de leur patrie, tous trois, il est vrai, avec un succès bien différent. Lorsqu'au contraire Xerxès en fit le siége, Minerve chercha en vain à fléchir, par ses prières, Jupiter vengeur de l'hospitalité[2]. »

Lorsqu'en l'an 480 les Perses, repoussés dans plusieurs assauts par quelques vieillards, quelques prêtres, quelques citoyens enfermés dans la citadelle sur la foi d'un oracle[3] mal interprété, pendant que les guerriers montés sur les navires se préparaient à la victoire de Salamine, lorsque les Perses, dis-je, furent parvenus à pénétrer par un point qu'on avait négligé de défendre, ils mirent les temples au pillage, et tous les monuments de l'Acropole devinrent la proie des flammes[4]. Après la fuite

1. Les Athéniens frappèrent même d'anathème le lieu où les Pélasges avaient demeuré, et défendirent, sous les peines les plus sévères, de jamais bâtir ou semer en cet endroit. Cette prohibition paraît avoir subsisté jusqu'à la guerre du Péloponèse. A cette époque, les habitants de l'Attique ayant été forcés de se réfugier tous à Athènes, « il n'y eut pas, dit Thucydide (L. II, § 18), jusqu'au lieu appelé *Pelasgicon,* au-dessous de l'Acropole, qui ne fût occupé, vu l'urgence du moment; et cependant ce lieu était maudit, et il était défendu de l'habiter. La fin d'un vers de la Pythie l'interdisait même en ces termes : Il vaut mieux que le Pelasgicon soit désert. »

2. Beulé. *Acrop.* C. I.

3. Suivant cet oracle, le salut des Athéniens était *derrière des murailles de bois*. Thémistocle fit comprendre à la majorité que, par ces mots, l'oracle désignait la flotte, mais quelques-uns s'obstinèrent à rester dans l'Acropole en ajoutant à ses murailles des palissades de bois. Voici quelles avaient été les paroles de l'oracle de Delphes : « Quand l'ennemi se sera emparé de tout ce que renferme le pays de Cécrops et des antres du sacré Cithéron, Jupiter, qui voit tout, accorde à Pallas une muraille de bois qui seule ne pourra être prise ni détruite; vous y trouverez votre salut, vous et vos enfants. » (Hérodote, L. VII, c. 141.) La destruction d'Athènes avait déjà été prédite à la première nouvelle de l'expédition des Perses par un autre oracle de la Pythie : « Athènes, avait-elle dit, sera détruite de fond en comble, tout sera renversé, tout sera la proie des flammes; et le redoutable Mars, monté sur un char syrien, ruinera vos tours et vos forteresses. » *Id.* L. VII, c. 140.

4. Dans une expédition des Ioniens contre les Lydiens, « le temple de Cybèle, déesse du pays, avait

honteuse de Xerxès, les Athéniens, revenus dans leur patrie, n'avaient pas encore commencé à réparer leurs désastres, quand ils furent forcés de l'abandonner de nouveau. Les Perses, commandés par Mardonius, devenus, dix mois après, une seconde fois maîtres d'Athènes déserte, complétèrent les dévastations commencées par Xerxès, « et, dit Hérodote, lorsque Mardonius sortit d'Athènes, il y mit le feu et fit abattre tout ce qui subsistait encore, murs et édifices, tant sacrés que profanes[1]. » Il est vrai qu'Hérodote semble lui-même se contredire lorsqu'il dit ailleurs que, de son temps (vers 460 avant Jésus-Christ), on voyait encore les fers dont les Athéniens avaient chargé les prisonniers chalcidiens et béotiens, suspendus aux murailles de l'Acropole, en partie brûlées par les Mèdes[2]. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut à l'époque de la guerre médique que disparurent presque entièrement les murailles de l'Acropole, ouvrage des Pélasges.

Enceinte de Thémistocle et de Cimon. Dès que les Barbares eurent évacué l'Attique, les Athéniens se disposèrent à relever leur ville et leurs murailles. Les Lacédémoniens et leurs alliés du Péloponèse, jaloux du rôle brillant qu'Athènes avait joué dans la guerre des Perses, virent avec peine cette détermination, et envoyèrent une ambassade pour engager les Athéniens à renoncer à leur entreprise. Ceux-ci ne donnèrent d'abord que des réponses évasives, puis Thémistocle demanda à être envoyé lui-même en ambassade à Sparte pour en conférer, et avant de partir il

été consumé avec la ville de Sardes, et cet incendie servit dans la suite de prétexte aux Perses pour mettre le feu aux temples de la Grèce. » Hérodote. L. V, c. 102.

« Les Barbares, tombant sur l'Attique, dévastèrent la campagne, renversèrent Athènes de fond en comble et livrèrent aux flammes les temples des dieux. » Diodore de Sicile. L. XI, § 14.

« Ne pouvant rien contre les hommes avec le fer, Xerxès s'en prit aux édifices avec le feu. » Justin. L. II, c. 12.

« Les Perses sont réservés aux dernières infortunes, digne prix de leur insolence et de leurs sacriléges desseins. Ils n'ont pas craint, dans cette Grèce envahie, de dépouiller les dieux, d'incendier leurs temples. Les autels sont détruits; les statues ont été arrachées de leurs bases et brisées en morceaux. » Eschyle. *Les Perses.*

« Quant au héraut qui estoit venu de la part de Mardonius, Aristides lui monstra le soleil et lui dit : Tât que cest astre tournera à l'entour du monde, les Athéniens seront mortels ennemis des Perses, pource qu'ils leur ont destruit et gasté leur païs et qu'ils ont pollu et bruslé les temples de leurs dieux. » Plutarque. *Aristides.*

1. Hérodote. L. IX, c. 13.

2. *Id.* L. V, c. 77.

traça aux Athéniens la marche à suivre pour mener à bonne fin la ruse qu'il avait imaginée. « On devait ensuite, dit Thucydide[1], lui choisir des collègues; mais au lieu de les faire partir sur-le-champ, on devait les retenir jusqu'à ce que la muraille eût atteint la hauteur strictement nécessaire pour la défense. Tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville, hommes, femmes, enfants, devait se mettre au travail, sans épargner ni édifices publics, ni maisons particulières; tout ce qui pouvait offrir quelque utilité pour la construction du mur devait être démoli. » Cependant Thémistocle, amusant les Lacédémoniens par de belles paroles, parvenait à gagner du temps; le bruit des travaux exécutés à Athènes étant arrivé à leurs oreilles, il leur persuadait d'envoyer vérifier le fait par des délégués que les Athéniens, à leur tour, retenaient sous divers prétextes et dont ils se faisaient des otages pour garantir la sûreté de leur ambassadeur[2]. « C'est ainsi, ajoute Thucydide, que les Athéniens fortifièrent leur ville en peu de temps; aussi reconnaît-on, aujourd'hui encore, que les constructions furent élevées à la hâte; les fondements sont formés de pierres non appareillées, souvent tout à fait brutes et jetées là au hasard, comme on les apportait; on trouve même des cippes funéraires et des sculptures mêlés à la maçonnerie[3]. »

1. L. I, 90.

2. Il essaya incontinent de rebastir la ville et les murailles d'Athènes, en corrompant par argent les officiers (éphores) de Lacédémone, afin qu'ils ne lui donnassent point d'empeschement à ce faire, ainsi comme escrit Theopompus; ou, comme tous les autres disent, en les ayant abusez par vne telle finesse : il s'en alla à Sparte, comme ambassadeur despéché exprès sur ce que ceux de Lacédémone se plaignoyent que les Athéniens renfermoyent leur ville de murailles, et les en accusoit enuers le cōseil de Sparte vn orateur nommé Polyarchus, y ayant expressément esté enuoyé pour ce fait par les Æginètes. Thémistocles leur nia fort et ferme, et leur dit que, pour s'en informer à la vérité, ils enuoyassent de leurs gens sur les lieux, voulant par ce delai gagner tousiours autāt de temps au parachèvement des murailles, et aussi que les Athéniens retinssent pour ostages de la seureté de sa personne ceux qui seroyēt enuoyez à Athènes pour en faire le rapport : comme il auint. »

PLUTARQUE. *Thémistocle.*

« Thémistocle trompa les Lacédémoniens de la manière suivante. Il arriva à Lacédémone en qualité d'ambassadeur, et nia qu'on relevât les murs. Si vous ne me croyez pas, dit-il, envoyez les citoyens les plus distingués d'entre vous pour s'assurer du fait et retenez-moi. Les envoyés lacédémoniens partirent et Thémistocle donna secrètement l'ordre aux Athéniens de les retenir jusqu'à ce que les murailles fussent relevées; après quoi ils ne devaient les laisser aller que lorsqu'il serait lui-même de retour. La chose se passa comme Thémistocle l'avait dit : les murailles furent relevées; Thémistocle revint à Athènes, et les envoyés de Sparte furent rendus. » POLYEN. *Stratag.* I, 30.

Cf. DIODORE DE SICILE. L. XI, §§ 39 et 40. CORNÉLIUS NÉPOS, *Thémistocle*, 6 et 7. JUSTIN. L. II, c. 14. FRONTIN. *Stratag.* L. I, 10.

3. L. I, 93.

Cimon, à son tour, entreprit de compléter ou de remplacer les murailles qui venaient d'être élevées à la hâte; il put alors construire à loisir et avec soin le rempart méridional de l'Acropole, et sans doute il eût terminé l'enceinte entière si le temps ne lui eût manqué. « Cimon, dit Plutarque, avait acquis honorablement une grande fortune sur les Barbares et l'employa plus honorablement encore[1]. » Et en effet ses propres richesses ne contribuèrent pas moins que le trésor de l'Etat aux grands travaux qui furent exécutés sous son administration.

En 405, à la fin de la guerre du Péloponèse, Lysandre, maître d'Athènes, en fit démolir les fortifications, et ce fut sans doute à cette époque que furent détruites les parties de l'Ennéapyle épargnées sous Périclès, lors de la construction des Propylées.

Murailles de Conon. Enfin, les murailles d'Athènes et celles de l'Acropole furent relevées ou réparées encore une fois par Conon dans la première année de la 97e olympiade (392 avant Jésus-Christ).

Lorsqu'en l'an 87 avant Jésus-Christ Sylla s'empara d'Athènes, il fit démanteler l'entrée de la citadelle[2]. Nous dirons plus tard comment elle fut remplacée à la hâte sous Valérien, lorsque l'Orient se vit menacé par les premières invasions des Goths.

Enceinte de l'Acropole au moyen age. Les murailles en partie ruinées furent plusieurs fois restaurées par les seigneurs d'Athènes, français

1. « C'est, dit ailleurs le même historien, avec le produit de son expédition contre les Perses qu'on bâtit notamment la muraille de l'Acropole qui regarde le midi. » *Vie de Cimon.*

2. Les historiens latins ne sont guère d'accord sur le rôle que les Athéniens jouèrent dans cette guerre :

« Vainqueur des généraux de Mithridate, dans l'Attique, la Béotie et la Macédoine, Sylla reprit Athènes, détruisit à grand'peine les fortifications du Pirée, tua plus de deux cent mille ennemis, et en prit un pareil nombre. Ce serait ignorer l'histoire et la vérité de croire qu'Athènes était révoltée contre nous lorsque Sylla en fit le siége. Les Athéniens se sont toujours conduits à notre égard avec une fidélité si inaltérable que la foi attique était passée en proverbe à Rome pour exprimer une fidélité à toute épreuve. Au reste, accablés sous la puissance de Mithridate, les Athéniens avaient le double malheur de voir leur ville occupée par leurs ennemis et assiégée par leurs amis. Leurs affections étaient hors des murs où la nécessité les retenait captifs. »

Velleius Paterculus. *Hist. rom.* L. II, c. 23.

« Sylla fait d'abord le siége d'Athènes; il la presse par la famine, et, qui le croirait? il réduit cette ville, la mère des moissons, à se nourrir de chair humaine. Il ruine bientôt le port du Pirée, renverse plus de six enceintes de murailles, et, après avoir dompté les plus ingrats des hommes (c'est ainsi qu'il appelait les Athéniens), il leur pardonne cependant en considération de leurs ancêtres, de leurs cérémonies sacrées et de leur célébrité. »

Florus. *Hist. rom.* L. III, c. 6.

ou florentins, mais de nouveaux travaux de défense furent rendus indispensables par l'invention de l'artillerie, et lorsqu'en 1456 Mahomet II se fut emparé de la ville et de la citadelle, il dut protéger celle-ci, surtout du côté de l'ouest que commandait la colline de Musée, et il éleva alors cet énorme bastion sous lequel, à 14 mètres de profondeur, M. Beulé a su retrouver l'entrée antique. Depuis lors enfin, des restaurations plus ou moins grossières, des additions plus ou moins considérables, ont eu lieu, surtout à l'occasion du siége de l'Acropole par les Vénitiens en 1687, et aussi à l'époque de la guerre de l'indépendance, lorsque les Grecs et les Turcs s'y assiégèrent tour à tour.

L'enceinte de l'Acropole suivait les inégalités du rocher, ce qui fait que si sa partie supérieure était à peu près horizontale, la hauteur de la muraille n'en était pas moins très-variée.

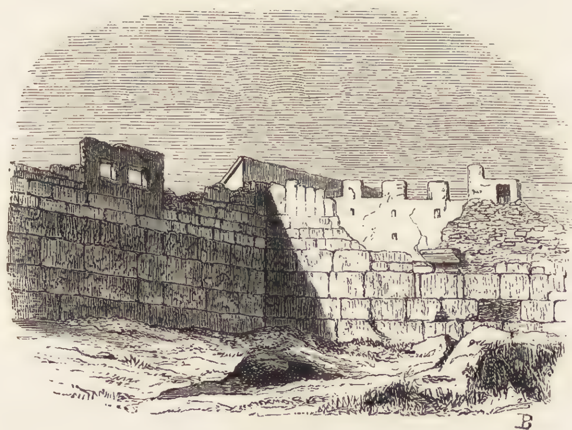
Mur de Cimon. Le mur du midi, *Notium* (de Νότος, sud), ou *Cimonium,* qui se composait de deux lignes à peu près droites (Pl. Ire. AB et BC), a disparu en grande partie sous les reconstructions turques. A l'intérieur, près des brèches, on en voit encore quelques traces, mais le fragment le mieux conservé, et resté presque vierge de toute restauration, est celui qui forme extérieurement l'angle sud-est de l'enceinte[1]. Quelques pierres seulement ont éclaté sous le choc des boulets. Les assises sont en retraite l'une sur l'autre d'environ 0m,02, ce qui donne à la muraille une inclinaison légèrement pyramidale. L'appareil n'est pas très-grand et les pierres les plus longues n'atteignent pas un mètre. C'est au pied de cette muraille que se trouvent les deux théâtres, le portique d'Eumènes, et le monument choragique de Thrasyllus.

Le mur oriental (Pl. Ire. CD) a été reconstruit en entier à l'extérieur; mais à l'intérieur, au pied du Belvédère situé à l'angle nord-est (Pl. Ire. D) de l'esplanade, on reconnaît à fleur de terre cinq assises de fondations de plus de 3 mètres d'épaisseur, qui peut-être ont appartenu à la muraille antique. Sous le rempart oriental s'ouvre une vaste grotte, effrayante par ses éboulements qui ont couvert de blocs et de débris tout le flanc du rocher.

Mur de Thémistocle. Le rempart du nord (Pl. Ire. DGI), composé d'une longue ligne brisée formant de nombreux angles saillants ou ren-

1. Voy. la lettre en tête du chapitre.

trants, et faisant face à la partie la plus considérable de la ville moderne, avait conservé le nom de muraille pélasgique, même après sa destruction par les Perses « qui, dit Diodore de Sicile[1], ne laissèrent pas pierre sur pierre à Athènes. » Il ne faudrait pas prendre l'assertion de l'historien complétement à la lettre. Nous signalerons dans l'intérieur de l'Acropole, non loin des Propylées, un reste de construction cyclopéenne à polygones irréguliers; et dans le côté de l'enceinte qui nous occupe en ce moment (Pl. Ire. E), au-dessous de la petite maison servant de musée dans l'Acropole, et au-dessus d'une petite grotte creusée dans le roc, nous croyons retrouver un reste considérable de la muraille pélasgique. Les blocs sont de très-grand appareil, à joints verticaux et assez bien parementés, mais les assises sont de hauteur inégale. Il en est de même de la longueur des blocs qui est très-variable, de sorte que rarement les joints des assises supérieures tombent au milieu des blocs des assises inférieures, et que quelquefois plusieurs joints descendent sur une même assise[2].



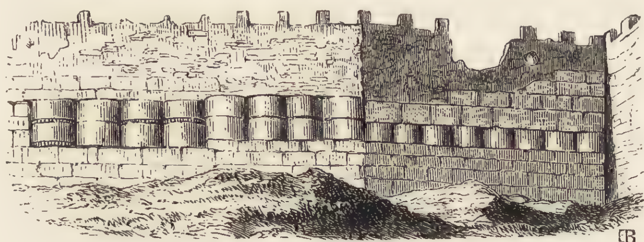
Mur pélasgique.

Plus à l'ouest (Pl. Ire. F), on voit un très-curieux fragment de la muraille reconstruite à la hâte pendant l'ambassade de Thémistocle à

1. L. XI, c. 28.

2. Il est une remarque singulière, mais que les faits confirment et qui appartient à M. Blouet, l'habile architecte auquel on doit la plus grande partie des travaux publiés dans le grand ouvrage de l'*Expédition scientifique de Morée;* c'est que, dans les temps les plus reculés, on a employé le système d'appareil par assises horizontales et joints verticaux, et qu'on est ensuite revenu à un autre mode de construction moins régulier et plus élémentaire en apparence, lequel pourtant a souvent passé pour avoir précédé le premier.

Sparte. Des tambours de colonnes, les uns lisses, les autres dont la cannelure est seulement commencée[1], d'autres enfin conservant encore les tenons réservés par l'ouvrier pour faciliter leur mise en place, ont été employés comme matériaux. On en trouve d'abord, à gauche, quatorze disposés deux par deux, à deux niveaux différents, puis huit seuls sur une même ligne. A un angle saillant de la muraille (Pl. Ire. G), se trouvent deux autres tambours superposés[2].



Mur de Thémistocle.

Continuant à marcher vers l'ouest, au-dessus de la grotte d'Aglaure (Pl. Ire. H), on avait employé également comme matériaux deux fragments d'un ancien entablement dorique, ayant peut-être appartenu au vieux Parthénon, fondé probablement par Pisistrate et détruit par Xerxès[3]. Le fragment principal est une longue portion d'entablement, composée d'une architrave, d'une frise et d'un reste de corniche. La frise conserve encore cinq triglyphes[4] de pierre, séparés par des métopes lisses de

1. On sait que chez les Grecs, afin d'éviter les accidents qui pouvaient arriver pendant la construction d'un édifice, ce fut un usage constant de ne canneler les colonnes que lorsqu'elles étaient en place. Les cannelures étaient seulement indiquées en haut et en bas du fût, dont toute la partie intermédiaire restait comme enveloppée dans une gaîne que l'achèvement de la colonne faisait disparaître. Tel est l'état dans lequel se présente le temple entier de Sélinonte, en Sicile.

2. A Pompéi, l'angle sud-ouest du mur du péribole du temple de Vénus est construit de même en partie de tronçons de colonnes provenant d'édifices plus anciens. Ce mur, comme celui d'Athènes, avait été relevé à la hâte après avoir été renversé par le tremblement de terre de l'an 63.

3. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

4. Triglyphes, τρίγλυφοι, de τρεῖς, trois, et γλύφω, graver, ornement caractéristique de la frise dorique, ainsi nommé parce qu'il présente trois canaux parallèles gravés en creux. Les triglyphes représentent l'extrémité des solives qui faisaient saillie au-dessous du toit, dans la cabane, type primitif du temple grec. Dans le principe ils laissaient entre eux des espaces vides, témoin ce passage d'Euripide : « J'ai échappé au fer meurtrier des Argiens, et je fuis avec la chaussure phrygienne, en traversant les lambris de cèdre de la chambre nuptiale et les triglyphes doriques. » (*Oreste*). Plus tard, ces vides furent remplis et devinrent les métopes, μετόπαι, *metopæ*, qui souvent furent décorées de sculptures.

marbre blanc[1], qui avaient été insérées à coulisses par le même procédé que nous verrons plus tard avoir été employé également au Parthénon. La corniche fort simple est en pierre comme les triglyphes.

L'autre fragment, placé dans la construction à quelque distance du premier, n'est composé que de deux triglyphes.

Tel se présente dans son ensemble le mur de Thémistocle, s'élevant au-dessus des rochers de Cécrops, Κεκροπίας πέτρας, des longs rochers, μακρὰς πέτρας, comme les appelaient les Grecs. Son irrégularité même, expliquée par les témoignages de l'histoire, le rend la partie la plus intéressante de l'enceinte de l'Acropole.

Mur de Conon. Une faible portion paraît avoir été refaite plus tard, avec le soin et la précision qui caractérisaient les plus parfaites constructions helléniques; elle n'est visible qu'à l'intérieur de l'Acropole, près de l'Erechthéion; elle est formée de blocs de moyenne dimension, taillés avec la plus parfaite régularité, superposés pleins sur joints, et présentant sur tous ces joints une sorte de gorge étroite, une bande en creux qui la garantissait de tout choc, en encadrant chaque bloc dont la surface plane et légèrement saillante se trouvait former une sorte de bossage qui à la fois présentait plus de résistance, et, comme dit M. Beulé, « une réminiscence du puissant bossage qu'aimaient les âges les plus reculés. »



Fragment de la muraille de Conon.

Cette construction différant de celle de la muraille de Cimon, nous pensons qu'elle a dû appartenir au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, et faire partie de la restauration exécutée alors par Conon[2].

1. Cette différence de matériaux a fait croire à Hermann Hettner (*Athen und der Pelopones*) que dans l'ancien Parthénon les métopes étaient encore ouvertes, et que c'est seulement lorsque ce fragment de frise fut employé par Thémistocle, qu'on les ferma par des plaques de marbre. Le savant allemand eût évité cette erreur par un simple rapprochement avec les métopes du Parthénon de Périclès.

2. « Conon (après le combat naval de Gnide) revint dans sa patrie avec une partie des vaisseaux, fit relever à la fois les murs d'Athènes et ceux du Pirée, détruits par Lysandre. »

Cornélius Népos. *Conon*, 4.

« Conon prend le chemin d'Athènes où il est reçu avec des transports de joie. Le plaisir de

Nous sommes d'autant plus porté à le croire, que nous retrouverons exactement le même appareil aux deux tours qui, à l'occident, accompagnent l'entrée de l'Acropole, et que, selon toute apparence, ces tours sont l'œuvre de Conon.

Ce ne peut être que faute d'un examen suffisant, que le savant auteur de l'*Acropole d'Athènes* a pu attribuer à la même époque un autre fragment de muraille, qui se voit également à l'intérieur de l'Acropole, mais plus à l'est (Pl. Ire. E), derrière une casemate turque. Cette muraille, qui est le revers de celle que nous avons déjà signalée comme un reste de la construction pélasgique, est d'un tout autre appareil.

Entrée de l'Acropole. Nous arrivons enfin au côté occidental de l'Acropole, le seul accessible, et celui où de tout temps se trouva son entrée (Pl. Ire. K). Cette entrée avait disparu, et en 1852 encore, comme au temps de l'expédition des Français en Morée, ce côté ne présentait qu'un énorme bastion sans aucune ouverture, et à droite, vers l'angle sud-ouest, une petite porte moderne percée dans un massif de construction turque et conduisant à une porte (Pl. Ire. *a*) percée dans la muraille du sud. Avant d'arriver à cette porte, on laisse à droite un espace qui surmonte l'Odéon. Legrand vit encore en cet endroit les ruines d'une mosquée, qui avait dû remplacer l'ancien temple d'Esculape, mentionné par Pausanias [1]. C'est encore par ce chemin qu'on pénètre aujourd'hui dans l'Acropole; nous verrons qu'il suit le tracé du passage réservé dans l'antiquité aux animaux destinés aux sacrifices.

En 1852, par l'examen des lieux et l'étude approfondie des textes, M. Beulé, alors élève de l'Ecole de France à Athènes, fut amené à penser qu'il était impossible qu'un monument magnifique, tel que les Propylées, eût fait face à un simple rempart qui le masquait entièrement, et n'eût été accessible que par un chemin détourné. C'était dans l'axe des Propylées qu'avait dû exister une entrée conciliant les besoins de la défense et la nécessité de permettre à l'œil d'embrasser dès l'abord le chef-d'œuvre de Mnésiclès; mais une question restait à résoudre :

rentrer dans son pays, après tant d'années d'exil, lui fut toutefois moins sensible que la douleur d'avoir vu Athènes brûlée et détruite par les Spartiates. Aussi répara-t-il les ravages du fer et du feu avec les dépouilles de l'ennemi et par la main des Perses. » Justin. L. VI, c. 5.

1. « Le temple d'Esculape mérite d'être vu à cause des statues du dieu, de ses enfants et des peintures dont il est orné. Il renferme la fontaine près de laquelle Halirrhotius, fils de Neptune, fut tué par le dieu Mars. » Pausanias. *Att.*, c. XXI.

l'entrée antique existait-elle encore sous les fortifications modernes? en avait-elle même jamais occupé l'emplacement, ou s'était-elle élevée en avant, ayant depuis longtemps disparu? Des fouilles seules pouvaient donner la solution de ce problème; elles furent commencées par M. Beulé au printemps de la même année[1]. C'était à tort qu'avant M. Beulé on avait cru devoir chercher l'entrée de l'Acropole ailleurs que dans l'axe des Propylées. « Le plan des Propylées, dit M. Guigniaut[2], la forme des terrains et des rochers, le caractère même du génie grec visant à l'harmonie dans ses créations, indiquaient à l'avance que le grand escalier devait descendre à l'occident vers la plaine, et non pas s'arrêter au pied du temple de la Victoire sans ailes, sur le rocher du midi. Ce n'est toutefois qu'après avoir rouvert la tranchée pratiquée autrefois de ce côté par feu Titeux[3], et s'être assuré qu'il avait fait fausse route aussi bien que son successeur, que M. Beulé a entrepris sa première fouille, précisément dans l'axe de la porte principale des Propylées, espérant trouver ainsi du même coup le mur d'enceinte, la porte d'entrée, le grand escalier et la continuation, s'il se continuait, du chemin creux qui le sépare en deux moitiés. Après avoir défoncé le bastion moderne sur sa longueur qui est de 68 pieds, après s'être avancé dans les profondeurs du sol exhaussé de près de 30 pieds, et à travers les constructions diverses des âges successifs jusqu'aux murailles byzantines, il a enfin découvert la partie inférieure de l'escalier à 41 pieds en avant du temple de la Victoire. »

« Il faut donc, bon gré mal gré, ajoute M. Guigniaut, renoncer à cette hypothèse gratuite qui, terminant l'escalier un peu en avant du temple de la Victoire, cherchait la porte d'entrée de la citadelle sur son flanc droit et en faisait une sorte de porte dérobée complétement indigne

1. Dans son excellent ouvrage sur l'Acropole d'Athènes, M. Beulé, par une modestie louable sans doute, mais regrettable, n'a pas cru devoir donner l'historique de sa précieuse découverte; mais on trouvera dans le IIIe volume des *Archives des Missions scientifiques* les rapports qu'il avait adressés alors au ministre de l'instruction publique, ainsi que ceux faits à cette occasion par M. Guigniaut.

2. Rapport fait le 12 novembre 1852, à l'Académie des inscriptions, sur les travaux des membres de l'École d'Athènes. (*Archives des Missions scientifiques*. T. III, p. 267.)

3. M. Titeux, architecte, pensionnaire de l'École de Rome, en étudiant les Propylées, avait voulu rechercher l'escalier qu'il avait bien pensé aussi devoir les précéder. Il avait fait ouvrir une tranchée en avant du soubassement du temple de la Victoire Aptère; mais, n'ayant rencontré que le rocher, il avait renoncé à des fouilles qui furent reprises au même lieu et sans plus de succès par M. Desbuisson. Les traces de ces travaux ont été effacées par les fouilles de M. Beulé.

de la majesté des Propylées, complétement en désaccord avec leur plan et leur orientation. »

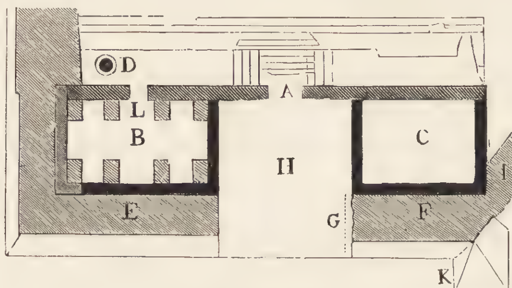
Ce fut au mois de juillet 1852 que M. Beulé envoya à l'Académie un mémoire[1] qui fit connaître le résultat de ses premières fouilles. Au mois d'août, sur un rapport de l'Académie, un crédit de 4,000 francs[2] lui fut alloué pour continuer les fouilles aux frais du gouvernement français. A l'aide de cette subvention, les travaux furent repris le 18 octobre 1852; ils occupèrent tout l'hiver de 1852-1853, et, au printemps de cette dernière année, ils étaient terminés; M. Beulé put dès lors faire placer la grille et auprès d'elle l'inscription constatant sa précieuse découverte. Un nouveau crédit de 1,000 francs avait été accordé avant l'achèvement des travaux, en prévision de la nécessité de reconstruire la partie inférieure du grand escalier; cette partie ayant été retrouvée presque entière, ce crédit devint inutile et l'argent fut restitué par M. Beulé.

L'Ennéapyle ou l'entrée aux neuf portes successives, construite par les Pélasges, avait dû subir déjà quelques modifications, d'abord lors de la destruction des monuments de l'Acropole par Xerxès et Mardonius, et de la restauration de l'enceinte par Thémistocle et Cimon, puis lors de la construction des Propylées sous Périclès. Il est probable que le plan adopté à cette époque ne dut guère s'éloigner de celui que nous voyons aujourd'hui. Lorsque, après la guerre désastreuse du Péloponèse, Lysandre renversa les murailles d'Athènes au son des instruments de musique qui célébraient la gloire de Sparte et la honte des vaincus, il paraît avoir à peu près respecté l'enceinte de l'Acropole, et probablement il se contenta de détruire les fortifications qui, du seul côté accessible, protégeaient la citadelle. Conon, en relevant les murailles d'Athènes au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, ne pouvait manquer de commencer par rétablir l'entrée de l'Acropole et la remettre en état de défense. C'est donc à lui qu'avec toute vraisemblance nous croyons pouvoir, ainsi que l'a fait M. Beulé, attribuer la construction des deux tours que ses fouilles ont mises à découvert. Conon, probablement, imita la porte qui avait été élevée par Périclès en même temps que les Pro-

1. On doit regretter que ce premier mémoire n'ait point été publié, non plus que les dessins de M. Garnier qui l'accompagnaient.

2. 1,200 francs par le ministère de l'instruction publique, et 2,800 francs par le ministère de l'intérieur, section des beaux-arts.

pylées, et dont le souvenir était trop récent encore pour s'être effacé. Alors, comme aujourd'hui, les deux tours étaient réunies par une muraille en retraite dans laquelle s'ouvrait la porte[1]. Telle était l'entrée de l'Acropole au moment où Sylla s'empara d'Athènes, mettant fin à son indépendance et à son existence politique. Rasant à 3 mètres environ du sol les deux tours qui accompagnaient la porte, il détruisit la porte elle-même et la muraille dans laquelle elle était ménagée; et pendant toute la longue période de la domination romaine, l'intervalle des deux tours ne fut plus fermé. Enfin, Valérien (253-260 après Jésus-Christ), craignant l'invasion des Goths, voulut remettre l'Acropole en état de défense, et fit relever à la hâte la muraille et la porte que nous voyons aujourd'hui[2]. Telles paraissent être les données les plus probables de l'histoire; voyons maintenant si elles sont confirmées par l'inspection du monument.



Plan de l'entrée de l'Acropole.

La porte A se trouve dans l'axe et à 36 mètres en avant des Propylées, dont le soubassement est à 15 mètres environ au-dessus du niveau du seuil. Le mur, haut de 6m,74 et large de 7m,20, dans lequel elle est percée, est composé, à l'exception de l'une des assises inférieures qui est de tuf, de blocs de marbre disposés par assises horizontales, mais de hauteur inégale. Les blocs tirés de divers monuments plus anciens sont grossièrement assemblés et leurs joints ne sont pas toujours verticaux. Cependant une sorte d'intention décorative paraît avoir présidé à cette construction, souvenir lointain sans doute de celle qui l'avait précédée. Un bandeau de marbre noir d'Éleusis règne à 1m,65 du sol. La porte, à l'imitation des portes

1. A l'Acro-Corinthe, ou Acropole de Corinthe, une porte bien conservée, et appartenant à la plus parfaite construction hellénique, présente la même disposition.

2. Voy. la vignette en tête du chapitre.

doriques qui, elles-mêmes, avaient eu pour modèle la porte égyptienne, est plus étroite dans sa partie supérieure; son chambranle est formé de deux pieds-droits, chacun d'un seul morceau de marbre portant un linteau de $2^{m},80$ de longueur. Ce linteau et ces pieds-droits proviennent, comme le reste de la muraille, d'édifices plus anciens, ainsi que l'indiquent des trous de scellement sans objet dans la nouvelle construction. La hauteur de la baie est de $3^{m},87$; sa largeur, dans la partie inférieure, est de $1^{m},89$, et dans sa partie supérieure de $1^{m},73$ seulement. « Le seuil de la porte, dit M. Beulé, le dallage sur lequel il repose, les trous carrés où les gonds s'engageaient, le conduit ménagé pour l'écoulement des eaux, tout s'est retrouvé; il y avait même encore dans les trous des gonds du plomb qui avait servi à les assujettir. »

Le mur est surmonté d'une sorte d'entablement haut de $2^{m},57$, formé de pièces rapportées. « Ce sont, en effet, ajoute M. Beulé, des entablements d'édifices doriques placés de la même manière que les débris du vieux Parthénon sur le mur de Thémistocle. Les architraves de marbre pentélique supportent une frise en pierre de tuf; des métopes en marbre blanc ont été glissées dans les coulisses des triglyphes. Ce sont des plaques sans traces de sculptures ni de couleurs. Au-dessus de la frise, on a mis une corniche de marbre qui appartenait à un autre monument, car les mutules sont d'une proportion sensiblement plus petite et ne s'arrangent point avec les triglyphes [1]. » Enfin, on a surmonté le tout d'un attique composé d'une espèce de seconde architrave terminée par une petite moulure très-peu saillante, en forme de corniche. Cette décoration pourrait bien être un lointain souvenir de la décoration primitive de l'entrée de l'Acropole, et ce n'est pas sans vraisemblance que M. Beulé suppose que les tours elles-mêmes ont pu se terminer par une rangée de triglyphes, comme celle dont nous voyons encore que Mnésiclès avait couronné les murs des ailes des Propylées.

Tous les fragments qui ont servi à composer la muraille appartiennent à des époques différentes, et qu'il ne serait pas impossible de déterminer, approximativement pour quelques-uns, avec certitude pour quelques autres. En examinant les triglyphes de la frise, on leur trouve la même proportion ramassée et les mêmes caractères archaïques que l'on recon-

1. E. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. I, p. 101.

naît à ceux de l'ancien Parthénon ou au temple d'Égine, et on peut en conclure que cette frise décora quelque ancien édifice de l'Acropole, détruit par Xerxès, et remontant au VIe siècle avant notre ère. Pour l'architrave, nulle incertitude; les blocs qui la composent proviennent d'un monument choragique[1], et furent apportés, soigneusement numérotés avec des lettres dont la forme appartient au IIIe ou IVe siècle après Jésus-Christ. Sur ces marbres, longs d'environ 2 mètres, on lit encore une inscription qui en fixe la date :

... ΑΡΙΣΤΟΔΗΜΟΥ ΞΥΠΕΤΑΙΩΝ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΝΙΚΗΣΑΣ ΧΟΡΗΓΩΝ ΚΕΚΡΟΠΙΔΙ ΠΑΙΔΩΝ
ΕΔΙΔΑΣΚΕ ΠΑΝΤΑΛΕΩΝ ΣΙΚΥ
ΩΝΙΟΣ ΗΥΛΕΙ ΑΙΣΜΑ ΕΛΠΗΝΩΡ
ΤΙΜΟΘΕΟΥ ΝΕΑΙΧΜΟΣ ΗΡΧΕ

« N***, fils d'Aristodème du dème de Xypété (*dans la tribu cécropide*), a consacré ce monument, ayant remporté la victoire comme Chorége des enfants de la tribu cécropide. Pantaléon de Sicyone a composé le chœur; Elpénor, fils de Timothée, a joué le chant sur la flûte. Néæchmus était archonte. »

L'archontat de Néæchmus répond à la 115e olympiade, l'an 316 avant Jésus-Christ. Nous verrons, lorsque nous décrirons le monument de Thrasyllus, que celui-ci fut vainqueur dans la même année, au concours des hommes faits.

Quant à la partie inférieure de la muraille, plusieurs des blocs qui la composent portent des inscriptions visibles à l'intérieur, qui ont été publiées par M. Beulé, et dont les plus modernes appartiennent au IIe siècle après Jésus-Christ.

Il n'est plus permis aujourd'hui de douter de l'emploi que firent les Grecs de la peinture dans la décoration de leur architecture[2]; les travaux des Hittorff, des Kugler, des Raoul Rochette, des Letronne, des Bröndsted, les recherches récentes sur les temples doriques de la Grèce et de la Sicile, ne laissent plus aucune incertitude; elles ont

1. Voy. c. VII.

2. Nous savons même, par des témoignages antiques, que tous les sculpteurs célèbres avaient sous leurs ordres un peintre habile chargé de peindre leurs œuvres; plusieurs noms de ces artistes sont parvenus jusqu'à nous.

confirmé d'une manière positive l'assertion de Vitruve[1], au sujet de la cire bleue, *cera cœrulea*, qu'il indique comme étant la couleur d'usage pour les triglyphes ; les métopes paraissent avoir été généralement rouges[2]. La frise de la porte de l'Acropole était une preuve de plus de l'ancienneté de l'architecture polychrome. Au moment de sa découverte, M. Beulé a reconnu sur les triglyphes et sur les mutules des restes de couleur bleue, et sur les entre-mutules des vestiges de rouge; aujourd'hui, on en retrouverait difficilement quelques traces.

Les Romains, avons-nous dit, avaient rasé à la hauteur de 3 mètres environ au-dessus du sol les deux tours B C qui protégeaient l'entrée. Lors de la restauration hâtive, exécutée par ordre de Valérien, on pensa qu'il serait à la fois plus prompt et plus économique, au lieu de relever les tours, d'abaisser le sol et de mettre à découvert les substructions qui descendaient à une assez grande profondeur. C'est ainsi que les tours atteignirent une hauteur suffisante, et que la base du mur qui les réunit se trouva placée environ $1^{m},65$ plus bas que celle du mur qui l'avait précédé, et dont l'ancien niveau, probablement par hasard, se trouve justement indiqué sur la nouvelle muraille par le bandeau de marbre noir d'Éleusis dont nous avons parlé.

Les deux tours pyramidaient légèrement. La partie supérieure de ce qui en subsiste aujourd'hui et qui dans l'origine était seule visible est formée d'assises régulières de pierres du Pirée, longues de $1^{m},25$ environ et hautes de $0^{m},40$, superposées pleins sur joints. Ces assises reposaient sur une sorte de soubassement formé de blocs de même longueur, mais élevés de 1 mètre. Celui-ci est séparé de l'assise qui le surmonte par une

1. L. IV, c. 2, § 2.

2. « Il n'y avait pas, dans toute la Grèce, un seul temple construit avec soin qui ne fût plus ou moins coloré, c'est-à-dire peint de manière à contribuer à l'effet et au riche aspect du monument par la couleur harmonieuse des parties symétriques, et surtout des parties supérieures de la construction. L'application était de trois espèces : 1° la couleur était employée comme couche et sans aucun effet d'illusion pour soutenir l'architecture proprement dite, c'est-à-dire pour relever la teinte insignifiante et monotone de la pierre; 2° la couleur servait pour produire de l'illusion dans certaines parties de la construction, c'est-à-dire pour l'effet des ombres et des jours, des reliefs et des enfoncements sur un plan uni, en un mot pour faire de véritables tableaux, et par conséquent pour remplacer la sculpture; enfin, on employait la couleur comme achèvement des parties proprement plastiques. Dans ce cas, l'application des couleurs, entièrement subordonnée aux lois de la sculpture polychrome, n'appartenait à l'architecture qu'autant que ces ouvrages y tenaient comme décoration essentielle. »

Bröndsted. *Voyages et recherches dans la Grèce.*

bande en creux, semblable à celles que nous avons signalées à la portion de la muraille de l'Acropole que nous avons dit avoir fait partie de la restauration par Conon, nouvelle preuve à l'appui de l'opinion que nous avons émise sur l'époque de la construction des tours qui nous occupent. Un autre rapprochement, qui n'a point échappé à la sagacité de M. Beulé, est tiré de ce que les murailles des tours ont une épaisseur de 0^{m},56, exactement égale à celle du pan de mur voisin de l'Érechthéion.

La partie inférieure des tours, qui autrefois était cachée dans le sol et formait les fondations, n'est composée que de blocs grossièrement équarris, rangés par assises, dont la hauteur varie de 0^{m},40 à 0^{m},90.

Comme, dans le principe, ces fondations ne descendaient qu'à une assez faible profondeur, il devint indispensable, lorsqu'on les mit à découvert, de les reprendre en sous-œuvre pour les conduire jusqu'au roc; il en résulta un troisième mode de construction plus grossier encore dans la partie la plus basse des tours. « On la revêtit, dit M. Beulé, de larges assises pour que l'appareil extérieur de la nouvelle construction ressemblât à l'appareil ancien; mais la négligence du travail, l'état des matériaux, la forme des scellements trahissent la différence des époques; le mortier qui double le revêtement apparaît çà et là; on en voit même une couche épaisse de plusieurs centimètres unir la partie supérieure de la tour à la partie nouvelle; car le dernier rang du revêtement n'arrivait point à soutenir la base ancienne, et l'on glissa dans cet intervalle tout un lit de mortier[1]. »

En avant des deux tours antiques s'élèvent deux contre-tours E F, deux espèces de contre-forts simplement appuyés contre elles sans les pénétrer.

La contre-tour E est composée d'assises en retraite de 0^{m},07 à 0^{m},08 les unes sur les autres, et par conséquent sa face présente une inclinaison beaucoup plus marquée encore que celle de la tour antique. Les assises horizontales et assez régulières sont formées de grands blocs de pierre ou de marbre blanc assez mal appareillés. Cette tour est parementée du côté du sud regardant l'espace qu'elle enferme en avant de la porte, et du côté du nord elle se relie à un mur de même style, faisant partie de l'enceinte septentrionale.

1. E. Beulé. *Acropole d'Athènes.* T. I, c. IV.

Quant à la contre-tour de droite F, appuyée contre la tour antique C, sa construction est toute différente et bien plus barbare; elle n'est pas formée d'assises en retraite comme celle du nord-ouest, et sa face présente une ligne un peu moins éloignée de la verticale; elle est composée d'une réunion de matériaux de nature et de grandeur diverses, grossièrement assemblés. A 3 mètres environ du sol, elle présente un cordon en saillie d'une forme usitée au moyen âge et qui, n'existant pas sur l'autre contre-tour, se retrouve au contraire sur un contre-fort K, attenant à la première. Cette contre-tour n'est pas parementée du côté G, donnant sur l'entrée, et, si on eût voulu la revêtir d'un parement, celui-ci se fût trouvé tout entier en saillie sur celui de la tour antique, comme nous l'avons indiqué par une ligne ponctuée. Il nous semble donc hors de doute que la muraille de face de la tour de droite se prolongea toujours jusqu'à la tour de gauche, contre laquelle elle venait s'appliquer sans s'y incorporer, au moins dans sa partie inférieure et ancienne, et qu'elle fut toujours dans l'état où M. Beulé la trouva, lorsqu'il démolit ce prolongement pour faire reparaître au jour le mur et la porte de Valérien, la partie H, comprise entre les deux murs et les deux tours, ayant été comblée pour la métamorphoser en bastion. Le raccordement des deux contre-tours ne put être parfait, leur mode de construction étant différent et leur inclinaison n'étant pas tout à fait la même. M. Blouet, dans la planche de l'*Expédition de Morée,* n'a pas reproduit cette particularité, omettant aussi le cordon que nous avons dit régner sur la contre-tour et le contre-fort de droite. M. Beulé ne paraît pas non plus avoir remarqué la différence de construction des deux avant-tours; aussi leur assigne-t-il une seule et même date, celle de la conquête d'Athènes par Mahomet II. Nous croyons, au contraire, qu'elles doivent appartenir à deux époques peu éloignées peut-être l'une de l'autre, mais aussi à deux civilisations différentes. L'avant-tour E, dont la construction plus régulière et à assises en retraite rappelle, de loin à la vérité, celle de la muraille de Cimon, pourrait être, selon nous, l'œuvre d'architectes ayant encore conservé quelque vague souvenir des saines traditions de l'art. La tour de droite F et la muraille attenante I indiquent au contraire l'oubli complet de toutes les règles et paraissent l'œuvre de la barbarie. Nous ne croyons donc pas nous tromper en supposant que vers le milieu du xve siècle, un des ducs d'Athènes de la famille florentine des Acciajuoli,

peut-être l'infortuné Francesco, le dernier d'entre eux, avait entrepris d'augmenter les défenses de l'entrée de l'Acropole et avait élevé la contre-tour de gauche; il n'avait pas eu le temps de construire celle de droite quand Athènes tomba, en 1456, dans les mains de Mahomet II. Ce conquérant continua alors l'entreprise, en modifiant le plan précédemment adopté; il éleva la contre-tour de droite et la réunit à celle de gauche, renfermant dans ce nouveau bastion la muraille et la porte de Valérien. Celles-ci n'avaient guère pu d'ailleurs être masquées beaucoup plus tôt, et avaient dû rester à découvert jusqu'à une époque postérieure à celle de l'invention de la poudre; car M. Beulé, avec sa sagacité ordinaire, a reconnu sur leurs marbres des traces de balles aplaties. Tout l'intervalle compris entre le rempart turc et la muraille de Valérien fut rempli de terre et forma une plate-forme armée de canons. Ceux-ci y étaient amenés par un plan incliné qui, à l'intérieur de la citadelle, commençait au palier central des Propylées, palier où, comme nous le verrons, s'ouvrait la porte méridionale dont nous allons parler.

A dater de la clôture de la principale entrée antique, on ne pénétra plus dans l'Acropole que par une porte moderne située au sud, qui avait dû remplacer une porte antique dont il ne reste plus de traces, mais qui, dominant les ruines de l'Odéon, conduisait au passage que nous verrons avoir été destiné aux victimes.

Intérieur de l'Acropole. Entrés dans l'Acropole, et observant à revers la muraille de Valérien, nous la verrons se prolonger sur une étendue de 22 mètres, et fermer le côté oriental des tours antiques qui primitivement était resté ouvert. Ce prolongement est, comme le mur lui-même, formé de grands blocs dont plusieurs, entourés d'une bande creuse, proviennent de constructions helléniques de la plus belle époque. Nous remarquerons que, dans toute l'étendue de cette muraille, les blocs qui la composent avaient été choisis et ajustés avec moins de soin, les faces les mieux conservées et formant l'appareil le plus régulier ayant été réservées pour l'extérieur de l'enceinte. Aucune entrée ne fut alors ménagée à la tour du sud qui dut être remplie, et dont la plate-forme, à laquelle on arrivait du sommet des remparts, fut utilisée pour les besoins de la défense; mais cette tour, à l'époque où elle était ouverte d'un côté, avait eu un dallage dont les traces ont été constatées par M. Beulé, et qui se trouvait de niveau avec le premier palier des Pro-

pylées, avant que son niveau eût été abaissé. C'est à l'extrémité de ce palier, près de la tour méridionale, que sont déposés deux bas-reliefs, trouvés et publiés par M. Beulé[1]; ils sont d'un assez bon style et représentent, l'un une danse pyrrhique, l'autre un chœur cyclique.

A la tour du nord est une porte L que M. Beulé croit être moderne; je ne partage pas son opinion à cet égard, et je pense au contraire que cette porte fut ménagée dès l'époque de Valérien. Un de ses jambages est formé en partie par un cippe de marbre gris du mont Hymette, qui porte une inscription grecque et romaine[2]; et un autre bloc du même marbre, orné de deux couronnes de laurier et engagé plus loin dans la muraille même, me paraît avoir dû appartenir au même cippe. Je trouve une autre preuve à l'appui de mon opinion dans la longueur du linteau de la porte qui, faisant parfaitement corps avec la muraille, ne me paraît pas avoir pu y être introduit après coup. Il était du reste assez naturel qu'au moins l'intérieur de l'une des tours fût resté accessible afin de servir de corps de garde ou de logement aux portiers de l'Acropole, aux Ἀκροφύλακες, ainsi qu'ils sont nommés dans les inscriptions grecques des époques de décadence.

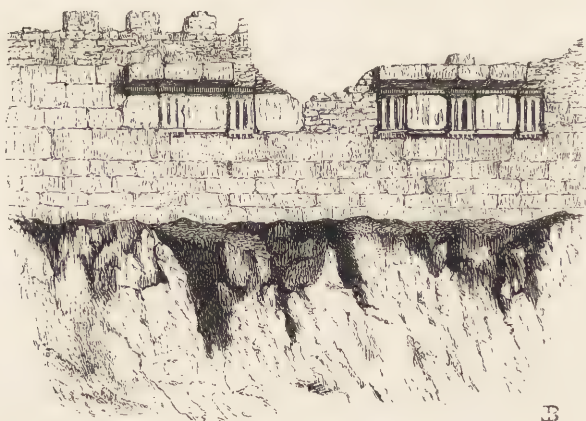
Lors de la construction de l'avant-tour du nord-ouest et du grand mur attenant au nord, on agrandit ce réduit B aux dépens du mur septentrional de la tour antique. Celui-ci fut démoli, et non-seulement son emplacement fut ajouté à l'étendue du corps de garde, mais en outre un renfoncement fut ménagé dans la nouvelle muraille qui, de ce côté, fut revêtue de matériaux antiques provenant de la démolition de l'ancienne. On comprit que, minces comme elles étaient, les murailles de la tour n'eussent pu supporter la voûte dont on voulait couvrir le réduit ménagé dans sa partie inférieure, voûte qui devait ensuite être surchargée de terres ou de matériaux quelconques pour l'amener à former terre-plein; aussi quatre pilastres d'angle et quatre autres appliqués aux parois les plus longues divisèrent-ils la pièce en trois espèces de travées voûtées, celle du milieu à plein cintre et les deux autres en ogive. Cet emploi de la voûte ogivale est une preuve de plus à l'appui de notre opinion sur l'époque de cet agrandissement sous les Acciajuoli, au même temps où

1. *Acropole d'Athènes*. T. II.
2. *Ibid*. T. II, p. 346.

furent construits la contre-tour du nord, et le mur septentrional attenant. Cette tour sert aujourd'hui d'abri aux chèvres que nourrissent les invalides, gardiens de l'Acropole.

En avant de la porte de cette tour est un petit puits D, en maçonnerie sèche, dont la construction, au moins dans sa partie supérieure, ne paraît pas antique et ne doit pas remonter au delà du moyen âge. Ce puits, qui était entièrement comblé, a été déblayé par M. Beulé, et l'eau douce et abondante qu'on y a retrouvée, à 16 mètres de profondeur, sert aujourd'hui aux besoins de l'Acropole. « Si cette découverte eût été faite trente ans plus tôt, peut-être, dit M. Beulé, le général Fabvier et ses braves Philhellènes n'eussent-ils pas été forcés de rendre l'Acropole aux Turcs. »

Nous n'avons point parlé dans ce chapitre des traces de l'ancien chemin de l'Ennéapyle que M. Beulé a découvertes dans l'intérieur de l'Acropole, non plus que de quelques pans de murailles pélasgiques qu'il croit avoir appartenu aux défenses de cette entrée primitive ; nous dirons dans le prochain chapitre notre opinion à ce sujet.



Fragment du mur de Thémistocle

II.



PROPYLÉES.

TYP. J. CLAYE

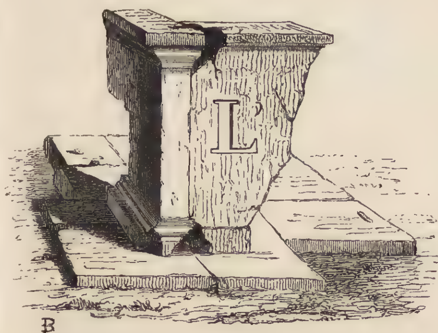


Portique oriental des Propylées.

CHAPITRE II

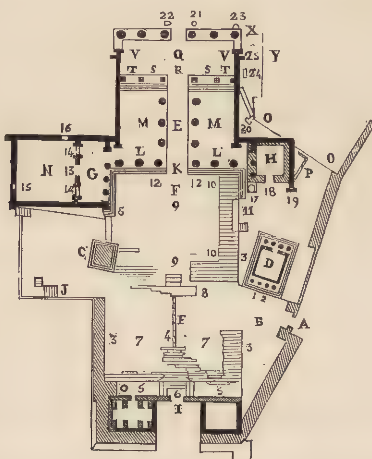
PROPYLÉES.

PIÉDESTAL D'AGRIPPA. TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÈRE.
PIÉDESTAUX. AUTELS.
ENCEINTES DE DIANE BRAURONIA
ET DE MINERVE ERGANÉ.



L'ENNÉAPYLE, avenue fortifiée de neuf portes qui servait d'entrée à l'ancienne Acropole des Pélasges, paraît avoir suivi une sorte de ligne serpentine dont le tracé serait aujourd'hui bien difficile à déterminer d'une manière certaine. Des fouilles faites par M. Beulé au pied du soubassement du temple de la Victoire Aptère et devant la porte méridionale A ouverte au moyen âge, et par laquelle encore aujourd'hui

on pénètre dans l'Acropole, ont fait découvrir au-dessous d'un pavage moderne et d'une couche de sable et de débris un vestige incontestable B de cet antique passage. Le rocher mis à nu présente les traces évidentes du pas des bœufs destinés aux sacrifices[1]; leurs sabots, posés toujours à la même place, ont creusé dans la pierre ces sillons transversaux que l'on remarque dans tous les chemins parcourus fréquemment par ces animaux. Ce chemin, large au plus d'un mètre, semble s'être dirigé



Plan des Propylées.

vers le piédestal d'Agrippa et de là s'être replié, toujours en montant, vers la partie antérieure des Propylées où M. Beulé croit en reconnaître encore quelques vestiges. Nous sommes porté à croire que de là il se redressait vers l'esplanade à peu près dans l'axe des Propylées, qui, bien entendu, n'existaient pas encore. Nous dirons pourquoi nous ne pensons pas, avec notre savant confrère, qu'il soit venu passer devant la muraille cyclopéenne dont nous signalerons l'existence derrière l'aile droite des Propylées.

Double niche. Revenons à la porte moderne de l'Acropole. En la franchissant, on trouve à droite, au-dessus du petit chemin B que nous avons décrit, le soubassement qui porte le petit temple de la Victoire Aptère D. Dans ce soubassement sont ménagées deux niches carrées, 1 et 2, hautes de 2^{m},32, mais de largeur et de profondeur inégales[2]. Celle de droite, 2,

1. Voy. pl. II.
2. *Ibid.*, à droite.

a $1^{m},31$ de profondeur sur $1^{m},67$ de largeur; celle de gauche, 1, seulement $1^{m},22$ sur $1^{m},18$. Elles avaient été remplies par de la maçonnerie[1]; aussi Leake[2], les prenant pour des portes condamnées, a prétendu qu'elles conduisaient à un souterrain dans lequel il croyait reconnaître le double sanctuaire de *Cérès-Chloé* et de la *Terre nourricière* dont la fondation remontait à Érichthonius. Les deux portes, selon lui, eussent répondu aux autels des deux divinités, et la position du sanctuaire, à droite du voyageur entrant dans l'Acropole, eût bien été celle indiquée par Pausanias[3]. Bien que, même après qu'il eut été reconnu que les prétendues portes n'étaient que des niches, pouvant contenir à peine un autel et une statue, MM. Ross, Schaubert et Hansen[4], M. Raoul Rochette[5] et M. Pittakis[6] aient persisté à y voir les sanctuaires de Cérès et de la Terre, nous croyons, avec M. Beulé, que ces sanctuaires étaient situés en dehors de la citadelle, ainsi que le dit formellement Thucydide, qui, parmi les temples hors de l'Acropole, cite ceux de Jupiter Olympien, d'Apollon et de la Terre[7]. C'est aussi avant d'entrer dans la citadelle que Pausanias parle des temples de Cérès et de la Terre; enfin, dans la *Lysistrate* d'Aristophane, les femmes maîtresses de la citadelle voient accourir un homme : « Où est-il? dit l'une d'elles. — Près du temple de Cérès-Chloé, » répond Lysistrate. Cet homme, Cinésias, est encore loin, puisque, malgré sa course rapide, il n'arrive qu'après un assez long dialogue entre Lysistrate et Myrrhine, et que la première, placée en sentinelle près de la porte, lui refuse l'entrée. Quant à la position réelle des deux sanctuaires, une seule chose nous paraît établie, c'est qu'ils étaient, ainsi que le dit Thucydide dans le passage que nous avons déjà invoqué, situés au sud de l'Acropole et en dehors de son enceinte.

1. Les Turcs croyaient que l'intérieur du massif était rempli de sable et que, si l'on venait à ouvrir ces portes, le sable en s'écoulant laisserait à découvert une entrée de la citadelle.
Ross, Schaubert *and* Hansen. *Die Akropolis von Athen*, p. 4.

2. *Topography of Athens.*

3. « Vous trouvez ensuite le temple de la Terre *Courotrophos* (qui nourrit ses enfants) et celui de Cérès-Chloé (Verdoyante). Ceux qui veulent comprendre ces surnoms peuvent interroger les prêtres. » Pausanias. *Att.* C. XXII.

4. *Die Akropolis von Athen.*

5. *Journal des Savants*, 2 mai 1845.

6. *Ancienne Athènes.*

7. Thucydide. II, 15.

Dirigeons-nous à gauche, vers la porte de Valérien, I; nous y verrons adossée la dalle de marbre sur laquelle M. Beulé a fait graver cette inscription :

Η ΓΑΛΛΙΑ
ΤΗΝ ΓΥΛΗΝ ΤΗΣ ΑΚΡΟΓΟΛΕΩΣ
ΤΑ ΤΕΙΧΗ ΤΟΥΣ ΓΥΡΓΟΥΣ ΚΑΙ
ΤΗΝ ΑΝΑΒΑΣΙΝ ΚΕΧΩΣΜΕΝΑΣ
ΞΕΚΑΛΥΨΕΝ
ΧΓΗΗΗ𐅄 ⊦⊦⊦ ΒΕΥΛΕ ΕΥΡΕΝ

« La France a déblayé la porte de l'Acropole, les murs, les tours, et l'escalier qui étaient ensevelis. »
MDCCCLIII. « Beulé a découvert. »

Tournant le dos à la porte de Valérien, nous avons devant nous l'ensemble des monuments célèbres qui formaient intérieurement la décoration de l'entrée de l'Acropole [1]. A gauche se dresse l'immense piédestal d'Agrippa C; en face se développent les Propylées E et leur large escalier F, que domine à droite l'élégant petit temple de la Victoire Aptère D.

Construction des Propylées. Dans la quatrième année de la 85e olympiade, l'an 436 avant Jésus-Christ, sous l'archontat d'Euthymènes [2], Périclès, voulant donner à l'Acropole une entrée digne de ce sanctuaire de la religion et des arts [3], chargea l'architecte Mnésiclès de la construction de

1. Planche II.

2. Harpocration. *Lex.*, au mot Προπύλαια.

3. Si nous ne pouvons, avec Spon et Wheler, voir dans les Propylées un ou plusieurs temples, nous ne pouvons non plus admettre, avec MM. Leake et Burnouf, qu'ils aient jamais pu être autre chose qu'une magnifique décoration, et qu'ils aient été destinés à remplacer les fortifications renversées par les Perses. Leur plan, leur caractère, la richesse des matériaux, la beauté de l'architecture nous paraissent se réunir pour repousser cette opinion. D'ailleurs, connaît-on dans l'antiquité ou dans les temps modernes un seul exemple d'enceinte fortifiée ornée d'une entrée monumentale de ce genre? Au contraire, dès les siècles les plus reculés, nous voyons de gigantesques pylones précéder les temples et les palais de la Perse et de l'Égypte, et Hérodote nous apprend qu'à Saïs Amasis éleva des propylées devant le temple de Minerve. Devant celui de Cérès, à Éleusis, nous retrouvons des propylées copiés sur ceux d'Athènes, et, certes, là il n'était point question de fortifications; nous savons par les auteurs qu'il en existait au cap Sunium, à Corinthe, à Priène; nous en verrons à la nouvelle *Agora* d'Athènes, et nous avons pu dessiner nous-même ceux qui, à Pompéi, annoncent le forum triangulaire et le temple de Neptune, le plus ancien et *le plus grec* des édifices de la ville campanienne. On trouvera d'ailleurs les diverses autres considérations qui militent en faveur de notre opinion, développées avec autant de sagacité que de force par M. Beulé, dans son *Acropole d'Athènes*. T. I, c. VII.

ces Propylées[1] qui devaient partager avec le Parthénon l'honneur d'être regardés dès lors[2] et à jamais comme le plus haut type de la perfection architecturale. Ils purent être livrés au public, bien que non entièrement achevés, en cinq années[3], sous l'archontat de Pythodore, et ne coûtèrent pas moins de 2012 talents (10,864,800 francs), somme prodigieuse pour l'époque[4].

Composés d'un corps central E et de deux ailes en saillie G et H, les Propylées s'élèvent à l'entrée de l'esplanade de l'Acropole, à une hauteur de 13^{m},25 au-dessus du seuil de la porte primitive et de 14^{m},90 du niveau du seuil abaissé de la porte de Valérien, à laquelle ils font face et dont ils sont séparés, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, par une distance de 36 mètres prise horizontalement, et de 39 mètres en suivant la déclivité du sol.

Escalier des Propylées. Pour gravir cette pente, dont l'inclinaison n'est pas moindre de 24 degrés (0^{m},40 par mètre), il est évident qu'un escalier fut toujours indispensable, et que jamais, en aucun temps, pente ou escalier ne purent être gravis par des cavaliers, ni par des chars, encore moins par des chariots chargés des immenses blocs de marbre destinés aux constructions monumentales de l'Acropole. Pourtant, il n'a pas manqué d'archéologues qui aient soutenu que les chars, les cavaliers de la procession des Panathénées, la barque même qui, mue par des moyens invisibles, partait du stade panathénaïque portant à son mât le *peplos* sacré, montaient jusqu'au sommet de l'Acropole. Le principal argument mis en avant par les partisans de cette opinion, c'est que ces chars et ces cavaliers se retrouvent dans la frise qui, entourant le Par-

1. Προπύλαια, *avant-portes* ou *portes en avant.*

2. « Épaminondas, sans craindre d'offenser la majesté d'Athènes, ne criait-il pas à la populace de Thèbes qu'il fallait transporter les propylées de notre Acropole dans le vestibule de la Cadmée (citadelle de Thèbes)? » Eschine. *Procès de l'ambassade.*

3. « Voilà pourquoi les ouurages que fist alors Périclès sont plus esmerueillables, attendu qu'ils ont esté parfaicts en si peu de temps et ont duré si longuement; pource que chacū d'iceux, dès lors qu'il fust parfaict, sentoit desia son antique quant à la beauté, et neatmoins quant à la grâce et vigueur, il semble jusques auiourdhui qu'il vienne tout freschement d'estre faict et parfaict. » Plutarque. *Périclès.*

4. « Les Propylées, cette magnifique entrée de l'Acropole, ressemble à une grande ouverture musicale. Ils forment une œuvre d'art entièrement indépendante, complète, intelligible en elle-même et ayant sa signification propre; cependant ils sont destinés en même temps à préparer le spectateur à quelque œuvre plus haute et plus saisissante dont ils nous font déjà pressentir le but et les principaux traits. » Hermann Hettner. *Athen und der Pelopones.*

thénon, représente la procession des Panathénées, *telle qu'en réalité elle se développait autour du temple.* M. Beulé a combattu ces assertions par des raisonnements qui nous paraissent sans réplique. « Je n'ai pas besoin de dire cependant que ce n'était pas vers le Parthénon, mais vers l'Érechthéion que se dirigeait le cortége ; que le *peplum* n'était point destiné à Minerve Parthénos, mais à Minerve Poliade ; qu'on voit sur la frise de Phidias des dieux, des déesses, des êtres allégoriques qui ne figuraient évidemment point dans la procession ; qu'on y remarque des scènes qui ne pouvaient se passer à l'Acropole : ce n'est point à l'Acropole, par exemple, que les jeunes Athéniens équipaient leurs chevaux, gourmandaient leurs esclaves, nouaient leurs sandales ou passaient leurs tuniques [1]. »

Ceci posé, reste une dernière objection. Comment ont pu être transportés au sommet de l'Acropole les matériaux des Propylées, du Parthénon ou de l'Érechthéion ? Peut-on douter un instant que les architectes qui ont su mettre en place des blocs gigantesques, tels que ceux que nous trouverons servant d'architrave aux Propylées eux-mêmes, eussent été assez habiles en mécanique pour établir des apparaux capables d'élever ces matériaux par l'un des côtés à pic du rocher de l'Acropole ? Ce procédé n'était-il pas le plus simple, le plus praticable ? D'ailleurs, en supposant que, par impossible, des attelages innombrables de bœufs ou de chevaux eussent pu à la rigueur hisser à grand'peine, par la pente occidentale de l'Acropole, les immenses blocs destinés aux parties supérieures des Propylées, de l'Érechthéion et des autres édifices de la citadelle, à quelles dégradations, à quels dangers n'eussent pas été exposés, lors de leur passage, les soubassements, les stylobates, les bases des merveilleux portiques des Propylées ?

Il dut donc exister de tout temps un escalier monumental conduisant de la porte fortifiée aux Propylées et placé dans leur axe. Si l'on est aujourd'hui d'accord pour reconnaître que celui dont M. Beulé a découvert les restes ne peut remonter au delà de l'époque romaine, il ne nous semble pas moins évident qu'il en a remplacé un plus ancien, contemporain sans doute des Propylées et ayant fait partie du plan de Mnésiclès, ainsi que d'ailleurs l'indiquent surabondamment les restes des

1. Beulé. *Acropole d'Athènes.* T. I, c. V, p. 149.

murailles à assises inclinées 3[1], qui encadraient cet escalier à droite et à gauche, et montaient avec lui de la porte aux Propylées.

« Les traces de l'escalier, dit M. Beulé, sont écrites bien clairement sur les substructions qui supportent les deux ailes des Propylées. Ces substructions sont partie en pierre, partie en marbre : en pierre tout ce qui était caché par l'escalier, en marbre tout ce qui paraissait. La ligne de séparation de matériaux si différents forme elle-même des degrés qui accompagnent le mouvement de l'escalier[2]. »

Une autre remarque bien importante n'a point échappé à la sagacité du savant monographe de l'Acropole. On sait que dans les monuments grecs, et en parlant du Parthénon nous aurons occasion de revenir sur cette particularité singulière, les lignes horizontales décrivent toujours une certaine courbe. Or, aux Propylées, cette courbe ne se retrouve que dans l'entablement, tandis que le soubassement reste parfaitement horizontal. Cette exception unique ne put être motivée que par la nécessité de raccorder ce soubassement avec l'escalier qui ne pouvait être convexe.

Les fouilles ont mis à découvert, dans l'axe même de la partie inférieure de l'escalier, un pan de muraille pélasgique 4, de petit appareil à polygones irréguliers, qui doit avoir fait partie de l'enceinte primitive de l'Acropole. Lorsque Mnésiclès traça son escalier, il dégrada le sommet de ce mur, et, lui donnant l'inclinaison nécessaire, il en fit un des supports de sa nouvelle construction.

Voici donc la disposition de l'escalier, telle qu'elle nous a été révélée par les fouilles. Dans le principe, après avoir franchi la porte I, on trouvait un premier palier 5, large de 2^{m},75, de plain-pied avec le seuil ; mais lorsque sous Valérien celui-ci eut été abaissé de 1^{m},65, force fut de pratiquer dans cet étroit palier le petit escalier de sept marches 6, qui existe encore aujourd'hui, et dont la ligne précipitée forme un angle obtus avec celle de l'escalier primitif. Sa marche inférieure approchait même tellement du seuil, qu'elle a dû être entaillée pour que les deux battants de la grille pussent s'ouvrir.

1. L'inclinaison de ces assises est un peu moindre que celle de l'escalier lui-même ; elles sont surtout visibles au bas de l'escalier. Devant elles est déposé le bas-relief de la danse pyrrhique dont nous avons parlé.

2. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. I, c. V, p. 135.

Si l'abaissement du seuil de la porte avait encore besoin d'être prouvé, il suffirait de remarquer que le spectateur, debout sur ce seuil, ne peut embrasser d'un coup d'œil ni l'escalier antique ni les Propylées, tandis que lorsqu'il s'élève à la hauteur du palier primitif, hauteur calculée par Mnésiclès, les Propylées se développent devant lui dans toute leur splendeur, dans toute leur majesté.

Au premier palier succèdent 26 degrés[1], occupant toute la largeur et dont les trois premiers sont encore presque entiers. De quelques autres, il ne reste que de faibles parties; la plupart enfin ont complétement disparu. La hauteur des marches est de 0m,19 à 0m,21; leur profondeur varie de 0m,40 à 0m,43. Le côté droit de cette rampe est le mieux conservé, parce qu'il reposait sur le rocher même. Vers le nord au contraire, où le rocher ne se trouvait qu'à une assez grande profondeur, les marches avaient été plus facilement dérangées et par suite enlevées, et le sol avait été converti en un cimetière où les fouilles de M. Beulé ont mis à découvert d'innombrables ossements.

La première rampe conduisait à un second palier 8, primitivement large de 3m,20, mais qui ne subsiste plus que sur une largeur de 2m,41, soutenu dans sa partie centrale par une construction en brique, due à M. Beulé[2]. Son extrémité droite répondait à cette entrée méridionale A dont l'existence depuis les temps les plus reculés est signalée sur le rocher par les traces de pas de bœufs. L'extrémité gauche du palier aboutissait à l'escalier de Pan J, autre entrée située au nord et taillée dans le roc, sur laquelle nous aurons occasion de revenir.

A partir du palier central, l'escalier des Propylées se trouvait partagé, au milieu, par un chemin creux 9 qui, revêtu de dalles striées, offrait une voie accessible aux victimes et correspondait au grand passage E et à la porte principale des Propylées K, dont il avait la largeur (3m,65).

L'escalier de droite 10, longeant le soubassement du temple de la Victoire Aptère et dont il ne restait en place que cinq fragments, avait été refait assez imparfaitement avant les découvertes de M. Beulé, aux frais de la Société archéologique d'Athènes, sur une largeur de 3 mètres, avec

1. Pour économiser une partie du marbre, les degrés avaient été formés de blocs taillés en biseau. Cette circonstance, jointe à l'exécution moins soignée des scellements et de l'appareil, est une preuve que l'escalier n'est point celui de Mnésiclès et l'a seulement remplacé à l'époque romaine.

2. Pl. II.

des matériaux antiques, d'après les indications qu'avait laissées M. Desbuisson, architecte pensionnaire de l'École de Rome, indications que les ouvriers grecs, malgré l'active et intelligente surveillance de M. Pittakis, ont été incapables de suivre exactement. Cet escalier était interrompu par une sorte de perron 11, qui conduisait au temple de la Victoire Aptère. Ce perron, en partie détruit et devenu impraticable, n'a pas été rétabli.

L'économie de l'escalier des Propylées étant connue, M. Beulé explique, de la manière la plus satisfaisante, la destination de ses diverses parties lors de la procession des Panathénées.

« Je me figure, dit-il, la pompe sacrée se divisant en trois troupes, et suivant trois chemins différents. Les prêtres, les magistrats, les vieillards, les jeunes vierges, se dirigent vers la grande entrée. Ils dépassent les tours de la façade qui sont comme le vestibule de l'Acropole, et montent lentement le magnifique escalier de marbre. Pendant ce temps, les sacrificateurs et les bœufs qu'ils conduisent, les *métœques* chargés de leurs fardeaux, arrivent à la porte latérale du sud et se présentent au-dessous du temple de la Victoire. Enfin, la jeunesse athénienne, qui a quitté ses chars et ses chevaux près de l'Aréopage avec le vaisseau sacré, gravit l'escalier de Pan, qui touche presque à l'Aréopage, et débouche par la porte latérale du nord, au-dessous de la Pinacothèque. Les trois troupes se rencontrent sur le vaste palier qui forme le centre de l'escalier; elles se réunissent et reprennent l'ordre accoutumé pour franchir les derniers degrés et pénétrer dans la ville sainte[1]. »

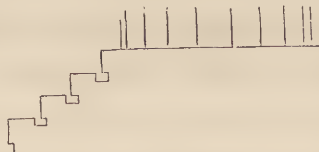
Propylées. Arrivons enfin aux Propylées, *præclara illa Propylæa*[2]. Après un troisième palier 12, large seulement de 0m,60, nous voyons s'élever leurs colonnes sur quatre degrés de marbre qui, au portique central L, ont 0m,40 de profondeur sur 0m,30 de hauteur, et aux ailes seulement 0m,35 de profondeur. A celles-ci, le degré inférieur est en marbre noir d'Éleusis[3]. Ces degrés présentent tous, dans leur angle

1. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. I, c. V, p. 152.

2. Cicéron. *De officiis*. II, 15.

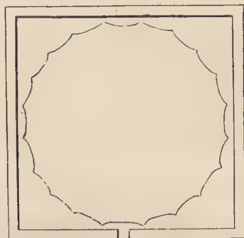
3. Le soubassement des Propylées menaçait ruine; M. Wyse, ministre d'Angleterre en Grèce, proposa de le faire réparer aux frais de son pays, si l'on voulait permettre que cette restauration fût signée du nom de l'Angleterre. Les Grecs refusèrent, et le mal continua de s'aggraver. Enfin, en 1857, le gouvernement hellénique a fait exécuter des travaux de consolidation devenus indispensables.

rentrant, un petit canal carré pour l'écoulement des eaux, de sorte qu'ils offrent ce profil :



Coupe des degrés.

Chaque entre-colonnement, aussi bien que chaque base du stylobate, est formé d'une seule pierre de $1^m,69$ de largeur, mais dont la longueur est pour les entre-colonnements de $1^m,56$, et pour les bases de $1^m,83$. Chaque colonne est inscrite dans un carré indiqué par une saillie ou bandeau, de $0^m,06$ de hauteur et $0^m,9$ de largeur. Sur la face anté-



Plan d'une colonne.

rieure, ce bandeau présente une échancrure pour l'écoulement des eaux qui, sans cette précaution, eussent séjourné, comme dans un bassin, au pied du fût de la colonne.

Les colonnes sont cannelées à vive arête dans toute leur hauteur, et les cannelures sont au nombre de 20. Pour les faire paraître plus saillantes par le jeu des ombres, on ne les a point tracées en segment de cercle, ce qui eût permis à la lumière de pénétrer également dans toutes les parties de la concavité, mais on les a laissées presque plates dans le fond, afin que leurs extrémités, en se relevant brusquement, projetassent une ombre plus tranchée.

La largeur totale du portique, prise au degré supérieur formant stylobate, est de $23^m,81$, et au degré inférieur de $21^m,49$. Cette dernière étendue est partagée en deux parties par le passage central K E, réservé aux victimes. Celui-ci est large de $3^m,65$, ce qui laisse par conséquent,

pour la largeur de chaque portion du portique et de l'escalier qui y conduit, $8^{m},92$.

Les Turcs, après avoir couvert le corps principal des Propylées MEM d'une pesante coupole, en avaient fait un arsenal et un magasin de poudre[1]. Spon et Wheler racontent qu'en 1656, vingt ans avant leur arrivée à Athènes, un aga nommé Isouf (Iousouf?) se préparait à célébrer une des grandes fêtes de sa religion, en détruisant à coups de canon, du haut de la citadelle, l'église de Saint-Dimitri, située dans la plaine, au pied de la colline de Musée. Dans la nuit qui précéda le jour fixé pour ce sacrilége, la foudre tomba sur le magasin de poudre des Propylées, et l'aga périt avec toute sa famille à l'exception d'une jeune fille; le plafond des Propylées et deux colonnes furent renversés; les autres colonnes et les murailles furent ébranlées, et les blocs qui les



Les Propylées en 1750, d'après Stuart et Revett.

composaient dérangés de leur place. Cependant, le fronton de la façade occidentale soutenu par six colonnes doriques existait encore[2], et n'a disparu que plus tard, ainsi que quatre chapiteaux et la partie supérieure

1. Le sol du vestibule était tellement exhaussé par les débris, que les petites portes du mur de fond étaient bouchées jusqu'à leurs linteaux.

2. Il fut vu en place par Spon et Wheler, suivant lesquels cette partie des Propylées, que de leur temps on appelait l'*arsenal de Lycurgue*, fut un temple. Aujourd'hui, des morceaux du fronton gisent à terre, et M. Beulé en a retrouvé un angle. Les frontons des Propylées ne paraissent pas avoir été ornés de sculptures, car aucun auteur antique n'en a fait mention.

des colonnes, par la double action du temps et des hommes[1]. Les chapiteaux étaient encore tous les six en place, mais les deux colonnes à gauche portaient seules un morceau d'architrave, à l'époque où Revett dessina les Propylées[2]. Les entre-colonnements étaient alors fermés par un mur percé de meurtrières, qui n'a été démoli que dans les premières années du royaume hellénique, par M. Ludwig Ross, alors conservateur des antiquités.

Le portique L L, par une disposition tout exceptionnelle, laisse au milieu un entre-colonnement K beaucoup plus large que les autres, comprenant dans sa frise deux triglyphes et trois métopes, au lieu d'un triglyphe et deux métopes. Des six colonnes, les deux des extrémités ont seules conservé leurs chapiteaux, et encore sont-ils dans le plus triste état de dégradation. On peut cependant voir encore que ces chapiteaux ne le cédaient en rien, pour la beauté, l'élégance, la fermeté, la perfection des profils, à ceux du Parthénon.



Chapiteau des Propylées.

Le diamètre des colonnes à leur base est de $1^{m},543$ et au sommet de $1^{m},205$. La hauteur du fût est de $8^{m},078$ et celle du chapiteau de $0^{m},722$, ce qui donne un total de $8^{m},80$. La colonne a donc de hauteur 5 diamètres 3/4. La largeur de l'entre-colonnement est de $2^{m},10$, c'est-à-dire d'environ 1 diamètre 1/3; celle de l'entre-colonnement central atteint $3^{m},51$ ou environ 2 diamètres 1/3.

Derrière le portique s'étend, entre deux murailles parallèles, le grand vestibule M E M que soutenaient six colonnes ioniques[3]; toutes malheu-

1. Un des chapiteaux est au *British Museum, Elgin saloon*, n° 130, ainsi qu'une partie de l'entablement dorique, n° 131.

2. Voy. la vignette, p. 43.

3. « Les colonnes qui soutiennent le temple (les propylées) par dedans, dit Spon, sont ioniques, parce qu'étant plus hautes de toute l'épaisseur de l'architrave, pour en soutenir le lambris, la proportion de l'ordre ionique, qui fait la colonne plus haute que le dorique, lui convenait mieux. »

reusement ont perdu leurs chapiteaux, et plusieurs quelques-unes de leurs assises supérieures; la dernière à gauche n'en conserve même que deux, y compris celle qui forme la base. De ce côté, les tambours des trois colonnes ont été déplacés par la violence de l'explosion, et ce dérangement permet d'apprécier la perfection de leur poli intérieur, aussi bien que divers morceaux épars sur le sol. Les cannelures, au nombre de 24, ne sont point à vive arête, mais séparées par des baguettes, selon la règle de l'ordre ionique. Le diamètre de ces colonnes est de $0^m,97$.

L'entre-colonnement a $2^m,63$, environ 2 diamètres 2/3. Des fragments assez importants des chapiteaux ont été retrouvés et ont permis aux architectes d'en donner des restaurations exactes [1]. Ces chapiteaux sont d'un style beaucoup plus simple et plus sévère que ceux que nous trouverons à l'Érechthéion. On y reconnaît encore des traces très-visibles de peintures, qui, circonscrites à la pointe, remplaçaient une partie des ornements qui à l'Érechthéion étaient sculptés, bien qu'également coloriés. Dans le siècle qui précéda celui de Périclès, les ornements d'architecture ne sont parfois composés que de traits profondément creusés et remplis de rouge, ainsi qu'on le fait pour les inscriptions antiques, l'espace qu'ils circonscrivent restant incolore. On trouve des exemples de ce genre de décoration dans le petit musée de l'Acropole; ce sont des fragments découverts dans des fouilles faites autour de l'Acropole en 1836; on ignore à quel monument ils ont pu appartenir.

Sous le vestibule des Propylées, sont déposés de nombreux fragments d'architecture, de sculpture et d'inscriptions. On y remarque une des poutres de marbre du soffite des Propylées, qui n'a pas moins de $6^m,40$ de longueur [2]. Dans les dalles que supportaient ces énormes poutres, étaient creusés les caissons, φάτνωματα, *lacunaria*, à double rang, dont le fond était occupé uniformément par des étoiles.

Nous avons dit que le portique principal était flanqué de deux ailes

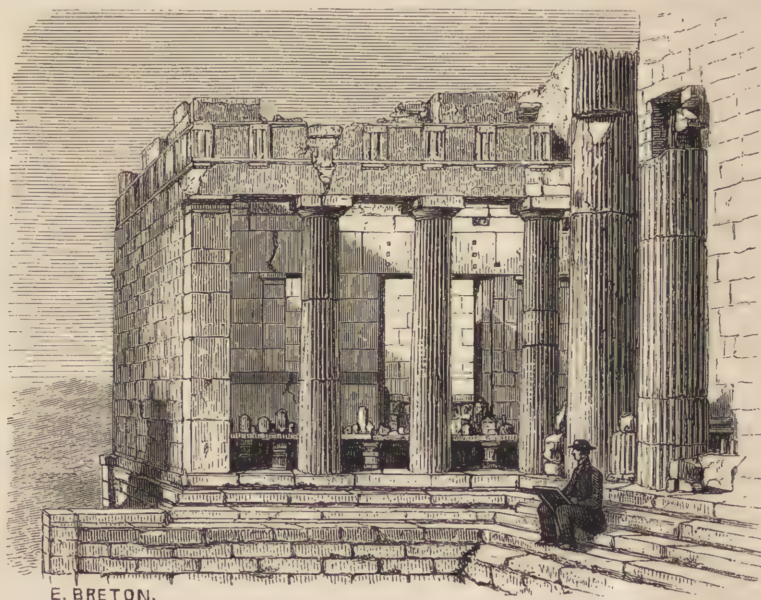
1. Revett, n'ayant pas vu ces restes de chapiteaux ioniques, a proposé la plus malheureuse des restaurations, des colonnes sans chapiteaux, portées par des piédestaux.

Voy. STUART et REVETT. T. II, pl. 43.

2. « Les Propylées, dit Pausanias, ont leur faîte en marbre blanc, et c'est l'ouvrage le plus admirable qu'on ait fait jusqu'à présent, tant pour le volume des pierres que pour la beauté de l'exécution. » *Att.* C. XXII.

en saillie G et H qui, par une de ces heureuses hardiesses que présentent si souvent les Propylées, offraient un petit ordre dorique à côté même du grand ordre central, auquel Mnésiclès avait voulu conserver toute son importance. Les ailes étaient en apparence symétriques, bien qu'elles fussent en réalité de profondeur fort inégale. Chacune d'elles était ornée de trois colonnes.

Pinacothèque. L'aile gauche G[1] est restée la partie la plus intacte des Propylées, ayant conservé son architrave et sa frise, et par conséquent ses colonnes et leurs chapiteaux. La frise avec ses triglyphes se prolonge sur les murs qui forment les trois autres côtés de l'édifice, murs qui, bien que criblés de boulets et de balles, ont conservé en place



Portique de la Pinacothèque.

toutes leurs assises. A cette aile, comme au portique central, les entrecolonnements étaient murés à l'époque du voyage de Stuart et Revett[2].

1. Chandler, ainsi que Stuart et, d'après lui, Legrand, l'ont prise pour le temple de la Victoire Aptère. « Le premier objet, dit-il, qui se présente au-dessous de l'*aile droite des Propylées* ou *temple de la Victoire*, est une grotte consacrée autrefois à Apollon et à Pan, etc. »

Chandler redescendait alors de l'Acropole, et par conséquent les monuments s'offraient à lui en sens inverse; c'est pour cela qu'il nomme aile droite la partie des Propylées que nous appelons aile gauche. Nous verrons que c'est en effet au-dessous de celle-ci que se trouve la grotte de Pan.

2. Voy. la vignette, p. 43.

Ici, les colonnes sont inscrites dans un rond en creux, et non dans un carré, comme au portique central, et on n'avait pas eu la précaution d'y ménager le petit déversoir pour l'écoulement des eaux. Le diamètre des colonnes est à la base de $1^{m},025$, et au sommet de $0^{m},784$. La hauteur du fût est de $5^{m},366$, celle du chapiteau est de $0^{m},41$; total $5^{m},776$, environ 5 diamètres 2/3.

L'entre-colonnement est de $1^{m},45$ ou 1 diamètre 5/6 environ. Entre les colonnes sont les traces de scellement d'une grille, qui probablement n'était qu'un simple garde-fou. Ce portique n'a en dedans des colonnes que 4 mètres de profondeur sur $10^{m},75$ de largeur. Le mur du fond est percé d'une grande porte 13 et de deux baies ou fenêtres 14. La porte est large de $2^{m},35$ et haute de $4^{m},60$. Son seuil de marbre noir d'Éleusis est élevé de $0^{m},31$. A $2^{m},33$ au-dessus du pavé du portique, règne un bandeau de ce même marbre, large de $0^{m},13$, et servant d'appui aux deux fenêtres hautes de $2^{m},40$ et larges seulement de $0^{m},85$, accompagnées chacune de deux pilastres doriques; les impostes portent encore des traces d'oves peintes, dont les contours avaient été d'abord dessinés à la pointe. Ces fenêtres, aussi bien que la porte, ouvrent sur une grande salle N, de $10^{m},75$ de largeur sur $8^{m},92$ de profondeur. On donne à cette pièce le nom de Pinacothèque, et tout nous paraît justifier cette dénomination[1]. Pausanias dit, en effet, qu'en regard du temple de la Victoire Aptère, et par conséquent à la gauche des Propylées, se trouve un *petit édifice orné de peintures*. Depuis la découverte du temple de la Victoire, aucun doute n'est plus possible sur ce que Pausanias entend par la gauche des Propylées, et par conséquent nous n'avons pas à nous arrêter à discuter l'opinion de Stuart, qui place les peintures de Polygnote dans une salle derrière l'aile droite, salle que nous prouverons n'avoir jamais pu exister. Revenons donc à la partie gauche des Propylées. Les fouilles faites en 1845 et 1846, en avant de cet édifice et à gauche du piédestal d'Agrippa, ont prouvé qu'en ce lieu il n'y avait jamais eu aucune construction. Il ne reste donc plus que la grande salle de l'aile gauche à laquelle puissent s'appliquer les paroles de Pausanias. M. Beulé suppose que sa destination primitive ne fut peut-être pas de servir de galerie de tableaux, et il en donne pour raison que les deux

1. LEROY (*Monuments de la Grèce*) avait déjà, en 1770, reconnu la Pinacothèque.

fenêtres hautes et étroites dont nous avons parlé n'eussent pu suffire pour éclairer les peintures, et en même temps eussent nui à leur effet, si, comme il est probable, la salle eût été éclairée par le haut. Quel eût alors été l'emploi de cette salle dans la pensée de Mnésiclès? Disons avec M. Beulé lui-même : « Hypothèse pour hypothèse, ne vaut-il pas mieux se figurer dans ces beaux murs de marbre, avec ces élégants pilastres et cette corniche d'un profil si pur, une galerie de tableaux qu'un corps de garde ou un dépôt d'armes ? »

Dans la supposition de M. Beulé, qui rapprocherait de nous l'époque de la décoration de la salle des Propylées, nous trouverions une preuve de plus à l'appui de notre opinion dans une autre controverse qu'a soulevée le passage de Pausanias. Les peintures de la Pinacothèque étaient-elles des tableaux portatifs ou des peintures murales ? Suivant notre voyageur, plusieurs étaient dues au pinceau de Polygnote. Or, cet artiste, le Giotto de l'école grecque[1], qui avait peint le Pœcile d'Athènes en l'an 478 avant Jésus-Christ, devait avoir au moins quatre-vingts ans lorsque en 430, ou plus tôt, il eût pu commencer la décoration des Propylées; à plus forte raison n'eût-il pu y travailler, si la salle n'eût été destinée que plus tard à recevoir des peintures. De plus, à l'époque de la construction de la Pinacothèque, il y avait vingt-cinq ans au moins que Polygnote avait quitté Athènes pour ce voyage triomphal à travers la Grèce, pendant lequel il sema tant de chefs-d'œuvre sur son passage, et qu'il termina par la décoration de la *Leschè* de Delphes. Nous croyons donc, avec MM. Raoul Rochette et Beulé, que les peintures que vit Pausanias étaient de véritables tableaux sur bois, sur marbre, ou sur toute autre matière, qui avaient été rassemblés dans cette espèce de musée.

Harpocration[2] nous apprend que Polémon le Périégète avait écrit un ouvrage sur les peintures des Propylées[3], et le titre de cet ouvrage,

1. « Les premiers peintres célèbres, dont les ouvrages ne se recommandent pas seulement par leur antiquité, sont, dit-on, Polygnote et Aglaophon. *Quoiqu'ils n'employassent qu'une seule couleur**, leur peinture a encore aujourd'hui des amateurs si zélés qu'ils préfèrent ces ébauches presque grossières et où l'on ne peut guère qu'entrevoir les germes de l'art, aux productions des plus grands maîtres qui les ont suivis, mais sans autre raison, selon moi, que la prétention de passer pour habiles connaisseurs. » Quintilien. *De l'Inst. or.* L. XII, c. 10.

2. *Lex.*, au mot Λάμπας.

3. Περὶ τῶν ἐν Προπυλαίοις πινάκων.

* Cette assertion est démentie par Pline : « Polygnote de Thasos, dit-il, le premier, peignit des femmes avec des vêtements brillants, leur mit sur la tête des mitres *de différentes couleurs*, etc.» *Hist. nat.* L. XXXV, c. 25.

malheureusement perdu, portait le mot πίνακες[1] (tableaux, peintures sur bois) et non celui de γραφή (peinture en général).

Des preuves plus concluantes encore naissent de l'examen attentif de la salle même des Propylées. Sur ses murs, il est impossible de trouver la moindre trace de peinture, tandis que nous en avons reconnu aux impostes des fenêtres où elles ont réellement existé, aussi bien que sur les divers membres d'architecture des autres édifices de l'Acropole. La muraille est trop polie pour avoir retenu un stuc dont elle aurait été revêtue, pas assez pour avoir reçu directement la peinture. Enfin, M. Desbuisson a fait remarquer que cette muraille, non plus que bien d'autres parties des Propylées, n'avait jamais été achevée. Selon l'usage des Grecs, la surface de chaque bloc avait été laissée en saillie, et les angles en étaient abattus de manière à éviter les *épaufrures* pendant la durée de la construction; la surface entière de la muraille devait être ravalée et polie tout d'une pièce après son achèvement. C'est ce dernier travail qui, pour une cause demeurée inconnue, n'a jamais été exécuté, et aujourd'hui la surface non abattue de chaque bloc est encore de niveau avec certaines moulures qui devaient rester en saillie.

Les adversaires de cette opinion ont fait remarquer que l'on ne trouve sur la muraille aucune trace des clous qui auraient servi à suspendre les tableaux. Il eût été difficile, en effet, d'enfoncer des clous dans une muraille de marbre, mais rien au contraire n'était plus facile que d'établir en avant un échafaudage mobile, ainsi que nous l'avons vu faire pendant tant d'années dans la grande galerie du Louvre, à l'époque des expositions annuelles.

Voici maintenant le passage de Pausanias qui nous a fait connaître les peintures déjà fort endommagées qui, de son temps, étaient exposées dans la Pinacothèque : « A gauche des Propylées est un petit édifice orné de peintures. Parmi celles que le temps n'a pas entièrement effacées, on remarque *Diomède emportant de Troie la statue de Minerve*, et *Ulysse à*

1. Ce mot répond exactement au mot *tabula* des Latins qui veut dire en même temps *planche* et *tableau*, et que justement Pline, ici beaucoup trop absolu, oppose à la peinture murale, lorsqu'il dit qu'il n'y avait de gloire que pour les peintres de tableaux : *nulla gloria nisi eorum qui tabulas pinxerunt*.

M. Beulé croit toutefois que le mot πίνακες avait pu passer dans l'usage pour désigner toute peinture portative, quelle qu'en fût la matière, de même que chez nous on a étendu le mot *tableau* qui, dans l'origine, voulait aussi dire *petite table de bois*, aux peintures sur toile ou sur cuivre.

Lemnos se saisissant des flèches de Philoctète. On y voit aussi *Oreste et Pylade tuant,* l'un, *Égisthe*, et le second, *les fils de Nauplius qui étaient venus au secours d'Égisthe.* Une autre partie de ce tableau représente *Polyxène qu'on va sacrifier sur le tombeau d'Achille.* Homère a bien fait de passer sous silence une action aussi cruelle. Il me semble aussi qu'il a eu raison de dire qu'Achille prit Scyros, au lieu de le représenter dans cette île confondu avec des jeunes filles, comme l'ont fait d'autres poëtes, ce que Polygnote a représenté dans l'édifice dont nous parlons [1]. Il a peint également *Nausicaa et ses compagnes lavant leurs vêtements dans le fleuve et Ulysse debout auprès d'elles,* le tout d'après Homère. On y remarque encore d'autres peintures, savoir : *Alcibiade*, avec les emblèmes de la victoire qu'il avait remportée aux courses de Némée [2]; *Persée se rendant à Séryphe et portant à Polydecte la tête de Méduse.* Au-dessus de ces peintures, en laissant de côté *l'Enfant qui porte des urnes* et *le Lutteur*, peint par Timœnète, on voit le portrait de Musée [3]. »

Cette énumération de peintures n'ayant entre elles aucune liaison, aucun rapport, cette réunion d'*académies,* de portraits, de compositions historiques, n'indiquent-elles pas évidemment un musée composé de tableaux rapportés et non pas une salle revêtue de peintures murales qui nécessai-

1. Nous retrouvons ce sujet, *Achille découvert par Ulysse au milieu des filles de Lycomède*, dans une des principales peintures de Pompéi. Cette composition, qui existait dans le *tablinum* de la *maison du Questeur* ou *de Castor et Pollux*, pourrait bien être une réminiscence de celle de Polygnote. La même donnée a inspiré l'auteur d'une mosaïque encore en place à Pompéi dans la *maison d'Apollon.*

2. Alcibiade avait fait faire deux peintures à l'occasion de cette victoire; le nom de l'artiste nous a été conservé par Athénée :

« Lorsqu'il revint d'Olympie à Athènes, il consacra deux tableaux dus au pinceau d'Aglaophon. Dans l'un, on voyait l'assemblée des jeux olympiques et pythiques couronner Alcibiade; dans l'autre était représentée (*la nymphe*) Némée tenant sur ses genoux Alcibiade dont la figure surpassait en beauté celle des plus belles femmes. » SATYRUS, cité par ATHÉNÉE. *Deipnos.* L. XII.

Il y a dans ce passage plusieurs erreurs manifestes; ce fut à Némée qu'Alcibiade remporta la victoire, ainsi que l'atteste la présence de la nymphe protectrice de ce lieu. En outre, comment eût-on pu représenter à la fois l'assemblée des jeux olympiques et pythiques qui se célébraient, les premiers à Olympie, les seconds à Delphes.

D'un autre côté, Plutarque n'est pas d'accord avec Satyrus sur le nom du peintre, et Amyot, son traducteur, de son autorité privée, voit dans celui de Némée tout autre chose que la désignation de la divinité protectrice de Némée :

« Et ayant le peintre *Aristophon* peint une courtisane nommée Nemea, qui tenait entre ses bras Alcibiade assis en son giron, tout le peuple y accouroit et prenoit grand plaisir à voir ce tableau. »

PLUTARQUE. *Vie d'Alcibiade.*

3. PAUSANIAS. *Att.* L. XXII.

rement eussent formé une suite, eussent eu une donnée commune, comme nous verrons qu'il en avait été au Pœcile. Rappelons que, parmi ces peintures, Pausanias indique un portrait d'Alcibiade vainqueur aux jeux Néméens, et que le brillant élève de Socrate n'était encore qu'un enfant à la mort de Polygnote.

Dans la partie supérieure du mur septentrional ou de fond, partie qui ne date que du moyen âge, est une petite fenêtre double et carrée 15. A la même hauteur se trouve une autre fenêtre 16, dont le linteau sculpté est évidemment byzantin. Dans la Pinacothèque, aussi bien que dans le portique qui la précède, on voit les traces de poutres qui les avaient divisés en étages. Ces travaux, et sur ce point nous sommes d'accord avec M. Beulé, nous paraissent devoir être attribués au premier duc d'Athènes, Neri Acciajuoli, mort en 1393, et que les historiens nous apprennent avoir enrichi sa nouvelle capitale de nombreux édifices. Il découvrit l'aile gauche des Propylées, si toutefois la couverture existait encore à cette époque, en fit surélever les murailles où l'on distingue encore des vestiges de peinture du même temps, et, la partageant par des planchers, la rendit habitable[1]. Aussi, après la conquête d'Athènes par Mahomet II, cette partie des Propylées devint-elle la demeure de l'aga turc, commandant la citadelle.

L'aile gauche des Propylées a été convertie également par les modernes en une sorte de musée. Dans le portique, sur des tables de pierre, sont scellés des pieds, des mains, des têtes et autres fragments de sculpture provenant des fouilles de l'Acropole. La Pinacothèque est remplie d'inscriptions, de stèles, etc. On y remarque plusieurs des tuiles de marbre qui couvraient les Propylées, divers fragments des sculptures du Parthénon, un charmant bas-relief trouvé près de la grotte de Pan, représentant une matrone devant ce dieu, dont malheureusement la partie supérieure est brisée. Des inscriptions trouvées dans la Pinacothèque même nous font connaître la part que chacun des peuples de l'Attique avait prise au φορός, cette contribution pour la guerre contre les Perses, dont le produit était déposé dans l'opisthodome du Parthénon et qui fut employé en partie par Périclès aux embellissements d'Athènes.

1. Ces murailles, d'une hauteur à peu près égale à celle de la construction antique, se retrouvent encore avec leurs fenêtres et leurs créneaux dans le dessin de Revett que nous avons reproduit à la page 43.

Aile droite. L'aile droite des Propylées H ne se composait que du portique seul, répétant, quoique avec un peu plus de profondeur (4m,75), celui de l'aile gauche, mais ne précédant pas comme lui une arrière-salle telle que la Pinacothèque, bien que Stuart en ait indiqué une sur son plan, prenant, comme nous l'avons dit, cette partie des Propylées pour l'édifice que Polygnote avait enrichi de ses peintures. Cette aile fut en partie démolie, probablement pour élargir la nouvelle entrée de l'Acropole, lorsque, les entre-colonnements du portique central ayant été murés, on dut pénétrer dans l'enceinte par un passage ménagé entre les Propylées et le temple de la Victoire Aptère.

La première colonne de l'aile droite 17 n'a laissé que la trace de son fût sur le stylobate. En avant, des pierres portant en creux la trace des crampons, ἀγκῶνες, qui les unissaient à d'autres pierres aujourd'hui absentes, indiquent le prolongement de la face septentrionale jusqu'à l'angle détruit, ainsi que le mur occidental qui a entièrement disparu. Les murs du sud et de l'est existent seuls, et forment la base d'une tour haute d'environ 27 mètres qui servait de prison à l'époque où Leroy visita Athènes, et qui fut construite probablement au commencement du xve siècle par un duc d'Athènes, peut-être Antonio Acciajuoli[1]; ces murs composés de marbres assemblés avec soin n'avaient pas été entièrement achevés, et les blocs portent encore presque tous les tenons réservés en saillie pour les élever et les mettre en place, aussi bien que la surface provisoire en saillie qui, destinée à prévenir les accidents du transport et de la construction, ne devait être abattue que lorsque la muraille recevait la dernière façon. Là malheureusement, comme aussi aux autres murailles des Propylées, beaucoup de blocs ont été brisés pour extraire les crampons qui les unissaient à l'intérieur.

Dans la muraille septentrionale de la tour sont renfermées l'ante et les deux autres colonnes du portique, grossièrement mutilées et visibles seulement à l'intérieur, où l'on ne pénètre que par une très-petite porte 18, percée à l'occident en face du temple de la Victoire Aptère.

Le mur méridional se termine par une ante 19, qui indique que dans l'angle sud-ouest se trouvait une porte dont l'autre pied-droit devait être attenant au mur occidental. C'est la présence de cette porte qui a pu

1. Hermann Hettner. *Athen und der Pelopones.*

faire supposer à Stuart, et à Leake d'après lui, l'existence d'une arrière-salle jouant ici le même rôle que la Pinacothèque dans l'aile septentrionale. Il suffisait cependant de jeter les yeux sur un plan exact de l'Acropole pour reconnaître que l'espace eût manqué, et que près de la moitié de cette salle se fût trouvée en dehors des murailles et suspendue sur le vide. L'angle sud-est du soubassement de la tour est parfait et ne présente aucun arrachement indiquant la prolongation du mur oriental ; enfin, cet angle s'appuie sur une antique muraille pélasgique OO, qui se dirige obliquement du sud-ouest au nord-est, et qui eût traversé la salle. Il nous semble donc évident que la porte percée au fond du portique méridional des Propylées ne conduisit jamais qu'à une petite enceinte irrégulière, découverte, dont il serait difficile de préciser la destination.

Mur cyclopéen. Pénétrant dans ce réduit, nous trouvons le mur cyclopéen ou pélasgique OO dont nous avons parlé ; il est composé de blocs



Mur cyclopéen.

irréguliers, aux angles généralement émoussés, et à la face grossièrement aplanie. Il n'en reste qu'un petit nombre d'assises. Nous ne pensons pas, avec M. Beulé, que ce mur ait pu faire partie des fortifications de l'Ennéapyle ; sa construction, beaucoup moins soignée que celle des autres restes pélasgiques de l'Acropole, nous porte à croire que cette muraille, destinée seulement à soutenir la terrasse qui devint l'enceinte de Diane Brauronia, dut être revêtue d'un parement de construction plus soignée dont la partie supérieure pût servir de parapet.

A l'extrémité nord-est de la muraille cyclopéenne, derrière l'aile droite des Propylées, se présente en saillie une ante de marbre blanc 20, ayant évidemment formé l'un des côtés d'une porte dont l'autre pied-droit fut détruit par Mnésiclès lorsqu'il construisit les Propylées. Cette porte, qui paraît appartenir à une époque déjà avancée de l'art, sans doute à celle

des Pisistratides, eût été, suivant M. Beulé, un ornement ajouté à l'Ennéapyle. Nous croyons que ce ne fut que l'entrée d'une petite enceinte sacrée dans laquelle s'élevait l'édicule P, dont nous allons parler, et qui eût barré le chemin, si de ce côté eût été l'entrée de l'Acropole. On a passé en effet par là, comme nous l'avons dit, pendant tout le moyen âge, mais alors le sol était exhaussé jusqu'au sommet du mur cyclopéen, et on arrivait de plain-pied sur la terrasse de Diane Brauronia.

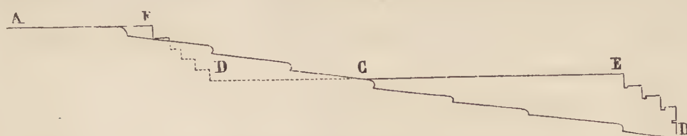
Dans l'enceinte en question, au pied du mur pélasgique, nous voyons encore sur le sol les restes d'un soubassement de marbre P, en forme d'équerre, dont le côté oriental est parallèle à la muraille, et devait s'appuyer contre son revêtement. Ce côté, aussi bien que celui du sud, vient se perdre sous l'aile droite des Propylées. Ce devait être un petit édifice sacré dont, contrairement à l'opinion de M. Beulé, qui en adosse le fond à la muraille cyclopéenne pour en tourner l'entrée vers ce qu'il croit avoir été le chemin de l'Ennéapyle, nous pensons que la façade regardait le nord, et par conséquent la porte de marbre dont nous venons de voir un des pieds-droits encore debout. Il est évident que les derniers restes de cet édicule détruit à l'époque de la construction des Propylées devaient disparaître entièrement; mais nous avons vu que la dernière main ne fut pas mise au monument de Mnésiclès; nous ne devons donc pas nous étonner de retrouver encore cette ruine dans un lieu entièrement masqué par le nouvel édifice.

Cet édicule, voisin du temple de la Victoire Aptère, ne pourrait-il pas être le monument qui avait été consacré à Égée et dont parle Pausanias[1] ?

Pour compléter l'examen des Propylées, nous reviendrons au grand portique L, et au passage central KEQ; celui-ci a une longueur de 24 mètres, égale à celle de tout le corps principal des Propylées ; il est dallé en pierres fortement striées, unies entre elles par des crampons de cette forme ├─┤, dont on voit encore les traces. Les dalles formaient un plan incliné présentant de loin en loin des degrés de $0^{m},15$ seulement de hauteur, comme dans les escaliers que les Italiens nomment *cordonate* ou *scale a cordoni*, et accessible aux bœufs qui, en plusieurs endroits, ont laissé dans la pierre la profonde empreinte de leurs sabots. Le sol du

1. *Att.* C. XXII.

vestibule, à droite et à gauche de ce chemin, étant horizontal, chacune des portes qui en occupent le fond est précédée de cinq degrés. C'est pour racheter peu à peu cette différence de niveau que le chemin central A B



Coupe du chemin central.

monte depuis son entrée. Aussi, à partir du troisième entre-colonnement, voit-on une de ses dalles C s'élever déjà au-dessus du niveau du pavé D E du vestibule, et les suivantes devaient s'élever de plus en plus jusqu'à la hauteur de la marche supérieure A F de l'escalier du fond.

Au delà des Propylées, le chemin se continuait dans la direction du Parthénon, comme l'indiquent les stries taillées dans le roc.

Le passage des Propylées pouvait être fermé par une barrière, et l'on y voit encore, en face du second entre-colonnement, dans une dalle du pavé, un trou carré de 0m,15 qui dut recevoir le montant de cette barrière qui sans doute était de bois et s'enlevait tout d'une pièce au lieu de s'ouvrir. Nous verrons qu'une autre grille existait au portique oriental.

La muraille de fond du vestibule était, comme nous l'avons dit, percée de cinq portes R S T, d'inégale grandeur, aux quatre plus petites desquelles on montait par cinq degrés. Les quatre degrés inférieurs de marbre blanc ont 0m,40 de largeur sur 0m,28 de hauteur; le cinquième, formant seuil et haut de 0m,32, est en marbre noir d'Éleusis. Ces degrés présentent dans leur angle rentrant le même petit canal carré que nous avons signalé à ceux du portique occidental [1].

La porte centrale R, haute de 7m,65, est large de 4m,80, et son linteau n'a pas moins de 6m,35 de longueur. Les deux portes S, qui flanquent celle-ci à droite et à gauche, ont 4m,96 de hauteur sur 2m,94 de largeur; enfin les deux dernières T, beaucoup plus petites, n'ont que 3m,62 sur 1m,47. On voit encore dans les pieds-droits de ces portes les trous de scellement des anciens chambranles de bronze. Toute la partie du pilier qui était recouverte par eux n'est que grossièrement aplanie à la pointe du

1. Page 42.

pic, tandis que l'étroit pilastre resté visible et saillant de $0^{m},07$, au centre des trumeaux, est lisse et poli. On voit aussi, sur le seuil de marbre noir large de $1^{m},35$, des entailles destinées à recevoir le bas de ce revêtement de bronze.

Ces chambranles, ainsi que les portes de même métal, ayant été enlevés à une époque inconnue, avaient été remplacés par des pièces de marbre grossièrement taillées et appliquées. Un savant philologue prussien, M. Böckh, nous apprend[1] que, vers le IIe siècle après Jésus-Christ, un certain Flavius Septimius Marcellinus restaura à ses frais les portes de l'Acropole. M. Beulé pense qu'il s'agit des cinq portes des Propylées, et que ce fut Marcellinus « qui fit peut-être remplacer les bronzes par les chambranles de marbre dont une partie existe encore aujourd'hui. » Nous avons peine à nous ranger à cette opinion, et à ne faire remonter qu'au second siècle de notre ère, c'est-à-dire seulement au commencement de la décadence, cette restauration faite sans aucune espèce de soin et digne des époques les plus barbares du Bas-Empire.

Après avoir franchi les portes, on trouve un autre portique hexastyle V V, formant la façade postérieure des Propylées[2] et regardant l'orient et l'intérieur de l'Acropole. Ce portique étant placé sur un terrain plus élevé que le portique occidental, il en résultait que son fronton se trouvait également à un niveau supérieur. Cette différence devait être peu sensible pour le spectateur placé au pied de l'escalier des Propylées, mais elle devait être choquante pour celui qui se trouvait sur les collines de l'Aréopage, des Nymphes ou du Pnyx. Ce n'est pas du reste la seule bizarrerie qui se présente dans la composition des Propylées, monument non moins étonnant par l'audace de la conception qu'admirable par la perfection de l'exécution.

Le portique oriental est profond de 6 mètres en dedans des colonnes et sa longueur, égale à la largeur du vestibule, est de $17^{m},70$. Plusieurs tambours des colonnes ont été déplacés par l'explosion, mais aucun n'a été renversé, et l'avant-dernière colonne à gauche a seule perdu son chapiteau. Les autres chapiteaux sont, il est vrai, tous plus ou moins endommagés. La première colonne à droite, celle du nord, porte encore une

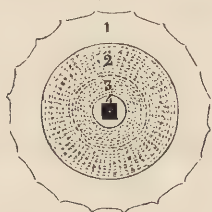
1. *Die Staatshaushaltung der Athener*. C. I, G. n° 521.

2. Voy. la vignette en tête du chapitre.

partie de l'angle de l'architrave avec les gouttes des triglyphes de la frise. Les deux colonnes voisines soutiennent la pièce postérieure de l'architrave composée primitivement de trois blocs juxtaposés. Enfin, la dernière colonne à gauche est réunie à l'ante par l'architrave, qui a conservé deux de ses marbres adossés l'un à l'autre; le troisième, qui formait la face extérieure, a disparu.

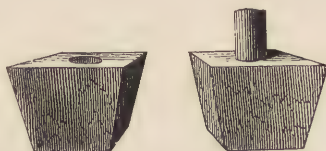
Les six colonnes de ce portique reposent sur un stylobate large de $1^{m},67$ composé de deux degrés, le premier de $0^{m},15$, le second de $0^{m},32$ de hauteur. De même qu'au portique occidental, chaque colonne pose sur une dalle entourée d'un bandeau saillant échancré d'un côté pour l'écoulement des eaux. La proportion des colonnes est la même. Dans le stylobate, entre les deux colonnes centrales, sont les trous de scellement d'une grille.

Le travail intérieur des tambours de marbre composant les colonnes des Propylées est fort remarquable; il présente quatre zones distinctes :



Coupe horizontale d'une colonne.

la première parfaitement polie ; la seconde légèrement piquée et la troisième fortement martelée; la quatrième est un rond poli ayant au centre un trou carré de $0^{m},10$ de côté et $0^{m},07$ de profondeur. Afin de rendre parfaite l'adhérence des assises de la colonne, on laissait légèrement en saillie la zone extérieure 1, et le centre 4; dans le creux ménagé à cet



Pivots en bois.

effet, était placé au bloc inférieur un dé de bois dur légèrement conique, percé d'un trou rond qui recevait un pivot adhérent à un autre déplacé

dans le bloc supérieur. On pouvait alors faire tourner ce dernier comme une meule, et par le frottement on obtenait une adhérence telle qu'en bien des endroits il serait impossible de distinguer le joint. Plusieurs de ces pivots en bois sont conservés dans le petit musée de l'Acropole.

Piédestal de Vénus. Après avoir franchi le portique des Propylées par le passage central, on trouve aussitôt à droite, presque au pied de la première colonne, un piédestal rond 21, posé sur des chantiers, et qui



Piédestal de Vénus.

évidemment a été déplacé à l'époque de sa découverte. Brisé par le haut, il a la forme d'un fût de colonne de 0^m,75 de diamètre, conservant encore une hauteur de 0^m,55. On y lit cette inscription :

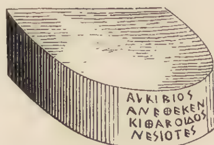
ΚΑΛΛΙΑ[Σ ΑΝΕΘΕΚΕΝ]
ΝΙΚ [ΕΣΑΣ]
ΟΛ [ΥΜΠ] ΙΑΣΙ
ΠΥΘΙΑ ΔΙΣ
ΙΣΘΜΙΑ ΠΕΝΤΑΚΙΣ
ΝΕΜΕΑ ΤΕΤΡΑΚΙΣ
ΠΑΝΑΘΕΝΑΙΑ ΜΕΓΑΛΑ

« Callias a dédié (cette statue) ayant été vainqueur aux jeux olympiques, deux fois aux jeux pythiens, cinq fois aux jeux isthmiques, quatre fois aux jeux néméens et aux grandes panathénées. »

Or, Pausanias, parmi les monuments qui décorent l'Acropole, après avoir indiqué la lionne de bronze, image symbolique de la fameuse Léæna, l'amie et la complice d'Harmodius et d'Aristogiton, ajoute : « La statue de Vénus que l'on voit auprès est, dit-on, une offrande de Callias et a été faite par Calamis. » Ne pouvons-nous pas, d'après ce passage rapproché de l'inscription, regarder comme certain que nous avons sous les yeux le piédestal de la statue consacrée à Vénus par Callias, athlète célèbre qui vivait dans la 77e olympiade (472 à 469 avant Jésus-Christ),

et sculptée par Calamis, ce vieux maître qui, le premier, si l'on en croit Quintilien[1] et Cicéron[2], commença à s'éloigner de la sécheresse archaïque des artistes qui l'avaient précédé.

Piédestal de Nésiotès. En pendant avec ce piédestal, à gauche du passage, en est déposé un autre 22, ou plutôt une plinthe sur la tranche



Piédestal de Nésiotès.

de laquelle on lit cette inscription en très-anciens caractères :

« Alcibius le joueur de lyre a consacré. Nésiotès (a fait). »

A quelle divinité était consacrée la statue que portait ce piédestal ? Nous l'ignorons ; mais le genre de talent du donateur ne semblerait-il pas indiquer un Apollon plutôt que toute autre divinité? Quant à son auteur, Nésiotès, l'un des plus habiles sculpteurs de l'antiquité grecque, il est un des quatre artistes cités par Pline comme ayant été les contemporains et les rivaux de Phidias[3].

Piédestal de Minerve Hygiée. Au pied de la dernière colonne du portique oriental des Propylées est encore en place un troisième piédestal 23, également de marbre pentélique, celui de Minerve Hygiée.

« Il auint, dit Plutarque, pendant qu'on les bastissoit (les Propylées), un accident merueilleux qui monstra bien que la déesse Minerve ne réprouvoit point cette fabrique, ains l'avoit pour bien agréable ; car le

1. « Les statues de Callon et d'Hégésias sont d'un style dur et approchent de la manière étrusque. Celles de Calamis ont déjà moins de roideur, et l'on trouve dans Myron un air encore plus aisé que dans Calamis. » Quintilien. *Inst. orat.* L. XII, c. 10.

2. « Est-il un connaisseur qui ne sente que les statues de Canacus ont une roideur qui nuit au naturel? Celles de Calamis, avec de la dureté, ont cependant quelque chose de plus moelleux. » Cicéron. *De Claris orat.* XVIII.

3. « Dans le même temps, ses émules furent Alcamène, Critios, Nésiotès et Hégias. » Pline. XXXIV, 19, 1.

La plupart des textes de Pline portent, par une erreur évidente, *Critias* et *Nestoclès;* cependant on trouve *Nésiotès* dans l'ancien manuscrit de Bamberg, et cette correction a été reproduite dans les classiques de Nisard.

plus diligent et le plus affectionné de tous les ouvriers qui y besongnoyent tomba d'aventure du haut en bas, de laquelle cheute il fust si malade, que les médecins et chirurgiens n'esperoyent pas qu'il en peust échapper. De quoi Périclès estant fort desplaisant, la déesse s'aparut à lui de nuit en dormant, qui lui enseigna une médecine [1] de laquelle il guérit facilement le patient et en peu de temps : et fut l'occasion pour laquelle il fist depuis fondre en cuyvre l'image de Minerve que l'on surnomme de Santé, laquelle il fist dedans le temple du Chasteau, auprès de l'autel qui y estoit auparauant [2]. »



Piédestal de Minerve Hygiée.

Telle fut l'origine de la statue de Minerve Hygiée; nous croyons toutefois que la dernière phrase du récit de Plutarque contient une erreur, et que le piédestal que nous voyons aujourd'hui est encore à sa place antique; sa forme semble l'indiquer, et peut-être pourrait-on supposer avec quelque vraisemblance que la statue de la déesse fut érigée par Périclès au lieu même de l'accident.

Le piédestal, qui seul est arrivé jusqu'à nous, a la forme d'un autel rond, mais coupé du côté adossé à la colonne; son diamètre est de 0^{m},87 et sa hauteur de 0^{m},70. Dans les trois cavités que présente sa surface sont des traces de coloration par l'oxyde de cuivre laissées par les pieds et la lance de la statue qui paraît avoir été légèrement colossale. Pline [3] cite un sculpteur nommé Pyrrhus comme auteur d'une Minerve et d'une

1. Le parthénion, *matricaria parthenium* ou *parietaria diffusa* de Linnée, sorte de pariétaire très-commune encore sur le rocher de l'Acropole.

2. *Vie de Périclès*. XIII. Trad. d'Amyot. Cf. PLINE. L. XXII, 20, et L. XXI, 104.

3. L. XXXIV, 19, 31.

Hygie, mais cette indication serait insuffisante, et pourrait s'appliquer à toute autre statue de la déesse de la Santé, si elle n'était précisée par l'inscription même gravée sur notre piédestal :

ΑΘΕΝΑΙΟΙ ΤΕΙ ΑΘΕΝΑΙΑΙ ΤΕΙ ΥΓΙΕΑΙ
ΠΥΡΡΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΑΘΕΝΑΙΟΣ

« Les Athéniens à Minerve Hygiée. »
« Pyrrhus, Athénien, a fait. »

Près de ce piédestal on en a trouvé un autre plus petit en marbre gris de l'Hymette, déposé aujourd'hui dans le vestibule des Propylées et que son inscription, dont les caractères appartiennent à l'époque romaine, nous apprend avoir été également consacré à Hygie :

ΣΕΒΑΣΤΗΙ ΥΓΙΕΙΑΙ

« A l'auguste Hygie. »

A droite de la statue de Minerve Hygiée est un passage X, qui sépare les Propylées de l'enceinte de Diane Brauronia Y. Dans ce passage, au pied de la muraille méridionale du vestibule des Propylées, on voit gisants deux fragments 24 de l'entablement; sur une doucine sont dessinées à la pointe des feuilles d'eau primitivement colorées; on y reconnaît des traces évidentes de peinture, mais la couleur ne pourrait être déterminée avec certitude.

Dans un angle de ce même passage, contre l'ante des Propylées, est adossée la partie inférieure d'un grand bas-relief 25, qui, par son style, paraît appartenir à la plus belle époque de l'art et présente beaucoup d'analogie avec les métopes du Parthénon. Il ne reste malheureusement que les deux jambes d'un homme qui paraît s'élancer, et dont la chlamyde voltige derrière lui. M. Beulé suppose que ce bas-relief put être appliqué au rocher qui, taillé verticalement, soutient au nord et près de là une partie de la terrasse de Diane Brauronia.

Afin de ne pas interrompre la description des Propylées, nous avons dû laisser derrière nous deux monuments qui accompagnent leur grand escalier, le piédestal d'Agrippa et le temple de la Victoire Aptère.

Piédestal d'Agrippa. Il est fort difficile de comprendre comment le

piédestal d'Agrippa C[1] se trouve placé obliquement par rapport à l'escalier des Propylées[2]. « Si le plan de l'escalier, dit M. Beulé, eût été tracé pour la première fois du temps des Romains, on eût tenu compte évidemment du piédestal, et on eût amené l'encadrement de l'escalier dans son prolongement. » Mais il nous semble au moins aussi probable que, si l'escalier eût existé, on eût placé le piédestal en rapport avec lui.

Il n'y a donc, selon nous, aucune conclusion à tirer de ce rapprochement. Une supposition de Stuart, si elle était admise, pourrait donner la clef de ce problème. Suivant lui, le piédestal n'aurait point été élevé primitivement pour recevoir la statue d'Agrippa, mais aurait existé longtemps auparavant. En ce cas, il pourrait être antérieur à l'escalier lui-même et avoir été conservé lors de la construction des Propylées. Sa forme pyramidale, que Stuart n'a pas remarquée, mais qui rappelle les traditions de l'art archaïque, pourrait être une nouvelle preuve à l'appui de cette hypothèse.

Chandler, Leroy, Stuart et Legrand croient qu'en pendant devait être un autre piédestal portant la statue d'Auguste; ils se fondent sur une phrase fort ambiguë de Pausanias qui, après avoir décrit le *faîte* des Propylées, ajoute : « Je ne saurais dire au juste si les deux figures équestres qu'on y voit représentent les fils de Xénophon, ou si elles n'ont été faites que pour servir d'ornement. » Si Pausanias eût voulu désigner le piédestal que nous voyons aujourd'hui, il n'eût pu avoir aucune incertitude; il lui eût suffi de jeter un coup d'œil sur l'inscription qui y est tracée en lettres onciales, et qui eût sans doute existé aussi sur le piédestal de la prétendue statue d'Auguste. Ne pourrions-nous pas supposer que le voyageur grec a voulu parler plutôt de deux autres statues équestres qui pourraient avoir été placées aux extrémités du fronton central des Propylées? Il suffit du reste de jeter un coup d'œil sur le plan de l'Acropole pour se convaincre de l'impossibilité d'une conjecture, qui toutefois était permise à une époque où le temple de la

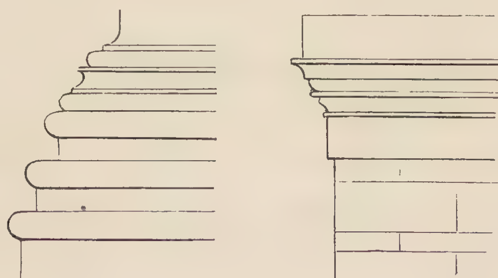
1. Voy. planche II à gauche.

2. Leroy ne s'est point aperçu de cette irrégularité, et, dans son plan de l'Acropole, il fait le piédestal d'Agrippa parallèle à la Pinacothèque. Cette erreur ne se retrouve pas dans le plan donné par Legrand.

Victoire Aptère et l'escalier des Propylées n'avaient pas encore été retrouvés et rétablis.

Le piédestal d'Agrippa est d'une hauteur disproportionnée qui ne peut s'expliquer que par le désir de rendre la statue visible par-dessus les murs de l'Acropole; mais la statue devait être du plus fâcheux effet, écrasant par sa hauteur les Propylées eux-mêmes. L'inclinaison du sol laisse à découvert sa partie inférieure sur une plus grande hauteur, au nord et à l'ouest, et c'est peut-être cette circonstance qui explique son inclinaison sensible vers le nord-ouest, mouvement que dut favoriser la poussée des terres contre les côtés sud et est. De ce côté, M. Beulé a été même forcé de reprendre les substructions en sous-œuvre pour prévenir la chute du monument.

Le soubassement est composé de six assises de $0^{m},40$ de hauteur (total $2^{m},40$) ; sa largeur est de 5 mètres et sa longueur de $5^{m},38$[1]. Au-dessus sont trois degrés de même hauteur (total $1^{m},20$). Les deux premiers ont $0^{m},19$ de profondeur, y compris un demi-rond[2] en saillie qu'ils portent à leur angle.



Base et corniche du piédestal d'Agrippa.

Ce demi-rond n'existe pas au degré supérieur qui venait presque affleurer l'élégante moulure de marbre blanc, haute de $0^{m},60$, qui porte le dé du piédestal. Celui-ci, haut de $11^{m},75$, et composé d'assises alternativement plus basses et plus élevées, est, ainsi que nous l'avons dit,

1. Le peu de différence de la longueur et de la largeur du piédestal nous porterait à croire qu'il portait une statue colossale debout et non point équestre, comme l'ont supposé Stuart et la plupart des autres voyageurs.

2. C'est par erreur que Stuart, qui n'avait pu bien voir la base du piédestal en grande partie ensevelie, indique cette moulure comme étant carrée.

de forme sensiblement pyramidale ; il a pour mesure à sa base 3m,35 sur 3m,75, et au sommet 2m,83 sur 3m,14. Enfin, la corniche de marbre blanc qui surmonte le dé a 0m,80, ce qui complète, pour le piédestal, une hauteur totale de 16m,75.

Les deux faces du nord et de l'ouest regardant l'extérieur de l'Acropole sont broyées par les boulets, aussi l'inscription qui était gravée sur le dé à l'ouest, bien que formée de très-grands caractères, est aujourd'hui presque entièrement disparue ; heureusement elle avait pu encore être copiée par Stuart qui nous l'a conservée :

Ο ΔΗΜΟΣ
ΜΑΡΚΟΝ ΑΓΡΙΠΠΑΝ
ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΟΝ
ΤΡΙΣ ΥΠΑΤΟΝ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ[1]
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

« Le peuple (honore) Marcus Agrippa, fils de Lucius, trois fois consul, son bienfaiteur[2]. »

Cette inscription nous donne la date de l'érection de la statue, le troisième consulat d'Agrippa se rapportant à l'an 27 avant Jésus-Christ.

Un marbre trouvé près de là et déposé maintenant dans le chemin central de la montée des Propylées répète à peu près l'inscription du piédestal ; on y lit :

Ο ΔΗΜΟΣ
ΜΑΡΚΟΝ ΑΓΡΙΠΠΑΝ
ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΟΝ
ΤΟΝ ΕΑΤΟΥ (*sic*) ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

« Le peuple (honore) son bienfaiteur, Marcus Agrippa, fils de Lucius. »

Le piédestal d'Agrippa avait été réuni au soubassement du temple de la Victoire Aptère par une batterie, et à l'aile gauche des Propylées par une courtine qui permettait d'arriver à son sommet qui avait été crénelé. C'est ainsi qu'on le trouve dans le dessin de Stuart et Revett que nous avons reproduit[3].

1. Stuart a copié par erreur ΤΟΝ ΓΑΙΟΥ « bienfaiteur de Caius, » ce qui n'a pas de sens.

2. Agrippa avait fait construire à Athènes le théâtre du Céramique auquel il avait donné son nom, et il avait, dans plusieurs autres circonstances, contribué à l'embellissement de la ville.

3. Page 43.

Temple de la Victoire Aptère. Sur un grand soubassement qui borne au sud l'escalier des Propylées et que les boulets ont fort maltraité, s'élève le petit temple de la Victoire Aptère[1] ou *sans ailes* **D.**



Temple de la Victoire Aptère.

Nous avons dit que de cet escalier partait un petit perron **11**, conduisant à l'étroite terrasse qui s'étend entre la façade du temple et l'aile droite des Propylées. Cette terrasse était garnie d'un garde-fou, composé d'une suite d'admirables bas-reliefs déposés aujourd'hui dans la cella du temple. Ces bas-reliefs furent découverts en 1835, par MM. Hansen et Schaubert, lorsqu'ils détruisirent le bastion turc qui avait remplacé le temple. On reconnut que ces dalles portaient sur les tranches latérales la trace des scellements qui les réunissaient, sur leur tranche supérieure l'indication d'une grille qui les surmontait, et sur la tranche inférieure les trous des crampons qui les fixaient dans une feuillure encore bien visible au bord de la terrasse.

« Le temple de la Victoire Aptère, dit Pausanias[2], est à droite des Propylées. La mer se découvre de cet endroit, et c'est de là, dit-on,

1. « Pour les Athéniens, dit M. Beulé, Minerve était la Victoire même; ce n'était pas un *surnom* c'était son *nom;* on ne disait pas *Minerve victorieuse,* mais, par la réunion énergique des deux substantifs, *Minerve-Victoire,* Αθηνᾶ-Νίκη. »

2. *Attic.* C. XXII.

qu'Égée se précipita et se tua lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté les jeunes Athéniens dans l'île de Crète. Thésée en effet, comptant sur sa valeur, était parti avec l'espoir de tuer le Minotaure, et avait promis à son père de mettre des voiles blanches au vaisseau s'il revenait vainqueur. Ariane lui ayant été enlevée [1], il oublia sa promesse, et Égée, croyant qu'il avait péri, se tua en se précipitant du haut de la citadelle. On voit encore dans Athènes le monument héroïque d'Égée [2]. »

La Victoire était ordinairement représentée avec des ailes; Wheler a supposé ingénieusement que celle remportée par Thésée parut ne pas en avoir, puisqu'elle ne fut pas connue à Athènes avant l'arrivée du héros. De là serait venu le surnom d'*Aptère* [3], qu'on lui eût donné en érigeant un temple en son honneur. D'autres auteurs ont prétendu que les Athéniens avaient représenté la Victoire sans ailes pour la fixer à jamais parmi eux, de même que les Spartiates, au dire de Pausanias [4],

1. Si Pausanias a pour lui l'autorité de Plutarque (*Vie de Thésée*), qui prétend qu'Ariane fut enlevée à Thésée par Onarus, prêtre de Bacchus, et celle de Diodore de Sicile (L. IV, § 61), qui dit qu'elle lui fut ravie par le dieu lui-même, il est en contradiction avec Ovide (*Met.* L. VIII, 3; *Héroïdes, ep.* 10; *Art d'aimer.* C. I, v. 527, et C. III, v. 35; et *Fastes.* L. III, v. 458); avec Catulle, (*Carm.* LXIV); Properce (L. I, *élég.* 3); Tibulle (L. III, *élég.* 7); Stace (L. I, *Silv.* 2); Hésiode (*Théog.*, v. 947); et la plupart des mythologues, suivant lesquels ce fut Thésée lui-même qui volontairement abandonna Ariane dans l'île de Naxos, où elle fut trouvée par Bacchus qui l'épousa.

Enfin, nous lisons dans Homère (*Odyssée.* C. XI) une tradition toute différente : « Thésée, dit-il, enleva de Crète la belle Ariane pour la conduire dans la ville sacrée d'Athènes; mais il ne put s'unir à elle, car Diane, sur le témoignage de Bacchus, la perça de ses flèches dans l'île de Dia (*ancien nom de Naxos*). »

2. « Quand ils approchèrent de la coste d'Attique, ils furent tant espris de ioye, Theseus et son pilote, qu'ils oublièrent de mettre au vent la voile blanche par laquelle ils devoient doñer signifiance de leur salut à Ægeus, lequel voyant de loin la voile noire, et n'espérant plus de reuoir iamais son fils, en eut si grand regret, qu'il se précipita du haut en bas d'un rocher et se tua. »

PLUTARQUE. *Thésée.*

At pater ut summa prospectum ex arce petebat
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
Quum primum inflati prospexit lintea veli,
Præcipitem sese scopulorum e vertice jecit
Amissum credens immiti Thesea fato.

« Et son père qui, du haut de la citadelle, plongeait au loin ses regards dans l'espace, consumant dans des pleurs incessants ses yeux inquiets, dès qu'il aperçut les contours de la voile gonflée, se précipita du haut des rochers, croyant Thésée moissonné par le cruel destin. » CATULLE. LXIV. *Épithalame de Thétis et de Pélée.*

Cf. DIODORE DE SICILE. L. IV, § 61; OVIDE. *Ibis*, v. 495; LUCILIUS JUNIOR. *L'Etna*, v. 578; STACE. *Thébaïde.* L. XII, v. 625.

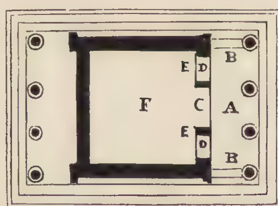
3. 'A privatif; πτερόν, aile.

4. *Lacon.* C. XV.

avaient érigé à Mars une statue dont les pieds étaient enchaînés pour que le dieu ne pût jamais les abandonner. Nous avons vu que Chandler, ainsi que Stuart et Legrand, ne trouvant point cet édifice qui de leur temps n'existait plus, avaient pris pour lui l'aile gauche des Propylées, et que du véritable temple de la Victoire, dont ils retrouvaient le souvenir seulement dans Pausanias et dans les relations de Spon et Wheler, ils avaient fait le temple d'Aglaure.

Le temple de la Victoire fut démoli par les Turcs, pour établir à sa place une batterie lors du siége de l'Acropole par les Vénitiens en 1687, et les matériaux amoncelés et couverts de terre composèrent l'esplanade sur laquelle furent posées les pièces d'artillerie; ceci explique comment Spon et Wheler virent le temple intact en 1676, tandis que Stuart et Chandler n'en trouvèrent plus trace en 1751 et 1765.

En 1835, les architectes bavarois Schaubert et Hansen, démolissant les constructions turques, retrouvèrent intacts presque tous les marbres dont le temple était composé, et, avec une habileté et une patience dignes des plus grands éloges, ils le relevèrent tout entier sur son ancien soubassement qui était resté en place, et au-dessus d'un magasin à poudre qui avait été pratiqué par les Turcs dans le soubassement[1].



Plan du temple de la Victoire Aptère.

Ce petit temple, entièrement construit de marbre pentélique, est tétrastyle, amphiprostyle et d'ordre ionique. Son stylobate pose sur trois degrés, dont l'inférieur n'avait que $0^{m},075$ de saillie, et une hauteur égale au-dessus du dallage. Les deux autres degrés ont $0^{m},22$ de hau-

1. « Si, comme on l'a prétendu, le canon des Vénitiens eût renversé le temple, les colonnes et les pierres conserveraient la trace des boulets. Si le magasin à poudre qu'on avait creusé sous ses fondations l'eût fait sauter, MM. Hansen et Schaubert n'eussent pas trouvé intact ce magasin lui-même. » BEULÉ. *Acropole d'Athènes.* I, p. 71.

teur sur $0^{m},31$ de profondeur. L'élévation du stylobate est également de $0^{m},22$; sa longueur est de $8^{m},26$ et sa largeur de $5^{m},44$. On retrouve ici, dans l'angle rentrant des degrés, le petit canal carré que nous avons déjà signalé aux portiques des Propylées. Les chapiteaux des colonnes sont simples et un peu lourds, étant larges pour leur hauteur qui n'est que de $0^{m},22$ [1]. Ils portent encore des traces évidentes de la peinture dont ils étaient décorés, de même que ceux du vestibule des Propylées. Ici, comme aux autres temples ioniques d'Athènes, les architectes, afin que le chapiteau d'angle offrît deux faces semblables, l'une dans le front de l'édifice, l'autre en retour, avaient imaginé de prolonger, en la cour-



Chapiteau d'angle.

bant, la volute angulaire, de façon qu'en retour une volute semblable pût s'accorder avec son pendant. Le besoin de donner deux volutes à chacune des quatre faces du chapiteau les a conduits à introduire dans le chapiteau ionique les doubles volutes qui plus tard devaient figurer comme accessoires dans le chapiteau corinthien. Pour y parvenir, il a fallu, en supprimant le balustre ou coussinet des faces latérales, évaser et creuser chaque côté pour faciliter le doublement des volutes et leur jonction. Cette particularité se retrouve aux Propylées du forum triangulaire de Pompéi [2], ainsi qu'à l'un des plus anciens tombeaux de la Sicile, celui de Théron à Agrigente.

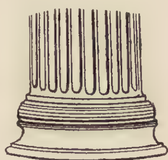
Les fûts des colonnes sont d'un seul morceau et peu galbés; leur diamètre à la base est de $0^{m},52$, et au sommet de $0^{m},43$; leur hauteur est de $3^{m},44$, ce qui donne pour mesure totale de la colonne, compris

1. M. Beulé attribue cet effet à la diminution apparente de la force des colonnes par la destruction d'une partie de leurs cannelures.

Une volute de l'un des chapiteaux est au *British Museum, Elgin Saloon,* n° 404.

2. E. Breton. *Pompeia,* 2e édition, p. 25.

la base et le chapiteau, 3m,844. Les bases, au temple de la Victoire, ne sont pas moins singulières que les chapiteaux; elles ont 0m,184 de hauteur.



Base des colonnes.

Les colonnes d'angle du portique A étaient réunies aux antes B, par un mur à hauteur d'appui, un *pluteus*, dont la trace est encore visible, sur les bases qui sont seulement dégrossies dans la partie qu'il couvrait. Ce *pluteus* était surmonté d'une grille qui achevait de fermer le portique par ses deux extrémités.

Tout l'édifice était couronné par une frise haute de 0m,45, et entièrement couverte de bas-reliefs non interrompus. La corniche qui la surmontait a disparu ainsi que les frontons. Malheureusement les côtés sud et ouest de la frise n'ont jamais été entièrement perdus ; compris dans la construction d'une poudrière turque, ils purent être dessinés en partie en 1764 par Pars, compagnon de Revett et Chandler, et publiés par Stuart[1]. C'est de là que lord Elgin les a enlevés pour les porter en Angleterre[2], et ainsi, lors de la restauration du temple, ils n'ont pu, comme les autres bas-reliefs, reprendre leur place primitive. Des copies en terre cuite furent alors envoyées de Londres; mais la frise du sud a seule été mise en place; celle de l'ouest a été brisée par les ouvriers.

Placés à une faible hauteur, rendus fragiles par la petitesse même de leurs proportions, ces bas-reliefs ont, plus que tous les autres, été exposés aux injures des Barbares qui, tour à tour, ont été maîtres de l'Acropole; aussi toutes les saillies ont-elles été brisées et presque toutes les figures ont-elles perdu leurs têtes, leurs bras et leurs jambes. Il en reste cependant assez pour que nous puissions reconnaître que, par leur style, ces sculptures simples et sévères ont la plus grande analogie

1. T. II, pl. XLI.

2. *British Museum*, *Elgin Saloon*, nos 158, 158 *, 160 et 161.

avec celles du temple de Thésée. Cette observation peut nous fournir un renseignement précieux sur l'époque de la construction du temple de la Victoire Aptère.

Nous verrons[1] que ce fut par ordre de l'oracle de Delphes que Cimon rechercha et découvrit à Scyros les restes de Thésée, qu'il rapporta à Athènes. A cette époque, dans la 77e olympiade (465 ans avant Jésus-Christ), fut élevé le temple de Thésée. Ne semble-t-il pas probable, surtout lorsque cette hypothèse est confirmée par la ressemblance des sculptures des deux monuments, que ce dut être à la même époque que les Athéniens, rendant au fils les honneurs qu'il attendait depuis 800 ans, pensèrent aussi à consacrer par l'érection d'un petit temple le lieu témoin du désespoir et de la mort du père, tristes résultats de la plus brillante victoire qui ait été remportée par le héros[2]. M. Beulé a réuni, à l'appui de l'opinion qui fait le temple de la Victoire antérieur au siècle de Périclès et à la construction des Propylées, diverses autres preuves qui ne nous paraissent pas moins concluantes, et qu'il tire de l'orientation de l'édifice, de sa position bizarre sur la terrasse qui le porte, de la construction de celle-ci, etc.

On n'a retrouvé sur les bas-reliefs du temple de la Victoire aucune trace de peinture; mais comme on en a reconnu avec certitude la présence sur les sculptures du temple de Thésée et du Parthénon, il paraît à peu près hors de doute qu'il en dut être de même ici.

La frise orientale semble représenter une assemblée des dieux, dont le centre est occupé par Minerve, entre Neptune et Jupiter. Les côtés nord et sud offrent des combats entre des personnages nus, des Grecs et des Barbares, des Perses, facilement reconnaissables à leur costume, le même que l'on retrouve dans la fameuse mosaïque de Pompéi; enfin à l'ouest, les adversaires sont nus de part et d'autre; il y a donc apparence que la bataille est livrée par les Athéniens à d'autres Grecs. Le sujet de ces compositions a donné lieu à bien des conjectures, parmi lesquelles il serait difficile de déterminer la véritable avec certitude.

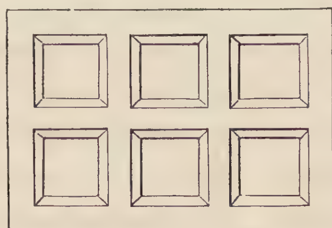
1. Chap. V.

2. Hermann Hettner (*Athen und der Pelopones*) place, comme nous, à l'époque de Cimon la fondation de ce temple. Si cette conjecture était vraie, on pourrait attribuer à Micon les sculptures de la frise, qui, ainsi que nous l'avons dit, ont, par leur caractère, beaucoup de rapport avec celles du temple de Thésée dues au ciseau de ce grand artiste.

Stuart, trompé par les longues robes des Perses et par un seul bouclier échancré que porte l'un des personnages, a vu dans les frises latérales des combats d'amazones; selon lui, la frise du *posticum* représente le combat dans lequel furent tués Eumolpe et son fils. MM. Ross, Schaubert et Hansen voient dans cette suite de bas-reliefs la double victoire remportée par Cimon à l'embouchure de l'Eurymédon, oubliant que l'une de ces victoires fut remportée sur mer, et qu'on chercherait vainement ici l'indication d'un navire. Leake enfin y reconnaît les batailles de Marathon et de Platée, sans qu'aucun détail puisse préciser ces batailles plutôt que toute autre victoire remportée sur les Perses.

Le *posticum* ou portique occidental[1] est en moins bon état de conservation que celui de l'est. La colonne de l'angle sud-ouest, longtemps absente, même après la restauration du temple, n'a été relevée que récemment, en y ajoutant une assise, un chapiteau et une partie d'architrave simplement massés. La colonne voisine de celle-ci a été complétée de la même manière, au moyen d'une base et d'un tambour; enfin, une petite portion de fût a aussi été rétablie à la troisième colonne.

Le portique de la façade orientale A n'est profond que de 1^{m},50. Son plafond ou soffite existe encore en totalité, aussi bien que celui du *posticum*. Entre chacune des poutres de marbre qui le soutiennent, est



Caisson du soffite.

une grande dalle percée de six petits caissons très-simples, et qui ne sont autre chose que des trous carrés avec une petite moulure au fond.

Au fond du portique, le mur de face de la cella est percé de trois

1. Voy. pl. II.

baies D E D, séparées par deux piliers larges seulement de 0m,25 et profonds de 0m,49 [1].

La baie centrale, la grande porte C, est large de 1m,40. Les deux baies latérales D, larges seulement d'un mètre, ont un seuil élevé de 0m,22, dans lequel sont des entailles carrées qui semblent indiquer qu'elles étaient fermées par une grille en bois ou un volet. Lorsqu'on a franchi la porte, on se trouve dans l'intérieur de la cella F, profonde de 3m,75 et large de 4m,21. Le plafond est entièrement détruit. Ce sanctuaire renfermait une très-ancienne statue de la déesse, un simulacre de bois, qui, comme nous l'apprennent Suidas et Harpocration, tenait de la main droite une grenade et de la gauche un casque.

Les murs de la cella ne conservent aucune trace d'ornement, mais dans cette étroite enceinte sont déposés des bas-reliefs qui peuvent être placés au nombre des plus merveilleuses productions de l'art grec, et qui servaient, ainsi que nous l'avons dit, de garde-fous à la terrasse du temple et d'ornement au grand escalier des Propylées.

Le bas-relief le plus considérable représente une Victoire retenant



Victoires.

avec peine un taureau furieux que précède une autre Victoire; sur la ceinture des deux déesses, de très-petits trous indiquent l'ancienne

1. « Ces piliers, remarque M. Beulé, sont minces et paraissent grêles; mais l'architrave qu'ils portent est assez légère pour qu'ils soient moins une nécessité de construction qu'un ornement qui encadre l'entrée, à droite et à gauche; masqués du reste par les colonnes du portique, ils ne peuvent être vus que de côté, et leurs côtés précisément ont beaucoup plus de largeur. »

existence de quelque ornement de métal. Des trous du même genre peuvent être observés sur d'autres fragments appartenant à la même suite.

Une Victoire déliant ses sandales n'a malheureusement plus de tête,



Victoire.

mais on ne saurait assez admirer la grâce et la vérité de sa pose, l'élégance de ses draperies ; sur le fond un pinceau, moderne sans doute, a tracé hardiment au minium une mèche de cheveux qui a beaucoup exercé la sagacité des archéologues qui ont oublié que, si ce trait eût été antique et se fût conservé sur une surface plane que rien ne protégeait, bien d'autres traces de peinture existeraient dans les plis de la sculpture où ils eussent été à l'abri de la plupart des causes de destruction. D'ailleurs, ce trait fort visible n'a été signalé que longtemps après la découverte du bas-relief, et, s'il eût existé dès le principe, il n'eût pu échapper aux regards des premiers investigateurs. Laissons donc de côté cette mystification, œuvre de l'un des nombreux artistes qui chaque jour viennent travailler dans l'enceinte de l'Acropole, et ne prêtons pas à rire à son auteur qui probablement existe encore.

Signalons enfin une autre Victoire fort mutilée, qui paraît avoir présenté une couronne. D'autres fragments moins importants ont été découverts successivement, et quelques-uns sont dus aux fouilles de M. Beulé.

Dans ces bas-reliefs, on chercherait en vain la sévère simplicité des

sculptures du temple de Thésée, du temple de la Victoire Aptère ou du Parthénon. Des mouvements plus violents, des poses plus recherchées, un fini plus précieux annoncent un art plus raffiné, plus voisin, comme le dit M. Beulé, de l'époque de Lysippe[1] que de celle de Phidias. Adoptons donc avec lui l'opinion de M. Ross, qui croit que cette brillante décoration de l'escalier des Propylées peut dater du gouvernement de Lycurgue, cet orateur qui, prenant Périclès pour modèle, enrichit Athènes d'un grand nombre de monuments.

Il serait bien difficile de préciser la pensée qui a présidé à la composition de cette suite de bas-reliefs. Jouissons du charme de ces délicieuses sculptures et restons dans ce doute poétique si bien exprimé par M. Beulé. « Ces Victoires qui s'envolent, arrivent, se posent sur l'Acropole, délient leurs sandales, sont levées, sont assises, tendent des couronnes, représentent-elles un seul mythe, une seule action? ou bien accourent-elles des différents points du monde, et viennent-elles se ranger autour de la grande Victoire, de Minerve dont elles sont les messagères? Quand le peuple athénien monte l'escalier des Propylées, lui disent-elles, par leur pose allégorique, par des inscriptions, ou par la seule force de la tradition : Je suis Marathon, je suis Salamine, je suis l'Eurymédon; je viens de Thrace, je viens de Lesbos, je viens de Sphactérie, flatteurs muets que l'on imitait moins éloquemment à la tribune du Pnyx! »

Avenue du Parthénon. Lorsqu'on a franchi les Propylées, et qu'on arrive sur l'esplanade de l'Acropole, on trouve, faisant suite au passage central, un chemin dont le sol a été strié pour faciliter la marche des animaux. Ce chemin obliquait au sud vers le Parthénon, et sa direction est indiquée, à droite, par un canal creusé dans le roc pour la conduite des eaux, et par de nombreuses cavités carrées ou oblongues, également taillées dans le roc, et ayant contenu des piédestaux et des stèles qui bordaient cette espèce de voie sacrée. A gauche, rien ne trace la limite de la chaussée dont la largeur ne peut être déterminée.

Piédestal. A droite du chemin, à $3^{m},60$ en avant du piédestal de Minerve Hygiée (plan de l'Acropole, *c*), sont les ruines d'un autre piédestal bien plus considérable, *d*[2]. Il ne reste de ce monument que le

1. 368 à 317 avant Jésus-Christ.

2. Voy. la lettre en tête du chapitre.

socle long de 2m,60 en tous sens, et du côté sud-est une faible partie du revêtement de marbre du piédestal lui-même, composée de deux dalles en équerre, ayant à partir du socle 0m,88 de hauteur et réunies par un crampon qui sans doute était caché par la plinthe de la statue. Le piédestal n'occupait sur le soubassement qu'une superficie de 1m,92 sur 1m,45, et laissait ainsi vers l'ouest une sorte de degré large de 0m,81. Cette circonstance suffirait seule pour faire reconnaître dans le monument un piédestal et non point un autel, comme l'ont avancé quelques auteurs qui ont cru y voir celui qui, selon Plutarque, existait en effet près du piédestal de Minerve Hygiée[1]. Un autel eût nécessairement fait face à la statue de la divinité adossée aux Propylées, tandis qu'ici le sacrificateur lui eût tourné le dos. Du reste, le style même des moulures annonce une époque de décadence, à laquelle appartient aussi une tête colossale trouvée en ce lieu, et qui doit provenir de la statue que portait le piédestal. Cette tête, coiffée d'une grosse natte et déposée aujourd'hui sous le portique de l'aile gauche des Propylées, près la porte de la Pinacothèque, est, autant qu'on peut en juger, malgré la mutilation du nez, une tête féminine. Sans être absolument mauvaise, cette sculpture ne peut être l'œuvre d'un ciseau grec et nous semble évidemment romaine.

Sanctuaire de Diane Brauronia. Au sud et à quelques pas du piédestal *d*, se trouve une muraille *eh*, de construction hellénique, faisant un angle obtus avec la muraille cyclopéenne *g*, dont nous avons parlé, et soutenant comme elle un terre-plein, une terrasse ayant formé le sanctuaire de Diane Brauronia N. La muraille *eh* est continuée par le rocher taillé verticalement vers la partie *h f*, et au pied de celui-ci on voit encore dans le sol la trace de nombreuses stèles. En suivant le rocher jusqu'au point *f*, où il est interrompu, on trouve à droite l'escalier *i*, dont les huit marches très-douces, très-usées et taillées dans le roc, conduisaient au sanctuaire N, et étaient bordées de piédestaux, de stèles, dont on voit les creux dans le rocher. On arrivait aussi au bas de ce perron par quelques degrés larges de 1m,85, une sorte de rampe *a cordoni*, décrivant une courbe partant de la voie principale et taillée également dans le roc.

Au delà de l'escalier, il ne reste presque plus de traces de l'enceinte

1. *Vie de Périclès*. XIII.

du sanctuaire. « Les autres choses que j'ai remarquées dans la citadelle d'Athènes, dit Pausanias[1], sont un enfant de bronze fait par Lycius, fils de Myron; il tient un vase d'eau lustrale; Persée venant de couper la tête de Méduse, par Myron lui-même; le temple de Diane Brauronia avec la statue de la déesse, par Praxitèle. Ce surnom de Diane vient de Brauron, bourg de l'Attique, où se trouve l'ancienne Diane en bois qui était, dit-on, dans la Tauride[2]. Parmi les offrandes se trouve aussi le cheval *Durien*[3] en bronze. A moins de croire les Phrygiens absolument dépourvus de bon sens, on sera convaincu que ce cheval était une machine de guerre inventée par Épéus, pour renverser les murs de Troie. Les Grecs les plus vaillants se cachèrent, dit-on, dans ce cheval, et c'est ainsi qu'il est représenté en bronze, car vous en voyez sortir Teucer, Ménesthée et les deux fils de Thésée. »

Bien que ce passage de Pausanias ne nous apprenne pas d'une manière positive si les divers monuments qu'il indique étaient groupés dans la même partie de l'Acropole, on peut cependant croire que, selon toute apparence, il en était ainsi, d'autant plus que Pausanias suit dans sa description un ordre méthodique, et qu'ordinairement il signale les monuments à mesure qu'il les rencontre dans le cours de sa visite, commencée par le sud, et terminée par le nord de l'Acropole. La statue de l'enfant tenant un vase d'eau lustrale ne pouvait être mieux placée qu'à l'entrée du sanctuaire[4]. Cette figure et celle de Persée tenant la tête de Méduse, ayant dans leur composition quelque analogie, appartenant à la même école, étant enfin toutes deux de bronze et l'œuvre de Myron et de son fils, M. Beulé croit qu'elles durent se faire pendant, et il les place au haut de l'escalier de l'enceinte, tandis qu'aux extrémités de la marche inférieure je trouve l'indication de deux petits piédestaux qui pourraient bien les avoir supportées. Du reste, j'ai peine à

1. *Att.* C. XXIII.

2 « Brauron est à quelque distance de Marathon ; c'est là qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, fuyant la Tauride avec la statue de Diane, arriva, dit-on; elle y déposa la statue et se rendit à Athènes, puis à Argos. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXXIII.

« Pour toi, Iphigénie, tu dois, sur les hauteurs sacrées de Brauron, devenir prêtresse de la déesse. » EURIPIDE. *Iphigénie en Tauride,* v. 1435.

3. Δούρειος ou Δούριος, *de bois,* nom du cheval de Troie dont celui-ci rappelait le souvenir.

4. Le vase à eau lustrale qu'a remplacé notre bénitier est placé ainsi auprès de la porte du temple d'Isis, à Pompéi.

admettre que les anciens, si curieux de la proportion et de la symétrie, aient pu placer en pendant un enfant et un homme deux fois plus grand, ou un enfant de grandeur naturelle avec un homme de proportion réduite.

C'est dans l'angle sud-est de l'enceinte que, suivant M. Beulé, dut exister le sanctuaire ou petit temple de Diane Brauronia O[1]; l'inspection des lieux confirme cette hypothèse, et on y voit encore un massif formé de gros blocs rectangulaires de tuf qui ont dû faire partie du soubassement de l'édifice.

Parmi les fragments trouvés dans cette enceinte, ou dispersés sur la surface de l'Acropole, M. Beulé a retrouvé des chapiteaux ioniques très-élégants, et divers tronçons de colonnes qu'il croit avoir pu appartenir au petit temple de Diane Brauronia. Nous ne pouvons que nous associer au vœu qu'il émet de voir ces débris réunis fournir les éléments d'une restauration qui pourrait être tentée par l'un des architectes qui sans cesse étudient les monuments de l'Acropole.

Piédestal du cheval Durien. Dans la même enceinte, à l'ouest du temple, gisent à terre deux blocs de marbre pentélique O′ de 0^{m},85 de large, 1^{m},75 de longueur, et 0^{m},40 d'épaisseur; ils ont été dérangés, car l'inscription qu'ils portent est renversée, et, de plus, on remarque sur leur surface supérieure actuelle, autrefois tournée vers la terre, des traces de scellement qui prouvent que les blocs avaient été retournés pour leur faire porter quelque autre monument. Un troisième bloc complétait le piédestal. Cette base était celle qui portait le cheval Durien, ce bronze colossal consacré en mémoire du cheval de Troie. Rien dans l'inscription ne nous l'eût appris, car on y lit seulement :

ΧΑΙΡΕΔΕΜΟΣ ΕΥΑΓΓΕΛΟ ΕΚ
ΚΟΙΛΕΣ ΑΝΕΘΕΚΕΝ
ΣΤΡΟΓΓΥΛΙΟΝ ΕΠΟΙΕΣΕΝ

« Chærédème, fils d'Évangélus de Cœlé, a consacré. Strongylion a fait[2]. »

Mais à l'occasion de ces mots d'Aristophane : « Les murailles sont

1. Dans le temple de Diane, à Athènes comme à Brauron, on immolait une chèvre à la déesse, et on lui présentait les jeunes filles avant leur mariage; il existait une loi qui leur défendait de se marier sans avoir satisfait à cette cérémonie.

« A dix ans, revêtue d'une robe jaune flottante, je fus consacrée à Diane dans les Brauronies. »
Aristophane. *Lysistrate*, v. 645.

« Les Brauronies se célébraient tous les cinq ans, sous la direction de dix citoyens appelés ἱεροποιοὶ. »
Pollux. *Onomast.* L. VIII, c. 9.

2. Ce sculpteur est bien connu par divers ouvrages cités par Pausanias et Pline, tels que la statue

achevées; telle est leur largeur que Proxénide le fanfaron et Théagène y feraient passer deux chars de front, les chevaux fussent-ils aussi grands que le cheval de Troie, ὅσον ὁ Δούριος[1], » le scholiaste ajoute : « Il y avait dans l'Acropole le cheval Durien avec cette inscription : Chærédème, fils d'Évangélus de Cœlé, a consacré. »

La comédie des *Oiseaux* fut jouée la deuxième année de la 91e olympiade (415 avant Jésus-Christ) ; l'érection du cheval Durien est donc antérieure à cette époque.

« Tout l'espace qui entoure le cheval Durien, dit M. Beulé[2], est couvert d'énormes fragments des Propylées lancés au loin par l'explosion, de piédestaux où se voient encore les empreintes des pieds et le bronze du scellement, de morceaux de marbre qui n'ont plus de forme ni de nom. »

Nous ne passerons pas ici en revue avec ce savant archéologue les diverses inscriptions découvertes dans l'enceinte de Diane Brauronia; encore moins les monuments qu'avec sa sagacité habituelle il prouve avoir dû y exister. Ce serait sortir du cadre plus modeste que nous nous sommes tracé, et dans lequel rentrent seulement les monuments les plus importants et ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Une statue de femme et deux curieuses colonnes que M. Beulé indique comme existant dans l'enceinte de Diane en ont été enlevées, et nous les retrouverons au pied des degrés qui séparent l'enceinte de Minerve Ergané du péribole du Parthénon. Un joli petit ours assis, en marbre, trouvé également dans l'enceinte de Diane, est aujourd'hui déposé dans le musée de l'aile gauche des Propylées. Enfin, nous ne décrirons pas non plus les innombrables débris que l'on a amoncelés dans cette enceinte, en en formant des espèces de murailles et laissant en vue les parties sculptées. Ces fragments perdent beaucoup de leur intérêt par l'ignorance, à laquelle on est condamné aujourd'hui, du lieu ou du monument dont ils proviennent.

Enceinte de Minerve Ergané. A l'ouest du *posticum* du Parthénon

de Diane à Mégare, trois muses à l'Hélicon, l'Amazone aux belles jambes, Εὔκνημος, que Néron faisait porter partout avec lui, enfin un jeune enfant, statue favorite de Brutus de Philippes.

Pausanias. *Att.* C. XL, et *Bœot.* C. XXX. Pline. *Hist. nat.* L. XXXIV, c. 19, § 32.

1. Aristophane. *Les Oiseaux,* v. 1128.

2. *Acropole d'Athènes.* I, c. XI.

et à l'est de l'enceinte de Diane Brauronia, MM. Ross, Ulrichs, Raoul Rochette et Beulé reconnaissent celle qui était consacrée à Minerve Ergané (plan, P), formant également une terrasse; elle était accessible du côté du nord par un escalier ouvrant sur la voie qui conduisait des Propylées au Parthénon.

« Les Athéniens, dit Pausanias [1], ont les premiers donné à Minerve le surnom d'Ergané [2]. » M. Beulé cite un grand nombre d'inscriptions trouvées dans l'enceinte dédiée à cette déesse. Quant au sanctuaire lui-même, on reconnaît seulement vers le sud de grandes dalles encore en place (plan, Q), qui durent en former le soubassement, et, parmi les débris innombrables qui jonchent le sol, on retrouve quelques fragments doriques de petite proportion qui ont pu lui appartenir. Au même lieu, en 1839, on a découvert une base portant cette dédicace à Minerve Ergané :

ΦΙΛΗΜΩΝ
ΙΦΙΚΛΕΟΥΣ
ΟΙΝΑΙΟΣ
ΑΘΗΝΑΑΙ
ΕΡΓΑΝΕΙ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

« Philémon, fils d'Iphiclès, de la tribu Œnéide, a consacré à Minerve Ergané [3]. »

En avant du temple sont les restes d'une sorte de base commune, ou plutôt de plate-forme qui portait les statues d'une famille inconnue, mais sans doute fort riche, puisque les inscriptions à côté des noms obscurs de Pasiclès, de Myron [4], de leurs femmes, de leurs filles, indiquent comme auteurs des statues de ces personnages deux des grands sculpteurs de l'antiquité grecque, Sthénis et Léocharès, qui florissaient, l'un vers la 114e olympiade (324-321 avant Jésus-Christ) et l'autre vers la 102e (372-369 avant Jésus-Christ), et dont les ouvrages sont cités avec éloge par Pline. M. Beulé suppose que ces statues, recommandables par le travail, sinon par la célébrité des modèles, furent emportées à Rome dès le temps des premiers empereurs, comme la

1. *Att.* C. XXIV.

2. Ἐργάνη, *ouvrière, qui préside aux travaux.*

« Les araignées ignorent et dédaigneraient d'apprendre l'art d'ourdir et de faire de la toile, ainsi que les autres arts inventés par Minerve Ergané. » ÆLIEN. *Hist. div.* L. I, c. 2.

3. Plusieurs autres inscriptions provenant également de l'Acropole, et publiées par M. Lebas dans son *Voyage archéologique,* font mention de Minerve Ergané.

4. Ce Myron n'a, bien entendu, rien de commun avec le célèbre artiste du même nom.

plupart des statues de l'Acropole qui n'avaient point un caractère religieux. « La preuve de ce fait, ajoute-t-il, est écrite sur leurs piédestaux, qui ont été retournés pour recevoir de nouvelles inscriptions et des statues romaines : ici César Auguste, là Germanicus César, plus loin l'empereur Trajan, puis Adrien[1]. » Un piédestal plus grand que les autres semble ne pas avoir porté la statue à laquelle il était destiné; il était resté inachevé, et son dé de tuf n'avait pas même encore reçu son revêtement de marbre.

Le côté oriental de l'enceinte était encore occupé naguère par une grande citerne parallèle à sa muraille, et dont la construction remontait seulement au XIVe siècle. La destruction de cette citerne en 1859 a mis entièrement à découvert six degrés ou gradins taillés dans le roc que surmontait autrefois un mur, sans doute à hauteur d'appui, formant la limite de l'enceinte de Minerve Ergané et du péribole du Parthénon, qui, du côté du *posticum*, ne conservait ainsi qu'une largeur de 7 mètres seulement. Ces gradins, très-peu profonds, n'étaient point destinés à être gravis; ils formaient une sorte d'amphithéâtre, j'oserais presque dire d'étagère, où étaient exposés de nombreuses stèles et des ex-voto dont les cavités sont encore visibles dans chaque degré.

Colonnes d'Eortios et de Timothée. Aux extrémités du second gradin, on a placé récemment les deux colonnes que nous avons dit avoir été trouvées dans l'enceinte de Diane Brauronia, et leur sommet est de niveau avec la plate-forme du péribole du Parthénon; ces deux colonnes[2] sont d'un seul morceau, mais les bases sur lesquelles on a érigé leurs fûts appartiennent à l'époque byzantine. Les chapiteaux à peine dégrossis sont du travail le plus barbare. La colonne de gauche porte gravée verticalement sur son fût en caractères archaïques, que M. Beulé pense pouvoir remonter à l'époque des guerres médiques, c'est-à-dire au commencement du Ve siècle avant Jésus-Christ, cette inscription qui nous apprend qu'elle était surmontée d'une statuette de Minerve :

ΕΟΡΤΙΟΣΚΑΙΟΦΣΙΑΔΕΣΑΝΕΘΕΤΕΝ
ΑΠΑΡΧΕΝΤΑΘΕΝΑΑΙ

« Eortios et Opsiades ont consacré comme prémices à Minerve. »

1. *Acropole d'Athènes*. T. I, p. 320.
2. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

L'inscription gravée, non sur la colonne, mais sur le chapiteau de la colonne de droite, ne nous fait pas connaître à quelle divinité le monument avait été dédié ; elle ne se compose que de ces deux mots :

ΤΙΜΟΘ

ΑΝΑΦΛΥ

« Timothée Anaphlystien, » désignation du donataire.

Non loin de là, on a dressé sur un piédestal une statue sans tête, trouvée également dans l'enceinte de Diane Brauronia. Cette figure, en marbre de Paros, est celle d'une femme debout ayant près d'elle un enfant nu : le travail indique un artiste d'un talent médiocre, ou d'une époque de décadence. On croit que ce groupe représente Pandrose et Érechthée, mais rien ne prouve la réalité de cette conjecture, que semble démentir le lieu fort éloigné de l'Érechthéion où il a été découvert.

Lorsque l'on sort de l'enceinte de Minerve Ergané, on trouve encore en place, vers l'angle nord-ouest du Parthénon, un piédestal K, qu'une inscription d'époque romaine nous apprend avoir porté la statue d'un certain Flavius Conon, fils de Conon, peut-être un descendant du vainqueur de Pisandre, du conquérant de Cythère.



Colonnes d'Eortios et de Timothée.

III.



FAÇADE ORIENTALE DU PARTHÉNON.

TYP. J. CLAYE.

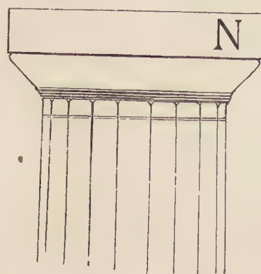


Intérieur de l'Opisthodome.

CHAPITRE III

PARTHÉNON.

PARTIE ORIENTALE DE L'ACROPOLE. TEMPLE DE ROME ET D'AUGUSTE.
MUSÉE DE L'ACROPOLE.



Chapiteau du Parthénon.

NOUS voici enfin arrivé au Parthénon, ce chef-d'œuvre inimitable de l'art antique, cette éternelle étude, cet éternel désespoir des architectes de tous les temps et de tous les pays.

« Le Parthénon, dit Hésychius, était un temple de cent pieds, Ἑκατόμπεδος νεὼς, bâti dans l'Acropole par les Athéniens, plus grand de cinquante pieds que celui brûlé par les Perses [1]. » Hérodote ne parle pas de ce premier temple, mais nous verrons qu'il

1. HESYCHII LEXIC., *in verb.* Ἑκατόμπεδος.

n'était point encore achevé à l'époque de sa destruction ; il n'était sans doute pas consacré, et le célèbre historien a pu le passer sous silence, se bornant à signaler le temple de Minerve Poliade, alors le plus révéré des Athéniens, sanctuaire qui, en l'an 480 avant Jésus-Christ, fut également incendié par les soldats de Xerxès, comme tous les autres édifices de l'Acropole.

Le Parthénon avait reçu son nom, soit comme un hommage rendu à la chasteté de la déesse, soit, comme l'ont cru quelques auteurs, parce qu'il avait été consacré par les filles d'Érechthée, désignées souvent sous le nom de Παρθένοι, Vierges. Si cette dernière supposition était vraie, il faudrait admettre que dès les temps fabuleux il existait sur l'Acropole un sanctuaire qui, probablement à l'époqne de Pisistrate, c'est-à-dire au VIe siècle avant Jésus-Christ, eût été remplacé par le temple que détruisirent les Perses, et qui était resté inachevé, peut-être par suite de l'expulsion des Pisistratides en l'an 510.

Nous avons dit [1] que le fragment d'entablement avec triglyphes employé par Thémistocle dans la hâtive restauration du mur septentrional de l'Acropole provenait, selon toute apparence, de l'ancien Parthénon. M. Beulé assigne la même origine aux tronçons de colonnes plus ou moins achevés, compris dans la même muraille. La plus sérieuse objection contre cette hypothèse pourrait être tirée du diamètre de ces tambours à peine inférieur à celui des colonnes du Parthénon de Périclès, ce qui semble au premier abord s'opposer à ce qu'ils aient appartenu à un temple moitié plus petit ; mais M. Beulé fait remarquer avec raison qu'à l'époque reculée de la construction du vieux Parthénon, les colonnes avaient encore un diamètre hors de proportion avec le peu d'élévation de leur fût et la grandeur du temple. L'ancien Parthénon dut n'avoir, suivant l'usage du VIe siècle, que six colonnes à la façade et treize ou quatorze colonnes sur les côtés.

Dans le petit musée de l'Acropole, nous verrons un grand nombre d'objets qui appartinrent sans doute au vieux Parthénon, ainsi que l'indique l'ancienneté de leur style, ou qui, du moins, ont été trouvés autour de l'emplacement qu'il occupait.

Le nouveau temple que fit élever Périclès est le premier monument

1. Pages 19 et 32.

qui frappe les regards, de quelque côté qu'on arrive à Athènes; on l'aperçoit dès l'entrée du golfe d'Égine. Sous la direction de Phidias [1], les deux plus habiles architectes de l'époque, Ictinus et Callicrate, furent chargés de son érection [2]. On n'a point de renseignements positifs sur l'époque de son achèvement, mais on sait que la Minerve colossale de Phidias y fut placée en l'année 437 avant Jésus-Christ; il est facile d'en conclure que le temple était alors terminé. Nous avons vu que les Propylées n'avaient été commencés que l'année suivante.

Le Parthénon subsista longtemps presque intact. Au VIIe siècle, les chrétiens en avaient fait une église dédiée, comme la basilique de Constantinople, à la *Sagesse divine* [3], conservant ainsi sous le nouveau vocable un souvenir de la consécration première du temple à la déesse de la Sagesse. Plus tard, les Turcs, maîtres d'Athènes, bâtissant une mosquée dans son enceinte, l'avaient respecté également; seulement, de temps à autre, les habitants broyaient quelques fragments de marbre pour en faire de la chaux. Spon et Wheler, pendant leur séjour dans l'Attique, en 1676, eurent le bonheur de le voir tout entier. Peu de temps après, le provéditeur Morosini, qui, depuis, fut doge, et le feld-maréchal suédois, comte de Kœnigsmarck, qui commandaient les Vénitiens, alors en guerre avec la Turquie, vinrent assiéger Athènes [4]. Les Turcs avaient fait du Parthénon un magasin de poudres, et, les assiégeants ayant malheureusement appris cette circonstance de la bouche d'un transfuge, le temple devint dès lors le point de mire de toute leur artillerie. Un lieutenant lunebourgeois, habile pointeur, s'offrit pour diriger les mortiers, et bientôt, dans la soirée du 26 septembre 1687, une bombe, partie du Pnyx, mit le feu aux poudres, et le pavé brisé du Parthénon indique encore le lieu où elle tomba. L'explosion coupa, pour ainsi dire, le monument en deux parties; tout le côté oriental de la

1. Phidias dut naître au début des guerres médiques, vers l'an 496 avant Jésus-Christ, et être par conséquent âgé d'environ cinquante ans lorsqu'il commença les travaux du Parthénon.

2. Vitruve (L. VII. *Préface*) nous apprend qu'Ictinus avait composé avec Carpion un livre sur le Parthénon, ouvrage dont on ne saurait assez déplorer la perte. C'est aussi à Ictinus qu'on devait le temple d'Apollon Épicurius à Phygalie en Arcadie, temple qui a été retrouvé presque en entier en 1812.

3. La sainte Sophie, Ἁγία Σοφία.

4. M. Bröndsted, dans son *Voyage en Grèce*, donne un récit très-circonstancié de ce siége qui fut si fatal aux monuments d'Athènes et surtout au Parthénon.

cella, huit colonnes de l'aile septentrionale du péristyle, six de l'aile méridionale, la plupart des murs, et enfin toutes les sculptures appartenant à ces différentes parties de l'édifice, furent anéantis ou renversés [1].

Le fronton oriental avait déjà dû voir une partie de ses sculptures endommagées lorsque les chrétiens, pour laisser pénétrer plus librement la lumière dans l'abside du Parthénon transformé en église, en avaient abattu la partie supérieure. C'est ainsi échancré que ce fronton se présente dans le grossier dessin exécuté pendant le siége de 1687 par le capitaine ingénieur Verneda [2].

Morosini, dans le dessein d'enrichir sa patrie des dépouilles de ce merveilleux monument, contribua encore à sa ruine, en voulant faire enlever du fronton oriental la statue de Minerve, son char et ses chevaux; par la maladresse des ouvriers, ces chefs-d'œuvre furent précipités et brisés en mille pièces [3].

Depuis ce désastre, le Parthénon semble avoir cessé d'être regardé comme un monument public. On éleva seulement dans la cella, un peu vers le sud, une petite mosquée placée obliquement par rapport au plan du temple, sans doute pour lui donner la direction de la Mecque [4]; mais on brisa les marbres pour les employer à la construction de cette

1. « L'amas de matières explosibles était sans doute placé au centre de la cella, et un peu plus à l'est qu'à l'ouest, si l'on en juge d'après les parties ruinées du bâtiment. Les murs du sanctuaire, y compris celui qui le séparait de la salle de l'opisthodome, furent renversés, et avec eux les trois quarts de la frise de Phidias, toutes les colonnes du pronaos, excepté huit colonnes du péristyle du nord, et six au sud; mais, quand on parle d'un mur de 350 pieds de longueur sur 40 de hauteur, formé de blocs de marbre de 3 pieds d'épaisseur et de 6 pieds de longueur, quand on dit vingt et une colonnes hautes de plus de 30 pieds, composées chacune de onze tambours de marbre, on n'a donné qu'une faible idée de cet épouvantable bouleversement. Il faut encore se représenter l'admirable et énorme architrave qui surmontait les colonnes, ces blocs de marbre sculptés en caissons, et ces dalles assemblées en toit qui couvraient, les unes le péristyle, les autres l'intérieur du temple, et qui, comme un coup de foudre, vinrent fondre à la fois sur le sol et s'accumulèrent en désordre. L'explosion fut si forte qu'elle lança des débris du temple jusque dans le camp des assiégeants, c'est-à-dire, à l'est, jusqu'au pied de la forteresse. Quelque violente que fût la commotion, elle n'atteignit cependant pas les statues des frontons; des parties seulement déjà altérées par le temps eurent à souffrir de l'ébranlement. » L. de Laborde. *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles.* T. II, p. 151.

2. Ce dessin a été reproduit par M. L. de Laborde dans le second volume d'*Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles.*

3. Ce siége, si funeste à l'art, ne profita guère aux Vénitiens, qui furent obligés d'évacuer l'Acropole et la ville dès le 4 avril 1688.

4. La mosquée, ainsi que le minaret élevé également par les Turcs, à droite du *posticum*, a été démolie depuis la guerre de l'indépendance.

nouvelle mosquée, aux réparations des maisons et des murailles de la forferesse. « Les petites maisons turques, grossières échoppes de bois et de torchis, avaient envahi l'enceinte sacrée; s'appuyant aux colonnes, remplissant les portiques, elles étaient comme une lèpre hideuse attachée au divin édifice. On comptait jusqu'à quatre cents de ces baraques informes au sommet de l'Acropole[1]. Dans cet état de désolation où se trouvait le plus beau monument du monde, on ne pouvait contempler ses frontons, ses métopes, ses frises sculptées qu'avec un embarras extrême. Il fallait que la difficulté fût bien grande pour qu'un observateur comme M. de Chateaubriand eût pu écrire dans son *Itinéraire*[2], à propos du Parthénon, cette phrase inconcevable : « Des morceaux de sculpture excellents, *mais du siècle d'Adrien*, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple[3]. » Une pareille erreur, excusable jusqu'à un certain point chez un simple littérateur, cesse de l'être chez un artiste, et pourtant elle avait déjà été commise par l'architecte Leroy[4].

Extérieur du Parthénon. Le Parthénon est entièrement construit de ce beau marbre blanc que fournissait la montagne du Pentélique qui s'élève à quelques milles seulement au nord d'Athènes. Il repose sur un stylobate formé de trois degrés. Ces degrés ont tous une profondeur égale de 0m,70, mais les deux inférieurs ont 0m,52 de hauteur et le supérieur 0m,55. On voit que par leur élévation ils étaient en quelque sorte inaccessibles et n'avaient jamais pu servir de marches pour monter au temple. Pour les rendre praticables, on avait formé à la façade orientale trois escaliers, N, M, N, composés d'une marche intercalée entre chaque degré en avant de l'entre-colonnement central et des deux avant-derniers entre-colonnements. Les marches intercalées ont disparu,

1. Aujourd'hui l'Acropole n'a plus d'autres habitants que quelques invalides, ses gardiens. « La chouette, dit Ed. About dans sa *Grèce contemporaine,* habite toujours la ville de Minerve, mais elle n'y règne plus. L'Acropole est habitée en été par une charmante espèce d'épervier qu'on appelle la crécerellette. Ce petit oiseau de proie ne poursuit pas d'autre gibier que les sauterelles; cependant il ne manque pas de courage; lorsqu'il arrive au mois d'avril, il commence par délivrer l'Acropole de tous les corbeaux dont elle est infestée. »

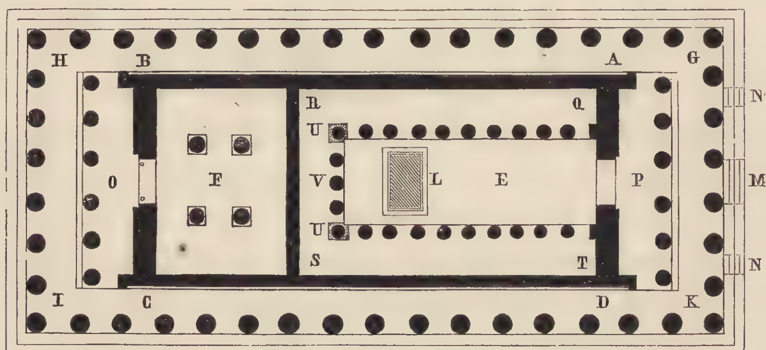
On disait : *porter des chouettes à Athènes*, comme nous disons : *porter de l'eau à la rivière.* Cette locution était devenue proverbiale. V. Lucien. *Nigrinus*. Aristophane. *Les Oiseaux*, v. 302.

2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Partie I.

3. Rangabé. *Antiquités helléniques.*

4. *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*. In-folio. 1770.

mais leur trace est encore parfaitement visible sur le marbre des degrés. L'escalier principal M avait 4^{m},295, largeur égale à la distance d'un centre de colonne à l'autre. Les deux petits escaliers N N n'avaient que 1^{m},50 de largeur.



Plan antique du Parthénon.

Le Parthénon est dorique, octastyle [1], périptère et hypœthre; sa longueur, prise au sommet des degrés, est de 69 mètres; sa largeur de 31 mètres. Les ailes GH et IK ont dix-sept colonnes en comptant deux fois les colonnes d'angle, et les façades GK et HI seulement huit, moins de la moitié, disposition qui paraît avoir été généralement observée par les Grecs. Les Romains firent leurs temples beaucoup moins longs.

La longueur extérieure de la cella ABCD, non compris les antes qui font saillie à ses deux extrémités, est de 47^{m},30; la largeur de 21^{m},70. L'intérieur est divisé en deux parties d'inégale grandeur. La principale E est le temple, σηκός ou ναὸς; l'autre, à laquelle on entrait par la façade postérieure et le *posticum* O était l'opisthodome, ὀπισθόδομος [2], que Leroy et quelques autres ont pris pour le *pronaos* [3] P, trompés par la nouvelle destination que lui avaient donnée les chrétiens, en changeant l'orientation du temple dont, suivant le rite, la façade était

1. Jusqu'au Parthénon, les temples grecs n'avaient eu au plus que six colonnes à la façade. M. Beulé remarque que le temple octastyle de Sélinonte paraît de la même époque que le Parthénon.

2. Ὄπισθεν, derrière, et δόμος, construction, salle, édifice.

3. Πρόναος ou πρόδομος, vestibule ou porche du temple.

primitivement tournée au levant. Lorsqu'on entrait dans l'Acropole par les Propylées, c'était la façade postérieure ou occidentale HI qui se présentait d'abord aux regards.

Autour du temple règne, ainsi que nous l'avons dit, le péristyle GHIK, composé de quarante-six colonnes, huit à chaque façade et dix-sept à chaque aile. Toutes ces colonnes sont légèrement inclinées vers l'intérieur du temple, aussi bien que les murs mêmes de la cella; leurs lignes verticales, en les supposant suffisamment prolongées, se réuniraient dans le ciel à un point imaginaire fort éloigné, il est vrai, et leur ensemble constituerait une sorte de pyramide très-aiguë dont le temple formerait seulement les assises inférieures.

Cette tendance vers la forme pyramidale, symbole de solidité plutôt que type d'élégance; cette déviation de la perpendiculaire, très-prononcée dans les édifices archaïques; cette disposition que nous trouvons dans les portes de la trésorerie d'Atrée à Mycènes, édifice des temps héroïques, et que nous signalerons encore dans celle de l'Érechthéion, qui appartient à l'époque la plus raffinée, sont une preuve de plus des emprunts faits par l'architecture grecque à l'art égyptien, dont cette forme fut toujours le caractère le plus saillant. M. Penrose[1] cite, à l'appui de la généralité de cette coutume, un passage de Cicéron qui serait fort curieux, en effet, s'il était bien certain qu'il eût absolument le sens qu'il lui attribue, mais nous croyons qu'il en a un peu forcé la traduction pour les besoins de sa cause. Voici ce passage, tel que nous le comprenons; on pourra comparer notre traduction au texte; nous la croyons littérale. Chargé, comme préteur urbain, de l'entretien des édifices de Rome, « Verrès vient lui-même dans le temple de Castor; il le considère; il voit partout le plafond richement orné et tout le reste de l'édifice neuf et en parfait état. Il se tourne et retourne, cherchant ce qu'il pourrait faire. Un de ces limiers, dont il entretenait, comme il l'avait dit à Ligur, une meute autour de lui, lui dit : Verrès, tu n'as rien à faire ici, à moins que, par hasard, tu ne veuilles ramener les colonnes à la perpendiculaire. Cet homme, profondément ignorant, demande ce qu'on entend par *ramener à la perpendiculaire*. On lui dit alors qu'il n'y a *presque* aucune colonne qui puisse être parfaitement perpendiculaire.

1. *Principles of Athenian Architecture.*

Eh bien! dit-il, voilà ce qu'il faut faire. Rendons les colonnes perpendiculaires[1]. »

Le mot *presque* (*fere*), en éloignant l'idée d'une règle générale, nous semble rendre impossible la conclusion que M. Penrose tire du passage de la seconde Verrine. Il fait dire à l'interlocuteur de Verrès que « *dans un temple, il n'y a pas d'ordinaire une seule colonne qui ne soit inclinée,* » et il voit dans la phrase ainsi traduite une allusion à l'usage qu'il a constaté sur les temples grecs, mais que sans doute il n'eût pas retrouvé appliqué au temple de Castor, édifice romain dont la fondation remontait, il est vrai, à l'expulsion des Tarquins[2], mais qui, d'après la citation même alléguée ici, avait dû être reconstruit, puisque toutes ses parties n'eussent point été neuves et intactes, *nova atque integra*, après plus de quatre siècles. Et d'ailleurs la remarque du satellite ne s'applique pas plus à ce temple qu'à tout autre.

Dans le passage littéralement traduit : « *Dans un temple, il n'y a* presque *aucune colonne qui puisse être parfaitement perpendiculaire,* » nous ne pouvons voir autre chose que l'aveu de la faiblesse de toute œuvre humaine qui ne peut jamais atteindre à la perfection absolue. Cette interprétation ne rend que plus piquante la plaisanterie que l'ignorant Verrès prend au sérieux.

Revenons au Parthénon, dont cette petite digression nous a éloigné un instant; nous verrons que les colonnes d'angle ont une inclinaison double, afin de contre-buter avec plus de force la poussée de l'édifice, et, dans le même but, elles sont aussi moins éloignées des deux colonnes voisines, qui semblent leur venir en aide; elles ont en outre, suivant la règle formulée plus tard par Vitruve[3], un diamètre plus fort,

1. *Venit ipse in ædem Castoris; considerat templum; videt undique tectum pulcherrime laqueatum, præterea cætera nova atque integra. Versat se; quærit quid agat. Dicit ei quidam ex illis canibus, quos iste Liguri dixerat esse circa se multos : Tu, Verres, hic quod moliare nihil habes, nisi forte vis ad perpendiculum columnas exigere. Homo omnium rerum imperitus, quærit quid sit ad perpendiculum. Dicunt ei, fere nullam esse columnam quæ ad perpendiculum esse possit. Nam, mehercule, inquit, sic agamus : columnæ ad perpendiculum exigantur.* »

CICERO. *In Verrem*. Act. II. L. I, § 51.

2. TITE-LIVE. L. II, 43.

CANINA. *Indicazione topografica di Roma antica.*

3. « Les colonnes placées aux angles doivent être grossies d'une cinquantième partie de leur diamètre, parce qu'il semble que l'air et le grand jour, auxquels elles sont plus exposées que celles du milieu, les mange et les rend plus petites; du moins elles paraissent telles aux yeux, et il faut que l'art remédie à l'erreur de la vue. » VITRUVE. L. III, c. 3.

afin que, lorsque se détachant sur le ciel elles se trouvent entièrement noyées dans la lumière, elles ne paraissent pas plus grêles que les autres.

La hauteur des colonnes, compris le chapiteau, est de $10^{m},30$; leur diamètre est de $1^{m},70$; celui des colonnes d'angle est de $1^{m},90$.

Le chapiteau, fort simple[1], formé d'un seul bloc de $0^{m},916$ de hauteur, n'a point d'astragale, et ce membre est remplacé par un anglet qui ne fait que couper les cannelures sans les arrêter.

Le chapiteau est réuni au fût par quatre filets; le tailloir n'a point de talon; cette moulure eût paru mesquine dans une ordonnance aussi sévère[2].

Les colonnes sans base reposent sur les trois degrés très-élevés qui servent de stylobate à tout le monument[3]. Sur le degré supérieur, en avant des colonnes, on peut reconnaître au nord, à l'ouest et au sud des traces de stèles ou de petits piédestaux ayant porté des statues. Ces ex-voto ajoutés après coup devaient nuire beaucoup à l'aspect du temple, dont ils détruisaient la majestueuse simplicité.

C'est surtout dans le stylobate qu'est sensible une des données les plus singulières de l'art grec, dont nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots à propos de l'escalier des Propylées. Aucune des grandes lignes du Parthénon n'est absolument horizontale; toutes décrivent une courbe plus ou moins prononcée, peu considérable, il est vrai, puisque, sur les 69 mètres de longueur du Parthénon, elle n'est que de $0^{m},123$, et sur les 31 mètres de largeur de $0^{m},072$. On ne doit pas s'étonner qu'une déviation aussi peu sensible de la ligne droite ait échappé si longtemps aux regards des innombrables artistes et savants qui ont étudié le Parthénon; mais aujourd'hui qu'on est prévenu, il est facile de constater qu'un objet peu élevé posé à l'une des extrémités du stylobate est invisible pour celui qui place son œil au niveau de sa surface à l'autre extrémité. Il est donc évident que cette surface s'élève progressivement jusqu'au centre, présentant ainsi, en réalité, une ligne convexe.

1. Voy. la lettre en tête du chapitre.

2. Un de ces chapiteaux, avec une portion du fût, est au *British Museum, Elgin saloon*, n° 212.

3. Sur ces degrés, en maint endroit, on trouve gravés par les Turcs des espèces de petits labyrinthes qui leur servaient pour une sorte de jeu de dames.

Cette particularité, signalée d'abord au Parthénon en 1837, par M. Pennethorne, architecte anglais, a été constatée par MM. Hofer, Schaubert, Fuente, Travers, Paccard et autres architectes de tous les pays, et reconnue depuis dans tous les autres temples grecs, et en particulier à celui de Thésée, à Athènes même. Il est donc impossible de voir dans ces courbes l'effet du hasard ou d'un vice de construction, et force est d'y reconnaître le résultat d'une combinaison arrêtée, d'un système profondément réfléchi. Un autre architecte anglais, après une étude spéciale de huit mois (1846-1847), à l'aide des instruments les plus exacts, les plus précis, a fait de ces courbes le sujet d'un ouvrage où se trouvent notés les résultats de ses patientes et infatigables investigations[1]. Il n'est pas facile de se rendre compte de la pensée qui a conduit les Grecs à adopter un système en apparence si incompatible avec toutes les autres règles de l'architecture.

M. Penrose établit, par des raisonnements que la science physiologique appuie de toute son autorité, que l'esprit, guidé par l'expérience, ne cesse de corriger les images que l'œil lui présente. C'est, selon l'auteur anglais, ce travail que les architectes grecs ont voulu épargner au spectateur, en donnant au monument des formes telles, que, dès l'abord, elles paraissent, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devraient être. Cette hypothèse nous semble confirmée par un passage de Vitruve, qui renferme un précepte dont, jusqu'aux récentes découvertes qui nous occupent, personne n'avait pu comprendre le véritable sens.

« Il faut faire, dit-il, la surface du stylobate de telle façon qu'elle ait au milieu une surélévation au moyen de blocs (*progressivement*) inégaux, car si *le stylobate était rigoureusement de niveau, il semblerait à l'œil qu'il creuse au milieu*[2]. »

Ces derniers mots nous paraissent établir de la manière la plus positive la vérité du système de M. Penrose; cependant M. Beulé ne l'accepte

1. Penrose. *Principles of Athenian architecture.* London. 1851.

2. « *Stylobaten ita oportet exæquari, uti habeat per medium adjunctionem per scamillos impares. Si enim ad libellam dirigetur, alveolatum oculo videbitur.* » Vitr. L. III, c. 4.

Le mot *scamillus* veut dire ordinairement *escabeau,* mais paraît désigner ici les blocs rectangulaires qui composent un soubassement et qui ont en effet quelque chose de la forme d'un escabeau. MM. Quicherat et Daveluy (*Dictionnaire latin-français*) proposent de traduire *scamillus* par *socle de colonne.*

pas. Quoique nous regrettions de ne pouvoir partager son opinion, nous la reproduirons ici, tant pour mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les éléments de la cause, que parce que, dans une page du brillant professeur, il y a toujours quelque profit pour l'imagination et pour l'esprit :

« Les courbes horizontales peuvent être considérées comme une conséquence des inclinaisons verticales. L'on sait à peu près l'époque où elles commencèrent à être employées : elles n'existent pas encore au temple de Corinthe ; on les voit déjà au plus récent des temples de Pœstum. C'est le cas, à ce qu'il semble, de se rappeler le mot de Vitruve : « *Blandimur voluptati visus.* » Charmer les regards, n'est-ce pas le but le plus immédiat, sinon le plus élevé de l'art?

« La ligne droite, sur un long développement, a quelque chose de sec et de froid; nous en avons des exemples frappants dans les monuments que les modernes ont copiés sur l'antique, avec plus de science que de sentiment. La ligne droite est une abstraction toute géométrique, que l'on ne retrouve jamais dans la nature. Les lignes mêmes des horizons décrivent une double courbe, déterminée par la forme du globe. La convexité du soubassement et des architraves donne au Parthénon quelque chose de vivant et d'harmonieux qui nous pénètre à notre insu. Il est si vrai que l'architecte n'a point prétendu redresser nos perceptions, qu'il a dû compter au contraire sur leur naïve exactitude pour nous transmettre la notion de ces belles courbes. Elles sont en effet parfaitement sensibles, pour peu que le regard s'y arrête et cherche le secret des impressions inconnues qu'un principe si nouveau éveille en nous. C'est toujours ce qui m'a frappé dans les temples doriques où les courbes existent, à Pœstum, en Sicile, en Grèce. Peut-être était-ce une complaisance des yeux pour l'esprit prévenu; mais aujourd'hui, chacun peut contrôler le témoignage de ses sens par les résultats que la science démontre, et je ne crois pas qu'on trouve jamais en défaut leur sincérité [1]. »

Un mot de cette citation a déjà appris à nos lecteurs que les courbes observées au stylobate se reconnaissent également dans les parties supérieures de l'édifice, aux architraves, aux corniches, aux bases des

1. E. Beulé. L'*Acropole d'Athènes*. T. II, p. 25.

frontons. Nous trouvons également ce fait érigé en règle par Vitruve : « Les chapiteaux des colonnes, dit-il, étant terminés, et n'étant point posés de niveau, bien qu'étant d'une égale proportion, les architraves doivent être tracées de telle sorte que le renflement qui a été ménagé dans le stylobate se retrouve dans les membres supérieurs de l'édifice[1]. »

Enfin, il est un troisième genre de courbes qui se trouve également au Parthénon et dans les autres édifices grecs. La face de l'entablement forme une ligne concave sur chacun des côtés de l'édifice, de sorte que les angles ne sont pas absolument droits, mais un peu aigus. Cette disposition avait évidemment pour but d'ajouter encore à la solidité du temple, en opposant à l'écartement une plus grande résistance vers le centre des grandes lignes.

Les colonnes sont cannelées à vive arête dans toute leur hauteur, et les cannelures sont au nombre de vingt. Elles ne viennent pas, comme dans la plupart des autres temples grecs, se couper brusquement et à angle droit aux filets du chapiteau; elles se rapprochent plutôt du système romain; seulement, au Parthénon, au lieu d'être terminées, comme en Italie, par un demi-cercle, elles le sont par une sorte d'arc surbaissé.

Les joints des tambours qui composent les colonnes sont d'une telle perfection, qu'il faut la plus grande attention pour les découvrir; ils n'ont souvent pas l'épaisseur du cheveu le plus délié. Du reste, dans tous ses détails, le Parthénon offre la même perfection.

Les colonnes soutiennent un entablement qui a 3m,25 de hauteur et qui n'est pas moins admirable par la beauté des marbres dont il est orné, que par le caractère mâle qui règne dans ses profils. Il paraît, conformément à la règle posée par Vitruve[2], avoir été décoré de têtes de lion et d'antéfixes, dont on voit quelques échantillons au musée de Londres[3].

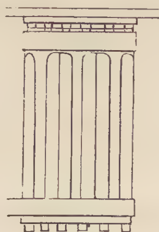
La face du triglyphe est exactement à l'aplomb de celle de l'architrave, règle que Leroy pense avoir été suivie à Athènes jusqu'au temps d'Au-

1. « *Capitulis perfectis deinde columnarum, et non ad libellam, sed ad æqualem modulum collocatis, ut quæ adjectio in stylobatis facta fuerit, in superioribus membris respondeat, epistyliorum ratio sic est habenda.....* » VITR. L. III, c. 5.

2. « *In cymis capita leonina sunt scalpenda.* » VITRUVE. L. III.

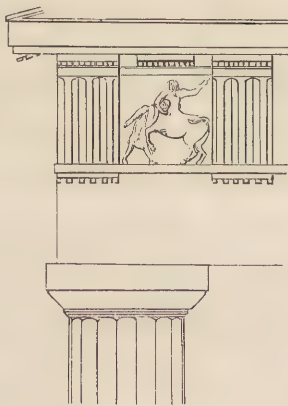
3. *Elgin Saloon.* N° 391, tête de lion. N°s 389 et 390, antéfixes.

guste, et dont les Grecs se seraient écartés alors, et après eux les Romains, en faisant la surface du triglyphe en surplomb sur l'architrave.

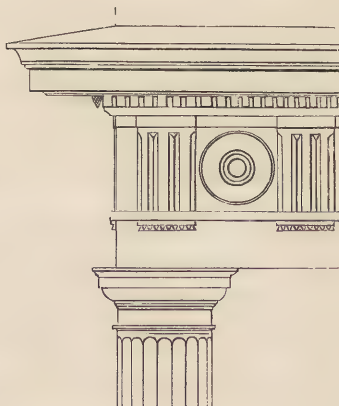


Triglyphe du Parthénon.

La hauteur des triglyphes du Parthénon est de 1^{m},70, leur largeur de 0^{m},85. On remarquera encore qu'ici, comme dans tous les temples doriques grecs, l'angle de la frise est flanqué d'un triglyphe, tandis que chez les Romains cet angle restait nu, et le triglyphe était placé à l'aplomb de l'axe de la colonne.



Angle de frise du Parthénon.



Angle de frise romaine.

L'entablement du Parthénon ne suit pas la forme pyramidale des murs de la cella et des colonnes; au lieu d'incliner, comme eux, vers le centre, il se redresse et penche même légèrement vers l'extérieur du monument. M. Beulé nous semble avoir donné de cette particularité l'explication la plus simple et en même temps la plus vraie. Si l'entablement renversé en arrière eût fui l'œil du spectateur, tout l'effet eût été perdu; ces ornements fussent devenus invisibles, d'autant plus qu'au

Parthénon, comme dans tous les temples grecs, si tous étaient rehaussés de peintures[1], plusieurs étaient simplement peints et non sculptés, et par conséquent sans saillie[2].

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'emploi de la polychromie dans la décoration des édifices grecs[3]. Certaines couleurs étaient, comme par tradition, affectées à certains membres d'architecture : le bleu aux triglyphes et aux mutules, le rouge aux métopes et à la bande creuse qui sépare les mutules, etc.; les gouttes étaient dorées; le fond des frontons était généralement bleu, ainsi que celui des caissons sur lesquels se détachaient des étoiles ou des rosaces d'or. La frise de la cella du Parthénon était surmontée de canaux alternativement rouges et bleus; au-dessous de la frise couraient un méandre[4], sobrement peint et doré[5], et des rais de cœur distingués par des filets rouges sur un fond bleu[6]; enfin, sur un chapiteau d'ante du *posticum*, M. Penrose dit avoir vu des oves blancs séparés par des fers de lance rouges, et des rangs de perles d'or sur un fond bleu[7].

M. Paccard et quelques autres ont cru voir sur les fûts des colonnes des traces d'ocre jaune. Nous croyons, après examen attentif de l'espèce de croûte jaune qui recouvre en effet certaines parties du fût des colonnes, qu'il ne faut y voir qu'une sorte d'oxydation du marbre produite par l'ardeur du soleil, d'autant plus que les parties les plus abritées, et où par conséquent la peinture eût dû le mieux se conserver, sont justement celles où l'on en trouve le moins de traces.

Le portique est double à chacune des façades du Parthénon, et ce ne sera peut-être pas sans quelque étonnement qu'on remarquera dans le plan que les colonnes du second rang, exhaussées sur deux degrés et d'un plus petit diamètre que celles du premier, ne correspondaient pas toutes parfaitement à leur axe. Ces irrégularités, que la théorie de

1. Hittorff. *Architecture polychrome chez les Grecs.*

2. Nous avons un curieux exemple de cet emploi simultané de la sculpture et de la peinture dans la décoration de la voûte du *tepidarium* des anciens Thermes de Pompéi.
E. Breton. *Pompeia.* 2e édit., p. 150.

3. Page 26.

4. *Mœander,* Μαίανδρος.

5. Un fragment de ce méandre peint est au *British Museum, Elgin Saloon,* nº 99.

6. E. Beulé. *Acropole.* T. II, p. 54 et suiv.

7. Penrose. *Principles of Athenian architecture.*

l'art ne saurait admettre, sont insensibles dans l'exécution et pourtant concourent à l'effet de l'ensemble. Ces colonnes plus sveltes, paraissant converger vers un point de vue central, donnent au péristyle une profondeur apparente plus grande que celle qu'il a réellement[1].

La hauteur des colonnes du second rang, compris le chapiteau, est de 10m,25, et leur diamètre est de 1m,70. La hauteur totale du chapiteau est de 0m,55, dont 0m,286 pour le tailloir, et 0m,264 pour l'échine et les filets qui ne sont qu'au nombre de trois. Ici, les cannelures du fût sont formées de segments de cercle.

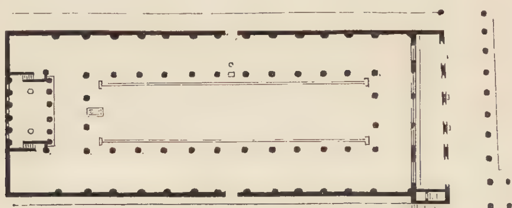
Intérieur du Parthénon. L'intérieur du temple E, long de 30m,60 sur 19m,35 de largeur, avait une disposition analogue à celle des basiliques élevées plus tard par les Romains. En 1676, Spon et Wheler y virent encore la galerie QRST, large de 5m,40, qui entourait de trois côtés la partie centrale du *naos*, et qui était composée de deux ordres superposés; en 1765, époque du voyage de Chandler, toutes les colonnes avaient disparu; mais si on n'a que des données très-vagues sur l'ordre supérieur dont on n'a retrouvé aucun fragment authentique, on a pu réunir assez d'éléments pour relever le plan de l'ordre inférieur. Si l'on en croyait Stuart et quelques autres auteurs, il y eût eu également des colonnes au quatrième côté du *naos*, celui de l'est. Cette assertion nous semble inadmissible; les colonnes, ainsi qu'on peut s'en assurer par la largeur des entre-colonnements, eussent nécessairement été en nombre impair et celle du milieu se fût trouvée juste dans l'axe de la porte. En outre, le petit stylobate légèrement exhaussé, qui portait les colonnes des trois autres côtés, n'existe pas au quatrième. Du reste, il serait impossible aujourd'hui de vérifier le fait, le sol étant couvert par d'énormes débris, et par les restes du sanctuaire chrétien.

Suivant MM. Paccard et Penrose, le portique était soutenu par vingt et une colonnes, et aux angles par deux piliers U U, avec pilastres saillants. Ces piliers nous paraissent une restitution difficile à justifier par des exemples antiques. Dans la basilique de Pompéi, qui présente avec l'intérieur du Parthénon plus d'un point de ressemblance, les angles du portique sont occupés par des colonnes et non point par des piliers[2].

1. C'est cette même pensée qui, poussée à ses dernières conséquences, a guidé le Borromini dans la construction du curieux portique en perspective du palais Spada, à Rome.

2. E. Breton. *Pompeia*. — Voy. le plan de la basilique, page suivante.

Laissant donc de côté cette supposition que n'avait point faite M. Bröndsted[1] qui, à la vérité, ne compte dans l'intérieur du Parthénon que seize colonnes, ce qui est évidemment une erreur, nous dirons que le portique était formé de dix colonnes de chaque côté et cinq colonnes au fond, en comptant deux fois les colonnes d'angle, total : 23 colonnes. Nous nous trouvons ainsi d'accord avec Spon, Wheler et Chandler, suivant lesquels le portique inférieur était composé de vingt-deux colonnes, tandis que l'ordre supérieur en comprenait vingt-trois. La colonne impaire se trouvait au-dessus de l'entrée, qui, par cette disposition, était dégagée et spacieuse[2]. Spon et Chandler eussent dû ajouter que la vingt-troisième



Plan de la Basilique de Pompéi.

colonne V, de l'ordre inférieur, avait été enlevée à l'époque de la transformation du Parthénon en église, afin de donner un libre passage par la nouvelle entrée transportée à l'occident. On avait dû en même temps substituer aux deux morceaux d'architrave restés sans appui, une architrave d'une seule pièce et de la largeur de deux entre-colonnements.

Les savants et les architectes sont loin d'être d'accord sur une question bien importante, dont aujourd'hui on demanderait en vain la solution au monument lui-même. Le Parthénon était-il couvert ? L'existence de la galerie qui de trois côtés régnait le long de la muraille n'est pas douteuse; il ne reste donc d'incertitude que sur la partie centrale. Les exemples antiques ne manqueraient pas à l'appui de l'opinion de ceux qui, comme M. Paccard, pensent qu'elle était entièrement hypœthre ou découverte. Pourtant, ici, il nous répugne de croire que cette statue d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias pour la conservation duquel on avait pris de si minutieuses précautions, soit restée exposée à la pluie et

1. *Voyages et recherches dans la Grèce.*

2. Spon et Wheler. *Voyage en Grèce,* 1676. Chandler. *Voyages.* T. II, p. 390.

au soleil, dont les effets désastreux n'eussent pas tardé à se faire sentir. Nous serions donc tenté de croire que la partie du temple en avant de la statue était seule hypœthre. Il est probable aussi que les chrétiens achevèrent de couvrir la nef centrale lorsqu'ils la transformèrent en église; cela expliquerait la nécessité dans laquelle ils se trouvèrent de percer une fenêtre dans l'abside qu'ils substituèrent au *pronaos*. Bien qu'il y ait peu de foi à ajouter aux dessins des voyageurs du XVIIe siècle, on pourrait cependant en tirer un indice en faveur de notre hypothèse. Dans le plan d'Athènes, dessiné par les capucins français vers 1670, aussi bien que dans la vue générale donnée par Spon en 1674 et dans celle qui accompagne la relation de Wheler[1], nous trouvons le Parthénon couvert dans toute son étendue. Notre conjecture se trouverait encore confirmée par cette obscurité du temple, qui étonna La Guilletière et que remarquèrent aussi Spon et Wheler.

Opisthodome. Nous avons dit que la partie occidentale ou postérieure de la cella était occupée par l'opisthodome F. Dans celui-ci, outre l'argent provenant des revenus publics et des contributions des villes de la Grèce, du φορός, destiné primitivement à soutenir la guerre contre les Perses[2], on conservait toujours au moins mille talents (5,400,000 francs), pour les dépenses imprévues de l'État[3].

Au commencement de la première guerre du Péloponèse (432 avant

1. Ces planches sont reproduites dans le bel ouvrage de M. de Laborde, *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*.

2. « Les Athéniens, investis du commandement que les alliés leur avaient déféré en haine de Pausanias, fixèrent l'apport de chaque ville dans la lutte contre le barbare; aux uns, ils demandèrent de l'argent, aux autres des vaisseaux. Le prétexte était de ravager les terres du roi de Perse, en représailles de ce qu'on avait souffert. C'est alors que fut instituée chez les Athéniens la magistrature des *hellénotames* chargés de percevoir le *phoros*. On désignait sous ce nom la contribution en argent. Le premier *phoros* fut fixé à 460 talents. Ce trésor était déposé à Délos, et les assemblées se tenaient dans le temple. » Thucydide. L. I, § 96.

« Aristide conseilla à tous les alliés de convoquer une assemblée, et d'y proposer le transfèrement et le dépôt du trésor général à Délos. Cet argent était le fruit de l'impôt que chaque ville, pour faire face aux dépenses d'une guerre probable avec les Perses, devait payer selon ses moyens. La somme totale de ce trésor était de 560 talents. Chargé lui-même de la fixation de cet impôt, il en fit la répartition avec tant d'exactitude et d'équité qu'il s'attira l'estime de toutes les villes. »

Diodore de Sicile. L. XI, 46-47.

Cf. Cornelius Nepos. *Aristide*, 3.

Nous avons vu, déposées dans le musée des Propylées, les curieuses inscriptions qui ont fait connaître la part que chacun des peuples de la Grèce prenait à cette contribution.

3. « Les Athéniens décrétèrent que, sur les sommes déposées à l'Acropole, 1,000 talents seraient prélevés pour être mis à part sans qu'on pût les dépenser, et que le reste serait consacré aux frais

Jésus-Christ), époque de la plus grande puissance d'Athènes, six mille talents (32,400,000 francs), selon Thucydide, étaient déposés dans l'opisthodome[1]. Quelques années auparavant, le dépôt avait atteint l'énorme somme de 10,000 talents (54 millions de francs[2]), mais on sait qu'une partie de ces trésors avait été détournée de sa destination et employée par Périclès à l'embellissement d'Athènes[3]. Là aussi étaient inscrits les noms de tous les débiteurs de l'État, nommés pour cela ἐγγεγραμμένοι ἐν τῇ Ἀκροπόλει, *inscrits dans l'Acropole*, et, après l'acquittement de leur dette, ἐξ Ἀκρόπολεως ἐξαληλιμμένοι, *effacés de l'Acropole*. Les particuliers mettaient en dépôt dans l'opisthodome les sommes d'argent et les objets précieux qu'ils n'osaient garder chez eux[4]. On y conservait

de la guerre (du Péloponèse). La peine de mort fut prononcée contre quiconque parlerait de toucher à ces 1,000 talents ou proposerait un décret dans ce sens, à moins que ce ne fût pour repousser une armée d'invasion venant par mer attaquer la ville. » THUCYDIDE. L. II, § 24.

Cependant, en l'an 412, après les désastres de l'expédition de Sicile et de la guerre du Péloponèse, les Athéniens se servirent de cette réserve pour reconstruire leur flotte.

Le trésor du temple de Minerve fut, plusieurs siècles après, pillé par Verrès, et ce sacrilége est l'un des crimes que Cicéron (*Verr.* II, *or.* I, 17) reproche à l'avide proconsul.

1. « Périclès dit aux Athéniens qu'il fallait avoir toujours les alliés sous leur main; car, disait-il, c'est d'eux que dépend la puissance de la république, grâce au tribut qu'ils payent; et à la guerre, c'est la prudence et l'abondance d'argent qui, en général, assurent la supériorité. Comme motif de confiance, il leur dit que le tribut payé à la république par les alliés s'élevait en moyenne à 600 talents, sans compter les autres revenus, et qu'il restait encore à l'Acropole 6,000 talents d'argent monnayé. (Le maximum avait été de 9,700 talents, dont une partie avait été employée aux Propylées de l'Acropole, à d'autres constructions et au siége de Potidée.) Il ne comprenait pas, dans cette somme, l'or et l'argent non monnayé, résultant des offrandes privées ou publiques, les vases sacrés affectés aux cérémonies et aux jeux, les dépouilles des Mèdes et d'autres richesses du même genre qui n'allaient pas à moins de 500 talents. » THUCYDIDE. L. II, 13.

2. « Ces hommes, vos pères, qui ne caressaient pas leurs orateurs, qui n'en étaient pas chéris aussi tendrement que vous l'êtes des vôtres, commandèrent quarante-cinq ans à la Grèce, librement soumise, et déposèrent au delà de 10,000 talents dans la citadelle. » DÉMOSTHÈNES. 3e *Philipp.*

Le mot *opisthodome* était devenu synonyme de *trésor*, et c'est dans ce sens qu'il est employé par Démosthènes, Περὶ συντάξεως, et dans son discours contre Timocrate.

3. Le φορός avait été apporté de l'île de Délos à Athènes sous prétexte de le mettre plus en sûreté; Périclès crut pouvoir en disposer. « Il remonstroit aux Athéniens qu'ils n'estoyent point tenus de rendre conte de ces deniers à leurs alliez, attendu qu'ils combatoyent pour eux et qu'ils tenoyent les Barbares loin de la Grèce, sans qu'eux contribuassent pour ce faire vn seul homme, vn seul cheval ni vn seul vaisseau, ains seulement de l'argent, lequel n'est plus à ceux qui le payent, ains à ceux qui le reçoivent, et qu'estant leur ville bien prouueuë de toutes choses nécessaires pour la guerre, il estoit honneste d'employer le surplus de ces finances en choses qui, à l'avenir, quand elles seroient paracheuées, leur apporteroyent gloire sempiternelle. » PLUTARQUE. *Périclès.*

4. « Nous les mettrions en dépôt dans l'Acropole, sous un sceau, comme on fait pour l'or. » PLATON. *Dial. Menon.*

Il paraît qu'il y avait aussi des trésors déposés dans d'autres temples, d'après ce passage de Thucydide, qui fait suite à celui que nous avons cité ci-dessus, note 1 :

« Il énuméra aussi les richesses des autres temples, qui étaient assez considérables, et dont ils

les offrandes faites à la déesse, les *ex-voto*, ἀναθήματα[1]; enfin les dépouilles précieuses enlevées aux Perses, et entre autres le trône à pieds d'argent sur lequel Xerxès s'était placé pour assister au combat de Salamine[2]. Les deux divinités gardiennes du trésor déposé dans l'opisthodome étaient Jupiter Sauveur, Ζεύς Σωτήρ, et Plutus, représenté avec des ailes et par exception jouissant de la vue[3]. Ces richesses étaient confiées aussi aux soins, sans doute plus efficaces, des hellénotames[4], caissiers qui étaient changés tous les quatre ans, et qui transmettaient à leurs successeurs des inventaires gravés sur marbre, dont le musée des Propylées renferme encore de nombreux fragments[5].

La largeur de l'opisthodome était naturellement la même que celle du temple, 19m,35, et sa longueur atteignait 14m,70, c'est-à-dire près du tiers de la mesure totale de cella.

pourraient se servir, y compris même les ornements d'or qui couvraient la statue de la déesse, si toutes les autres ressources faisaient défaut. » L. II, 13.

Un usage analogue existe encore aujourd'hui chez les musulmans qui déposent dans les mosquées leurs richesses en des coffres à peine fermés. Il est sans exemple que l'on ait violé ces dépôts placés sous la sauvegarde de la religion.

1. « Les offrandes ou dons sacrés, ἀναθήματα, sont, le plus souvent, des couronnes, des coupes, des encensoirs, des vases d'or et d'argent, des amphores, etc. »
Pollux. *Onomast.* L. I, c. I, § 25.

« Polémon le Périégète a écrit quatre livres entiers sur les offrandes qui étaient consacrées dans le Parthénon. » Strabon. L. IX, c. I.

Ce Polémon avait laissé plusieurs autres ouvrages également perdus, mais dont le souvenir nous a été conservé par Athénée. Après avoir cité (L. IX) son traité sur les *ex-voto* de l'Acropole, il extrait des passages d'un ouvrage *sur les peintres*, dédié à Antigonus, et de plusieurs autres *sur les voiles consacrés dans le temple de Carthage* (L. XII), *sur le Pœcile de Sicyone*, et de deux livres intitulés *Helladiques* et *Réponses à Néanthe* (L. XIII).

2. Harpocration et Suidas. Eschyle, *les Perses*. Plutarque, *Vie de Thémistocle*.

3. « Nous allons mettre Plutus à la place de Jupiter, qui gardait le trésor de la déesse. »
Aristoph. *Plutus*.

« Le plus grand bonheur est arrivé à Plutus : il était aveugle; ses yeux brillent d'un vif éclat, grâce aux soins d'Esculape. » *Id.* *id.*

La fable de cette comédie roule tout entière sur la vue rendue à Plutus.

Cf. Thucydide. L. II. — Philostrate, Εἰκον, 42. — Démosthènes. *Schol. Orat.* 3 *in Timocrat.*

4. Ce mot, qui signifie *trésorier de la Grèce*, indique que, dans le principe, ces fonctionnaires avaient été institués seulement pour surveiller la contribution de la Grèce déposée à Athènes.

5. Cinq de ces inscriptions, plus ou moins complètes, figurent au *British Museum, Elgin Saloon*, sous les numéros 185, 267, 276, 282 et 379.

Les auteurs anciens font fréquemment allusion aux trésors de l'opisthodome.

Deméas. « Oui, tu t'es enrichi en entrant par dessous terre dans l'intérieur du Parthénon. »

Timon. « Je n'y suis jamais entré, et personne ne croira ta langue. »

Deméas. « Alors tu veux y entrer, et tu as déjà volé le trésor qui s'y trouve. »
Lucien. *Timon le Misanthrope.*

« N'y compte pas, tant que l'on gardera des sommes immenses dans le temple de Minerve. »
Aristoph. *Lysistrate.*

Par une erreur difficile à justifier, Spon et Wheler, et après eux Stuart et Chandler, ont avancé que le plafond de l'opisthodome était soutenu par six colonnes disposées sur deux rangs. Or, l'opisthodome ayant encore moins de profondeur que de largeur, il eût été impossible d'y placer six colonnes espacées selon les règles dont les Grecs ne se sont jamais entièrement départis. Nous devons donc admettre, avec tous les architectes et archéologues modernes, que les colonnes n'étaient qu'au nombre de quatre; et si l'on n'acceptait pas l'opinion de M. Paccard, qui croit le pavé de l'opisthodome une restauration de l'époque romaine, cette hypothèse serait encore justifiée par la remarque que fit M. Cockerell de quatre dalles carrées régulièrement placées sur le sol, et ayant dû porter autant de colonnes; l'architecte anglais dit aussi avoir vu sur l'une d'elles une trace ronde de quatre pieds de diamètre qu'il pense être l'indication d'une *colonne ionique*. Mais le diamètre de ce cercle, qui, du reste, a depuis longtemps cessé d'être visible, ne serait même pas égal à celui des colonnes doriques du *posticum*, qui ont 1m,70. Nous ne croyons donc pas qu'on doive en tenir compte, car il conviendrait bien moins à une colonne ionique dont la base eût laissé une trace encore plus large.

Avec les données fort restreintes et contradictoires que nous possédons, pouvons-nous décider auquel des deux ordres appartenaient les colonnes de l'opisthodome? Nous pensons qu'il y aurait peut-être témérité à le faire jusqu'au jour où un heureux hasard aura fait retrouver quelque élément de ces colonnes entièrement disparues, aussi bien qu'un pilier de briques que les Turcs avaient substitué à l'une d'elles déjà brisée au XVIIe siècle. Spon et Wheler, qui virent les colonnes en place, les disent de même ordre et de même grosseur que les colonnes doriques du *posticum*, et Stuart a accepté leur témoignage. D'un autre côté, M. Penrose, dans ses *Principes d'architecture athénienne*, et M. Paccard, dans sa *Restauration du Parthénon*, les supposent ioniques, et l'exemple de l'ordre intérieur des Propylées semble justifier cette hypothèse. De plus, la hauteur du plafond de l'opisthodome, indiquée encore par des restes de corniche, paraît en effet exiger l'emploi d'un ordre de proportion plus allongée que le dorique, le plus court des ordres grecs[1].

1. Au *British Museum, Elgin Saloon*, on montre, sous le numéro 400, une partie d'une volute corin-

Nous croyons avec MM. Penrose, Paccard, et Beulé que, dans l'antiquité, aucune communication n'existait entre le temple et l'opisthodome, qui était loin d'avoir le même caractère religieux. Nous n'en voudrions d'autre preuve que le fait mentionné par Plutarque[1] du logement dans son enceinte de Démétrius Poliorcète qui en fit le théâtre des plus odieuses débauches. Quelque avilis que fussent les Athéniens[2], ils n'eussent sans doute pas souffert la profanation du temple de la divinité protectrice de leur ville.

Sculptures. Passons maintenant à l'examen des admirables chefs-d'œuvre dont la sculpture avait enrichi le Parthénon. Cinq grands ouvrages en ce genre avaient fait du temple de Minerve la merveille des merveilles; c'étaient les deux frontons, les métopes, la frise de la cella, et la statue colossale de Minerve en or et en ivoire. Une grande partie de ces sculptures était encore en place au commencement de ce siècle; mais, par malheur, lord Elgin, qui était ambassadeur à Constantinople, obtint, en 1801, du gouvernement turc un firman qui l'autorisa *à élever un échafaudage autour de l'ancien temple des idoles pour mouler en plâtre les ornements et les figures, et de plus à enlever les pierres où se trouvaient des inscriptions ainsi que les statues conservées.* On assure qu'il en coûta 74,000 liv. st. (1,850,000 francs) à lord Elgin pour s'approprier les plus belles parties du monument qu'il fut possible de transporter à Londres. Du reste, cette barbare spéculation ne fut guère

thienne qui, dit la notice, a appartenu à un chapiteau de l'intérieur du Parthénon. C'est évidemment une erreur; l'ordre corinthien n'était pas encore employé à Athènes au temps de Périclès.

1. « Adonc quoiqu'auparauant les Athéniens semblassent auoir desployé entièrement leur arrière espargne à lui décerner toutes sortes d'honneurs à l'envi l'un de l'autre, si trouuèrent-ils encore d'autres tous nouueaux moyens de lui gratifier et de le flater : car ils ordonnèrent que le derrière du temple de Minerue, qui s'appeloit Parthénon, comme qui diroit le temple de la Vierge, lui seroit préparé et acoustré pour son logis pour y faire sa résidence : et disoit-on que c'estoit la déesse Minerue qui le recevoit et le logeoit chez elle. Mais, à la vérité, c'estoit un hoste trop peu chaste et pudique pour penser qu'une déesse vierge prist à gré qu'il fust logé auec elle. »

Plutarque. *Vie de Démétrius.*

Quelques lignes plus bas, l'historien donne des détails, qui ne peuvent trouver place ici, sur les orgies auxquelles se livra, dans l'opisthodome, le conquérant d'Athènes. A l'occasion de son séjour dans le Parthénon, Plutarque cite ces deux vers tirés de l'une des pièces du poëte Philippide :

Lui qui du Parthénon avait fait une auberge,
Et logé sa maîtresse au temple de la Vierge.

2. Voy. dans le *Deipnosophiste* d'Athénée, L. VI, le récit des flatteries incroyables que les Athéniens ne rougirent pas de prodiguer à Démétrius.

profitable à son auteur, car, en 1816, la collection entière ne lui fut achetée pour le Musée Britannique, par acte du parlement, que 35,000 liv. st. (875,000 francs) et un des plus illustres compatriotes du spoliateur du Parthénon, lord Byron, voyant son nom gravé sur une colonne du temple, écrivit au-dessous : *Quod non fecerunt Gothi, Scotus fecit.* Il est vrai que lord Elgin s'est acquis une célébrité qu'eût enviée Érostrate, et que, pour consoler les Athéniens des trésors qu'il leur arrachait, il a fait don à la ville d'une horloge placée dans la tour du bazar et accompagnée de cette pompeuse inscription :

THOMAS COMES
DE ELGIN
ATHENIEN. HOROL. D.D.
S.P.Q.A. EREX. COLLOC.
A.D. MDCCCXIV[1].

Il n'eût peut-être pas été impossible d'excuser jusqu'à un certain point les déprédations de lord Elgin, qui pouvait alléguer pour sa défense le désir de sauver d'une destruction prochaine des chefs-d'œuvre exposés chaque jour à la barbarie iconoclaste des Turcs, alors maîtres de la Grèce ; mais comment justifier la brutalité avec laquelle il arracha sa proie, brisant les monuments, souvent même, ainsi que nous le verrons à l'Érechthéion, enlevant des colonnes, des cariatides, sans s'inquiéter de la chute des entablements auxquels elles servaient de support, semblable enfin à un sauvage qui mettrait en pièces une précieuse coupe de Cellini, pour s'approprier quelques pierres qui s'y trouveraient enchâssées ? Ce n'est point ainsi qu'au siècle précédent en avait agi l'ambassadeur de France, M. de Choiseul-Gouffier, qui n'avait rapporté que quelques moulures, une métope et un fragment de frise depuis longtemps détachés du monument.

Frontons. Le sommet des frontons, ἀετοι, avait pour ornement une énorme palmette, dont on a retrouvé quelques débris ensevelis aujourd'hui dans une casemate où viennent s'enfouir, au fur et à mesure de leur découverte, les fragments d'architecture que les fouilles mettent au jour pour un moment. Cette palmette était-elle, comme au temple

1. Le gouvernement anglais a depuis envoyé à Athènes la collection des plâtres des sculptures du Parthénon ; elle a été déposée dans une petite mosquée voisine de la Tour des vents.

d'Égine, accompagnée de deux statues placées comme des supports héraldiques? C'est ce qu'il est impossible de vérifier aujourd'hui, la partie supérieure des frontons manquant à l'une et à l'autre façade. En revanche, il est facile de s'assurer, par les traces qui existent encore, que les extrémités de chaque fronton portaient une statue, un griffon, un sphinx, un trépied, enfin une décoration quelconque.

Les sculptures qui ornaient les tympans des frontons n'étaient point des bas-reliefs, mais une réunion de figures en ronde bosse comme au temple de Jupiter Panhellénien dans l'île d'Égine.

Selon Pausanias[1], le fronton antérieur représentait la *Naissance de Minerve*[2], et le fronton postérieur la *Dispute de Minerve et de Neptune au sujet de l'Attique*[3]. Or, ceux qui avaient vu le fronton occidental intact, sinon dans ses détails, au moins dans toutes ses masses, avant l'explosion de 1687, sans s'arrêter à l'examen approfondi des sculptures, s'étaient accordés à y reconnaître la *Naissance de Minerve*, ou plutôt sa *Présentation par Jupiter aux dieux de l'Olympe*, et en avaient conclu que, contrairement à l'usage, la façade du Parthénon était tournée à l'occident. Ollier de Nointel, ambassadeur de France en 1674, partagea la même opinion, et les esquisses qu'il fit faire des figures déjà mutilées de ce fronton servirent encore à accréditer une erreur qu'elles eussent dû détruire[4]. Stuart le premier reconnut l'erreur, et avança que le

1. *Attic.* C. XXIV.

2. « Jupiter fit sortir de son cerveau la respectable Pallas, déesse vive et courageuse qui anime les guerriers, qui se plaît aux combats et au tumulte des armes. » HÉSIODE. *Théogonie*, v. 924.

3. « Voici, selon Varron, la raison pour laquelle cette ville fut nommée Athènes, qui est un nom tiré de celui de Minerve que les Grecs appellent *Athena*. Un olivier étant tout à coup sorti de terre en cet endroit et une source d'eau en un autre, ces prodiges étonnèrent le roi (Cécrops) qui députa vers Apollon de Delphes pour savoir ce que cela signifiait et ce qu'il fallait faire. L'oracle répondit que l'olivier signifiait Minerve et l'eau Neptune, et que c'était aux habitants à savoir de laquelle de ces deux divinités ils donneraient le nom à leur ville. Cécrops assemble tous les citoyens, tant hommes que femmes; car les femmes, parmi eux, avaient alors voix dans les délibérations. Comme il eut recueilli les suffrages, tous les hommes furent pour Neptune et toutes les femmes pour Minerve; et parce qu'il y avait une femme de plus, Minerve l'emporta. » SAINT-AUGUSTIN. *Cité de Dieu.*
Voy. p. 11.

4. Ces dessins à la mine de plomb et à la sanguine, par J. Carrey, ne rendent nullement le caractère des sculptures grecques; mais ils sont précieux cependant, parce que seuls ils nous ont conservé celles des compositions du Parthénon qui aujourd'hui sont détruites. Ce recueil existe au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (n° 616), où il est désigné à tort sous le nom de *Dessins de Nointel*. Il porte le titre plus extraordinaire encore de : *Sculptures du temple de Minerve à Athènes, bâti par Adrien.* Les dessins des deux frontons, exécutés par Carrey, ont été reproduits d'égale

fronton occidental était le fronton postérieur et représentait la *Dispute de Neptune et de Minerve,* tandis que c'était le fronton oriental qui avait dû offrir la *Naissance de la Déesse.* Quatremère de Quincy adopta cette opinion, et en fit le texte d'une savante dissertation en réponse à l'avis contraire émis par Barbié du Bocage, dans son *Atlas d'Anacharsis.* M. Bröndsted, à son tour, s'est rangé du côté de Quatremère de Quincy, et aujourd'hui l'avis des savants est unanime sur ce point.

Fronton oriental. Nous avons dit que le fronton oriental avait été en grande partie détruit par les chrétiens à l'époque où ils transformèrent le Parthénon en église[1]. Lorsqu'en 1674, quelques années avant le siége des Vénitiens, il fut dessiné par Carrey, il ne restait plus que sept figures et quatre têtes de chevaux plus ou moins mutilées, occupant à droite et à gauche les extrémités du tympan du fronton; il paraissait y avoir existé une vingtaine de figures en ronde bosse, hautes d'environ 4 mètres, proportion qui, d'en bas, devait les faire paraître de grandeur naturelle.

Les sculptures qui existaient au XVIIe siècle étaient encore en place au commencement de celui-ci, et elles ont pu être enlevées par lord Elgin et déposées au musée de Londres. Sous l'extrémité du rampant à gauche, on apercevait, semblant sortir de la base du fronton, la partie supérieure du corps d'Hypérion[2], guidant son char indiqué seulement par les têtes des quatre chevaux. Deux de ces têtes sont au musée de Londres[3]; les deux autres, mutilées et méconnaissables, sont restées en place. En continuant d'aller vers la droite, on trouvait un héros assis,

grandeur par M. de Laborde dans le premier volume d'*Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles.* Les frontons, les métopes et la frise, gravés également d'après les dessins de Carrey, ont été publiés par C.-P. Landon dans l'édition française de Stuart. T. IV.

Jacques Carrey, né à Troyes en 1646, et mort en 1726, était élève de Charles Lebrun. Il avait vingt-huit ans à l'époque de son voyage à Athènes, à la suite de M. de Nointel. A son retour à Paris, il travailla, sous la direction de son maître, à la galerie de Versailles. Après la mort de Lebrun, il se retira dans sa ville natale où il exécuta plusieurs œuvres importantes, entre autres une *Vie de saint Pantaléon* en six grands tableaux, suite qui se voit encore dans l'église placée sous l'invocation de ce saint.

1. Voy. planche III.

2. Hypérion, fils d'Uranus et frère de Neptune, épousa Thya, et fut père du Soleil, de la Lune et de l'Aurore; il est confondu quelquefois avec Hélios, le Soleil. Cette figure est au *British Museum, Elgin Saloon,* n° 91.

3. *Elgin Saloon,* n° 92. — Voy. page suivante.

figure d'une beauté et d'une force qui n'excluaient ni la grâce ni la pureté des formes.



Chevaux du Parthénon.

Dans cette statue, célèbre sous le nom de Thésée [1], M. Beulé croit reconnaître un Hercule à la peau de lion sur laquelle il repose.



Thésée ou Hercule.

Un groupe de Cérès et de Proserpine [2], principales divinités de l'Attique après Minerve, est assis sur le même siége et précède une femme debout, dans l'attitude d'une marche rapide, indiquée par ses draperies qui voltigent derrière elle [3]. On y reconnaît Iris, la messagère céleste, courant annoncer au monde la naissance de Minerve. Tout le milieu du fronton où se passait la scène principale a disparu. « C'est, dit poétiquement M. Beulé, comme une tragédie antique dont les chœurs seuls

1. *British Museum, Elgin Saloon*, n° 93.
2. *Ibid.*, n° 94.
3. *Ibid.*, n° 95.

nous seraient parvenus. » Toute restauration serait donc hypothétique. M. Beulé suppose qu'il ne manque que neuf à dix figures; on en compte douze dans la restauration proposée par M. Nolau[1]. Au centre devait être Jupiter assis sur son trône[2] ayant près de lui Junon, Vulcain et diverses autres grandes divinités de l'Olympe, témoins de la naissance miraculeuse de la déesse de la Sagesse[3].

De toutes ces figures, il n'a été retrouvé à terre, au-dessous du fronton, qu'un torse viril mutilé déposé aujourd'hui dans la casemate voisine de l'Érechthéion. Dans la partie du tympan qui succède à la brèche se présentait d'abord une femme ailée, dont le torse, renversé sur la base du fronton, avait échappé à Carrey, qui ne l'a point fait figurer dans son esquisse; ce doit être une Victoire[4]. A côté se trouvait le fameux groupe de trois femmes, dans lesquelles, malgré leur jeunesse, on s'accorde généralement à reconnaître les Parques[5], et dont les draperies sont peut-être les plus belles que nous ait léguées l'antiquité grecque. Enfin, la composition était terminée par la figure de la Nuit qui, s'enfonçant à mi-corps dans la base du fronton, guidait, comme Hypérion, son char attelé de quatre chevaux dont les têtes seules étaient visibles. Deux de ces têtes sont également au Musée de Londres[6]. Renversée par la chute de la partie du rampant qui la

1. *Les Antiquités d'Athènes et autres monuments grecs d'après les mesures de Stuart et de Revett*, enrichis des nouvelles découvertes. In-18. 1835.

2. « Le moine Cédrénus dit qu'au XIe siècle on voyait sur la place publique de Constantinople un Jupiter en marbre blanc de Phidias. Le dieu était assis sur un siége sans dossier, sorte de banc que recouvrait un tapis ou un coussin. Tels sont les siéges qui servent aux divinités sur la frise du Parthénon. Au milieu du VIIIe siècle, le Parthénon fut converti en église grecque. On construisit l'abside sur l'emplacement du pronaos, et, pour que les rayons du soleil pénétrassent par les petites fenêtres byzantines, on abattit la couverture du portique et le milieu du fronton oriental. Alors, neuf ou dix statues disparurent sans qu'on en ait retrouvé de traces. C'étaient précisément les principaux personnages de la grande composition qui représentait la Naissance de Minerve; Jupiter y occupait la première place. Je me suis demandé si ces statues, une fois enlevées par les chrétiens, n'ont pas été transportées à Constantinople, où les empereurs entassaient tous les chefs-d'œuvre que Rome avait respectés, et si le Jupiter du Parthénon n'était point celui dont parle le moine Cédrénus. Assis au centre du fronton, il contemplait sa fille qui venait de s'élancer de son cerveau, et « qui enlevait, « comme dit Hésiode, de ses épaules immortelles ses armes divines, et le cœur de Jupiter se réjouis- « sait. » E. Beulé. *La Jeunesse de Phidias* (*Revue des Deux Mondes*. Mars 1860).

3. La naissance de Minerve a fourni à Lucien le sujet de son huitième dialogue des dieux, intitulé *Vulcain et Jupiter.*

4. *British Museum, Elgin Saloon,* n° 96.

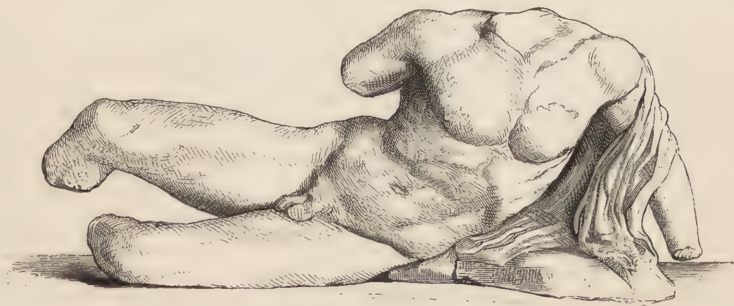
5. *Ibid.*, n° 97.

6. *Ibid.*, n° 98.

surmontait, la Nuit avait disparu au temps de Carrey et ne figure pas dans son dessin; elle a été retrouvée dans des fouilles opérées à l'angle sud-est du Parthénon et elle est déposée aujourd'hui dans l'enceinte du Parthénon.

Fronton occidental. Le fronton occidental, qui représente la *Dispute de Minerve et de Neptune*[1], était composé, selon toute apparence, à peu près du même nombre de personnages; il avait beaucoup moins souffert, et Carrey avait pu encore dessiner sur place vingt figures et deux chevaux; mais bientôt la maladresse des ouvriers de Morosini acheva de détruire ce qui venait d'échapper aux bombes et aux boulets de Kœnigsmark, et de ce vaste ensemble à peine reste-t-il quelques fragments disséminés à Londres, à Athènes, à Paris, retrouvés soit par lord Elgin, soit dans les fouilles exécutées depuis, et deux figures mutilées demeurées en place au fronton du Parthénon.

Ces deux figures, dans lesquelles ils avaient cru reconnaître Adrien et Sabine, sa femme, avaient paru à Spon, à Wheler, à Leroy, une preuve suffisante pour avancer que les frontons avaient été refaits sous cet empereur. Cette assertion était démentie par le style des sculptures mêmes, et si d'ailleurs nous nous en rapportons à Plutarque, à l'époque où vivait cet historien, les monuments élevés pour Périclès n'avaient pas encore besoin de restauration.



L'Ilissus.

Passant en revue les diverses figures de la composition que nous a conservée le dessin de Carrey, nous trouvons d'abord couchée sous l'angle de gauche la célèbre figure connue sous le nom de l'Ilissus[2], et

1. Voy. p. 11, note 2.
2. *British Museum, Elgin Saloon*, n° 99.

qui heureusement a échappé à la destruction. Après une lacune que remplissait peut-être la nymphe Callirhoé, sœur de l'Ilissus, se trouvaient les deux figures de Cécrops et de sa fille Aglaure encore en place aujourd'hui, celles mêmes qui ont été prises pour les statues d'Adrien et de Sabine. A la suite, entre Pandrose et Hersé, les deux autres filles de Cécrops, était le jeune Érichthonius[1], tenant la main de l'une d'elles et cherchant à l'entraîner loin d'un char monté par la Victoire[2], attelé



Tête de la Victoire.

de deux chevaux, qu'accompagne Érechthée et devant lequel se tenait Minerve. De cette déesse, il ne reste au Musée de Londres que la partie

1. Quatrième roi d'Athènes, fils, selon les uns, de Vulcain et de Minerve, selon les autres, de Vulcain et de la Terre, ou même de Vulcain tout seul.

. . . . *Sine matre creatam*
Lemnicolæ stirpem. . . . .

OVIDE. *Métam.* L. II.

2. Le torse de cette Victoire est au *British Museum, Elgin Saloon*, n° 105, et la tête apportée à Venise par le secrétaire de Morosini, San Gallo, fut retrouvée en 1824, lors de la démolition de la maison qu'il avait occupée, et acquise par un amateur allemand, David Weber, établi à Venise. Des mains de ses héritiers, ce chef-d'œuvre est passé dans celles de M. le comte Léon de Laborde, qui le possède aujourd'hui. Ce savant archéologue en a donné la description et une photographie dans son ouvrage sur *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*. T. II, p. 228.

supérieure de la tête[1], et un fragment de la poitrine couverte de l'égide[2]. Au même musée, on lui attribue aussi deux pieds fixés encore sur une plinthe[3]. Suivant l'opinion d'Ottfried Müller adoptée par M. Beulé, « Neptune a frappé la terre de son trident, et fait naître le cheval frémissant et indompté; Minerve aux yeux du dieu étonné l'a saisi, soumis au joug; on la voit le contenir d'un bras puissant, tandis que la Victoire et Érechthée, sur le char, tiennent les rênes d'une main déjà confiante[4]. » J'ai peine à accepter cette donnée; le char de la Victoire est attelé de deux chevaux, et ce n'est qu'un seul cheval que fit sortir du sol le coup de trident de Neptune. Je proposerai une explication, à mon sens, plus conforme au génie poétique des Grecs. La Victoire, sur son char, assistait à la lutte dont elle devait être le prix, et Minerve, arrêtant ses chevaux de son bras puissant, en prenait possession après la défaite de Neptune. Entre Minerve et le dieu des mers on chercherait vainement, il est vrai, l'espace nécessaire pour placer et l'olivier et le cheval qu'avaient fait naître les deux divinités rivales; mais comme, ainsi que nous le verrons, beaucoup d'accessoires de métal avaient été ajoutés aux marbres des frontons, il est assez vraisemblable que l'olivier de Minerve, aussi bien que le cheval de Neptune, n'y figurait qu'en bronze, de très-petite proportion et d'une manière en quelque sorte symbolique. Bien plus, il est probable que le cheval n'a jamais existé dans cette composition, et que le sculpteur s'était contenté, suivant une autre tradition plus répandue, de faire jaillir sous le trident de Neptune la source d'eau salée qui plus tard fut, comme l'olivier sacré, renfermée dans l'enceinte de l'Erechthéion.

Neptune, entièrement nu, semblait se reculer violemment et comme irrité de sa défaite. La partie supérieure de son torse est au Musée de Londres[5]. A sa suite venait Téthys, dont on croit que la tête est conservée à Paris, au Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale[6];

1. *British Museum, Elgin Saloon*, nº 101.

2. *Ibid.*, nº 102.

3. *Ibid.*, nº 256.

4. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 82.

5. *British Museum, Elgin Saloon*, nº 103.

6. On doit la découverte de ce magnifique fragment à M. Ch. Lenormant, qui, en 1846, l'a retrouvé parmi des débris de marbre recouverts de poussière qu'on venait de retirer des caves de la

elle se tenait debout devant Amphitrite assise. Derrière celle-ci, Latone, également assise, tenait dans ses bras Apollon et Diane enfants, dont les deux petits torses, joints à une partie des genoux de leur mère, sont au Musée de Londres[1]. Vénus reposait sur les genoux de Thalassa[2], sa



Tête de Téthys.

mère; enfin, vers l'angle du fronton, étaient trois personnages assis ou couchés, « deux femmes pour lesquelles, dit M. Beulé, on a choisi dans le cycle neptunien les noms de Leucothée[3] et de la nymphe Euryte; un homme qui sera, si l'on veut, Halirrhothius, fils de cette dernière et

Bibliothèque impériale. Voy. le *Mémoire* de M. Lenormant lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 11 juillet 1846, et inséré au *Moniteur des Arts*. T. IV, année 1847. — Le *Catalogue général et raisonné des camées*, etc., *de la Bibliothèque impériale*, par M. An. Chabouillet, n° 3275. — *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*, par M. de Laborde, ouvrage dans lequel on trouve une photographie de cette tête. T. I, p. 157.

1. *British Museum, Elgin Saloon*, n° 106.

2. Thalassa, la Mer. Hésiode (*Théog.*) la dit fille de l'Éther et d'Héméra (l'Air et le Jour); elle était au rang des divinités. Pausanias nous apprend que sa statue était placée, à Corinthe, auprès de celles de Neptune et d'Amphitrite; et que, sur la base d'un autre monument, elle était représentée en bas-relief, tenant sa fille Vénus.

3. Leucothée, la même qu'Ino, nourrice de Bacchus, à laquelle les dieux donnèrent ce nom après qu'elle fut admise au rang des divinités marines. Elle avait un autel dans le temple de Neptune, à Corinthe.

de Neptune. » La partie supérieure du corps d'Euryte avait sans doute été enlevée par un boulet ; la partie inférieure est restée en place, mais elle fait peu de saillie et il est difficile de l'apercevoir, à moins de monter sur le fronton par l'escalier de l'ancien minaret[1].

On reconnaît facilement, sur ce qui reste des sculptures de ce fronton, les traces d'ornements en bronze, la plupart dorés sans doute, qui en avaient fait partie. Le masque de Minerve conservé au Musée de Londres avait évidemment un casque de métal, et, autour de l'égide qui couvre le fragment du torse, on voit l'indication de serpents et d'une tête de Méduse également de bronze. Ce mélange de deux matières rend déjà plus vraisemblable un fait qui, pour choquer nos idées modernes, n'en est pas moins incontestable : toutes ces figures étaient coloriées et enrichies de dorures ; les yeux de la Minerve étaient même formés de quelque matière précieuse qui, en disparaissant, a laissé les orbites vides.

On est habitué à reporter à Phidias tout l'honneur des sculptures et parfois même de l'architecture du Parthénon. Quelque longue qu'eût été la vie d'un homme, elle n'eût jamais suffi à une pareille entreprise, et cependant les travaux du temple de Minerve ne furent pas les seuls qui marquèrent la glorieuse carrière de Phidias. Force est donc de convenir que s'il eut la suprême direction de ces travaux, s'il en exécuta lui-même quelques-uns, si d'autres furent la reproduction en marbre de ses compositions, d'autres aussi furent l'œuvre d'artistes d'un talent déjà éprouvé et dont il dut respecter l'indépendance. Nous ne pouvons suivre ici M. Beulé dans l'intéressante discussion à laquelle il se livre pour rechercher les véritables auteurs des frontons du Parthénon[2] ; nous nous contenterons de dire qu'il établit, de la manière la plus probable et par les distinctions les plus ingénieuses, que le fronton oriental fut l'œuvre de Phidias aidé de ses élèves et surtout d'Agoracrite, le plus habile et le plus aimé, tandis que le fronton occidental est dû au ciseau d'Alcamène, son émule plutôt que son disciple.

MÉTOPES. La seconde suite de sculptures du Parthénon était composée des métopes qui, décorant la frise extérieure, alternaient avec les tri-

1. Au *British Museum, Elgin Saloon,* sous les numéros 178, 310-315 et 341, on conserve plusieurs autres fragments que l'on croit aussi avoir appartenu aux frontons du Parthénon.

2. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 94 et suiv.

glyphes entre lesquels elles étaient glissées dans des coulisses par la partie supérieure que fermait ensuite la corniche. Les métopes ont une hauteur de 1^{m},335 sur une largeur de 1^{m},270; celles qui sont voisines des angles sont un peu plus étroites. Cet excès de la hauteur sur la largeur fait voir que l'architecte avait en vue de les faire paraître carrées malgré la saillie de la bande de l'architrave. Les figures s'en détachaient presque en ronde bosse, et, si elles avaient ainsi un relief beaucoup plus prononcé que celles de la frise intérieure du portique, c'était parce qu'elles n'étaient pas destinées comme celles-ci à décorer un mur uni et à être vues de près [1], et qu'elles devaient au contraire produire leur effet au milieu d'ornements d'architecture très-saillants, par lesquels il fallait qu'elles ne fussent pas écrasées.

Les métopes du Parthénon étaient au nombre de 92 : 14 à chaque face, 32 à chaque côté du temple; un assez grand nombre avaient échappé aux ravages du temps et à l'explosion de 1687, quand le monument fut livré aux déprédations de lord Elgin. Dix-sept des métopes qu'il arracha en brisant les triglyphes arrivèrent à Londres, où elles font l'ornement du Musée Britannique. Plusieurs ont été englouties entre le cap Malée ou Saint-Ange et l'île de Cérigo (l'ancienne Cythère), dans le naufrage d'un bâtiment qui transportait divers objets d'antiquité pour le compte de lord Elgin [2].

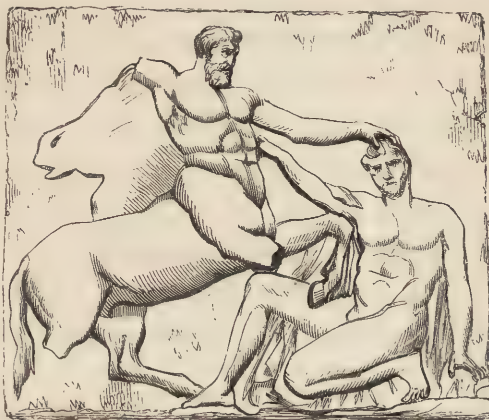
Une métope est au Musée du Louvre; elle était hors de place depuis longtemps quand elle fut rapportée en France par M. de Choiseul-Gouffier qui en avait fait l'acquisition avec l'aide du consul de France à Athènes, M. Fauvel, qui a rendu à l'archéologie de si importants services. En 1818, après la mort de M. de Choiseul, ce marbre précieux a été acquis pour le Musée au prix de 25,000 francs.

1. « Phidias possédait des notions très-étendues sur l'art de construire, au moins sur la partie théorique. Comment sans cela eût-il pu surveiller les travaux d'architectes tels qu'Ictinus et Callicrate? Comment eût-il montré, dans le Parthénon, une admirable intelligence des besoins de l'architecture et sacrifié toutes les prétentions de la sculpture, lui sculpteur, à l'harmonie et à l'effet général du monument? C'est ainsi qu'il donne aux métopes un relief exagéré contraire à ses principes, pour qu'elles soient en rapport avec les fortes saillies de l'entablement. La frise de la cella, au contraire, tant son relief est léger, tant ses proportions sont petites pour la hauteur qu'elle occupe, n'attire que faiblement les regards; elle leur échappe quelquefois; mais il fallait ne pas écraser une muraille lisse par l'importance des sculptures et la couronner au contraire d'un bandeau délicat. »
BEULÉ. *La Jeunesse de Phidias* (*Revue des Deux Mondes*, mars 1860).

2. *Voyages de Chandler*, traduction française publiée en 1806. Notes de MM. Servois et Barbié du Bocage.

Aujourd'hui quatorze métopes, la plupart fort endommagées, sont encore en place; une métope presque complète, mais mutilée, et quelques fragments ont été retrouvés dans les déblayements exécutés au Parthénon sous la direction de M. Pittakis, et ils sont déposés dans l'enceinte de l'opisthodome. Les autres métopes ne nous sont connues que par les dessins de Carrey. Ces divers bas-reliefs ont été publiés maintes fois en tout ou en partie, et entre autres par Stuard, Legrand, Bröndsted, etc.

Les métopes de Londres et de Paris, provenant toutes du côté méridional du temple qui était le mieux conservé, puisque, lorsque Carrey les dessina, il n'y manquait que quelques bras et quelques têtes [1], représentent en général des épisodes du combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie [2]; mais quelques autres sujets



Métope.

1. « A l'est et à l'ouest, toutes les métopes sont à leur place, frustes plutôt que mutilées, tant le fanatisme a mis de persévérance à les anéantir. On voit que des échafaudages ont été dressés, que des ouvriers ont travaillé à grands coups de marteau, ici nivelant complétement la dalle de marbre, là satisfaits de rendre méconnaissables les sujets et les personnages qu'on y avait sculptés. Les métopes du nord ont été défigurées de la même manière. Était-ce l'église, était-ce la mosquée qu'on purifiait ainsi en faisant disparaître les images profanes? Peu importe de savoir qui a encouru, des Grecs ou des Turcs, une indignation qui ne remédierait à rien. On ignore même, ce qui serait plus intéressant, quelle cause avait fait épargner les trente-deux métopes du sud. Comme ce côté du temple est tourné vers le dehors de la forteresse et voisin du mur d'enceinte, on n'y passait jamais. Avait-on calculé que les regards n'auraient pas lieu d'être blessés? »

E. Beulé. *Acropole d'Athènes.* T. II, p. 112.

2. Aux noces de Pirithoüs, les Centaures s'étant enivrés insultèrent les femmes des Lapithes, habitants de la Thessalie et sujets de Pirithoüs. Thésée, ami de ce prince, à la tête des Athéniens, se réunit aux Lapithes; un grand nombre de Centaures furent tués et le reste prit la fuite. « Non,

se trouvaient dans celles qui ont disparu ou qui sont restées en place. M. Beulé, parmi ces sculptures presque toutes méconnaissables, a cependant cru distinguer : à la façade orientale, Minerve combattant un Titan ou repoussant Vulcain, la déesse combattant Encelade, domptant Pégase pour le procurer à Bellérophon, etc., et quelques traits de l'histoire des héros qu'elle inspirait ou protégeait, Hercule, Persée et Thésée; au côté nord, quelques restes d'hommes et de chevaux dans lesquels il est difficile de voir, comme l'ont prétendu quelques voyageurs, le combat des Amazones; enfin, sur la façade occidentale, une série d'engagements entre des guerriers à pied et alternativement entre un piéton et un cavalier, compositions qui lui paraissent inspirées non plus par la fable, mais par l'histoire, et qu'il pense représenter des victoires remportées par les Athéniens sur les Perses[1].

Nous ajouterons que rien ne nous semble plus admissible que cette supposition. Était-il un sujet qui fût plus à sa place sur une frise qui précédait cet opisthodome, rempli des dépouilles des Perses et des trésors amassés pour les combattre de nouveau, si jamais ils osaient remettre le pied sur le sol de la patrie?

Enfin, au côté méridional du temple, les dessins de Carrey nous

dit Nestor (*Iliade*. L. I), jamais je n'ai vu, et je ne verrai sans doute jamais des héros tels que Pirithoüs, Drias, pasteur des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphème, et le fils d'Égée, Thésée, semblable aux immortels. Ils étaient certes les hommes les plus courageux qu'ait nourris la terre; ils combattirent de vaillants ennemis, les Centaures des montagnes, qu'ils exterminèrent dans une lutte terrible. » La tradition que nous fournit Homère sur les commencements de cette lutte diffère un peu de celle généralement adoptée : « Jadis, dit-il (*Odyssée*. L. XXI), le vin fit perdre la raison au fameux Centaure Eurythion, lorsqu'il était chez les Lapithes, auprès du magnanime Pirithoüs; quand le vin eut troublé ses sens, il devint furieux et commit des crimes épouvantables dans le palais même de Pirithoüs; mais la colère s'empara bientôt de tous ces héros réunis; ils se jetèrent sur Eurythion, le traînèrent hors du vestibule et lui coupèrent avec l'airain cruel le nez et les oreilles. Le Centaure Eurythion, vivement offensé, s'en alla couvert de honte et après avoir subi le châtiment d'une aberration funeste due à son esprit insensé. Voilà quelle fut l'origine de la guerre qui eut lieu entre les Centaures et les Lapithes. »

Le souvenir d'une victoire, due en grande partie à l'intervention de leur héros et de leurs ancêtres, dut être cher aux Athéniens; aussi ce combat devint-il un des thèmes favoris des sculpteurs, des peintres et des poëtes de l'antiquité; on le trouve reproduit sur un grand nombre de bas-reliefs et de vases peints, et sur l'une des fresques trouvées à Herculanum (*Herculanum et Pompéi*. II, pl. 18. Didot), et il a été chanté ou décrit par Hésiode. *In scut.*, v. 177; par Plutarque. *Vie de Thésée;* par Diodore de Sicile. L. IV; par Strabon. *Rer. geog.* L. IX; par Virgile. *Georg.* L. III, *Énéide*. L. IV, et *Culex*, v. 28; par Ovide. *Mét.* L. XII et XIV, et *Amores*. L. II, *Eleg.* 12; par Properce. L. II, *Eleg.* 6; par Stace. *Thébaïde*. L. VI, etc. Suivant Ælien (*Hist. diverses*), un poëte antérieur à Homère, Mélisandre de Milet, avait décrit aussi le combat des Centaures et des Lapithes.

1. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 118.

apprennent qu'outre les vingt-trois métopes représentant des combats de Centaures et de Lapithes, il y en avait neuf dont les sujets étaient empruntés aux anciennes traditions relatives à l'origine d'Athènes[1].

La métope du Louvre, l'une des mieux conservées, bien que les têtes et quelques autres parties aient dû être refaites par Lange, d'après l'esquisse de Carrey, offre un vieux Centaure saisissant une femme qui cherche à échapper à sa poursuite; elle séparait les dixième et onzième triglyphes de la frise méridionale à partir de la façade du temple[2].

Des dix-sept métopes du Musée Britannique, quinze représentent des combats singuliers et à succès variés entre un Athénien ou un Lapithe et un Centaure; la seizième, provenant de l'angle droit du côté septentrional du temple, représente deux femmes, l'une debout, l'autre assise sur un rocher; on voit seulement un cavalier sur la dix-septième qui appartenait à l'angle gauche de la façade occidentale[3].

La métope déposée à Athènes dans l'enceinte du Parthénon offre un Centaure enlevant une femme.

Enfin, deux têtes provenant de l'une des métopes ont été découvertes au Musée de Copenhague par M. Bröndsted[4]; elles ont été apportées en Danemark, en 1688, par un certain capitaine Hartmand[5], l'un des compagnons de Kœnigsmark au funeste siége de l'Acropole. Ces têtes sont celles d'un Centaure et d'un jeune homme. A la dernière on remarque tout autour un enfoncement et au front un petit trou qui annoncent assez clairement l'existence d'un ornement en métal, une bandelette large de 0^{m},03 à 0^{m},04, dorée et ornée sur le devant d'un bouton ou d'une agrafe.

Le mérite des métopes qui sont parvenues jusqu'à nous est très-

1. Voy. Bröndsted. *Voyages et recherches dans la Grèce.* 2e livr., p. 207 à 267.

2. Comte de Clarac. *Description du Musée des antiques du Louvre.*

3. *British Museum, Elgin Saloon,* n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 16^{a} et 16^{b}. Sous les numéros 301 à 309, 321 et 323, on conserve au même musée divers fragments que l'on croit avoir fait partie d'autres métopes du Parthénon.

4. *Voyages et recherches dans la Grèce,* p. 171.

5. La note inscrite, en 1690, aux registres du Musée porte : « *Deux têtes de marbre qui ont été autrefois dans le temple de Diane, à Éphèse, envoyées d'Athènes par le capitaine Hartmand, l'an* 1688. »

Il ne faut pas s'arrêter à cette indication inventée par un rédacteur ignorant. Dès cette époque l'emplacement même du temple d'Éphèse était un problème, et il n'est guère probable que des sculptures en provenant eussent pu se trouver à Athènes.

inégal; dans toutes on trouve une connaissance remarquable du corps humain, mais dans la plupart on chercherait vainement la beauté idéale de l'art arrivé à son apogée. Toutes ont conservé le cachet réaliste de l'école archaïque, et, seules parmi les sculptures du Parthénon, elles rappellent les marbres du temple d'Égine[1].

Phidias, pour suffire aux innombrables et gigantesques travaux du Parthénon, dut appeler à lui tous les sculpteurs capables de le seconder. Les métopes, moins importantes que les sculptures des frontons, placées plus haut que la frise du portique et ne demandant pas la même homogénéité, séparées qu'elles étaient les unes des autres par les triglyphes, ne présentant d'ailleurs que des sujets simples, peu compliqués, pouvaient surtout être confiées à des mains différentes et plus ou moins habiles. Isolées au milieu des ornements saillants et secs de l'architecture, elles pouvaient aussi, avec moins d'inconvénient, présenter quelques-unes de ces formes anguleuses, reste du style de l'ancienne école, à laquelle Phidias put ainsi emprunter soit des artistes d'un talent déjà formé, soit aussi quelques-uns de leurs élèves influencés déjà par la nouvelle manière. Nous croirions difficilement pouvoir, avec M. de Clarac[2], attribuer quelques métopes à Alcamène, par la seule raison que, dans le fronton du temple de Jupiter à Olympie, il avait sculpté un Centaure voulant enlever une jeune fille[3]. Si d'ailleurs, comme nous le croyons, les figures du fronton occidental sont dues au ciseau d'Alcamène, la comparaison seule de ces sculptures avec les métopes suffit pour réfuter cette opinion.

Frise. La suite de sculptures la plus considérable du Parthénon est ce qui reste encore, soit sur place, soit dans les musées, de la frise[4] qui décorait la partie supérieure du mur de la cella à 13 mètres environ du sol, sous le portique. Cette frise, qui régnait sans interruption tout autour du temple, a $1^{m},425$ de hauteur, sur une longueur qui n'était pas moindre

1. Aujourd'hui à la Glyptothèque de Munich.

2. *Description du Musée des antiques du Louvre.*

3. Pausanias. *Élid.* L. I, c. 10.

4. Les Grecs donnaient à la frise le nom de ζωοφόρος, *porte-animaux*, parce que, suivant une tradition orientale, les sculptures des frises des plus anciens monuments étaient composées de suites d'animaux. Les Latins avaient emprunté ce mot, et on trouve dans Vitruve *zophorus*, employé dans ce sens.

de 159m,80. M. Bröndsted évalue à 320 le nombre des figures qu'elle devait contenir et dont les groupes variés représentaient la grande fête des Panathénées.

Ces fêtes en l'honneur de Minerve ou Athéna, établies vers l'an 1496 avant Jésus-Christ par Érichthonius[1], sous le nom d'*Athénées*, Ἀθήναια, furent renouvelées en 1313 par Thésée, qui leur donna celui de *Panathénées*, Παναθήναια (*Athénées universelles*), après qu'il eut réuni en une seule cité tous les peuples des *dèmes* de l'Attique[2]. Ces fêtes, les plus importantes de toutes celles qui se célébraient à Athènes, ne duraient dans le principe qu'un seul jour, mais plus tard on ajouta deux autres journées. Il y avait les petites et les grandes Panathénées : les petites, μικρὰ Παναθήναια, avaient lieu tous les trois ans, le vingtième ou vingt et unième jour du mois de Thargélion (mai[3]); les grandes, μεγάλα Παναθήναια, ne revenaient que tous les cinq ans au deuxième jour du mois d'Hécatombéon (juillet[4]). A cette époque on distribuait des couronnes d'or aux citoyens qui avaient bien mérité de la République, et les prisonniers obtenaient une liberté provisoire.

La principale cérémonie des grandes Panathénées consistait à con-

1. « Érichthonius, le premier, célébra les Panathénées et attela un char. »
Ister. *Atthid.* III, 7.

2. « Theseus appela tout le corps de la ville ensemble Athènes; puis institua la feste générale et le sacrifice cōmun appelé Panathenea. » Plutarque. *Thésée.*

3. Harpocration et Suidas. *In verb.* Παναθήναια.

4. Nous profitons de cette occasion pour donner dans leur ordre la liste des mois athéniens que nous aurons souvent occasion de citer dans le courant de cet ouvrage, faisant remarquer toutefois qu'ils ne répondent pas rigoureusement aux nôtres :

Hécatombéon,	Ἑκατομβαιών,	juillet.
Métagitnion,	Μεταγειτνιών,	août.
Boédromion,	Βοηδρομιών,	septembre.
Memactérion,	Μαιμακτηριών,	octobre.
Pyanepsion,	Πυανεψιών,	novembre.
Posidéon,	Ποσειδεών,	décembre.
Gamélion,	Γαμηλιών,	janvier.
Anthestérion,	Ἀνθεϛηριών,	février.
Elaphébolion,	Ἐλαφηβολιών,	mars.
Munychion,	Μουνυχιών,	avril.
Thargélion,	Θαργηλιών,	mai.
Scirophorion,	Σκιῤῥοφοριών,	juin.

sacrer à Minerve un vêtement de couleur jaune[1], et non pas blanche, comme l'ont avancé quelques auteurs, nommé *péplus*, πέπλος[2], sur lequel les prêtresses, aidées de deux jeunes filles âgées seulement de sept à onze ans, les Arréphores, Ἀῤῥηφόφοι, avaient brodé, outre les images des dieux protecteurs d'Athènes, les principales actions de la déesse, celles de Jupiter[3] et des héros fameux par leur valeur. De là l'expression proverbiale de ἄξιοι πέπλου, *dignes du péplus*[4], appliquée aux citoyens qui s'étaient distingués dans les combats et avaient bien mérité de la patrie. Le péplus qui devait, jusqu'aux Panathénées suivantes, orner l'antique simulacre de la déesse conservé dans le temple de Minerve Poliade, était porté suspendu au mât d'un vaisseau mû sur terre par un mécanisme caché[5].

La procession se composait de personnes des deux sexes et de tout âge ; elle était dirigée par des vieillards et des femmes âgées portant des branches d'olivier et appelés *Thallophores*, Θαλλοφόροι, porteurs de

1. De couleur de safran, κρόκινος, ainsi que le dit Euripide (*Hécube*, v. 468).

2. *Neque nisi quinto anno quoque posse invisere*
Urbem, atque extemplo inde, ut spectavisset peplum
Rus rursum confestim exigi solitum a patre.

Plaute. *Mercator*. Acte Ier, sc. 1re, v. 66.

« Il ne lui était permis de venir à la ville qu'une fois tous les cinq ans, et il n'avait pas plus tôt vu le péplus sacré que son père le renvoyait à la campagne. »

Sed magno intexens, si fas est dicere, peplo
Qualis Erechtheis olim portatur Athenis
Debita quum castæ solvuntur vota Minervæ.

Virgile. L'*Aigrette* (*Ciris*), v. 21.

« Mais s'enveloppant, s'il est permis de le dire, dans un large péplus tel que celui qui était porté autrefois dans la ville d'Erechthée, quand tous payaient la dette sacrée de leurs vœux à la chaste Minerve. »

3. « Dans la ville de Pallas, sur le voile à la couleur de safran de Minerve au beau char, représenterai-je l'attelage de ses coursiers sur un tissu nuancé des plus riches couleurs, ou la race des Titans que Jupiter, fils de Saturne, a foudroyés de ses flammes étincelantes. »

Euripide. *Hécube*, v. 468.

« Les Athéniens arrestèrent en cōseil de ville, qu'au voile ou bannière sacrée en laquelle estoyent les images des dieux, patrons et protecteurs de la ville, pourtraits de broderie, on y feroit encore pourtraire les figures d'Antigonus et de Démétrius... mais les dieux monstrèrent par plusieurs signes et présages qu'ils en estoyent offensez : car la bannière en laquelle, comme il auoit esté ordonné, on auoit fait pourtraire les images d'Antigonus et de Démétrius auec celles de Jupiter et de Minerve, ainsi cōme on la portoit en procession par la rue du Céramique, il se leua un orage et tourbillon de vent si impétueux, qu'il la deschira en deux par le milieu. » Plutarque. *Vie de Démétrius.*

Cf. Diodore de Sicile. L. XX, § 46.

4. « Gloire à nos pères ! Ils furent dignes de leur patrie et des honneurs du péplus. »

Aristoph. *Les Chevaliers*, v. 563.

5. Harpocr. *In* Πεπλ. Héliod. *Æthiop.* L. I. Philostrate. *In Sophist.* L. II.

branches[1]; venaient ensuite des citoyens armés[2], suivis des étrangers établis à Athènes, les Métœques, Μέτοικοι[3], vêtus de rouge, portant de petits vaisseaux, emblèmes de leur origine étrangère, remplis d'eau et de miel[4]; on les surnommait pour cela *Scaphéphores*, Σκαφήφοροι[5], porteurs de nefs. A la frise du Parthénon, ce ne sont que des espèces d'auges. Leurs femmes étaient nommées *Hydriaphores*, Ὑδριαφόροι[6], parce qu'elles portaient des vases remplis d'eau. De jeunes garçons couronnés de millet chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse[7]; de jeunes vierges, choisies parmi les premières familles d'Athènes[8], les

1. Hesych. *In* Θαλλοφ.

On choisissait, pour remplir les fonctions de thallophores, « les plus beaux vieillards, comme pour déclarer que la beauté est de tous les âges » (Xénophon. *Sympos.*), ce qui n'empêcha pas ce titre de devenir, dans le langage familier, synonyme de *ganache, vieille bête;* c'est en ce sens que ce mot est employé par Aristophane dans sa comédie des *Guêpes*. « La troupe des vieillards, dit-il, ne servirait plus de rien; nous serions tournés en ridicule dans les rues, et appelés partout *thallophores* et sacs à procès. »

2. « Harmodius et Aristogiton arrêtèrent leurs mesures avec leurs complices, et attendirent les grandes Panathénées, le seul jour où les citoyens qui devaient former le cortége pussent se rassembler en armes sans donner lieu au soupçon. » Thucydide. L. VI, c. 56.

3. Μετὰ, avec; οἶκος, maison.

Les métœques, admis par l'Aréopage et inscrits sur un registre public, jouissaient d'une partie des priviléges de la cité, moyennant un impôt qui frappait le sixième de leur revenu. Hercule, admis au ciel, où il n'était pas né, dit, en s'adressant à Jupiter : « Pour moi, mon père, *quoique je ne sois qu'un métœque,* je n'hésiterai pas cependant à dire mon avis. » Lucien. *Jupiter tragique.*

« Quand un esclave était affranchi, il ne passait pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés (des métœques), qui tenait à cette dernière par la liberté et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouissait. » Barthélemy. *Voy. d'Anach.* C. VI.

Les métœques, comme les autres Athéniens, étaient appelés à prendre part aux expéditions militaires. « A la fin de ce même été, dit Thucydide (L. II, § 31), les Athéniens en masse, *citoyens et métœques,* envahirent la Mégaride, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. »

Xénophon (*Revenus.* C. II) blâme cet usage. « L'État est mieux servi, dit-il, quand les citoyens tout seuls sont sous les armes, que quand on confond, comme aujourd'hui, dans une armée, Lydiens, Phrygiens et Syriens, et autres barbares de toute espèce; car voilà quels sont la plupart des métœques. »

4. Ælien. *Hist. div.* L. VI, c. 1.

5. Σκάφη, barque. Hesych. *Lexicon, verb.* Σκάφ.

6. Ὕδωρ, eau.

7. Héliod. *Æthiop.* L. I.

8. Il n'y avait pas que les Panathénées où figurassent les canéphores. Une insulte faite, dans une autre cérémonie, à la sœur d'Harmodius, fut la cause première de la chute des Pisistratides. « Hipparque, dit Thucydide, voyant ses avances repoussées par Harmodius, lui fit, comme il en avait formé le projet, un cruel outrage. On invita sa jeune sœur *à porter la corbeille* dans une solennité, puis on la chassa en prétextant qu'on ne l'avait pas même invitée, vu son indignité. Harmodius supporta impatiemment cet affront, et Aristogiton en fut encore plus indigné que lui. »

L. VI, c. 56.

Cf. Ælien. *Hist. div.* L. XI, c. 8.

Canéphores, Κανηφόροι [1], portaient dans des corbeilles tous les objets nécessaires au sacrifice. Ces objets étaient sous la garde spéciale de l'une d'entre elles, revêtue du titre d'*Archithéore*, Ἀρχιθέωρος [2]. Derrière les Canéphores, des siéges et des parasols [3] étaient portés par les *Diphrophores*, Διφροφόροι [4] (porteuses de siéges), filles des métœques [5];



Frise du Parthénon.

et des sacrificateurs, Θύταί, *popæ*, conduisaient des victimes. Enfin, la

1. De κάνης, corbeille. Hesych. et Harpocr. au mot Κανηφ.

Ce fut en la voyant figurer parmi les autres canéphores que Mercure devint amoureux d'Hersé, l'une des filles de Cécrops :

Illa forte die, castæ de more puellæ,
Vertice supposito festas in Palladis arces
Pura coronatis portabant sacra canistris.

Ovide. *Métam.* L. II, v. 711.

« Ce jour-là, suivant l'antique usage, de chastes vierges portaient sur leurs têtes, au temple de Pallas, paré pour la solennité, les objets sacrés dans des corbeilles couronnées de fleurs. »

Les canéphores portaient parfois au cou des colliers de figues sèches; on les trouve ainsi représentées sur plusieurs monuments antiques, et nous avons un témoignage écrit de cette coutume dans Aristophane :

« Devenue une belle fille, je fus canéphore, et je portai le collier de figues. » *Lysistrate*, v. 647.

2. Ἀρχὸς, chef; θεωρία, cérémonie.

3. Prométhée. « Donne-moi le parasol; si Jupiter m'aperçoit d'en haut, il croira que je marche à la suite d'une canéphore. »

Pistheterus. « Tiens, prends aussi cette escabelle. » Aristoph. *Oiseaux,* v. 1550.

4. Δίφρος, siége.

« Où est la diphrophore? » Aristoph. *Les Harangueuses.*

5. « Les Athéniens obligeaient les filles des habitants nouvellement établis chez eux à suivre les leurs dans les pompes sacrées, avec un parasol pour les garantir du soleil; les femmes à faire le même service auprès des femmes athéniennes, et les hommes à y porter des vases. »

Ælien. *Hist. div.* L. VI, c. 1.

marche était fermée par des enfants richement parés nommés *Pandamiques*, Πανδαμικοὶ.

Un édifice spécial, le *Pompeion*, Πομπεῖον, situé au pied et à l'ouest de l'Aréopage, était consacré au dépôt de tous les objets qui servaient aux pompes sacrées. « En entrant dans la ville, dit Pausanias, vous trouverez un édifice pour l'appareil des pompes religieuses qui se font, les unes tous les ans, les autres à des époques plus éloignées, » mais c'était dans le Céramique extérieur[1] que se faisaient les préparatifs des cérémonies, sous la direction des *Nomophylaques*, Νομοφύλακες, chargés de maintenir l'exécution rigoureuse de tous les rites consacrés par l'usage.

Outre la procession, la fête des Panathénées donnait lieu à des combats d'athlètes, à des exercices gymnastiques, Εὐανδρίας ἀγὼν[2], qui avaient lieu dans le stade panathénaïque, au bord de l'Ilissus; à des courses à pied, les *Lampadodromies*, Λαμπαδοδρομίαι, et *Lampadophories*, Λαμπαδοφορίαι, où chaque coureur tenait à la main une torche qu'il devait conserver allumée[3], courses qui, plus tard, furent remplacées par des courses équestres; à des concours de musique, de chant, de poésie lyrique[4] ou dramatique[5], dont les prix étaient une couronne d'olivier et un vase d'huile; enfin, à une danse, la pyrrhique, qui représentait le combat de Minerve contre les Titans[6]. On avait soin aussi d'entretenir des rapsodes pour chanter les poésies d'Homère dans ces occasions solennelles[7]. Les cérémonies se terminaient par un sacrifice

1. « La fête (des Panathénées) arrivée, Hippias, entouré de ses gardes, se rendit hors la ville, sur une place nommée Céramique, pour régler dans tous ses détails la marche du cortége. »
Thucydide. L. VI, c. 57.

2. Xénoph. *Sympos.* Démosth. *De coronâ.*

3. « Xénoph. *Symp.* Athén. *Deipn.* L. IV.
« Conte plutôt que tu courus sans laisser éteindre la torche. » Aristoph. *Les Guêpes.*

4. « Ce combat poétique avait été institué par Périclès. Le sujet proposé était l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton et de Thrasybule, dont le courage avait délivré la patrie des tyrans qui l'opprimaient. »
Philostr. *Vit. Apoll.* L. VII, c. 4.

5. Les pièces de théâtre représentées étaient au nombre de quatre, ce qui avait fait donner à ce concours le nom de τετραλογία.

6. Aristophane. *Les Nuées*, v. 984.

7. « Hipparque fut le premier qui apporta à Athènes les poëmes d'Homère et qui obligea les rapsodes à les chanter aux Panathénées. » Ælien. *Hist. div.* L. VIII, c. 2.

Il est vrai qu'ailleurs (L. XIII, c. 14) le même auteur dit que les poésies d'Homère furent rassemblées par Pisistrate, qui en forma l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Suivant Diogène Laërce, Solon fut le premier qui fit chanter les vers d'Homère dans les fêtes publiques.

auquel chacune des tribus d'Athènes contribuait en fournissant un bœuf, et la chair des victimes était distribuée dans un banquet public à l'assemblée entière[1].

Revenons à la frise du Parthénon, dont cette digression, que nous avons crue nécessaire, nous a écarté un moment. Les sculptures de la frise ont, comme nous l'avons dit, très-peu de relief, ce qui était admirablement calculé pour permettre de les voir d'en bas et sans se reculer beaucoup, ainsi que l'exigeait leur position sous un portique assez étroit. Stuart et Revett dessinèrent une partie considérable de ce qui existait encore de leur temps (1751-1753). Un fragment, déjà séparé du monument, fut apporté en France par M. de Choiseul. A son tour, lord Elgin détacha une grande suite d'environ 77 mètres de long, et la transporta à Londres. Dans cette frise, des harnais, des armes et divers autres ornements étaient en métal, et on reconnaît encore facilement les trous des crampons qui servaient à les attacher. Ce n'était pas le seul genre de décoration appliqué à ces sculptures; beaucoup de parties avaient été rehaussées de peintures dont on retrouve encore des traces, et, si l'on en croit M. Penrose, la composition tout entière se détachait sur un fond bleu[2].

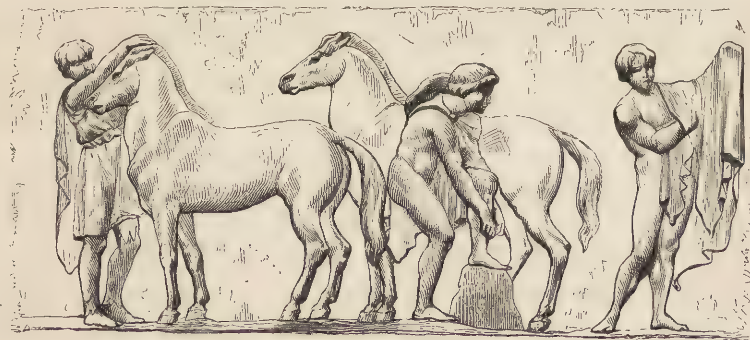
Nous avons déjà dit, à propos de l'escalier des Propylées, que dans cette vaste composition il ne fallait pas voir seulement une représentation matérielle de la cérémonie des Panathénées. La présence des dieux, des demi-dieux, des héros, celle d'Aglaure, de Pandrose et d'Hersé, celle enfin des chars, qui, ainsi que nous croyons l'avoir démontré, ne pouvaient arriver au sommet de l'Acropole, certains détails intimes qui, évidemment, ne pouvaient appartenir à la scène qui se passait en public, suffiraient pour faire comprendre que l'artiste s'est souvent livré à son imagination, et que cherchant, avant toutes choses, à introduire dans sa vaste composition la variété qui devait en faire le charme, il ne s'est guère préoccupé de la pensée de transmettre aux siècles futurs des renseignements précis sur la pompe des Panathénées, thème brillant sur lequel son ciseau avait brodé les plus riches variations. « La composition même, dit M. Beulé, ne retrace pas, comme on l'a dit souvent,

1. « Quand, dans la fête des Panathénées, tu t'es gorgé de viande..... »
Aristoph. *Les Nuées*, v. 385.

2. *Principles of Athenian architecture.*

la seule procession des Panathénées. C'est l'ensemble de ces fêtes solennelles, depuis les cérémonies secrètes qui se célébraient la nuit dans le temple de Minerve Poliade, jusqu'aux courses de chars et de chevaux dont les bords de l'Ilissus étaient le théâtre. Ici les dieux assistent au triomphe de Minerve; là les jeunes Athéniens se préparent et revêtent leur costume dans le Céramique ou dans le Gymnase. Leurs esclaves amènent leurs chevaux, les brident, les caressent. Par un enchaînement habile, les principales scènes sont réunies malgré la différence du lieu et des temps. La disposition même de la frise aide l'artiste à leur donner l'unité et une impulsion commune[1]. »

Si les divinités avaient été réunies à la façade du Parthénon, les détails familiers avaient été réservés pour la frise qui, à l'occident, surmontait la porte de l'opisthodome, partie moins sacrée du temple. « On dirait les coulisses d'un théâtre, et nous assistons aux préparatifs de la toilette des acteurs. Quelques jeunes Athéniens déjà montés essayent leurs chevaux et vont rejoindre le gros de la marche qui court sur le côté du nord. D'autres se font amener leurs coursiers, contiennent leur fougue, les brident, les caressent. Quelques-uns se parent pour la fête en cau-



Frise du Parthénon.

sant avec leurs compagnons. Il y a même des détails d'une intimité et d'un naturel qui montrent un art bien sûr de lui-même. Un Athénien passe sa tunique de la même manière que nous passons nos chemises[2],

1. Beulé. *Acropole*. T. II, p. 140.

2. Dans une mosaïque provenant de la *maison du poëte*, à Pompéi, et représentant une répétition théâtrale, on retrouve une figure qui a la plus grande analogie avec celle du Parthénon.

Herculanum et Pompéi. T. V, mosaïque 30.

Dans la frise du Parthénon, près de l'Athénien passant sa tunique, il en est un autre attachant ses sandales.

et, plus loin, un cheval laissé libre chasse d'un mouvement de tête les mouches qui lui piquent la jambe[1]. »

Si nous avons transcrit ces passages si animés du savant monographe de l'Acropole, c'est que cette partie de la frise du Parthénon est justement celle qui est encore en place presque tout entière; un seul morceau est passé au Musée Britannique[2]: il représente deux cavaliers; celui qui marche devant semble inviter son compagnon à presser le pas.



Frise du Parthénon.

Des soixante-neuf autres morceaux que possède le même musée, six appartenaient à la frise orientale. C'est sur deux de ces fragments que se trouvent les dieux, les demi-dieux et les héros, parmi lesquels on croit reconnaître Jupiter, Junon, Esculape, Hygie, Castor et Pollux, Cérès et Triptolème, etc. Sur un troisième morceau, disparu depuis longtemps, devaient se trouver quatre autres divinités. Quelques-uns de ces marbres ont été complétés d'après des moulages antérieurs à leur enlèvement par lord Elgin[3]; vingt-deux marbres plus ou moins complets appartiennent à la frise du nord[4], et trente-neuf à la frise du sud[5]; ce sont ceux qui représentent plus spécialement les différents personnages à pied ou à cheval figurant dans la procession.

Le morceau de la frise qui, du cabinet de M. de Choiseul, est passé

1. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 160.
2. *Elgin Saloon*, nº 47.
3. *Ibid.*, nºs 17, 18, 19, 21, 22 et 24.
4. *Ibid.*, nºs 25 à 46.
5. *Ibid.*, nºs 62 à 90.

au Musée du Louvre, appartenait à la façade orientale. Il comprend sept figures de jeunes vierges athéniennes sur le point d'entrer dans le temple et de remettre aux *Archithéores* et aux *Nomophylaques,* directeurs de la cérémonie, les instruments des sacrifices qu'ils avaient portés dans leur marche religieuse [1].

Nous décrirons plus loin les quatorze fragments plus ou moins complets restés à Athènes et déposés dans l'opisthodome du Parthénon.

Il est facile de se convaincre, par l'examen de la frise qui nous occupe, que la composition formait un tout homogène qui dut être conçu tout d'un jet, et par un seul artiste, et cet artiste ne put être autre que Phidias. Quant à l'exécution, qui, aussi bien que celle des métopes, est d'un mérite fort inégal, elle ne tient plus en rien du style archaïque et doit être attribuée tout entière à l'école de Phidias. Peut-être même le maître a-t-il mis la main à quelques-unes des figures les plus parfaites, de même que Raphaël a retracé de son divin pinceau deux des cinquante-six compositions sacrées dont son génie a enrichi les loges du Vatican. Terminons cet examen par une remarque importante que nous emprunterons encore à l'excellent ouvrage de M. Beulé. « Les prédécesseurs de Phidias avaient décoré les temples de sculptures à haut relief qui n'étaient qu'une imitation de la nature. On dirait des statues en ronde bosse coupées par la moitié et appliquées sur un fond uni. Telles sont les sculptures du temple de Thésée, telles sont celles de la Victoire sans ailes, telles sont les métopes du Parthénon. Phidias fut proprement l'inventeur du bas-relief. Il sut avec une légère saillie donner aux surfaces et aux plans leur valeur apparente. La science de la perspective et le sentiment personnel l'aidèrent à produire cette illusion [2]. »

Minerve. Enfin, il nous reste à mentionner le chef-d'œuvre de Phidias, la fameuse statue de Minerve, placée autrefois dans le sanctuaire, sur le piédestal L, et que malheureusement nous ne connaissons que par la description que nous en ont laissée les auteurs grecs et latins. Cette statue, qui, au dire de Pline, avait 26 coudées (11^{m},70) de haut, et, en y comprenant le piédestal, au moins 15 mètres, choque

1. Comte de Clarac. *Description du Musée des antiques du Louvre*, n° 82.

2. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 164.

par sa grandeur toutes nos idées de proportion, puisque la lance de la déesse devait presque atteindre les caissons du plafond; mais on sait que les Égyptiens ne comprirent jamais la puissance séparée de la grandeur matérielle, et les Grecs, à Athènes comme à Olympie, ont prouvé qu'ils n'avaient pas encore renoncé à la tradition apportée par Cécrops.

La Minerve du Parthénon était d'or et d'ivoire[1], et les ornements faits de la première de ces matières ne pesaient pas moins de 40 talents d'or (3 millions de francs[2]). Les chairs seules étaient d'ivoire; les vêtements d'or de diverses couleurs étaient en outre rehaussés de peintures légères par Paninus, frère ou cousin de Phidias, qui paraît avoir également exécuté toutes les décorations peintes des autres ouvrages du grand sculpteur. Une légère teinte était passée sur l'ivoire lui-même pour adoucir et rendre harmonieuse sa blancheur qui eût été trop éclatante[3].

1. Les matières précieuses qui composaient les statues *chryséléphantines* (χρυσὸς, or; ἐλέφας, ivoire) étaient assemblées par une armature en fer et en bois à laquelle Lucien fait souvent allusion.

« Les plus magnifiques de ces dieux sont d'ivoire, relevé d'un peu d'or qui leur donne de l'éclat et de la couleur; mais, à l'intérieur, ils sont de bois, et recèlent de nombreux troupeaux de rats qui y ont établi leur république. » *Jupiter tragique.*

« Lorsque j'étais roi et que tout le monde enviait mon sort, je me comparais à vos statues colossales, chefs-d'œuvre de Phidias, de Myron et de Praxitèle. Au dehors, c'est Neptune, le trident à la main; c'est Jupiter, tout brillant d'or et d'ivoire, armé de foudres et d'éclairs; mais regarde au dedans : des leviers, des coins, des barres de fer, des clous qui traversent la machine de part en part, des chevilles, de la poix, de la poussière et d'autres choses aussi choquantes à la vue, voilà ce que tu y trouveras, sans parler encore d'une infinité de mouches et de musaraignes qui y établirent leur république. Telle est à peu près la royauté. » *Le Songe ou le Coq.*

2. « Périclès établit qu'aux ornements d'or de la déesse il y avait 40 talents pesant d'or pur, et que la totalité pouvait se détacher. Cependant il ajoutait que, si l'on en faisait usage pour le salut public, il faudrait plus tard le remplacer par un poids égal. » THUCYDIDE. L. II, c. 13.

« Thucydide dit 40 talents; d'autres auteurs disent 44; d'autres enfin 50. Je m'en rapporte au témoignage de Thucydide. En supposant que, de son temps, la proportion de l'or à l'argent était de 1 à 13 comme elle l'était du temps d'Hérodote, les 40 talents donneraient 520 talents d'argent, qui, à 5,400 livres le talent, formeraient un total de 2,808,000 livres. Mais comme, au siècle de Périclès, la dragme valait au moins 19 sous, et le talent 5,700 livres, les 40 talents dont il s'agit valaient au moins 2,964,000 livres. » BARTHÉLEMY. *Voy. d'Anach.* T. II, note 11.

Une inscription trouvée, en 1857, dans les fouilles de l'Odéon semble se rapporter à la dépense faite pour l'achat de l'or et de l'ivoire de la Minerve de Phidias, dépense qui aurait eu lieu dans l'année où les fonctions de gardien du trésor de la déesse étaient remplies par Cratès, fils de Naupon, du bourg de Lambrée, Κράτης Ναύπονος ὁ Λαμπρεύς.

3. Cet usage de peindre les sculptures était général. Praxitèle ne voulait laisser voir aucune de ses statues avant qu'elles eussent été peintes par Nicias. Il est bien entendu que les anciens n'employaient la peinture que sobrement et par teintes légères, et non pas à la manière des sculpteurs du moyen âge.

« Minerve, dit Pausanias[1], est debout, avec une tunique qui lui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire[2], qui a quatre coudées environ de haut, et de l'autre une pique ; son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-être Érichthonius. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. »

« La Minerve d'Athènes, dit à son tour Pline[3], a 26 coudées; elle est d'ivoire et d'or. Sur la surface convexe du bouclier de la déesse, Phidias a gravé le combat des Amazones; sur la partie concave, la bataille des dieux et des géants; sur les semelles, celle des Lapithes et des Centaures; tant avec lui l'art se logeait dans les plus petits espaces. Il a nommé *Naissance de Pandore* ce qu'il a gravé sur la base; là sont vingt dieux naissants. La Victoire surtout est admirable. Les connaisseurs admirent aussi le serpent, et sous la lance même le sphinx d'airain. »

Nous lisons dans Maxime de Tyr[4] : « La Minerve de Phidias n'est pas inférieure au type qu'Homère décrit dans ses vers ; c'est une belle vierge aux yeux glauques[5], à la taille élevée, ceinte de l'égide, casquée, tenant la lance et le bouclier. »

« J'ai vu, ajoute Apulée[6], sur le bouclier de la Minerve qui préside à la citadelle d'Athènes, ce Phidias que la tradition nous présente comme un habile sculpteur; il s'est figuré de telle sorte que, si l'on voulait retrancher son image du bouclier, l'ensemble serait détruit, et l'œuvre entièrement perdue. »

« Enfin, dit Plutarque[7], Phidias s'était représenté sous les traits d'un vieillard chauve qui soulève une pierre des deux mains; il y ajouta un portrait admirable de Périclès combattant une Amazone. Dans cette der-

1. *Attic.* C. XXIV.

2. « La Minerve de Phidias, une fois que sa main étendue a reçu la Victoire, reste ainsi pendant tout le cours des siècles. » ARRIEN. *Épict. diatrib.* II, 8.

3. *Hist. nat.* L. XXXVI, 4.

4. *Dissert.* 14.

5. La prunelle des yeux était faite de pierres précieuses rapportées (PLATON, *le Grand Hippias*, dial.). M. le duc de Luynes pense que cette pierre était une agate saphirine qui, en effet, eût bien répondu à l'épithète de Minerve aux yeux bleus, γλαυκῶπις Ἀθηνᾶ.

6. *Traité du Monde.*

7. *Vie de Périclès.*

nière figure, la main lançant un javelot était placée avec tant d'habileté qu'elle cachait une partie du visage, mais qu'on en voyait encore assez des deux côtés pour que la ressemblance fût évidente. »

Les Athéniens n'eussent pas souffert qu'on inscrivît sur la statue le nom de son auteur, non plus que celui de Périclès qui l'avait fait faire, et Phidias avait trouvé ce moyen ingénieux d'éluder la défense [1], faisant même, comme nous venons de le voir, de son propre portrait la cheville ouvrière du colosse entier, afin qu'il ne pût jamais en être détaché.

Nous verrons au temple de Thésée une statuette dans laquelle M. Ch. Lenormant a cru reconnaître une réminiscence de la Minerve du Parthénon. Ce colosse figure sur un beau tétradrachme qui appartient à la plus brillante époque de l'art athénien.



Tétradrachme.

La Minerve de Phidias fut placée dans le Parthénon la première année de la 85e olympiade (438 ans avant Jésus-Christ), sous l'archontat de Théodore. Cent trente ans après, l'or en fut pillé par le tyran Lacharès, qui enleva le manteau de la déesse et le remplaça par un manteau d'étoffe, disant qu'il serait plus léger pour l'été et plus chaud pour l'hiver.

Chandler croit que la statue fut détruite définitivement vers l'an 400 avant Jésus-Christ, par les Visigoths, conduits par Alaric. Il est vrai que, si l'on en croyait Zosime, Alaric marchant contre Athènes aurait aperçu Minerve armée sur les créneaux, et Achille debout devant les remparts de l'Acropole, et, effrayé par ces apparitions, aurait renoncé à son entreprise et traité avec les Athéniens. Mais toute cette histoire,

1. « Les artistes veulent être célébrés après leur mort. N'est-ce pas pour cette raison que Phidias plaça son portrait sur le bouclier de Minerve, parce qu'il ne lui était pas permis d'y inscrire son nom? » CICÉRON. *Tuscul.* I, 15.

dit avec raison Chandler[1], n'est que le dire d'un païen zélé pour ses divinités, qui cherche à les soutenir dans leur proscription et même à relever leur crédit anéanti. Il est au contraire prouvé qu'Athènes eut, ainsi que les autres villes de la Grèce, beaucoup à souffrir de la part de ce conquérant féroce; et tout porte à croire que l'idole puissante et révérée de Minerve fut alors enveloppée dans la dévastation générale qui fit main basse sur toutes les statues sans distinction, comme sans examiner si elles étaient descendues du ciel ou si elles étaient l'ouvrage de Phidias. »

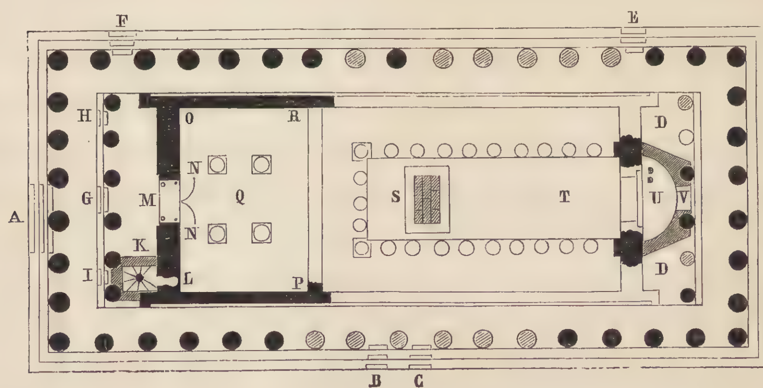
En tout cas, si l'assertion de Zosime devait être acceptée, la Minerve qui, du haut des remparts, fût apparue aux regards épouvantés d'Alaric n'eût point été celle du Parthénon, mais un autre colosse de Phidias, la *Minerve Promachos*, qui, en effet, était visible du dehors, élevée qu'elle était sur un énorme piédestal dont nous retrouverons les restes.

M. Beulé ne partage pas l'opinion de Chandler; il pense au contraire que la Minerve ne fut enlevée du Parthénon que par les chrétiens, sous le règne de Justinien, et que probablement elle alla orner l'hippodrome de Constantinople avec d'autres œuvres de Phidias, et faire pendant au Jupiter Olympien[2].

Si nous n'entrons pas dans de plus grands détails sur cette œuvre, l'une des merveilles de l'antiquité, c'est que ce serait sortir de notre cadre, qui n'embrasse que les monuments encore existants, au moins en partie. Quant à la statuaire chryséléphantine en général, et à la Minerve du Parthénon en particulier, on pourra consulter à leur sujet le magnifique ouvrage de Quatremère de Quincy, le *Jupiter Olympien*, l'intéressant chapitre que M. Beulé a consacré à la statue de Phidias[3], et voir dans le *Magasin pittoresque*[4] le dessin et la description de la reproduction qui en a été faite d'après les textes par M. Simart, aux frais et sur les indications de M. le duc de Luynes, et qui a figuré à l'exposition universelle de Paris en 1855.

1. *Voyage en Grèce.* T. II, p. 386.
2. *Acropole d'Athènes.* T. II, p. 193.
3. *Ibid.* T. II, c. 5.
4. T. XXIV, p. 41.

Parthénon dans son état actuel. Nous avons dit ce qu'avait été le Parthénon de Phidias et d'Ictinus; voyons-le maintenant tel que nous l'ont fait les ravages des siècles et surtout les injures des hommes tant barbares que prétendus civilisés. N'est-il pas bien triste de penser que la plus merveilleuse création de l'esprit humain était encore entière après plus de 2000 ans, sauf une mutilation partielle qui lui avait été infligée au nom de la religion chrétienne, quand du milieu d'une armée italienne s'élança, à la fin du XVII[e] siècle, la bombe fatale qui devait en faire un monceau de décombres? N'est-il pas affreux de le voir mutiler au commencement de ce siècle au nom de l'art même, et enfin de voir presque compléter sa ruine vingt-cinq ans plus tard par les nouveaux siéges que l'Acropole eut à soutenir pendant la guerre de l'indépendance? Notre seule consolation est de penser qu'aujourd'hui au moins ce qui nous reste du Parthénon sera conservé à l'admiration des siècles. Le gouvernement grec y veille avec la plus grande sollicitude, et la mesure qui ne permet à personne de pénétrer dans l'Acropole sans la surveillance d'un gardien paraît donner toute sécurité pour l'avenir.



Plan du Parthénon. État actuel.

Nous avons vu que le Parthénon s'élevait sur un stylobate formé de trois degrés de marbre; ces degrés subsistent encore dans leur entier. Les huit colonnes de la face orientale[1] sont bien conservées; quatre de leurs chapiteaux sont même presque intacts. L'architrave qu'ils portaient avait été décorée de boucliers d'or que quelques auteurs ont

1. Planche III.

prétendu avoir fait partie des dépouilles des Perses[1]; mais ces boucliers d'or, n'ayant jamais pu être ce que nous nommerions aujourd'hui des *armes d'ordonnance*, eussent nécessairement varié de grandeur, de forme, de richesse et de travail, suivant le caprice des satrapes qui les possédaient et le talent des artistes qui les avaient exécutés. Il eût donc été difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver quatorze boucliers absolument semblables pouvant figurer symétriquement à la façade du temple. Peut-être pourrait-on admettre que ces boucliers avaient seulement été fabriqués avec l'or enlevé aux Perses; mais les guerres médiques avaient pris fin plus de quarante ans avant la construction du Parthénon, et il nous semble peu probable que non-seulement les boucliers, mais même l'or provenant du butin fait sur les Perses, aient encore été sans emploi lorsque Périclès acheva le temple de Minerve.

Quelle que soit l'origine de cette riche décoration, son existence peut encore être constatée aujourd'hui. Sur l'architrave on voit très-distinctement, au-dessous de chaque métope, la trace du cercle des boucliers avec un trou rectangulaire au centre pour le scellement des crampons qui les soutenaient. Ces boucliers, qui n'avaient jamais dû servir à un autre usage et qui certainement avaient été fabriqués expressément pour l'ornement du Parthénon, furent enlevés en l'an 308 avant Jésus-Christ, par le tyran Lacharès, obligé de fuir et de renoncer à défendre plus longtemps Athènes assiégée par Démétrius Poliorcète[2], et furent probablement remplacés depuis par des copies simplement de bronze doré, comme l'indiquent les traces d'oxyde qui en dessinent les contours sur le marbre.

1. « L'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve; il faisait étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et semblait animer avec la frise les admirables sculptures de Phidias. »

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs.*

L'illustre écrivain oublie qu'ailleurs il a fait les sculptures du Parthénon contemporaines d'Adrien; il oublie surtout que la façade du Parthénon où se trouvaient les boucliers est tournée à l'est et non pas au couchant.

2. « Lacharès, voyant la ville prise, s'enfuit dans la Béotie; comme il avait emporté les boucliers d'or de l'Acropole, et dépouillé la statue de Minerve de tous les ornements qui pouvaient se détacher, on lui soupçonna de très-grandes richesses, et quelques habitants de Coronée le tuèrent pour s'en emparer. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXV.

Ce dernier fait énoncé par Pausanias est une erreur; Lacharès survécut au moins quinze ans à la prise d'Athènes.

Au-dessous des triglyphes, au contraire, se trouvent irrégulièrement disposés une foule de petits trous qui ont dû soutenir des lettres de métal formant des inscriptions[1].

A cette frise, les gouttes sont presque toutes conservées, ainsi que les triglyphes, dont un seul, celui de l'angle sud-est, est endommagé dans sa partie supérieure. Les métopes sont toutes en place, mais dans le plus triste état et à peu près méconnaissables.

A la base du fronton il ne manque que trois blocs et demi ayant formé chacun une mutule; les autres sont bien conservés. Quant au rampant du fronton, à peine en reste-t-il l'extrémité nord-est et un seul fragment du rampant de gauche soutenu par de faibles portions du mur de fond du tympan en avant desquelles on voit encore au midi deux têtes de chevaux montant, et au nord une tête de cheval descendant.

En arrière de la façade, le *pronaos* ou *prodromos* D D s'élevait sur deux degrés, le premier haut de $0^{m},30$ et profond de $0^{m},38$; le second élevé de $0^{m},39$, servant de stylobate. Des six colonnes qui le décoraient, une seule, celle de l'angle sud-est, est restée debout, conservant une partie de son chapiteau. Des cinq autres, l'avant-dernière à droite n'existe plus et les autres ne conservent que deux ou trois assises. De ce côté, par conséquent, il ne reste aucune trace de la frise. Sur ces colonnes, aussi bien que sur un fragment tombé sur le sol en avant de la façade, il est facile de constater les trous de scellement d'une grille qui fermait jusqu'en haut les entre-colonnements. Ces colonnes paraissent avoir été renversées à l'époque de la transformation du temple en église, aussi bien que la muraille qui séparait le *pronaos* de la cella.

Du côté septentrional, les degrés du soubassement portent de nombreuses indications de scellements d'*ex-voto*. Le sol abaissé en avant a mis à découvert les fondations du temple formées de gros blocs de pierre du Pirée.

Voulant rendre accessible le troisième entre-colonnement E, à partir de l'est, au lieu des marches supplémentaires intercalées à chaque degré du soubassement comme à la façade orientale, on a creusé une marche

1. Au côté septentrional du temple, on voit aussi sur l'architrave, au-dessous de chaque triglyphe, trois trous disposés en triangle indiquant l'existence de quelque ornement dont il serait impossible aujourd'hui de préciser la nature.

dans chaque degré. L'exécution grossière de ce travail indique qu'il ne remonte qu'à l'époque chrétienne. Pour diminuer la besogne, on n'avait pas entaillé la marche jusqu'à la moitié de l'épaisseur du degré, de sorte qu'à chacun des trois degrés la marche inférieure a environ $0^m,30$ de hauteur, tandis que l'autre atteint à peine $0^m,18$.

En haut de cet escalier, sur le stylobate, on voit les traces de scellement d'une grille; de cette circonstance on doit conclure, ce nous semble, que les chrétiens avaient dû fermer par un mur plus ou moins élevé les autres entre-colonnements; car, sans cela, quel eût été l'emploi d'une porte de chaque côté de laquelle on eût pu passer librement.

Dans l'avant-dernier entre-colonnement, F, près de l'angle nord-ouest, était une autre entrée latérale de l'église; mais cette fois l'escalier avait dû être fait par addition de marches intercalées comme à la façade; le degré supérieur avait seul été entamé de $0^m,03$ pour former seuil. On y voit encore le trou du pivot de la porte qui n'avait qu'un battant, sans doute de bois très-épais, à en juger par le trou qui n'a pas moins de $0^m,09$ de diamètre. Cette porte n'avait que $1^m,30$ de largeur.

Les trois premières colonnes du nord, à partir de l'angle nord-est, sont restées en place, portant leur architrave et leur frise avec trois métopes mutilées. Viennent ensuite deux colonnes indiquées seulement par leur tambour inférieur, deux colonnes qui ont été rétablies, mais veuves de deux ou trois assises et de leurs chapiteaux. De la huitième colonne, il ne reste que deux boisseaux. La neuvième a été relevée tout entière avec son chapiteau, ainsi que la onzième; la dixième ne se compose que de cinq assises; enfin les six dernières sont restées en place avec leur architrave et leurs métopes mutilées. De la corniche, il n'existe plus qu'une faible partie à chaque extrémité du temple, conservant quelques mutules, et les deux belles têtes de lion qui terminent les rampants des frontons.

La façade occidentale est la mieux conservée dans sa partie supérieure, mais les fûts des colonnes portent partout les tristes et profonds stigmates des boulets du siége de 1826. Un seul chapiteau est à peu près intact; quatre métopes n'existent plus, et les autres, à l'exception d'un cavalier sur la dernière à gauche, sont méconnaissables. La corniche est conservée en grande partie, ainsi que le mur du tympan et

quelques parties du rampant du fronton. Au-dessus du second entre-colonnement de gauche restent les deux figures mutilées que quelques voyageurs ont bien voulu prendre pour Adrien et Sabine, mais qui, faisant partie de la composition de Phidias, n'ont jamais, comme nous l'avons dit, représenté que Cécrops et sa fille Aglaure.



Façade occidentale du Parthénon.

L'escalier A, grossièrement taillé dans les degrés du soubassement, en avant des quatrième et cinquième entre-colonnements, à partir de l'angle nord-ouest, date de la transformation du Parthénon, époque où le *posticum* devint le porche de l'église.

Sur les colonnes de la façade occidentale, M. Pittakis a fait une très-curieuse découverte[1]; il y a reconnu de nombreuses inscriptions gravées à la pointe. Parmi elles trois sont latines et appartiennent au XVe siècle, époque de la domination des ducs d'Athènes; une seule en italien mentionne le passage d'une comète; nous en citerons une toute moderne en langue française. Toutes les autres inscriptions sont grecques et remplies d'abréviations [2]. Pour les dates, prises à partir de la création du monde [3], on a employé les caractères alphabétiques.

1. Voy. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, *livr.* 43. 1856.

2. Ainsi, du mot Κύριε, seigneur, on a écrit seulement la première et la dernière lettre, KE.

3. Ἀπὸ κτίσεως κόσμου. Ces dates reportent la création du monde à 5508 ans avant Jésus-Christ, suivant l'ère juive adoptée par les Grecs, et non pas à 4004 ans, comme le fait notre chronologie.

Ces inscriptions embrassent une période de sept siècles, depuis le VIIe jusqu'au commencement du XIVe. Les lettres ont des formes différentes, selon l'époque à laquelle elles furent tracées; les plus anciennes sont les plus simples; les plus modernes sont plus contournées, plus ornées et beaucoup plus difficiles à lire.

A la première époque appartient cette inscription :

+ ΜΟΚΤΩΒΡΙΟΥ ΙΕ ΗΜΑ
Ι ΙΝΔ Ζ ΕΤΕΛΙΩΘΗ
ΙΑΝΔΡΕΑΣ Ο ΑΓΙΟΣ
ΗΜΩΝ ΕΠΙΣΚ ΕΤΟΥΣ
ϚΣΒ

« Le 15 du mois d'octobre, le premier jour de l'indiction 7, est mort André, notre saint évêque, en l'an 6202 (*Ap.* J.-C. 694). »

C'est à la dernière époque que doit être rapportée cette autre :

+ ετελιώθη ὁ δοῦλος τοῦ Θ
ν
νικόλαος ἱερεὺς καὶ δευτερεύων τῆς ἁγίας ἐκ
κλησίας ἀθηνῶν μηνὶ ἰουλίῳ ... ἰνδ ... ἔτει
ϚΩΚΒ

« Est mort dans le Seigneur le serviteur de Dieu, Nicolas, prêtre et vicaire de la sainte église d'Athènes, au mois de juillet, le... et de l'indiction... le jour quatrième, en l'an 6822 (*Ap.* J.-C. 1314). »

Dans toutes ces inscriptions, on trouve de nombreuses fautes d'orthographe; mais on ne doit point s'en étonner, puisque ces fautes ne sont pas rares dans les inscriptions antiques qui approchent le plus des premiers siècles du christianisme, et qu'on en reconnaît même dans celles des plus belles époques grecques.

Les inscriptions qui nous occupent peuvent être divisées en deux classes principales; les unes, ecclésiastiques comme celles que nous avons citées, contenant la date du passage de ce monde en l'autre d'évêques, ἐπισκόποι, archevêques, ἀρχιεπισκόποι, de métropolitains,

μητροπολῖται, et d'autres personnages revêtus de dignités ou de fonctions ecclésiastiques, tels que prêtre, πρεσβύτερος; officiant, λειτουργὸς; chargé du soin des orphelins, ὀρφανότροφος; diacre, διάκονος; économe, οἰκονόμος; archiviste, χαρτουλάριος ou χαρτοφύλαξ; procureur, κουράτωρ; sacristain[1], σκευοφύλαξ; secrétaire ou scribe, γραμματικὸς; premier chantre, πρωτοψάλτης; moine, μοναχος; supérieur de couvent, ἡγούμενος; lecteur, ἀναγνώστης; chancelier, πρωτοσύγγελος; archiprêtre, πρωτόπαππας; familier ou bedeau, δωμέστικος; prêtre secondaire ou vicaire, ἱερεὺς δευτερεύων; doyen, δεκάνωρ; chanoine, κανόνικος; abbé, ἀββᾶς, etc. Les autres inscriptions contiennent une prière à Dieu de se souvenir du défunt et de pardonner à son âme. Ce personnage n'est pas toujours un ecclésiastique; on trouve même le nom d'une femme appelée Anastasie.

Ces inscriptions commencent invariablement par les mots en abrégé Μνήσθητι, Κύριε, « souvenez-vous, Seigneur, » etc., comme celle-ci, qui est double :

+ ΜΝΗC ΚЄ Τω Cω
ΔΟΥΛΩ ΓΡΗΓΟΡΙω
ΔΙΑΚω ΚΑΙ ΟΙΚω ΤΗC
ЄΚΚΛΗCΙΑC ΑΘΗΝΩ

ΚЄ ΒΟΗΤΔΛC
ΚΥΡΙΑΚ΄ ΔΙΑΚ
ΚΒ

« Souvenez-vous, Seigneur, de votre serviteur Grégoire, diacre et économe de l'église d'Athènes. »

« Seigneur, secourez votre serviteur, le diadre Cyriaque. Seigneur, secourez-le. »

Sur la troisième colonne, à partir de l'angle sud-ouest, au milieu de ces inscriptions anciennes accompagnées d'une foule de noms de voya-

1. Ce mot ne répond pas aux fonctions subalternes de nos sacristains, mais au poste plus relevé du *sacrista* des Italiens, qui nomment ainsi le prêtre chargé du soin et de la conservation des vases sacrés, reliquaires, ornements, etc , appartenant à l'église.

geurs de tous les pays et de toutes les époques, on en trouve une bien plus moderne, qui n'est pourtant pas sans intérêt, car elle rappelle une date malheureusement trop importante dans l'histoire de l'Acropole : « *Ducrocq, philhellène, entré au fort avec le colonel Fabvier, le* 13 *décembre* 1826, *sorti le* 5 *juin* 1827 (*le tout, la citadelle étant assiégée par les Turcs*). »

Le côté méridional, bien plus intact que celui du nord, conserve encore en place onze colonnes complètes, six à l'ouest et cinq à l'est; les six autres n'ont plus que quelques assises. Les onze colonnes entières portent leur architrave et leurs triglyphes, mais c'est dans cette frise que sont surtout apparentes les dévastations sauvages de lord Elgin. Pour tirer les métopes de leurs coulisses, il a brisé en partie celles-ci, et il a renversé la corniche dont les débris jonchent le sol. Heureusement que, respectant, par hasard, l'extrémité du fronton qui protégeait la dernière métope à l'ouest, il a laissé celle-ci en place. Cette métope, la mieux conservée de toutes celles restées au Parthénon, représente le combat d'un Centaure et d'un Lapithe, et il n'y manque qu'une jambe de derrière du Centaure.

Dans les deux entre-colonnements du centre de cette aile du péristyle, les chrétiens avaient taillé dans les degrés deux petits escaliers BC, larges seulement de $0^{m},78$.

De ce côté du Parthénon, les assises des fondations, au-dessous des trois degrés du stylobate, étaient évidemment destinées à rester visibles, car chaque pierre de l'avant-dernière assise est entourée d'une bande creuse taillée régulièrement et avec une certaine élégance; au nord et à l'ouest, au contraire, les fondations que nous avons signalées ne sont formées que de blocs grossièrement équarris, et, de ce rapprochement, nous croyons pouvoir conclure, contrairement à l'opinion, si respectable d'ailleurs, de M. Pittakis, que celles-ci étaient destinées à rester à jamais cachées dans la terre.

En avant de la troisième colonne, à partir de l'angle sud-ouest, existe dans le sol une casemate turque remplie d'ossements des victimes de la guerre de l'indépendance.

Pour pénétrer dans l'intérieur du Parthénon, revenons à la façade postérieure ou occidentale, l'entrée du temple par sa véritable façade ayant été supprimée par le mur d'abside de l'église.

Après avoir franchi les escaliers dont nous avons parlé, on se trouve sous le péristyle du temple conservant encore en place de ce côté quatre des grandes poutres de marbre qui soutenaient le soffite.

On remarque au pied des colonnes un caniveau pour l'écoulement des eaux qu'un dallage postérieur a fait disparaître dans quelques parties.

Le *posticum* était élevé de deux degrés comme le *pronaos*, et, en en faisant le porche de l'église, on avait entaillé dans ses degrés trois escaliers G H I, dont un au milieu, et les deux autres dans les derniers entre-colonnements de droite et de gauche.

Une tour K, ajoutée par les Turcs pour servir de minaret, occupant l'extrémité méridionale du *posticum* entre le mur de façade, l'ante et les deux dernières colonnes, l'escalier I, dont la marche supérieure porte encore l'indication de l'ancienne existence d'une porte, devint inutile, car il n'aboutit plus qu'à la muraille de la tour qui ne présente de ce côté aucune ouverture. Cette tour, formée d'assises de marbre, contient un escalier en vis fort délabré qui permet encore d'arriver au sommet du portique. On y pénètre de l'intérieur de l'opisthodome par une ouverture L, pratiquée violemment dans le mur de façade O L.

Les six colonnes du *posticum* existent encore, portant leur architrave et leur frise enrichie de ses bas-reliefs assez bien conservés dans quelques parties. Sur ces colonnes, comme sur celles du *pronaos*, on reconnaît les traces de scellement de la grille qui fermait les entre-colonnements dans toute leur hauteur.

Au fond du *posticum* s'ouvre la porte M de l'opisthodome, large de $5^{m},20$ à sa base, et un peu plus étroite au sommet, ayant encore à sa droite, sur la muraille, une peinture byzantine, la *Madone entre deux anges*. Le seuil est élevé de $0^{m},30$; il n'en reste que les deux extrémités sur lesquelles reposent les pieds-droits ou jambages[1] de la porte, et où l'on voit encore les trous de ses pivots, qui ont près de $0^{m},13$ de diamètre[2]. Les portes durent être doubles, car en arrière de la première on voit sur le pavé deux rainures N N, en quart de cercle, aboutissant au milieu de la porte, mais dont le centre n'est pas le pivot

1. Σταθμός. Pollux. *Onom.* L. I, c. VIII, § 2.

2. Les Grecs appelaient στόφιγξ le pivot, et σροφεύς la crapaudine dans laquelle jouait le pivot.

de la première porte. Évidemment, dans ces rainures durent jouer sur des galets les battants de la porte intérieure qui était de bronze, tandis que la porte extérieure n'était sans doute que de bois.

Lorsque les chrétiens avaient changé l'orientation de l'édifice, l'opisthodome était devenu naturellement le porche, πρόναος ou *narthex* de la nouvelle église. De toute la cella du Parthénon qui, sur une hauteur de 10m,70 jusqu'à l'architrave, était composée de dix-sept assises de marbre faisant parpaing[1], il ne reste plus que la partie qui circonscrivait cet opisthodome Q, à l'ouest, au nord et au sud; encore une partie de ces murs est-elle formée de blocs qui ont été remis en place dans ces derniers temps et consolidés par des briques intercalées à l'intérieur où ces murailles sont encore plus délabrées qu'à l'extérieur[2]. Presque tous les blocs sont éclatés comme par l'effet d'un violent incendie. La muraille occidentale L O est seule bien conservée. Sur elle, dans l'angle O, on voit encore quelques restes des peintures byzantines qui décoraient le Parthénon devenu chrétien; on y reconnaît une tête de la Vierge, plusieurs médaillons d'apôtres, une croix et quelques ornements[3].

La muraille qui, à l'est, séparait l'opisthodome du temple, n'existe plus, mais sa direction est encore visible sur le pavé, et d'ailleurs on en reconnaît les arrachements P au mur méridional L P. On peut donc s'assurer que la largeur de l'opisthodome, égale à celle du temple, était de 19m,35, et sa profondeur de 14 mètres. Dans la ligne du mur séparatif R P, est le seuil d'une porte qui fut percée seulement par les chrétiens, car nous avons vu que, dans le principe, il n'y avait aucune communication entre l'opisthodome et le sanctuaire.

Nous avons dit aussi que le plafond de l'opisthodome était soutenu par quatre colonnes qui ont disparu entièrement. Sur le sol gisent quelques tronçons de colonnes cannelées de 0m,30 de diamètre, qu'on

1. C'est-à-dire occupant toute l'épaisseur de la muraille et visibles des deux côtés. Les Grecs appelaient ces pierres à double parement διάτονοι λίθοι.

2. Voy. la vignette en tête du chapitre.

3. Il n'est point rare de rencontrer des symboles chrétiens que les musulmans ont épargnés faute souvent d'en comprendre la signification. Sur une fontaine turque, au pied de l'Acro-Corinthe, deux marbres byzantins portent chacun un monogramme du Christ, et nous avons reconnu aussi plusieurs croix et monogrammes sur les murs intérieurs du fameux château des Sept-Tours, à Constantinople, occupé cependant par les Turcs depuis le xve siècle.

avait cru avoir appartenu au second ordre du *naos*, mais qui sont trop petites pour avoir eu cette destination.

Contre le mur septentrional OR, sont déposés divers fragments de la frise recueillis parmi les ruines. En commençant leur examen par la gauche, on trouve :

1° Cinq hommes vêtus de longues draperies;

2° Trois jeunes cavaliers;

3° Deux cavaliers, dont l'un semble être retenu par une femme placée au centre de la composition;

4° Deux chevaux attelés à un char, et derrière eux un homme à pied;

5° La partie postérieure d'un char, deux jeunes gens y montant, et un homme nu à pied, devant la tête d'un cheval;

6° Deux popes conduisant deux béliers;

7° Une femme portant un coffre, bas-relief très-fruste;

8° Deux femmes et un jeune homme guidant deux taureaux;

9° Un vieillard, un jeune homme et une femme assis, belle composition bien conservée[1];



10° Trois canéphores et une partie d'un joueur de flûte;

11° Un bas-relief très-fruste, un jeune homme maintenant deux chevaux qui se cabrent.

1. Ce magnifique bas-relief était presque intact au moment de sa découverte; mais, peu de temps après, un midshipman, faisant partie du corps d'officiers d'un navire anglais que guidait M. Pittakis lui-même, resta en arrière de quelques pas et brisa le nez de la figure principale pour en orner son étagère. Pris sur le fait, il fut, sur les poursuites du conservateur indigné, condamné à deux années de suspension de son grade, et, par suite, forcé de donner sa démission.

12° Fragment plus fruste encore, la partie inférieure du corps de deux jeunes gens, l'un montant dans un char, l'autre debout devant un cheval;

13° Un fragment de draperie;

14° Fragment d'un cheval. Sur ce dernier bloc est déposée la partie supérieure d'une chouette colossale en ronde bosse.

Près de là est une métope très-fruste représentant, comme à l'ordinaire, un Centaure combattant un Lapithe.

Deux autres morceaux de frise placés en face des premiers repré-



Frise du Parthénon.

sentent des cavaliers, et un troisième incomplet offre seulement trois torses drapés.

Sur la tranche de ces divers blocs on remarque les trous de scellement des crampons qui les réunissaient entre eux et de ceux qui les fixaient à la muraille de la cella.

De l'opisthodome, on entre aujourd'hui sans obstacle dans le *naos* ou sanctuaire T, la muraille qui les séparait ayant depuis longtemps été renversée. Nous avons dit que les colonnes du portique intérieur ont disparu dès la fin du XVIIe siècle; mais le stylobate qui les portait et qui faisait au-dessus du pavé central une saillie de 0m,04 seulement subsiste encore en grande partie et offre leurs traces parfaitement visibles. Déjà, en 1765, Chandler écrivait : « On a enlevé toutes les colonnes qui étaient dans la nef, mais on peut encore voir sur le pavé les cercles qui servirent de direction aux ouvriers pour les placer[1]. » Legrand avait également reconnu ces traces[2].

1. *Voyages en Grèce.* T. II, c. 10, p. 390.
2. *Monuments de la Grèce*, p. 44.

M. Paccard mettant sans doute à profit cette remarque, et examinant avec plus de soin les traces signalées par ses prédécesseurs, a reconnu que ce n'étaient pas simplement des cercles destinés à guider les ouvriers, mais bien le résultat du travail de cannelure des colonnes. Nous avons déjà eu occasion de le dire, les Grecs ne cannelaient les colonnes qu'après leur mise en place. Ici, le ciseau de l'ouvrier, en venant frapper le pavé au bas de chaque cannelure, en a reproduit la forme sur la dalle, et c'est ainsi que se sont formées ces circonférences reconnues par Chandler. Cette observation, si simple en apparence, est cependant de la plus grande importance pour la restauration du monument. De ce que les cannelures descendaient jusqu'au sol, et par conséquent de l'absence de base, il est facile de conclure que le premier ordre était dorique[1]. On reconnaît aussi que la partie inférieure des colonnes, un tiers sans doute, n'offrait que des cannelures plates et que le reste du fût était seul évidé, comme on en trouve maint exemple à Pompéi. Ces mêmes trace sont donné la largeur des entre-colonnements qui est de 2^{m},60, et le diamètre du fût égal à 1^{m},03.

A gauche, près de l'abside chrétienne U, on voit debout, mais hors de place, un tronçon de colonne de 0^{m},60 de hauteur provenant de ce premier ordre intérieur. Des colonnes du second ordre on n'a retrouvé que des débris, qui même ne sont peut-être pas parfaitement authentiques. Il est probable que ce second ordre était également dorique; c'est du moins ce qu'on peut conclure par analogie du fait semblable qui a été constaté par M. Garnier au temple d'Égine[2].

A l'extrémité occidentale du sanctuaire et de l'hypœthre en partie découverte, sont les traces du piédestal S, qui portait la fameuse statue chryséléphantine, chef-d'œuvre de Phidias. Au milieu du pavé de marbre, une partie longue de 6^{m},50 sur 2^{m},50 de large, qui devait être masquée par le piédestal, n'est composée que de dalles de tuf, toutes en place,

1. Cette observation ne fait du reste que confirmer le témoignage de Cornelio Magni, qui visita Athènes en 1674 : « Le temple intérieur, dit-il, est divisé en trois nefs; les deux collatérales très-étroites, celle du milieu très-large. Elles sont séparées par des colonnes dont les architraves et les chapiteaux sont d'ordre dorique. »

Cornelio Magni. *Quanto di più curioso ha potuto racorre Cornelio Magni nel primo biennio da esso consumato in viaggi e dimore per la Turchia.* Bologne, 1685, et Parme, 1692.

2. Ch. Garnier. *Ile d'Égine. Temple de Jupiter Panhellénien.* (*Revue archéologique.* 1854.)

mais très-brisées. Au centre est une ouverture de $0^m,78$ sur $0^m,50$. L'humidité étant nécessaire à l'entretien de l'ivoire qui se serait fendu par la sécheresse[1], ce trou ne serait-il pas l'embouchure de quelque puisard creusé à cet effet sous la statue? Des fouilles seules pourraient décider la question.

Autour du dallage de tuf, à une distance de $0^m,45$, on reconnaît dans le pavé de marbre les traces de scellement de la grille qui protégeait le piédestal. M. Beulé croit que le piédestal de marbre s'étendait jusque-là et que les trous que nous avons signalés n'avaient d'autre destination que celle de recevoir les crampons qui en fixaient le revêtement.

Lorsque le Parthénon fut changé en église, le sol de la partie orientale du *naos* destinée à devenir le sanctuaire fut exhaussé d'un degré au-dessus du pavé de la nef. Deux gros murs qui existent encore, et qui se composent de blocs de marbre, formèrent une abside U, en venant buter contre les deux colonnes centrales du *pronaos*, réunies elles-mêmes par un mur percé d'une fenêtre V.

« Dans le mur, au-dessous de la croisée, dit Chandler[2], étaient incrustés deux morceaux de la pierre appelée *phengites*, sorte de marbre découvert en Cappadoce du temps de Néron, et si transparent qu'il en fit ériger un temple à la Fortune, dont l'intérieur se trouvait éclairé lors même que la porte était fermée. Ces fragments étaient percés, et la lumière qui entrait par les trous était d'une couleur tirant sur le rouge ou le jaune. Le portrait en mosaïque de la *Panagia*[3] ou Vierge Marie, peint sur les lambris du sanctuaire, s'était bien conservé, ainsi que deux colonnes de jaspe appartenant à la cloison qui avait séparé cette partie de la nef. Il restait également dans l'intérieur un dais[4] soutenu par quatre piliers de porphyre avec des chapiteaux d'ordre corinthien en marbre blanc, sous lesquels la sainte table avait été placée; et derrière, au-dessous de la croisée, s'élevait un siége en marbre pour l'archevêque. Enfin, il y avait au milieu de la nef une chaire, également supportée par quatre

1. « Dans l'Acropole des Athéniens, l'ivoire de la statue de Minerve était entretenu, non par de l'huile, mais par de l'eau. L'Acropole, à cause de sa grande élévation, étant très-sèche, la statue faite d'ivoire avait besoin d'eau et d'aspersion d'eau. » PAUSANIAS. *Élid.* I, c. 11.

2. *Voyages dans l'Asie mineure et la Grèce.* T. II.

3. Πᾶν, tout; ἅγια, sainte, nom de la Vierge chez les Grecs modernes.

4. Un *ciborium,* ou baldaquin.

petits piliers. Mais les Turcs avaient fait blanchir les murailles pour effacer les portraits des saints et les autres peintures dont les Grecs ont coutume de décorer les édifices consacrés au culte. Ils avaient aussi érigé une chaire[1] à main droite pour leur *iman* ou lecteur. »

Enfin, à l'entrée du sanctuaire, en avant de la place qu'occupait le maître-autel, sont déposés deux siéges de marbre qui n'ont appartenu ni au temple ni à l'église. L'un est fort simple, mais l'autre est d'un beau travail. Celui-ci a pour bras deux sphinx très-frustes, et le dossier est orné d'un bas-relief représentant une femme ailée dont la partie inférieure se termine en rinceaux.

De tous les monuments cités par M. Beulé[2], d'après Pausanias, comme ayant existé devant la façade du Parthénon, il ne reste plus de traces[3]. Il en est de même de plusieurs suites de statues un peu plus petites que nature, données par Attale, roi de Pergame[4], qu'il indique comme ayant été placées sur des piédestaux en arrière de la muraille méridionale de l'Acropole vers son extrémité sud-est[5]; nous n'avons donc pas à nous en occuper ici.

Autel des sacrifices. A 15 mètres environ de la façade, et dans l'axe du Parthénon, on reconnaît des substructions rectangulaires (Plan de l'Acropole *l*), qui ne peuvent avoir appartenu qu'au grand autel des sacrifices qui, suivant l'usage antique, se trouvait isolé en avant du temple[6].

1. Un *nimbar*.

2. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 209.

3. Ces monuments sont le Jupiter de Léocharès, le Jupiter Polieus, Procné et Itys, le groupe de Neptune et Minerve, l'Apollon Parnopius (destructeur de sauterelles) attribué à Phidias, la statue de Xanthippe, père de Périclès, et celles d'Io et de Callisto, par Dinomène.

4. Pausanias. *Att.* XXV.

Attale avait rendu de grands services au peuple athénien et l'avait comblé de bienfaits. Le peuple reconnaissant lui fit, à son arrivée à Athènes, une réception splendide dont Polybe (L. XVI, c. 24) nous a conservé le souvenir.

5. La guerre des Dieux et des Géants, le combat des Amazones, la bataille de Marathon, la défaite des Gaulois en Mysie.

Un passage de Pline semble se rapporter à ces groupes qui, dans ce cas, eussent été de bronze, puisque l'auteur les cite parmi les monuments de cette matière.

« Plusieurs artistes ont représenté les combats d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois : Isigone, Pyromaque, Stratonicus et Antigone. » L. XXXIV, 19.

6. Voy., à Pompéi, le temple grec et ceux de Vénus, d'Isis, de Mercure, de Jupiter et Junon, etc.
E. Breton. *Pompeia,* 2e édit., p. 38 et suiv.

Voy. aussi les deux fameuses peintures d'Herculanum représentant des sacrifices.
Herculanum et Pompéi. T. II, pl. 68 et 69.

TEMPLE D'AUGUSTE ET DE ROME. Autour de l'autel sont épars sur le sol quatre fragments d'une architrave circulaire, provenant d'un temple monoptère[1] qui pourtant ne s'élevait pas en cet endroit, mais assez loin de là vers le nord-est, où le rocher aplani indique son emplacement[2].

Les restes de ce temple n'ont été retrouvés que depuis peu d'années, et comme aucun auteur ancien, pas même Pausanias, n'en fait mention, on ignorerait encore le nom de la divinité à laquelle il était dédié, si l'un des fragments d'architrave ne portait une inscription qui nous apprend sa consécration à la déesse Rome et à César Auguste, ΘΕΑΙ ΡΩΜΗΙ ΚΑΙ ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΚΑΙΣΑΡΙ.

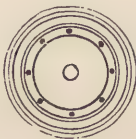
Dès avant la prise d'Athènes par Mahomet II, une inscription faisant mention du temple d'Auguste et de Rome, situé dans l'Acropole, était déposée dans le vestibule de l'Érechthéion, converti en église; elle y fut copiée en 1436 par Cyriaque d'Ancône, et elle a été depuis plusieurs fois publiée[3].

D'après la courbe des architraves, il est facile de calculer que la circonférence du temple de Rome et d'Auguste était hors œuvre d'environ 21 mètres, et dans œuvre de 15^{m},072. Le travail peu soigné et presque barbare des détails de ce monument semblerait plutôt appartenir au Bas-Empire qu'au règne d'Auguste, la plus belle époque de l'art romain. C'est que déjà au premier siècle de notre ère, Athènes, avec sa liberté, avait perdu ses artistes, qui tous avaient abandonné la ville asservie pour la métropole victorieuse.

Près de ces débris, est couchée sur le sol une colonne de marbre gris de l'Hymette qui pourrait bien avoir appartenu au même temple.

1. De Μόνος, seul, et πτερὸν, aile.

On appelle monoptère le temple qui offre simplement une coupole portée par des colonnes disposées circulairement, et dont le sanctuaire était ouvert de toutes parts.



2. Plan de l'Acropole, *entre* V et U.

3. CYRIACUS ANCONITANUS. *Corpus inscriptionum,* etc. Roma. 1747. In-f°.

GRUTER. *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani.* In-f°. 1601.

STUART. *Antiquités d'Athènes.* T. I, p. 19.

PIÉDESTAL. Non loin de l'autel de Minerve, vers le centre de la partie orientale de l'Acropole, au milieu de monceaux de ruines et de décombres, se dresse un piédestal carré (Plan de l'Acropole *m*), portant sur chacune de ses faces une figure en bas-relief fort endommagée. L'une d'elles, la mieux conservée, semble tenir une hache à deux tranchants, une *bipenne;* une autre, armée d'une lance, pourrait être une Minerve. Toutes deux gardent dans leurs draperies des traces très-visibles de peinture.

A quelques mètres au nord de ce cippe, sont encore en place plusieurs assises de construction hellénique; mais nous n'avons aucune donnée sur le nom et la destination de l'édifice auquel elles ont pu appartenir.

Dans sa partie sud-est, le rocher de l'Acropole, loin d'avoir été abattu, comme au nord et au sud-ouest, pour être aplani, avait dû être remblayé à une grande profondeur, et ces remblais étaient soutenus par la muraille de Cimon qui, descendant assez bas pour s'appuyer sur le roc, était devenue un mur de soutènement de plus de 16 mètres de hauteur. Il est probable que cette portion de l'esplanade fut ajoutée à l'enceinte primitive, au moins en partie, par Cimon, après la destruction de l'Acropole par les Perses, car lorsque dans ce remblai (Plan de l'Acropole T) on creuse à une certaine profondeur, on le trouve formé de cendres et de débris de toute sorte, dont beaucoup, portant les traces de l'action du feu, proviennent évidemment des monuments incendiés par les soldats de Xerxès. Au-dessus est une couche épaisse d'éclats de marbre, résultant de la taille des blocs destinés aux nouveaux monuments de l'Acropole, et enfin, presque à fleur du sol, des fouilles, qu'il serait bien à désirer que l'on continuât, ont mis à découvert de nombreux tambours de colonnes simplement dégrossis, et tels qu'ils avaient été apportés de la carrière du Pentélique. Ce sont ceux qui pour quelque défaut, quelque tare, avaient été rebutés par les architectes du Parthénon, jaloux de n'employer que des marbres irréprochables.

M. Beulé suppose qu'à droite de ces ruines se trouvaient les piédestaux des groupes donnés par Attale [1]; cette hypothèse est confirmée par Plutarque [2] qui, racontant les présages funestes qui signalèrent le commen-

1. Voy. p. 146.
2. *Vie d'Antoine.*

cement de la guerre entre Octave et Antoine, dit que la statue de Bacchus, faisant partie de la *Gigantomachie*, fut enlevée de son piédestal et jetée dans le théâtre qui se trouve en effet au-dessous du mur de Cimon.

A l'angle sud-est de l'Acropole, près de la bouche d'une énorme citerne en briques, sans doute de construction turque, se trouve déposé un énorme tambour de colonne qu'il est facile de reconnaître comme ayant dû appartenir au Parthénon. Ce bloc si éloigné du temple auquel il était destiné, et resté près d'un bord à pic du rocher, n'est-il pas une preuve presque décisive à l'appui de l'opinion que nous avons émise, que les matériaux des monuments de l'Acropole ont été élevés directement au moyen de machines, et non point traînés sur des chars par le plan incliné de l'occident?

A l'angle nord-est de l'Acropole, on a établi une terrasse (Plan de l'Acropole U), entourée de garde-fous, et ayant au centre une table de marbre portée par un fût antique. De ce belvédère l'œil embrasse un merveilleux panorama[1]. Athènes presque tout entière avec ses monuments, la plaine qui l'entoure, les monts Hymette, Anchesme, Pentélique, Parnès, Saint-Élie, qui cernent la vallée ouverte seulement sur les ports de Munychie, de Phalère et du Pirée, sur la mer et l'île d'Égine, s'étendent sous les yeux comme un immense plan en relief. On quitte à regret ce spectacle saisissant qui rappelle tant d'impérissables souvenirs, et, revenant vers l'occident, on passe sur l'emplacement du temple de Rome et d'Auguste; on jette un coup d'œil dans l'intérieur de la casemate turque, où sont déposés, attendant un musée et un classement, d'innombrables fragments, des statues, des bas-reliefs, des inscriptions que, faute d'un local, M. Pittakis, à son grand regret, est obligé d'entasser les uns sur les autres, au fur et à mesure de leur découverte. Quand arrivera le moment d'exploiter cette mine précieuse, bien des trésors ignorés reparaîtront à la lumière, mais déjà la tradition sera perdue, et bien habile sera celui qui pourra retrouver la provenance ou indiquer la destination première de ces marbres amoncelés.

Musée de l'Acropole. A côté de la casemate, une maisonnette[2], à laquelle on monte par une échelle à meunier, a reçu sur son plancher

1. « Montons à l'Acropole; nous y aurons le panorama de la ville. » Lucien. *Le Pêcheur*. XV.
2. Plan de l'Acropole V.

inégal, ou sur des tablettes vermoulues, une foule d'objets et de fragments antiques de plus petite dimension, déposés sans ordre, au hasard, et la plupart sans aucune indication de provenance, sans un numéro se rapportant à un catalogue. Leur conservateur, M. Pittakis, est bien lui-même un catalogue vivant; mais, après lui, que saura-t-on? Là pourtant se trouvent des objets du plus haut intérêt archéologique.

En première ligne se présentent les débris des monuments détruits par les Perses, et trouvés, pour la plupart, dans les fouilles faites dans les remblais au sud-est de l'Acropole, ou dans celles opérées, en 1836, autour du Parthénon.

Parmi les fragments qui par leur style paraissent avoir appartenu au vieux Parthénon, nous signalerons des tuiles, des antéfixes, des moulures portant des grecques et des palmettes bien conservées, et divers autres ornements d'architecture également couverts de peinture.

On attribue au premier Érechthéion des briques offrant sur leur tranche des guirlandes de laurier peintes en vert, et un masque de Gorgone[1] colorié du style le plus archaïque, rappelant les fameuses métopes de Sélinonte conservées au musée de Palerme. Des figures d'applique en marbre de Paros proviennent de la frise du nouvel Érechthéion. Un caisson du soffite des Propylées conserve au fond une étoile peinte, et un morceau de moulure offre des oves tracés à la pointe et coloriés. Une mosaïque byzantine a fait partie du pavé du Parthénon converti en église. Des vases, des *ex-voto*, ont été trouvés dans l'enceinte de Diane Brauronia. Des pivots en bois, tels que ceux dont nous avons déjà parlé[2], ont occupé le centre de la colonne d'angle du portique septentrional de l'Érechthéion. Signalons encore les crayons de plomb des architectes du Parthénon, un vase de minium employé à l'ornementation de son architecture, un casque grec contenant encore le crâne du soldat qu'il n'avait pas suffi à protéger, un morceau d'ivoire portant les traces d'un commencement de sculpture, et que rien n'empêche de supposer avoir été ébauché par Phidias et destiné à la statue de Minerve, de nombreux *ex-voto* en terre cuite, conservant des restes de couleur, une foule d'objets carbonisés, deux vases trouvés dans des fouilles faites au

1. Voy. la vignette à la fin du chapitre.
2. Page 57.

Pirée, quelques débris d'autres vases, enfin trois espèces de lustres de diverses grandeurs, composés d'un cercle chargé de petites lampes de terre cuite, mais ne devant pas remonter au delà de l'époque byzantine.

En descendant l'escalier du petit musée de l'Acropole, on se trouve en face du portique oriental de l'Érechthéion, auquel le chapitre suivant va être consacré.



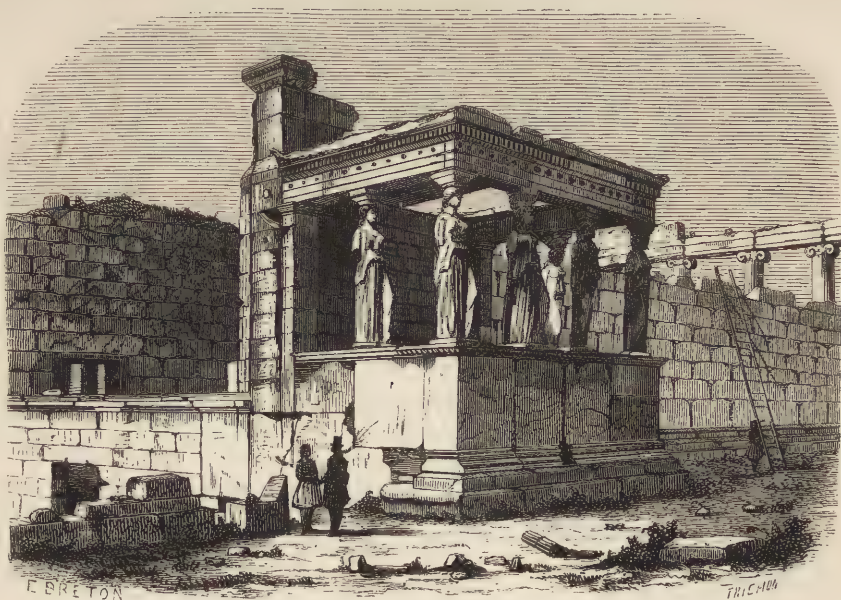
Tête de Gorgone.

IV.



TYP. J. CLAYE.

FAÇADE OCCIDENTALE DE L'ÉRECHTHÉION.

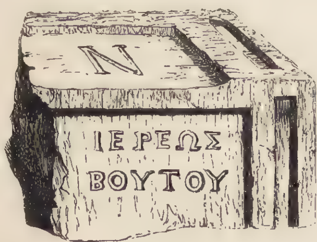


Portique des Caryatides.

CHAPITRE IV

ÉRECHTHÉION

GROTTE D'AGLAURE. PIÉDESTAL DE MINERVE PROMACHOS.
FONTAINE CLEPSYDRE. GROTTE DE PAN.



Siége de Butès.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la fameuse dispute de Minerve et de Neptune, prétendant tous deux au titre de protecteurs de la ville d'Athènes que Cécrops venait de fonder. On sait que Neptune frappant la terre de son trident en fit jaillir, selon les diverses traditions, un cheval ou un *flot*, et que Minerve d'un coup de sa lance fit naître l'olivier qui, lui assurant la victoire, devait être plus tard la principale source de richesse de l'Attique [1].

1. « Erechthée, qu'on dit fils de la Terre, a, dans la citadelle, un temple où l'on voit un olivier, et une *mer* (θάλασσα). Les Athéniens prétendent que Neptune et Minerve les y avaient placés comme un témoignage de la contestation qui s'était élevée entre eux au sujet du pays. »

HÉRODOTE. L. VIII, c. 55.

Le lieu où se passa cette scène, la plus importante des légendes athéniennes, le lieu où se trouvaient encore l'olivier sacré[1], l'empreinte du trident sur le rocher et la source salée miraculeuse qui faisait entendre un bruit semblable à celui des flots de la mer, quand soufflait le vent du sud[2], devait avoir droit à toute la vénération des Athéniens; aussi fut-ce là sans doute que Cécrops éleva le premier simulacre de Minerve et son premier autel[3].

Érechthée, à son tour, environna cette terre sacrée d'un sanctuaire attenant à sa demeure, et c'est ainsi que prit naissance cet édifice complexe dont l'ensemble, conservant le nom de son fondateur, fut appelé l'*Érechthéion*. On le trouve aussi parfois désigné sous le nom de *Cécropion*, en l'honneur de Cécrops, qui y avait reçu la sépulture[4]. Il est bien entendu que ce premier édifice fut loin de la perfection de plan, de la science de distribution, de la beauté d'architecture de celui dont nous admirons aujourd'hui les ruines si riches de détails, si élégantes de forme.

L'ancien Érechthéion fut, comme tous les autres monuments de l'Acropole, incendié par les Perses; les vainqueurs brûlèrent jusqu'à l'olivier sacré[5]; mais, dans la nuit même, de sa souche immortelle sortit une nouvelle tige haute de deux coudées, selon Pausanias[6], d'une coudée seulement suivant Hérodote[7].

Nous pensons que le temple, bien qu'ayant souffert de l'incendie, n'avait point été entièrement détruit, puisque Hérodote dit que Xerxès ordonna aux Athéniens d'aller à la citadelle et d'y faire les sacrifices suivant leur usage, et qu'ainsi il put être réparé et rendu au culte après le départ des ennemis. Cette hypothèse seule expliquerait comment ce sanctuaire, le plus vénéré de tous, ne fut rebâti que si longtemps après la guerre médique.

1. Pausanias. *Att.* C. XXVII.
2. Id. *Ibid.* C. XXVI. — Apollodore. III, 4.
3. « On dit que Cécrops, le premier, éleva un autel chez les Athéniens et que, le premier aussi, érigea une statue de Minerve. » Eusèbe. *Prépar. et Dém. évang.* X.
4. Meursius. *De regibus Athen.* L. 1, c. 12.
5. C'est sans doute depuis cet événement que l'olivier sacré ne put reprendre son élégance première et qu'il mérita le surnom de πάνκυφος, *tout tortu;* V. Hézych. *Lex.* à ce mot et à celui d' 'Αςὴ.
6. *Att.* C. XXVII.
7. « Le feu qui brûla le temple consuma aussi l'olivier; mais le second jour après l'incendie, les Athéniens, à qui le roi avait ordonné d'offrir des sacrifices, étant arrivés au temple, remarquèrent que la souche de l'olivier avait poussé un rejeton d'une coudée de haut. »
Hérodote. L. VIII, c. 54 et 55.

On ignore l'époque précise de la construction du nouvel Érechthéion[1]; cependant il est possible de l'indiquer au moins d'une manière approximative. D'après le style de l'édifice, il est hors de doute qu'il ne put être antérieur à Périclès; il ne peut même lui être contemporain, car dans tous ses détails, comme dans son ensemble, il accuse un raffinement de l'art évidemment postérieur à la noble simplicité du Parthénon et des Propylées. D'ailleurs, si l'Érechthéion eût été érigé sous Périclès, Plutarque n'eût pas manqué de le citer parmi les travaux qu'il fit exécuter et il garde à cet égard le plus complet silence.

D'un autre côté, nous savons par un fragment d'inscription que découvrit Chandler, et qui est conservé au musée de Londres, auquel il a été donné en 1787 par la Société des *dilettanti*[2], que l'édifice n'était pas entièrement achevé sous l'archontat de Dioclès, la quatrième année de la 92e olympiade (409 avant Jésus-Christ). Il y a donc toute apparence qu'après la mort de Périclès, arrivée en 429, l'élan donné par ce grand homme ne s'était point arrêté, malgré les inquiétudes que causait la première guerre du Péloponèse, et que c'est pendant cette période de vingt années que l'Érechthéion fut commencé et conduit au point où il en était sous l'archontat de Dioclès[3]. A dater de cette époque, l'entreprise marcha avec rapidité, et, probablement en 407[4], la seconde année de la 93e olympiade, elle était bien près d'être achevée, puisque l'année suivante, si, comme nous l'apprend Xénophon[5], un incendie qui embrasa sans doute les échafaudages qui n'étaient point encore enlevés endommagea quelques parties du monument, on ne jugea pas nécessaire de rétablir ces échafaudages, et que, ainsi qu'il est facile de le reconnaître à la différence du travail, les dégâts ne furent réparés que bien des années plus tard, vers l'époque d'Alexandre.

1. Plan de l'Acropole. X.

2. *British Museum, Elgin Saloon*, n° 167*. Cette inscription contient une partie du rapport d'une commission nommée pour constater l'état d'avancement des travaux de l'Érechthéion, qui sans doute étaient restés suspendus pendant quelques années, peut-être, comme le suppose M. Beulé, par suite des désastres de Sicile, et qu'il s'agissait alors de reprendre.

3. Cette opinion est celle adoptée par Hermann Hettner, *Athen und der Pelopones*.

4. Nous aurons occasion de citer plus d'une fois une très-curieuse inscription trouvée en 1836 dans la Pinacothèque, et qui contient les comptes, pour cette année 407, des travaux relatifs à la décoration du monument.

5. « L'année suivante (406-407), remarquable par une éclipse de lune arrivée le soir, et par l'incendie du vieux temple de Minerve, à Athènes, Pityas étant éphore et Callias étant archonte..... »
Hellen. L. I, c. 6.

Converti en église au VIIe siècle, en même temps que le Parthénon, et consacré à la Mère de Dieu, la Παναγία Θεοτόκος, l'Érechthéion, mutilé, comme nous le verrons, pour être approprié à cette nouvelle destination, fut, au moins pendant plusieurs siècles, préservé de la destruction ; mais après la conquête d'Athènes par les Turcs, de nouveaux désastres allaient fondre sur lui. A l'époque du voyage de Spon et Wheler, un officier turc qui s'y était établi ne leur permit pas d'en visiter l'intérieur qui renfermait son harem.

Il est probable que, voisin du Parthénon, l'Érechthéion eut comme lui beaucoup à souffrir du bombardement de l'Acropole par les Vénitiens. En ne réparant rien, en s'acharnant au contraire, selon leur usage, à la mutilation des sculptures, les Turcs continuèrent sa ruine. Au commencement du XVIIIe siècle, Pococke le vit cependant encore, sinon en bon état, au moins conservant presque toutes ses parties constitutives ; mais quand, environ trente ans plus tard, Leroy, Chandler, Stuart et Revett vinrent à Athènes, la destruction avait marché à grands pas ; les parties supérieures du monument avaient presque disparu, des pans de muraille entiers s'étaient écroulés, les frontons n'existaient plus, et le sol autour du monument était jonché de ses débris. Les profanations de lord Elgin et le siége de l'Acropole en 1826-1827 achevèrent l'œuvre du temps et des barbares.

Jusqu'aux fouilles terminées seulement en 1842, rien n'était plus inexplicable que les ruines de cet édifice dont le plan, déjà bizarre dès l'origine, avait encore été modifié par les Byzantins, par les Turcs, et rendu impossible à relever sous les monceaux de décombres[1]. Aussi les systèmes les plus opposés avaient-ils été mis en avant, aussi les différentes parties de l'édifice avaient-elles été confondues au point que Stuart et après lui Legrand prirent le sanctuaire de Minerve Poliade pour l'Erechthéion dont ils firent un temple consacré à Érechthée ou à Neptune, le Pandrosion pour le temple de Minerve, et la tribune des Caryatides pour le Pandrosion. Enfin, un architecte pensionnaire de l'Ecole de France à Rome, M. Tétaz, consacra un séjour de deux années qu'il fit à Athènes à l'étude de cette grande énigme de marbre dont, grâce

1. Leroy avait cependant reconnu la différence de niveau des deux temples, tout en se trompant sur leurs dénominations respectives.

aux travaux de déblayement, la solution était devenue possible; en 1850, il envoya à l'Institut un travail de restauration, exécuté avec autant de talent que d'intelligence, et un mémoire explicatif qui a été publié par la *Revue archéologique*, l'année suivante.

Aujourd'hui la lumière est faite, nous n'avons plus qu'à suivre le plan de M. Tétaz, Pausanias à la main, et nous comprendrons facilement cet édifice sans modèle, comme sans copie, dans l'antiquité.

L'Érechthéion, à l'ensemble duquel on avait conservé le nom de son premier fondateur, était composé de deux temples distincts[1], consacrés l'un à Minerve Poliade[2], l'autre à Pandrose[3], qu'en récompense de sa

1. « Cet édifice est double, οἴκημα διπλοῦν. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXVI.

Souvent, dans l'antiquité, un même temple était consacré à plusieurs divinités qui prenaient le nom de σύνναοι ou συνοικέται, *qui ont un temple commun*, ναός, *une demeure commune*, οἶκος.

STRABON. L. VII. — PLUTARQUE. *Sympos.* L. IV.

2. Πολιάς, protectrice de la ville. Aristophane et Pindare l'appellent aussi Πολῖτις et Πολιοῦχος.

3. « Au temple de Minerve est contigu celui de Pandrose, la seule des trois filles de Cécrops qui eût respecté le dépôt confié par la déesse. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXVII.

Ce dépôt était une corbeille contenant le jeune Érichthonius ou Érechthée *, qui venait de naître de Vulcain seul ou de Vulcain et de la Terre, et que, par compassion, la déesse voulait faire élever en secret dans son sanctuaire.

« La fille de Jupiter avait enfermé dans une corbeille Érichthonius, fils de la Terre, et mis près de lui deux serpents pour le défendre en le confiant à la garde des filles d'Agraule **. »

EURIPIDE. *Ion.* sc. 1re.

. . . . Nam tempore quodam
Pallas Erichthonium, prolem sine matre creatam,
Clauserat Actæo texta de vimine cista;
Virginibusque tribus, gemino de Cecrope natis,
Hanc legem dederat, sua ne secreta viderent.
. . . . . Commissa duæ sine fraude tuentur
Pandrosos atque Herse; timidas vocat una sorores
Aglauros, nodosque manu diducit; at intus
Infantemque vident adporrectumque draconem.

OVIDE. *Métam.* L. II, v. 552.

« Jadis, Pallas avait renfermé, dans une corbeille tissue avec l'osier de l'Attique, Érichthon, cet enfant né sans mère, et l'avait confié aux trois filles du *double* Cécrops ***, en leur défendant de chercher à pénétrer ce mystère... Deux d'entre elles respectent le dépôt confié à leurs soins, ce sont Pandrose et Hersé; mais Aglaure raille la timide obéissance de ses sœurs, et sa main détache les nœuds de la corbeille. Elle l'ouvre, et leur fait voir un enfant et un serpent couché près de lui. »

Nous avons vu que, suivant Pausanias, Hersé partagea la curiosité de sa sœur, et en effet elle n'eut point part au culte rendu à Pandrose; Pausanias ajoute (L. XVIII) qu'Aglaure et Hersé, devenues furieuses, se précipitèrent du haut de l'Acropole; mais ce n'est pas non plus la version d'Ovide, qui raconte qu'Aglaure fut changée en rocher par Mercure pour s'être opposée à ses entrevues avec Hersé. (*Métam.* L. II, v. 819.)

* Erichthonius se trouve en effet dans les auteurs désigné aussi sous le nom d'Érechthée; mais il ne faut pas pour cela le confondre avec un autre Érechthée qui vécut beaucoup plus tard. Le premier fut le quatrième roi d'Athènes, succéda à Amphictyon l'an 1573 avant J.-C., et régna jusqu'en 1556; le second, successeur de Pandion Ier, occupa le trône de 1525 à 1460 avant J.-C.

** La femme de Cécrops s'appelait Agraule ou Aglaure, comme l'une de ses filles.

*** On donnait cette épithète à Cécrops, soit parce qu'il parlait deux langues, soit parce qu'il commandait à deux peuples, les Égyptiens et les Grecs, soit parce qu'il institua le mariage, etc. Aucune de ces explications des mots διφυής, *geminus* et *bifrons*, qui se trouvent, dans les auteurs, appliqués à Cécrops, n'est du reste bien satisfaisante.

discrétion Minerve fit la première prêtresse de son culte, voulant qu'après sa mort on l'associât aux honneurs qui lui étaient décernés à elle-même.

Abstraction faite des deux portiques faisant saillie au midi et au nord, l'Érechthéion forme un rectangle long de $20^{m},30$, large de $11^{m},21$. Grâce à l'inégalité du rocher sur lequel il était construit, ses deux parties, bien que couronnées d'un entablement commun, avaient leurs bases à deux niveaux bien différents. A l'est et au sud, les trois gradins hauts de $0^{m},24$ et profonds de $0^{m},32$, qui lui servaient de soubassement, reposaient sur l'esplanade où se dressait aussi le Parthénon. Au nord et à l'ouest, au contraire, le sol se trouvait en contre-bas de $2^{m},60$, et nous verrons qu'on était obligé de descendre à ce plan inférieur, qui formait l'enceinte de Minerve Poliade[1], par un escalier dont les traces sont encore reconnaissables au nord du soubassement du portique oriental.

Plan de l'Érechthéion.

Selon l'usage, le temple dédié à la divinité principale, à Minerve Poliade, avait sa façade AA tournée vers l'orient. A quelque distance en avant devait être un autel *a* qui a entièrement disparu. Cet autel était consacré à Jupiter Hypatus[2]; on n'y sacrifiait rien qui eût eu vie; on y

1. Plan de l'Acropole Y.

2. Ὕπατος, pour ὑπέρτατος, le plus haut.

offrait seulement des gâteaux, et on ne se servait point de vin dans ces sacrifices[1].

Le portique oriental était composé de six colonnes ioniques de marbre pentélique, hautes de 6m,43 et d'un diamètre de 0m,71 à la base, haute elle-même de 0m,275. Le chapiteau a 0m,58 d'élévation. Cinq de ces colonnes sont encore en place, portant leur architrave et deux ou trois morceaux de la frise de marbre noir d'Éleusis, sur lequel se détachaient en relief des figures de marbre de Paros. Plusieurs autres morceaux de la frise gisent sur le sol du *pronaos* ou en avant du péristyle. Pendant longtemps, l'existence de cette ornementation ne fut révélée que par la



Portique oriental de l'Érechthéion.

présence des crampons qui servaient à fixer les figures; mais les fouilles faites autour de l'Érechthéion ont fait découvrir vingt-cinq fragments de ces figures hautes de 0m,55 à 0m,60, plates d'un côté et dont la destination ne pouvait être douteuse[2]. Le fait d'ailleurs a été encore confirmé par la trouvaille faite en 1836, dans la Pinacothèque, du reste de l'inscription du musée de Londres[3], contenant les comptes relatifs à l'achèvement de l'Érechthéion, sous l'archontat de Dioclès (409 avant Jésus-Christ). On y trouve les prix payés pour un certain nombre de ces figures à des sculpteurs nommés Phyromaque de Cephissia, Praxias de Mélite, Antiphanes du Céramique, Mynnion d'Agrylé, Soclus d'Alopèce, Iasos de

1. Pausanias. *Att.* C. XXVI.
2. Nous avons vu ces fragments dans le musée de l'Acropole, p. 150.
3. Voy. p. 155.

Collyte[1] et Agapénor. Le prix des figures seules est de 60 drachmes; celui des groupes varie de 80 à 240 drachmes suivant leur importance[2]. Plusieurs de ceux-ci représentent des chars, des guerriers et des femmes. M. Beulé suppose avec toute vraisemblance que les sujets de la frise devaient être tirés des diverses fables relatives à Minerve. Ces bas-reliefs durent être coloriés, et, s'ils existaient encore se détachant sur leur fond noir, ils nous rappelleraient l'aspect de certaines peintures de Pompéi[3].

La dernière colonne du portique oriental, celle de l'angle nord-est, a été emportée par lord Elgin[4], et son enlèvement brutal a entraîné la chute de cette partie de l'entablement. Des morceaux du fronton ont été retrouvés; ils ne portent sur la face supérieure de leurs rampants aucune trace indiquant qu'ils aient jamais été surmontés de statues, de griffons, ou de tout autre ornement. Des morceaux du plafond du *pronaos* sont aussi à Londres[5].

Le *pronaos* était fermé au fond par une muraille dont il ne reste que quelques arrachements attenant aux antes *bb*, et qui offrait au milieu une large porte *c*[6]. A cette muraille, en face des entre-colonnements, durent être adossés quatre autels *d*, dont trois mentionnés par Pausanias avaient été dédiés, le premier à Neptune et à Érechthée[7], pour obéir à un oracle; le second au héros[8] Butès[9], le troisième à

1. Parmi les figures conservées au musée, on remarque une jeune fille agenouillée mentionnée par l'inscription comme étant l'œuvre de Iasos de Collyte.

2. Rangabé. *Antiquités helléniques*, n° 57. — Beulé. *Acropole*. T. II, p. 285.

3. Entre autres celles de la *maison à la muraille noire*, *della parete nera*.

4. *British Museum, Elgin Saloon*, n°s 125, 126 et 127.

5. *Ibid.*, n°s 108, 118, 219 et 220.

6. Un fragment du jambage de cette porte est au *British Museum, Elgin Saloon*, n° 115.

7. Erechthée et Neptune étaient quelquefois regardés par les Athéniens comme une seule et même divinité. On lit dans le lexique d'Hésychius cette définition : Ἐρεχθεὺς, Ποσειδῶν ἐν Ἀθήναις, Erechthée, à Athènes, Neptune.

8. Le mot *héros* ne doit pas être pris ici dans le sens usité chez les modernes. Non-seulement les grands hommes célèbres par leur force et leur courage, mais encore ceux qui s'étaient distingués par leurs vertus ou par des services rendus à leur patrie, étaient, après leur mort, rangés parmi les héros, sorte de demi-dieux inférieurs auxquels on décernait les honneurs divins. Le culte rendu par les chrétiens aux saints, sous l'invocation desquels ils placent des églises et des autels, n'est pas sans quelque analogie avec celui des héros dans l'antiquité.

« Ménippe : Au nom de la divination, qu'est-ce qu'un héros? Je l'ignore. »

« Trophonius : C'est un composé d'homme et de dieu. »

« Ménippe : C'est, dis-tu, un être qui n'est ni homme ni dieu, mais les deux ensemble. »

Lucien. 3e *Dial. des Morts*.

9. Butès, fils de Pandion, mari de Chitonia, fille d'Érechthée, prêtre de Minerve et de Neptune, honoré comme un demi-dieu. (Apollod. I, c. 14.)

Vulcain[1]. Le quatrième autel, omis par le voyageur grec, était consacré à Dioné, fille de l'Océan[2]. Sur les murs étaient des peintures, probablement portatives, se rapportant à la famille des Butades ou Étéobutades[3].

Sanctuaire de Minerve Poliade. Lorsqu'on avait franchi la porte *c*, on se trouvait dans le sanctuaire de Minerve Poliade B, enceinte de 7m,33 de longueur sur 4m,125 de largeur, qui ne recevait de jour que de la porte, et dans laquelle brûlait éternellement une lampe d'or, ouvrage de Callimaque, qu'on ne remplissait d'huile qu'une fois par an, et dont la mèche de *lin carpasien* (amiante) brûlait sans se consumer[4]. La fumée se dissipait par le moyen d'un palmier de bronze placé au-dessus de la lampe et s'élevant jusqu'au plafond[5]. C'est ce singulier candélabre que M. Tétaz met au centre *h* du sanctuaire; si réellement il occupait cette place, il devait produire un assez mauvais effet, cachant la statue de la déesse à ceux qui entraient dans le temple. Nous ajouterons que la lampe ne pouvait donner assez de lumière pour justifier la présence des peintures murales que M. Tétaz a introduites dans sa restauration.

La statue de Minerve *e* conservée dans ce sanctuaire était la plus vénérée de l'Attique; elle passait pour être tombée du ciel[6]; elle n'était

1. Pausanias. *Att.* C. XXVI.

2. « Cet autel est mentionné plusieurs fois sur les fragments de la célèbre inscription trouvée en 1836 dans la Pinacothèque. Il est question de la cannelure des colonnes de l'est, que l'on cannelait sur place, comme nous l'avons déjà remarqué au Parthénon. Chacune de ces colonnes est désignée par l'autel dont elle est voisine, et c'est toujours à partir de l'autel de Dioné que l'on commence à compter. » Beulé. *Acropole.* T. II, p. 235.

3. Pausanias. *Att.* C. XXVI.

Dans la famille des Butades ou descendants de Butès, le sacerdoce était héréditaire. L'orateur Lycurgue était de cette famille consacrée surtout à Neptune et Minerve.

« Mon père, Atrometos, est de la curie qui participe, avec les Étéobutades, aux mêmes sacrifices, et d'où l'on tire la prêtresse de Minerve Poliade. » Eschine. *Procès de l'ambassade.*

4. « Dans l'ancien temple de Minerve Poliade est la lampe inextinguible. » Strabon. *Rer. geog.* L. IX, c. 1.

5. Pausanias. *Att.* C. XXVI.

6. « La plus vénérée des statues de Minerve est celle que l'on voit dans la citadelle nommée anciennement *Polis*, la Ville. Déjà même elle était l'objet du culte de tous les peuples de l'Attique, avant qu'ils fussent réunis. L'opinion commune est que cette statue tomba jadis du ciel; je n'examinerai pas si elle est vraie ou non. » Pausanias. *Att.* C. XXVI.

Ce simulacre devant lequel les habitants de la Tauride sacrifièrent longtemps des victimes humaines, et dont Iphigénie fut la prêtresse, fut, d'après la tradition, apporté à Athènes par Oreste.

« Faisant entendre sa voix par le trépied d'or, Apollon m'ordonna de venir en Tauride pour enlever la statue descendue du ciel et la déposer sur le sol d'Athènes. » Euripide. *Iphigénie en Tauride.*

que de bois d'olivier[1], mais la simplicité de la matière et sans doute aussi la barbarie du travail disparaissaient sous le magnifique *péplus* dont l'antique simulacre était revêtu à chaque fête des Panathénées. Ce fut cette statue qui, au dire de Dion Cassius, se retourna subitement vers l'occident et vomit du sang à l'instant de la mort d'Auguste[2].

On voyait dans le temple un Mercure également en bois offert, disait-on, par Cécrops, et qui disparaissait presque sous des branches de myrte[3], sans doute pour en dissimuler l'indécence, si, comme tout porte à le croire, cette figure était du nombre de celles dont parle Hérodote[4]. Elle pouvait surmonter l'un des deux piédestaux *f* et *g* que M. Tétaz suppose avoir accompagné celui de Minerve; mais alors quelle eût été la destination de l'autre piédestal? Peut-être devrait-on placer la statue de Mercure et le palmier en face l'un de l'autre contre les murailles latérales du sanctuaire. La statue de Minerve se fût ainsi trouvée démasquée.

Parmi les nombreux *ex-voto* consacrés dans le sanctuaire de Minerve Poliade, on remarquait un siége pliant qui passait pour l'œuvre de Dédale, la cuirasse de Masistius qui, suivant Hérodote[5], commandait la cavalerie des Mèdes à la bataille du Cithéron qui précéda celle de Platées, et non pas à cette dernière, comme le dit Pausanias[6], et un cimeterre[7] attribué à Mardonius, mais dont le voyageur grec conteste l'authenticité[8].

1. En l'an 503 avant J.-C., les habitants de l'île d'Égine étant affligés d'une grande stérilité, l'oracle de Delphes leur ordonna d'ériger à Minerve des statues de bois d'olivier franc. Cet arbre ne se trouvant pas dans l'île, et d'ailleurs les oliviers de l'Attique passant pour plus sacrés, les Éginètes s'adressèrent aux Athéniens qui leur permirent de couper le bois dont ils avaient besoin, à condition qu'ils amèneraient tous les ans des victimes à Minerve Polias et à Erechthée. (Voy. Hérodote. L. V, c. 82.)

2. Dion Cassius. L. IV, 7.

3. Pausanias. *Att.* C. XXVII.

4. Hérodote. L. II, c. 51.

5. « La cavalerie perse fit son attaque par ordre et par escadrons; mais Masistius l'ayant devancée, son cheval fut atteint d'un coup de flèche au flanc; il se cabra de douleur et jeta Masistius par terre. Les Athéniens fondirent aussitôt sur lui, se saisirent du cheval et tuèrent le cavalier malgré sa résistance. Ils ne le purent d'abord, à cause de la cuirasse d'or en écailles qu'il avait sous son habit de pourpre, mais quelqu'un, s'en étant aperçu, le frappa à l'œil, et il mourut. »

Hérodote. L. IX, c. 22.

Cf. Plutarque. *Vie d'Aristide.*

6. *Att.* C. XXVII.

7. Ἀκινάκης, sabre particulier aux Perses.

8. Pausanias. *Att.* C. XXVII.

Legrand, dans le plan qu'il a donné de l'Érechthéion, suppose que le temple de Minerve Poliade occupait toute la largeur de la cella; aujourd'hui il est reconnu avoir été circonscrit par une cella particulière.

A gauche de la porte du temple s'en trouvait une plus petite *i*, qui ouvrait sur un corridor C, par lequel, au moyen de l'escalier *k*, on pouvait communiquer avec le Pandrosion. Il est facile de se convaincre du fait en examinant la muraille méridionale de l'Érechthéion, sur laquelle le palier et l'escalier sont en quelque sorte tracés par les assises grossièrement taillées de pierre du Pirée, qui, dans toutes les parties destinées à rester invisibles, remplaçaient les assises polies de marbre pentélique. L'ancienne existence de cette communication entre les deux temples est encore prouvée par une petite anecdote rapportée par Denys d'Halicarnasse qui, lui-même, l'avait empruntée à Philochorus. « Une chienne, dit-il, entra un jour dans le temple de Minerve Poliade, descendit dans le Pandrosion, sauta sur l'autel de Jupiter Hercéen[1] et s'y coucha à l'ombre de l'olivier sacré[2]. »

Selon toute apparence, ce passage et cet escalier dérobé n'étaient fréquentés que par les prêtres qui desservaient les deux sanctuaires. La véritable entrée du temple de Pandrose était par le portique D, situé au nord et à l'extrémité de la cella, au delà de laquelle il faisait saillie à l'ouest[3]. Pour racheter la différence de niveau et atteindre à l'entablement commun à tout l'édifice, l'ordre de ce portique avait dû être de bien plus grande proportion que celui de la façade orientale; aussi les colonnes qui le composent ont-elles 7^{m},58 de hauteur, compris la base et le chapiteau, sur 0^{m},84 de diamètre à la base et 0^{m},72 au sommet.

Les bases attiques, hautes de 0^{m},36, ont leur tore supérieur décoré d'un riche entrelac.

Enfin, les chapiteaux, hauts de 0^{m},61, sont au nombre des plus ornés et en même temps des plus élégants que nous possédions de l'ordre

1. Ἕρκειος, *protecteur de l'enceinte.* Apollodore.

Suivant Lucain, il existait dans les ruines de Troie les restes d'un autel dédié à Jupiter sous ce même surnom.

Herceas, monstrator ait, non respicis aras?

Pharsale. C. IX.

« Ne vois-tu pas, dit le guide, l'autel de Jupiter Hercéen? »

2. Denys d'Halicarnasse. *Dynarch.*

3. Voy. planche IV, à gauche, et p. 159, à droite du dessin de la façade orientale.

ionique. Non-seulement les détails les plus fins étaient prodigués dans le marbre, mais des attaches qui existent encore nous révèlent l'existence de guirlandes de bronze doré qui couraient sur les volutes dont l'œil était également doré[1].

Les colonnes sont au nombre de six, quatre en façade, deux en retour; toutes sont encore debout; mais les trois de l'angle nord-est, 1, 2 et 3, conservent seules leur entablement, leurs poutres de marbre, et leur soffite ou plafond, formé de caissons creusés deux à deux dans chaque dalle. Deux de ces dalles sont dressées contre la muraille, près de la porte du temple; et là surtout il est facile d'examiner la décoration des caissons, percés au fond d'un petit trou qui recevait le tenon d'une étoile de bronze. Les autres ornements étaient ou sculptés ou simplement peints sur des surfaces planes. Legrand mentionne cette circonstance, qu'il dit avoir été remarquée par M. Fauvel[2].

Des trois autres colonnes maintenant isolées, deux (4 et 6) sont entières; mais celle d'angle, 5, qui avait été renversée par un boulet en 1827, pendant le siége de l'Acropole[3], et dont la chute avait entraîné celle d'une portion de l'entablement, a été relevée en partie, et, en 1859, on se préparait à la compléter par l'addition de deux tambours et d'un chapiteau modernes[4].

Une foule de morceaux de l'entablement, des poutres de marbre, des caissons sont gisants sur le sol, devant le portique.

On doit à M. Tétaz une très-curieuse découverte. Ayant remarqué dans l'angle sud-est, au pavé du portique, quelques dalles qui semblaient n'en pas faire partie intégrante, il les fit enlever et mit ainsi à découvert une cavité *l* réservée dans les substructions du portique, au fond de laquelle on aperçoit dans le rocher deux trous irréguliers

1. Beulé. *Acropole*. T. II, p. 271.

2. Certains ornements, qu'il eût été trop difficile de sculpter dans les caissons renfoncés du plafond, y étaient peints. » Legrand. *Mon. de la Grèce*, p. 76.

3. Le portique avait été approprié au logement d'un officier turc, en fermant les entre-colonnements par des murailles, comme nous le voyons dans le dessin de Stuart, et le plafond avait été chargé d'une grande quantité de terre pour le *blinder* et le mettre à l'abri de la bombe; cette précaution même a contribué à sa ruine, car le support d'angle ayant manqué, cette masse énorme n'a fait qu'accélérer et rendre plus complète la chute de l'entablement.

4. Nous avons vu, au petit musée de l'Acropole, les espèces de pivots, les *âmes* en bois de cèdre provenant du centre des tambours composant le fût de cette colonne (p. 150).

de $0^m,50$ environ de profondeur, réunis entre eux par une sorte de fissure. Ces trous pourraient bien n'être qu'un jeu de la nature; tout



Trous du trident.

annonce cependant que ce sont eux que l'on vénérait dans l'antiquité comme étant l'empreinte du coup de trident frappé par Neptune. Il est vrai que le trident avait trois pointes et qu'il n'y a que deux trous, mais en aucun temps la superstition n'y a regardé de bien près. Les dalles que M. Tétaz a détachées sont justement celles que soulevaient les guides, les exégètes, lorsqu'ils voulaient offrir l'empreinte sacrée à la curiosité ou à la vénération des visiteurs et des dévots.

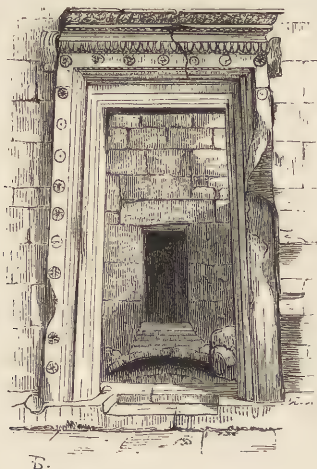
Dans le même caveau est une petite citerne en partie ruinée; M. Beulé, en la faisant déblayer, a rencontré presque aussitôt le rocher; ce ne serait point une raison pour qu'elle n'eût point remplacé le puits d'eau salée, le flot, la θάλασσα Ερεχθηΐς [1] qui partageait avec l'empreinte du trident les hommages des pèlerins de l'Acropole. Il suffisait du plus petit bassin rempli d'eau salée; et quant au bruit que cette *mer* en miniature faisait entendre lorsque soufflait le vent du sud, la communication souterraine avec le temple pouvait, comme le remarque M. Beulé, l'expliquer aussi bien que l'escalier dérobé du sanctuaire d'Isis, à Pompéi, explique les oracles rendus par la déesse [2]. En effet, de l'intérieur du Pandrosion, une petite porte souterraine *w*, de $1^m,20$ de haut sur $0^m,68$ de large, percée dans le bas du mur septentrional de l'Érechthéion, et à laquelle on descendait par un chemin souterrain partant du corridor H, conduisait en secret à la grotte mystérieuse.

1. « Dans l'Érechthéion, on trouve un puits d'eau de mer, ce qui n'est pas très-surprenant, car il y en a dans plusieurs endroits au milieu des terres, entre autres à Aphrodisias en Carie; mais ce que celui-ci offre de remarquable, c'est que, lorsque le vent du sud souffle, on y entend un bruit pareil à celui des flots. Il y a sur le rocher l'empreinte d'un trident. Cette empreinte et ce puits sont les signes que Neptune fit paraître pour prouver que le pays lui appartenait. »

PAUSANIAS. *Att.* C. XXVI.

2. E. BRETON. *Pompeia*, 2e édit., p. 42.

Au fond du portique septentrional s'ouvre une grande porte *m*, dont les ornements étaient d'une rare élégance, bien que manquant un peu de relief.



Porte septentrionale de l'Érechthéion.

Cette porte, la seule qui nous soit restée presque intacte de l'antiquité grecque, est de forme légèrement pyramidale; large de $1^m,45$ à la base, elle n'a pas plus de $1^m,30$ au sommet. Le linteau s'étant fendu, on ne sait à quelle époque, les Byzantins avaient dû, à l'intérieur de la baie, ajouter un autre linteau et deux pieds-droits ne présentant que de simples moulures qui ne doivent point être confondues avec le chambranle primitif. Sa corniche, ὑπερθύρον, richement ornée, est soutenue par deux consoles, ἀγκῶνες.

Lorsqu'on avait franchi cette porte, on se trouvait dans une sorte de passage E, large de $3^m,91$, long de $9^m,60$, qu'éclairaient trois fenêtres ouvertes à l'ouest, et qui, lors de la transformation de l'Érechthéion, était devenu le *narthex*, ou vestibule de l'église byzantine, mais qui, dans l'origine, servait à la fois de vestibule au Pandrosion, et de communication avec le portique des Caryatides, dont nous parlerons bientôt. Ses murailles sont très-dégradées, et, selon toute apparence, par le feu. Toute son étendue est occupée par une grande citerne, dont la voûte, qui a été défoncée par la chute de la partie supérieure du mur occidental de l'Érechthéion, excédait de plus de $0^m,40$ le niveau du seuil de la porte. Les Turcs, pour établir ce réservoir, avaient tiré parti

des substructions de l'édifice antique, mais ils avaient dû les reprendre en sous-œuvre pour les faire descendre à la profondeur nécessaire.

Le vestibule était séparé du sanctuaire par un mur que M. Tétaz suppose avec beaucoup de vraisemblance avoir été percé de trois portes *n o n*, correspondant aux trois divisions du temple, aux trois nefs de l'église. En avant des piliers qui les séparaient se seraient trouvés deux piédestaux *pp*, portant des statues.

L'existence de ce mur n'est plus indiquée que par des arrachements qui se voient encore dans la partie supérieure des murailles du sud et du nord, restées lisses dans le bas, nouvelle preuve de l'existence des deux portes latérales *nn*.

Pandrosion. Le sanctuaire de Pandrose F formait un rectangle de 9^{m},60 de largeur sur 6^{m},20 de profondeur, soutenu par quatre colonnes, et dont la partie centrale dut être découverte, car elle contenait l'olivier sacré *r*, qui n'eût pu vivre et se développer pendant tant de siècles privé d'air et de lumière. Il ombrageait l'autel de Jupiter Herceus ou Hercéen[1], ainsi que nous l'apprend l'anecdote que nous avons déjà citée d'après Philochorus.

Tout en admettant avec M. Tétaz l'existence de cette partie hypœthre ou découverte, au centre du Pandrosion, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec lui sur sa disposition. Dans son plan, l'hypœthre forme un rectangle s'étendant de l'ouest à l'est, et ne laissant couvert qu'un étroit espace en avant de la porte principale *o*, aussi bien qu'au pied de la muraille occidentale du temple de Minerve Poliade. Cet espace est même si étroit de ce dernier côté que la statue de Pandrose *s*, qu'avec raison il adosse à cette muraille, serait à peine abritée par la saillie d'une corniche. Le Pandrosion étant beaucoup plus large que profond, il nous semblerait pourtant assez naturel de supposer l'hypœthre n'affectant pas justement la forme opposée. Si, au contraire, l'hypœthre, s'étendant d'un côté jusqu'au mur *n o n*, s'arrêtait à l'est aux colonnes 7 et 8, un portique couvert *ttt* aurait permis de circuler de trois côtés, tandis que du quatrième le vestibule E aurait complété l'enceinte. Ainsi, la statue de Pandrose eût été abritée sous le portique oriental, et au centre de la partie découverte eussent pu de même trou-

1. Voy. p. 163.

ver place l'olivier sacré et l'autel de Jupiter Hercéen. C'est dans ce sens que nous avons cru pouvoir modifier le plan de M. Tétaz, tout en indiquant encore par des lignes ponctuées celui qu'il a proposé. Nos lecteurs pourront ainsi se prononcer entre les deux opinions, qui, du reste, nous devons l'avouer, ne reposent, l'une comme l'autre, que sur des hypothèses, aucune trace de ces dispositions ne se retrouvant sur le terrain.

Ce n'est également que sur une probabilité que M. Tétaz se fonde pour supposer que les quatre colonnes qui, par leur proportion, n'eussent pu atteindre au faîte de l'édifice, étaient surmontées d'un second ordre composé de caryatides plutôt que de colonnes; cette pensée, vraie peut-être, lui a été inspirée par la découverte, dans l'intérieur du temple, d'un fragment de corniche analogue à celle de la tribune des Caryatides.

Nous avons vu que par un escalier *k*, situé dans son angle sud-est, et par le corridor C, le Pandrosion communiquait avec le sanctuaire de Minerve. Dans l'angle opposé devait ouvrir la porte d'une autre enceinte H, longue et étroite, occupant l'espace compris entre le mur septentrional du sanctuaire de Minerve, et le mur commun du même côté à tout l'Érechthéion. Cette dernière muraille ayant les parpaings de marbre dont elle se compose ravalés à l'intérieur dans toute sa hauteur, il est facile d'en conclure que le pavé de ce réduit a dû être toujours et dans toute son étendue de niveau avec le sol du Pandrosion. Peut-être cette obscure enceinte n'avait-elle d'autre destination que celle de servir de magasin, *sacrarium*, ἱεροφυλάκιον ou ἀρχεῖον, pour les instruments du culte; peut-être, comme le suppose M. Beulé, était-ce dans ce lieu qu'on entretenait le serpent sacré, οἰκουρός ὄφις, dont parlent Hérodote et Plutarque[1], et qui sert de prétexte à l'une des femmes de la comédie d'Aristophane pour rompre son serment et chercher à fuir de l'Acropole[2];

1. « Les Athéniens disent qu'il y a dans le temple de la citadelle un grand serpent qui est le gardien et le protecteur de la forteresse; et, comme s'il existait réellement, ils lui présentent tous les mois des gâteaux au miel. » HÉRODOTE. L. VIII, c. 41.

Démosthène, exilé d'Athènes, jetant un dernier regard sur l'Acropole, s'écria : « O Minerve Poliade! comment peux-tu prendre intérêt à ces trois bêtes farouches, la chouette, le dragon et le peuple? » PLUTARQUE. *Vie de Démosthène.*

Pour décider les Athéniens à abandonner la ville et à se réfugier sur la flotte, Thémistocle supposa que le serpent de Minerve avait abandonné le sanctuaire. (PLUTARQUE. *Thémistocle.*)

2. « Je ne puis dormir dans la citadelle depuis que j'ai vu le serpent qui en est le gardien. » *Lysistr.*, v. 758.

peut-être était-ce une de ces chambres secrètes, ἄδυτον, *adytum*[1], qui se trouvaient souvent dans les temples, d'où tout le monde, excepté les prêtres, était sévèrement exclu, et dont ceux-ci se servaient pour abuser par les oracles de la crédulité publique; peut-être enfin est-ce dans ce lieu qu'il faudrait chercher l'emplacement du tombeau d'Erechthée que l'on sait par les témoignages antiques avoir existé dans l'enceinte de l'Érechthéion[2].

Lorsque l'on voulut consacrer au culte du Christ l'enceinte entière de l'Erechthéion, tout le massif qui portait le sanctuaire de Minerve B, aussi bien que le passage C et l'escalier *k*, dut être enlevé, afin que le sol de l'église n'eût plus qu'un seul niveau dans toute son étendue. Dès lors le portique oriental devint sans destination, comme il l'est encore aujourd'hui, ne pouvant servir d'entrée à l'abside chrétienne placée en contre-bas, et l'édifice n'eut plus qu'une seule porte principale, celle du portique septentrional ouvrant sur le vestibule E, devenu le *narthex* de l'église byzantine.

C'est de cette époque que date le pavé de la nef formé de marbre gris du mont Hymette, et encore conservé en grande partie.

En avant du chœur dont il ne reste que quelques débris, un seuil de marbre porte la trace de deux colonnes, et à leur gauche est encore un grand bloc couvert d'ornements byzantins ayant fait partie du mur d'appui qui séparait le chœur de la nef.

Beaucoup d'autres débris épars dans l'enceinte de l'Érechthéion ont appartenu également à l'église; telles sont des colonnes de vert antique et de *pavonazzetto*[3], qui avaient remplacé celles du Pandrosion et une partie des murs latéraux du sanctuaire de Minerve Poliade.

Au fond du vestibule E est une porte *u* qui, par un escalier dont deux marches subsistent encore, conduisait à l'intérieur du portique des Caryatides G, accolé au côté méridional de l'Érechthéion, au niveau du temple de Minerve Poliade. Une autre porte, percée dans le bas du mur

1. « On appelle *adytum*, ἄδυτον, un endroit du temple inaccessible, sacré, obscur, et où se rendent les oracles. » Pollux. *Onomast.* L. I, c. 1, § 8.

2. « Érichthonius étant mort fut enseveli dans le temple de Minerve. »
Apollodore. III. 14.

Nous avons déjà dit que les auteurs anciens confondent continuellement Érichthonius et Érechthée.

3. Marbre blanc veiné de violet.

occidental, permettait de passer directement du vestibule dans une enceinte réservée I [1], de forme triangulaire, très-allongée, dans laquelle on pénétrait aussi par une porte *v*, située sous le portique du nord, et dont le linteau brisé a dû être soutenu par un arc moderne.

Lorsqu'on a franchi cette dernière porte, on a en face de soi un mur *x* dont la base, formée de gros blocs à peine équarris de pierre du Pirée, est encore surmontée de deux assises d'appareil plus soigné. Ce mur soutient les terres de la grande esplanade de l'Acropole; il s'élevait presque jusqu'au sommet du stylobate de la tribune des Caryatides, sur le côté occidental duquel il a laissé sa trace encore très-visible; il n'y avait donc point de ce côté une entrée de l'enceinte, comme quelques-uns l'ont supposé, et c'est avec raison que M. Beulé en trouve une nouvelle preuve dans l'interruption de ce côté des oves décorant la corniche du stylobate, qui, au delà du mur, n'était plus destinée à être vue, particularité qui avait échappé à M. Tétaz [2].

A gauche est la muraille occidentale *y y* de l'Érechthéion qui, il y a peu d'années, se présentait encore dans presque toute sa beauté [3].

Son soubassement, élevé de 3^{m},50 et surmonté d'une corniche, est formé de blocs de marbre de grand appareil soigneusement assemblés. Par une singularité dont il est difficile de se rendre compte, la porte communiquant au vestibule n'est pas percée au centre, mais reportée un peu vers la droite, de sorte qu'elle ne se trouve à l'aplomb, ni de l'une des colonnes, ni de l'un des entre-colonnements de l'ordre qui décorait la partie supérieure de la muraille. Cette porte a 2^{m},40 de haut sur 1^{m},35 de large. Hermann Hettner [4] et quelques autres auteurs, frappés de l'irrégularité de sa position, ont pensé qu'elle avait pu être ménagée après coup; mais il est facile de s'assurer que son linteau, long de 2^{m},75, date de la construction même de la muraille dont partout ailleurs la plus longue assise n'excède pas 1^{m},80. On comprend plus difficilement comment il se fait que le seuil porte encore les trous qui recevaient les pivots de la porte, quand les trous correspondants n'existent pas à la surface inférieure du linteau.

1. Plan de l'Acropole *n*.
2. Beulé. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 223.
3. Planche IV.
4. *Athen und der Pelopones.*

La muraille, au-dessus de la corniche de son soubassement, présentait quatre demi-colonnes ioniques engagées, portant un entablement et un fronton. Les trois entre-colonnements du milieu étaient percés d'autant de fenêtres fort simples, éclairant le vestibule E, fenêtres qui se retrouvent encore dans les dessins de Stuart et de Legrand, et qui, de même que la grande porte du nord, affectaient une forme légèrement pyramidale, circonstance qui n'avait point été remarquée par Leroy qui, dans sa restauration, fait les trois fenêtres rectangulaires. Hautes de $1^{m}, 95$, elles avaient dans le bas $0^{m}, 95$ de largeur, et au-dessous du linteau seulement $0^{m}, 87$. Peut-être ces fenêtres étaient-elles fermées par quelques plaques de *phengite*, cette pierre transparente que nous avons déjà vue employée au Parthénon.

Toute cette partie supérieure de la muraille a été renversée en 1852 par un terrible ouragan qui a également couché sur le sol une des colonnes du temple de Jupiter Olympien. Deux des demi-colonnes gisent au fond de la citerne E, dont, comme nous l'avons dit, elles ont percé la voûte. Il ne reste plus en place que les bases des demi-colonnes. La dernière, à gauche, est encore surmontée d'une portion de fût.

L'enceinte I, qui n'avait d'autre entrée que de petites portes, en quelque sorte dérobées, n'a jamais dû être livrée au public; elle était sans doute réservée aux prêtresses qui desservaient les deux temples. C'était une sorte de cloître et en même temps un lieu de récréation, un jeu de paume, σφαιρίστρα et σφαιριστήριον, à l'usage des jeunes Erréphores, car c'est sous ce nom qu'il est désigné dans les auteurs anciens.

Tribune des Caryatides. Cette tribune G est la partie la plus élégante et aussi la plus célèbre de l'Érechthéion[1]. On sait par de nombreux témoignages antiques que Cécrops avait été enterré dans l'enceinte de l'Érechthéion. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion à laquelle les savants français, allemands et anglais se sont livrés sur le lieu précis qu'occupait ce tombeau; nous dirons seulement que nous croyons, avec MM. Raoul Rochette[2], Tétaz[3] et Beulé[4], que la tribune des

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.
2. *Journal des Savants*. Janvier 1851.
3. *Revue archéologique*. 1851.
4. *Acropole d'Athènes*. T. II, p. 257.

Caryatides qui, évidemment, n'a jamais pu servir d'entrée au temple, nous paraît réunir toutes les probabilités, et par sa forme, et par sa position, et par le caractère de son architecture dans laquelle on voit figurer de grands denticules, ornements spécialement funéraires aux belles époques de l'art grec.

Sur les degrés communs à tout l'Érechthéion, s'élève de $1^{m},96$ une sorte d'enceinte de grand appareil formant un soubassement et longue de $7^{m},60$ sur $3^{m},60$ de profondeur. L'élégant entablement, haut de $0^{m},90$, qui surmonte cette tribune, ne se compose que d'une architrave et d'une corniche. Par une exception unique, la frise a été supprimée, afin que, rendu plus léger, il ne parût pas écraser ses supports, en apparence plus faibles que des colonnes ou des piliers; il est soutenu en effet par six caryatides, quatre de face et deux en retour. Ces figures, qui sont au nombre des productions les plus parfaites de l'art grec, ont $2^{m},33$, compris la plinthe sur laquelle elles reposent et l'espèce de chapiteau qu'elles supportent. Dans ces jeunes filles, M. Beulé croit voir des Erréphores, pensant trouver dans le poids qu'elles supportent un souvenir du fardeau mystérieux que leur confiait la grande prêtresse [1]; mais les Erréphores n'étaient que des enfants, au nombre de deux seulement, et il nous semblerait plus naturel, si l'on veut trouver dans ces figures autre chose que de simples caryatides [2] et les rattacher au culte de la déesse, d'y reconnaître les Canéphores qui figuraient également dans les cérémonies des Panathénées et qui étaient des vierges adultes, telles que nous les présente la tribune de l'Érechthéion. Si, sur ce point de peu d'importance, nous ne partageons point l'opinion de

1. « Une circonstance m'a singulièrement étonné; je crois devoir la rapporter, parce qu'elle est peu connue. Deux jeunes filles, que les Athéniens nomment les Erréphores, logent à peu de distance du temple de Minerve, et même, durant un certain temps, elles y prennent leur nourriture. La fête étant arrivée, voici ce qu'elles font pendant la nuit. Elles prennent sur leur tête ce que la prêtresse de la déesse leur donne à porter; elles ignorent ce que c'est, et la prêtresse ne le sait pas elle-même. Il y a dans la ville, à peu de distance de la *Vénus dans les jardins*, une enceinte où se trouve un chemin souterrain ouvert par la nature; elles descendent par là, laissent au fond ce qu'on leur a donné, et elles reçoivent et apportent quelque autre chose élégamment couverte. On les congédie ensuite et on les remplace par deux autres jeunes filles qu'on amène dans la citadelle. »

PAUSANIAS. *Att.* C. XXVII.

2. Il est bien entendu que nous n'employons ici le mot *caryatydes*, καρύατιδες, que dans un sens purement architectural, et que nous ne faisons nullement allusion aux jeunes prisonnières de Carya qui, suivant Vitruve (L. I, c. 1), donnèrent leur nom à ce genre de support.

M. Beulé, en revanche, nous ne saurions faire ressortir aussi bien que lui un des principaux mérites de ces figures célèbres. « Ce qu'il y a d'admirable, dit-il[1], dans les vierges de l'Érechthéion, ce n'est pas seulement la sculpture (les opinions seront, je crois, unanimes pour les placer au premier rang parmi les antiques), c'est le caractère monumental qui les met en harmonie avec les lignes et le sentiment de tout l'édifice[2]. Telle est l'entente des deux branches de l'art souvent séparées chez les modernes, toujours étroitement unies chez les Grecs : le sculpteur semble avoir subordonné son œuvre à celle de l'architecte; l'architecte a tout calculé pour faire valoir les statues du sculpteur. De cette abnégation si intelligente est résulté un ensemble qui atteint la plus haute perfection que la science puisse rêver. »

Empruntons encore à un écrivain allemand quelques mots qui compléteront cette intelligente appréciation. « Dans les inscriptions, dit Hermann Hettner[3], les caryatides de l'Érechthéion sont appelées κόραι, jeunes filles. Avec quelle perfection l'artiste a su unir la plastique à l'architecture! Pour que la masse ne paraisse pas trop pesante, le plafond du portique n'est pas chargé d'un toit et prend ainsi l'apparence d'un dais. Et ce dais, les vierges le soutiennent sur leurs têtes gravement et sans effort, comme si elles portaient des ustensiles sacrés dans la procession des Panathénées. Leurs formes puissantes, leurs nobles traits, les riches plis de leurs draperies, et surtout l'ampleur de leur chevelure luxuriante, sont rendus avec une vigueur et une liberté qui placent ces statues au premier rang des sculptures antiques; et cependant, sous aucun rapport, elles ne franchissent les limites de leur destination architecturale. Remplir leur office est pour elles un plaisir et non une fatigue; et l'on voit à la richesse de leurs formes que leur force musculaire n'est pas inférieure au poids qu'elles supportent. »

Des six statues, trois seulement étaient encore en place au moment de l'affranchissement de la Grèce; une quatrième était tombée pendant le dernier siége de l'Acropole; la cinquième avait été emportée par lord

1. *Acropole d'Athènes.* T. II, p. 277.

2. Aussi ne peut-on comprendre comment Leroy a cru devoir conclure, du silence de Pausanias, que le portique des Caryatides n'existait pas encore de son temps. Le style même, si essentiellement grec, de ces admirables figures ne suffit-il pas pour repousser absolument une telle supposition?

3. *Athen und der Pelopones.*

Elgin, qui ne s'était guère préoccupé de la pensée que son déplacement entraînerait la ruine de la plus grande partie de l'entablement. On croyait que la sixième, celle placée en arrière, du côté oriental, figurait à Rome, au musée du Vatican. M. Pittakis en a retrouvé le torse brisé; la partie inférieure et la tête ont été refaites et elle a pu reprendre sa place. Quant à la seconde figure à partir de l'angle sud-ouest, qui, enlevée par lord Elgin, est restée au Musée Britannique[1], après avoir été longtemps remplacée par un moulage en terre cuite offert par l'Angleterre, elle a été habilement refaite en marbre par un artiste grec; enfin, celle qui avait été renversée pendant le siége a pu être également relevée après que de minutieuses recherches en eurent fait retrouver la tête depuis longtemps perdue. Les portions de l'entablement et du soubassement qui manquaient ont été remplacées par des marbres simplement massés et la tribune à pu ainsi, en 1846, être rétablie toute entière aux frais de la France, sous la direction de M. Paccard, architecte pensionnaire de l'Académie de Rome, grâce à l'heureuse initiative et à la puissante influence de M. Piscatory, alors ministre de France à Athènes.

Les caryatides, ainsi que l'entablement à l'intérieur comme à l'extérieur, portent encore des traces très-visibles de peinture. Les autres détails d'architecture de l'Érechthéion, surtout dans les parties hautes, étaient également peints et même enrichis de dorures, mais avec une grande sobriété.

Derrière la caryatide du second rang à l'est, est taillé dans le soubassement de la tribune un étroit passage *z* qui permettait de pénétrer dans l'intérieur et qui probablement, dans l'antiquité, était fermé par une grille. Presque tout le dallage de la tribune, reposant sur des assises de pierres grossièrement équarries, existe encore en place, ainsi qu'une grande partie du soffite, dont un morceau considérable gît renversé sur le sol.

Plusieurs marbres antiques sont déposés sur les degrés qui forment au sud le soubassement de l'Érechthéion. On y remarque un bas-relief représentant une trirème, découvert le 19 octobre 1858 entre l'Erechthéion et le piédestal de Minerve Promachos, une tête de Bacchus indien

1. *Elgin Saloon*, nº 128.
Divers autres fragments de l'Érechthéion portent, au même musée, les nºs 110, 114, 252 à 255 et 289.

d'un travail archaïque, et un joli buste de Minerve, dont malheureusement la tête est brisée.

A la suite des degrés est posé sur le sommet du mur qui domine l'enceinte de l'Érechthéion un bloc de marbre mutilé qui paraît avoir été un siége[1]. Sa face porte l'inscription :

ΙΕΡΕΩΣ
ΒΟΥΤΟΥ

« Du prêtre Butès. »

« Était-ce, dit M. Beulé, une offrande? Était-ce le siége qui servait aux Butades[2]? Avait-on refait après l'incendie de l'Érechthéion le siége de Butès, premier prêtre de Neptune[3]? »

Grotte d'Aglaure. Dans l'enceinte de l'Érechthéion, près de la muraille septentrionale de l'Acropole, s'ouvre un escalier souterrain[4], en assez mauvais état, déblayé en 1822. On s'accorde à reconnaître, dans la grotte[5] à laquelle il conduit, l'*Agraulion*, sanctuaire qui était consacré à Aglaure ou Agraule[6], l'une des trois filles de Cécrops. On ne comprendrait guère, si on s'en tenait aux deux traditions de Pausanias et d'Ovide, que nous avons indiquées à l'occasion du Pandrosion[7], comment Aglaure, punie par les dieux pour sa curiosité ou sa jalousie, aurait été jugée digne de recevoir quelques honneurs après sa mort. Cette sorte de culte ne peut être expliqué que par une troisième légende que Stuart cite d'après Ulpien. Suivant elle, Aglaure était regardée comme une héroïne. Les Athéniens, engagés dans une guerre malheureuse, avaient consulté l'oracle d'Apollon qui répondit que, si quelqu'un se dévouait volontairement pour le salut commun, sa mort assurerait la victoire à leurs armes. Informée de cette réponse, Aglaure, sacrifiant généreuse-

1. Voy. la lettre en tête de ce chapitre.

2. Voy. p. 160, note 9.

3. *Acropole d'Athènes.* T. I, p. 342.

4. Plan de l'Acropole, W.

5. *Ibid.*, H.

6. On écrit tantôt Agraule, tantôt Aglaure, parce que l'on trouve ces deux noms indifféremment employés par les anciens auteurs. Cependant Larcher, dans sa traduction d'Hérodote, dit qu'il préfère le nom d'Agraule, parce qu'il y avait dans l'Attique une bourgade de ce nom qui le tirait d'Agraule, fille de Cécrops.

7. Page 157.

ment sa vie au salut de sa patrie, se précipita du sommet du rocher, au lieu même où l'on éleva depuis un temple en son honneur. C'était dans ce temple que les jeunes Athéniens venaient jurer de donner leur vie pour la défense de la patrie, de ses lois et de sa religion[1] toutes les fois que les circonstances l'exigeraient, et prenaient à témoin de leurs serments Aglaure[2], Mars Enyalius[3] et Jupiter.

L'escalier qui conduisait de l'Acropole dans l'Agraulion commence par quelques marches modernes, surmontées d'une voûte grossière ; on se trouve ensuite dans un corridor antique taillé dans le roc, ainsi que les douze marches qui lui succèdent. Il serait dangereux de s'aventurer sans lumière dans cet escalier, car il s'interrompt tout à coup, et un seul pas de plus précipiterait le voyageur imprudent d'une hauteur de sept mètres sur les rochers qui forment le sol de la grotte. C'est donc par l'extérieur de l'Acropole qu'il faut pénétrer dans l'Agraulion. Cette autre entrée, à laquelle on parvient assez difficilement, en escaladant le rocher abrupt, se trouve au pied de la muraille septentrionale, juste au-dessous des triglyphes antiques employés par Thémistocle dans sa restauration. Lors du siége soutenu par les Grecs dans l'Acropole, en 1822, les assiégés, instruits peut-être par l'exemple de leurs ancêtres, fermèrent cette entrée par un mur épais percé de meurtrières. Depuis on a ouvert dans ce mur une baie d'environ un mètre en carré, par laquelle on pénètre aujourd'hui[4].

Dans les parois de la grotte, qui est fort irrégulière et de peu d'étendue, étaient creusées de petites niches contenant des *ex-voto*, mais elles ont presque entièrement disparu sous les stalactites qui les recouvrent. Au fond, à droite, est une espèce de corridor naturel, haute fissure inclinée à droite de la verticale et qui ne tarde pas à devenir impraticable. En revenant sur ses pas, le voyageur qui l'a parcourue aperçoit le jour à une assez grande hauteur ; c'est là qu'il voit se terminer brus-

1. Démosthène et Plutarque mentionnent plusieurs fois le serment des jeunes gens dans le temple d'Agraule : Ἐφήβων ὅρκος ἐν τῷ τῆς Αγραύλου.

« Alcibiade rappelait sans cesse aux jeunes gens le serment qu'ils avaient prêté dans le temple d'Agraule, et il les sommait de l'accomplir. » PLUTARQUE. *Vie d'Alcibiade.*

2. Les femmes d'Athènes juraient aussi ordinairement par Aglaure.

« Par Aglaure, ô femmes, vous avez perdu le sens. » ARISTOPH. *Les Fêtes de Cérès.*

3. Ἐνυάλιος, belliqueux.

4. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

quement l'escalier partant de l'enceinte de l'Érechthéion. La communication ne pouvait être établie qu'à l'aide d'une échelle, et c'est sans doute ce moyen qui fut employé par les Perses, si l'on en croit MM. Leake[1], Wordsworth[2] et Beulé. Selon eux, c'est par cette singulière entrée, que les Grecs avaient négligé de garder, que les soldats de Xerxès surgirent tout à coup au milieu de la citadelle. L'inspection des lieux rend cette supposition très-vraisemblable et, pour notre part, nous sommes très-disposé à l'admettre, tout en reconnaissant que les textes sur lesquels elle est fondée sont loin d'être parfaitement clairs et positifs. « A la fin, dit Hérodote, les Barbares découvrirent une entrée[3] qui les tira d'embarras; elle était en avant de l'Acropole, derrière les portes et la montée. Cette entrée n'était gardée par personne, parce qu'on ne pensait pas qu'un homme pût monter par là[4]. Quelques Mèdes y montèrent cependant *dans le temple* ou *près du temple*[5] d'Aglaure, fille de Cécrops, bien que ce lieu fût très-escarpé[6]. »

Le passage de Pausanias est moins concluant encore : « L'enceinte consacrée à Aglaure, dit-il, est au-dessus du temple des Dioscures[7]. On raconte à son sujet que Minerve mit Érichthonius dans une boîte qu'elle confia aux trois sœurs Aglaure, Hersé et Pandrose, en leur défendant de chercher à savoir ce qu'elle contenait. Pandrose lui obéit, dit-on, mais les deux autres ouvrirent la boîte, et, dès qu'elles virent Érichthonius, elles devinrent furieuses et se précipitèrent du haut du rocher où est la

1. *Topography of Athens.*

2. *Athens and Attica.* C. XII.

3. Le mot ἔσοδος, employé par Hérodote, n'a pas d'autre sens que celui d'entrée ou passage, et il serait bien impropre, appliqué à une partie de la muraille mal gardée et qu'on eût escaladée avec des échelles.

4. L'escalier supérieur n'eût sans doute pas existé à cette époque.

5. Les mots κατὰ τὸ ἱρὸν peuvent avoir l'une et l'autre signification. Nous avons déjà dit que le mot ἱερόν, en dialecte ionien ἱρὸν, s'appliquait à tout endroit consacré et pouvait désigner aussi bien une grotte qu'un temple. Voy. POLLUX. *Onomasticon.* L. I, c. § 2.

6. HÉRODOTE. L. VIII, c. 53.

Le même historien ajoute : « Lorsque les Athéniens les virent dans la citadelle, les uns se tuèrent en se précipitant du haut du mur, les autres se réfugièrent dans le temple (celui de Minerve Poliade). Ceux des Perses qui étaient montés allèrent d'abord aux portes; les ayant ouvertes, ils tuèrent les suppliants de la déesse. Quand ils les eurent massacrés, ils pillèrent le temple, mirent le feu à la citadelle et la réduisirent en cendres. »

7. En présence d'une désignation aussi positive, il est difficile de comprendre comment Stuart a pu prendre le temple de la Victoire Aptère pour le sanctuaire d'Aglaure.

citadelle, de l'endroit même où il est le plus escarpé. C'est par cet endroit que les Mèdes y montèrent et tuèrent ceux qui, croyant avoir mieux saisi que Thémistocle le sens de l'oracle[1], avaient entouré la citadelle de pieux et de pièces de bois[2]. »

M. Beulé fait jouer à la grotte d'Aglaûre, dans l'histoire d'Athènes, un autre rôle, que le voisinage du temple des Dioscures ou *Anacéion*[3], indiqué par Pausanias, rend parfaitement possible. « Lorsque Pisistrate, dit-il, se fut emparé de l'Acropole, il voulut enlever aux Athéniens leurs armes, et eut recours à la ruse suivante. Il convoqua le peuple dans l'Anacéion, monument voisin de l'Agraulion, et se mit à le haranguer d'une voix très-faible, qui obligeait tout le monde à tendre l'oreille et à prêter la plus grande attention. Pendant ce temps, ses gardes s'avancèrent et s'emparèrent des armes des citoyens[4] et les portèrent dans le temple d'Aglaure[5]. Par là, il était facile de les hisser dans l'Acropole sans qu'on s'en aperçût[6]. »

Revenons à l'enceinte ou *téménos* L[7] de l'Érechthéion; nous y verrons l'emplacement que M. Beulé assigne à différents groupes mentionnés par Pausanias[8], le combat d'Érechthée et d'Eumolpe, les antiques statues de Minerve qui avaient échappé à l'incendie de l'Acropole, Thésée sacrifiant dans la citadelle le taureau de Marathon[9]. Nous n'avons point à nous arrêter à ces monuments, qui ont entièrement disparu, mais, nous dirigeant vers les Propylées, nous donnerons un coup d'œil à ce qui reste du piédestal[10] qui porta la statue colossale de Minerve Pro-

1. Voy. p. 13.

2. PAUSANIAS. *Att.* C. XVIII.

3. Ἀνάκειον, d'Ἄνακες pour Ἄνακτες, nom des Dioscures, Castor et Pollux. On croit que ce temple, dont il ne reste plus de trace, occupait sur le versant septentrional de l'Acropole, au-dessous de l'Agraulion, l'emplacement où s'élève la petite église byzantine consacrée à saint Élie. Plan de l'Acropole H′.

4. Les citoyens avaient sans doute déposé leurs armes avant d'entrer dans le temple.

5. « Comme il parlait doucement et que les autres tendaient l'oreille avec attention, les gardes s'avançant et enlevant les armes les portèrent dans le temple d'Aglaure. »

POLYEN. *Stratag.* I, 21.

6. BEULÉ. *Acropole d'Athènes.* T. I, p. 158.

7. Plan de l'Acropole Y.

8. *Att.* C. XXVII.

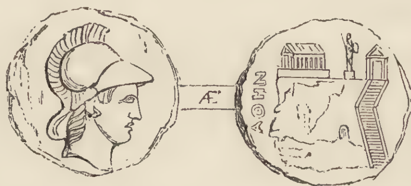
9. *Acropole d'Athènes.* T. II, p. 297.

10. Plan de l'Acropole Z.

machos[1]; ce ne sont que quelques assises de tuf indiquant un angle.

« Cette statue, dit Pausanias[2], est en bronze; elle a été érigée aux dépens des Mèdes débarqués à Marathon. Elle est l'ouvrage de Phidias, et c'est Mys qui a, dit-on, gravé sur le bouclier de la déesse le combat des Lapithes et des Centaures, et les autres sujets qui y sont représentés. On ajoute qu'il a gravé ce bouclier et ses autres ouvrages d'après les dessins de Parrhasius, fils d'Évenor[3]. La pointe de la pique de Minerve et l'aigrette de son casque se voient de la mer dès le promontoire de Sunium. » Nous avons dit ce qu'on devait penser de la tradition rapportée par Zosime, suivant laquelle ce colosse aurait arrêté Alaric effrayé à sa vue[4].

« On peut, dit M. Beulé, calculer les dimensions que Phidias donna à sa statue sur les médailles de Paris et de Londres[5], de fabriques et



Médaille de Minerve Promachos.

de modules différents; elle est d'un tiers plus haute que le Parthénon. Le temple avait environ 55 pieds; la statue en avait donc 75. Il faut déduire de ce chiffre la hauteur du piédestal qui la supportait[6]. »

En nous dirigeant vers les Propylées, nous laissons à droite l'emplacement présumé d'un piédestal sur lequel, suivant Hérodote, dut être placé un char de bronze provenant de la dîme du butin fait en l'an 503 sur

1. Πρόμαχος, *qui combat pour, qui défend.* Dans sa comédie des *Chevaliers,* Aristophane lui donne le nom de Πυλαίμαχος, Pylæmachos, *qui combat à la porte,* allusion à la position de cette statue auprès des Propylées.

2. *Att.* C. XXVIII.

3. Pausanias commet ici un anachronisme: le peintre Parrhasius, fils d'Évenor, ne naquit à Éphèse que vers l'an 420 avant J.-C., au moins dix ans après la mort de Phidias. M. Beulé (*Revue des Deux Mondes,* mars 1860) substitue au nom de Parrhasius celui d'un certain Pérasius.

4. Voy. p. 130.

5. Ces médailles représentent l'Acropole avec le Parthénon et la statue de Minerve Promachos.

6. E. Beulé. *La Jeunesse de Phidias* (*Revue des Deux Mondes,* mars 1860).

les Chalcidiens et les Béotiens [1]. Traversant les Propylées et passant entre la Pinacothèque et le piédestal d'Agrippa, nous trouvons dans l'angle *o* le point d'où partait un escalier conduisant de l'intérieur de la citadelle à la grotte de Pan [2]. Aujourd'hui cette communication n'existe plus, aussi ne décrirons-nous la grotte qu'après être sorti de la citadelle.

Fontaine Clepsydre. Dans l'angle opposé de l'esplanade où s'élève le piédestal d'Agrippa, nous trouverons auparavant un autre escalier *p* par lequel nous descendrons visiter la fameuse fontaine appelée d'abord *Empedo*, et qui prit ensuite le nom de *Clepsydre* [3], et aux eaux de laquelle les anciens paraissent avoir attaché quelque idée religieuse [4].

En 1821 et 1822, pendant la guerre de l'indépendance, M. Pittakis fit partie d'une commission chargée de trouver de l'eau pour le service de la citadelle; il pensa à rechercher la fontaine Clepsydre que les auteurs anciens indiquaient comme existant dans le voisinage de la grotte de Pan [5]. Ce fut en effet dans une petite église byzantine consacrée aux saints apôtres, située à peu de distance de la grotte, et que M. Pittakis croit avoir succédé à un temple dédié à Neptune, que la fontaine fut retrouvée. Elle existait devant l'entrée de l'église et depuis longtemps était comblée. On la dégagea et on y retrouva l'eau aussi abondante qu'à l'époque où elle était conduite à la clepsydre de la Tour des Vents. La fontaine étant située en dehors de l'Acropole, Odyssée, chef des

1. « Les Athéniens consacrèrent aux dieux la dixième partie de l'argent qu'ils retirèrent de la rançon des prisonniers, et on en fit un char de bronze à quatre chevaux qu'on plaça à main gauche, tout à l'entrée des Propylées de la citadelle, avec cette inscription : « Les Athéniens ont dompté par leurs exploits les Béotiens et les Chalcidiens, et, les ayant chargés de chaînes, ils ont éteint leur insolence dans l'obscurité d'une prison. De la dîme de leur rançon, ils ont offert à Pallas ces chevaux. » Hérodote. L. V, c. 77.

2. Plan de l'Acropole I.

3. « Myrrhine : Comment me purifier pour rentrer dans la citadelle? »
« Cinésias : C'est fort aisé; tu te laveras à la Clepsydre. » Aristoph. *Lysistr.*, v. 909.

4. « Quand Antoine voulut partir pour aller à la guerre, il prit vn chapeau (une couronne) de la saincte Olive (l'olivier sacré) et emporta avec lui vn vase plein de l'eau de la fontaine Clepsydre pour autant qu'il auoit eu quelque oracle qui lui commandoit ainsi de le faire. »
Plutarque. *Vie d'Antoine.*

5. Πλησίον τοῦ Πανείου ἡ Κλεψύδρα.
« Près de la grotte de Pan est la Clepsydre. Schol. d'Aristoph. *Lysistr.*, v. 910.

Grecs, résolut de l'enfermer dans un bastion sur lequel il fit graver cette inscription :

ΠΡΟΜΑΧΕΩΝΑ ΤΟΝΔΕ ΠΗΓΑΙΟΥ ΥΔΑ
ΤΟΣ ΑΝΗΓΕΙΡΕΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ ΟΔΥ
ΣΣΕΥΣ ΑΝΔΡΙΤΖΟΥ ΕΛΛΗΝΩΝ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ
ΕΤΕΙ ΑΩΚΒ ΚΑΤΑ ΜΗΝΑ
ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΝ

« Odyssée, fils d'Andritzès, général des Grecs, éleva ce bastion au-dessus d'une source dans l'année 1822, au mois de septembre. »

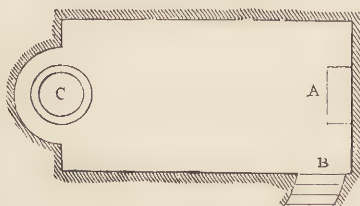
Moins de deux ans après, le 17 juin 1824, le corps du malheureux Odyssée était suspendu à une fenêtre de la tour voisine où il était retenu prisonnier depuis plusieurs mois.

La construction du bastion devant obstruer la porte de l'église, on éleva au-dessus de la fontaine une voûte en cul de four, percée d'une margelle qui établissait une communication avec l'étage supérieur. Voici dans quel état se présentent aujourd'hui la fontaine et l'église. A l'extrémité occidentale du mur de Thémistocle, et au-dessous de l'aile septentrionale des Propylées, se trouve le bastion moderne *s;* on y descend de l'Acropole par l'escalier *p*[1] dont nous avons parlé. Après sept marches à ciel ouvert, on trouve à droite, sous une voûte moderne, quatorze degrés dont deux taillés dans le roc, et on arrive à une porte percée à gauche dans un mur antique, et conduisant sur le terre-plein du bastion *s;* cette porte, de 1^{m}, 30 en tout sens, est formée de deux jambages et d'un linteau byzantins provenant peut-être de la porte de l'église ensevelie. Le jambage de gauche porte une croix grossièrement sculptée, et sur le linteau sont des palmettes alternant avec des croix inscrites dans des cercles. De la terrasse du bastion, un escalier moderne composé de quelques marches seulement conduit à un petit réduit voûté ménagé au-dessus de la fontaine et garni d'une margelle qui permettait aux assiégés de puiser l'eau sans descendre jusqu'à la fontaine même, par un escalier bien plus long et plus difficile.

Rentrant par la porte byzantine que nous avons décrite, on trouve à gauche ce dernier escalier, composé en partie de degrés construits dans

1. Plan de l'Acropole.

les temps modernes, en partie de l'ancien escalier de la grotte de Pan taillé dans le roc. A l'extrémité inférieure de cet escalier, assez peu praticable, on trouve une ouverture B percée violemment dans la



Plan de l'église des Saints-Apôtres.

muraille méridionale de la petite église des Saints-Apôtres, devenue souterraine.

Celle-ci, dont le sol est jonché de décombres, est couverte d'une voûte à plein cintre reposant sur des parois verticales, dont la partie inférieure est taillée dans le roc. Le cul de four en briques C, qui a



Intérieur des Saints-Apôtres.

remplacé l'ancienne entrée, contient un puits dont la margelle en marbre est très-usée; c'est là qu'à 10 mètres environ de profondeur se trouve la fontaine Clepsydre; l'eau légèrement salée et très-profonde y sort d'une fissure du rocher, qui avait été décorée d'un petit frontispice de

marbre composé de deux piédroits avec un fronton portant sur la frise le seul mot ΦΡΥΝΙΚΟΥ.



Embouchure du canal de la Clepsydre.

La chapelle a environ 4 mètres de long sur 2m,50 de large. L'autel, dont il ne reste plus de traces, devait être placé en A, près de l'entrée moderne; on y voit encore peint le Christ entre la Vierge et saint Jean évangéliste. Les parois présentaient les images grossières des douze apôtres; trois du côté sud ont été détruites en pratiquant l'ouverture de la muraille. Enfin, sur l'arc du cul de four qui a remplacé la porte, on distingue à gauche une figure prosternée, qui semble avoir fait partie d'une *Annonciation*. Toutes ces fresques barbares, remontant au moins au xe siècle, sont en fort mauvais état; elles offrent en maint endroit les traces de balles tirées par les Turcs. La chapelle est complétement obscure, et, pendant que je la dessinais, l'éclat de ma bougie réveilla quelques-unes des chauves-souris suspendues à la voûte et seules habitantes du sanctuaire abandonné.

Grotte de Pan. Nous avons fini la visite de l'Acropole; quelques édifices adossés à son rocher nous restent à étudier, mais ils sont entièrement indépendants de la citadelle et ils trouveront leur place dans un autre chapitre; il n'en est pas de même de la grotte de Pan, qui, nous l'avons dit, avait avec l'Acropole une communication directe par son escalier taillé dans le roc, et c'est par elle que nous terminerons cet examen de la partie la plus célèbre et la plus intéressante de l'antique Athènes.

La grotte de Pan[1], située à la droite de celle d'Aglaure, auprès du bastion moderne qui renferme la fontaine Clepsydre, avait été primitivement dédiée à Apollon, et, dans son enceinte, Créuse, fille d'Érechthée,

1. Plan de l'Acropole I. La grotte est indiquée sur la médaille que nous avons donnée p. 179.

victime de la passion de ce dieu[1], avait exposé elle-même son fils Ion, qui donna son nom aux Ioniens d'Europe et d'Asie[2]. Cette grotte fut plus tard consacrée également à Pan par les Athéniens, en reconnaissance de la terreur qu'il avait répandue parmi les Perses à Marathon[3], terreur sans cause et sans mesure qui, depuis lors, fut appelée *panique*. Si l'on en croit Lucien[4], qui n'y croit guère lui-même[5], le dieu quitta les montagnes d'Arcadie et vint s'établir dans la grotte qui lui était

1. « Il est une ville célèbre de la Grèce à laquelle Pallas à la langue d'or a donné son nom; là, Phébus surprit Créuse, fille d'Érechthée, et la força de céder à sa passion au pied de la citadelle de Pallas. » EURIPIDE. *Ion.*

« CRÉUSE : Tu connais cet antre exposé au souffle de Borée, creusé dans le rocher de Cécrops que nous appelons Macra?

« LE VIEILLARD : Je connais cette grotte où est le sanctuaire de Pan, non loin d'un autel.

« CRÉUSE : C'est là que j'ai soutenu une lutte déplorable. » ID. *Ibid.*

2. EURIPIDE. *Ion*, sc. 1re.

3. « En descendant, non dans la ville basse, mais un peu au-dessous des Propylées, vous trouverez une fontaine, et tout auprès un sanctuaire d'Apollon dans une grotte; ce fut là, dit-on, qu'Apollon surprit Créuse, fille d'Érechthée. Il y a dans le même endroit un lieu consacré à Pan. On raconte, au sujet de ce dieu, que Phidippide, envoyé à Lacédémone pour annoncer le débarquement des Perses dans l'Attique, dit à son retour que les Lacédémoniens avaient différé leur départ, leurs lois ne leur permettant pas de sortir pour combattre avant que la lune fût dans son plein. Mais il ajouta qu'il avait rencontré Pan sur le mont Parthénius, et que ce dieu lui avait dit qu'il voulait du bien aux Athéniens et qu'il se trouverait à Marathon pour les secourir. C'est sur cet avis que le culte de Pan s'établit à Athènes. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXVIII.

« Avant de sortir de la ville, les généraux (athéniens) envoyèrent d'abord à Sparte, en qualité de héraut, Phidippide, Athénien de naissance, et hémérodrome (courrier de jour) de profession. S'il faut en croire le rapport que fit à son retour Phidippide lui-même, Pan lui apparut près du mont Parthénion, au-dessus de Tégée, l'appela à haute voix par son nom et lui ordonna de demander aux Athéniens pourquoi ils ne lui rendaient aucun culte, à lui qui avait pour eux de la bienveillance, qui leur avait déjà été utile en plusieurs occasions et qui le serait encore dans la suite. Les Athéniens ajoutèrent foi au rapport de Phidippide, et, lorsqu'ils virent leurs affaires prospérer, ils bâtirent une chapelle à Pan, au-dessous de la citadelle. Depuis cette époque, ils se rendirent ce dieu propice par des sacrifices annuels et par des courses de flambeaux. » HÉRODOTE. L. VI, c. 105.

« Le premier qui employa la formule de salutation χαῖρε fut le coureur Phidippide qui, venant annoncer la victoire de Marathon, cria aux archontes assis sur leurs siéges et inquiets de l'issue du combat : Nous sommes vainqueurs! Réjouissez-vous, χαίρετε. En prononçant ce mot, il expira. »
LUCIEN. *Sur une faute commise en saluant.*

4. « Dernièrement, j'ai combattu pour les Athéniens et je me suis tellement distingué à Marathon que, pour prix de mon courage, on m'a consacré la grotte qui est sous l'Acropole. Si jamais vous allez à Athènes, vous verrez comme on y vénère le nom de Pan. »
LUCIEN. 23e *Dialogue des Dieux.*

« MERCURE : Comment! tu ne reconnais pas Pan, le plus bachique des serviteurs de Bacchus? Il habitait autrefois les hauteurs du mont Parthénius; mais, lors de l'expédition de Datis et de la descente des barbares à Marathon, il vint au secours des Athéniens sans qu'on l'y eût appelé. Depuis cette époque, il a reçu pour demeure la grotte située sous l'Acropole; il réside tout près du Pélasgique (*mur construit par les Pélasges*), et on l'a admis parmi les métœques (*étrangers domiciliés*). »
LUCIEN. *La Double accusation.*

5. « Celui qui ne tiendrait pas pour vrais ces contes ridicules et qui, les soumettant à un sérieux

offerte, faisant retentir les *longs rochers* des sons joyeux de sa flûte[1]. Le peuple se rendait deux ou trois fois par an à ce nouveau sanctuaire pour sacrifier un bouc et se livrer à des réjouissances[2].



Grotte de Pan.

La grotte, haute de 10 mètres, large de 6, n'a pas plus de 5 mètres de profondeur, et cependant il dut en être toujours ainsi, car sur sa surface extérieure on voit des traces d'*ex-voto* qui eussent disparu si la partie antérieure du rocher eût été abattue ou se fût écroulée plus tard.

examen, regarderait comme une fable... que Pan soit venu du fond de l'Arcadie au secours des Athéniens, à Marathon, etc., celui-là, dis-je, passerait pour un impie, un insensé, de refuser sa créance à des faits si authentiques et si avérés. Telle est la puissance du mensonge. »

LUCIEN. *Le Menteur par inclination.*

1. « PAN : Moi, je me retire dans ma grotte où je vais jouer quelqu'une de ces chansons amoureuses dont j'ai coutume de fatiguer Écho. » LUCIEN. *La Double accusation.*

« O retraite de Pan! grotte voisine des rochers de Macra, où les trois filles d'Agraule, dans leurs danses légères, foulent les verts gazons qui fleurissent au pied du temple de Pallas, aux modulations variées de la flûte champêtre, lorsque, ô Pan! tu la fais résonner dans ta caverne. »

EURIPIDE. *Ion.*

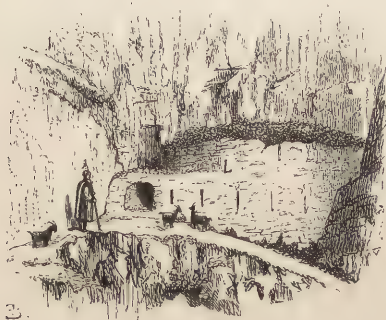
2. « LA JUSTICE : Comment te trouves-tu de ton séjour à Athènes? »

« PAN : Pour tout dire, on ne me traite pas selon mon mérite, et je suis obligé de rabattre beaucoup de mes espérances. Cependant, j'ai réprimé un fameux désordre lors de l'invasion des Barbares. Il est vrai que, deux ou trois fois par an, on monte ici et l'on m'immole un bouc sentant fortement le gousset; les assistants font de sa chair un régal dont je suis le témoin inactif, et m'honorent de quelques froids applaudissements. Toutefois, je me divertis un peu de leurs rires et de leurs bouffonneries. » LUCIEN. *La Double accusation.*

Il est probable qu'en avant de la grotte on avait élevé quelque construction qui en agrandissait l'enceinte, ainsi que le firent à leur tour les chrétiens lorsqu'ils la convertirent en une chapelle dédiée à saint Athanase. Quelques restes de murailles en brique datant de cette époque se voient encore sur le rocher à droite de l'entrée. Au fond de la grotte est grossièrement taillée dans le roc la niche qui contenait la statue de Pan; elle n'a que $1^m,35$ sur $0^m,65$. Plus haut est une seconde niche, sans doute destinée à la statue d'Apollon [1]. Les parois sont partout couvertes de cavités rondes, carrées ou oblongues, de différentes dimensions, destinées à recevoir des *ex-voto* de marbre. Plusieurs de ceux-ci étaient fixés par des tenons dont les trous de scellement sont encore visibles au fond des cavités. Des trous de clous percés dans la paroi unie indiquent que d'autres *ex-voto* y étaient simplement suspendus.

Dans l'une des comédies d'Aristophane, dans *Lysistrate,* l'escalier et la grotte de Pan sont le théâtre d'une scène qu'il nous serait impossible de reproduire ici; nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs aux œuvres du comique grec, s'ils sont curieux de voir à quel point la licence était poussée chez un peuple alors pourtant le plus policé, non-seulement de la Grèce, mais encore du monde entier.

1. Dans la grotte de Pan, une statue avait été dédiée par Miltiade, et l'inscription en avait été composée par Simonide (*Poet. Min.* I, p. 367). Chr. Wordsworth (*Athens and Attica.* C. XII) prétend que cette statue orne aujourd'hui le vestibule de la bibliothèque de Cambridge.



Grotte d'Aglaure.

V.



TYP. J. CLAYE.

TEMPLE DE THÉSÉE.

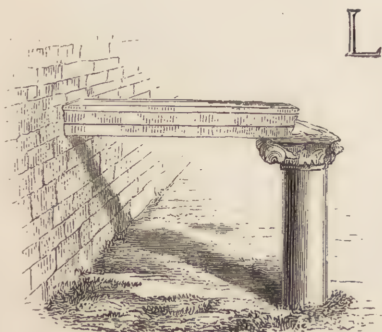


Temple de Junon et de Jupiter Panhellénien.

CHAPITRE V

TEMPLE DE THÉSÉE.

MONUMENT DE CHALCODON.
METROUN. TEMPLE DE CÉRÈS. TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN.
TEMPLE DE JUNON ET DE JUPITER PANHELLÉNIEN.
TEMPLE DE BACCHUS OU LENŒON.
COLONNE AU SUD DE L'ACROPOLE.



Temple de Cérès.

Le temple que nous allons décrire est, parmi les édifices sacrés d'Athènes, celui dont la construction remonte à l'époque la plus reculée. Plutarque nous apprend que les Athéniens élevèrent un temple à Thésée après son retour de Crète et sa victoire sur le Minotaure. Thésée lui-même ordonna que le revenu destiné à l'entretien de ce temple et les frais des sacrifices qui s'y feraient seraient pris sur le tribut que l'on payait au roi Minos, tribut dont il avait par sa valeur affranchi les Athéniens. Il

confia le soin des cérémonies qu'on y devait célébrer aux descendants de Phytalus[1], aux Phytalides qui étaient allés le recevoir près du fleuve Céphyse, à sa première arrivée à Athènes, et, à sa prière, l'avaient purifié du meurtre de Sinis. Ce temple ne fut pas le seul élevé à Thésée de son vivant; les Athéniens lui en consacrèrent un grand nombre, mais il ne s'en réserva que quatre et fit dédier tous les autres à Hercule, en reconnaissance de ce que ce héros l'avait délivré de la prison où il avait été renfermé par Adonéus, roi des Molosses; il fit même changer le nom de Θησεῖα que portaient ces temples en celui d'Ἡράκλεια[2].

Aucun vestige de ces temples n'est parvenu jusqu'à nous; mais nous possédons presque intact celui qui fut élevé plus tard en l'honneur du même héros. Ce monument fut achevé l'an 470 avant Jésus-Christ, dans la troisième année de la 77e olympiade, sous l'archontat d'Aphepsion[3], près de huit siècles après la mort de Thésée, quarante ans avant celle de Périclès, et trente ans avant la construction du Parthénon.

Malgré l'opposition de quelques archéologues, il nous semble qu'il ne peut s'élever aucun doute sur la dédicace de ce temple au vainqueur du Minotaure; nous en trouverons des preuves irrécusables dans les sujets des sculptures qui le décorent et dans lesquelles, toutes mutilées qu'elles soient, il est impossible de ne pas reconnaître plusieurs des exploits du héros athénien. C'est bien là le temple que Plutarque et Pausanias placent près du gymnase de Ptolémée[4].

Ainsi que nous le verrons, il existe encore des restes assez considé-

1. Phytalus, héros éleusinien, donna l'hospitalité à Cérès, qui lui fit présent du figuier. Les Phytalides, ses descendants, présidaient aux purifications.

2. « A son retour, il dédia à Hercules tous les temples que la ville, auparauant, avoit faict bastir en son hoñeur; et au lieu que premièrement ils s'appeloyent *Thesea*, il les surnoma tous *Herculea*, excepté quatre, ainsi que l'escrit Philochorus. » PLUTARQUE. *Vie de Thésée.*

« THÉSÉE A HERCULE : Quitte donc Thèbes pour obéir à la loi et suis-moi dans la ville de Pallas, Là tu purifieras tes mains du sang dont elles sont souillées, et tu partageras mon palais et ma fortune; tous les présents que je reçus des citoyens pour avoir sauvé sept vierges et sept jeunes garçons en tuant le taureau de Crète, je te les donnerai. De tous côtés, des portions de terre me sont réservées; je veux que désormais elles portent ton nom et t'appartiennent pendant ta vie; et, après ta mort, lorsque tu seras descendu dans le royaume de Pluton, la cité d'Athènes t'honorera par des sacrifices et par des monuments de marbre élevés à ta gloire. » EURIPIDE. *Hercule furieux*, sc. dern.

3. PLUTARQUE. *Vie de Cimon.*

4. « Il fut enterré au milieu de la ville, près du lieu où est aujourd'hui le gymnase. »
PLUTARQUE. *Vie de Thésée.*

« Le temple de Thésée est voisin du gymnase de Ptolémée. »
PAUSANIAS. *Att.* C. XVII.

rables de ce gymnase, et leur situation à l'égard du temple répond exactement aux indications que ces auteurs nous ont laissées. Ce sont eux aussi qui nous apprennent quel fut le motif des honneurs rendus à Thésée. Plutarque, après avoir raconté ses actions héroïques, l'ingratitude dont les Athéniens, en proie aux factions, payèrent ses services, puis son bannissement et sa mort dans l'exil, ajoute : « Et depuis, y a eu beaucoup d'occasions qui ont esmeu les Athéniens à le reuerer et honorer cōme demi-dieu : car en la bataille de Marathon, plusieurs pensèrent voir son image en armes, combattant contre les Barbares : et depuis les guerres médoises, l'année que Phædon fust préuost[1] à Athènes, la religieuse Pythia respondit aux Athéniens qui auoyent enuoyé à l'oracle d'Apollo, qu'ils retirassent les os de Theseus, et que, les mettans en lieu honorable, ils les gardassent religieusement : mais il estoit bien malaisé de trouuer sa sépulture : et quand bien on l'eust trouuée, encores estoit-il plus difficile d'en emporter les os pour la malice des Barbares habitans de l'isle[2], qui estoient si farouches que l'on ne pouuoit fréquenter auec eux. Toustesfois Cimon l'ayant prise, cōme nous l'auons escript en sa vie, cerchant ceste sépulture, apperçeut de bonne fortune vn aigle qui frappoit du bec et grattoit des griphes en vn endroit qui estoit vn peu releué; si lui vint incontinent en pensée, cōme par inspiration diuine, de faire fouiller en ce lieu, là où l'on trouva la sépulture d'un grand corps avec la pointe d'vne lance qui estoit d'airain, et vne espée. Lesquelles choses furent toutes portées à Athènes par Cimon[3], sur sa galère capitainesse, que les Athéniens reçeurent à grand joye, auec processions et sacrifices magnifiques, ni plus ni moins que si ç'eust esté Theseus lui-même viuant qui fust étourné en la ville[4]. »

A cette occasion on institua des fêtes et des jeux en l'honneur du fils d'Égée, et ce fut alors qu'eut lieu le fameux concours entre Eschyle et

1. C'est-à-dire *archonte*. L'an 476 avant J.-C.

2. Scyros, aujourd'hui Skyros, île de la mer Égée, où était mort Thésée.

3. L'an 469 avant J.-C.

4. Plutarque. *Vie de Thésée*. Trad. d'Amyot.

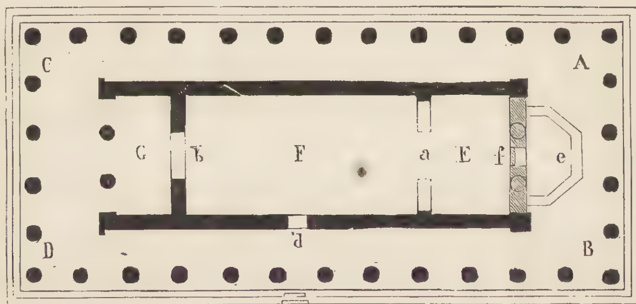
« Après un règne de trente ans, Thésée mourut sur la terre étrangère, exilé de sa patrie pendant une révolte; mais les Athéniens s'en étant plus tard repentis firent rapporter ses os, lui rendirent les honneurs divins et lui consacrèrent un temple avec droit d'asile, qui reçut le nom de *Théseion*. »

Diodore de Sicile. L. IV, 62.

Sophocle, concours à la suite duquel Eschyle vaincu se condamna à un exil volontaire et se retira en Sicile.

Le temple élevé à cette époque par les soins de Cimon et sur les dessins de Micon, pour y déposer les dépouilles du héros, est celui-là même que nous voyons aujourd'hui presque entier et le mieux conservé de tous les monuments d'Athènes. Il fut dans l'antiquité un lieu d'asile pour les esclaves maltraités par leurs maîtres, et pour les citoyens de condition inférieure poursuivis par quelque homme puissant[1], et cela en mémoire de Thésée, dont la vie entière avait été consacrée à la défense de l'infortune et de la faiblesse. Ce temple fut aussi employé à divers usages civils; il servit de lieu d'assemblée aux thesmothètes[2]; par la suite, on y plaida même quelques causes, et il devint une espèce de prison publique[3].

Le temple de Thésée, édifice essentiellement dorien et que les anciens admiraient presque à l'égal du Parthénon[4], est situé sur un plateau légèrement surélevé qui se détache au nord de la montagne de l'Aréopage. Il est hexastyle et périptère et ressemble beaucoup au Parthénon auquel probablement il a dû servir de type.



Plan du temple de Thésée.

Il se composait d'un péristyle A B C D et d'une cella, large dans œuvre de $6^{m},22$, comprenant le *pronaos* E profond de 5 mètres, le *naos* ou sanctuaire F, long de $12^{m},10$, et le *posticum* G, profond de $4^{m},90$.

1. Pollux. *Onomasticon*. L. VII. — Plutarque. *Vie de Thésée*.

2. Les six derniers des neuf archontes. Ils composaient un tribunal civil et criminel, veillaient au maintien des lois et des droits du peuple, recueillaient les suffrages dans les assemblées, etc.

3. Eschine. *C. Ctésiphon*.

4. « Nous voyons chacun admirer le temple de Thésée autant que le Parthénon. »

Plutarque. *De Exsil*. 607, 8.

La façade principale A B est tournée à l'orient, et dans le portique antérieur on voit une ligne gravée sur le sol que l'on a supposé avoir été une méridienne; mais Revett ne croit pas à la possibilité de cette destination à laquelle se fût opposée l'ombre des colonnes et du soffite. Le temple s'élève sur un stylobate composé de deux degrés de marbre, reposant sur des assises de pierre du Pirée qui sont visibles à l'ouest et au nord, où le sol est moins élevé, et qui à l'angle nord-ouest atteignent le nombre de sept.

La dimension du temple, prise au degré supérieur du stylobate, est de 31^{m},85 sur 13^{m},85. Il est formé entièrement de marbre pentélique. Les colonnes d'ordre dorique, cannelées et sans base, n'ont point d'astragale[1], et ce membre est remplacé par un anglet[2] qui, comme au Parthénon, ne fait que couper les cannelures sans les arrêter. Ces colonnes



Chapiteau.

sont au nombre de six à chacune des façades; leur diamètre est, au pied du fût, de 1^{m},009, et à la naissance du chapiteau, de 0^{m},794. La hauteur du fût est de 5^{m},50, celle du chapiteau de 0^{m},38, ce qui donne une élévation totale de 5^{m},88. M. Woods[3] reproche aux chapiteaux leur peu d'élévation ; nous regardons ce blâme comme mal fondé; les chapiteaux du temple de Thésée ont proportionnellement autant de hauteur que ceux des autres temples de l'ordre dorique grec. Ils ne présentent au-dessous de l'échine que trois filets comme les colonnes du *pronaos* et du *posticum* du Parthénon, dont les colonnes extérieures ont cinq filets.

La largeur des entre-colonnements est de 1^{m},59, excepté aux angles de l'édifice où elle n'est que de 1^{m},28, afin de donner plus de solidité à la construction, et aussi pour apporter les triglyphes aux angles sans

1. Petit membre d'architecture qui entoure ordinairement le haut du fût de la colonne.

2. Moulure creusée à angle droit.

3. *Letters of an Architect from France, Italy and Greece.*

choquer l'œil par l'inégalité des métopes. Ces colonnes supportent un entablement composé d'une architrave haute de $0^{m},75$, d'un filet de $0^{m},008$, d'une frise de $0^{m},88$, enfin d'une corniche de $0^{m},25$ sur laquelle le fronton prend naissance.

Entre les colonnes du péristyle, on reconnaît les traces de scellement des grilles qui l'ont fermé, et, au devant d'un petit escalier entaillé dans l'un des degrés, les crapaudines d'une porte.

Au sud, près de l'extrémité occidentale du temple, on voit que deux colonnes ont été entamées à leur base, ainsi que le mur du *naos*. En effet, en 1660, les Turcs avaient commencé à détruire le Théseion pour élever une mosquée sur son emplacement et avec ses matériaux. Il fallut, pour arrêter ce vandalisme, un firman que les Grecs obtinrent à Constantinople.

Deux colonnes, voisines de celles qui ont été entamées ainsi, ont été ébranlées par le tremblement de terre de 1807; enfin, en 1821, la foudre a percé de haut en bas la colonne de l'angle nord-ouest et on a dû la garnir de cercles de fer[1].

Le portique AB en avant du *pronaos* a $3^{m},90$ de largeur à partir du nu des colonnes. Son plafond est entièrement conservé, et les poutres de marbre qui le soutiennent à la hauteur de la corniche ont plus de 4 mètres de longueur. Ces poutres ne répondent ni à l'axe des colonnes, ni à celui des entre-colonnements; elles sont au nombre de sept, et, comme chaque intervalle comprend vingt caissons, on ne compte pas moins de cent soixante caissons au *pronaos*.

Le portique occidental CD[2] est moins large, n'ayant que $3^{m},20$; il a perdu deux des poutres, longues de $3^{m},30$, qui faisaient partie de son soffite, et presque tous ses caissons.

Les portiques des ailes, composés de treize colonnes en comptant celles des angles, sont plus étroits encore; ils n'ont que $1^{m},80$ et on ne comptait que dix caissons par division du soffite. Au portique méridional restent encore toutes les poutres, mais seulement un petit nombre de caissons. Le plafond de l'aile du nord est le plus maltraité; la plupart des poutres et des caissons ont disparu.

1. PITTAKIS. *L'Ancienne Athènes.*

2. Planche V.

Entre chaque poutre, au portique occidental, se trouvent seize caissons, disposés sur deux rangs et creusés dans trois plaques de marbre juxtaposées et réunies entre elles par des crampons. Deux de ces plaques contiennent chacune six caissons; la troisième, quatre seulement. Le centre est entièrement percé à jour et il est rempli par des espèces de couvercles posés dessus et s'ajustant dans des feuillures.

Sur les poutres étaient peints des oves, ainsi que sur les bords des couvercles des caissons, dont le fond était occupé par des étoiles peintes en bleu et en rouge. On ne retrouve qu'en fort peu d'endroits des restes de couleur, mais cependant on ne peut douter qu'il n'y en ait existé. Presque partout on reconnaît encore les contours des ornements peints qui avaient été tracés préalablement à la pointe. Suivant la tradition constante, on voit du bleu dans les triglyphes, du rouge dans le fond des métopes, etc. Sur l'architrave du péristyle et sur la corniche intérieure étaient des méandres peints, visibles surtout au sud-ouest du *posticum*. Jusqu'à présent on n'a découvert aucun vestige de couleur aux chapiteaux.

Dodwell [1] suppose que les sculptures durent être coloriées comme celles du Parthénon; Leake dit y avoir observé des traces de couleur, des indices de bronze et d'or, des draperies vertes et rouges sur un fond bleu, etc.; M. Pittakis avance que toutes ont conservé quelques vestiges de la couleur dont elles étaient rehaussées, et que les tons dominants étaient le jaune, le bleu, le rouge et le vert; mais M. Prestat, architecte, qui a étudié le monument avec le plus grand soin, n'a pu découvrir la moindre trace de cette décoration.

Ainsi que nous l'avons dit, et qu'on peut le voir sur le plan, la cella comprenait le *pronaos*, le *naos* et le *posticum*.

Le *pronaos* E et le *posticum* G étaient formés par un prolongement des murs de la cella terminé par des antes, et leur plafond était soutenu par deux colonnes ayant 5^{m},38 de hauteur, y compris le chapiteau, et 1 mètre de diamètre à la base. Ces colonnes ont disparu du *pronaos*, pour faire place à une large arcade *f*, qui forme l'entrée d'une abside *e*, construite par les Byzantins sous le portique oriental, lorsqu'en l'an 667 ils convertirent le temple de Thésée en une église dédiée à saint Georges [2].

1. *Alcuni bassi-rilievi della Grecia.* Roma, 1812, in-folio.

2. Lorsque les chrétiens changeaient un temple en église, presque toujours il y avait analogie entre

Les traces des colonnes étaient encore visibles sur le pavé au temps de Stuart, mais elles sont aujourd'hui cachées sous le mur qui a rempli la baie *f*, lorsqu'en 1835 on a démoli l'abside chrétienne pour dégager le portique grec[1]. On voit encore dans ce mur les piédroits de l'arcade, et une partie de leurs impostes byzantines. Un tronçon de colonne du *pronaos* est déposé sous le portique.

C'est aussi à l'époque de la conversion du Théseion en église que fut détruit le mur *a* qui séparait le *pronaos* du *naos;* mais sa situation est indiquée de la manière la plus positive par les arrachements que l'on voit encore sur les murs latéraux de la cella et qui indiquent qu'il avait 0^{m},80 d'épaisseur.

Les colonnes du *posticum* G ont été très-endommagées. Celui-ci n'avait pas originairement de communication avec la cella, et nous pouvons supposer que, fermé par une grille, il contenait quelques statues, des *ex-voto* de marbre, de pierre ou de bronze. Au fond du *pronaos* était au contraire l'entrée *a* du sanctuaire F; mais quand le temple devint église et que l'orientation de l'édifice fut changée, une grande porte *b* fut percée dans la muraille occidentale[2], et cette porte aujourd'hui condamnée se trouve indiquée sur le plan donné par Stuart. Sur son chambranle on retrouve encore quelques restes de peintures et d'inscriptions chrétiennes.

Lorsque Athènes tomba au pouvoir des Turcs, les chrétiens, pour empêcher les infidèles de profaner leur église en y entrant à cheval suivant leur usage, murèrent la grande porte et en ouvrirent deux petites, également condamnées depuis, dans la muraille septentrionale de la cella, et, dans celle du sud, une troisième *d* par laquelle on entre aujourd'hui.

Le *naos*, ou temple proprement dit, avait à l'intérieur 12^{m},10 de longueur sur une largeur de 6^{m},22. Le pavé antique, qui était en marbre pentélique, a entièrement disparu; en 1769, un Turc qui faisait bâtir une

l'ancien vocable et le nouveau. Nous avons vu que le Parthénon, dédié à la déesse de la Sagesse, avait été consacré à la Sagesse divine, le temple de Minerve Poliade, la chaste divinité, à la sainte Vierge; ici, le temple de Thésée, destructeur des brigands et des monstres, est placé sous l'invocation de saint Georges, le vainqueur du dragon.

1. Une petite porte a été réservée dans ce mur, mais elle est constamment fermée et, à l'intérieur, elle est masquée par des tablettes chargées d'antiquités.

2. M. Pittakis (*Ancienne Athènes*) pense que, de tout temps, il avait existé une petite porte entre le *posticum* et le *naos*, et que les chrétiens n'avaient fait que l'agrandir.

maison le fit enlever pour faire de la chaux; il a été remplacé par des carreaux de terre cuite.

Une voûte semi-circulaire de pierres grossières, percée de petites ouvertures, a succédé au plafond antique qui sans doute était richement orné.

Le temple était primitivement couvert de tuiles de marbre[1], et M. Rangabé[2] raconte qu'un pacha en avait fait enlever une partie pour s'approprier une livre ou deux de miel que des abeilles y avaient déposé. MM. Woods et Prestat en ont trouvé un fragment dans le haut de l'édifice, mais hors de place. Les mêmes architectes ont reconnu sur le haut de la corniche, près de l'arête, des trous de crampons placés deux par deux qui durent soutenir des antéfixes.

La décoration extérieure du temple de Thésée était composée de quatre grands ouvrages de sculpture dus au ciseau de Miron, élève, comme Phidias, d'Agéladas d'Argos; c'étaient le fronton oriental, les métopes et les deux frises placées sous les portiques aux deux extrémités de la cella.

Le fronton principal ou oriental est, ainsi que celui du couchant, extrêmement bas[3]; il a beaucoup souffert dans sa partie supérieure, et la plupart des morceaux qui en formaient les rampants gisent sur le sol en avant du monument. Au sommet et aux angles du triangle, on voit, comme à la corniche des portiques, les trous des crampons qui soutenaient les acrotères. Au fond du tympan se trouvent également des trous de crampons, seule indication des sculptures dont il était décoré. Ces sculptures étaient probablement en ronde bosse comme celles des frontons du Parthénon et d'Égine, mais il n'en reste pas le moindre vestige. Du nombre et de la disposition des trous, M. Pittakis[4] croit pouvoir conclure qu'il n'y avait pas plus de quatre figures.

Rien de semblable ne s'observe au fronton occidental qui est intact;

1. Selon toute apparence, Chandler, faute d'une attention suffisante, a confondu avec de la rouille la belle teinte jaune que le temps répand sur le marbre pentélique. « Ce temple, dit-il, est couvert de plaques de fer et fort endommagé, les Turcs ayant tiré dessus avec des boulets rouges pour essayer la force de leur poudre, la bonté de leurs pièces ou leur propre adresse à venir frapper à un point donné. » *Voyages en Grèce*. T. II, p. 443.

2. *Antiquités helléniques*.

3. Planche V. Fronton occidental.

4. *Ancienne Athènes*.

nous devons en conclure qu'il n'avait jamais contenu de statues, ce qui est encore rendu plus vraisemblable par l'absence de métopes sculptées à cette extrémité du temple.

Il n'existait en effet de bas-reliefs qu'aux dix métopes de la face orientale et aux quatre premières en retour de chaque côté. Ces bas-reliefs ont 0m,76 de large sur 0m,70 de haut. D'après ce que l'on sait de l'amitié qui unissait Thésée et Hercule[1], on ne sera pas étonné de retrouver dans les métopes du temple de Thésée les exploits des deux héros. Dans le passage de l'*Hercule furieux* que nous avons cité[2], et qui fut écrit par Euripide quelques années seulement après l'érection du temple, il est évident que, Thésée promettant à Hercule que les Athéniens l'honoreront *avec des marbres sculptés*, le poëte fait allusion aux métopes du temple de Thésée.

Les dix sujets représentés sur les métopes de la façade sont en effet tirés de l'histoire d'Hercule; voici dans quel ordre ils se présentent en commençant l'examen par la gauche, c'est-à-dire à partir de l'angle sud-est :

1° Hercule tuant le lion de Némée, bas-relief assez bien conservé;

2° Hercule tuant l'hydre de Lerne en présence d'Iole;

3° Hercule domptant le sanglier d'Érymanthe;

4° Hercule vainqueur du taureau de Crète envoyé par Neptune contre Minos;

5° Hercule enlevant les cavales de Diomède;

6° Hercule enchaînant Cerbère : à peine en reste-t-il quelques traces;

7° Métope très-endommagée, dans laquelle on croit reconnaître Hercule combattant Cycnus, fils de Mars et de Pirène;

8° Hercule enlevant Hippolyte, reine des Amazones, composition difficile à comprendre;

9° Métope représentant deux personnages emportant un cadavre : M. Leake croit y reconnaître Hercule étouffant Antée, tandis que la Terre,

1. Ils étaient même parents. Œthra, mère de Thésée, était fille de Pitthée; Alcmène, mère d'Hercule, était fille de Lysidicè, et Pitthée et Lysidicè, enfants de Pélops et d'Hippodamie, étaient frère et sœur. Hercule et Thésée étaient donc cousins issus de germains. Cette généalogie, expliquée par Iolas à Démophon, dans *les Héraclides* d'Euripide, vers 207-212, est confirmée par Plutarque dans la *Vie de Thésée*.

2. Page 188, note 1.

sa mère, semble lui tendre les bras pour le secourir; Stuart regarde le sujet comme inconnu;

10° Enfin la dernière métope, assez bien conservée, représente Hercule enlevant les pommes du jardin des Hespérides.

Les huit métopes placées en retour aux côtés du temple sont consacrées aux exploits de Thésée; elles sont en meilleur état que celles de la façade, surtout les quatre du nord, les mieux conservées de toutes, qui représentent à partir de l'angle nord-est:

1° Thésée tuant Périphetès surnommé Corynète[1];

2° Thésée et Créon[2];

3° Thésée et Sciron[3];

4° Thésée tuant la laie de Crommyon[4].

Les quatre métopes du midi, également en commençant par l'angle du monument, sont :

1° Thésée tuant le Minotaure[5];

2° Thésée arrêtant le taureau de Marathon[6];

3° Thésée et Cercyon[7];

1. Périphetès, fils de Vulcain, fameux brigand qui tirait son surnom de la massue, κορύνη, avec laquelle il assommait ses hôtes.

2. Créon, roi de Thèbes, oncle d'Œdipe et de Jocaste.

3. Fameux brigand qui, se tenant dans un défilé au nord et au fond du golfe d'Égine, précipitait les voyageurs à la mer, après les avoir dépouillés. Ce défilé, appelé depuis *roches scironiennes*, porte aujourd'hui le nom de *Kakiscala*. Suivant une autre tradition rapportée par Plutarque (*Vie de Thésée*), Sciron aurait été, au contraire, un homme vertueux et bienfaisant qui n'aurait été tué que beaucoup plus tard par Thésée, lorsqu'il s'empara d'Éleusis, occupée alors par les Mégariens, et en chassa Dioclès qui y commandait. Cf. POMPON. MELA. *De situ orbis*. L. II, c, 3.

4. Crommyon était une contrée voisine de Corinthe, que ravageait cette laie, mère du sanglier de Calydon. Elle était connue sous le nom de Phéa, *la noirâtre*. « Toutesfois les autres ont escrit que cette Phœa estoit vne brigande, meurtrière et abandonnée de son corps, laquelle destroussait ceux qui passoyent par auprès du lieu appelé Crõmyon, où elle se tenoit; et qu'elle fut surnommée *laie* pour ses mœurs deshonestes et sa meschãte vie pour laquelle finalement elle fut tuée par Theseus. »

PLUTARQUE. *Vie de Thésée.*

5. Suivant une tradition conservée par Plutarque (*Vie de Thésée*), le Minotaure n'était pas un homme à tête de taureau, comme on le représente ordinairement, mais un général de Minos nommé Taurus, qui, par son caractère, s'était rendu odieux aux Crétois et à Minos lui-même, qui fut enchanté d'en être délivré.

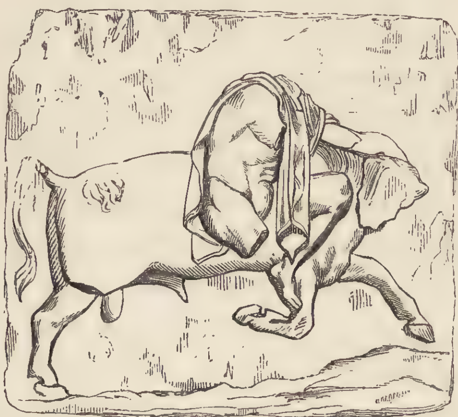
6. « Theseus, qui ne vouloit pas demeurer sans rien faire et quand et quand desiroit de gratifier au peuple, se partit pour aller cõbattre le taureau de Marathon, lequel faisoit beaucoup de maux aux habitans de la contrée de Tetrapolis; et, l'ayant pris vif, le passa à trauers la ville, afin qu'il fust veu de tous les habitans, puis le sacrifia à Apollo surnõmé Delphinien. »

PLUTARQUE. *Thésée.*

7. Cercyon, ou Sinis, selon Plutarque et Lucien, qui fait même de Cercyon un autre personnage,

4° Peut-être Thésée et Procuste[1].

Il y a lieu de croire, d'après les paroles de Pausanias, que ces sculptures du style le plus élevé doivent être, comme nous l'avons dit, l'ouvrage de Micon, non moins habile sculpteur que peintre et architecte. « Elles prouvent, dit Dodwell[2], que la sculpture était presque arrivée à la perfection qu'elle atteignit au temps de Phidias, et qui depuis ne fut jamais surpassée ni même égalée. »



Thésée et le Taureau de Marathon.

Sous le péristyle oriental, au-dessus de l'entrée du *pronaos*, est une grande frise longue de 11^{m},34 sur 0^{m},78 de hauteur, sculptée de bien plus

brigand qui désolait l'isthme de Corinthe, avait été surnommé *Pityocampte,* courbeur de pins (de πίτυς, pin, et κάμπτω, courber), parce qu'il attachait ses victimes à deux arbres courbés qui les déchiraient en se redressant. Thésée lui fit subir la peine du talion. Alexandre, dit Plutarque (*Vie d'Alexandre*), infligea le même supplice à Bessus, l'assassin de Darius.

« Momus : Si Thésée, allant de Trézène à Athènes, ne se fût occupé, comme passe-temps de voyage, à châtier les malfaiteurs, comme il appartenait à ta providence de le faire, ô Jupiter! rien n'eût empêché Sciron, Pityocampte, Cercyon et autres bandits de vivre tranquilles et de s'amuser à égorger les voyageurs. » Lucien. *Jupiter tragique.*

« Thésée : Si je laissais une telle offense impunie, le brigand Sinis, qui infestait l'isthme de Corinthe, ne s'avouerait plus mis à mort par moi et m'accuserait d'une vaine jactance; et les rochers que la mer vit naître des ossements de Sciron ne témoigneraient plus que je suis le fléau des méchants. » Euripide. *Hippolyte.*

Cf. Properce. L. III, *élég.* 22.

1. Brigand fameux par le lit sur lequel il couchait ses hôtes, leur coupant les jambes si elles dépassaient, les étendant de force s'ils étaient trop petits. (Voy. Plutarque. *Vie de Thésée.)* On sait que le lit de Procuste est passé en proverbe.

Sur les divers exploits de Thésée, voy. Ovide. *Héroïdes, ep.* 2; *Métam.* L. VII, v. 433; *Ibid.*, v. 409; et Stace. *Thébaïde.* L. XII, v. 575.

2. *Alcuni bassi-rilievi della Grecia.* In-f°. Roma, 1812.

fort relief que celle du Parthénon. Les figures, au nombre de trente, ont jusqu'à 0^{m},12 de saillie, et quelques membres étaient même détachés du fond, ce qui est en partie cause de l'état de dégradation de ces sculptures. La composition est divisée en trois parties inégales par deux groupes de divinités assises sur des rochers. Vers le côté sud sont Jupiter, Junon et Minerve; vers le centre est une déesse entre deux divinités masculines. Derrière la dernière est un héros dont la chlamyde voltige au gré des vents; il tient dans ses mains un rocher qu'il se prépare à lancer contre son adversaire. Le bras droit de celui-ci étant brisé, on ne peut voir comment il était armé; de la main gauche il s'efforce de repousser le coup qui le menace. Plus loin on voit un autre personnage, également aux prises avec un ennemi armé d'une pierre dans chaque main. Une cinquième figure est étendue morte à leurs pieds. A la droite de ce groupe sont cinq personnages dont la réunion, selon Stuart, représente un triomphe; en effet, l'un d'eux semble être occupé à ériger un trophée. Au delà des deux groupes de divinités, on voit trois figures au milieu desquelles est un cadavre de grandeur colossale; elles sont toutes trois très-maltraitées, mais on y reconnaît toutefois un combat d'hommes armés de pierres contre d'autres hommes armés d'épées et de boucliers. La dimension de la figure renversée dans le milieu, et les armes des autres qui sont des rocs hors de toute proportion, ne permettent pas de douter que le sujet ne soit la bataille des géants contre les dieux. On peut supposer qu'Apollon, Bacchus, Mars et Mercure sont, ainsi qu'Hercule, engagés dans l'action. Derrière Minerve, à l'extrémité de la frise, et à la gauche du spectateur, est un groupe d'un jeune guerrier liant les bras d'un captif derrière le dos; le casque qu'il porte sur sa tête semble indiquer Mars. Nous partageons au sujet de ce bas-relief l'opinion de Leake; elle est infiniment plus d'accord avec la composition que celle de Stuart qui voudrait y reconnaître la bataille de Marathon, au moment où le spectre de Thésée combat pour les Athéniens.

Le bas-relief de la frise du *posticum*, composé seulement de vingt figures, représente le combat des Centaures et des Lapithes. Thésée est le seul qui ait renversé son antagoniste. Micon avait fait en faveur de ce héros la même exception dans une peinture de la muraille de la cella, peinture dont nous parlerons bientôt. On reconnaissait aussi dans le bas-relief Cœneus, qui, ayant reçu de Neptune le don d'être invulnérable,

fut accablé sous les arbres et les rochers que les Centaures amoncelèrent sur lui[1].

Sous le portique, au-dessus des deux frises, régnait un ornement peint dont on ne voit plus guère de traces.

Le pinceau avait, aussi bien que le ciseau, concouru à la décoration du temple de Thésée, et trois de ses parois avaient été enrichies des œuvres de Micon et peut-être de Polygnote. Suivant M. Raoul Rochette, ces peintures auraient été sur bois et encastrées dans la muraille. « M. Thiersh m'écrit, dit-il, qu'au-dessus d'un socle de marbre blanc qui règne dans tout le pourtour de la cella jusqu'à une certaine hauteur, il se trouve un renfoncement dans la paroi d'un *demi-pouce* de profondeur, lequel se termine, à une élévation d'environ quinze pieds, par une frise du même marbre et de la même saillie que le socle[2]. »

C'est dans ce renfoncement que M. Raoul Rochette veut encadrer des panneaux de quinze pieds de hauteur qui, n'étant pas fixés par des clous, puisque lui-même reconnaît qu'il n'en reste aucune trace sur la muraille, eussent dû nécessairement avoir une épaisseur de plus d'un *demi-pouce*, sans compter qu'il eût fallu les assembler par derrière au moyen de barres qui eussent encore beaucoup augmenté l'épaisseur. Bien plus, le renfoncement en question est à peine sensible et n'atteint pas même cette profondeur si faible d'un demi-pouce. L'hypothèse du savant antiquaire nous paraît donc absolument inadmissible; du reste elle n'était point venue à l'esprit de M. Thiersh lui-même, qui avait seulement supposé, et cela au moins avec quelque vraisemblance, que le renfoncement qu'il avait observé avait été rempli par le stuc destiné à recevoir la peinture. Cette dernière opinion avait été partagée par MM. Ott. Müller[3] et Letronne[4]; cependant il en est une troisième que nous serions plus porté à admettre. M. Beulé croit qu'ayant à leur disposition une matière aussi belle, aussi fine que le marbre dont le temple est construit tout entier, l'artiste a dû peindre directement sur sa surface polie, et que, si aujourd'hui la muraille est creusée et légèrement raboteuse, si l'on y trouve quelques traces de stuc, on doit y voir l'œuvre

1. Ovide. *Métam.* L. XII, v. 507.
2. R. Rochette. *Peintures antiques inédites.* 1836.
3. *Manuel de l'archéologie et de l'art.*
4. *Lettres d'un antiquaire à un artiste.* 1840.

des Byzantins qui, après avoir effacé au marteau les sujets païens, leur ont substitué une couche de stuc où s'exerça leur pinceau[1].

Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectures, il n'en est pas moins certain que Micon, soit seul, soit en compagnie de Polygnote, avait exécuté sur les murs du Théseion trois compositions tirées de l'histoire du héros, et que chaque sujet couvrait la muraille depuis le plafond jusqu'à $0^m,80$ du pavé. Sur une des parois était représentée la bataille des Athéniens et des Amazones[2]; sur une autre était le combat des Centaures et des Lapithes; c'est dans ce tableau que Thésée seul a vaincu son ennemi tandis qu'entre tous les autres la fortune est égale. « Le tableau peint sur le troisième mur du temple, dit Pausanias[3], par lequel seul nous connaissons ces peintures qui ont entièrement disparu, est presque inintelligible pour ceux qui n'en connaissent pas le sujet, ce qui vient, ou de ce que le temps en a détruit une partie, ou de ce que Micon n'a pas peint l'histoire entière. Minos, ayant emmené dans l'île de Crète Thésée et d'autres jeunes gens des deux sexes, devint amoureux de Péribée; comme Thésée s'opposait fortement à sa passion, il s'emporta contre lui, et, entre autres propos injurieux, il lui dit qu'il n'était pas fils de Neptune et qu'il ne pourrait pas lui rapporter un anneau qu'il se trouvait avoir au doigt s'il le jetait dans la mer. Et il jeta, dit-on, au même moment cet anneau dans les flots; Thésée s'y précipita et en ressortit bientôt avec l'anneau et une couronne d'or qu'Amphitrite lui avait donnée[4]. »

1. Nous ne voulons pas renouveler ici la querelle trop vive qui préoccupa le monde savant de 1833 à 1840, et dans laquelle M. R. Rochette soutenait, d'un côté, que les grands maîtres grecs n'avaient jamais peint que sur bois, tandis que, de l'autre, M. Letronne affirmait que tous avaient peint exclusivement sur mur; nous profiterons seulement de l'occasion pour consigner une observation de M. Beulé (*Cours de* 1860) qui nous semble donner la véritable solution de la question. Selon lui, jusqu'au temps de Périclès, les grands maîtres tels que Polygnote, Micon, Paninus, exécutant sur une large échelle des sujets empruntés aux poëmes d'Homère ou aux fastes de l'histoire, et destinés à la décoration de vastes édifices, ne peignirent que sur mur; mais quand, après Périclès, le temps des grandes entreprises étant passé, l'art fut forcé de restreindre son vol et de se mettre au niveau du goût et de la bourse des particuliers, les artistes durent substituer la perfection de l'exécution au grandiose de la composition, et l'ère de la peinture portative commença. Alors Zeuxis peignit sur bois sa *Centauresse allaitant ses petits*, Parrhasius son *Archigalle*, Timanthe son *Cyclope endormi*, Apelle son fameux *Cheval* et sa *Vénus Anadyomène*.

2. Se fondant sur un mot d'Harpocration, M. Beulé suppose que ce sujet, qui prêtait à la grâce, avait pu être exécuté par Polygnote qui excellait à peindre les femmes. (*Cours d'archéologie*. 1860.)

3. *Attic.* C. XVII.

4. M. Pittakis et quelques autres ont cru retrouver, sur des parties de stuc mieux conservées,

M. Beulé pense que Pausanias n'a pas bien compris le sujet de cette composition. Les Athéniens, selon lui, croyaient Thésée fils de Neptune et non d'Égée. On lui dit de prouver son origine divine en plongeant dans la mer; il s'y précipita, fut recueilli par les Néréides et conduit au palais de Pluton, puis il revint après avoir reçu d'Amphitrite une couronne de pierres précieuses, dans laquelle il ne faut voir peut-être que le symbole de la richesse acquise par la navigation [1].

Dans les temps modernes, le temple de Thésée, après avoir longtemps servi d'église aux chrétiens, puis d'écurie aux Turcs, avait reçu une destination touchante : il servait de mausolée aux malheureux voyageurs qui expiraient loin de leur patrie. Abandonné pendant quelque temps, il n'était plus que l'école des architectes qui admiraient la pureté de son style, des peintres qui en reproduisaient à l'envi la belle couleur dorée; maintenant il est converti en un musée où sont réunis en assez grand nombre ces précieux fragments que le sol d'Athènes rend chaque jour à la lumière.

Dans le *posticum* sont diverses antiquités dont la plus importante est un grand sarcophage gréco-romain, presque entièrement brisé, dont les sculptures d'un beau style représentent un combat de cavaliers et de fantassins.

En avant du portique méridional et sous ce portique même, sont déposés de nombreux marbres antiques parmi lesquels on remarque plusieurs siéges plus ou moins ornés, provenant du gymnase d'Adrien, et un piédestal portant une inscription en l'honneur de cet empereur :

ΣΩΤΗΡΙ
ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ
ΑΔΡΙΑΝΩΙ
ΟΛΥΜΠΙΟΙ

« A l'empereur Adrien l'Olympien, sauveur et fondateur [2]. »

Un magnifique sarcophage de marbre blanc, découvert dans le quar-

quelques traces du pinceau de Micon; mais comment savoir si ces faibles vestiges de couleur n'appartiennent pas à l'époque byzantine?

1. Beulé. *Cours d'archéologie*. 1860.

2. Ce piédestal avait été vu par Chandler, à peu de distance du temple de Thésée, dans le chemin qui conduit au Pirée. Il était presque entièrement enfoncé dans la terre, et il fallut le dégager pour en découvrir l'inscription (*Voy. en Grèce*. T. II, p. 490).

Nous verrons pourquoi les Athéniens donnaient à Adrien le surnom d'Olympien.

tier septentrional d'Athènes, dans la cour du ministère des finances, est orné de guirlandes de fruits soutenues par des têtes de lions et de bœufs, et présentant au milieu, d'un côté un aigle, de l'autre un enfant. Ce sarcophage est inachevé, mais l'ensemble en est d'une grande richesse.

Au sud-est du temple, sur un tronçon de colonne, on a placé une Minerve-Victoire, Ἀθηνᾶ Νίκη, statue colossale sans tête, trouvée à Mégare.

L'intérieur du temple présente aujourd'hui, grâce à la réunion du *pronaos* et du *naos*, une salle longue de 16m, 90 sur une largeur de 6m, 22. Parmi les nombreuses antiquités qui y sont réunies dans un *beau désordre qui n'est point un effet de l'art*, nous signalerons : une statuette de Minerve en marbre, dans laquelle, en 1859, M. Charles





Guerrier de Marathon — Minerve
au Temple de Thésée.

Lenormant a cru reconnaître une réminiscence de la Minerve du Parthénon [1]; un bloc circulaire de marbre que ses quatre inscriptions

1. « Elle a un demi-mètre environ de hauteur. C'est une œuvre de travail romain assez grossier, qui n'a d'ailleurs pas été achevée. La partie postérieure de la figure est encore brute, et le bras

indiquent avoir porté une statue, mais qui ayant été creusé avait servi de fonts baptismaux dans le Théseion consacré à saint Georges; plusieurs statues ébauchées; une caryatide adossée à un pilastre et conservant des traces de peinture; des tombeaux gréco-romains; d'innombrables inscriptions sur des dalles, des stèles et des autels; quelques vases, diverses figurines de bronze, une foule de fragments de toutes sortes; enfin, sous verre, le fameux bas-relief archaïque, découvert dans l'un des nombreux *tumuli* de Valenidesa (*la Chenaie*), localité voisine de Marathon. Cette figure, où l'on retrouve de nombreux et importants vestiges de peinture, représente un guerrier contemporain des guerres médiques, appuyé sur sa lance. Sur la plinthe on lit : ΕΡΑΟΝ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΣ et plus bas ΑΡΙΣΤΙΟΝΟΣ [1].

Sur le terrain qui s'étend au sud-est du temple de Thésée, le peuple grec vient encore, le mardi après Pâques, exécuter une danse appelée *le Labyrinthe*, que les jeunes Athéniens y dansaient déjà le huitième jour du mois de Pyanepsion (novembre), et que Thésée lui-même avait exécutée à son retour de l'île de Crète [2].

Le reste de l'année, cette esplanade est occupée sans cesse par les troupes grecques qui viennent y apprendre la manœuvre, et les échos de l'Acropole et de l'Aréopage ne cessent de répéter les commandements qui se font en français, prononcé moitié à la grecque, moitié à l'allemande, mais nullement à la française.

A deux cents pas du temple de Thésée, sur la route de Lepsina, l'antique Éleusis, se trouvait un grand lion de marbre que les capucins n'ont point omis sur le plan d'Athènes qu'ils dessinèrent en 1670 et qui est également indiqué sur le plan de Spon [3]. Ce lion, emporté par

droit, ainsi que la main qui le termine, est pris dans la masse de marbre. Les sujets retracés sur le bouclier sont seuls terminés et même avec une certaine finesse. Au reste, malgré l'inexpérience de l'artiste qui a exécuté cette reproduction, il est possible d'y sentir encore un reflet du grand caractère de l'œuvre qu'il a reproduite. »

Fr. Lenormand. *Gazette des Beaux-Arts,* 1er novembre 1860.

1. *Revue archéologique,* 1844. 1re liv. — H. Hettner. *Athen und der Pelopones.*

2. « Theseus donc, partant de l'isle de Candie, vint descendre en celle de Délos, où il sacrifia au temple d'Apollo et y donna une petite image de Vénus qu'il auoit eüe d'Ariadne; puis, auec les autres ieunes garçōs qu'il auoit deliurez, dāsa vne manière de dāse que les Déliens gardent encore auiourdhui, comme l'on dit, en laquelle il y a plusieurs tours et retours à l'imitation des tournoyements du labyrinthe. » Plutarque. *Vie de Thésée.*

3. Ces plans sont reproduits dans le curieux ouvrage de M. de Laborde, *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles.* T. I, p. 78, et t. II, p. 23.

Morosini le Péloponésien en 1687, figure aujourd'hui à la porte de l'arsenal de Venise, avec celui qui décorait le Pirée qui en avait pris le nom de *Porto-Leone*.

Monument de Chalcodon. Dans la plaine, sur une butte peu éloignée à l'ouest du temple de Thésée, deux massifs de rocher, portant les ruines d'une chapelle dédiée à saint Anastase, ont fait partie, suivant M. Pit-



Monument de Chalcodon.

takis, du monument érigé au héros Chalcodon, entre la porte du Pirée et la porte Dipyle. C'est près de là que Sylla pratiqua dans la muraille la brèche par laquelle il pénétra dans la ville.

Dans la partie nord-ouest d'Athènes, il nous reste encore à signaler l'emplacement de deux édifices sacrés, dont de bien faibles vestiges sont parvenus jusqu'à nous.

Métroun. En haut de la rue du Sénat (ὁδός Βουλευτήριου), qui aboutit à l'Acropole en face de la grotte de Pan, est une église ruinée qui portait le nom d'*Hypapandie*. M. Pittakis[1] pense qu'elle avait succédé au temple de la mère des dieux, appelé *Métroun*[2]. « Ce temple, dit-il, était entouré d'une assez grande enceinte dont quelques vestiges existent encore. On y voyait de nombreuses statues... Dans l'enceinte de ce temple était le tonneau de Diogène. »

M. Pittakis publie diverses inscriptions qu'il y copia sur des piédestaux qui s'y voyaient encore à l'époque déjà ancienne de la publication

1. *L'Antique Athènes*. 1835.

2. De μήτηρ, mère.

« Dans le temple de la mère des dieux, sa statue a été faite par Phidias. »

Pausanias. *Att.* C. III.

de son ouvrage. Aujourd'hui, au milieu des débris de l'église, je n'ai trouvé de bien positivement antique qu'un morceau de marbre posé sur champ, portant les traces d'un crampon de fer en forme de double T.

TEMPLE DE CÉRÈS. Au nord de l'Acropole, entre la tour des Vents et la nouvelle Agora, existait un temple de Cérès sur l'emplacement duquel les chrétiens avaient élevé une église consacrée à saint Denis, et les Turcs à leur tour une mosquée nommée *Staropazaron* (mosquée de la place au Blé). Cette mosquée est aujourd'hui convertie en caserne. Dans la cour, que domine un des plus beaux palmiers d'Athènes[1], on voit un morceau d'architrave provenant du temple; il est enclavé par un bout dans une muraille moderne[2], tandis que par l'autre il repose sur le chapiteau d'une colonne ionique que les soldats ont barbouillée de rouge et de bleu. Un autre tronçon de colonne sort également du sol, mais privé de son chapiteau.

TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN. Pendant longtemps, les savants n'ont point été d'accord sur le nom antique du magnifique édifice dont on admire encore les ruines imposantes dans la plaine au sud-est de l'Acropole, et que le vulgaire désigne sous celui de *Colonnes d'Adrien*. D'après un passage de Spon, il paraît qu'au XVIIe siècle ces ruines, sous lesquelles on avait bâti une petite église, passaient pour avoir appartenu au temple de Jupiter Panhellénien, élevé à Athènes par Adrien[3]; mais Spon veut y voir le portique construit par le même empereur et mentionné également par Pausanias; il oublie que les colonnes sont ici de marbre pentélique, tandis que celles du portique étaient de marbre phrygien. « La petite église qui est dessous, ajoute-t-il, loin d'être le temple de Jupiter et de Junon Panhelléniens que le même empereur avait fait bâtir, n'est qu'un amas presque sans chaux de pièces de colonnes dont l'on a fait cette chapelle que les Grecs appellent Ἅγιος Ἰωάννης εἰς ταίς κόλονναίς,

1. C'est celui que l'on aperçoit dans la vue que nous donnons de la tour des Vents.

2. Voy. la lettre en tête du chapitre.

3. Après avoir décrit le temple de Jupiter Olympien, Pausanias ajoute : « Adrien a orné Athènes de plusieurs autres édifices qui sont : le temple de Junon et de Jupiter Panhellénien, et le Panthéon; mais on admire surtout des portiques formés de cent vingt colonnes de marbre de Phrygie, et dont les murs sont de même marbre; on y voit des salles dont les plafonds sont ornés d'or et d'albâtre et qui sont décorées de tableaux et de statues; elles contiennent des livres. Le gymnase qui porte le nom d'Adrien est dans le même endroit; il est orné de cent colonnes de marbre de Lybie. » *Att.* C. XVIII.

Saint-Jean sous les colonnes. Il n'y a point même de fabrique ancienne, ni au cimetière des Turcs qui est voisin, appelé par les Grecs τὰ Μνιμουρια, ni dans les environs, où l'on puisse trouver quelque indice de ce temple. »

Leroy[1] reconnaît dans ces ruines le temple de tous les dieux, le Panthéon mentionné également par Pausanias.

Chandler n'hésite pas à nommer le temple de Jupiter Olympien[2], et cette opinion est partagée par Stuart qui combat victorieusement celle qui verrait les restes de ce temple dans la belle ruine dont nous parlerons sous le nom de *Stoa* ou portique d'Adrien. Il est difficile de comprendre qu'il ait pu exister quelque incertitude sur le véritable nom du monument qui nous occupe. Sa position dans la partie sud-est de la ville, dans le quartier d'Adrianopolis[3] et non loin de la fontaine Callirhoé, suffirait seule pour lui assigner sa véritable destination[4]. Nous verrons de plus que la mesure de quatre stades, donnée par Pausanias au péribole du temple de Jupiter Olympien, s'accorde parfaitement avec celle que nous pouvons relever encore aujourd'hui[5].

Suivant une ancienne tradition, un des premiers temples fondés à Athènes aurait été consacré à Jupiter Olympien par Deucalion, fils de Prométhée, dès le XVIe siècle avant notre ère[6]. Ce temple avait sans doute disparu depuis longtemps, quand, vers l'an 530, Pisistrate entreprit de le relever plus vaste et plus magnifique[7], sous la direction des archi-

1. *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*. 1770.

2. *Voyages en Grèce*. T. II, p. 449.

3. L'inscription de l'arc d'Adrien ne peut laisser sur ce point place au moindre doute.

4. « La ville ne consistait que dans l'Acropole actuelle et dans la partie située au-dessous, tout à fait *au midi*... Les temples placés hors de l'enceinte de l'Acropole sont bâtis dans cette partie de la ville; tels sont ceux de *Jupiter Olympien*, de la Terre et de Bacchus Limnéen... La fontaine appelée aujourd'hui les Neuf-Canaux, par suite de la disposition que lui donnèrent les tyrans, et jadis Callirhoé, lorsqu'elle coulait à découvert, *est à peu de distance*. »
THUCYDIDE. L. II, c. 15.

5. Le stade olympique, le plus connu et le plus usité des stades grecs, avait 185^{m}, 20 de longueur. La circonférence du péribole était donc, selon Pausanias, de 740^{m}, 80; la mesure exacte est de 746^{m}, 50. La différence est bien minime, et il est tout naturel que le voyageur grec, en donnant la mesure ronde de quatre stades, ait négligé quelques fractions.

6. « L'ancien temple de Jupiter avait été érigé par Deucalion, à ce que disent les Athéniens, et, pour prouver qu'il avait demeuré à Athènes, ils montrent son tombeau, qui n'est pas très-éloigné du temple actuel. » PAUSANIAS. *Att.* L. XVIII.

7. « Un autre principe de la tyrannie est d'appauvrir les sujets, afin qu'ils n'aient pas les moyens d'entretenir une force armée et que, réduits tous les jours à travailler pour vivre, ils n'aient pas le temps de conspirer. Telle fut la cause politique qui fit construire les pyramides d'Égypte, les monu-

tectes Antistates, Calleschros, Antimachide et Porinos, qui en commencèrent les fondements[1]. La mort du tyran arrivée trois ans après, celle d'Hipparque suivie de l'expulsion des Pisistratides, les guerres médiques dans lesquelles les Athéniens furent bientôt engagés, interrompirent les travaux qui ne furent pas même repris sous Périclès, et pendant plusieurs siècles le temple, à peine sorti de terre, dut être pour les Athéniens un sujets de regrets et peut-être de honte et de remords.

Enfin, un prince entreprit de le terminer, mais cette fois encore « il resta imparfait, dit Strabon, le roi qui l'avait recommencé étant mort[2]. »

A la lecture de ce passage du géographe grec, on se demande tout d'abord quel est le roi dont il s'agit. On ne peut admettre avec Meursius que Strabon ait voulu par le mot βασιλεύς, roi, désigner Pisistrate qui ne porta jamais ce titre. Casaubon propose un roi de Macédoine, Persée, dont le règne date de l'an 178 à l'an 168 avant Jésus-Christ. Il est difficile de comprendre ces incertitudes en présence des témoignages positifs que nous ont laissés les écrivains de l'antiquité. Polybe[3], Vitruve[4], Athénée[5],

ments sacrés des Cipsélides, *le temple de Jupiter Olympien par les Pisistratides,* enfin les fortifications de Polycrate de Samos. Le but de tous ces monuments était de tenir le peuple pauvre et occupé. » ARISTOTE. *Politique.* L. V.

1. VITRUVE. L. VII. *Préf.*

2. Ὅπερ ἡμιτελὲς κατέλιπε τελευτῶν ὁ ἀναθεὶς βασιλεύς. L. IX.

Laporte-Dutheil traduit ainsi ce passage : « L'Olympium resta imparfait à cause de la mort du roi *qui en fit la consécration*; » mais, reconnaissant lui-même que cette consécration d'un édifice à moitié achevé est peu vraisemblable, il propose, tout en avouant que ce serait être en opposition avec tous les manuscrits et les imprimés, de substituer au mot ἀναθεὶς, *qui a consacré,* le nom même du prince, Antiochus, Ἀντίοχος. N'est-il pas plus simple d'employer le verbe ἀνατίθημι, ainsi que nous l'avons fait, dans une de ses acceptions ordinaires, celle de *refaire,* de *recommencer?* Nous verrons bientôt que le monument lui-même donne raison à l'interprétation que nous proposons et que nous avons pour nous Tite-Live qui dit que le temple fut commencé, *inchoatum,* et non pas consacré, *dedicatum,* par Antiochus.

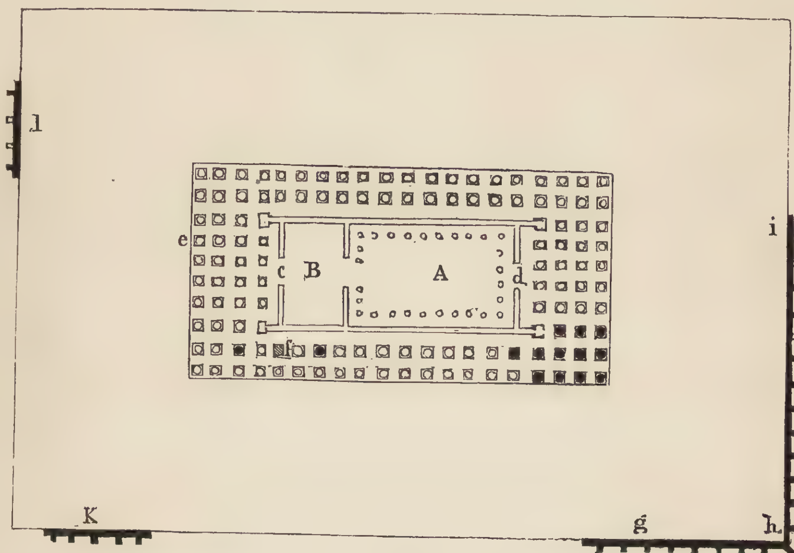
3. « Dans les offrandes qu'Antiochus adressait aux villes, dans les honneurs qu'il rendait aux dieux, il surpassait en magnificence tous ses prédécesseurs. Témoin *le temple de Jupiter Olympien à Athènes* et les statues dont il entoura l'autel de Délos. » POLYBE. *Hist. gén.* L. XXVI, fragm. 10.

4. « Le roi Antiochus, quatre cents ans plus tard, ayant promis de faire la dépense de l'entreprise, Cossutius, citoyen romain, dirigea, avec le plus grand talent, la construction de la vaste *cella,* l'érection des colonnes autour du diptère, la pose des entablements et la distribution des autres ornements selon les règles de la symétrie. » VITRUVE. L. VII. *Préf.*

5. « Antiochus surpassait en magnificence tous les autres rois, lorsqu'il envoyait à différentes villes de quoi faire des sacrifices les jours de fête, ou dans les hommages qu'il rendait aux dieux. C'est ce qu'on peut voir par *le temple de Jupiter Olympien de la ville d'Athènes* et par les statues qu'il avait fait placer autour de l'autel de Délos. » ATHÉNÉE. *Deipn.* L. V.

Tite-Live [1], Velleius Paterculus [2], s'accordent à désigner Antiochus Epiphane [3], qui régna en Syrie vers le même temps, de l'an 176 à l'an 164.

Le temple dont nous voyons les restes était d'ordre corinthien, le plus moderne des ordres grecs [4]; il était diptère, c'est-à-dire entouré



Plan du temple de Jupiter Olympien.

tout entier d'un double rang de colonnes, qui même ici était triple à chacune des façades. Cette disposition, la plus riche et la plus dispendieuse de toutes, dut être rarement appliquée, et Vitruve [5] n'en cite que

1. « La magnificence d'Antiochus envers les dieux serait attestée, ne fût-ce que par le temple de Jupiter Olympien *qu'il fit commencer* à Athènes, le seul au monde qui réponde à la grandeur de ce Dieu. » Tite-Live. L. XLI, c. 25.

2. « Antiochus Épiphane, ce roi de Syrie qui éleva dans la ville d'Athènes un temple à Jupiter Olympien... » Velleius Paterculus. *Hist. rom.* L. I, c. 10.

3. Le surnom d'*Épiphane,* illustre, a prévalu, bien que Polybe (*Hist. gén.* L. XXVI, *fragm.* 10) et Tite-live (L. XLI, c. 2) prétendent qu'Antiochus méritait plutôt celui d'*Épimane,* fou furieux.

4. Nous verrons que le plus ancien exemple connu de cet ordre est le monument choragique de Lysicrate qui ne date que de la fin du IVe siècle avant J.-C.. Il est vrai qu'on sait que, vers l'an 385, on avait déjà employé cet ordre au temple de Minerve à Tégée, bâti par Scopas, et que même on a cru en reconnaître le germe dans un chapiteau unique du temple de Phygalie, dessiné par Ictinus, l'architecte même du Parthénon, en l'an 429 avant J.-C.

5. L. III, c. 2.

deux exemples : « C'est ainsi, dit-il, que sont construits à Rome le temple dorique de Quirinus, et à Éphèse le temple ionique de Diane, ouvrage de Chersiphron[1]. »

Un troisième temple diptère, celui d'Apollon Didyméen à Milet, bâti par Péonius et Daphnis, ne remonte pas non plus au delà du ɪvᵉ siècle avant notre ère.

Le temple fondé deux cents ans auparavant par Pisistrate ne pouvait être que d'ordre dorique, le seul usité en Grèce à cette époque; il ne pouvait avoir dix colonnes à la façade, puisque encore sous Périclès on regarda comme une innovation le Parthénon qu'Ictinus fit octastyle, tandis que tous les temples qui l'avaient précédé étaient simplement hexastyles; bien moins encore devait-il être diptère. Or, comme ce temple s'élevait déjà à une certaine hauteur au-dessus du sol, il est évident qu'Antiochus ne put le continuer sur le même plan, et que s'il utilisa quelque partie de ce qui existait de son temps, ce ne put être tout au plus que le massif des fondations auquel nécessairement il donna une beaucoup plus grande étendue. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons dit, interprétant d'une nouvelle manière le passage de Strabon, que ce prince *recommença*[2] le temple que la mort ne lui permit pas d'achever. Il devait être assez avancé cependant, ainsi que le prouve le passage de Vitruve que nous avons cité[3], lorsqu'en l'an 87 avant Jésus-Christ Sylla s'empara d'Athènes, puisqu'il le mit au pillage et enleva des colonnes[4] et des portes de bronze avec leurs chambranles pour en orner le temple de Jupiter Capitolin. Plus tard, les rois alliés d'Auguste voulurent le terminer[5], mais, quoi qu'en ait dit Suétone, l'œuvre fut encore interrompue[6].

1. Vitruve conserve ici, au temple d'Éphèse, le nom de son premier architecte qui vivait au commencement du vɪᵉ siècle; mais, brûlé par Érostrate en 356, il fut rebâti avec plus de magnificence par Dinocrate, et ce ne peut être qu'à ce second temple que s'appliquent les mots de Vitruve : *uti est*, *comme est*, et non pas *comme fut*, le temple de Diane.

2. Voy. p. 208, note 2.

3. Voy. p. 208, note 4.

4. Ces colonnes n'étaient pas de marbre blanc comme celles que nous voyons aujourd'hui, mais de marbre tacheté. Voy. Pʟɪɴᴇ. L. XXXVI, 5.

5. « Les rois amis et alliés bâtirent chacun, dans leur royaume, une ville qui prit le nom de l'empereur, et tous ensemble firent achever à leurs dépens le temple de Jupiter Olympien, commencé anciennement à Athènes, et le dédièrent au génie d'Auguste. » Sᴜéᴛᴏɴᴇ. *Vie d'Auguste.* § LX.

6. « En la ville d'Athènes, écrivait Plutarque (*Vie de Solon*) vers la fin du premier siècle de notre ère, le temple de Jupiter est demeuré seul imparfait. »

C'était à Adrien, le second fondateur d'Athènes[1], qu'était réservé l'honneur de mettre la dernière main à cet édifice, qui avait subi tant de vicissitudes, six cent soixante-dix ans après sa fondation par Pisistrate[2]. Avant Adrien, on avait déjà dépensé pour sa construction la somme énorme de 7,088 talents (38,275,200 francs).

« C'est l'empereur Adrien, dit Pausanias, qui a fait ériger la nef, τόν ναὸν, du temple de Jupiter Olympien et une statue de ce Dieu[3], admirable moins par sa dimension (car, à l'exception des colosses qu'on voit à Rhodes et à Rome[4], les autres statues colossales sont à peu près de la même taille) que parce qu'elle est entièrement d'or et d'ivoire[5] et que, malgré sa grandeur, elle est travaillée avec beaucoup d'art. Avant d'entrer dans ce temple, vous trouvez quatre statues de l'empereur Adrien, deux en marbre de Thasos et deux en marbre égyptien. Devant les colonnes s'élèvent d'autres statues que les Athéniens appellent les statues des colonies[6]. »

C'est à l'occasion de l'achèvement du temple de Jupiter qu'Adrien reçut le surnom d'*Olympien*, que nous avons déjà lu sur une inscription conservée au temple de Thésée[7], et que nous retrouvons dans une autre inscription qui dut être placée sur la base de l'une des statues

1. La partie orientale de la ville bâtie par Adrien prit dès lors le nom d'*Adrianopolis*.

2. Lucien fait, avec sa finesse ordinaire, la satire de cette lenteur, quand, dans son *Icaroménippe* ou *Voyage au-dessus des nuages*, il fait demander à Ménippe par Jupiter lui-même : « si les Athéniens sont toujours dans l'intention d'achever le temple Olympien. »

3. Ce n'est donc point à la statue d'Athènes, qui n'existait point encore, mais à celle d'Olympie que doivent, quoi qu'en aient dit quelques auteurs, s'appliquer ces passages de Suétone:

« Caligula fit venir de la Grèce les statues des dieux les plus fameuses par l'excellence du travail et par le respect des peuples, entre autres celle de Jupiter Olympien, et, leur enlevant la tête, il y substitua la sienne. » *Vie de Caligula.* § XXII.

« Dans le jour, il s'entretenait (Caligula) avec Jupiter, tantôt lui parlant à l'oreille et feignant d'écouter ses réponses, tantôt élevant la voix et même le querellant; car on l'entendit une fois lui dire avec menace : Je te renverrai en Grèce d'où je t'ai fait venir. » *Id.* *Ibid.*

Dans un autre passage, Suétone semble se contredire et faire supposer que Caligula n'aurait pas eu le temps de réaliser le projet d'amener la statue à Rome.

« La mort de Caligula, dit-il, fut annoncée par plusieurs présages. La statue de Jupiter Olympien, qu'il avait ordonné qu'on portât à Rome, fit tout à coup un si grand éclat de rire, lorsqu'on y mit la main, que les ouvriers laissèrent tomber leurs machines et s'enfuirent. » *Id.* § LVII.

4. La statue d'Apollon à Rhodes, celle de Néron à Rome.

5. Il est probable que cette statue fut la dernière production importante et de grande dimension de la statuaire chryséléphantine.

6. Pausanias. *Att.* C. XVIII.

7. Voy. p. 202.

dont parle Pausanias, et qui aujourd'hui est encastrée dans la muraille de l'église ruinée de Saint-Cosme et Saint-Damien[1], sur le versant nord de l'Acropole :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΑΔΡΙΑΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΟΛΥΜΠΙΟΝ
ΘΑΣΙΟΙ
ΔΙΑΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ ΚΑΙ
ΤΕΧΝΕΙΤΟΥ ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΣ
ΤΟΥ ΧΑΡΗΤΟΣ
ΕΠΙΙΕΡΕΩΣ ΚΛ. ΑΤΤΙΚΟΥ.

« Les Thasiens (*honorent d'une statue*) l'empereur Adrien Auguste Olympien, étant envoyé (*à Athènes pour le consacrer*) l'artiste lui-même, Xénophante, fils de Charès. Claudius Atticus étant grand prêtre[2]. »

Le temple de Jupiter Olympien[3] était, comme nous l'avons dit, entouré sur les ailes d'un double rang de colonnes et d'un triple rang à chacune des façades. En arrière de celles-ci étaient en outre, entre les antes de la cella, quatre autres colonnes soutenant le plafond du *pronaos d* et du *posticum c*. On ne comptait donc pas moins de cent vingt-quatre colonnes à l'extérieur de cet immense édifice, long de 120m,842, large de 54m,25. Les façades avaient dix colonnes et les ailes vingt[4], en comptant deux fois les colonnes d'angle.

On ignore l'époque précise de la destruction du temple, on sait seulement qu Alaric le ruina en partie. Aujourd'hui la cella, qui sans doute comprenait un *naos* ou sanctuaire A et un opisthodome B, a entièrement

1. Ces saints sont appelés à Athènes οἱ Αναργυροί, *sans argent*, parce qu'ils soignaient gratis les malades.

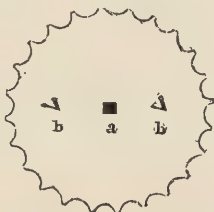
2. Chandler croit que ce Claudius Atticus est le même que le fameux Claudius Hérodes Atticus qui a laissé à Athènes tant de monuments de sa munificence; mais Claudius Atticus, né en 110, n'avait que vingt-huit ans à la mort d'Adrien, et il est peu probable que, sous le règne de ce prince, il ait pu être revêtu de la dignité de grand prêtre. Nous pensons donc qu'il s'agit plutôt de son père qui fut un des citoyens les plus considérables d'Athènes.

3. Voy. le frontispice, 1er plan.

4. Stuart avait, dans un premier plan, assigné vingt et une colonnes aux ailes du temple, mais Revett, son compagnon et son collaborateur, a reconnu depuis qu'elles étaient au nombre de vingt seulement, et son opinion est aujourd'hui généralement admise. Le plan ainsi modifié se trouve dans le 3e volume des *Antiquités d'Athènes* pl. XVII.

disparu. De l'immense colonnade, dix-sept colonnes étaient encore debout en 1753, treize sur trois rangs à l'angle sud-est, trois du second rang de l'aile méridionale, et une du premier rang du portique occidental. Cette dernière *e* fut abattue vers 1760, par un vaïvode ou gouverneur turc nommé Chalzi-Ali, pour en faire de la chaux.

Des trois du portique méridional, celle du milieu *f* a été renversée par un ouragan en 1852; elle gît tout entière sur le sol, et ses énormes tambours, qui n'ont fait que glisser l'un sur l'autre tout en conservant leur ordre primitif, nous permettent de nous rendre compte de la manière dont ils étaient assemblés.



Coupe horizontale d'une colonne.

Au milieu de chacun est le trou carré *a* qui avait contenu le pivot de bois sur lequel on les avait fait tourner pour les polir et rendre leur adhésion parfaite, mais il n'y a plus de traces de ces pivots qui paraissent n'y avoir point été laissés. Les tambours n'étaient réunis que par deux tourillons de fer *b b* qu'on y voit encore.

Il ne reste donc plus aujourd'hui que deux colonnes isolées et les treize du sud-est, encore réunies par leurs architraves en deux groupes de deux et de onze colonnes [1].

Le diamètre des colonnes est de $2^{m},24$, et leur circonférence de $5^{m},59$. Leur élévation est juste de 9 diamètres ou $20^{m},16$, dont $1^{m},20$ pour la base, $16^{m},46$ pour le fût et $2^{m},50$ pour le chapiteau. Cet énorme chapiteau n'est formé que de deux blocs seulement.

« Les colonnes du temple, dit W. Reveley, continuateur de Stuart, sont diminuées à partir du pied, de manière à présenter une belle ligne courbe, et elles ont évidemment moins de 10 diamètres de hauteur. Le

1. Voy. la vignette page suivante. L'arc d'Adrien y figure.

chapiteau paraît plus court que ne le comporte la proportion ordinaire. L'abaque a ses angles aigus et porte une rose circulaire sur chaque face, comme on le voit dans l'ordre qui décore le Pœcile[1]. Les petites volutes sont à peu près semblables à celles que l'on voit au Pœcile, mais elles ont plus de saillie sur le vase du chapiteau[2]. »



Principal reste du temple.

La largeur des entre-colonnements est de 2^{m},92.

Les plinthes des bases étaient fixées sur le stylobate, par des tourillons de fer dont les trous se voient encore à chaque angle, ainsi que le petit canal qui y conduisait le plomb de scellement.

Le stylobate reposait lui-même sur des assises de pierre du Pirée, qui sans doute étaient cachées par un ou deux degrés de marbre, dont il ne reste plus de traces.

Les deux colonnes séparées du groupe de onze portent sur leur architrave, formée de trois pièces juxtaposées[3], une espèce de niche de

1. L'édifice que Reveley désigne sous le nom de Pœcile est le *stoa* ou portique d'Adrien.

2. Stuart. *Antiquités d'Athènes*. T. III. *Préface* par Willey Reveley.

3. Au temple de Jupiter Olympien, le bloc d'angle de l'architrave a jusqu'à 6^{m},984 de longueur sur 1 mètre d'épaisseur, et 2^{m},25 de hauteur. La plus grande pierre du plafond des Propylées n'a que 6^{m},40 de longueur.

maçonnerie comparativement moderne, mais qui, ainsi que le remarque Chandler[1], n'a pu être élevée à une telle hauteur que pendant que la ruine était assez entière pour en faciliter l'accès. Suivant une tradition conservée à Athènes, cette niche aurait pendant de longues années servi de demeure à un nouveau *Stylite*[2].

« L'enceinte du temple, le péribole, dit Pausanias, qui n'a pas moins de quatre stades de tour, est remplie de statues, chaque ville en ayant érigé une à l'empereur Adrien; mais les Athéniens les ont toutes surpassées en plaçant derrière le temple la statue colossale de ce prince, qui mérite d'être vue. On remarque divers monuments anciens dans cette enceinte, savoir : un Jupiter en bronze, un sanctuaire de Saturne et une enceinte consacrée à la Terre, surnommée Olympienne. Le sol de cette enceinte offre une ouverture d'environ une coudée, par laquelle on dit que les eaux s'écoulèrent après le déluge de Deucalion. On y jette tous les ans des gâteaux de farine de froment pétris avec du miel. Vous trouvez aussi dans l'enceinte du temple de Jupiter Olympien une statue placée sur une colonne et qui représente Isocrate... Il y a dans le même endroit un trépied en bronze, supporté par des Perses en marbre de Phrygie; les hommes et le trépied sont également dignes de remarque[3]. »

Le terrain sur lequel le temple s'élevait présentant un plan incliné dans la direction de l'Ilissus, on avait dû établir une plate-forme artificielle soutenue par des murailles. Cette esplanade, formant le péribole du temple, était longue de 223 mètres et large de 150^{m},25, ayant par conséquent 746^{m},50 de circonférence.

Au sud et à l'ouest, le mur de soutènement existe encore en grande partie. Son angle *g h i* est conservé, et le mur s'étend au sud jusqu'à l'alignement de la façade du temple, et à l'est jusqu'en face de sa huitième colonne. Au sud sa hauteur varie entre 3^{m},20 et 3^{m},70, mais à l'est elle atteint parfois 4^{m},80. Il est maintenu par de puissants contreforts éloignés les uns des autres de 5^{m},575, ayant une saillie de 1^{m},10 à la base et 0^{m},92 au sommet. Il est formé d'énormes blocs de pierre

1. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 456.
2. Saint Siméon Stylite (de στύλος, colonne), né en Cilicie, se retira, pour faire pénitence, au sommet d'une colonne où il passa vingt-six ans sans en descendre, et mourut en 459.
3. Pausanias. *Att.* C. XVIII.

du Pirée; nous en avons mesuré plusieurs qui ont jusqu'à 2m,70 de long sur 0m,60 de hauteur et 1m,40 de profondeur. Ces blocs revêtaient un massif de maçonnerie en blocage.



Mur de soutènement du péribole.

Au bas de chaque assise existent de front trois ouvertures semi-circulaires pour l'écoulement des eaux, et le conduit qui vient y aboutir se retrouve dans le blocage, ainsi qu'on peut s'en assurer à un endroit où plusieurs pierres du revêtement ont été enlevées.

Vers l'extrémité sud-ouest de l'esplanade, on retrouve une continuation *k* du mur de soutènement, mais peu élevée hors de terre, et, comme cinq ou six assises *l* existent encore à l'ouest près de l'arc d'Adrien, il a été facile de reconstituer le péribole entier, en supposant toutefois, ce qui est à peu près indubitable, que sa largeur ait été la même au nord qu'au midi du temple, car au nord il n'existe aucun vestige de l'enceinte, qui n'a dû avoir que peu de hauteur, le sol extérieur s'élevant en pente douce de ce côté. Il est à remarquer qu'à la muraille de l'ouest il n'y a point d'ouvertures pour l'écoulement des eaux, le sol n'inclinant pas vers la rivière comme celui du sud, et les eaux n'ayant point à prendre leur cours de ce côté.

Les tables d'un petit café sont abritées par les colonnes du temple. Chez les Grecs modernes, « le carême, dit Ed. About, commence dès le lundi, et le mardi gras est un jour maigre. Le lundi tout le peuple d'Athènes se réunit autour des colonnes du temple de Jupiter pour commencer en commun les mortifications de quarante jours. Il s'y fait une grande consommation d'ail, d'oignon et de toutes sortes de légumes crus. On chante beaucoup et du nez; on boit un peu, on ne danse pas mal. Après cette cérémonie religieuse, chacun rentre chez soi [1]. »

1. Ed. About. *Grèce contemporaine.* C. VI.

Temple de Junon et Jupiter Panhellénien. A l'est de l'Acropole, près de l'extrémité de la rue de Lysicrate et non loin de l'arc d'Adrien, dans la cour d'un ancien moulin à huile, dont l'enceinte moderne est formée en partie de blocs de pierre et de marbre provenant de l'édifice même, sont quelques restes d'un temple dans lequel Leake[1] croit reconnaître celui qu'Adrien consacra à Junon et à Jupiter Panhellénien[2].

A moitié enterrées, s'élèvent encore de 2^{m},23 au-dessus du sol deux colonnes ioniques[3] de marbre gris du mont Hymette[4], surmontées de leurs chapiteaux de marbre blanc du Pentélique, ainsi que l'architrave qui les réunit. La largeur de l'entre-colonnement est de 1^{m},95. Le morceau d'architrave a 2^{m},50 de long et 0^{m},60 de hauteur. Les chapiteaux, hauts de 0^{m},20, sont d'un travail peu soigné et ne paraissent pas avoir reçu la dernière main. Il en est de même de l'architrave dont les profils ne sont que grossièrement indiqués. D'autres morceaux d'architrave, employés dans le mur d'enceinte, sont plus finis. Une troisième colonne sans chapiteau, inclinée, mais à sa place antique, sort d'un monceau de décombres à peu de distance des deux autres.

Temple de Bacchus ou Lenæon. A peu de distance, à l'ouest du temple de Jupiter Olympien, au sud de l'Acropole, et juste au-dessous du théâtre de Bacchus, se trouvent, comprises dans les murailles d'une petite construction moderne, quelques assises d'un édifice antique. La position de ces restes par rapport aux monuments voisins, leur situation dans le quartier de l'ancienne Athènes qui portait le nom *des Marais*[5], ne permettent guère de douter qu'ils aient fait partie de l'un des plus anciens sanctuaires d'Athènes, le *Lenœon*[6], *Dionysion* ou temple de

1. *Topography of Athens.*

2. « Adrien a orné Athènes de plusieurs autres édifices qui sont, le temple de Junon et de Jupiter Panhellénien et le Panthéon. » Pausanias. *Att.* C. XVIII.

3. Voy. la vignette en tête du chapitre.

4. Leur hauteur, y compris la base, était, suivant Stuart, de 4^{m},85. *Antiquités d'Athènes.* T. III, pl. 39.

5. Λίμναι, *Limnæ.* Leake. *Topography of Athens.*

6. Λήναιον, de ληνός, pressoir. Ληνάῖος, *dieu du pressoir,* était un des surnoms de Bacchus. Au mois d'anthestérion (février), on célébrait, en son honneur, des fêtes appelées *Lenœennes,* Λήναια, qui duraient trois jours. Le premier se nommait l'*ouverture des tonneaux,* le second la *fête des coupes,* et le troisième la *fête des marmites.*

« Pendant la fête des coupes et des marmites, on leur a annoncé une invasion de brigands béotiens. » Aristophane. *Acharniens*

Voici l'origine qu'Euripide assigne à la fête des coupes :

« Oreste. Arrivé à Athènes, nul hôte ne voulut d'abord me recevoir comme en horreur aux dieux (il n'était point encore absous du meurtre de sa mère); mais ceux qui avaient du respect pour moi

Bacchus Limnæen, *in Limnis*[1]. Le Lenæon ou enceinte sacrée de Bacchus était en effet, suivant Pausanias[2] et Vitruve, voisin du théâtre, et, au dire de Thucydide, situé dans la partie méridionale de la ville[3]. C'est d'ailleurs après avoir parcouru la rue des Trépieds, dont la direction est parfaitement connue et qui aboutit en effet aux ruines qui nous occupent, que Pausanias arrive au temple de Bacchus. Vitruve enfin nous apprend qu'un portique situé derrière ce temple servait de refuge aux spectateurs surpris par la pluie pendant les représentations du théâtre[4].

Colonne. Au milieu d'un champ, au sud de l'Acropole et des deux

me donnèrent l'hospitalité à une table solitaire, quoique habitant sous le même toit, et, par leur silence, me réduisaient aussi à me taire. Pour m'empêcher de partager leur boire et leur manger, ils avaient chacun leur coupe, toutes pareilles, dans lesquelles ils versaient le vin pour se livrer aux plaisirs de la table. Et moi, je n'osais me plaindre à mes hôtes; mais, dans ma douleur silencieuse, j'avais l'air de n'y pas prendre garde, tout en gémissant au fond de l'âme, parce que j'étais le meurtrier de ma mère. J'ai appris que, chez les Athéniens, mon malheur avait donné lieu à une solennité, et que l'usage se conserve encore, chez le peuple de Minerve, de célébrer la fête des coupes. » Euripide. *Iphigénie en Tauride.*

Le Scoliaste d'Aristophane, sur le vers 95 des *Chevaliers*, raconte ainsi l'origine de cette même fête :

« Oreste, à cause du meurtre de sa mère, vint à Athènes, chez Pandion, qui régnait alors sur les Athéniens, et le trouva présidant à un repas public. Pandion n'osa renvoyer Oreste, et, regardant pourtant comme une impiété de l'admettre à sa table et à boire en commun avant qu'il se fût purifié de son meurtre, pour éviter de boire tous à la même coupe, fit servir une coupe à chacun des convives. »

1. *Dionysion*, Διονύσιον, de Διονύσιος, nom grec de Bacchus.

2. « Le temple de Bacchus qui est auprès du théâtre, πρὸς τῷ θεάτρῳ, est le plus ancien de tous. Il y a dans la même enceinte deux temples et deux statues de Bacchus : l'une est le Bacchus d'Éleuthère, et l'autre, en ivoire et en or, est un ouvrage d'Alcamène. Les peintures qui ornent ce lieu sont Bacchus ramenant Vulcain au ciel. Les Grecs racontent que Junon ayant précipité Vulcain du ciel aussitôt après sa naissance, ce dieu, pour satisfaire son ressentiment, lui envoya en présent un trône où il y avait des liens invisibles, et Junon, s'y étant assise, se trouva enchaînée; aucun des autres dieux n'ayant pu fléchir Vulcain, Bacchus, qui avait toute sa confiance, l'enivra et l'amena au ciel. On a aussi représenté dans ce temple Penthée et Lycurgue subissant la peine de leur conduite injurieuse envers Bacchus; Ariane endormie, Thésée partant et Bacchus venant d'enlever Ariane. Dans le voisinage du temple de Bacchus et du théâtre est un édifice, etc. »

Pausanias. *Att.* C. XX.

3. « Les temples placés hors de l'enceinte de l'Acropole sont bâtis dans la partie méridionale de la ville; tels sont ceux de Jupiter Olympien, de la Terre et de Bacchus Limnæen. »

Thucydide. L. II, c. 15.

4. « Il doit y avoir des portiques derrière la scène, afin que, quand il surviendra inopinément des pluies au milieu des jeux, le peuple s'y puisse abriter en sortant du théâtre... Tels sont les portiques de Pompée (à Rome), et à Athènes le portique d'Eumène et le temple de Bacchus. »

Vitruve. L. V, c. 9.

Nous verrons que le portique d'Eumène est en effet également voisin du théâtre.

théâtres, s'élève une colonne isolée et sans chapiteau[1], à laquelle, aujourd'hui encore, les Grecs viennent coller avec deux boulettes de cire un cheveu ou un fil de la jarretière du malade dont ils veulent obtenir la guérison[2]. C'est sans doute à cause de cette superstition qu'il suppose s'être transmise d'âge en âge depuis l'antiquité, que M. Pittakis voit dans cette colonne le reste du monument de Toxaris, médecin scythe qui, au commencement du VIe siècle avant Jésus-Christ, s'était rendu célèbre à Athènes. « Peu de temps après sa mort[3], dit Lucien, une grande peste ravageant Athènes, Dimenète, femme d'Architèle, un des juges de l'Aréopage, crut voir Toxaris qui lui ordonnait de dire aux Athéniens qu'ils seraient délivrés du fléau, s'ils arrosaient de vin les rues de leur ville. On obéit à cette révélation et la peste cessa[4]. »

Les Athéniens reconnaissants érigèrent sur son tombeau, au lieu même où il était apparu à Dimenète, une colonne qui, dès le temps de Lucien, gisait renversée sur le sol, mais qui n'en était pas moins toujours ornée de couronnes, par les personnes qui y étaient journellement guéries de la fièvre. Toxaris fut élevé au rang des héros et adoré sous le nom du *médecin étranger*, ξένος ἰατρὸς; on institua en son honneur des fêtes nommées Toxaridies, Τοξαρίδια, pendant lesquelles on lui immolait un cheval blanc. C'est avec regret, sans doute, que nous renonçons à retrouver ici le monument de l'illustre Scythe, mais Lucien[5] dit formellement « qu'il était voisin du Dipyle, à gauche de ceux qui allaient à l'Académie, » et la porte Dipyle, qui réunissait les deux Céramiques intérieur et extérieur, était bien loin des théâtres et à l'extrémité nord-

1. Voy. la vignette à la fin du chapitre.

2. Un usage analogue existe chez les musulmans, et à Constantinople, à Smyrne, nous avons souvent vu, garnies d'innombrables chiffons de toutes couleurs arrachés aux vêtements des malades, les grilles des *turbeh* ou tombeaux des derviches morts en odeur de sainteté, et dont on invoque ainsi la protection contre la fièvre.

3. Évidemment Lucien commet ici une erreur. Ce n'est pas *peu de temps*, mais plus de cent trente ans après la mort de Toxaris, que la Grèce fut désolée par la peste terrible qui coûta la vie à Périclès. Du reste, l'auteur lui-même semble démentir son assertion quand il ajoute, quelques lignes plus bas, qu'on reconnut le tombeau de Toxaris, « non-seulement d'après l'inscription qui était *à demi effacée*, mais surtout d'après le cippe sur lequel était sculpté un Scythe tenant de la main gauche un arc tendu et de la droite un livre, *autant qu'il était permis d'en juger.* » Tel n'eût point été l'état du monument si peu d'années seulement se fussent écoulées depuis la mort de Toxaris.

4. Lucien. *Le Scythe ou le Proxène.*

5. *Id.* *Ibid.*

ouest d'Athènes. Nous ne devons donc voir dans notre colonne qu'un tombeau, ou le reste de quelque autre édifice, dont le nom est jusqu'à présent un problème. Encore n'est-il pas même bien certain que la colonne soit à sa place antique. Sa base étant enterrée, des fouilles pourraient seules nous fixer à cet égard. Les Turcs s'en servaient comme but pour le tir à l'arc, et peut-être l'avaient-ils relevée eux-mêmes. Qui sait même si la première pensée de ce nom de Toxaris n'a pas été inspirée par sa ressemblance avec le mot τόξον, qui désigne l'arc chez les Grecs ?



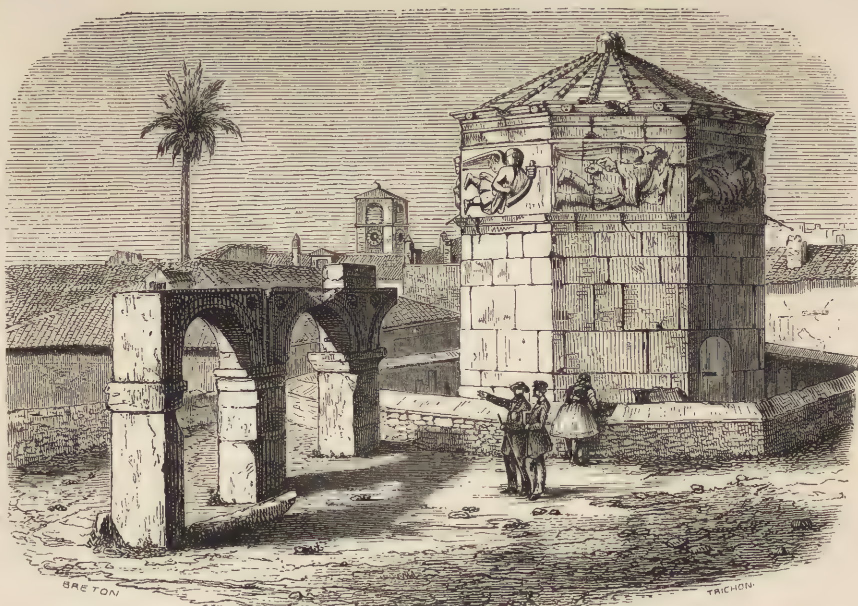
Colonne au sud de l'Acropole.

VI.



TYP. J. CLAYE.

PORTIQUE D'ADRIEN.



Tour des Vents.

CHAPITRE VI

PŒCILE, SÉNAT.

PORTIQUE DES ÉPONYMES. PORTIQUE D'ADRIEN.
GYMNASES D'ADRIEN ET DE PTOLÉMÉE. AGORA. TOUR DES VENTS.
ARCADES. PRYTANÉE. BAIN ROMAIN. ARC D'ADRIEN.



Muraille antique.

THÈNES renfermait un assez grand nombre de portiques consacrés à divers usages; plusieurs n'ont point laissé de traces, et l'on chercherait vainement ailleurs que dans Pausanias et les autres auteurs anciens les souvenirs du portique royal, στοὰ βασίλειος, où siégeait l'archonte-roi[1], non plus que de celui de Jupiter Eleuthérius,

1. PAUSANIAS. *Att.* C. III.
C'était le second archonte qui portait le surnom de *roi;* il remplissait les fonctions de ministère public, dans les procès portés devant l'Aréopage.

Ἐλευθέριος, *libérateur*, qui lui faisait face et qui avait été élevé par les Athéniens après leur victoire sur les Perses. Rien non plus n'est parvenu jusqu'à nous du *long portique*, la μακρά στοὰ.

Nous ne sommes pas beaucoup plus heureux pour le plus célèbre de tous, le Pœcile, dont il ne reste qu'un débris, dont encore l'authenticité est fort contestable et fort contestée. On a cependant, dans la moderne Athènes, donné son nom à la rue où il se trouve, ὁδός Ποικίλου, et, comme le remarque Leake[1], sa position à l'extrémité du Céramique intérieur[2], entre le portique royal et la nouvelle Agora[3], rendrait cette attribution fort vraisemblable, en même temps que la description que Pausanias et les autres auteurs nous ont laissée du Pœcile ne permet pas de s'arrêter un instant à l'opinion de Stuart, qui croit trouver cet édifice dans le portique d'Adrien[4].

Le nom primitif du Pœcile, dont Piciadas avait été l'architecte, fut *portique Pisianactien*, Πεισανάκτιος; on lui donna celui de Pœcile, Ποικίλη στοά[5], lorsqu'il eut été décoré de peintures[6]. On ignore l'époque de sa construction, mais il est certain qu'il existait depuis assez longtemps lorsqu'on songea à l'enrichir des chefs-d'œuvre du pinceau, et comme Cimon revint à Athènes en 468 avant Jésus-Christ, il semblerait assez naturel de rapporter à cette époque l'exécution de peintures destinées à immortaliser la victoire remportée à Marathon par son père Miltiade[7].

On sait qu'Adrien avait réuni à sa villa de Tivoli la reproduction des

1. *Topography of Athens.*

2. Le Céramique, quartier d'Athènes, situé moitié en dedans, moitié en dehors des murailles, devait son nom à Céramus, Κέραμος, fils de Bacchus et d'Ariane, et non point, comme on l'a dit souvent, à des fabriques de poteries, κέραμος, qui y auraient existé.

3. « Eh! Mercure, c'est ton frère de l'Agora, près du Pœcile. »

Lucien. *Jupiter tragique.*.

4. *Antiquités d'Athènes.* T. I, p. 62.

5. Ποικίλςο, varié, de diverses couleurs.

Lamia, célèbre joueuse de flûte et courtisane athénienne, avait fait ériger à Sicyone un portique auquel elle avait aussi donné le nom de Pœcile, sans doute en souvenir de sa patrie.

6. « Le Pœcile, portique ainsi nommé à cause des peintures dont il est orné. »

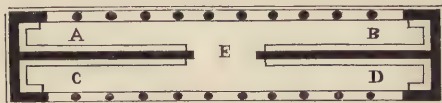
Pausanias. *Att.* C. XV.

7. Contrairement à l'opinion de M. Letronne, M. Raoul Rochette s'est efforcé, mais selon nous sans succès, d'établir que les peintures du Pœcile étaient sur bois et non sur mur.

Voy. R. Rochette. *Peintures inédites,* p. 150.

Cf. Letronne. *Lettres d'un antiquaire à un artiste sur la peinture murale.*

monuments qui l'avaient le plus frappé dans ses voyages; le Pœcile fut du nombre, et c'est par les ruines de sa copie encore debout à la villa Adriana, qu'il nous est possible de concevoir une idée exacte de ce qu'il était à Athènes.



Plan probable du Pœcile.

Qu'on se figure un double portique fermé à chaque bout et partagé dans toute sa longueur par un mur. L'une des galeries, exposée au nord, offre en été un abri contre la chaleur; l'autre, regardant le midi, concentre pendant l'hiver les rayons du soleil; des siéges y attendent les flâneurs, les politiques et les philosophes[1]; une porte centrale E permet de passer d'un portique dans l'autre; tel était le Pœcile. Les faces de la muraille centrale offraient de chaque côté deux vastes espaces, AB et CD, propres à recevoir les compositions des grands peintres appelés à y retracer des épisodes célèbres de l'histoire de la Grèce et d'Athènes. C'était là que s'étaient exercés les illustres pinceaux de Polygnote[2] et de ses deux disciples Paninus et Micon. C'est au premier qu'appartient un sujet parfaitement conforme à la nature de son talent, puisqu'il excellait surtout à peindre les femmes : « Les chefs sont assemblés pour délibérer sur l'attentat d'Ajax contre Cassandre. On voit figurer dans la composition Ajax lui-même, Cassandre et d'autres captives[3]. » Plutarque, d'ailleurs, dit en termes précis que cette scène était l'œuvre de Polygnote[4].

1. « Tout entier à ces réflexions, j'arrive au Pœcile; j'y vois une foule très-compacte, quelques hommes sous le portique même, un plus grand nombre en plein air, certains autres enfin criant et vociférant des siéges où ils étaient assis. Je me doute, ce qui était vrai, que c'est une discussion philosophique. » Lucien. *Jupiter tragique.*

2. « Polygnote travailla gratuitement au Pœcile d'Athènes avec Micon, qui, lui, se faisait payer. » Pline. L. XXXV, 35.

3. Pausanias. *Att.* C. XV.

4. « Polygnotus, en peignant les dames troyennes captives contre les parois du portique qu'on appeloit alors *Plesianaction* et qui se nôme maintenant *Pœcile,* c'est-à-dire enrichi de diverses peintures, il tira, comme l'on dit, le visage de Laodice sur le vif de Helpinice, sœur de Cimon. » Plutarque. *Cimon.*

Le *Combat de Thésée et des Amazones*[1] était dû à Micon[2], auquel peut-être aussi doit-on attribuer la *Bataille des Athéniens contre les Spartiates à Œnoé*[3] dans l'Argolide, le seul des quatre sujets du Pœcile sur l'auteur duquel il y ait incertitude.

Enfin, la quatrième composition, due à Paninus, frère de Phidias, était la plus importante et la plus compliquée; elle représentait la *Bataille de Marathon*[4]. « Les Béotiens de Platée, dit Pausanias[5], et des autres villes alliées de l'Attique, en sont aux mains avec les barbares, et de ce côté l'avantage est à peu près égal des deux parts. Hors du champ de bataille, les barbares sont en fuite et se poussent les uns les autres dans le marais. A l'extrémité se distinguent les vaisseaux phéniciens; les Grecs tuent les Perses qui cherchent à y monter. Vous distinguez dans ce tableau le héros Marathus[6], de qui le bourg a pris son nom, Thésée qui paraît sortir de la terre, et Minerve et Hercule[7]; car les Marathoniens, à ce qu'ils disent eux-mêmes, sont les premiers qui aient rendu les honneurs divins à Hercule. Les plus reconnaissables parmi les combattants sont : Callimaque, qui était alors polémarque; Miltiade, l'un des généraux, et le héros Échetlus[8]. »

1. Plutarque. *Vie de Thésée.*

2. « La femme aime le cheval; elle s'y tient ferme... Vois les Amazones que Micon a représentées combattant à cheval contre des hommes. » Aristophane. *Lysistrate.*

3. Pausanias. *Att.* C. XV.

4. On peut voir dans Hérodote (L. VI) à quelles modestes proportions se trouve réduite cette fameuse victoire de Marathon. Les Athéniens, selon cet historien, s'emparèrent seulement de sept vaisseaux ennemis, et il périt dans la journée 6,400 hommes du côté des Barbares, et 192 du côté des Athéniens. Ces chiffres sont du reste beaucoup plus acceptables que ceux des écrivains qui font déployer d'innombrables phalanges dans la petite plaine de Marathon.

5. *Att.* C. XV.

6. « Marathus, héros éponyme du célèbre dème de Marathon. Il y a sur son compte deux traditions fort différentes.—1° Fils d'Épopée, qui le força de quitter le Péloponèse, il se rendit en Attique, reparut dans sa patrie à la mort de son père, puis, après avoir partagé le pays entre ses fils Sicyon et Corinthus, revint dans la contrée qu'il avait choisie comme lieu d'expatriation. — 2° Originaire d'Arcadie, il prit part, avec Échédème, à l'expédition des Tyndarides, et se dévoua avant le combat pour assurer la victoire à son parti. » Jacobi. *Dict. myth.*

« Du nom de Marathus a esté aussi nōmé le bourg de Marathon, à cause qu'il s'offrit volontairement à estre sacrifié deuant la bataille, suiuant ce qu'il leur avoit esté enioint et ordō prophétie. » Plutarque. *Thésée.*

7. On a peine à comprendre comment, parmi tant de dieux et de héros, Paninus n'a pas fait figurer Pan, qui joua un rôle si important à la bataille de Marathon.

8. « Échetlus, nom d'un guerrier qui, à la bataille de Marathon, combattit dans les rangs des Grecs, sous la figure d'un paysan, armé d'un manche de charrue, et disparut après la victoire.

Sur ce dernier point, Pline est plus explicite encore que Pausanias. « Paninus, frère de Phidias, dit-il, représenta même la bataille livrée à Marathon, entre les Athéniens et les Perses. L'emploi des couleurs était déjà si commun et l'art si parfait, que Paninus avait, dit-on, fait ressemblants les chefs qui commandaient dans cette bataille : du côté des Athéniens, Miltiade, Callimaque, Cynégire[1], du côté des barbares Datis et Artapherne[2]. »

Il est pourtant difficile d'admettre que Paninus eût peint ici de véritables portraits, d'autant plus que les héros grecs qui avaient figuré à Marathon étaient morts depuis longtemps, et qu'en supposant même qu'on eût conservé d'eux quelque souvenir, il ne pouvait en être de même pour les généraux persans Datis et Artapherne. A cette époque encore primitive, on se contentait ordinairement d'inscrire le nom du personnage à côté de la figure qui était censée le représenter, ainsi que nous le voyons dans plusieurs des peintures antiques qui sont parvenues jusqu'à nous[3]. Cependant, il ne paraît pas en avoir été ainsi au Pœcile. Dans son discours *sur la couronne*, Eschine s'écrie : « Transportez-vous encore par la pensée au portique du Pœcile ; car c'est là, c'est sur la place publique que se trouvent pour vous les monuments de toutes les grandes actions ; et quel est celui dont je vous parle, Athéniens ? Là est peinte la bataille de Marathon, et quel est le général ? A cette question vous répondez tous : Miltiade. Oui, sans doute, *et pourtant son nom n'est pas tracé sur la peinture.* » Que conclure de ce passage ? seulement que l'action, le costume, la tradition, faisaient reconnaître tel ou tel personnage, ainsi que cela nous arrive continuellement pour les tableaux modernes, dont le sujet connu nous permet de nommer chaque person-

L'oracle ordonna de lui rendre les honneurs héroïques sous le nom d'Échetlus, c'est-à-dire l'*homme au manche de charrue*, ἐχέτλη. Il était représenté sur le grand tableau de la bataille de Marathon dans le Pœcile d'Athènes. » JACOBI. *Dict. myth.*

1. « Faut-il pour un scélérat détruire tant de monde, et en outre le portique avec Marathon, Miltiade et Cynégire? » LUCIEN. *Jupiter tragique.*

2. PLINE. L. XXXV. 34.

3. Telle est la charmante peinture monochrome sur marbre conservée au musée de Naples, représentant cinq jeunes filles jouant aux osselets, avec leurs noms ΑΓΛΑΙΗ, ΛΗΤΩ, ΝΙΟΒΗ, ΦΟΙΒΗ et ΙΛΕΑΙΡΑ, composition signée par l'Athénien Alexandre, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ. HERCUL. et POMP. T. II, pl. 17.

Telles sont encore, au Vatican, les figures de Pasiphaé, Myrrha, Scylla, Phèdre et Canace; tels sont enfin les sujets homériques qui décorent le précieux tombeau étrusque découvert à Vulci par M. Noël Desvergers, en 1857.

nage, quoiqu'il n'ait peut-être aucune ressemblance avec l'original, et qu'il soit sorti tout entier de l'imagination de l'artiste[1].

« Sous le Pœcile, dit encore Pausanias[2], sont des boucliers d'airain, les uns pris aux Scionéens[3] et à leurs alliés, ainsi que nous l'apprend l'inscription placée au-dessus; les autres, enduits de poix afin d'être préservés de la rouille, sont, dit-on, ceux des Lacédémoniens faits prisonniers dans l'île de Sphactérie[4]. »

Souillé du sang de 1,400 citoyens immolés par ordre des trente tyrans, le Pœcile, rendu odieux aux Athéniens par ce funeste souvenir, était resté abandonné pendant plus de cent ans, quand Zénon lui rendit sa célébrité en le choisissant pour son école de philosophie, et en y fondant la fameuse secte des stoïciens, Στοικοὶ, ainsi nommés du portique, στοά, sous lequel ils s'assemblaient[5].

Devant le Pœcile s'élevaient plusieurs statues en bronze de personnages célèbres; on y remarquait celle de Solon[6].

Nous avons dit que l'authenticité des ruines attribuées au Pœcile est fort peu prouvée; en effet, ce qui reste encore debout ne paraît pas avoir appartenu à un portique double, mais à l'extrémité occidentale d'un portique simple ouvert au nord, et s'étendant, il est vrai, comme le Pœcile, de l'est à l'ouest.

L'angle sud-ouest que présente notre dessin étant entier et sans arrachements, rien n'indique qu'il ait existé un second portique exposé au midi. Quoi qu'il en soit, voici ce qui reste aujourd'hui. L'angle postérieur sud-ouest est composé d'une plinthe de 0m, 30, surmontée d'une moulure

1. Suivant Cornelius Nepos (*Thémistocles*. VI), on pouvait ainsi reconnaître Miltiade à la place qu'il occupait dans la composition. « Le seul honneur, dit-il, qu'obtint Miltiade, qui venait de sauver l'Attique et toute la Grèce, fut d'être représenté, à la tête de ses dix collègues, au moment où il exhortait ses soldats et engageait l'action, dans la peinture de la bataille de Marathon qui fut placée sous le portique appelé Pœcile. »

2. *Att.* C. XV.

3. Habitants de Scione, ancienne ville de la Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, sur la mer Égée.

4. L'an 415 avant J.-C., par Cléon et Démosthène. Voy. Thucydide. L. IV, § 38.

5. *Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores*
Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis
Porticus. . . . .

« Tu sais distinguer ce qui dévie de la saine morale; tu sais les sages leçons du portique où sont peints les Mèdes aux larges braies*. » Perse. *Sat.* III.

6. Pausanias, *Att.* C. XVI. — Démosthène. *In Aristog.* — Ælien. L. VIII, c. 16.

* Ἀναξυρίδες.

et d'un soubassement de $1^{m},65$ de hauteur, formé de grandes dalles de marbre debout, portant un bandeau en saillie haut de $0^{m},25$, et au-dessus, dans l'angle, la partie la plus intacte de l'édifice, une muraille en équerre, composée de quatorze assises de pierre de $0^{m},39$ de hauteur. Le mur



Ruines du Pœcile.

occidental, resté entier dans sa largeur, nous donne la profondeur du monument, qui était de $6^{m},82$. La plinthe, de ce côté, porte les traces d'une inscription illisible, que, d'après la forme des lettres, M. Pittakis pense ne pas remonter au delà de l'époque romaine. Nous verrons tout à l'heure qu'un autre fait pourrait s'ajouter à cette observation. La partie de la muraille en retour au sud et ayant formé le fond du portique a encore $5^{m},60$ de hauteur; mais sa partie inférieure n'est point déblayée. Au nord, les fouilles ont mis à découvert le soubassement entier composé de belles assises de pierres du Pirée, d'une hauteur totale de 2 mètres, et surmonté d'une moulure de marbre. Le reste est détruit et remplacé par une muraille moderne formée de toute espèce de matériaux qui, fermant cette partie du portique au nord et à l'est, l'a converti en une salle qui a été habitée. Dans cette salle, on voit, couchés ou employés comme matériaux, de nombreux tronçons de colonnes de $0^{m},75$ de diamètre. Ces colonnes, provenant, selon toute apparence, du portique lui-même, ne sont point cannelées, et ne peuvent, par conséquent,

remonter au beau temps de l'art grec; elles doivent plutôt appartenir à l'époque romaine. Il est donc difficile d'admettre que nous ayons véritablement sous les yeux les restes du Pœcile. Avait-il été remplacé par un nouveau portique, dont nous voyons les ruines? Cette supposition est encore peu probable, car Synésius, qui visita Athènes en l'an 402 de notre ère, dit que le Pœcile existait encore, bien que dépouillé de ses peintures [1].

Sénat. Un peu au-dessus du Pœcile, en allant vers l'Acropole, on trouve dans la rue qui en a pris le nom, ὁδός Βουλευτήριου, rue du Sénat, les ruines considérables, mais informes, d'un grand édifice dans lequel on croit reconnaître le lieu de réunion du conseil des cinq cents, ἡ βουλὴ τῶν πενταχοσίων. Ces ruines se trouvent en effet, comme l'a dit Pausanias, dans le voisinage du temple de la Mère de Dieu, dit *Métroun* [2], situé un peu plus haut dans la même rue, et leur position, par rapport à l'Aréopage, justifie le nom de *sénat d'en bas*, ἡ κάτω βουλή, qu'on donnait à double titre à ce conseil pour le distinguer de l'Aréopage, *le sénat d'en haut*, ἡ ἄνω βουλή.

Le conseil ou sénat, créé par Solon [3], n'était composé d'abord que de quatre cents membres tirés au sort chaque année parmi les citoyens notables des quatre tribus, ayant atteint l'âge de trente ans.

Quatre-vingt-six ans environ après l'établissement de la constitution de Solon, Clisthène ayant porté le nombre des tribus à dix, cent nouveaux membres furent adjoints au conseil qui prit alors le nom de conseil des cinq cents; enfin, plus tard encore, le nombre des tribus s'étant élevé jusqu'à douze, celui des membres du conseil fut porté à six cents,

1. Le passage de Synésius est le principal argument mis en avant par ceux qui ont prétendu que les peintures du Pœcile étaient portatives et sur bois. Cet écrivain dit, en effet, en termes formels : « Le portique Pœcile n'est plus pœcile (orné de peintures)... Le gouverneur de la province a enlevé *les planches*, τὰς σανίδας, où Polygnote de Thasos avait déposé les fruits de son pinceau. »

Sur la foi qu'on doit ajouter à ce passage et sur les déductions qu'on peut en tirer, voy. Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, p. 201, et R. Rochette, *Peintures inédites*, p. 150.

2. « Près de là (près du temple de la Mère des Dieux ou *Métroun*), est le sénat des cinq cents qui se renouvelle chaque année. On y remarque une statue de Jupiter Bulæus, un Apollon, ouvrage de Pisias, et une statue du peuple de la main de Lyson. Protogène de Caunes et Olbiade y ont peint, le premier, les législateurs d'Athènes, et le second, ce Callippus qui conduisit les Athéniens aux Thermopyles pour s'opposer à l'irruption des Gaulois dans la Grèce. »

Pausanias. *Att.* C. III.

3. Plutarque. *Vie de Solon*.

cinquante membres continuant à être fournis par chaque tribu[1]. Nous trouverons ce conseil des six cents mentionné dans l'inscription de la statue élevée en l'honneur de Julie, fille d'Auguste, à la porte de l'*Agora.*

Le conseil était chargé d'examiner avec soin les questions qui devaient être soumises à la délibération du peuple, et qui n'étaient présentées aux assemblées que revêtues de son approbation[2], sous le nom de sénatus-consultes, ψηφίσματα τῆς βουλῆς[3]. Il vérifiait les comptes des magistrats, à l'expiration de leurs fonctions; il veillait à l'entretien des citoyens pauvres; il nommait les gardiens des prisons, avait l'administration générale de la flotte, et enfin jugeait les crimes prévus par la loi. Les sénateurs, βουλευταί, recevaient un salaire fixe d'une drachme par jour[4], et, à l'expiration de leurs fonctions, une couronne pouvait leur être décernée par le peuple en récompense de leur bonne et intègre administration.

La présidence du conseil était exercée successivement, et d'après un ordre réglé par le sort, par chaque tribu ; les cinquante membres qu'elle avait fournis prenaient le titre de *prytanes,* πρυτάνεις, pendant l'exercice de leur *prytanie,* πρυτανεία[5]. L'année lunaire alors en usage, se composant de 354 jours, avait été divisée en dix périodes, les quatre premières de 36 jours, les six autres de 35, formant chacune la durée d'une *prytanie.* Cette durée fut réduite à un mois quand le nombre des tribus fut porté à douze, et celui des membres du conseil à six cents. Les cinquante prytanes se partageaient eux-mêmes en cinq décuries, chargées de présider le conseil chacune pendant une semaine; les membres de la décurie en fonction portaient le nom de *proèdres,* πρόεδροι. Enfin, dans cette décurie même, le sort désignait également le président de chaque jour, l'*épistate,* ἐπιστάτης, et comme la semaine n'a que sept jours, naturellement trois prytanes par décurie n'étaient point appelés à l'honneur de la présidence. L'*épistate,* gardien des sceaux, des clefs de la

1. On désignait en même temps, également par la voie du sort, un nombre égal de suppléants, ἐπιλαχόντες.

2. « Et toi, prytane, si tu crois qu'il t'appartienne de veiller sur la république, si tu veux être bon citoyen, mets cette proposition en délibération et appelle les Athéniens à voter de nouveau. »
THUCYDIDE. L. VI, c. 14.

3. De ψῆφος, petit caillou qui servait pour les votes.

4. *Recevoir une drachme par jour,* δραχμὴν τῆς ἡμέρας λαχεῖν, était devenu synonyme de *faire partie du conseil des cinq cents.* La valeur de la drachme serait aujourd'hui d'environ 9 francs.

5. C'est ainsi que nous trouvons dans Thucydide (L. IV, § 118) la ratification d'une trêve d'un an conclue avec les Lacédémoniens, commençant par ces mots : « Adopté par le peuple, *sous la prytanie de la tribu Acamantide,* etc. »

ville et du trésor public, ne pouvait conserver son emploi plus d'un jour, et n'était point rééligible. Il nommait neuf *proèdres* distincts des premiers et qu'il choisissait dans les neuf tribus qui n'avaient point fourni les prytanes en fonction. Ces *proèdres* étaient chargés de porter les décrets du conseil aux assemblées générales, où le premier nommé recueillait les suffrages.

Les prytanes avaient pour mission de réunir le conseil tous les jours qui n'étaient ni fériés, ni néfastes, sous peine, en cas de négligence, d'une amende de mille drachmes; mais, en outre, logés ensemble aux frais de l'Etat dans un édifice nommé le Prytanée, ils formaient un conseil permanent qui, représentant le conseil entier, pouvait, à sa place, prendre les décisions exigées par les cas urgents. Enfin, c'était entre leurs mains que les plaideurs, avant d'entamer une procédure, devaient consigner une certaine somme pour répondre des frais[1]. Cette somme était partagée entre les juges après le prononcé du jugement, et le condamné devait indemniser sa partie adverse de cette avance[2].

De l'édifice où siégeait le conseil, il ne reste aujourd'hui que de grandes substructions en pierre du Pirée, de nombreux tronçons de colonnes non cannelées de 0m,75 de diamètre, d'autres cannelés un peu plus forts, et une base. Sur un des fûts de colonne on lit cette inscription, assez mal orthographiée :

Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
ΞΕΝΟΚΛΗΝ ΘΕΟΠΟΜΠΟΥ
ΡΑΜΝΟΥΣΙΟΝ ΕΙΣΗΓΗΤΗΝ
ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ ΤΟΥ ΣΙΤΩΝΙΚΟΥ
ΤΑΜΙΕΟΥ ΚΑΙ ΣΙΤΩΝΗΣΑΝΤΑ
ΔΙΣ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΕΠΙ ΤΟΣ (*sic*)
ΟΠΛΕΙΤΑΣ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ
ΤΕΤΡΑΚΙΣ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΑ
ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΙΣ ΕΑΤΟΥΣ (*sic*)

« Le sénat et le peuple (*honorent*) Xénoclès de Rhamnonte[3], fils de Théopompe,
ayant été fondateur du grenier de réserve, deux fois commissaire pour l'achat des grains
et quatre fois nommé commandant des oplites pour son mérite
et sa bienveillance envers eux. »

Au milieu des ruines est une ancienne citerne, et dans un massif de

1. On nommait les sommes ainsi consignées *prytanies*, πρυτανεῖα; de là la locution : πρυτανεῖα τιθέναι τίνι, *fournir les prytanies à quelqu'un*, pour l'*assigner en justice* en consignant la somme voulue par la loi.

« Pasias. Je m'en vais; mais que je meure, si de ce pas je ne vais déposer la consignation. »

Aristophane. *Les Nuées*.

2. Pollux. *Onomast.* L. VIII, c. 6.

3. Bourg de l'Attique célèbre par le culte de Némésis.

constructions on voit enclavée une grande jarre de terre cuite, un *dolium*. Plusieurs fûts de colonnes d'un faible diamètre et de marbre du mont Hymette ont dû appartenir à l'église byzantine, devenue mosquée, qui avait remplacé le Sénat, et dont on reconnaît encore quelques traces.

Trois fragments de sculpture sont conservés dans la maison du gardien des ruines ; ce sont une statuette de femme drapée dont la tête manque, un beau torse de jeune homme, et une moitié de bas-relief représentant la partie supérieure du corps d'un Satyre.

PORTIQUE DES ÉPONYMES. Entre le Pœcile et le temple de Thésée, dans la rue des Éponymes, se trouve une assez vaste enceinte récemment fouillée où s'élèvent les restes d'un monument considérable dont il est presque impossible de reconstruire le plan. Son existence était depuis longtemps indiquée par deux piliers en partie enterrés[1] et qui aujourd'hui sont entièrement dégagés. M. Pittakis[2] avait décrit ces ruines sous le nom de monument de Phorbas[3]; mais depuis qu'on est fixé sur la position du Βουλευτήριον, du Sénat, on a une précieuse indication qui peut conduire à la vérité. Pausanias, en effet, nous apprend que c'était dans le voisinage de cet édifice que se trouvait le portique des Éponymes où étaient affichés les décrets et les annonces publiques; nous savons que ce portique était orné des statues des héros éponymes[4]. Ces statues

1. « Dans une maison, on montre deux caryatides colossales; ce sont deux hommes nus, à genoux, dont le corps se termine en queue de poisson. La sculpture en est assez mauvaise. »

BLOUET ET RAVOISIER. *Expédition scientifique de Morée.*

2. L'*Ancienne Athènes.*

3. « Phorbas, dit Diodore, était fils de Lapithès et d'Orsinome, et frère de Périphas et de Diogénie. Ayant délivré l'île de Rhodes des serpents qui l'infestaient, il reçut les honneurs héroïques. »

4. Οἱ ἐπώνυμοι ἥρωες, de ἐπι ὄνομα, *sur nom*. On appelait *éponymes* les héros qui avaient donné leurs noms aux tribus de l'Attique.

Dans le principe, les tribus, φυλαὶ, étaient eulement au nombre de quatre, auxquelles Cécrops avait donné les noms de : *Cécropide*, Κεκροπὶς; *Autochthone*, Ἀυτόχθων; *Actée*, Ἀκταία, d'ἀκτὴ, rivage, et *Paralie*, Παραλιά, maritime. Cranaüs changea ces noms en ceux de *Cranaïde*, Κραναὶς; d'*Atthide*, d'Ἀτθὶς, nom de sa fille; de *Mésogée*, Μεσογαία, *située au milieu des terres*, et *Diacride*, Διάκρις, *séparation*, de la position isolée de cette tribu. Érichthonius, à son tour, nomma les tribus *Diade*, Διὰς; *Athénaïde*, Ἀθηναὶς; *Posidoniade*, Ποσειδωνιὰς, et *Héphaïstiade*, Ἡφαιστιὰς, des noms grecs de Jupiter, Minerve, Mercure et Vulcain.

Le nombre des citoyens ayant augmenté, Clisthène porta à dix celui des tribus, en donnant à chacune le nom d'un ancien héros qui fut dit *éponyme;* elles furent donc appelées : *Érechthéide*, Ἐρεχθηῒς, d'Érechthée; Cécropide, Κεκροπὶς, de Cécrops; Égéide, Ἀιγηὶς, d'Égée; Pandionide, Πανδιονὶς, de Pandion; *Acamantide*, Ἀκαμαντὶς, d'Acamas; Antiochide, Αντιοχὶς, d'Antiochus; *Léontide*, Λεοντὶς, de Léos; Œnéide, Οἰνηὶς, d'Œnée; *Hippothoontide*, Ἱπποθοωντὶς, d'Hippothoon, et *Aiantide*, Ἀιαντὶς, d'Ajax (PAUSANIAS. *Att.* C. V). Plus tard, les Athéniens, délivrés par Démétrius,

étaient certainement tout autres que celles que nous voyons aujourd'hui. Détruites sans doute dans l'une des nombreuses dévastations qu'Athènes eut à subir, elles auront été refaites assez grossièrement au IIe ou au IIIe siècle de notre ère, sous la domination romaine. M. Ross fait remarquer avec raison que ces piliers, dont la partie postérieure était entièrement lisse, étaient parfaitement disposés pour recevoir les décrets qu'on y affichait et que les citoyens pouvaient lire à leur aise et à couvert.

Le portique, ouvert au nord comme le Pœcile, était soutenu par des piliers carrés dont deux sont encore en place. Aux piliers et servant

ajoutèrent encore deux tribus auxquelles ils donnèrent les noms d'*Antigonide,* Ἀντιγονὶς, et *Démétriade,* Δημητριὰς (PLUTARQUE. *Vie de Démétrius,* et DIODORE DE SICILE. L. XX, § 46), qui furent changés depuis en ceux d'*Attalide,* Ἀτταλὶς, et *Ptolémaïde,* Πτολεμαῒς, en l'honneur de deux princes bienfaiteurs d'Athènes, Attale, roi de Pergame, et Ptolémée, roi d'Égypte.

Malgré sa longueur, nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de transcrire ici un curieux passage de Démosthène, qui fait connaître les titres que les héros éponymes avaient à l'honneur que les Athéniens leur avaient décerné.

« Tous les Érechthéides savent que cet Érechthée, dont ils tirent leur nom, avait, pour sauver le pays, abandonné les Hyacinthides, ses filles, à une mort certaine. Lors donc qu'un fils des dieux avait tant sacrifié à la délivrance de sa patrie, ils auraient rougi de paraître mettre à plus haut prix un corps mortel qu'une impérissable renommée. N'ignorant pas que Thésée, fils d'Égée, avait le premier établi dans Athènes l'égalité civique, les Égéides se seraient fait un crime de trahir les principes de ce grand homme; et ils ont mieux aimé mourir que de leur survivre à la face de la Grèce par un lâche attachement à la terre. La tradition avait appris aux Pandionides quelle vengeance Procné et Philomèle tirèrent des outrages de Térée; unis par le sang à ces filles de Pandion, la mort leur eût semblé un devoir, s'ils n'avaient déployé le même courroux contre les oppresseurs de la Grèce. On avait dit aux Léontides : Les Léocores (les filles de Léos), célèbres dans la fable, s'offrirent au couteau sacré pour sauver la patrie; et, à la pensée du mâle courage de ces jeunes filles, des hommes se seraien crus coupables s'ils ne les eussent égalées Les Acamantides se rappelaient ces vers où Homère dit qu'Acamas se rendit à Troie par tendresse pour Œthra dont il tenait le jour; ainsi ce héros brava tous les périls pour délivrer sa mère; et ses descendants, alors qu'il fallait protéger tous leurs parents, tous leurs amis, auraient reculé devant le danger! Les Œnéides n'oubliaient point que Sémélé, née de Cadmus, eut pour fils un dieu qu'il ne convient pas de nommer dans ces funérailles, et que ce dieu était père d'Œnée, premier auteur de leur race; à la vue du péril qui pressait également les deux républiques, la lutte la plus sanglante fut pour eux une dette à payer. Le chef des Cécropides fut, dit-on, moitié homme, moitié serpent, sans doute parce qu'à la force du dragon il unissait toute la sagesse d'un mortel; de là les deux grandes qualités qu'il appartenait surtout à cette tribu de faire revivre. Les Hippothoontides se souvenaient de l'hymen d'Alopè d'où naquit Hippothoon qu'ils reconnaissaient pour leur chef. Fidèle aux convenances de ce jour, je ne développerai pas ce souvenir. Ils pensaient donc que c'était à eux à se montrer dignes de ce grand homme. La tribu d'Ajax était instruite que ce guerrier, frustré du prix de la valeur, n'avait pu supporter la vie; aussi, lorsque ce prix fut décerné à un autre par la Fortune, repoussant les ennemis, elle comprit qu'il fallait mourir pour remplir la vraie destinée des Aiantides. Vivre dignes de nos ancêtres ou périr avec gloire, telle fut la maxime des Antiochides qui n'avaient pu oublier qu'Antiochos était fils d'Hercule. »

DÉMOSTHÈNE. *Éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée.*

d'atlantes, sont adossés des personnages en demi-relief et de proportion colossale dont les cuisses se terminent en double queue de poisson, *desinunt in piscem.* Ces figures peuvent d'autant mieux être celles des Éponymes que nous savons que plusieurs de ces héros, tels qu'Érechthée, Cécrops, etc., étaient ordinairement représentés avec la double nature.



Éponyme.

Au-dessous des figures, sur leur piédestal, est un bas-relief offrant un serpent entourant un arbre de ses replis ; il est facile d'y reconnaître l'olivier et le serpent sacrés de l'Acropole.

Un troisième colosse sans piédestal est dressé dans un coin de l'enceinte. Tous trois sont privés de leurs têtes et de leurs bras. Derrière l'un d'eux est gravée cette inscription :

ΑΝΗΓΕΡΘΗ ΤΩΙ 1858 ΙΟΥΝΙΟΥ 24

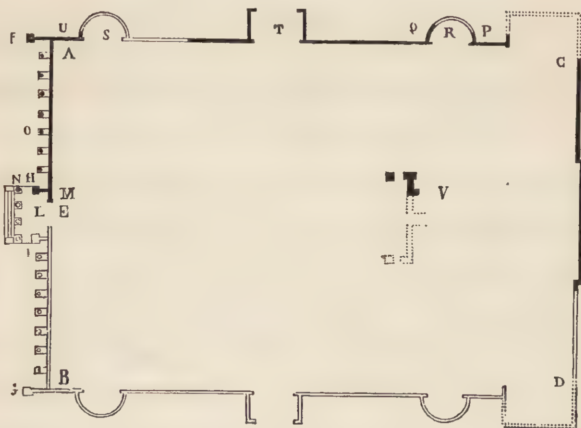
« Relevé en 1858, le 24 juin. »

Un fragment d'architrave, un tronçon de colonne non cannelée et de nombreux fragments de moulures sont gisants sur le sol dans lequel on voit l'embouchure d'une citerne.

Portique d'Adrien. Nous trouvons à Athènes les restes bien plus

considérables d'un autre portique décrit par Chandler, sous le nom de Prytanée[1], et par Stuart sous celui de Pœcile[2], mais que la seule inspection de son architecture suffit pour faire reconnaître comme un édifice d'époque romaine. Les traducteurs de Chandler, Servois et Barbié du Bocage y voient le Panthéon d'Adrien, et Spon et Wheler, et après eux Leroy, le temple de Jupiter Olympien, mais au moins l'erreur des derniers est plus excusable, puisque ces deux édifices sont contemporains du portique d'Adrien, que l'on s'accorde aujourd'hui à retrouver dans le monument que nous allons décrire.

Cet édifice présente une vaste enceinte rectangulaire ABCD, située



Plan du Portique d'Adrien.

au nord de l'Acropole, et dont la muraille postérieure ou orientale CD se trouve dans l'alignement de la rue d'Éole, la principale de l'Athènes moderne; sa longueur est de 122^{m}, 14, et sa largeur de 81^{m}, 86. La façade AB, tournée à l'ouest[3], se composait d'une porte centrale E, flanquée de deux murailles de marbre richement ornées. La muraille de droite EB[4], ainsi que le mur méridional BD, a fait place à une

1. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 503.

2. De son temps, les Athéniens le nommaient indifféremment *palais de Périclès* ou *de Thémistocle.*

3. Voy. planche VI.

4. « La moitié de la façade qui est au sud-ouest du portail se trouve dans un état de ruine complet; cependant une grande partie du mur de face existe encore, et on retrouve dans leur place primitive les sept piédestaux et quelques fragments des colonnes. »

STUART. *Antiquités d'Athènes.* I, 60.

grande caserne de cavalerie; celle de gauche A E est restée. Elle est ornée de sept colonnes corinthiennes non cannelées, d'un seul morceau de marbre tacheté de vert ressemblant au *cipollino*[1]. Les piédestaux, enterrés pour la plupart, et quelques-uns tout à fait, sont du même marbre, mais les bases et les chapiteaux sont de marbre pentélique. Par une innovation dont l'effet n'est guère heureux, les angles du tailloir de ces chapiteaux ne sont point abattus, mais sont au contraire très-aigus[2]. Le diamètre des colonnes est de $0^{m},90$, et leur hauteur, y compris la base et les chapiteaux, mais sans le piédestal, est de $8^{m},60$. Elles sont à $0^{m},65$ de la muraille et espacées entre elles de $3^{m},25$. M. Pittakis[3] dit avoir reconnu sur l'entablement qui surmonte chaque colonne les traces d'une statue de bronze s'appuyant sur une pique.

Le portique était fermé à chaque bout par un mur en équerre A F et B G, terminé par une ante. Ce mur, qui, à l'extrémité septentrionale du portique, existait encore tout entier au temps de Stuart[4], n'a conservé aujourd'hui que sa partie inférieure adossée à une mosquée transformée en gymnase musical pour l'armée. La porte E, que Stuart vit aussi presque entière, était accompagnée de deux antes moins saillantes H et I, et précédée d'un portique ou péristyle L, formé de quatre colonnes de même ordre, mais rudentées dans le tiers inférieur, et cannelées dans le reste de leur hauteur. Elles portaient un fronton, et s'élevaient sur un perron composé de six degrés dont il ne reste point de traces. Grâce aux piédestaux sur lesquels étaient exhaussées les colonnes placées en avant de la muraille, toutes se trouvaient au même niveau dans toute l'étendue de la façade. Trois des colonnes du péristyle, avec leur entablement, figurent encore dans le dessin de Stuart, mais elles ont déjà disparu dans la planche de l'expédition de Morée où, comme aujourd'hui, s'élève seulement, en avant de l'ante H, une colonne isolée N,

1. « Adrien a orné Athènes de plusieurs autres édifices qui sont : le temple de Junon et de Jupiter Panhellénien, et le Panthéon, mais on admire surtout des portiques formés de *cent vingt colonnes de marbre de Phrygie,* et dont les murs sont du même marbre. On y voit des salles dont les plafonds sont ornés d'or et d'albâtre, et qui sont décorées de tableaux et de statues; elles contiennent des livres. » PAUSANIAS. *Att.* C. XVIII.

2. Il en est de même au temple de Vesta, à Rome, qui, comme le monument qui nous occupe, appartient au IIe siècle de notre ère.

3. L'*Ancienne Athènes.*

4. T. I, pl. XXXI.

qui formait l'angle NO du péristyle. L'une des colonnes fut renversée en 1780; la moitié d'une troisième a été retrouvée dans les fouilles faites en 1835 pour les fondations de la caserne.

Le mur M, qui prolonge la muraille au delà de l'ante H, se termine par le piédroit et une partie du linteau de la porte E. A l'époque de l'expédition de Morée, la partie inférieure de la colonnade FH était enterrée; et si les constructions qui étaient venues s'y appuyer avaient disparu en laissant des traces de leur existence[1], on y voyait encore dans l'angle H une petite église byzantine, qui a également été démolie, ainsi qu'une arcade construite au sommet de la colonnade et servant de clocher, lorsqu'on a dégagé l'édifice antique. La porte de l'église était formée par l'espace compris entre l'ante H et la colonne isolée N, restée debout à l'angle du péristyle. Au pied de la troisième colonne O, on voit quelques restes des constructions de l'abside. Enfin, l'existence de l'église est encore rappelée par des traces de peintures chrétiennes existant encore sur la muraille de marbre.

Dans celle-ci, de nombreux trous ont été pratiqués dans les bas siècles pour extraire les crampons de bronze qui unissaient les blocs, ainsi qu'on le fit aussi au Colisée et à la plupart des monuments de Rome.

Le mur du nord AC, formé de grosses pierres du Pirée, est assez difficile à voir à l'intérieur par-dessus les étaux de bouchers qui lui sont adossés, et encore plus à l'extérieur, où il est entièrement masqué par des échoppes; mais, de ce côté, en entrant dans la petite cour qui existe derrière la plupart de celles-ci, il est facile de s'assurer que le mur existe dans une grande partie de sa longueur, et l'on voit quelques arrachements PQ d'un hémicycle R d'environ 10 mètres de diamètre, et un reste U d'un autre hémicycle S, qui lui faisait pendant. Ces hémicycles ont tout le caractère des *exèdres* dont parle Vitruve, et il est présumable qu'ils contenaient des siéges pour les promeneurs qui fréquentaient le portique. Au centre de la muraille était une grande niche quadrangulaire T, qui a été percée, si toutefois, comme le pense

1. « Cette façade est encombrée de maisons, de magasins et de boutiques qui y ont été adossés et qui en obstruent la vue au point de rendre la disposition générale de l'édifice entièrement méconnaissable pour ceux qui se trouvent au niveau de la rue; ils en cachent même encore une grande partie au spectateur placé dans la situation la plus favorable. Ces magasins et ces boutiques sont occupés par des fabricants de savon; il y en a ici un grand nombre, et le savon est un des principaux articles du commerce d'Athènes. » STUART. *Antiquités d'Athènes*. T. I, p. 63.

Stuart, elle n'a pas toujours été ouverte, et qui est aujourd'hui l'une des entrées du bazar.

Enfin, du côté oriental C D, sur la rue d'Éole, existe encore le milieu de la muraille, sans ornements, avec cinq contre-forts, ἐρείσματα, et l'indication d'un sixième, et à la suite quelques substructions de grand appareil.

L'intérieur de l'enceinte dut être entouré d'une colonnade simple, sinon à deux rangs, comme le suppose Stuart[1], mais il n'en reste plus aujourd'hui le moindre vestige.

Après avoir servi, pendant la domination turque, d'habitation au vaïvode ou gouverneur d'Athènes, l'enceinte d'Adrien est occupée aujourd'hui par le bazar, ou marché aux comestibles. Au centre sont de faibles restes de construction antique V, qui maintenant font partie d'une église double dédiée au saint *sans corps*[2], et à Notre-Dame-la-Grande[3]. Une tour qui s'élève auprès contient l'horloge donnée par lord Elgin[4].

En avant de la colonnade, moitié dans la rue, moitié dans une enceinte de palissades gardées par un invalide[5], on a réuni un assez grand nombre de fragments antiques; les plus remarquables sont : deux chapiteaux d'antes du portique même, divers cippes ronds portant des inscriptions funéraires; un seuil avec une inscription fruste; un grand linteau de porte avec ces mots :

ΕΠΕΣΚΕΥΑΣΘΗ ΕΚ ΤΩΝ ΔΗΜΟΣΙΩΝ
ΧΡΗΜΑΤΩΝ ΕΠΙΤΡΟΠΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΙΛΙΟΥ ΟΜΟΥΛΛΟΥ

« Réparé aux frais du public, sous l'administration d'Ælius Omullus. »

un autre linteau avec ceux-ci :

ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΤΙΤΟΥ ΣΟΥΝΙΕΥΣ

« Théophile, fils de Titus, de Sunium. »

1. « Dans l'intérieur du monument, on trouve quelques traces d'un péristyle ou colonnade qui régnait tout autour du parallélogramme. Ce péristyle était composé d'un double rang de colonnes, et, sous ce rapport, il s'accorde avec la description que Vitruve nous a donnée d'un portique. De tant de colonnes, il n'en reste plus qu'une seule* en place; elle paraît avoir appartenu au rang qui se trouvait le plus éloigné du mur d'enceinte. » STUART. *Antiquités d'Athènes.*

2. Ὁ αγίος ἀσώματος, nom que les Grecs modernes donnent à l'archange saint Michel.

3. Μεγάλη Παναγία. Suivant M. Pittakis, la première église aurait succédé au temple de Jupiter Panhellénien, et l'autre à celui de Junon; mais M. Leake pense que ce qui reste d'antique appartient à une époque de décadence, et nous partageons son opinion.

4. Voy. p. 104. C'est cette tour et cette horloge qu'on aperçoit dans notre vue de la tour des Vents.

5. Planche VI.

* Elle a disparu.

un grand seuil, qui paraît avoir appartenu au portique; plusieurs cippes funéraires, dont un fort beau avec un bas-relief représentant, de grandeur naturelle, un homme et une femme se donnant la main, des antéfixes de terre cuite, deux boucs luttant, un grand nombre d'inscriptions, d'urnes cinéraires en marbre avec bas-reliefs, la plupart d'un travail médiocre, représentant tous un personnage assis recevant un homme qui arrive, un torse de Minerve de style archaïque, une grande palmette qui dut être l'acrotère d'un fronton, peut-être de celui du péristyle du portique d'Adrien, quelques fragments de sculpture byzantine, dont un élégant chapiteau, un poids de marbre ayant la forme d'un fer à repasser moderne, enfin une belle statue de matrone, malheureusement sans tête, etc., etc.

Gymnases. Les gymnases, γυμνάσια[1], étaient dans le principe des lieux consacrés exclusivement aux exercices gymnastiques, qui tenaient une place si importante dans l'éducation de la jeunesse grecque[2]; peu à peu ils s'étendirent, se développèrent et réunirent dans leur vaste enceinte tout ce qui pouvait charmer les oisifs, qui s'y rassemblèrent, d'abord sous prétexte d'assister ou de prendre part aux exercices, et bientôt pour s'y livrer aux conversations sérieuses ou frivoles, commerciales ou politiques, aux discussions philosophiques ou littéraires. En un mot, il en fut des gymnases grecs comme plus tard des thermes romains qui n'en furent que l'imitation; les accessoires en vinrent à tenir plus de place que les lieux d'exercice dans les premiers, que les bains dans les seconds.

1. De γυμνός, nu, parce qu'on quittait ses vêtements pour se livrer aux exercices gymnastiques.

2. « La gymnastique est un art nécessaire, et il est aisé de concevoir comment elle doit faire partie de l'éducation. Jusqu'à l'âge de puberté, on formera les enfants par des exercices légers... Les trois années qui suivront l'époque de la puberté seront employées à l'étude des diverses sciences. Ensuite, on reprendra la gymnastique, et les jeunes gens seront assujettis à un régime sévère et à des exercices fatigants. On évitera ainsi le travail simultané du corps et de l'esprit. Car ces deux genres d'occupation se contrarient toujours. Les travaux du corps nuisent à ceux de l'esprit, et les travaux de l'esprit à ceux du corps. » Aristote. *Polit.* L. VIII.

« Ils envoient leurs enfants chez le maître de gymnase; ils veulent que leur corps, plus robuste, exécute mieux les ordres d'un esprit mâle et sain, et qu'ils ne soient pas réduits, par la faiblesse physique, à se comporter lâchement à la guerre ou dans les autres circonstances. » Platon. *Protagoras.*

« Quelques tyrans ont fait brûler ou renverser les gymnases où s'exerçaient les jeunes gens, comme autant de forts opposés aux citadelles du despotisme. » Athénée. *Deipnos.* L. XIII.

Perque coloratas subtilis Græcia gentes
Gymnasium præfert vultu, fortesque palæstras
Manilius. *Astronom.* L. IV, v. 717.

« L'ingénieuse Grèce montre sur le visage basané de ses enfants les traces des robustes exercices du gymnase et de la palestre. »

Dans les gymnases, la palestre, παλαίστρα[1], proprement dite, les parties destinées aux exercices étaient :

1° L'*ephebeum*, ἐφήβεῖον, pièce spacieuse, où les jeunes gens, *ephebi*, ἔφηβοι, s'exerçaient en présence de leurs maîtres les *gymnastes*, γυμνασταί[2]; elle était entourée de siéges pour leurs familles et pour les curieux, et sa longueur devait excéder d'un tiers sa largeur[3].

2° Un *corycæum*[4], κωρυκεῖον, salle destinée à un jeu qui consistait à pousser et repousser à coups de poings un large sac, κώρυκος, suspendu au plafond et rempli de graines, de gousses, de noyaux d'olives, de son ou de sable[5].

3° Un *conisterium*[6], κονίστρα ou κονιστήριον, salle dont le plancher était couvert de poussière, κόνις, ou de sable fin et jaune, *haphè*, ἁφή[7], dont les lutteurs se frottaient le corps, afin d'avoir plus de prise l'un sur l'autre[8].

1. Ce mot était quelquefois pris pour synonyme de *gymnase*, mais il s'applique plus spécialement aux lieux d'exercice, ayant désigné d'abord uniquement l'endroit où les athlètes étaient formés pour les jeux publics.

2. Pollux. *Onom.* L. III, c. XXX, § 8.

Platon et Xénophon emploient dans le même sens le mot προγυμναστής.

« Le maître de gymnase, le *progymnaste*, pourrait bien dire : Socrate, je serais très-surpris que Gorgias pût te montrer quelque bien résultant de son art (*la rhétorique*) plus grand que celui qui résulte du mien. — Et toi, mon ami, répliquerai-je, qui es-tu? quelle est ta profession? — Je suis maître de gymnase, répondrait-il; ma profession est de rendre le corps humain beau et robuste. »

Platon. *Gorgias.*

« Le maitre a danser. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

« Le maitre de musique. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

« Le maitre d'armes. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

« Le maitre de philosophie. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin. »

Molière. *Le Bourgeois gentilhomme,* acte II, sc. IV.

3. Vitruve. L. V, c. 11.

4. Id. *Ibid.*

5. Anthyll. *Ap. Oribas. Coll. med.* 6.

6. Vitruve. L. V, c. 11.

7. *Harpasto quoque subligata ludit*
Et flavescit haphe, gravesque draucis
Halteras facili rotat lacerto.

Martial. L. VII, *ép.* 67.

« Philonis, la robe retroussée et les membres frottés de la poudre jaune des lutteurs, manie sans effort les pesantes haltères. »

Le limon du Nil était très-recherché pour cet usage, et on en apportait jusqu'à Rome.

Voy. Pline. L. XXXV, 47.

8. « D'autres ont une fosse remplie de sable, qu'ils se répandent à pleine main les uns sur les

4° Un *elæothesium*, ἐλαιοθέσιον[1], cabinet où les jeunes gens se frottaient d'huile avant les exercices qui demandent de la souplesse[2].

5° Un *sphæristerium*[3], σφαιριστήριόν, ou jeu de balle, *pila*[4], σφαῖρα[5]. La lutte que les joueurs soutenaient les uns contre les autres se nommait *sphæromachia*[6], σφαιρομαχία. Cette salle servait aussi à d'autres exercices[7].

6° Un *stade*, στάδιον, pour la course à pied, le saut et le jet du disque.

autres, en grattant la poussière comme des coqs, sans doute afin de pouvoir échapper moins facilenent quand ils se serrent, parce que le sable empêche le corps de glisser et offre à sec une prise plus assurée. » LUCIEN. *Anacharsis ou les Gymnases.*

1. D'ἔλαιον, huile, et τίθημι, mettre.

2. « Comme l'huile dont ils se sont frottés ne les empêche pas de se salir, et qu'ils ont bientôt fait disparaître cette sorte d'enduit pour se couvrir de boue et ruisseler de sueur, ils me font bien rire quand je les vois glisser des mains comme des anguilles. »

LUCIEN. *Anacharsis ou les Gymnases.*

« Ils se préparent au combat, et les voilà qui se frottent d'huile et qui répandent la poussière sur leurs bras. »

Vers d'un ancien comique cités par PLUTARQUE, *Vie de Pompée.*

. . . . Perfudit membra liquore
Hospes, Olympiacæ servato more palestræ.
Ille parum fidens pedibus contigere matrem,
Auxilium membris calidas infundit arenas.

« L'étranger (*Hercule*) arrose ses membres d'un liquide onctueux, selon l'usage de la palestre olympienne; l'autre (*Antée*), auquel ne suffit pas de toucher des pieds le sein de sa mère, répand sur ses membres un sable brûlant. » LUCAIN. *Pharsale.* C. IV.

« Tel qu'un bon athlète qui ne descend dans l'arène qu'après s'être soigneusement frotté d'huile et avoir fortifié son corps par un long exercice... »

DIODORE DE SICILE. L. XXVI, *fragm.* 2.

3. PLINE le jeune. L. II, *epist.* 17. — SUÉTONE. *Vespasien.* C. XX.

4. *Quid nunc strata solo referam tabulata crepantes*
Auditura pilas?. . . . . . .

« Parlerai-je des planchers résonnants sous les balles bruyantes? »

STACE. L. I[er], *Silv.* 5.

5. On nommait aussi la balle ἁρπάστον et φαινίνδα, et on disait, pour jouer à la balle, φαινίνδα παίζειν.

« Cette balle, qu'on appelait autrefois *phéninde*, s'appelle aujourd'hui *harpaste* (d'ἁρπάζω, *saisir*). C'est, de tous les jeux, celui que je préfère, parce qu'étant pénible, il demande beaucoup d'agilité pour ne pas manquer la balle et beaucoup d'efforts dans les mouvements de la colonne vertébrale. »

ATHÉNÉE. *Deipnos.* L. I.

6. « Je suis libre aujourd'hui, mais ce n'est pas moi que j'en dois remercier, mais la curiosité qui a entraîné les importuns à une sphéromachie. » SÉNÈQUE. *Épist.* LXXX.

7. « Sous l'*apodyterium* (ou *exutorium, lieu où se déshabillaient les baigneurs*) est un *sphæristerium* propre à plusieurs genres d'exercices, et offrant plusieurs renfoncements circulaires. »

PLINE le jeune. L. V, *epist.* 6.

7° Un *xyste*, ξυστός, portique double et fort large, « construit de telle sorte que, le long du mur et le long des colonnes, il y avait comme des chemins élevés larges de dix pieds qui laissaient au milieu un autre chemin bas, large au moins de douze pieds; de cette manière, ceux qui se promenaient habillés sur le chemin haut n'étaient point incommodés par ceux qui s'exerçaient dans le bas[1]. » C'est là que, pendant l'hiver, les jeunes gens s'exerçaient à couvert[2], sous la direction d'un professeur nommé *xystarcha*, ξυστάρχης.

8° Des aires pour la lutte, *lucta*, *luctamen*, *luctatio*, παλη ou πάλαιστρα, le pugilat, *pugilatus*, πυγμή ou πυγμαχία, le pancrace, *pancratium*, παγκράτιον, réunion de la lutte et du pugilat, la lutte des mains, ἀκροχειρισμός[3], et les autres exercices gymnastiques[4].

Aux diverses parties composant la palestre vinrent se joindre des bains avec leurs parties constitutives[5], des exèdres, *exedræ*, ἐξέδραι, salles de conversation ordinairement semi-circulaires[6], des portiques, des allées découvertes appelées παράδρομοι ou παραδρομίδες[7], des jardins, des pièces d'eau, des fontaines, etc.

Presque toutes les villes grecques avaient des gymnases; Athènes en comptait plusieurs. Les plus anciens et les plus célèbres, ceux du

1. Vitruve. L. V, c. 11.

2. Les Romains donnaient au contraire le nom de *xystes* à de petits jardins qui accompagnaient leurs habitations et qu'ils appelaient aussi *viridaria*. On en trouve plusieurs exemples à Pompéi.

3. Pollux. *Onomast.* L. III, c. 30, § 5.

4. Solon. « Nous exerçons nos jeunes gens à bien courir, soit en les accoutumant à fournir une longue carrière, soit en les rendant très-légers et très-lestes dans un espace restreint. La course n'a pas lieu sur un terrain ferme et résistant, mais dans un sable profond où l'on ne peut marcher ni se tenir sans que le pied enfonce dans le sol qui cède. En même temps, on leur apprend à franchir au besoin un fossé ou tout autre obstacle, et ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main. Ensuite, ils se disputent l'honneur de lancer au loin un javelot. Tu as vu aussi dans le gymnase une autre masse d'airain circulaire (un disque) semblable à un petit bouclier, sans poignées et sans courroies. Tu as essayé de le soulever de la place où il est posé; il t'a paru pesant et difficile à saisir à cause de la perfection de son poli. Nos jeunes gens cependant le lancent dans l'air, soit en haut, soit en long, et luttent à qui l'enverra plus loin que les autres. Cet exercice leur fortifie les épaules et donne de la vigueur à leurs extrémités. »

Lucien. *Anacharsis ou les Gymnases.*

Cf. Pollux. *Onomast.* L. III, c. 30.

5. E. Breton. *Pompéia*, 2e édit., p. 141.

6. Vitruve. L. V, c. 9; L. VI, c. 3; L. VII, c. 9.

7. Vitruve. L. V, c. 11.

Lycée[1], du Cynosarges[2], de l'Académie[3], ne sont point parvenus jusqu'à nous, et les savants ne sont pas même complétement d'accord sur leur emplacement.

GYMNASE D'ADRIEN. Nous ne sommes guère plus heureux pour le gymnase d'Adrien, dont nous reconnaissons à peine quelques traces autour de la curieuse église byzantine, la *Panagia Gorgopiko*[4], près de laquelle on achève en ce moment la nouvelle cathédrale d'Athènes consacrée au Sauveur.

Pausanias, après avoir décrit le portique d'Adrien, ajoute : « Le gymnase qui porte le nom d'Adrien est dans le même endroit, il est orné de cent colonnes de marbre de Libye[5]. »

De ce vaste et magnifique édifice, il reste seulement épars sur le sol plusieurs fragments à moitié enterrés, des colonnes de divers marbres et de diamètres variés, un morceau d'archivolte, un chapiteau ionique, un siége de marbre en partie brisé, etc. Nous avons vu quelques siéges du même genre déposés devant le temple de Thésée et ayant la même origine.

1. « Depuis assez longtemps, nous nous tuons, nous nous éreintons à courir dans le Lycée pour prendre au sortir de là le bouclier et la lance. » ARISTOPHANE. *La Paix.*

Le Λυκεῖον, Lycée, devait son som à Apollon Λυκοκτόνος, tueur de loups, ou Λύκειος, Apollon aux loups, auquel il était consacré (PLUTARQUE. *Symp.*), et dont la statue ornait son entrée. C'est là qu'Aristote enseignait la philosophie en se promenant, ce qui fit donner à ses disciples le nom de *péripatéticiens*, περιπατητικοὶ, promeneurs.

« Ceux qui suivaient Aristote furent nommés péripatéticiens, parce qu'ils discouraient en se promenant dans le Lycée; tandis que ceux qui, d'après l'institution de Platon, tenaient leurs assemblées et dissertaient dans l'Académie, autre gymnase d'Athènes, reçurent de ce lieu même le nom d'académiciens. » CICÉRON. 2e *Acad.* IV.

2. Κυνόσαργες, de κύων ἀργὸς, *chien agile*, parce qu'un des chiens de Diomus, dans un sacrifice que son maître faisait à Hercule, avait dérobé une part de la victime et s'était enfui rapidement (HESYCH. *Lex.*). Le gymnase du Cynosarges était réservé aux étrangers et aux enfants illégitimes, νόθοι, fort nombreux à Athènes, puisqu'il suffisait, pour être déclaré tel, d'être fils d'une mère ne jouissant pas du droit de cité (PLUTARQUE. *Vie de Thémistocle*), et qu'en outre c'était dans cette classe qu'étaient rangés les affranchis, ἀπελεύθεροι. C'est dans ce gymnase qu'Antisthène fonda la secte des philosophes cyniques, κυνικοὶ, qui prirent le nom du lieu de leurs assemblées, et non point, comme on l'a dit, de leur effronterie et de leur mépris des mœurs et des usages. (DIOG. LAERT. *In Antisth.*).

3. « L'Académie, qui est tout auprès de la ville, était jadis le domaine d'un simple particulier; c'est maintenant un gymnase. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXIX.

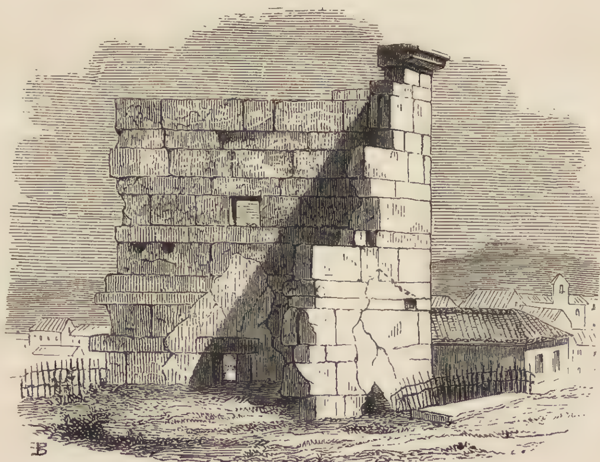
C'était dans le jardin d'Académus que Platon donnait ses leçons.

4. C'est cette église qui, dans *les Monuments anciens et modernes,* publiés sous la direction de M. J. Gailhabaud, est décrite par erreur sous le nom de *Catholicon,* cathédrale d'Athènes. Le Catholicon, qui était situé rue d'Éole, est depuis longtemps démoli et remplacé par la place nommée πλατεῖα Παντελεήμονος.

5. *Att.* C. XVIII.

Gymnase de Ptolémée. Ce qui nous reste du gymnase de Ptolémée n'est pas beaucoup plus considérable. « Le *Ptolemæon*, dit Pausanias, peu distant de la place publique, a pris le nom de son fondateur. On y trouve des hermès de marbre qui méritent d'être vus, une statue en bronze de Ptolémée, celles de Juba le Libyen et de Chrysippe de Soles. Le temple de Thésée est voisin de ce gymnase[1]. »

C'est en effet entre l'Agora et le temple de Thésée que nous trouvons éparses les ruines que l'on s'accorde à regarder comme ayant fait partie du gymnase élevé à Athènes par Ptolémée Philadelphe, vers le milieu du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Il serait aujourd'hui fort difficile de reconstruire, même par la pensée, cet édifice dont les principaux fragments sont disséminés sur une place inégale et au milieu de baraques. Le plus considérable de ces restes, situé au nord-est, est un angle com-



Gymnase de Ptolémée.

posé d'assises ayant alternativement 0m,65 et 0m,35 de hauteur et surmonté d'un reste de corniche. En avant est un pan de mur fort délabré et d'une construction moins soignée, mais dans laquelle on a fait entrer plusieurs blocs de marbre blanc ; ce mur paraît appartenir à une reconstruction postérieure.

Le troisième fragment, situé à cent mètres environ au sud du premier,

1. Pausanias. *Att.* C. XVIII.

est également un angle du bâtiment; il n'a plus de corniche, mais son pied dégagé laisse voir les grandes dalles sur champ qui formaient le soubassement.

Muraille antique. Contre le premier fragment à l'est, venait buter un mur[1] dont on voit des restes assez considérables consistant en plusieurs assises de gros blocs cubiques assez mal ajustés, et paraissant remonter à la dernière époque pélasgique. On ignore de quel édifice cette construction a pu faire partie.

Agora. L'Agora des Grecs, ἀγορά, comme le *Forum* romain qui en dériva, fut dans le principe une place rectangulaire entourée de portiques, destinée à servir à la fois de marché, de tribunal, et de lieu de réunion pour les assemblées populaires. Bientôt dans son enceinte la jeunesse se livra à des jeux gymnastiques, et la tragédie promena son char ou éleva ses tréteaux[2]; mais lorsqu'on eut construit des palestres, des stades, des théâtres, des tribunaux, des Pnyx, l'Agora ne conserva plus guère que la première de ces destinations[3].

Aidés d'archers, de soldats de police, appelés Scythes, Σκύθαι[4], des magistrats, les *agoranomes*[5], armés de fouets[6], veillaient au maintien de

1. Voy. la lettre en tête du chapitre.

2. *Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis*
. . . .
Eschylus et modicis instravit pulpita tignis.
Horat. *Ars poet.*

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Boileau. *Art poétique.*

3. Ce fut alors qu'on donna aussi à l'Agora le nom de πρατήριον, qui signifie plus exclusivement *lieu où l'on vend, marché.* Le verbe ἀγοράζω, après avoir signifié primitivement *fréquenter l'Agora,* devint synonyme de *trafiquer, faire le commerce.*

4. Ils n'étaient pas tous Scythes, de même que les portiers à Paris n'étaient pas tous Suisses.

Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Racine. *Les Plaideurs.*

Mais cependant il y en avait un certain nombre de recrutés réellement parmi ces barbares, et, dans sa comédie des *Fêtes de Cérès*, Aristophane fait parler à l'un d'eux un grec qui ne le cède en rien au français des Suisses de M. de Pourceaugnac.

5. « S'il fait du bruit, j'appelle les agoranomes. » Aristophane. *Acharn.*

6. « Pour les agoranomes chargés de présider au marché, j'établis trois fouets de cuir lépréen » (de *Lépros*, lieu hors la ville où se trouvait le marché au cuir). Aristophane. *Ibid.*

l'ordre et jugeaient les différends qui survenaient entre les marchands et les acheteurs. Enfin, des collecteurs étaient chargés de percevoir l'impôt établi sur chaque denrée [1].

Le moment de la vente était appelé l'*Agora pleine*, ἀγορὰ πλήθουσα, à cause de l'affluence du peuple qui la remplissait à cette heure [2].

Les agoras étaient en grand nombre à Athènes. La plus ancienne, qui, par la suite, fut appelée ἀρχαία Ἀγορὰ, était située, suivant Robinson [3], dans le Céramique intérieur, non loin de la porte Dipyle; suivant Leake [4], plus au sud et dans le voisinage de l'Aréopage; elle était consacrée à toute espèce de commerce, mais chacun avait sa place séparée. Il ne reste plus rien de l'ancienne Agora, non plus que du Κύκλος, marché aux esclaves [5], de l'ἀλφιτόπωλις Ἀγορὰ, marché aux farines, de la γυναικεία Ἀγορὰ, bazar où l'on vendait les parures de femmes; il y avait aussi le marché au vin, le marché à l'huile, etc., de même qu'à Rome on trouvait les *Forum boarium*, *suarium*, *piscarium*, *olitorium*, *cupedinis* [6], *argentarium*, etc., destinés au commerce des bœufs, des porcs, des poissons, des légumes, des friandises, des métaux, etc.

Nouvelle Agora. Des diverses agoras d'Athènes, une seule se retrouve en partie dans la ville moderne; l'entrée monumentale de la nouvelle Agora, νέα Ἀγορὰ, s'élève encore sur une place en face de la rue du Pœcile, entre le gymnase de Ptolémée et la tour des Vents, dans l'ancien quartier d'Érétrie, Ἐρετρία. Bien que cette position soit celle indiquée par Strabon [7], bien que le plan et l'orientation du portique

1. Aristote (*OEcon.* II) parle du produit de cet impôt du marché, ἡ ἀγοραίων τελῶν πρόσοδος.
« Et que me donneras-tu pour cette anguille? — Je la prends pour mon droit de marché. »
Aristophane. *Acharn.*

2. C'était à ce moment sans doute que, lorsque les citoyens tardaient à se rendre aux assemblées publiques, les magistrats faisaient tendre sur l'agora une corde teinte en rouge pour envelopper la foule et la ramener ainsi au Pnyx. La corde déteignait sur les habits des retardataires qui étaient reconnus et condamnés à l'amende.
« Le Pnyx est encore désert : ils sont à bavarder dans l'Agora, tout en s'efforçant d'éviter la corde rouge. » Aristophane. *Acharn.*
« D'où viens-tu? — De l'assemblée... Par Jupiter! la teinture rouge répandue alentour m'a fait bien rire. » Aristophane. *Les Harangueurs.*

3. *Antiquités grecques.* T. I, L. II, c. 1.

4. *Topography of Athens.*

5. Hesych. *Lex. verb.* Κύκλος.

6. De *cupedium*, friandises, mets délicats. Varro. *De ling. lat.* 147.

7. *Rer. Geogr.* L. IX.

tourné au nord-ouest démentent toute opinion contraire, les savants n'en ont pas moins émis sur sa destination les assertions les plus contradictoires. Plusieurs, sans se prononcer, l'ont simplement décrit sous le nom de portique dorique; d'autres, par une fausse interprétation de l'inscription qu'il porte, en ont fait le fronton d'un temple dédié à Rome et à Auguste [1], ou à Minerve *Archégétis*, Ἀρχηγέτις, conductrice [2]; d'autres enfin un monument honorifique élevé à Lucius César [3].

Stuart [4], Leake [5], et M. Beulé [6] ont enfin assigné à cet édifice son véritable nom, en y reconnaissant le péristyle ou propylée de la nouvelle Agora.

Toutes ces dénominations, à l'exception toutefois de temple de Rome et d'Auguste, ont leur raison d'être, et, bien qu'opposées en apparence, elles peuvent être conciliées jusqu'à un certain point. Suivant un usage fréquent dans l'antiquité, aussi bien que dans les temps modernes, on avait fait de cette porte une espèce d'arc de triomphe en l'honneur des princes bienfaiteurs et de la divinité principale de la ville. C'est ainsi qu'à Rome le forum de Nerva avait été placé sous la protection de Pallas, et portait le nom de *Forum Palladium*, sans avoir perdu pour cela sa destination purement civile.

Voici l'inscription qui, gravée sur l'architrave, a donné lieu à ces diverses suppositions :

Ο ΔΗΜΟΣ ΑΠΟ ΤΩΝ ΔΟΘΕΙΣΩΝ ΔΩΡΕΩΝ ΥΠΟ ΓΑΙΟΥ ΙΟΥΛΙΟΥ
ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ
ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΑΘΗΝΑΙ ΑΡΧΗΓΕΤΙΔΙ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΟΠΛΙΤΑΣ
ΕΥΚΛΕΟΥΣ ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΥ
ΤΟΥ ΚΑΙ ΔΙΑΔΕΞΑΜΕΝΟΥ ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΠΑΤΡΟΣ
ΗΡΩΔΟΥ ΤΟΥ ΚΑΙ ΠΡΕΣΒΕΥΣΑΝΤΟΣ
ΕΠΙΑΡΧΟΝΤΟΣ ΝΙΚΙΟΥ ΤΟΥ ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣ ΑΘΜΟΝΕΩΣ

« Le peuple, des dons accordés sous le divin Caïus Julius César, et sous l'empereur Auguste, fils du divin César, (*a dédié*) à Minerve Archégétis (*ce monument*).
Euclès, du bourg de Marathon, étant général des oplites, ayant succédé dans la surveillance (*des travaux*) à son père Hérode, et après avoir été ambassadeur; étant Archonte, Nicias, fils de Sérapion d'Athmone [7]. »

1. Spon et Wheler. — Leroy. — Blouet. *Expédition scientifique de Morée.*
2. Chandler. *Voyages en Grèce.* — Pittakis. *L'Ancienne Athènes.*
3. L. de Laborde. *Athènes aux* xve, xvie *et* xviie *siècles.*
4. *Antiquités d'Athènes.* T. I.
5. *Topography of Athens.*
6. *Acropole d'Athènes.* T. I, p. 187 et 189.
7. Bourg de l'Attique, de la tribu Cécropide.

Minerve Archégétis ou conductrice portait sur le poing une chouette[1]; c'est ainsi qu'elle est représentée sur cette ancienne monnaie d'Athènes.



Médaille de Minerve Archégétis.

Sur l'acrotère du fronton qui, d'après sa dimension, dut porter une statue équestre, on lisait :

Ο ΔΗΜΟΣ
ΛΟΥΚΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
ΘΕΟΥ ΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΥΙΟΝ

« Le peuple (*honore de cette statue*) Lucius César, fils du divin empereur César Auguste. »

Lucius César était fils de Marcus Agrippa et de Julie, fille d'Auguste et de Scribonie, sa première femme; adopté par Auguste, ainsi que son frère Caïus, en l'an XII avant Jésus-Christ, il mourut à Marseille en l'an III de notre ère ; c'est donc à la période qui s'écoula entre son adoption, qui lui permit de prendre le titre de César, et sa mort, que doit être rapportée l'érection du portique qui servait d'entrée à l'Agora d'Athènes. Enfin, sur le piédroit d'une porte qui se trouvait en arrière du frontispice, piédroit encore debout[2], est gravé un long édit de de l'empereur Adrien concernant la vente de l'huile et du sel, édit qui évidemment ne se fût pas trouvé à pareille place si l'édifice eût été un temple, tandis qu'au contraire rien n'est plus naturel que de le lire à la porte d'un marché.

Le propylée de l'Agora se compose de quatre colonnes doriques sans

1. « Jupiter est représenté avec un aigle sur la tête en qualité de roi ; sa fille porte une chouette. »
Aristophane. *Les Oiseaux*. V. 515.

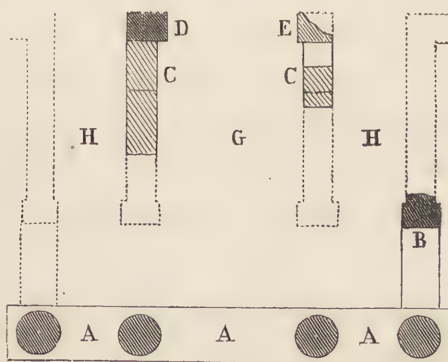
2. Ce piédroit fut longtemps engagé dans la façade d'une maison, et ce n'est que depuis que celle-ci a été démolie et que le monument a été isolé, qu'on a pu s'assurer que l'inscription était bien encore à sa place antique.

base, A A A, de 1^{m},22 de diamètre et 7^{m},87 de hauteur[1], portant son entablement et un fronton; les entre-colonnements de droite et de gauche n'ont que 1^{m},42, tandis que celui du milieu, beaucoup plus large,



Propylée de la nouvelle Agora.

comme aux Propylées de l'Acropole, n'a pas moins de 3^{m},42. Comme aux Propylées aussi, le nombre des triglyphes est double à cet entre-colonnement central. Les métopes n'ont jamais été ornées de sculptures,



Plan du Propylée de l'Agora.

non plus que le tympan du fronton. Celui-ci a perdu son sommet, mais les deux angles qui existent encore suffisent pour faire reconnaître qu'il

1. Cette hauteur de près de six diamètres et demi est une preuve de plus de la destination purement civile du monument. Nous lisons en effet dans Vitruve :

« *Columnarum autem proportiones et symmetriæ non erunt iisdem rationibus, quibus in ædibus*

était un peu plus élevé qu'il n'était d'usage chez les Grecs, particularité due à l'influence romaine qui se fait sentir dans plusieurs détails du monument. A l'extrémité droite du fronton est un autre piédestal ou acrotère plus petit; on peut donc supposer avec Chandler[1] qu'outre la statue équestre de Lucius César, le fronton portait les statues pédestres d'Auguste et de César, ou d'Agrippa, le véritable père de Lucius.

En arrière du portique, s'étendait un triple passage, comme à la porte d'Herculanum à Pompéi[2], deux chemins H étant réservés aux piétons, et un plus large G, au centre, étant destiné aux charrettes et aux bêtes de somme qui apportaient les denrées au marché.

L'ante B, réunie à la façade par son architrave, et l'un des piédroits D[3], de l'arrière-porte D E, encore debout, un fragment du piédroit E, encore visible à fleur du sol, ainsi que quelques pierres du soubassement des murailles[4] qui formaient le triple passage, sont des éléments suffisants pour recomposer le plan du portique[5].

Le passage central G avait 3m,50 de large; les passages latéraux H, 1m,50 seulement. La largeur totale du portique est de 11m,14; sa profondeur était de 9m,10. Les deux colonnes de gauche du portique étaient, au temps de Stuart, engagées dans la maison occupée par le consul de France, et les deux de droite dans une église du Sauveur, τοῦ ἄγιου Σωτῆρος, déjà ruinée alors et aujourd'hui détruite. C'est à cet édifice chrétien qu'il faut restituer quelques fragments d'architecture et plusieurs tronçons de colonnes de divers diamètres qui gisent sur le sol; mais d'autres fragments ont appartenu au portique de l'Agora. Contre l'une des colonnes est déposé un morceau du sommet du fronton, portant

sacris scripsi. Aliam enim in Deorum templis debent habere gravitatem, aliam in porticibus et cæteris operibus subtilitatem. » L. V, c. 9.

« Les proportions des colonnes (*dans les portiques*) ne doivent pas être les mêmes que celles que j'ai prescrites pour les édifices sacrés. Dans ceux-ci, il faut que les colonnes aient surtout de la majesté, tandis que, dans les portiques et autres monuments du même genre, elles doivent avoir de la finesse et de l'élégance. »

1. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 519.

2. E. Breton. *Pompéia.* 2e édit., p. 196.

3. C'est sur ce piédroit qu'est gravé l'édit d'Adrien.

4. Ces murailles étaient probablement percées de baies rectangulaires, peut-être même d'arcades, ce qui ne serait pas impossible dans un monument d'époque romaine.

5. Sur notre plan, nous avons indiqué en noir les parties existantes du monument, en gris celles qui n'excèdent pas le niveau du sol, et par des lignes ponctuées celles que nous avons dû suppléer.

encore sur son rampant une partie du piédestal de la statue de Lucius; un fragment avec des denticules, ornement qui n'existe pas à la façade, a dû faire partie de la décoration intérieure du Propylée.

Deux segments de cercle en marbre de l'Hymette proviennent d'un piédestal rond et ont été laissés à l'endroit où ils furent trouvés. On a porté au musée du temple de Thésée une base carrée que surmontait une statue représentant, sous la forme de la Providence, Julie, fille d'Auguste et mère de Lucius César, ainsi que nous l'indique cette inscription :

ΙΟΥΛΙΑΝ ΘΕΑΝ ΣΕΒΑΣΤΗΝ ΠΡΟΝΟΙΑΝ
Η ΒΟΥΛΗ Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ
ΤΩΝ ΕΞΑΚΟΣΙΩΝ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
ΑΝΑΘΕΝΤΟΣ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΟΥ ΑΥΛΟΥ ΜΑΡΑ
ΘΩΝΙΟΥ ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΥΝΤΩΝ
ΑΥΤΟΥ ΤΕ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΜΑΡΑ
ΘΩΝΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΙΝΤΟΥ ΝΑΙΒΙΟΥ
ΡΟΥΦΟΥ ΜΕΛΙΤΕΩΣ

« Le conseil de l'Aréopage, le conseil des six cents [1] et le peuple (*honorent*) la divine Julie, Providence auguste (*de cette statue*) érigée aux frais de Denis, fils d'Aulus, de Marathon ; étant agoranomes, ce même Denis de Marathon et Quintus Nævius Rufus de Mélite. »

La présence auprès du portique d'une statue érigée par un agoranome, ou inspecteur du marché, est une preuve de plus à l'appui de notre opinion sur la destination du monument.

La TOUR DES VENTS [2], ou horloge d'Andronicus Cyrrhestes, est un petit édifice de marbre blanc et de forme octogone, qui s'élève au milieu d'une place à l'extrémité et dans l'axe de la rue d'Éole, au pied et au nord de l'Acropole, non loin de la nouvelle Agora. Ce marché étant le lieu le plus central et le plus fréquenté de la ville, aucune situation n'était plus convenable que celle-ci pour un monument destiné à donner aux citoyens des renseignements dont ils pouvaient avoir besoin à chaque instant.

Entièrement dégagée des décombres dans lesquels, à l'époque de l'expédition de Morée, elle était encore à moitié ensevelie, la tour des Vents se trouve aujourd'hui isolée dans une enceinte en contre-bas de 5 mètres

1. Sur ce conseil des six cents, voy. p. 228.
2. Voy. la vignette en tête du chapitre.

au moins au midi, et de 3 mètres seulement au nord, fermée par une grille, et dans laquelle sont déposés divers fragments antiques.

Ce monument a été décrit par Vitruve[1]. « Ceux, dit-il, qui ont recherché avec le plus de soin les différences des vents, en ont compté huit, et particulièrement Andronicus Cyrrhestes[2], qui bâtit pour cet effet à Athènes une tour de marbre de figure octogone, sur chacun des côtés de laquelle était l'image de l'un des vents à l'opposite du lieu d'où il souffle. Sur cette tour, qui se terminait en pyramide, il posa un triton d'airain qui tenait une baguette de la main droite; et la machine était ajustée de sorte que le triton, en tournant, se tenait toujours opposé au vent qui soufflait et l'indiquait avec sa baguette[3]. »

Il paraît qu'au moyen d'un mécanisme fort simple, une aiguille suivait à l'intérieur du monument les évolutions du triton. « Dans le haut de cette coupole, dit Varron[4], est peinte la rose des huit vents, comme dans l'horloge que fit Cyrrhestes à Athènes; et une aiguille supportée par le tourillon se meut de façon à indiquer quel vent souffle au dehors. »

Ce curieux édifice a été omis par Pausanias, et pourtant à l'époque où il visita Athènes il existait depuis longtemps. M. Pittakis croit avec Stuart qu'il dut être à peu près contemporain de la première horloge publique, établie à Rome dans un lieu couvert par Scipion Nasica, pour suppléer à l'insuffisance des cadrans solaires, en l'an 159 avant Jésus-Christ, l'an de Rome 595[5]; mais d'après certaines imperfections d'architecture indiquant un commencement de décadence, M. Beulé[6] pense qu'il ne date que du règne d'Auguste.

Hors œuvre, le diamètre de la tour des Vents est de 7m,95, ses huit faces égales entre elles sont larges de 3m,28 et hautes de 12m,20, y compris les trois degrés du soubassement, et la corniche ornée de têtes

1. L. I, c. 6.

2. Nous ne trouvons dans les auteurs anciens aucun renseignement sur cet Andronicus Cyrrhestes. Était-il astronome, sculpteur ou architecte? Était-ce simplement un riche particulier qui dota Athènes d'un monument utile? C'est ce qu'il est impossible de décider.

3. Telle est à Venise la statue en bronze de la Fortune qui décore la douane de mer; telle est la fameuse Giralda de Séville; telle était sans doute aussi la statue colossale de Jupiter, exécutée par Lysippe, pour la ville de Tarente, « placée tellement en équilibre, dit Pline (L. XXXIV, 18), qu'on la faisait mouvoir d'un doigt sans qu'aucune tempête pût la renverser. »

4. *De Agriculturâ.* L. III, c. 5.

5. Pline. L. VII, c. 60.

6. *Acropole d'Athènes.* T. II, p. 207.

de lion servant de gargouilles. Les faces présentent des bas-reliefs hauts de 1^{m},90 et larges de 3^{m},28, offrant, de proportion colossale, les figures ailées des huit vents principaux de la rose des vents, σχῆμα, des anciens. Stuart fait observer que parmi elles, Lips et Zéphyre sont les seuls qui aient les pieds nus, les autres vents étant chaussés d'espèces de brodequins.

Voici dans quel ordre se présentent les vents, distingués chacun par quelque attribut, et surmontés de leurs noms gravés en gros caractères :

1° Nord. Βορέας, *Boreus, Septentrio, Aquilo*. C'est un vieillard chaudement vêtu, tenant en main la conque nommée *triton*, qui servait de trompe aux dieux marins.



Borée, vent du nord.

2° Nord-Ouest. Σκείρων, *Caurus* ou *Corus*, Sciron, ainsi nommé parce qu'il soufflait sur Athènes des *roches scironiennes*, Σκείρονιαὶ πέτραι, situées sur le bord septentrional du golfe d'Égine, au delà de Mégare[1].

Ce vent étant le plus sec de tous et souvent accompagné d'éclairs, Stuart suppose ingénieusement que le vase à large panse et richement décoré que tient cette figure barbue et sévère répand non de l'eau, mais du feu.

1. C'est avec raison que Spon dit qu'au-dessus de chaque vent est gravé son nom *à l'athénienne* : Sciron est en effet un nom qui ne pouvait avoir de sens qu'à Athènes.

« Cette route (*de Crommyon à Mégare*), presque partout fort étroite, est bordée, d'un côté, par une haute montagne à pic et offre, de l'autre, des précipices affreux. Là, suivant les mythologues, se tenaient Sciron et Pityocamptès, brigands qui infestaient les montagnes, mais que Thésée détruisit. Et comme c'est du somment de ces roches que le vent occidental *Argestès*, Ἀργέστης, semble se déchaîner, les Athéniens l'appellent le *Sciron*. » Strabon. *Géogr.* L. IX, c. 1.

C'est aussi sous le nom d'Argestès qu'Hésiode désigne le vent du nord-ouest.

« C'est Typhon, dit-il, qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, *Argestès* et Zéphire, que les dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. » *Théogonie.* V. 870.

Cf. Aulu-Gelle. L. II, c. 22, et Végèce. *Inst. mil.* L. V, c. 8.

3° OUEST. Ζέφυρος, *Zephyrus, Favonius,* Zéphyre. Ce vent doux et chaud est le seul qui soit représenté nu; il n'a qu'un manteau flottant dans lequel il porte des fleurs.

4° SUD-OUEST. Λίψ, *Lips, Africus,* vent d'Afrique, soufflait de la Libye : c'est le vent que les Italiens nomment *sirocco.* Il est représenté



Lips, vent du sud-ouest.

sous la forme d'un jeune homme tenant en main cet ornement de la poupe des navires que les Grecs nommaient ἄφλαστον et les Romains *aplustrum*[1].

5° SUD. Νότος, *Notus, Auster,* Autan, jeune homme renversant une urne[2].

6° SUD-EST. Εὖρος[3], *Eurus.* Ce vent, qui à Athènes amène un temps sombre et pluvieux, est personnifié par un vieillard à figure morose et sévère.

7° EST. Ἀπηλιώτης[4], *Apéliotès, Solanus* ou *Subsolanus,* beau jeune homme tenant dans le pli de son manteau des fruits et des épis, et, selon Stuart, un rayon de miel que nous avons vainement cherché.

1. « Ce symbole exprime-t-il la facilité avec laquelle les vaisseaux, poussés par le vent de sud-ouest, entrent dans le Pirée? Ou sert-il à caractériser celui qui le porte comme destructeur des vaisseaux, parce qu'en effet, lorsque le vent du sud-ouest souffle, cette partie de la côte de l'Attique est d'une navigation dangereuse? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. »
STUART. *Antiquités d'Athènes.* T. I, p. 43.

2. « Les Latins l'appellent *Auster,* et les Grecs Νότος, parce qu'il amène les nuages et la pluie; car le mot νοτὶς veut dire humidité. » AULU-GELLE. L. II, c. 22.

3. De ἀπὸ τῆς Ἠοῦς ῥέων, soufflant *du côté de l'Aurore.* (AULU-GELLE. L. II, c. 22.)

4. De ἀπό, de, et ἥλιος, soleil.
On écrit aussi Ἀφηλιώτης. (SÉNÈQUE. *Quest. nat.* L. V, 16.)

8° Nord-Est. Καικίας, *Cæcias.* Ce vent humide et froid est représenté par un vieillard versant d'un large bassin des grains ronds qui, selon toute apparence, représentent des grêlons.

Leroy trouve ces sculptures très-médiocres et Stuart au contraire les trouve très-belles ; nous y reconnaissons avec le premier un peu de lourdeur, mais avec le second un grand caractère et une exécution savante sans être très-finie. Ce sont de belles ébauches, suffisamment avancées pour la hauteur où elles étaient placées [1].

Au-dessous des bas-reliefs sont tracés sur la muraille autant de cadrans solaires [2] auxquels, en 1838, on avait restitué des styles [3] de fer déjà détruits ou forcés aujourd'hui.



Cadran solaire.

« On doit remarquer, dit Stuart [4], que ces cadrans indiquent, par leur projection, non-seulement les heures du jour, mais encore les solstices et les équinoxes; et que les jours les plus longs sont, comme les plus courts, partagés en douze heures. »

L'édifice avait deux portes larges de 1m,68 et hautes de 3m,55,

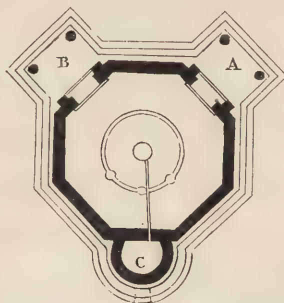
1. Ces bas-reliefs sont bien gravés et sur une très-grande échelle dans les *Monuments de la Grèce* de Legrand, et de plus petite proportion dans les *Antiquités d'Athènes* de Stuart.

2. En latin, *solaria,* de *sol,* soleil, et *hora,* heure (Varro, *De ling. lat.* L. VI, 4); en grec, σκιαθήρας ou σκιαθήρα, de σκία, ombre, et θηράω, chercher.

3. Γνώμων, *gnomon.*

4. *Antiquités d'Athènes.* T. I, p. 41.

ouvertes au nord-est et au nord-ouest, et qui facilitaient la circulation des citoyens qui venaient voir l'heure à la clepsydre. Ces portes étaient accompagnées chacune d'un petit péristyle A B, soutenu par deux



Plan de la tour des Vents.

colonnes qui au nord-ouest sont encore en place; une seule a été relevée au nord-est. Les frontons des deux portes sont détruits, mais le chambranle très-simple de celle du nord-ouest est intact. Les colonnes, hautes de $4^{m},15$ sur un diamètre de $0^{m},496$, sont cannelées et sans base. Le chapiteau n'appartient à aucun ordre déterminé.



Chapiteau de la tour des Vents.

Le toit, pyramide à vingt-quatre pans, d'une construction remarquable, est formé de grandes dalles trapézoïdales de marbre, disposées comme des tuiles, avec des couvre-joints rayonnant autour d'un bloc central qui porte le triton.

Afin que le monument remplît complétement et en tout temps sa destination, il fallait remédier à l'absence de soleil qui, à la vérité moins souvent à Athènes qu'ailleurs, rend les cadrans solaires inutiles.

On avait à cet effet établi dans l'intérieur une horloge d'eau, une clepsydre, κλεψύδρα[1]. Cette horloge marquait les heures par l'abaissement du niveau de l'eau qu'elle contenait, abaissement que l'on pouvait constater et mesurer au moyen de divisions, *spatia*, tracées sur les parois du vase d'où elle s'échappait ou de celui dans lequel elle tombait goutte à goutte[2].

L'intérieur de la tour des Vents, large seulement de 6m,90, est un octogone régulier comme l'extérieur; une corniche fort simple règne à la hauteur de 1m,80 au-dessus du pavé; plus haut, à 4m,70 environ du sol, on en voit une autre fort riche et ornée de denticules et de modillons. Enfin, au-dessus, la muraille devient circulaire et présente sur un bandeau sans moulure huit petites colonnes doriques cannelées.

Au siècle dernier, cette rotonde servait de salle d'exercices à un *Tekkeh* ou couvent de derviches tourneurs. Stuart fit enlever le plancher établi par eux à environ 2m,30 au-dessus du sol antique, et fit débarrasser celui-ci de l'énorme quantité de décombres qui le recouvraient. L'ancien pavé de marbre put alors être examiné, et l'archéologue anglais reconnut au milieu l'emplacement de la clepsydre indiqué par plusieurs canaux déversant l'eau dans un trou central d'où elle s'écoulait par un conduit souterrain[3]. Dans les décombres qu'il enleva, il dit avoir trouvé une grande quantité d'ossements humains, d'où il conclut avec vraisemblance qu'à une époque restée inconnue le monument avait pu être affecté au culte chrétien.

Ce fut aussi aux fouilles faites par Stuart à l'extérieur de la tour des Vents qu'on dut la découverte d'une construction circulaire C, appliquée à son côté méridional. Nous devons y reconnaître le réservoir indiqué par Vitruve comme l'une des parties constitutives d'une clepsydre.

1. Il en était ainsi au magnifique bain construit par Hippias, habile architecte, contemporain de Marc-Aurèle, édifice décrit par Lucien.

« On y trouve, dit-il, deux horloges, l'une marquant les heures au moyen de l'eau et d'un bruit, l'autre par un cadran solaire. » LUCIEN. *Hippias ou le Bain.*

2. Cicéron donne à la clepsydre le nom de *solarium ex aquâ,* tandis qu'il nomme le cadran solaire *solarium descriptum*, cadran tracé.

Vitruve (L. I, c. 8 et 9) donne la description des différents genres d'horloges connus des anciens. Il appelle les clepsydres horloges d'eau, *horologia ex aquâ,* et horloges d'hiver, *horologia hiberna.*

3. On ne comprend pas comment Legrand, qui visita Athènes longtemps après Stuart, ose s'attribuer l'honneur de ces fouilles et les observations qui en furent le fruit.

« Voici, dit-il, la méthode qu'il faut suivre pour porter l'eau à la machine. Derrière le cadran vous construisez un *castellum* ou réservoir où l'eau soit portée par un tuyau. Pratiquez au fond du réservoir une cavité dans laquelle vous souderez un tambour d'airain percé d'un trou; c'est par ce trou que l'eau du réservoir s'écoulera[1]. »

ARCADES. Derrière la tour des Vents se trouvent isolées deux arcades de marbre du mont Hymette[2], qui naguère encore étaient enclavées dans une habitation turque. Stuart[3], qui à la vérité n'a pu les examiner à son aise, n'ose se prononcer sur leur destination; Leake[4] n'est pas plus explicite et se contente de les désigner comme une *ancienne construction avec arcades, ancient building with arches.* La première pensée que fait naître leur vue est qu'elles ont fait partie de l'aqueduc qui amenait de l'Acropole à la tour des Vents l'eau de la fontaine Clepsydre; mais un passage d'Hésychius[5] nous apprend que cette eau était conduite sous terre, et, de plus, nous ne trouvons au sommet de ces ruines aucun indice du canal qui eût existé si elles eussent appartenu à un aqueduc. Nous sommes donc forcé de nous renfermer dans la même réserve que nos prédécesseurs et d'avouer avec eux que l'origine de ces arcades nous est inconnue, nous contentant de les décrire.

Leur style est loin de la finesse et de la pureté de la belle époque de l'art grec, qui du reste n'employait ni l'arcade, ni la voûte à claveaux, et nous y trouvons les traces d'une décadence plus marquée encore que dans l'architecture de la tour des Vents. Le monument est de petite dimension; les piédroits ne sont écartés que de 2 mètres et sortent de terre d'une égale hauteur; les moulures des archivoltes sont fort simples, et les petites rosaces qui en décorent les tympans sont également d'une grande simplicité et d'une exécution médiocre. Un seul morceau de la frise est encore en place; sur sa face occidentale, il porte ce fragmen d'inscription :

ΤΟΙΣ ΣΕΒΑΣΤΟΙ. . . . .
ΩΔΕ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΜΑΡΑ. . . . . .

Les premiers mots, ΤΟΙΣ ΣΕΒΑΣΤΟΙΣ, indiquent que ce fut sous le

1. VITRUVE. L. IX, c. 9.
2. Voy. la vignette en tête du chapitre.
3. *Antiquités d'Athènes.* T. III, p. 79.
4. *Topography of Athens.*
5. Il nomme la fontaine Clepsydre κλεψίῤῥυτον, *qui coule secrètement.*

règne simultané de deux empereurs que l'édifice fut élevé, peut-être s'agit-il de Caracalla et Géta, ou des Antonins.

Sur un morceau plus considérable gisant sur le sol, nous retrouvons le nom de *Minerve Archégétis* que nous avons déjà vu figurer dans l'inscription du Propylée de l'Agora :

ΑΘΗΝΑΙ ΑΡΧΗΓΕΤΙΔΙ ΚΑΙ Κ...
ΗΣ ΕΡΜ... ΑΡΓΗΤΤΙΟΣ ΓΟΝ...

« A Minerve Archégetis et à...
N***, fils d'Hermès de Gargette[1]... »

Prytanée. Le Prytanée, Πρυτανεῖον, était un édifice qui, fondé primitivement par Thésée[2], avait un grand nombre de destinations différentes. C'était comme un vaste phalanstère où étaient logés et nourris les cinquante prytanes, pendant l'exercice de leurs fonctions[3], et où l'on entretenait également aux frais de l'État les devins, surtout en temps de guerre[4], ainsi que les citoyens qui, ayant bien mérité de la patrie, avaient reçu cette faveur à titre de récompense nationale, avec le nom ἀείσιτοι, *nourris à perpétuité*[5]. Quelquefois ces citoyens étaient seulement invités

1. Dème de l'Attique.

2. « Theseus bastit un palais cōmun (πρυτανεῖον) et une sale pour tenir le conseil au lieu où maintenant est assise la cité. » Plutarque. *Thésée.*

« C'est à cette époque que fut établi à Athènes, en l'honneur de Minerve, la fête publique appelée *Xynœcia*, Ξυνοίκια (*habitation en commun*), qui se célèbre encore aujourd'hui. Jusque-là, la ville ne consistait que dans l'Acropole actuelle et dans la partie située au-dessous tout à fait au midi. » Thucydide. L. II, § 15.

3. « Les magistrats du Prytanée soupaient tous les jours en commun sans commettre aucun excès et devenaient ainsi le salut de l'État. » Athénée. *Deipn.* L. V.

Les prytanes avaient droit à la cinquième partie des victimes offertes en sacrifice.

4. « Tu ne souperas plus désormais au Prytanée et tu ne rendras plus d'oracles sur ce qui est passé. » Aristophane. *La Paix.*

5. « Tu me reproches des choses pour lesquelles je mériterais, à mon avis, d'être nourri au Prytanée. » Lucien. *Dial. Prométhée.*

Cf. Platon. *Apologie de Socrate.*

« Celui-ci, nourri par l'État, se rend au Prytanée... » Aristote. *Lettre sur le monde.*

« Les Athéniens, repentants de leur ingratitude envers Démosthène, décidèrent, après sa mort, qu'une statue de bronze lui serait élevée et que l'aîné de ses descendants serait à perpétuité nourri au Prytanée. » Plutarque. *Démosthène.*

Cette faveur n'était pas, dans le principe, fort enviable, si l'on en croit Athénée. « Solon, dit-il, prescrit de servir seulement une *maze* (μάζα, morceau de pâte cuite, pâtisserie grossière) à ceux qui sont nourris dans le Prytanée, et d'y ajouter un pain les jours de fête, à l'imitation l'Homère. » *Deipnos.* L. IV.

à un repas au Prytanée[1]. Des revenus considérables étant assignés à cet établissement, on leur accordait des pensions[2], et, lorsqu'ils mouraient sans fortune, leurs enfants pouvaient être dotés[3]. On recevait aussi au Prytanée les ambassadeurs étrangers[4] et tous ceux envers lesquels la république voulait exercer l'hospitalité[5]. Dans certaines circonstances on y donnait des festins publics, auxquels tous les citoyens pouvaient prendre part[6]; enfin, nous trouvons dans Athénée la mention d'une sorte de repas sacré qu'on y offrait aux Dioscures[7].

« Près de l'enceinte d'Aglaure, dit Pausanias[8], est le Prytanée, où sont écrites les lois de Solon[9]. On y voit les statues de la Paix, de

1. « Minerve Poliade, entends mes vœux! Si je suis connu pour celui qui aime le mieux le peuple athénien, fais que je sois toujours, comme aujourd'hui, nourri au Prytanée sans rien faire. »
Aristophane. *Les Chevaliers.*

« A notre retour d'ambassade, Démosthène proposa de décerner à chacun de nous une couronne d'olivier en récompense de notre zèle patriotique, et de nous inviter le lendemain à souper au Prytanée. » Eschine. *Procès de l'ambassade.*

2. « Des ambassadeurs de Philippe en est-il un seul, ô juges! à qui vous élèveriez une statue sur la place publique? Que dis-je! lui assigneriez-vous une pension au Prytanée ou telle autre récompense dont vous payez vos zélés serviteurs? » Démosthène. *Procès de l'ambassade.*

3. « L'on monstre encore auiourd'hui la sépulture d'Aristides sur le port de Phalerus. qui lui fust faite aux despens de la chose publique, cõme l'on dit, pource qu'il décéda si pauure qu'on ne trouua pas chez lui de quoi le faire inhumer : et si, dit-on encore plus que, par décret du peuple, ses filles furent mariées aux despens du public et eurent chacune en mariage 3,000 drachmes d'argent. »
Plutarque. *Aristide.*

4. « Le sénat invite l'*OEil du roi* (*l'ambassadeur du roi de Perse*) à se rendre au Prytanée. »
Aristophane. *Acharn.*

5. Dans le Prytanée brûlait sans cesse un feu dont l'entretien était confié à des veuves qui, ayant passé l'âge de l'hymen, s'étaient consacrées au culte de la mère des dieux (Plutarque. *In num.*). Ce feu était considéré comme le foyer de la république, et c'est à ce titre que ses hôtes venaient s'y asseoir.

6. « Moi, j'accuse celui-ci d'entrer au Prytanée le ventre vide et d'en revenir le ventre plein. »
Aristophane. *Les Chevaliers.*

« Tout endroit où l'on mange sans payer, ne doit-on pas l'appeler Prytanée? »
Timoclès, cité par Athénée. *Deipn.* L. VI.

« Cimon faisait de sa maison un Prytanée commun à tous les citoyens. »
Plutarque. *Cimon.*

7. « L'auteur de la pièce des Πτῶχοι, ou *Mendiants*, que l'on attribue à Chionide, dit que : « Quand les Athéniens servent le dîner aux Dioscures dans le Prytanée, on met sur la table un fromage, une *physte* (φυστή, *sorte de pâtisserie*), des olives drupèpes (δρυπεπαί, *mûries sur l'arbre*), des poireaux, en mémoire de l'ancienne manière de vivre. » Athénée. *Deipn.* L. IV.

8. *Att.* C. XVIII.

9. « Apres auoir establi ses loix, il les autorisa toutes pour l'espace de cent ans, et furent escrites sur des aixieux ou rouleaux de bois (κύρβεις), qui se tournoyent dedans les tableaux, plus longs que larges, où ils estoyent enchâssés, dont il est encore demeuré quelques reliques iusque à nostre temps, que l'on monstre en l'hostel de ville (*c'est ainsi qu'Amyot raduit* πρυτανεῖον), à Athènes. »
Plutarque. *Vie de Solon.*

Vesta et de quelques hommes célèbres, entre autres celle d'Autolycus le Pancratiaste[1]; Miltiade et Thémistocle y sont aussi, mais on a enlevé les inscriptions de leurs statues pour y substituer les noms d'un Romain et d'un Thrace. »

C'est sans doute dans l'enceinte décorée de ces statues que siégeait un tribunal bizarre, l'Ἐπὶ πρυτανείῳ, composé d'un certain nombre de prytanes. « Dans le Prytanée, ajoute Pausanias[2], est un tribunal où l'on juge le fer et les autres instruments qui ont servi à commettre un meurtre. Voici, je crois, quelle en fut l'origine. Érechthée régnait à Athènes lorsque le *Buphone*[3] tua pour la première fois un bœuf, et, laissant sa hache là, s'enfuit du pays; sur-le-champ, on fit le procès à la hache qui fut déclarée innocente; cette cérémonie se renouvelle encore tous les ans. »

Dans un chapitre précédent[4], Pausanias a déjà parlé de cette coutume : « Je vais, a-t-il dit, décrire ce qui se pratique dans les sacrifices qu'on offre à Jupiter Polieus, mais je ne dirai pas la raison qu'on en

1. Athlète qui avait excellé dans l'exercice mêlé de lutte et de pugilat appelé *pancrace.* Cette figure de bronze était l'œuvre de Léocharès (PLINE. L. XXXIV, 19). La statue d'un athlète semblerait assez singulièrement placée auprès de celles de Miltiade et de Thémistocle, si on ne le connaissait que par ce passage d'Athénée :

« A l'époque de l'archontat d'Aristion (421 ans avant J.-C.), Eupolis, donnant son *Autolycus,* fit persifler par Démostrate la victoire de ce pancratiaste. » *Deipn.* L. V.

Mais nous trouvons dans Plutarque le récit du fait qui avait pu motiver les honneurs rendus à Autolycus. Lorsqu'en 414 Lysandre établit les trente tyrans à Athènes, il mit une garnison dans l'Acropole sous les ordres d'un *harmoste* (ἁρμοστής, *gouverneur donné par les Spartiates aux places conquises*) nommé Callibius, « lequel haussa vn baston qu'il tenoit en sa main pour en dõner à Autolycus, homme dispos et roide à la lucte, sur lequel le philosophe Xénophon composa adis le liure qu'il appella *le Conuiue;* mais lui, qui entendoit les ruses de la lucte, le saisit soudainement aux cuisses et, l'enleuant en l'air, le ietta par terre à la renuerse; de quoi Lysander, non-seulement ne se courrouça point, mais reprit encore Callibius, disant qu'il se deuoit souvenir, s'il eut esté sage, qu'il avoit à gouuerner des hõmes libres et non pas des esclaves. Toutesfois peu de iours après les trente nouueaux réformateurs firent mourir cestuy Autolycus pour faire plaisir à Callibius. » PLUTARQUE. *Vie de Lysandre.*

Diodore de Sicile (L. XIV, § 5) fait d'Autolycus « un orateur remarquable par la liberté de ses opinions; » enfin Xénophon le présente comme aussi remarquable par sa beauté que par sa force, et, comme l'a dit Plutarque, suppose qu'on donna en son honneur le *banquet* qu'il a pris pour sujet d'un de ses ouvrages.

2. *Att.* C. XXVIII.

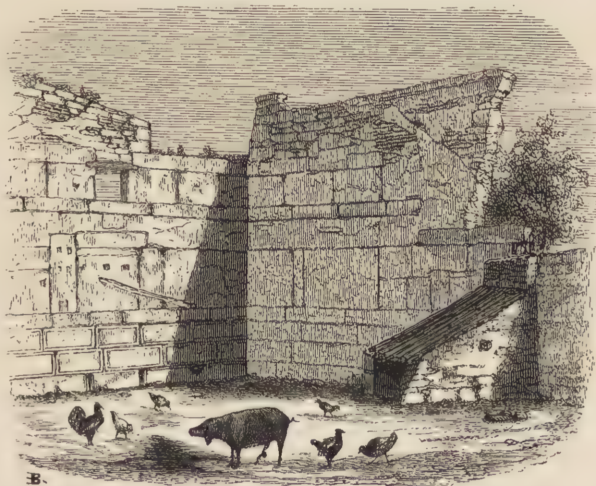
3. Sacrificateur, de βοῦς, *bœuf,* et φόνος, meurtre. Il y avait à Athènes une fête appelée *Buphonie,* Βουφόνια, parce qu'on y sacrifiait un bœuf; c'était la même que la *Diipolie,* Διϊπόλεια, célébrée le 14e jour du mois de scirophorion (*juin*) en l'honneur de Jupiter *Polieus,* ou protecteur de la ville.

4. *Att.* C. XXIV.

donne. On met sur son autel de l'orge et du blé mêlés ensemble qu'on laisse là sans aucune garde; le bœuf destiné au sacrifice s'approche de l'autel et mange ces grains; alors un des prêtres, qu'on nomme le Buphonus, lui lance sa hache (ainsi le veut la coutume), et prend aussitôt la fuite; les assistants, comme s'ils n'avaient pas vu celui qui a commis cette action, font faire le procès à la hache. C'est ainsi que cela se passe[1]. »

Les objets qui, dirigés par une main inconnue, ou qui, renversés par un accident quelconque, avaient occasionné la mort d'un citoyen, étaient condamnés à l'exil et transportés hors du territoire de la république par les *phylobasiles*, φυλοβασιλεῖς [2].

Le Prytanée fut renversé par un tremblement de terre, la sixième an-



Ruines du Prytanée.

née de la guerre du Péloponèse (l'an 426 avant Jésus-Christ), mais il fut reconstruit, et Leake regarde comme certain qu'on peut lui attribuer quelques ruines dont la position est parfaitement d'accord avec le récit

1. « Les Athéniens, dans une certaine fête, immolaient un bœuf; c'était la coutume que tous ceux qui étaient censés avoir eu part à la mort de l'animal fussent appelés en justice, l'un après l'autre, et successivement déchargés de l'accusation, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au couteau qui était seul condamné comme ayant réellement tué le bœuf. » ÆLIEN. *Hist. div.* L. VIII, c. 3.

Porphyre nous apprend comment se faisait cette procédure. On intentait d'abord l'accusation contre les filles qui avaient apporté l'eau pour arroser la pierre sur laquelle on aiguisait le couteau; les filles rejetaient le crime sur celui qui avait aiguisé le couteau; celui-ci sur l'homme qui avai frappé le bœuf; l'homme sur le couteau, qui, se trouvant ainsi le seul coupable, était jeté dans la mer.

2. Magistrats qui présidaient aux sacrifices offerts par leurs tribus, de φυλή, tribu, et βασιλεύς, roi.

de Pausanias. C'est en effet au pied de l'Acropole, à peu de distance à l'est de la grotte d'Aglaure, et près du lieu où commençait la rue des Trépieds, que, au fond d'une impasse ouvrant sur la rue d'Adrien, on trouve un pan de muraille, seul reste du Prytanée.

La partie inférieure de cette muraille formant un angle très-ouvert est composée de grandes assises régulières de pierre du Pirée. Ce soubassement avec la plinthe qui le surmonte nous semble seul appartenir aux beaux temps de l'art grec; le reste date évidemment d'une époque déjà presque barbare. Les pierres inégales paraissent provenir d'édifices plus anciens. Au-dessus règne un bandeau de marbre noir d'Éleusis sur lequel s'élèvent des constructions tout à fait modernes de briques et de moellons.

Le côté extérieur de la muraille, entièrement défiguré par les bâtisses turques qui y avaient été accolées, donne sur une place nommée place du Prytanée, πλατεῖα Πρυτανεῖου.

Derrière le Prytanée était un terrain consacré à Apollon, appelé Λιμοῦ πεδίον, *champ de la Famine*, parce que l'oracle avait ordonné aux Athéniens de le dédier au dieu, à l'occasion d'une famine. Leake croit reconnaître le Λιμοῦ πεδίον dans un petit jardin qui s'étend entre la muraille antique et le pied du rocher de l'Acropole.

Bains romains. En nous dirigeant du Prytanée vers l'arc d'Adrien, arrêtons-nous un instant à la charmante église russe récemment restaurée; nous y trouverons, dans sa nef même, une trappe et un escalier à marches très-élevées et très-étroites par lesquelles nous descendrons dans un petit bain romain qui mérite de fixer un moment l'attention, ne fût-ce que par la parfaite conservation de ses trois hypocaustes[1] et de ses deux petits pavés de mosaïque. On y voit aussi quelques fragments de sculpture trouvés dans les fouilles.

Arc d'Adrien. Ce monument[2] est situé au sud-est de l'Acropole et à l'angle nord-ouest du péribole du temple de Jupiter Olympien. Ses deux faces de marbre pentélique étaient absolument semblables, et formées de blocs de grand appareil réunis par des crampons sans

1. Fourneaux souterrains (ὑπόκαυσις ou ὑπόκαυστον, de ὑπο, sous, et καίω, brûler) qui chauffaient les diverses salles des bains.

2. Voy. la vignette à la fin du chapitre, et la vue du temple de Jupiter Olympien, p. 214.

chaux ni ciment. A ce monument avait été adossée une église chrétienne qui déjà n'existait plus à l'époque du voyage de Chandler[1]. L'arc enterré alors de plus d'un mètre est aujourd'hui dégagé. « Il paraît, dit Stuart, avoir été destiné à rester isolé, et cependant il se trouve placé si près des restes du péribole de l'Olympium, et en même temps il est dans une situation si oblique à l'égard de ce mur, qu'il semble difficile de concilier sa position avec aucune idée de convenance ou de beauté, et de concevoir pour quelle raison les Athéniens lui assignèrent une pareille place[2]. » Stuart cherche cependant une explication et s'efforce d'établir qu'en ce lieu existait l'ancien arc d'Égée, et qu'il fut sans doute reconstruit religieusement à la même place par Adrien. Ce qui est plus certain, c'est que le monument n'a jamais pu être une porte de ville, et qu'il ne se trouve nullement dans l'alignement des anciennes murailles dont la direction est facile à suivre.

Sur la frise de l'arc, du côté qui regarde l'Acropole, on lit :

ΑΙΔΕΙΣ[3] ΑΘΗΝΑΙ ΘΗΣΕΩΣ Η ΠΡΙΝΠΟΛΙΣ

« C'est ici Athènes, l'ancienne ville de Thésée. »

Du côté opposé est cette inscription :

ΑΙΔΕΙΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΚΑΙ ΟΥΚΙ[4] ΘΗΣΕΩΣ ΠΟΛΙΣ

« C'est ici la ville d'Adrien, et non plus celle de Thésée[5]. »

Cet arc séparait en effet l'ancienne ville de la nouvelle, qui, construite en grande partie par Adrien, avait reçu le nom d'*Hadrianopolis*. Pausanias ne parle pas de ce monument, mais Leake remarque qu'il y a

1. « Il paraîtrait, d'après les traces de peinture qui restent sur le haut des murailles, qu'on avait érigé une église contre. Ce monument est enterré. »

CHANDLER. *Voyages en Grèce*. T. II, p. 447.

2. STUART. *Antiquités d'Athènes*. T. III, p. 57.

3. ΑΙΔΕΙΣ, contraction de αἱ δέ εἰσί, *celles-ci sont*... On sait que le nom d'Athènes, ΑΘΗΝΑΙ, est pluriel en grec. Chacune des inscriptions est censée faire suite à l'autre; c'est ce qui motive l'adverbe conjonctif δέ, *mais*. « *C'est ici la ville de Thésée,* » dit une inscription, « *mais c'est ici celle d'Adrien,* » dit l'autre, et *vice versa*.

4. Stuart écrit à tort ΚΟΥΚΙ, au lieu de ΚΑΙ ΟΥΚΙ.

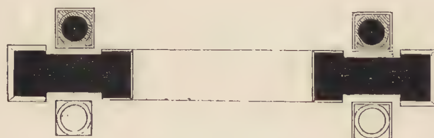
5. Il est évident que cette inscription fut faite à l'imitation de celle qui, suivant Plutarque, avait été gravée sur la colonne élevée par Thésée sur l'isthme de Corinthe. On y lisait d'un côté :

« Ce n'est pas ici le Péloponèse, mais l'Ionie. »

Et de l'autre :

« C'est ici le Péloponèse, non l'Ionie. »

évidemment une lacune dans la partie du texte qui précède la description du temple de Jupiter Olympien, et que cette lacune occupe justement la place qu'eût remplie la mention de l'arc d'Adrien.



Plan de l'Arc d'Adrien.

Le monument n'avait qu'une seule ouverture accompagnée de deux colonnes faisant saillie en avant de chaque massif entre les piédroits portant l'archivolte et les pilastres d'angle. Ces colonnes ont disparu depuis longtemps, mais leur ancienne existence est révélée par des architraves saillant de chaque côté, et sous lesquelles on voit encore le trou qui recevait le pivot central de la colonne. Au côté nord-ouest, sont en outre les restes des piédestaux sur lesquels reposaient ces colonnes. Ces piédestaux, dont le dé a 0m,95 de largeur à toutes ses faces, sont contre l'usage entièrement isolés du monument. Il ne reste plus rien de ceux qui durent exister également au sud-est, et de ce côté les architraves saillantes sont aussi moins bien conservées.

La profondeur du monument n'est que de 1m,39; sa largeur est de 13m,50, dont 6m,10 pour l'ouverture de l'arc; sa hauteur totale est de 16m,80. Les pilastres d'angle, larges de 0m,88, n'ont qu'une simple base; ils ne sont point cannelés, et leurs chapiteaux, qui continuent en forme de corniche aux petites faces, sont des espèces de chapiteaux composites.

Les piédroits de l'arc ont seulement 0m,67 de largeur, et leurs chapiteaux sont également composites; mais sous l'arcade, où ils forment imposte, leurs acanthes et leurs volutes sont remplacées par des rinceaux très-élégants surmontant une ligne d'oves. L'archivolte très-simple n'a que des moulures sans aucun autre ornement.

L'attique qui surmonte cet ordre inférieur était beaucoup plus élégant; il se composait de trois ouvertures carrées, l'une au milieu, flanquée de deux colonnes corinthiennes cannelées portant un fronton, les deux autres accompagnées de pilastres corinthiens non cannelés, en avant

desquels Stuart suppose, à tort selon nous, que durent exister des colonnes semblables à celles du milieu.

La baie centrale avait été fermée, sans doute à l'époque de la construction de l'église, par de minces tables de marbre du mont Hymette dont trois petites sont restées debout dans le bas, tandis qu'une quatrième occupe encore la partie supérieure de l'ouverture dans toute sa largeur. Les deux autres baies avaient été remplies par des murs de maçonnerie grossière de briques et de moellons, dont une partie est demeurée dans l'une d'elles.



Arc d'Adrien.

VII.



TYP. J. CLAYE.

MONUMENT CHORAGIQUE DE LYSICRATE.

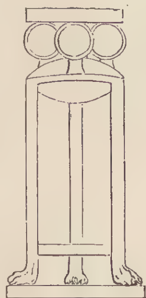


Théâtre de Bacchus.

CHAPITRE VII

MONUMENTS CHORAGIQUES.

THÉATRE DE BACCHUS.
PORTIQUE D'EUMÈNES. ODÉON. FONTAINE CALLIRHOÉ. TEMPLE SUR L'ILISSUS.
STADE. TOMBEAU D'HÉRODE ATTICUS.
TEMPLE DE DIANE AGROTERA.



Trépied du monument de Lysicrate.

DANS certaines occasions solennelles, et principalement aux grandes Dionysiaques [1], fêtes qui, sous la présidence du premier archonte, étaient célébrées à Athènes dans le mois d'élaphébolion (mars), des concours de chant qui ne manquaient pas d'une certaine analogie avec nos concours modernes d'orphéons avaient lieu dans l'Odéon ou dans le théâtre de Bacchus [2]; toutes les tribus de l'Attique étaient appelées à y prendre part en envoyant des chœurs d'hommes ou d'enfants. Chaque tribu choisissait

1. Διονύσια μεγάλα (Démosth. *Orat. in Sept.* Ulpien. *In Loc.*). On nommait aussi ces fêtes *Astiques*, Ἀστικὰ, ου τὰ κατ ἄστυ, les *Urbaines*, parce qu'on les célébrait dans la cité (Æsch. *In Ctesiph.*).

2. Il en était de même aux autres fêtes de Bacchus; ainsi, nous lisons dans Athénée : « Agathon

ordinairement, parmi ses membres les plus riches[1], un citoyen qui tenait à honneur de faire tous les frais nécessités par le concours et qui recevait le nom de *chorége*[2].

Cette charge, malgré les dépenses considérables qu'elle entraînait[3], n'en était pas moins généralement briguée avec ardeur; une victoire devenait pour le chorége une sorte de titre de noblesse dont il savait se prévaloir dans l'occasion[4].

remporta le prix à la *fête des pressoirs*, Λήναια, sous l'archonte Euphème (417 ans avant J.-C.). »

Deipnos. L. V.

« Si c'étaient des sauvages tels que ceux que Phérécrate a fait représenter aux fêtes des pressoirs... »

Platon. *Banquet.*

La comédie des *Sauvages* de Phérécrate fut jouée sous l'archontat d'Aristion (421 ans avant J.-C.), suivant Athénée. L. V.

1. Les Λειτουργοὶ; ils étaient au nombre de douze cents, fournis également par les dix tribus. Plusieurs autres charges leur étaient imposées, tant en paix qu'en temps de guerre. (Ulpien. *In Olynth.* 2, et *Aphob.* 1).

« Pour ce qui est des charges de chorége, de gymnasiarque et de triérarque, c'est l'usage que les riches soient choréges et que le peuple ait la jouissance des chœurs; que les riches soient gymnasiarques et triérarques, et que le peuple ait la jouissance des trirèmes et des gymnases. »

Xénophon. *Gouvernement des Athéniens.*

2. Χορηγός, de χορός, chœur, et ἄγω, je conduis.

Voy. Lysias, *de Muneribus,* et Plutarque, *de Prudentiâ Athen.*

« Mais Antisthène, dit Socrate, est passionné pour la gloire, qualité nécessaire à un général. Ne vois-tu pas que toutes les fois qu'il a été chorége, son chœur l'a emporté sur tous les autres? — Par Jupiter! s'écria Nicomachide, autre chose est d'être à la tête d'un chœur ou d'une armée. — Cependant, reprit Socrate, Antisthène, qui ne sait pas chanter, qui est incapable d'instruire des chœurs, a eu malgré cela le talent de choisir les meilleurs artistes. Si donc il sait trouver et choisir les meilleurs soldats, comme il a choisi les meilleurs choristes, il pourrait bien aussi remporter la palme guerrière. »

Xénophon. *Mém. sur Socrate.* L. III, c. 4.

3. Stuart cite ce curieux fragment de l'un des plaidoyers qui nous restent de Lysias : « Inscrit dans le catalogue des citoyens sous l'archonte Théopompe (411 ans avant J.-C.), et nommé chorége pour les tragédies, je tirai 30 mines de ma bourse (2,700 liv.). Trois mois après, pendant les Thargélies *, j'obtins le prix avec un chœur d'hommes faits, et il m'en coûta 2,000 drachmes (1,800 liv.); plus 800 drachmes (720 liv.) sous l'archonte Glaucippe (410 ans avant J.-C.), pendant les grandes Panathénées, pour ceux qui exécutèrent la danse pyrrhique; sous le même archonte, dans les fêtes de Bacchus, je fus encore chorége, et je remportai le prix avec un chœur d'hommes faits, dont les frais, avec la consécration du trépied, montèrent à 5,000 drachmes (4,500 liv.). »

4. « Quelle charge publique n'a-t-il pas exercée d'une manière distinguée? Quelle contribution n'a-t-il pas acquittée des premiers? Quel devoir a-t-il jamais manqué à remplir? Étant chorége, il fournit à la dépense d'un chœur de jeunes garçons, remporta le prix et dédia, comme un monument de sa libéralité, le trépied que vous voyez ici. »

Isée. *Pro hœred. Apollod.*

« Je fus chorége, triérarque; je fournis aux dépenses d'Athènes; jamais je ne manquai l'occasion d'une libéralité publique ou privée. »

Démosth. *Disc. sur la couronne.*

Thémistocle lui-même comptait parmi ses titres de gloire une victoire remportée comme chorége à l'occasion d'un concours tragique. « Il fit les frais d'vne tragœdie qui fust iouée publiquement, et en aiant gaigné le prix, estant desia l'honneur de vaincre en tels ieux fort enuié et chauldement pour-

* Fête en l'honneur d'Apollon, que l'on célébrait le 6 et le 7 du mois de thargélion (juillet).

Quelquefois, à défaut de chorége, c'était la tribu même, le δῆμος, qui en remplissait les fonctions. Le prix du concours était un trépied de bronze, le trépied choragique que décernaient les magistrats athéniens[1]. Le chorége de la tribu qui avait remporté la victoire érigeait ordinairement, pour en perpétuer le souvenir, un petit monument sur lequel était fixé le trépied[2]; une inscription faisait connaître les noms du chorége, de la tribu, du poëte ou du musicien, et du joueur de flûte qui avaient droit à une part du triomphe, enfin le nom de l'archonte qui avait présidé au concours. C'étaient ces monuments plus ou moins riches et de formes variées qui portaient le nom de choragiques[3]. On les élevait presque

suiui à Athènes, il fist peindre ceste sienne victoire en vn tableau qu'il dédia et fit atacher en vn temple avec une telle inscription : Themistocles Phrearien * en faisoit les frais; Phrynicus l'avoit composée; Adimanthus estoit préuot **. » PLUTARQUE. *Vie de Thémistocle.*

1. « Un trépied est le prix du vainqueur dans les fêtes de Bacchus. »

ATHÉNÉE. *Deipnos.* L. II.

Ces trépieds furent de tout temps la récompense le plus ordinairement destinée aux vainqueurs dans toute espèce de jeu; ainsi, dans ceux qui furent célébrés aux funérailles de Patrocle : « On apporta, dit Homère, pour être distribués aux vainqueurs, du fer brillant, des bassins, des *trépieds*, des chevaux, des mules, des bœufs au front robuste et des captives ornées de belles ceintures. »

Iliade. L. XXIII, v. 264 et suiv.

« Plus loin, des guerriers combattaient, à cheval et sur des chars, pour le prix de la course... Au bout de la lice paraissait un grand trépied d'or, fabriqué par Vulcain, qui devait être le prix de la victoire. » HÉSIODE. *Bouclier d'Hercule*, v. 305.

« J'allai à Chalcis paraître au concours de poésie publié par les ordres d'Amphidamas, qui avait proposé des prix considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je consacrai aux muses de l'Hélicon pour les remercier. »

HÉSIODE. *Les Travaux et les Jours*, v. 652.

Dans les fêtes offertes aux Troyens par Aceste :

Munera principio ante oculos circoque locantur
In medio : sacri tripodes, viridesque coronæ,
Et palmæ, pretium victoribus, armaque...

« D'abord on expose au milieu du cirque les prix réservés aux vainqueurs, les *trépieds* sacrés, les couronnes verdoyantes, les armes, etc. » VIRGILE. *Énéide.* L. V, v. 209.

2. « Andocides fut chorége de sa tribu dans les jeux dithyrambiques, et, ayant obtenu le prix, il fit la dédicace de son trépied dans un lieu élevé en face du Silène de Porus. »

PLUTARQUE. *Vie des dix orateurs.*

« Nos aïeux ont dédié dans le temple de Bacchus les trépieds obtenus par eux sur leurs concurrents comme choréges et comme vainqueurs. » ISÉE. *Pro hæred. Dicæog.*

Si l'on en croit Théophraste, quelques vainqueurs satisfaisaient à l'usage à meilleur marché : « Si un tel homme, dit-il, a remporté le prix de la tragédie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. »

C. XXII. *De l'Avarice.*

3. « Héliodore avait écrit un traité sur les trépieds choragiques d'Athènes. »

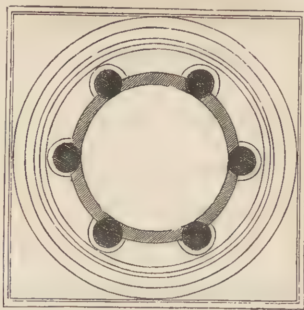
HARPOCRATION. *Lexicon.*

* De Phrear, bourg de l'Attique, voisin du Pirée, dans la tribu Léontide.

** Archonte, l'an 477 avant J.-C.

tous aux deux côtés d'une rue située au pied et à l'est de l'Acropole et qui en avait pris le nom de rue des Trépieds, Τρίποδες; elle partait du Prytanée et venait aboutir au théâtre de Bacchus [1].

Monument choragique de Lysicrate. C'est en effet sur l'espace autrefois occupé par cette rue que se trouve le plus complet et le plus charmant monument de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous. Près de l'emplacement d'une église aujourd'hui démolie, qui sous l'invocation de la *Panagia Candeli* avait, suivant M. Pittakis [2], succédé au temple d'Apollon et de Diane, sur un sol occupé naguère par le jardin d'un hospice de capucins français [3], s'élève un petit édifice [4] circulaire vulgairement appelé la *Lanterne de Démosthène* [5], mais dont le véritable nom



Plan du monument de Lysicrate.

est celui de monument choragique de Lysicrate. C'est une espèce de temple monoptère, haut de 6^{m},33 compris l'amortissement, et large de

1. « Les Trépieds sont une rue qui vient du Prytanée; on lui donne ce nom à cause de quelques petits temples sur lesquels sont des trépieds de bronze, et qui contiennent des statues d'un très-grand prix. » Pausanias. *Att.* C. XX.

Parmi ces statues était le Satyre de Praxitèle, connu chez les Grecs sous le nom de Περιβόητος, *le Célèbre* (Hesych. *Lex.* V. Ὀνήτωρ.).

Quelques-uns de ces monuments étaient en effet de petits temples consacrés à Bacchus qui présidait aux jeux de la scène; mais nous verrons qu'il est impossible de reconnaître un temple dans le monument de Lysicrate, non plus que dans certains autres monuments choragiques.

2. *L'Ancienne Athènes.*

3. Quoique le couvent n'existe plus, le terrain qu'il occupait et, par suite, le monument de Lysicrate sont encore la propriété de la France. Buchon. *La Grèce continentale et la Morée.*

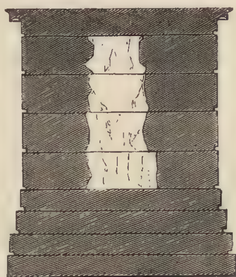
4. Voy. planche VII.

5. Τὸ φάναριον τοῦ Δημοσθένους.

L'origine de cette absurde dénomination est dans la croyance que c'était dans ce réduit que Démosthène se retirait pour étudier. Nous verrons qu'il n'y avait ni porte ni espace qui rendissent cette supposition possible. Nous n'accepterons pas davantage l'hypothèse de Spon : « L'ornement qui

2^{m},80 de diamètre hors œuvre; il est formé de six colonnes portant un entablement et une calotte, un *tholus*, surmonté d'un élégant fleuron.

L'édicule, tout entier de marbre pentélique, repose sur un soubassement carré à moitié enterré, composé de trois degrés, hauts chacun de 0^{m},33, légèrement en retraite les uns au-dessus des autres et formés de pierres



Coupe du piédestal.

du Pirée. Les joints du piédestal sont accusés par un léger refend; sa corniche de marbre de l'Hymette, haute de 0^{m},32, est des plus simples. On a voulu fouiller ce soubassement et on y est entré par une ouverture pratiquée violemment sur l'une des faces; on n'y a trouvé qu'une cavité irrégulière, haute de 2^{m},30, large de 0^{m},70 à 0^{m},90, et qui évidemment n'avait été réservée que pour économiser les matériaux. Sur l'architrave du monument on lit cette inscription :

ΛΥΣΙΚΡΑΤΗΣ ΛΥΣΙΘΕΙΔΟΥ ΚΙΚΥΝΕΥΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ
ΑΚΑΜΑΝΤΙΣ ΠΑΙΔΩΝ ΕΝΙΚΑ ΘΕΩΝ ΗΥΛΕΙ
ΛΥΣΙΑΔΗΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕ ΕΥΑΙΝΕΤΟΣ ΗΡΧΕ

« Lysicrate de Cicyne, fils de Lysithides, était chorége.
La tribu Acamantide avait remporté le prix du chœur d'enfants.
Théon avait joué de la flûte [1]; Lysiade, Athénien, avait composé la musique [2];
Évænète était archonte. »

L'archontat d'Évænète remonte à la seconde année de la 3e olympiade (355 avant Jésus-Christ), époque du passage d'Alexandre en Asie.

est au-dessus, dit-il, est comme une lampe à trois becs, ce qui lui a peut-être fait donner le nom de lanterne, quoique, apparemment, cela n'ait été mis que pour l'embellissement. » (T. II, p. 172.) On a parlé aussi quelquefois de *Lanterne de Diogène*, mais alors ce n'est plus qu'une simple allusion à la forme du monument et non pas une appellation prétendant pouvoir être justifiée.

1. Le musicien qui accompagnait les chœurs avec la double flûte était nommé *choraules* ou *choraula*, χοραύλης, tandis que celui qui jouait seul de la flûte, le *soliste*, comme on dirait chez les modernes, se nommait *aulœdus*, αὐλῳδός.

2. Nous savons que, dans les inscriptions choragiques, on traduit ordinairement le mot ἐδιδάσκε

Nous sommes donc fixés sur la date de l'édifice qui nous occupe, et nous trouvons en lui le plus ancien exemple que nous possédions d'un monument d'ordre corinthien [1]. La base est absolument ionique. Le chapiteau, haut de $0^{m},495$, est du reste bien différent de celui qui se trouve aux monuments corinthiens d'époque plus récente. Les six colonnes, auxquelles



Chapiteau.

deux gradins circulaires formés d'autant d'assises monolithes servent de stylobate, ont leurs fûts également d'un seul morceau de marbre; elles ont $3^{m},55$ de hauteur, compris la base et le chapiteau, et leur diamètre est de $0^{m},33$. Les cannelures descendent très-bas sur le fût et elles se terminent dans la partie supérieure par une espèce de feuille d'eau dont on chercherait vainement un autre exemple dans l'antiquité. Entre les cannelures et le chapiteau est une bande en creux qui paraît avoir dû contenir un ornement, sans doute de bronze doré, formant collier. Les colonnes sont presque à moitié engagées dans un mur circulaire formé d'autant de panneaux de marbre épais de $0^{m},17$ dont elles cachent le point de jonction.

De ces panneaux, un seul, celui qui regarde le nord, est intact; celui qui lui est diamétralement opposé est complet, mais fendu; à deux autres

par *fut le poëte,* et que, par extension, on disait διδάσκειν δρᾶμα, *faire jouer une pièce,* parce que l'auteur montrait aux acteurs comment ils devaient jouer (ALEXANDRE. *Dict. grec*), le véritable sens du verbe διδάσκω étant *apprendre, enseigner.* Puisqu'il s'agit ici de musique, il nous semblerait assez juste que sur l'inscription choragique, à côté du joueur de flûte qui accompagnait les chanteurs et leur donnait le ton, on eût fait figurer le compositeur, le *maestro,* qui les avait instruits et dirigés, plutôt que l'auteur des paroles qui, en réalité, avait peu contribué à la victoire. Nous trouvons une preuve à l'appui de notre opinion dans une autre inscription choragique que nous aurons bientôt occasion de citer. Du reste, Chandler (T. II, p. 425) paraît s'en rapprocher également lorsqu'il traduit ἐδιδάσκε par *fut l'instituteur.*

1. Voy. p. 209, note 4.

il manque quelques parties, et les deux derniers sont remplacés par des murs modernes en maçonnerie. En haut de chaque panneau, entre les chapiteaux, étaient sculptés en bas-relief deux trépieds en forme d'autels portatifs [1].

L'intérieur du monument, n'étant pas destiné à être vu, n'a jamais été *ravalé*, les chapiteaux n'y sont que massés, et les colonnes, ayant toujours été engagées, ne sont point cannelées en dedans. Le réduit circulaire que contient l'édicule n'avait d'ailleurs que 1m,84 de diamètre, et aucune entrée n'avait été ménagée [2]. Si on y a pénétré autrefois, ce n'a été qu'en brisant un des panneaux dans l'espoir d'y découvrir un trésor [3].

La partie supérieure du monument accuse dans son auteur plus de goût que de science, plus de tendance à la richesse, à l'élégance, que de respect pour les règles de l'art; aussi a-t-on pensé, et selon nous avec raison, que cet édicule est l'œuvre d'un sculpteur plutôt que d'un architecte. M. Pittakis ayant trouvé dans le voisinage un fragment de marbre portant les mots ΠΡΑΞΙΤΕΛΗΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ, « Praxitèle a fait, » croit pouvoir en conclure que cet illustre sculpteur fut l'auteur ou l'un des auteurs du monument de Lysicrate; mais cette conjecture aurait besoin d'être appuyée sur des preuves plus solides et plus concluantes. M. Pittakis n'a point indiqué à quelle partie du monument eût dû appartenir l'inscription, qui d'ailleurs a pu tout aussi bien faire partie de quelque autre œuvre de Praxitèle, telle par exemple que le Satyre qui se trouvait justement dans la rue des Trépieds [4].

L'architrave et la frise du monument de Lysicrate étaient d'un seul morceau de marbre évidé en forme de couronne, haut de 6m,58, sur

1. Voy. la lettre en tête du chapitre.

2. L'inspection du monument ne permet pas d'admettre un seul instant, avec Leroy, que deux entre-colonnements opposés n'aient point été fermés dans le principe.

3. En examinant le monument, on ne peut comprendre que Leake se soit obstiné à y reconnaître un temple et à soutenir énergiquement cette opinion dans sa *Topographie d'Athènes*.

4. « On voit dans la rue des Trépieds le Satyre que Praxitèle regardait comme un de ses meilleurs ouvrages. Phryné, dont il était l'amant, lui ayant un jour demandé la plus belle de ses statues, il consentit, dit-on, à la lui donner, mais il ne voulut pas la désigner. Alors Phryné aposta un de ses esclaves qui vint en courant dire que le feu, ayant pris à la maison de Praxitèle, avait consumé la plus grande partie de ses ouvrages, que cependant tout n'avait pas péri. Praxitèle se précipita aussitôt à la porte en criant que tout le fruit de ses travaux était perdu, si la flamme n'avait pas épargné son Amour et son Satyre. Phryné le rassura en lui disant qu'il n'y avait rien de brûlé; mais que, grâce à cette ruse, elle venait d'apprendre de lui-même ce qu'il avait fait de mieux; et elle choisit la statue de l'Amour. » PAUSANIAS. *Att.* C. XX.

environ 7^{m},50 de circonférence. Nous avons dit que l'inscription était gravée sur l'architrave. Sur la frise, haute de 0^{m},35, règne un charmant bas-relief, malheureusement fort mutilé, dans lequel on s'accorde aujourd'hui à reconnaître un des traits de l'histoire de Bacchus, qui trouvait tout naturellement sa place sur le monument d'une victoire remportée aux fêtes de ce Dieu [1]. Peut-être même le sujet du bas-relief était-il celui du



Fragment de la frise.

poëme chanté par le chœur victorieux [2]. Les figures au nombre de trente représentent la punition des pirates tyrrhéniens; les uns sont changés en dauphins par Bacchus [3], les autres sont tués par ses suivants à coup de thyrses ou de flambeaux.

1. Francis Vernon avait cru voir dans ces bas-reliefs les travaux d'Hercule; aussi, dans une lettre écrite de Smyrne le 10 janvier 1676 au rédacteur des *Transactions philosophiques*, fait-il du monument de Lysicrate un temple dédié à cette divinité. Cette opinion fut adoptée encore cent ans plus tard par Leroy, dans ses *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce.*

2. Cette frise est gravée tout entière dans les *Monuments de la Grèce* de Legrand et les *Antiquités d'Athènes* de Stuart et Revett.

3. Les fables de Lucien et d'Ovide ne sont d'accord que sur un point, la métamorphose des pirates en dauphins; mais, suivant le premier, ce châtiment leur fut infligé après un combat naval; suivant le second, après une trahison tentée contre Bacchus enfant. Dans l'un et l'autre cas, la scène se passe sur mer; mais il paraît qu'il existait encore une troisième tradition, car, au monument de Lysicrate, la métamorphose a lieu sur le rivage d'où les pirates se précipitent dans leur nouvel élément.

« Le Dauphin : Ne soyez pas surpris, Neptune, que les dauphins soient bons envers les hommes, puisque nous-mêmes nous sommes des hommes changés en poissons.

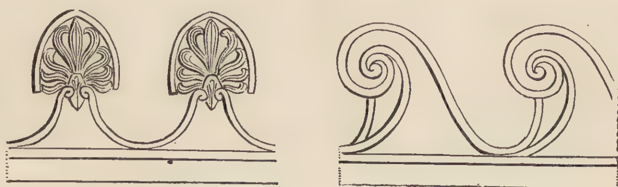
« Neptune : Aussi ne suis-je pas content de Bacchus, qui, après vous avoir vaincus dans un combat naval, vous a métamorphosés de la sorte, lorsqu'il eût suffi de vous avoir soumis comme il en avait soumis d'autres. » Lucien. 8e *Dial. Marin.*

« . . . . . *Primusque Medon nigrescere pinnis*
Corpore depresso et spinæ curvamina flecti
Incipit; huic Lycabas : in quæ miracula, dixit,
Verteris? Et lati rictus et panda loquenti
Naris erat, squamamque cutis durata trahebat.
At Libys obstantes dum vult obvertere remos
In spatium resilire manus breve vidit; et illas
Jam non esse manus, jam pinnas posse vocari.

« Médon, le premier, sent naître de sombres nageoires sur ses membres courbés, et son dos s'arrondit en arc. Quelle étrange métamorphose! s'écrie Lycabas, et sa bouche s'élargit en parlant, ses narines s'étendent, et sa peau durcie se couvre d'écailles. Lybis veut retourner la rame qui résiste; mais il voit ses mains se rétrécir; déjà elles ont perdu leur orme première, déjà ce ne sont plus que des nageoires. »

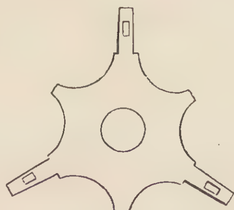
Ovide. *Métam.* L. III, v. 671 et suiv.

La corniche, ornée de denticules, est formée de trois blocs de marbre unis ensemble et maintenus par la calotte, qui est également de marbre, mais d'un seul morceau, comprenant même la partie inférieure du fleuron qui servait d'amortissement. Cette couverture était sculptée avec le plus grand soin et revêtue de feuilles de laurier disposées en écailles. Au bord règne comme une double couronne formée extérieurement de palmettes et intérieurement de l'ornement courant que l'on nomme *postes*.



Palmettes et postes

Enfin, le tout est surmonté d'un grand et riche fleuron haut de 1m,28, dont la face supérieure, de forme triangulaire, avait reçu le trépied, prix de la victoire. On y voit encore les trous de scellement



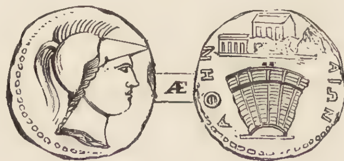
Plan du fleuron.

des trois pieds aux extrémités du triangle, et au milieu une cavité plus grande ayant reçu une tige centrale qui fixait plus solidement le trépied.

La hauteur totale du monument, compris le soubassement et l'amortissement, est de 10m,45, hauteur qui, au premier coup d'œil, semble un peu disproportionnée avec la faiblesse de son diamètre; mais, malgré ce léger défaut, le monument de Lysicrate n'en est pas moins une des plus charmantes productions de l'art grec. Tel il avait paru à M. de Choiseul-Gouffier, qui, lors de son ambassade à Constantinople, l'avait fait dessiner et mouler par M. Fauvel, alors consul de France à Athènes.

En 1801, MM. Trabuchi frères exécutèrent, à l'aide de ces matériaux, une copie en terre cuite de la grandeur de l'original, ayant seulement transformé le monument en un véritable temple monoptère, par la suppression des plaques qui ferment les entre-colonnements. Cette copie, exposée dans la cour du Louvre, valut à ses auteurs une médaille d'argent, et Napoléon Ier fit construire, sur le point le plus élevé du parc de Saint-Cloud, sous la direction des architectes Legrand et Molinos, une tour carrée où elle fut placée et se trouve encore aujourd'hui, portant, comme à Athènes, le nom de *lanterne de Démosthène* [1].

Monument choragique de Thrasyllus. Dans le flanc méridional du rocher de l'Acropole, taillé verticalement en cet endroit, au-dessous du mur de Cimon, et au sommet des gradins du théâtre de Bacchus [2], s'ouvre une grotte [3], depuis longtemps convertie en une chapelle sous l'invocation de *Notre-Dame de la Caverne* [4]. Dans l'antiquité, un chorége vainqueur avait fait de cette grotte un sanctuaire consacré à Bacchus et destiné à éterniser le souvenir de sa victoire choragique. Nous trouvons ce monument indiqué sur une médaille d'époque romaine qui représente le théâtre de Bacchus et l'Acropole qui le surmonte.



A 1m,60 en avant de la grotte, on avait élevé le frontispice de marbre

1. Un moulage plus exact du monument de Lysicrate se voit maintenant à l'École des Beaux-Arts de Paris.

2. Voy. la vignette en tête du chapitre et plan de l'Acropole A'.

Leroy, n'ayant pas reconnu la présence du théâtre de Bacchus, fait cependant la singulière supposition qu'en avant du monument de Thrasyllus « il devait y avoir un espace destiné aux combats d'athlètes. » N'ayant pas compris l'inscription, il pense qu'elle rappelle une victoire remportée dans ce genre de combat.

3. Les auteurs de l'*Expédition scientifique de Morée* prennent cette grotte pour celle d'Aglaure, et les deux colonnes qui la surmontent pour des monuments du Bas-Empire. Il faut dire, pour leur justification, qu'ils n'ont pu en approcher, non plus que de l'Acropole encore au pouvoir des Turcs.

4. Πανάγια Σπήλιοτισσα de σπήλαιον, caverne.

pentélique, et sur l'architrave aujourd'hui brisée et gisant sur le sol on avait gravé cette inscription :

ΘΡΑΣΥΛΛΟΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΧΟΡΗΓΩΝ ΝΙΚΗΣΑΣ ΑΝΔΡΑΣΙΝ ΙΠΠΟΘΟΟΝΤΙΔΙ ΦΥΛΕΙ
ΕΥΙΟΣ ΧΑΛΚΙΔΕΥΣ ΗΥΛΕΙ ΝΕΑΙΧΜΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΚΑΡΧΙΔΑΜΟΣ ΣΟΤΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕΝ

« Thrasyllus, fils de Thrasyllus de Décéleia [1], a dédié (*ce monument*),
ayant vaincu en qualité de chorége avec les hommes de la tribu Hippothoontide.
Évius de Chalcis jouait de la flûte; Néæchmus était archonte;
Carchidamus, fils de Sotis, avait composé la musique. »

L'archontat de Néæchmus répond à la première année de la 115e olympiade (320 avant Jésus-Christ). Cette date est donc celle que nous devons assigner au monument dont nous voyons aujourd'hui les faibles restes. Le frontispice, élevé de 8^m,40, large de 7^m,70, reposait sur



Monument de Thrasyllus restauré d'après Stuart.

deux degrés de marbre, hauts de 0^m,31. Deux pilastres, larges de 0^m,70 aux extrémités, et un troisième au milieu, large seulement de 0^m,52 [2], portaient un entablement composé de l'architrave, où se lisait l'inscription, d'une frise ornée de onze couronnes de laurier et d'une corniche fort simple. Malgré l'absence de triglyphes et de mutules, le caractère général du monument était dorique.

1. Bourg de la tribu Hippothoontide.

2. « Entre les pilastres, dit Leroy, sont des marbres qui ont été mis après coup, et qui ne faisaient pas partie du monument. »

Il reste quelques fragments de ces marbres auprès du pilier central.

Au-dessus de la corniche régnait un attique qui, interrompu par trois degrés, formait aux extrémités de la façade des espèces de piédestaux qui, portant des trépieds de bronze, avaient reçu sur leur face deux autres inscriptions choragiques à une époque postérieure. A gauche on lisait celle-ci :

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ ΠΥΘΑΡΑΤΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣ ΘΡΑΣΥΚΛΗΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ
ΙΠΠΟΘΟΩΝΤΙΣ ΠΑΙΔΩΝ ΕΝΙΚΑ
ΘΕΩΝ ΘΗΒΑΙΟΣ ΗΥΛΕΙ
ΠΡΟΝΟΜΟΣ ΘΗΒΑΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕΝ

« Le peuple remplissait les fonctions de chorége; Pytharatus était archonte;
Thrasyclès, fils de Thrasyllus de Décéléia, était agonothète [1].
La tribu Hippothoontide vainquit dans le concours des enfants.
Théon le Thébain jouait de la flûte.
Pronomus le Thébain avait composé la musique [2]. »

L'archontat de Pytharatus date de la deuxième année de la 127e olympiade (271 avant Jésus-Christ). Cette inscription, brisée en deux morceaux et renversée, est couchée sur le sol, à gauche de l'entrée de la grotte. Nous avons vainement cherché quelques traces de celle qui se lisait sur le piédestal de droite, et que nous sommes forcé d'emprunter à Stuart, qui avait vu le monument en assez bon état, avant qu'en 1827 il eût été détruit par les boulets turcs.

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ ΠΥΘΑΡΑΤΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣ ΘΡΑΣΥΚΛΗΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ
ΠΑΝΔΙΟΝΙΣ ΑΝΔΡΩΝ ΕΝΙΚΑ
ΝΙΚΟΚΛΗΣ ΑΜΒΡΑΚΙΩΤΗΣ ΗΥΛΕΙ
ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΑΡΧΑΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕ

« Le peuple a rempli les fonctions de chorége; Pytharatus était archonte;
Thrasyclès, fils de Thrasyllus de Décéléia, était agonothète.
La tribu Pandionide vainquit dans le concours des hommes.
Nicoclès d'Ambracie joua de la flûte; Lysippe l'Arcadien avait composé la musique. »

1. Agonothète, ἀγωνοθέτης* (de ἀγών, *jeu*, *combat*, et τίθημι, *juger*, *diriger*), magistrat qui présidait au jeux et à l'observation de leurs règlements, et jugeait les concours. On lui donnait aussi le nom d'hellanodice, ἑλλανοδίκης (d'Ἕλλην, *Grec*, et δίκη, *jugement*), lorsqu'il s'agissait des jeux Olympiques communs à toute la Grèce.

« Lycinus : Est-ce que tu t'es assis quelquefois auprès des agonothètes ?

« Hermontimus : Oui; par Jupiter! dernièrement, aux jeux Olympiques, j'étais à la droite des hellanodices. » Lucien. *Hermotimus.*

2. Dans l'inscription choragique de Lysicrate (p. 271), nous avons déjà cru devoir traduire le

* Pollux. *Onom.* L. III, c. 30, § 1.

La présence de ces deux inscriptions, postérieures de cinquante et un ans à la première, ne doit nullement étonner, puisqu'elles consacrent le souvenir de victoires remportées sous la direction du fils même de Thrasyllus, qui avait érigé le monument.

Les degrés qui partageaient l'attique servaient de piédestal à une statue assise qui, dès 1676, avait perdu la tête et les bras[1]. Ces parties n'avaient jamais été sculptées dans le même bloc; elles avaient été ajoutées et fixées par des tenons, circonstance qui a dû contribuer à leur chute et à leur destruction. Cette figure était, suivant Stuart[2], une personnification de la tribu victorieuse; suivant Chandler[3], une Niobé; suivant Leake[4] et le catalogue du Musée Britannique, c'est un Bacchus, et cette



Monument de Thrasyllus au XVIIIe siècle, d'après Stuart.

mot ἐδιδάσκε par : *a composé la musique,* et non par : *fut le poëte.* Nous trouvons ici la preuve que, dans un concours de chœurs, c'était bien en effet au compositeur et non au poëte qu'on rapportait l'honneur de la victoire, et qu'en outre la musique n'était pas nécessairement nouvelle et composée pour la circonstance. Pronomus le Thébain était en effet un musicien non moins célèbre par son talent que par la longueur de sa barbe *, et qui était mort depuis plus de cent ans, quand la tribu Hippothoontide remporta le prix en exécutant sa musique.

1. Chandler. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 423.
2. *Antiquités d'Athènes.* T. II, pl. LII.
3. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 426.
4. *Topography of Athens.*

* « Agyrrhius n'a-t-il pas caché son sexe en prenant la barbe de Pronomus? »

Aristophane. *Les Harangueuses.* Acte I, sc. 2.

dernière supposition est justifiée par la peau de bête féroce qui fait partie des ajustements.

Pausanias ne fait pas mention d'une statue, mais bien d'un trépied qui avait surmonté le monument de Thrasyllus[1]; mais Leake affirme avoir reconnu sur les genoux de la statue mutilée les traces du trépied qu'elle aurait été destinée à soutenir. Cette figure, enlevée par lord Elgin, fut engloutie près de Cérigo[2] avec le navire qui la portait; mais elle a été repêchée avec plusieurs autres antiquités, et elle est aujourd'hui au Musée Britannique[3].

Nous avons dit que le frontispice élevé par Thrasyllus, en avant de la grotte, avait été détruit par les boulets turcs. Aujourd'hui, à peine en reste-t-il quelques débris mutilés qui jonchent le sol.



Monument de Thrasyllus, état actuel.

La grotte est profonde de près de 15 mètres. A gauche, en entrant, dans une fissure du rocher, on remarque deux belles couches horizontales de carbonate de chaux cristallisé produites par des infiltrations.

Quelques constructions grossières, quelques peintures byzantines presque effacées datent de l'époque de la conversion de la grotte en chapelle. A droite se trouve un sarcophage brisé de marbre blanc; mais comme il ne porte aucune espèce d'ornement, et que ce n'est, à proprement parler,

1. « Vers le sommet du théâtre et dans le rocher, au-dessus de la citadelle, est une grotte sur laquelle est un trépied où sont représentés Apollon et Diane tuant les enfants de Niobé. »

PAUSANIAS. *Att.* C. XXI.

2. *L'ancienne Cythère.*

3. *Elgin Saloon,* n° 111.

qu'une auge régulièrement taillée, il ne peut fournir sur sa date aucune donnée précise.

Le sol de la grotte n'a jamais été aplani, et il monte par degrés grossièrement taillés, suivant l'inclinaison du rocher, jusque vers le fond d'où, par un escalier en maçonnerie, on parvient à la partie supérieure du cul-de-four, où, devant une *Mort de la Vierge,* peinture moderne de style byzantin, brûle sans cesse une lampe soigneusement entretenue par la dévotion des fidèles.

Colonnes choragiques. Au-dessus de la grotte, près de la muraille de l'Acropole, sont restées debout deux colonnes d'une hauteur inégale[1], surmontées de chapiteaux triangulaires d'un travail peu soigné et d'un dessin médiocre, sur lesquels on peut encore voir des cavités où avaient été scellés des trépieds. Ce sont donc aussi des monuments choragiques. Sur la plinthe de l'un d'eux, Stuart put encore déchiffrer le mot ΣΤΡΑΤΟΝΕΙΚΟΣ, probablement nom de celui qui avait érigé la colonne.

Le rocher entaillé autour des colonnes semble indiquer qu'elles étaient entourées de quelques autres monuments analogues, probablement des cippes, des piédestaux portant des inscriptions et des trépieds.

Deux niches, l'une carrée, l'autre en cul-de-four, creusées dans le rocher à gauche de l'entrée de la grotte, ont pu contenir également quelque monument des victoires choragiques.

Odéon de Périclès. Quand Pausanias place la grotte que nous venons de décrire au sommet du théâtre de Bacchus[2], on ne peut s'expliquer l'erreur de Stuart, qui fait de ce dernier monument l'Odéon de Périclès, prenant par contre l'Odéon d'Atticus pour le théâtre de Bacchus. L'indication donnée par le voyageur grec suffisait seule pour détruire toute incertitude, quand même l'étendue de l'édifice n'eût pas défendu de le ranger dans la classe des odéons qui, plus petits que les théâtres, étaient toujours couverts.

« Dans le voisinage du temple de Bacchus, dit ailleurs Pausanias, est un édifice qui avait été bâti, dit-on, sur le modèle de la tente de

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.

2. Voy. le passage, p. 280, note 1.

Xerxès; il a été rebâti de nouveau, ayant été brûlé par Sylla[1] après la prise d'Athènes[2]. »

Pausanias n'indique point ici quel était cet édifice, et comme, dans les autres passages que nous avons cités, il parle de l'Odéon, on pourrait croire qu'il s'agit de deux monuments distincts; il n'en est rien cependant, et dans Plutarque nous trouvons la preuve que, dans l'un et l'autre cas, notre auteur n'a pu désigner qu'un seul et unique édifice, et que cet édifice est bien l'Odéon de Périclès[3].

Son toit, formé des mâts et des antennes des vaisseaux enlevés aux Perses, était soutenu par des colonnes de marbre[4]. Il ne reste plus vestige de toute cette magnificence, et le lieu même où s'élevait l'Odéon

1. Aristion (Athénion suiv. Athénée. L. V), sophiste athénien, ayant entraîné sa patrie dans l'alliance de Mithridate contre les Romains, s'y était fait nommer tyran, et avait défendu la ville contre Sylla qui, vainqueur, le fit mourir. Ce fut Aristion qui, forcé de se retirer dans la citadelle, livra aux flammes le toit de l'Odéon, dont la charpente eût fourni aux ennemis des matériaux pour construire des machines de guerre; la ruine du monument fut ensuite consommée par Sylla. La précaution prise par Aristion avait eu pour conséquence la destruction des beaux arbres de l'Académie et du Lycée que Sylla avait été obligé de faire couper pour avoir le bois qui lui manquait (Plutarque. *Vie de Sylla*). Le même historien fait d'Aristion un fort triste portrait : « L'âme d'Aristion, dit-il, était un composé de débauche et de cruauté; il avait rassemblé en sa personne tout ce qu'il y avait de pire et de plus infâme dans les vices et les passions de Mithridate; et la ville d'Athènes, qui avait échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, il la réduisait, comme un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. » L'Odéon fut reconstruit, comme l'a dit Pausanias, car en d'autres endroits il en parle à plusieurs reprises.

« Devant l'entrée de l'Odéon sont les statues des rois d'Égypte, tous connus sous le nom de Ptolémée, mais distingués par des surnoms, tels que *Philométor* pour l'un, *Philadelphe* pour un autre, etc. » Pausanias. *Att.* C. VIII.

« En entrant dans l'Odéon d'Athènes, vous trouvez plusieurs statues, et entre autres un Bacchus qui mérite d'être vu. » Id. *Att.* C. XIV.

2. Pausanias. *Att.* C. XX.

3. « Quant au théâtre ou auditoire de musique destiné à ouyr les ieux des musiciens, qui s'appelle Odéon, il est bien par dedans faict à plusieurs ordres de siéges et plusieurs rangs de colonnes, mais la couuerture est vn seul comble rond, qui se va tout à l'entour, courbant et couchant en soi-mesme, aboutissant en pointe; et dit-on qu'il fut faict sur le patron et la semblance du pauillon du roy Xerxès, et que Périclès en bailla le deuis et l'ordõnance : pourquoi Cratinus en vn autre passage de la comœdie des Thracienes s'en iouë et s'en moque de lui en disant :

Voici venir Périclès au surnom
De Jupiter à la teste d'oignon *,
Qui a dedans son large test compris
De l'Odéon la forme et le pourpris,
Depuis qu'il est eschappé au danger
D'aller banni en pays estranger.

Plutarque. *Vie de Périclès.*

4. « Il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique. »
Théophraste. *Caract.* C. III, *le Diseur de riens.*

* Σχινοκέφαλος, à cause de la forme de sa tête allongée comme la bulbe de la scylle marine.

est un problème sur lequel les savants n'ont pas encore pu s'accorder.

Nous savons par Vitruve que l'Odéon était situé à gauche du spectateur, lorsqu'il descendait du théâtre[1]; Leake[2] croit pouvoir en conclure que l'Odéon était auprès et à l'est du temple de Bacchus; mais d'un autre côté, Pausanias dit que près de l'Odéon était la fontaine *Enneacrunos*[3]. Cette fontaine, fort éloignée du site indiqué par Leake, est au contraire beaucoup plus voisine de l'hôpital militaire qui, suivant M. Rangabé[4] dont l'opinion nous semble ici préférable, aurait remplacé l'Odéon. Ce site, bien que plus au sud, n'en remplit pas moins la condition indiquée par Vitruve.

THÉATRE DE BACCHUS. Si l'Odéon de Périclès a entièrement disparu, le théâtre de Bacchus[5], qui avait été construit par l'architecte Philon, n'a pas laissé beaucoup plus de traces[6]; on peut cependant reconnaître encore sa forme sur le flanc méridional du rocher de l'Acropole, car, suivant l'usage, on avait profité, pour économiser les frais de construction, de l'inclinaison naturelle du sol[7]. Les gradins en partie taillés dans le roc sont détruits ou ont disparu sous la terre et les décombres amoncelés depuis des siècles, et, malgré quelques fouilles tentées en 1857, à peine quelques-uns sont-ils encore visibles dans la partie supérieure, près du mo-

1. « Il faut qu'il y ait au côté gauche du théâtre, en sortant, un Odéon pareil à celui que Périclès fit construire à Athènes avec des colonnes de pierre, et qu'il couvrit avec les mâts et les antennes des navires pris sur les Perses, mais cet édifice ayant été brûlé pendant la guerre de Mithridate, il fut ensuite rebâti par le roi Ariobarzane. » VITRUVE. L. V, c. 9.

Cette reconstruction de l'Odéon au Ier siècle avant J.-C., par Ariobarzane II Philopator, roi de Cappadoce, a été confirmée par une inscription découverte à Athènes en 1743.

2. *Topography of Athens.*

3. PAUSANIAS. *Att.* C. XIV.

4. *Antiquités helléniques.*

5. Plan de l'Acropole F'.

Le théâtre de Bacchus, θεάτρον Διονυσιακὸν, portait aussi le nom de théâtre Lenaïque, θεάτρον Ληνᾶικὸν, soit parce que Ληναῖος était un des surnoms de Bacchus, soit à cause du voisinage du temple appelé *Lenæon*, Λήναιον.

6. Voy. la vignette à la tête du chapitre.

Ce théâtre, ainsi que nous le dirons en parlant de l'Odéon, servait parfois, comme tous les édifices de ce genre, aux délibérations publiques. Nous lisons dans Pollux : « Autrefois, on s'assemblait dans le Pnyx, mais maintenant on se réunit dans le théâtre de Bacchus. » *Lexic.* L. VIII, 132.

7. On sait qu'il en est de même pour la plupart des théâtres antiques; il suffira de citer ceux d'Argos, dans le Péloponèse, et de Telmissus en Lycie; ceux de Pompéi et de Tusculum, en Italie; de Syracuse, de Catane et de Taormina, en Sicile; d'Orange et de Lillebonne, en France, et celui de Murviedro, l'antique Sagonte, en Espagne.

nument de Thrasyllus. La base du mur de la scène, composée de grandes assises de tuf usées et disjointes, existe encore en quelques endroits, principalement dans le voisinage du Lenæon, où s'en trouve une portion assez considérable, qui occupe le premier plan de notre dessin.

Il serait difficile de se faire une idée exacte de la grandeur de ce théâtre qui, suivant Platon, pouvait contenir 30,000 spectateurs[1]; toutefois, son diamètre paraît pouvoir être évalué à 160 mètres environ.

Athènes n'avait eu d'abord, comme toutes les autres villes grecques, qu'un théâtre de bois[2]. Ce théâtre s'écroula pendant qu'on jouait une pièce d'un ancien auteur nommé Pratinas[3]. Ce ne fut toutefois qu'après la défaite des Perses, et vers la fin de la 75e olympiade[4], que Thémistocle fit construire le premier théâtre de pierre qui ait existé en Grèce[5], celui-là même dont nous voyons aujourd'hui les débris. Suivant Chr. Wordsworth[6], il aurait été complété seulement en l'an 340 avant Jésus-Christ par l'orateur Lycurgue.

Portique d'Eumènes. Près du théâtre, Vitruve recommande d'élever des édifices couverts qui puissent servir d'abri aux spectateurs s'il survient de la pluie pendant la représentation. « Tels sont, dit-il, à Athènes le portique d'Eumènes et le temple de Bacchus[7]. »

Le portique d'Eumènes[8] existe encore en grande partie; s'étendant au pied de la pente méridionale de l'Acropole, il réunissait le théâtre

1. Dans le *Sympos.* 175, Socrate, parlant des succès dramatiques obtenus par Agathon dans ce théâtre, dit : « Votre gloire apparut au grand jour en présence de trente mille spectateurs. »

2. Ἰκριὰ, *plancher, estrade, échafaud.* Hésych. *Lex.*

3. « Pratinas, fils de Pyrrhonidès, Phliarien, poëte tragique, rival d'Eschyle et de Chorille, dans la 70e olympiade (500 à 497 avant J.-C.), écrivit d'abord des satires; et lors de la représentation de l'une de ses pièces, il arriva que les planches sur lesquelles étaient placés les spectateurs s'enfoncèrent; c'est depuis ce temps que les Athéniens ont érigé un théâtre de pierre. »

Suidas. *Lex.*

4. 480 à 477 avant J.-C.

5. Les colonies grecques avaient, sous ce rapport, devancé le mouvement de la métropole. A Ségeste, en Sicile, et dans l'île de Cysthène, aujourd'hui *Castello-Rosso,* on voit des théâtres qui remontent évidemment à une antiquité plus reculée, mais qui étaient bien loin de la grandeur et de la perfection de celui de Thémistocle, qui servit de type à tous ceux qu'élevèrent plus tard les Grecs et les Romains.

6. *Athens and Attica.*

7. Vitruve. L. V, c. 9.

8. Plan de l'Acropole E'.

Frontispice. Le portique s'y voit au-dessous de la tour de l'Acropole, un peu à gauche.

de Bacchus à l'Odéon d'Hérode ou de Régilla. Il se pourrait cependant qu'il eût été reconstruit au moins en partie à l'époque de l'érection de l'Odéon, car les deux édifices présentent dans leurs matériaux et leur appareil un rapport qu'il est impossible de méconnaître. Cette ressemblance n'a pas échappé à M. Pittakis, mais il suppose que l'Odéon a été bâti à l'imitation du portique[1].



Portique d'Eumènes.

Les arcades sont enterrées presque partout jusqu'à l'imposte ; leur diamètre est de 2^{m},65 ; ainsi que leurs piédroits, elles sont formées de gros blocs de pierre du Pirée, écrasés en partie par la pression des pesantes murailles crénelées dont on les a surchargés. Les arcs ont 1^{m},20 de profondeur, et entre eux et le mur qui formait le fond du portique le passage n'a que 1^{m},50 de largeur, ce qui ne répondait guère à la destination du monument.

Aujourd'hui les arcades sont interrompues, tantôt par un massif de maçonnerie, tantôt par une brèche, mais vingt-huit sont encore visibles. Les plus voisines de l'Odéon sont condamnées. C'est au-dessus de ce portique que se trouvait, sur le penchant de l'Acropole, le tombeau de Talus[2], que son oncle Dédale, jaloux de ses découvertes, précipita des murs de la citadelle, et qui passe pour l'inventeur de la scie, du tour, du compas, etc.[3]. Auprès était le temple d'Esculape[4], dominant l'Odéon de Régilla ; il a entièrement disparu.

1. L'*Antique Athènes*.

2. Pausanias. *Att.* C. XXI.

3. « Fils d'une sœur de Dédale, Talus, élevé chez son oncle, en avait reçu des leçons dès sa première enfance. Devenu plus habile que son maître, il inventa la roue du potier, et, ayant trouvé par hasard la mâchoire d'un serpent, il s'en servit pour scier un morceau de bois ; puis, imitant sur du fer les dents pointues du reptile, il fabriqua, d'après ce modèle, une scie et employa à travailler le bois ce nouvel outil, qui devint une des inventions les plus utiles en architecture. Talus fut également l'inventeur du tour, ainsi que d'un grand nombre d'autres instruments ; enfin, il s'acquit une si grande réputation que Dédale, devenu jaloux de son jeune élève, et prévoyant qu'il effacerait la gloire du maître, le tua en trahison. » Diodore de Sicile. L. IV, § 76.

Cf. Ovide. *Métam.* L. VIII, v. 242.

4. Pausanias. *Att.* C. XXI.

Odéon de Régilla. On sait que, chez les Grecs comme chez les Romains, on donnait le nom d'Odéon, ᾠδεῖον, *Odeum*[1], à un édifice couvert, destiné aux représentations musicales, aux répétitions et aux concours dramatiques, et probablement aussi aux spectacles d'hiver[2].

Pendant plusieurs siècles, l'Odéon d'Athènes avait été méconnu; un anonyme qui le vit en 1460 l'appela *palais de Léonidas et de Miltiade et école d'Aristote;* en 1575, Théodore Zygomalas, écrivant au professeur Martin Kraus, le nomme *école d'Aristote et de Miltiade;* en 1665, Simon Babin le prenait pour l'Aréopage; l'Anglais Bernhum venu à Athènes en 1675, peu de temps avant Spon, crut enfin y reconnaître un théâtre, mais il en fit le théâtre de Bacchus; Spon et Wheler, et après eux Fanelli, Stuart et Revett, Leroy et Legrand adoptèrent la même erreur. Chandler le premier nomma cet édifice théâtre d'Hérode Atticus, mais il se trompa en cela qu'il le crut bâti sur l'emplacement de l'Odéon de Périclès.

L'Odéon d'Athènes[3], situé au sud de l'Acropole, au-dessous du temple de la Victoire Aptère et des Propylées, avait été construit au milieu du second siècle de notre ère par Hérode Atticus[4], qui, lui donnant le nom de Régilla, avait ainsi consacré le souvenir d'une épouse chérie

1. De ᾠδή, contraction d'ἀοιδή, chant, de ᾄδω, chanter.

2. *Ne hieme voluptas impudica frigeret...*
« De peur que l'hiver les impudiques plaisirs fussent troublés par le froid. »
Tertullien. *Apol.* C. VI.

3. Plan de l'Acropole D'.

4. Tibère-Claude-Hérode Atticus, rhéteur grec, naquit à Marathon vers l'an 110 après J.-C., d'une riche et ancienne famille. Son père avait légué en mourant une mine (86 fr. 94 c.) à chaque citoyen d'Athènes, et n'en avait pas moins laissé à son fils une fortune considérable, que celui-ci accrut encore. Voici en quels termes Spon (T. II, p. 215) rend compte de l'origine de ces richesses :

« Atticus, père d'Hérode, vivait en particulier à Athènes dans une fortune très-médiocre; mais, ayant trouvé un grand trésor dans une maison qu'il possédait proche du théâtre, il devint tout d'un coup fort riche. Sa prudence ne le céda pas à son bonheur, car, appréhendant que cela ne vînt à être sceu et que, par l'obligation qu'on a de rendre les trésors qu'on a découverts aux souverains, il ne retombât dans sa première nécessité, il écrivit en ces termes à l'empereur Nerva : « Seigneur, j'ay « trouvé un trésor dans ma maison. Qu'ordonnes-tu que j'en fasse? » Le prince lui fit réponse en ces termes : « Use de ce que tu as trouvé. » Néanmoins, Atticus craignant encore qu'on ne lui fist quelque affaire, veu l'importance de la chose, écrivit une seconde fois à l'empereur et lui avoua que ce trésor surpassait beaucoup la condition d'un homme privé. Mais l'empereur lui répondit avec la même générosité : « Abuse même, si tu veux, du gain inopiné que tu as fait, car il est tien. » De cette manière, il devint très-puissant et épousa une femme fort riche. »

Loin de s'abandonner au plaisir, à l'oisiveté que lui permettait l'héritage paternel, Hérode Atticus étudia sous les principaux rhéteurs de son temps, Scopelianus, Favorinus, Secundus et Polémon; il fut lui-même précepteur de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Il avait écrit divers ouvrages qui ne

dont il déplorait la perte, et qui avait appartenu à l'une des premières familles de Rome[1].

Cet édifice, à l'époque des invasions des Barbares, devint une espèce de forteresse où les habitants se réfugièrent sous la protection de l'Acropole. Ce fut d'après un ordre de Valérien que, pour la première fois, on commença à le transformer en ouvrage de défense[2]. Depuis, plusieurs



Vue extérieure de l'Odéon.

générations n'avaient cessé de l'habiter, et des ruines entassées sur des ruines avaient à l'intérieur élevé le terrain à une hauteur de plus de

sont point parvenus jusqu'à nous; quelques fragments qui lui sont attribués ont pourtant été publiés à Leipsig en 1801.

Aulu-Gelle cite un grand nombre de mots et de dissertations qu'il dit avoir recueillis de la bouche même d'Hérode Atticus, qu'il qualifie toujours d'homme consulaire, *vir consularis*.

Archonte en 137, consul en 143, il se retira de la vie politique et employa ses immenses richesses à l'embellissement de la ville d'Athènes. Après avoir vécu sous les règnes de Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, il mourut en 180.

1. « L'Odéon de Patras est, sous tous les rapports, le plus beau qu'il y ait dans la Grèce, excepté celui d'Athènes qui est bien au-dessus pour la grandeur et la magnificence; c'est un Athénien nommé Hérode qui l'a fait ériger pour honorer la mémoire de sa femme que la mort lui avait enlevée. Je n'ai point parlé de cet Odéon dans ma description de l'Attique, parce qu'elle était terminée avant qu'Hérode eût commencé cet édifice. » PAUSANIAS. *Achaïe*. C. XX.

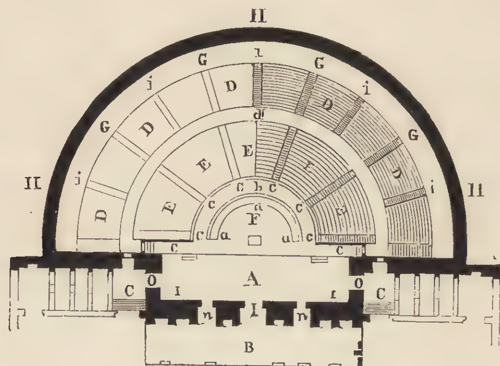
« Hérode offrit aux Athéniens le théâtre de Régilla, ayant un plafond de cèdre; ce monument était enrichi de nombreuses statues. » PHILOSTRATE. *Vie d'Hérode*.

« Hérode construisit, pour les Athéniens, un théâtre couvert, θέατρον ὑπωφόριον. » SUIDAS. *Lex*.

2. ZOSIME. L. I, c. 29. — ZONARAS. L. XII, c. 23.

13 mètres au-dessus du sol antique et jusqu'au niveau du second étage des arcades visibles à l'extérieur.

C'est un de ces arcs qui servit de passage au général Fabvier, lorsqu'en 1825 le célèbre philhellène pénétra dans l'Acropole, bloquée par les Turcs. L'Odéon était devenu une sorte d'ouvrage avancé dont ses arcs étaient les créneaux. Il y a peu d'années encore, les ruines de la



Plan de l'Odéon.

scène[1] CABC étaient seules visibles[2], et tout l'intérieur de l'édifice était encore caché sous des décombres dont la masse était évaluée à plus de 20,000 mètres cubes[3].

Le 21 janvier 1857, des travaux de déblayement ont été entrepris par ordre du roi Othon, et conduits activement sous l'intelligente direction de M. Pittakis, l'infatigable conservateur des antiquités d'Athènes, et déjà, en avril 1858, l'intérieur de l'Odéon avait reparu au jour presque dans son entier, ou au moins dans un état de conservation suffisant pour qu'on pût parfaitement se rendre compte et de sa disposition et de sa magnificence.

1. Le théâtre antique se composait de deux parties principales, dont les autres n'étaient que les subdivisions : la partie semi-circulaire, appelée le κοῖλον, le *creux* ou l'hémicycle réservé aux spectateurs, et la partie rectangulaire, σκηνή, la *scène*, destinée à la scène proprement dite et à ses dépendances.

2. En 1848, quelques fouilles y avaient été faites par les soins de M. Pittakis, aux frais de la Société archéologique d'Athènes.

3. Dans cette masse figurait pour environ mille mètres cubes une immense quantité de coquillages dont la présence est bien difficile à expliquer. On ne peut l'attribuer qu'à l'emploi qu'on en fit pour combler quelque vide.

« Dans la marche successive des travaux, dit M. Christopoulos[1], l'on a pu s'assurer d'une manière certaine, aussi bien par la différence des couches que par la découverte des monnaies appartenant à différentes époques, que cette masse de ruines et de terres est due à cinq différentes catastrophes arrivées sans doute à de longs intervalles, depuis les siècles les plus reculés de la période byzantine jusqu'aux temps de la domination turque. Mais la forme, la nature et la place de ces ruines témoignaient assez clairement de la misérable situation des générations qui y ont vécu et causaient à tout observateur un sentiment à la fois triste et consolant, en établissant un contraste frappant entre les jours heureux où nous vivons, et ces siècles de pleurs et de désespoir, heureusement bien éloignés de nous, où les hommes étaient forcés de se cacher dans les entrailles de la terre, et de changer les chefs-d'œuvre mêmes de l'antiquité en moyens de défense contre la férocité de leurs semblables. »

Le même rapport signale une grande quantité d'objets trouvés pendant le cours des travaux; outre de nombreuses inscriptions qui ont été publiées dans le *Journal archéologique* dirigé par M. Pittakis[2], les principaux sont de grandes jarres de terre cuite, des *dolia*, et d'autres vases de diverses époques; d'énormes chevilles de fer longues de $0^{m},30$, des anneaux oblongs de même métal, des masses de bois de cèdre calciné et plusieurs tuiles coloriées[3] et couvertes d'ornements analogues à ceux des briques de l'ancien Parthénon : tous ces objets doivent avoir fait partie de la toiture[4]; une énorme bombe encore pleine de poudre, probablement l'une de celles que Morosini et Kœnigsmark lancèrent contre l'Acropole; différentes sculptures, telles qu'une tête de femme peu remarquable par la beauté du travail, mais dont les cheveux sont dorés et les sourcils peints, et dont les yeux d'émail ou d'autre matière avaient été arrachés; une base portant quelques traces d'une longue tunique, *tunica talaris*, indiquant une statue de femme, peut-être celle

1. *Exposé succinct présenté au roi en octobre* 1857 par M. Christopoulos, ministre de l'instruction publique, sur l'état des fouilles faites jusqu'à ce jour dans l'intérieur de l'Odéon.

2. Ἐφημερίς Ἀρχαιολογική.

3. Plusieurs de ces tuiles portent ce monogramme qui paraît se composer des lettres ΘΗ et Ρ, probablement initiales du mot Θέατρον et des noms d'Hérode et de Régilla, à moins que l'H et le P ne soient seulement les deux premières lettres du nom d'Hérode.

4. On pense que ce toit fut incendié lors de la troisième invasion des Goths sous la conduite d'Alaric, en 402. (ZOSIME. L. V, c. 5.)

que surmontait la tête aux cheveux dorés, trouvée non loin de là; une statue sans tête, renversée, ayant à ses pieds une cassette taillée dans le même bloc avec sa serrure, ses charnières et la corde croisée qui paraissait l'attacher; un assez grand nombre de cippes funéraires qui, apportés du cimetière, du πολυάνδριον, avaient servi de matériaux aux maisonnettes construites dans l'enceinte de l'Odéon; des fragments d'architecture, colonnes, chapiteaux, corniches, etc., dont plusieurs étaient tombés de l'Acropole, etc. Enfin, vers la partie orientale du monument, on reconnut les restes d'une petite chapelle chrétienne, à des traces de peintures représentant des images de saints; on y trouva quelques débris d'une croix de bronze, un phylactère ou amulette portant l'image de la Vierge, une médaille de même métal avec une croix, deux monnaies de Constantin le Grand; enfin, un vase de terre que les ouvriers brisèrent croyant y trouver un trésor, et qui ne contenait que des ferrailles agglomérées par la rouille.

Les constructions de la scène avançaient de 22 mètres vers le sud en avant de ce qui subsiste encore, ainsi que l'indiquent plusieurs grandes pierres restées en place et qui durent appartenir au soubassement de la muraille qui formait la façade. On voit aussi quelques restes des autres constructions du *postscenium* B[1]. Aux extrémités, deux vomitoires CC servaient d'entrée aux spectateurs.

La construction de l'Odéon est en belles pierres de taille provenant des carrières du Pirée, mais plusieurs intervalles avaient été remplis par des murailles crénelées en blocage, lorsque le monument avait été transformé en ouvrage de défense.

A l'intérieur, l'hémicycle, le κοῖλον[2], la *cavea* DDDD, que nous appelons à tort l'amphithéâtre et qui, destiné au public, est nommé par Aristophane συνθεάτρια, et par Platon θεατροκρατία, s'appuyait sur la pente de l'Acropole comme au théâtre de Bacchus; il était garni de plusieurs rangs de gradins[3], séparés en plusieurs ordres ou étages,

1. Le *postscenium*, ou παρασκηνία, était composé du derrière et des côtés extérieurs de la scène proprement dite. Derrière lui étaient ordinairement des portiques, des jardins ou une place publique.

2. On donne aussi à l'ensemble des gradins le nom d'ἀνάβαθρον, mais dans un sens moins déterminé, moins spécial, ce mot s'appliquant également à toute réunion de degrés ou de constructions quelconques étagées en retraite les unes au-dessus des autres.

3. Ἑδώλια et parfois aussi ἀνάβαθμοι, βάθρα ou ἕδραι. Pollux. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

par des passages également semi-circulaires, appelés διάζωμα, *præcinctiones*, ceintures, nom que l'on donne aussi parfois abusivement aux étages de gradins, appelés plus régulièrement hémicycles, ἡμικύκλια, en grec, et *mœniana* en latin.

Le premier hémicycle E E E était composé de dix-huit gradins[1] de marbre gris de l'Hymette, qui ont été protégés par les décombres qui les recouvraient[2]; mais dans la partie supérieure de l'édifice, les marbres avaient disparu depuis longtemps, enlevés et mis en pièces pour faire de la chaux, ou employés à la construction des murs de l'Acropole au moyen âge et sous la domination turque.

M. Pittakis[3] évalue à 10,000 le nombre des spectateurs qui pouvaient prendre place sur les gradins de l'Odéon, mais Leake[4] croit que ce nombre ne pouvait pas dépasser 8,000. Le plus grand diamètre de l'édifice, suivant Leroy, est, hors œuvre, de 247 pieds ($80^{m},235$).

Dans les théâtres grecs, chaque classe de citoyens avait ses siéges distincts. Les premiers rangs étaient occupés par les agonothètes[5], par les généraux d'armée, par les magistrats et par les prêtres[6]; les citoyens aisés occupaient les rangs intermédiaires, et le commun du peuple, l'*ignobile vulgus*, était relégué aux places les plus élevées[7].

A l'Odéon d'Athènes, l'orchestre F était entouré d'une sorte de banc

1. Legrand ne donne en tout que vingt gradins à l'Odéon; mais, de son temps, cet édifice n'avait pas encore été fouillé.

2. L'état de conservation de ces gradins indique qu'ils ont servi peu de temps; les escaliers mêmes sont loin d'être usés comme les degrés des autres édifices antiques d'Athènes.

3. *L'Ancienne Athènes.*

4. *Topography of Athens.*

5. Nous sommes obligé de répéter ici un passage de Lucien que nous avons déjà cité en partie, mais où nous trouvons l'indication de la place occupée par les agonothètes.

« Lycinus : Est-ce que tu t'es assis quelquefois près des agonothètes? »

« Hermotimus : Oui; par Jupiter! dernièrement, aux jeux olympiques, j'étais à la droite des hellanodices. »

« Lycinus : Alors, tu as vu de près plus que personne. » Lucien. *Hermotimus.*

6. Pollux (L. IV, c. 19, § 1) donne à ces places privilégiées le nom de partie sénatoriale du théâtre, μέρος βουλευτικόν.

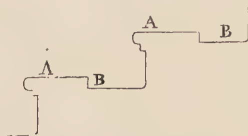
« Cléon : J'en jure par la préséance que m'a value l'affaire de Pylos. »

« Le charcutier : Ta préséance? Que j'aurai de joie de te voir déchoir de ta préséance pour passer aux dernières places du théâtre! » Aristoph. *Les Chevaliers.*

7. Dans les théâtres romains, les patriciens, les plébéiens, les femmes furent longtemps confondus sans aucune distinction; ce ne fut que par la loi Roscia, portée l'an de Rome 685 (68 avant J.-C.),

d'honneur *aaa*, dont le dossier était taillé dans le même bloc[1]. Derrière lui régnaient un passage *b* de 0m,60 de largeur et un degré de 0m,20 de hauteur et 0m,40 de largeur qui servait seulement de marchepied, ὑποπόδιον, *scabellum*, *suppedaneum*, aux spectateurs assis sur le premier rang des gradins qui ne commençaient que là.

Les gradins E E E, élevés de 0m,43, avaient 0m,75 de profondeur. Cette surface était divisée en deux parties A et B. La première, large de 0m,35, servait de siége; la seconde, plus basse de 0m,03 et large



Coupe des gradins.

de 0m,40, recevait les pieds du spectateur assis sur le gradin supérieur.

Les escaliers, κλίμακες, *itinera* ou *scalæ ccc*, qui conduisaient aux divers gradins, étaient au nombre de six, et deux de leurs marches étaient taillées dans chaque gradin.

Le premier hémicycle ou *mœnianum* se trouvait ainsi divisé par ces escaliers rayonnant autour de l'orchestre en cinq parties E, que leur forme avait fait appeler par les Grecs κερκίδες, navettes, et par les Romains *cunei*, coins.

Le gradin supérieur portait un petit dossier réservé dans le même bloc. La largeur de la précinction *d* qui surmonte le premier hémicycle est de 2m,20, et le mur de tuf, *balteus*, sur lequel repose le premier gradin du second hémicycle, gradin sur lequel personne ne devait prendre place, n'a pas moins de 1 mètre de hauteur[2]. Cette surélévation était nécessaire pour conserver à l'ensemble des gradins, malgré la largeur de la précinction, une inclinaison uniforme qui permît à tous

que fut commencée la réforme complétée plus tard par Auguste, réforme qui assigna une place spéciale à chaque classe de spectateurs. (Voy. *Pompeia*. 2e édit., p. 163.)

Cf. Valère Maxime. L. II, c. 4, p. 3.

1. Dans l'Odéon de Pompéi, au lieu d'un seul banc privilégié, il y avait autour de l'orchestre quatre gradins dont le dernier était également surmonté d'un dossier.

2. Nous avons constaté la même disposition au théâtre d'Argos, dans le Péloponèse.

de jouir également du spectacle. Sur une pierre dressée à cet étage, on lit cette inscription :

ΕΚΑΤΑΡΙΣΘΗ ΔΑΠΑΝΗΙ
ΒΑΣΙΛΙΚΗΙ 1857

« Déblayé aux frais du roi. »
1857.

On y voit également l'embouchure de plusieurs citernes creusées dans le roc sous les gradins.

Le second hémicycle D ayant nécessairement un développement beaucoup plus grand, cinq escaliers *i* avaient été ajoutés entre chacun de ceux qui partaient du gradin inférieur. Les escaliers étaient donc, au-dessus de la seconde précinction, au nombre de onze, divisant l'hémicycle en dix portions ou coins D.

Dans cette partie du monument, les gradins ont entièrement disparu, mais il est facile de reconnaître qu'on en devait compter neuf portés soit par le roc, soit par des substructions en blocage.

Enfin, le monument était couronné par une galerie G, fermée par un gros mur semi-circulaire H, de grand appareil, sur lequel, sans doute, reposait le toit, dont la charpente était de bois de cèdre [1].

Chez les Grecs, comme chez les modernes, les spectateurs étaient admis sur la présentation de billets qui indiquaient la place qu'ils devaient occuper, et qui portaient de plus le nom de la pièce que l'on représentait ou celui de son auteur. Ces billets étaient des espèces de jetons en os, en en terre cuite ou en bronze, que l'on nommait τέσσαρες, *tesseræ.* Deux des tessères trouvées à Pompéi représentent d'un côté une espèce d'édifice qui doit être un théâtre; on lit au revers sur l'une : XII ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΙΒ (XII, *d'Eschyle,* XII); sur l'autre : XI ΗΜΙΚΥΚΛΙΑ ΑΙ (XI, *hémicycle,* XI), le chiffre se trouvant ainsi répété sur chacune en caractères grecs et romains [2].



Tessères.

1. Κέδρου ξυνθεὶς τὴν ὀροφήν. PHILOSTRATE. *Vie d'Hérode.*
2. IB et IA représentent, en chiffres grecs, la valeur des chiffres romains XII et XI.

En Grèce, le spectacle était quelquefois gratuit[1], mais, le plus ordinairement, les spectateurs payaient leurs places[2], qu'ils pouvaient, comme chez les modernes, faire retenir d'avance[3]. Le prix ordinaire d'entrée au théâtre était d'une drachme (90 c.) ; plus tard, il fut réduit à deux oboles (30 c.)[4]. Périclès, pour se rendre populaire, ordonna qu'on tirerait de la caisse publique une certaine somme allouée à l'entrepreneur pour l'indemniser des places occupées gratuitement par les citoyens pauvres.

Les cinq ou six rangs inférieurs de l'hémicycle se trouvaient, comme le parterre chez les modernes, au-dessous du niveau du plancher de la scène, dont ils étaient séparés par l'orchestre, qui était la partie semi-circulaire comprise entre le κοῖλον ou *cavea* et la ligne du *proscenium* ou avant-scène. Selon Barthélemy[5], il n'était permis à personne de se tenir dans cet orchestre, *l'expérience ayant appris que s'il n'était pas absolument vide, les voix se faisaient moins entendre.* Ceci est évidemment une erreur qui a échappé à l'illustre antiquaire ; s'il est vrai qu'aucun spectateur ne prenait place dans l'orchestre, il ne s'ensuit pas que cette partie du théâtre restât *absolument vide.* L'étymologie même de son nom dément cette assertion. Le mot *orchestre*, ὀρχήστρα, vient du verbe ὀρχέομαι, danser ; il est donc positif que dans certains cas des danses étaient exécutées dans l'orchestre[6].

Au milieu de celui-ci était la *thymèle*[7], autel ou plate-forme

1. « Il ne va au spectacle avec ses enfants que lorsqu'il y a une représentation gratuite. »
Théophraste. C. XXX. *Du Gain sordide.*

2. « Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lorsque l'on paye pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle et lorsque l'entrepreneur néglige les places et les donne pour rien. » Théophraste. C. XI. *De l'Impudent.*

3. « Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour louer leurs places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche au spectacle et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. » Théophraste. C. IX. *De l'Effronterie causée par l'avarice.*

4. Démosth. *Olinth.* III.

5. *Voyage d'Anacharsis.* C. LXX.

6. La profession de danseur ne pouvait être exercée que par des citoyens libres et honorables, πολῖται ; si un étranger se joignait aux chœurs de danse, le chorége était puni d'une amende de 1,000 drachmes. L'étranger dénoncé pour ce fait par le chorége était condamné par l'archonte à 50 drachmes pour la première fois, et 1,000 drachmes pour une seconde contravention. Nul ne pouvait prendre part à la danse, quoique citoyen, s'il avait été noté d'infamie, ἀτιμία. (Démosthène. *In Mid.* — Plutarque. *Phocion.*)

7. Θυμέλη, de θύω, *sacrifier.* « Par extension, on a parfois employé ce mot pour l'*estrade* ou l'*orchestre destiné aux évolutions du chœur*, et même pour la *scène*, le *théâtre.* » Alexandre. *Dict. grec.*
« Un danseur dont l'embonpoint était excessif s'efforçait de faire de grands sauts ; de grâce ! s'écrièrent les spectateurs, épargne notre thymèle. » Lucien. *De la Danse.*

carrée [1] où l'on sacrifiait à Bacchus, au commencement du spectacle [2]. C'était le point central autour duquel était tracé l'hémicycle. Cet autel avait des degrés où se plaçait quelquefois le chœur du chant [3], qui pouvait descendre de la scène par deux petits escaliers *m m*, ménagés à cet effet dans le mur du *proscenium* [4]. Alors le coryphée montait sur la partie supérieure de la thymèle, qui était de niveau avec le plancher de la scène. Millin [5] pense que la thymèle pouvait servir aussi de tribune aux généraux, aux magistrats qui haranguaient le peuple assemblé dans le théâtre pour assister à des délibérations sur les intérêts de l'État [6]. Nous pouvons supposer également que les poëtes [7], les philosophes, les rhéteurs, les sophistes y prenaient place lorsqu'ils convoquaient le public pour juger leurs vers, leurs discussions ou leurs discours [8].

1. Βωμός, *autel*, ou βῆμα, *estrade, tribune*. POLLUX. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

2. La thymèle n'existait pas dans les théâtres romains, dont l'orchestre contenait des siéges pour les sénateurs, les magistrats, les vestales, etc.; aussi l'orchestre était-il plus élevé et plus rapproché du niveau de la scène.

3. « Anciennement, les mêmes acteurs chantaient et dansaient à la fois; mais, par la suite, on s'aperçut que, pour respirer, les danseurs interrompaient leur chant, et l'on crut qu'il valait mieux que d'autres chantassent pendant qu'on danserait. » LUCIEN. *De la Danse.*

Les chanteurs qui prenaient place sur la thymèle étaient appelés *thymelici*, θυμελικοί, pour les distinguer de ceux qui occupaient la scène et que l'on nommait *scenici*, σκηνικοί.

4. « La scène est réservée aux acteurs et l'orchestre au chœur. » POLLUX. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

« Décimus Labérius, chevalier romain, joua ses mimes; il reçut de César un présent de 500 sesterces et un anneau d'or; et, en sortant de la scène, il passa par l'orchestre pour aller s'asseoir dans les bancs des chevaliers. » SUÉTONE. *Vie de Jules César.*

5. *Dictionnaire des beaux-arts*, au mot ORCHESTRE.

6. On recevait les ambassadeurs étrangers au théâtre. En l'an de Rome 471, les Tarentins y reçurent les envoyés du sénat romain, *suivant l'usage des Grecs, ut est consuetudo Græciæ*, dit Valère Maxime (L. II, c. 2).

Parfois aussi les causes importantes étaient jugées par le peuple assemblé dans le théâtre. C'est là que furent condamnés Phocion et ses compagnons. « Encore fut la façon dont on les mena ignominieuse; car on les traîna dessus des chariots tout le long de la grande rue Céramique, iusques au théâtre, là où Clitus les tint tant que les magistrats eussent fait assembler le peuple, sans forclore (*exclure*) de ceste assemblée ni serf, ni estranger, ni homme noté d'infamie, ains laissant le théâtre ouvert à tous et à toutes de quelque condition qu'ils fussent. » PLUTARQUE. *Vie de Phocion.*

7. C'était sans doute du haut de la thymèle que le poëte Philémon avait commencé la lecture d'une comédie que la pluie interrompit et que la mort subite, qui le frappa pendant la nuit, ne lui permit pas d'achever le lendemain. (APULÉE. *Flor.* XVI.)

8. « Les sophistes annonçaient un discours comme aujourd'hui un musicien voyageur annonce un concert, et les peuples accouraient de toutes parts pour les entendre et leur payer généreusement le plaisir qu'ils procuraient. » BOISSONADE. *Biogr. Michaud.* Art. LUCIEN.

C'est en effet à ce métier, dont on retrouverait encore aujourd'hui quelque trace en Angleterre, que Lucien gagna une fortune considérable, en parcourant l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie et les Gaules.

« Anaxandride parut un jour à cheval au théâtre d'Athènes pour y réciter un dithyrambe et une partie de sa tragédie de *Thérée*. » ATHÉNÉE. *Deipnos.* L. IX.

L'orchestre F de l'Odéon d'Athènes était parfaitement semi-circulaire; il avait 18^{m},80 de diamètre. Son dallage est en carreaux de marbre noir d'Éleusis, de 0^{m},57 de large. Sous celui-ci s'étendait une vaste citerne.

Aux côtés du *proscenium* s'ouvraient deux grands vomitoires C C, qui, faisant coude, débouchaient par huit degrés parfaitement conservés aux deux extrémités de la façade méridionale du monument. Ils étaient dallés comme l'orchestre, et, à leur entrée dans celui-ci, étaient décorés de grands pilastres de marbre qui subsistent encore en partie.

La scène, σκηνὴ, construction rectangulaire, A B, qui faisait face au κοῖλον, à l'hémicycle, comprenait le *proscenium,* l'*hyposcenium,* la scène proprement dite, et le *postscenium.*

Le *proscenium,* προσκήνιον, A, ne correspondait que fort imparfaitement, malgré son nom, à ce que nous appelons aujourd'hui *avant-scène.* Au devant était une plate-forme avançant sur l'orchestre, le *pulpitum,* ὀκρίβας, *estrade,* ou λογεῖον, *endroit où l'on parle,* et qui serait chez les modernes l'espace compris entre le rideau et la rampe; c'était sur le *proscenium* et le *pulpitum* que se tenaient les acteurs. Le petit mur qui soutenait le plancher du *pulpitum,* du côté de l'orchestre, était revêtu de grandes dalles de marbre ornées d'élégantes moulures. Dans ce mur, aux extrémités de l'arc de l'orchestre, étaient les deux petits escaliers de quatre marches, *m m,* dont nous avons parlé [1].

L'*hyposcenium,* υποσκήνιον ou υποσκήνια, était le dessous du théâtre, qui, comme chez nous, restait vide pour les apparitions, les descentes sous terre, etc. On lui donnait aussi le nom de *bronteium,* βροντεῖον, parce que c'était là qu'étaient placés les vases d'airain remplis de pierres que l'on agitait pour imiter le bruit du tonnerre, βροντή. L'*hyposcenium* est encore parfaitement reconnaissable à l'Odéon d'Athènes.

Le haut de la scène, que nous appelons les frises, était nommé *episcenium,* ἐπισκήνιον, et servait, comme chez nous, aux changements de décorations, aux descentes de *gloires,* etc.

1. « On voit, écrivait Chandler en 1765, dans la muraille du *proscenium,* une petite niche ou cavité dont l'entrée est fort basse. Les derviches ont au-dessous un *teckeh,* ou lieu d'adoration, et une chambre dans laquelle tout Turc condamné à être étranglé trouve ordinairement une corde d'arc pour cet office. » *Voyage en Grèce.* T. II, p. 430.

La scène, σκήνη II, correspondait à notre toile de fond, avec cette différence que c'était une construction solide, embellie des plus riches ornements de l'architecture[1]. Sa largeur était ici de 34^{m},75. La distance qui la séparait du mur du *pulpitum* était de 8^{m},20, mais ses décorations en saillie réduisaient l'espace réservé aux acteurs à 5 mètres seulement.

La scène, comme à l'ordinaire, présentait trois portes au fond et une en retour à chaque bout. La porte du milieu *l*, plus grande que les autres, s'appelait la porte royale, πύλη βασιλική, *aula regia*, parce qu'elle était censée conduire au palais du *protagoniste*, du personnage principal chez lequel le drame se passait. Les deux portes plus petites *n n*, qui accompagnent celle-ci, étaient les ξενικαί πύλαι, les *hospitales*, ainsi nommées parce qu'elles servaient aux hôtes et aux étrangers. Celle de droite était réservée au second personnage ou *deuteragoniste*, et celle de gauche au menu peuple; souvent aussi cette dernière était censée conduire à la prison[2]. Entre ces portes étaient huit niches alternativement rondes et carrées[3], séparées par des pilastres et des demi-colonnes.

Enfin, les deux portes *o o*, percées dans les *versuræ*, murs en retour qui, aux extrémités de la scène, circonscrivaient l'espace réservé à l'action, étaient supposées conduire l'une au port ou à la ville, l'autre à la campagne[4]. Entre chacune de ces portes et le vomitoire voisin était une niche destinée également à recevoir une statue.

Les constructions B, qui s'étendaient derrière la scène, mais dont, ainsi que nous l'avons dit, il reste peu de traces, composaient le *postscenium*, παρασκηνία, lieu où les acteurs s'habillaient et où se préparait tout ce qui était nécessaire aux représentations; c'était aussi ce que les anciens nom-

1. « Dans le principe, la scène n'avait d'autre ornement que ces colonnes, ces bas-reliefs, ces statues qui étaient établis à demeure. Un artiste, nommé Agatharcus, conçut l'idée des décorations du temps d'Eschyle, et, dans un savant commentaire, il développa les principes qui avaient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective. Les anciens avaient aussi poussé assez loin l'art du machiniste. »

Pompeia. 2e édit., p. 171.

2. Pollux. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

3. Six têtes imitant le style égyptien, trouvées dans les fouilles de l'Odéon, ont pu appartenir aux statues qui ornaient ces niches. On sait que ces imitations avaient été mises à la mode par Adrien à son retour d'Égypte, témoin les nombreuses figures de ce genre trouvées à sa villa de Tivoli.

4. Pollux. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

maient χορήγιον, *choragium*, et que les modernes appellent le *magasin des accessoires* [1].

Ces constructions occupent un espace tellement étendu que nous sommes porté à croire qu'il pût s'y trouver une cour intérieure, comme celle qui existe au grand théâtre de Pompéi [2], entre le mur de la scène et le portique qui devait former la façade de l'Odéon.

Fontaine Callirhoé. En se dirigeant de ce monument vers le Stade Panathénaïque, et laissant à gauche le temple de Jupiter Olympien, on se trouve bientôt sur le bord de l'Ilissus, cette rivière qui n'a d'eau que lorsqu'elle en reçoit de quelque pluie abondante ou de la fonte des neiges du mont Hymette [3]. Un peu en amont d'un pont moderne, et au-dessous de deux rochers qui ne livrent à l'eau qu'un étroit passage, se trouve la



Fontaine Callirhoé.

fontaine Callirhoé [4], si souvent citée par les anciens auteurs. Son nom fut changé en celui d'*Enneacrunos* [5], lorsque Pisistrate, réunissant ses

1. L'ensemble des accessoires était aussi parfois désigné sous le même nom. Voy. Festus. *s. v.* — Plaut. *Capt. Prol.* 60.

Pour les détails des accessoires, voy. Pollux. *Onom.* L. IV, c. 19, § 1.

2. *Pompeia*, 2e édit., p. 181.

3.
Ubi per graciles lenis Ilissus,
Ut Mœander, super æquales
Labitur agros, piger, et steriles
Amne maligno radit arenas.

« Dans ces lieux, où, d'un cours égal et paisible, l'Ilissus, semblable au Méandre, promène ses eaux languissantes et mouille à peine un sable aride. » Sénèque. *Hippolyte.* V. 13-16.

4. Καλλίρροη, de καλός, beau, et ῥέω, couler; fontaine *au beau cours, aux belles eaux.*

5. Ἐννεάκρουνος, *à neuf bouches, à neuf tuyaux,* d'ἐννέα, *neuf,* et κρουνός, *tuyau, conduit.*

« Vous savez, Timon, qu'un peu de pain me suffit, que mon meilleur repas c'est du thym, du cresson, assaisonné d'un peu de sel, quand je veux me régaler, et que ma boisson est puisée à la fontaine aux neuf bouches. » Lucien. *Timon le Misanthrope.*

eaux, les fit jaillir par neuf tuyaux[1], et la décora d'une façade monumentale et de statues qui ont entièrement disparu. Six des bouches de la fontaine sont même recouvertes, et trois seulement sont encore visibles.

Temple sur l'Ilissus. Remontant la rive gauche de l'Ilissus, on laisse à droite le site d'un petit temple ionique, sans doute celui que Pausanias[2] dit avoir existé près de la fontaine Enneacrunos, et avoir été consacré à Triptolème. Ce temple avait été converti en une église sous l'invocation de *Notre-Dame-sur-le-Roc*, Παναγία εἰς τὴν πέτραν, mais l'église elle-même avait été abandonnée avant la fin du XVIIe siècle. Stuart a



Temple sur l'Ilissus.

donné de ce qui subsistait de son temps un dessin que nous reproduisons ici[3], afin de conserver le souvenir d'un édifice dont aujourd'hui toute trace a disparu.

1. « Près de l'Odéon (*celui de Périclès*) est la fontaine Enneacrunos, qui a été ainsi décorée par Pisistrate. » Pausanias. *Att.* C. XIV.

« Près de là est aussi la fontaine appelée Enneacrunos, ou des neuf tuyaux, d'après la manière dont elle avait été embellie par les tyrans (*les Pisistratides*); mais auparavant, lorsqu'on voyait toutes ses sources, elle se nommait Callirhoé. On se servait de ses eaux pour les usages les plus solennels; et c'est de l'antiquité que vient la coutume, encore en vigueur aujourd'hui, d'y puiser pour les cérémonies qui précèdent le mariage et d'autres usages religieux. » Thucydide. L. II, § 15.

2. *Att.* C. XIV.

3. Nous avons dû faire à ce dessin une correction et substituer un chapiteau ionique au chapiteau dorique que, par erreur, le graveur a donné à la colonne d'angle du temple. Ce changement est d'ailleurs complétement justifié par les planches de détails consacrées par Stuart à la description du temple.

Dans l'Ilissus est un îlot sur lequel Leake croit que s'élevait l'*Eleusinion,* ou temple de Cérès et de Proserpine[1].

Bientôt on arrive aux ruines du Stade, situées, comme le temple de Triptolème, sur la rive gauche du fleuve.

Stade. Le Stade, Στάδιον, était une arène pour la course à pied[2], ainsi nommée parce que sa longueur était de 600 pieds grecs, ou 400 coudées (185 mètres). C'était là aussi qu'avaient lieu les divers exercices des athlètes. Souvent les stades étaient des dépendances des gymnases, souvent aussi ils étaient isolés.

Dans son ordonnance générale, le stade se rapprochait beaucoup de l'hippodrome grec, ἱππόδρομος, et du cirque romain, *circus*, destinés l'un et l'autre aux courses de chevaux et par conséquent beaucoup plus vastes[3]. Tous avaient la forme d'un fer à cheval fort allongé, entouré de toutes parts, excepté du côté rectangulaire, de gradins creusés dans la montagne ou soutenus soit par une levée de terre, χῶμα, soit par des constructions de pierre ou de brique.

L'extrémité semi-circulaire de l'arène, du δρόμος, portait le nom de *Sphendone,* σφενδόνη, commun à tout ce qui, en architecture, avait la forme semi-circulaire, voûte, arcade, etc. Les gradins étaient, comme dans les théâtres, divisés par des escaliers permettant d'arriver aux diverses places, et quelquefois partagés en deux étages, *mœniana*, par une *précinction*. Plusieurs stades existent encore plus ou moins conservés; on en trouve à Cibyra (aujourd'hui *Buraz*) en Lycie, à Laodicée (*Eski-Hissar*) en Phrygie, à Alexandria Troas (*Eski-Stamboul*) dans la Troade, à Éphèse en Ionie, à Portus Schœnus (*Kalamaki*) en Corinthie, etc.

Le Stade d'Athènes, situé dans le quartier *extra muros*, appelé Ἄγραι, *Agræ, les Chasses,* et orienté à peu près du nord au sud, portait le nom de *Panathénéen* ou *Panathénaïque*, parce que c'était de son enceinte que partait la grande procession des Panathénées. Il fut con-

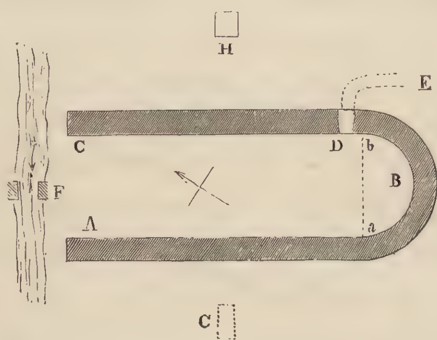
1. Pausanias. *Att.* C. XIV.

2. « La course du stade était le plus ancien exercice de ceux qui *se célébraient* à Olympie; ils furent en partie imités dans différents lieux de la Grèce et particulièrement à Athènes. On faisait aussi quelquefois dans le stade combattre des animaux. Adrien donna dans celui-ci un combat de mille bêtes féroces en un jour. » Leroy. *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce.*

3. L'hippodrome le mieux conservé est celui de l'antique Aphrodisias ou Mégalopolis (aujourd'hui Gueira), dans la Carie, Asie Mineure.

Voy. nos *Monuments de tous les peuples.* T. I, pl. 49.

struit pour la première fois au même lieu et dans la même forme vers l'an 350 avant Jésus-Christ, par l'orateur Lycurgue, fils de Lycophron. Cinq cents ans après, il était en très-mauvais état quand Hérode Atticus, y ayant reçu du peuple une couronne d'or, promit, en présence de tous les spectateurs, que la première réunion aurait lieu dans un nouveau stade construit en marbre du Pentélique[1]; quatre ans après, sa promesse était accomplie[2].



Plan du Stade.

Aujourd'hui, les siéges de marbre, qui paraissent avoir été au nombre de trente et avoir pu contenir environ 25,000 personnes[3], ont tous disparu[4], mais la *cavea* entière A B C, c'est-à-dire le talus en fer à cheval que les gradins recouvraient, existe tout entière. On avait profité pour l'établir d'un ancien lit de torrent dont les deux berges, fort éle-

1. Nous avons dit que le père d'Hérode avait légué une mine à chaque citoyen d'Athènes. Son fils, ayant découvert dans sa succession des dettes considérables, les acquitta avec le montant de ce legs. Aussi, lorsqu'il reconstruisit le Stade, dit-on qu'il était à juste titre nommé *Panathénéen*, puisque tous les Athéniens en avaient payé leur part.

2. L'embellissement du Stade par Hérode Atticus précéda la construction de son Odéon. En effet, si, dans sa description de l'Attique, Pausanias n'a point parlé, comme nous l'avons dit, de l'Odéon qui n'existait pas encore, il a au contraire mentionné le Stade. « Il serait difficile, dit-il, de faire partager, par une simple description, le plaisir et l'admiration qu'on éprouve à la vue du Stade de marbre blanc qui est près de là. Voici ce qui peut faire juger de sa grandeur : sur les bords de l'Ilissus, s'élève un mont qui forme un croissant, dont les deux extrémités vont rejoindre la rive du fleuve. Un Athénien nommé Hérode en a fait un stade et y a presque épuisé la carrière du mont Pentélique. » *Att.* C. XIX.

3. D'autres spectateurs plus nombreux encore pouvaient prendre place sur les collines qui dominaient le Stade.

4. On voit encore les quatre gradins inférieurs sur le plan d'Athènes dressé en 1670 par les capucins français et reproduit par M. L. de Laborde, dans son *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*. Mais quand Leroy visita Athènes cent ans plus tard, le Stade était déjà dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

vées, avaient été régularisées pour recevoir les gradins; mais, aux deux extrémités, on avait dû suppléer à leur absence par des constructions dont il existe encore des massifs considérables aux deux bouts A C et au au centre B du fer à cheval.



Vue du Stade.

La longueur de l'arène est de 220 mètres, et par conséquent de 35 mètres environ de plus que la mesure du Stade olympique, mais cette différence est facile à expliquer. En tête du Stade étaient nécessairement quelques constructions abritant les concurrents, quelques salles où ils se frottaient d'huile ou de poussière avant la course ou la lutte ; ces constructions occupaient déjà un certain espace. Les coureurs rangés en avant sur une seule ligne devaient tous avoir la même distance à parcourir ; aussi le but qu'ils devaient atteindre était-il, non pas l'extrémité B du Stade, mais la corde *a b* de l'arc formé par sa partie circulaire, la σφενδόνη, dont nous avons parlé. Ce dernier espace devait donc encore être retranché de la longueur totale, et on arrivait ainsi à ne plus trouver qu'un stade exact pour la partie de l'arène que les coureurs avaient à franchir.

A l'est, et vers l'extrémité de l'arène, s'ouvre sous les gradins une sorte de *tunnel* D E, dont l'entrée était formée de constructions presque entièrement écroulées. Ce passage, taillé à travers la colline et faisant un coude, se dirigeait vers le sud et débouchait dans la campagne[1]. C'était par là, sans doute, qu'entraient dans l'arène les chevaux et les chars qui devaient figurer dans la procession des Panathénées.

1. Pausanias mentionne un passage semblable qui existait au Stade d'Olympie.

Pont. Pour faciliter la sortie de cette pompe et aussi pour offrir un passage commode à la foule des spectateurs, en avant, du côté ouvert du Stade, on avait jeté sur l'Ilissus, également aux frais d'Hérode Atticus, un pont de trois arches, large, suivant Stuart, de 22 à 23 mètres, et construit en blocage revêtu de grosses pierres de taille de grand appareil. Sur la vaste plate-forme qu'offrait le tablier du pont, des religieuses avaient élevé un couvent et une église qu'elles abandonnèrent lorsque les Turcs se furent rendus maîtres d'Athènes [1]. Le pont lui-même fut détruit en 1774 par un gouverneur turc qui employa les matériaux à diverses constructions, et aujourd'hui il ne reste plus que quelques vestiges des deux culées. Le pont avec les ruines du couvent se trouve sur le plan des Capucins, et il était encore presque dans le même état au temps de Stuart, qui en a donné un dessin que nous reproduisons à la fin de ce chapitre.

Sur la rive droite de l'Ilissus, de l'autre côté du pont, dans le quartier des jardins, κῆποι, s'élevait le temple des *Muses Ilissiades,* dont les derniers restes furent encore vus par Spon et Wheler en 1676.

Dans le même quartier se trouvait le temple de *Vénus dans les jardins,* qui renfermait une statue de la déesse, œuvre très-estimée d'Alcamène [2].

Sur le sommet des deux collines qui, à l'est et à l'ouest, dominaient le Stade, s'élevaient deux monuments; le premier était un temple de la Fortune [3], dont il ne reste plus de traces; le second était le tombeau d'Hérode Atticus [4].

Tombeau d'Hérode. On sait que ce généreux citoyen avait été enterré en grande pompe près du Stade dont il avait doté Athènes. Le sommet de la colline où il fut déposé avait été aplani et transformé en un terre-plein soutenu par une muraille dont on voit encore quelques restes. Au milieu s'élevait le mausolée dont quelques entailles dans le rocher indiquent seules l'emplacement.

Temple de Diane Agrotera. Descendant la colline du côté oriental, on traverse un petit ruisseau qui, lorsque par hasard il n'est pas à sec, va se jeter dans l'Ilissus; c'est l'Éridan, mentionné par Strabon et Pau-

1. De Laborde. *Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles.* T. I, p. 78.
2. Pausanias. *Att.* C. XIX.
3. Plan du Stade, G, p. 301.
4. *Ibid.*, H.

sanias[1]; bientôt, sur une autre colline moins élevée, à 150 mètres du Stade, on trouve le site qu'occupait un temple consacré à Diane *Agræa*[2] ou *Agrotera*[3]. « Cet endroit, dit Pausanias, est, suivant la tradition, le premier où Diane ait chassé à son arrivée de Délos; c'est pourquoi sa statue tient un arc[4]. » Le temple avait été remplacé à une époque inconnue par une petite église sous l'invocation de saint Pierre crucifié, Σταυρούμενος Πέτρος.

L'église est ruinée à son tour et a perdu sa façade entière; elle était de style ogival et à une seule nef; ses arcs-doubleaux reposaient sur des tronçons de colonnes de marbre de l'Hymette, provenant sans doute du temple. Sous les décombres qui remplissent la nef, se trouvent aussi quelques restes d'un pavé antique en mosaïque. Chandler dit y avoir trouvé un chapiteau ionique, mais Stuart est plus croyable lorsqu'il avance que ce chapiteau est dorique, puisqu'il en a donné le dessin.

1. « Les fleuves qui arrosent l'Attique sont l'Ilissus et l'Éridan, qui porte le même nom qu'un fleuve des Gaules * et se jette dans l'Ilissus. » PAUSANIAS. *Att.* C. XIX.

« Par exemple, Callimaque, dans son *Recensement des fleuves,* traite de ridicule ce que dit un poëte, « que les filles d'Athènes puisaient l'eau pure de l'Éridan, » eau dont les bestiaux mêmes ne boiraient pas. » STRABON. *Géogr.* L. IX, c. 1.

2. De Ἄγραι, nom du quartier.

3. Ἀγροτέρα, *chasseresse.*

4. *Att.* C. XIX.

* Le Pô, anciennement *Eridanus,* qui coule dans l'Italie septentrionale, autrefois Gaule Cisalpine.



Pont du Stade en 1750.

VIII.



MONUMENT DE PHILOPAPPUS.

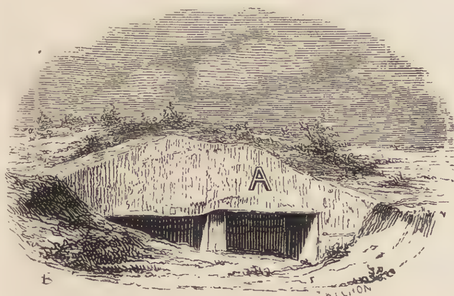


Tribune du Pnyx.

CHAPITRE VIII

COLLINES.

ARÉOPAGE. COLLINE DES NYMPHES.
HABITATIONS ANTIQUES. TEMPLE D'HERCULE ALEXICACOS. PNYX.
COLLINE DE MUSÉE. TOMBEAU DE CIMON. PRISON DE SOCRATE
TOMBEAU DE MUSÉE. MONUMENT DE PHILOPAPPUS.
CONCLUSION.



Tombeau de Musée.

Au sud-ouest de l'Acropole s'élèvent dans la plaine quelques collines dont plusieurs, telles que celles des Nymphes et de Musée, peuvent presque rivaliser de hauteur avec elle. A ces collines aussi se rattachent de grands noms, de grands souvenirs, et la plus petite de toutes nous rappelle à la fois les plus curieuses traditions des temps héroïques, et l'une des plus glorieuses institutions de l'antiquité grecque.

Au pied et à l'ouest du rocher de Minerve, se creuse une étroite vallée qui contenait un bois et un temple consacrés aux Euménides et aux autres divinités infernales[1]. Quand tout autre témoignage nous manquerait, celui de Plutarque[2] suffirait seul pour assigner à ce bois et à ce temple leur véritable situation. « Des sacriléges, dit-il, s'étaient réfugiés dans le Parthénon. L'archonte Mégaclès leur persuada de se soumettre au jugement de l'Aréopage : ils y consentirent; mais pour conserver l'inviolabilité que leur assurait l'asile, ils attachèrent un fil à la statue de la déesse, et se mirent à descendre de l'Acropole, se dirigeant vers l'Aréopage. Ils étaient arrivés près du temple des *Déesses vénérables* (l'un des noms euphémiques des Furies), quand le fil se rompit de lui-même. Alors Mégaclès et ses collègues se saisirent d'eux sous prétexte que la déesse leur refusait sa protection, et plusieurs furent lapidés. »

Aréopage. C'est en effet de l'autre côté de la vallée que s'élève en pente douce une colline au sommet de laquelle se dresse brusquement le rocher de l'Aréopage[3], ainsi nommé, si l'on en croit Pausanias, parce que Mars y fut jugé le premier[4]; mais nous verrons que, suivant

1. « Près de l'Aréopage est le temple des déesses connues à Athènes sous le nom de *Semnæ*, Σεμναί, *sévères*, et qu'Hésiode, dans sa théogonie, appelle *Erinnyes*, Ἐριννῦς. Eschyle est le premier qui les ait représentées avec des serpents enlacés dans leurs cheveux; mais leurs statues, ainsi que celles des autres divinités infernales placées dans le temple, n'ont rien d'effrayant. Ces divinités sont : Pluton, Mercure et la Terre. Tous ceux qui ont été absous par l'Aréopage, étrangers ou citoyens, offrent un sacrifice dans ce temple. Le tombeau d'Œdipe est dans son enceinte; mes recherches m'ont appris que ses os avaient été apportés de Thèbes. » Pausanias. *Att.* C. XXVIII.

Dans *les Euménides* d'Eschyle, ce temple est promis aux Furies comme compensation de l'absolution d'Oreste. « Votre temple, leur dit Minerve, sera l'objet de la vénération des enfants d'Érechthée, et les honneurs dont vous combleront aux jours de fêtes et les hommes et les femmes, nulle part dans le monde vous n'en obtiendrez de comparables. »

Les *Euménidies*, Εὐμενίδεια, ou fêtes des *Semnæ*, Σεμνῶν ἑορταί, se célébraient tous les ans. Les Athéniens n'admettaient à ces cérémonies que les citoyens les plus recommandables par leurs vertus et leur intégrité, et dix prêtres ou ἱερόποιοι offraient aux déesses des sacrifices de brebis pleines, des libations de vin et de miel, et des gâteaux pétris par un jeune homme appartenant à l'une des premières familles de la ville.

2. *Vie de Solon.*

3. Ἄρης, Mars; πάγος, *colline* ou *rocher*.

4. « L'Aréopage est aussi au-dessous de la citadelle; on le nomme ainsi parce que Mars est le premier qui y ait été jugé. » *Attic.* C. XXVIII.

« Dans le temple d'Esculape, Halirrhotius, fils de Neptune, avait, dit-on, fait violence à Alcippe, fille de Mars, et fut tué par ce dieu, meurtre qui devint le sujet d'un procès, le premier de ce genre. » *Ibid.* C. XXI.

Le sophiste Libanius, qui vivait au IVe siècle de notre ère, avait écrit deux déclamations sur le jugement d'Halirrhotius.

une autre tradition, ce fut en faveur d'Oreste que le premier jugement fut rendu sur cette colline déjà consacrée à Mars et à Minerve[1].

M. Pittakis pense que l'Aréopage dut faire partie de l'Acropole, et que leur séparation est le résultat de quelque tremblement de terre dont les hommes n'ont pas conservé la mémoire; s'il est impossible de constater la vérité de cette conjecture, il est au moins certain que la constitution des deux rochers est identique, et que tous deux sont formés d'un même calcaire blanc et rouge d'une grande dureté.

Le rocher de l'Aréopage est peu élevé; long et étroit, il s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est; escarpé de toutes parts, il est presque inaccessible, et on ne pouvait y monter que par des escaliers taillés dans sa masse même.



Vue de l'Aréopage.

Avant d'en visiter le plateau qui, du reste, ne nous offrira guère que des souvenirs, nous ferons le tour de sa base, en commençant par l'extrémité nord-est et en suivant le côté septentrional.

Nous trouvons d'abord près de deux gros blocs détachés du rocher, et au-dessous d'une caverne, la muraille méridionale et les restes de l'abside d'une église construite en pierres et en briques, et placée autre-

1. On trouve même dans quelques auteurs l'indication de trois jugements qui auraient précédé celui d'Oreste; d'abord, celui d'Halirrhotius, puis celui de Céphale, accusé d'avoir tué sa femme Procris, et enfin celui de Dédale qui, jaloux des découvertes de son neveu Talus, l'avait précipité du haut de l'Acropole.

fois sous l'invocation de saint Denis l'Aréopagite[1]. Là aussi existait l'habitation de l'archevêque d'Athènes. L'église, qui n'était déjà qu'un monceau de ruines au temps de Spon et de Wheler, et l'archevêché lui-même, furent démolis par les Turcs, qui en employèrent les matériaux à la construction de la mosquée voisine du portique d'Adrien. Un puits, aujourd'hui comblé, passait pour avoir donné asile à saint Paul pendant un jour. Du palais archiépiscopal il ne reste, en avant de l'église et sur le penchant de la colline, que trois petits massifs de construction en blocage et une dalle de marbre à moitié enterrée[2].

A l'extrémité occidentale du mur de l'église et à droite de l'entrée de la grotte, on voit une niche ruinée qui avait été creusée dans le roc. Un peu plus loin, vers le milieu du côté septentrional et de la hauteur du rocher, on voit entaillé un siége en hémicycle ayant pu recevoir de huit à dix personnes[3]. En avant de ce siége, le rocher est coupé à pic, un gros bloc qui formait esplanade s'étant détaché.

C'est quelques pas plus loin que l'on retrouve assez difficilement de faibles restes d'un escalier taillé dans le roc, indiqué sur le plan de Leake. Le rocher à droite de l'escalier avait été coupé verticalement; à gauche, il présente l'indication d'un renfoncement ayant dû contenir une grande dalle de marbre portant une inscription. C'est en haut de cet escalier qui décrivait une courbe serpentine, et par lequel on croit que montaient les accusés, que l'on pense reconnaître l'emplacement du célèbre tribunal dans les traces de plusieurs salles entaillées dans le roc.

Continuant le tour de la base de l'Aréopage, on trouve à l'angle nord-ouest quatre marches parfaitement conservées qui terminaient l'escalier; elles ont 0m,80 de long, 0m,32 de large et 0m,22 de hauteur. Partout

1. Saint Denis l'Aréopagite était l'un des juges de l'Aréopage lorsque saint Paul y parut. Il se convertit, devint le premier évêque d'Athènes et souffrit le martyre vers l'an 95.

« Paul, se tenant au milieu de l'Aréopage, dit : Je vous vois en tout les plus superstitieux des hommes.

« En passant, j'ai vu vos idoles, et j'ai trouvé aussi un autel sur lequel était écrit : Au dieu inconnu. Celui que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce...

« Et quelques hommes, s'attachant à lui, crurent en sa parole, et, parmi eux, Denis l'Aréopagite, une femme nommée Damaris et quelques autres. »

Actes des Apôtres. C. XVII, v. 23, 24 et 25.

2. Avant la guerre de l'indépendance, les étudiants d'Athènes se réunissaient dans ces ruines pour faire des repas; en 1820, ils en furent chassés à coups de pierres par les Turcs; ils jurèrent de s'en venger, et, en 1821, la révolution commençait.

3. M. Pittakis parle de trois siéges du même genre; celui-ci seul est reconnaissable.

le rocher, dans sa partie occidentale, porte les traces du travail humain; mais il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en comprendre la destination. De ce côté se trouve une grande caverne, et à droite de celle-ci le rocher, taillé verticalement sur une large surface, semble avoir dû recevoir une décoration architecturale. A côté est un second renfoncement plus profond et moins large, dont la paroi présente les trous de scellement des poutres qui y avaient été fixées. En avant, la colline descend par un plan incliné vers la vallée qui la sépare du Pnyx.

Enfin, au sud de l'Aréopage, nous trouvons un escalier assez bien conservé [1]; il était composé d'une vingtaine de marches de 2 mètres de longueur taillées dans le roc, dont la paroi verticale s'élève jusqu'à $1^{m},30$. On croit que cet escalier est celui par lequel descendaient les accusés absous par les aréopagites. C'est à peu de distance que devait se trouver le temple de Mars, entre l'escalier et l'Odéon.

Le sommet de l'Aréopage présente une esplanade inégale, où l'on reconnaît partout des espaces creusés et aplanis que durent surmonter des constructions, dont les derniers restes ont disparu depuis longtemps. A l'extrémité du plateau voisin de l'Acropole, un rocher saillant et grossièrement équarri porte les traces d'un autel, peut-être celui qu'Oreste éleva à *Minerve Areia*, Ἀθήνα Ἀρεία, après son absolution.

L'esplanade est de peu d'étendue, et on a peine à comprendre que les Amazones aient pu y asseoir leur camp lorsqu'elles envahirent l'Attique au temps de Thésée [2]. Ce fut de ce sommet, le plus rapproché de l'Acropole, que les soldats de Xerxès commencèrent l'attaque de la citadelle [3].

Le tribunal de l'Aréopage était le plus ancien et le plus célèbre des tribunaux d'Athènes. La date de son établissement est incertaine; quelques auteurs en font honneur à Cécrops; d'autres ne se reportent qu'aux temps qui ont suivi la guerre de Troie; d'autres enfin, tels que Cicéron [4],

1. Voy. la vignette, p. 307.

2. « C'est sur cette colline que les Amazones, jadis, fixèrent leur séjour et leurs tentes, lorsque, pleines de courroux contre Thésée, elles attaquèrent la ville, nouvelle encore, et à ses hautes tours opposèrent des tours ennemies. » ESCHYLE. *Les Euménides.*

3. « Les Perses assirent leur camp sur la colline qui est vis-à-vis de la citadelle et que les Athéniens appellent Aréopage, et en firent le siége de cette manière. Ils tirèrent contre les barricades des flèches garnies d'étoupes auxquelles ils avaient mis le feu. » HÉRODOTE. L. VIII, c. 52.

4. « La gloire de Thémistocle est certes très-légitime; le nom de ce grand capitaine est même plus illustre que celui de Solon. On cite avec éclat la victoire de Salamine, on la met au-dessus de

l'attribuent à Solon. Ces derniers sont évidemment dans l'erreur, et il est hors de doute que cette institution est bien antérieure à la législation de Solon, qui ne fit qu'augmenter son importance en attribuant à l'Aréopage certains pouvoirs judiciaires et politiques qu'il n'avait jamais possédés jusque-là[1].

L'assertion la plus généralement admise est que l'Aréopage fut établi pour juger Oreste, qui, non content d'avoir été purifié selon les rites religieux après le meurtre de sa mère, dut encore, par ordre d'Apollon, se soumettre à un jugement[2].

C'est ce jugement qui a fourni à Eschyle le sujet des *Euménides*, troisième partie de sa grande trilogie, intitulée *l'Orestie*. Poursuivi par les Furies, malgré ses expiations, Oreste s'est réfugié sur l'Aréopage, et, embrassant la statue de Minerve, demande à être jugé[3]. La déesse

l'établissement de l'Aréopage, création du sage législateur; et cependant l'œuvre de Solon n'est pas moins admirable que l'exploit de Thémistocle. » *De Officiis*. L. I, § 22.

1. « Si voulut Solon que la cour souueraine de l'Aréopage eust l'auctorité et la charge d'enquérir de quoi vn chacun des habitants viuoit, et de chastier ceux qu'elle trouueroit oisifs et ne rien faisans. » Plutarque. *Vie de Solon*.

Périclès, au contraire, s'efforça d'affaiblir l'autorité de ce tribunal dont il n'était pas membre, « pour ce qu'il ne lui estoit onc escheu par le sort d'être ni préuot annuel (*archonte*), ni conservateur des loix (*thesmothète*), ni roi des sacrifices (*archonte-roi*), ni maistre des guerres (*polémarque*), qui estoyent offices lesquels de toute ancienneté se créoyent par le sort; et ceux à qui le sort touchoit, s'ils s'estoyent bien portés en l'administration de leurs magistrats, montoyent et venoyent à estre du corps de la cour d'Aréopage. Périclès donc, ayant acquis grand crédit et grande auctorité entre le menu peuple, embrouilla tellement ce sénat d'Aréopage qu'il lui fist oster la conoissance de plusieurs matières. » Plutarque. *Vie de Périclès*.

« Éphialte et Périclès abaissèrent la puissance de l'Aréopage. »
Aristote. *Polit.* L. II.

A partir de ce moment (149 ans après Solon), l'Aréopage ne fut plus qu'un tribunal chargé exclusivement de prononcer sur les crimes entraînant la peine de mort.

2. « Apollon : Tu iras dans la ville d'Athènes, où tu auras à rendre compte de ton parricide aux trois Euménides. Les dieux seront juges du procès et rendront leur sentence dans l'Aréopage où tu dois triompher. » Euripide. *Oreste*.

3. « Puissante Minerve! c'est l'ordre d'Apollon qui m'amène. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté qui n'est plus impur, dont les mains ne sont plus souillées. Le meurtre est expié; bien des temples m'ont déjà reçu; bien des mortels m'ont salué au passage. J'ai traversé et la terre et les mers, fidèle aux ordres fatidiques de Loxias *, et je viens, ô déesse! vers ton temple; j'y reste, j'y attends ma sentence. »

* Loxias, *qui rend des oracles obscurs*, surnom d'Apollon.

Macrobe (*Saturn*. L. V, c. 22) cite deux passages d'une autre tragédie d'Eschyle, aujourd'hui perdue, *les Prêtres*, où se retrouve ce même surnom d'Apollon.

« Il faut partir le plus tôt possible, car voici les oracles que Jupiter dicte à Loxias... »

. . . . Ταῦτα γὰρ πατὴρ
Ζεὺς ἐγκαθίει Λοξίᾳ θεσπίσματα.

« Jupiter est le père prophétique de Loxias. »

Πατρὸς προφήτης ἐστὶ Λοξίας Διός.

apparaît; Oreste expose sa défense, les Furies l'accusent et refusent de lâcher leur proie. C'est alors que Minerve, ne voulant point prononcer elle-même, dit : « Je vais prendre des juges du meurtre, les lier par le serment, fonder un tribunal qui dure à jamais. » Ce tribunal, c'est celui de l'Aréopage qui « doit être à jamais l'arbitre d'Athènes... Ce tribunal imprimera toujours aux citoyens le respect et la crainte [1]. L'homme n'osera plus commettre l'injustice, le jour ni la nuit... Ayez donc, ajoute Minerve, pour ce tribunal une crainte respectueuse. Ce sera le rempart de votre pays, le salut d'Athènes, une magistrature comme n'en possède aucun peuple au monde, ni les Scythes ni les habitants de la terre de Pélops. Incorruptible, vénérable, sévère, sentinelle éveillée même quand la cité dort : tel sera ce nouveau tribunal. Ce que je viens de dire à mon peuple, c'est ce qui doit être dans l'avenir [2]. »

L'absolution d'Oreste est prononcée, les voix des juges s'étant également partagées [3].

« La fin de cette cour de justice, dit Chandler [4], n'est pas moins obscure que son origine qui néanmoins remonte bien certainement à l'antiquité la plus reculée. Ce qu'il y a de sûr à cet égard, c'est que du temps de Pausanias elle existait encore, ainsi que les autres magistratures; mais rien n'est moins constaté que le terme de sa durée après cette

1. « Pisistratus garda lui-même inuiolablement et fist garder à ses amis les loix de Solon; tellement qu'estant appellé en iustice deuant la cour d'Aréopage pour un meurtre, lorsqu'il estoit ia tyran, il se présenta fort modestement pour respondre aux charges qu'on lui mettoit sus et s'en iustifier; mais l'accusateur ne poursuiuit pas. » PLUTARQUE. *Vie de Solon.*

2. ESCHYLE. *Euménides*, passim.

3. « Apollon m'envoya à Athènes pour subir le jugement des déesses que l'on craint de nommer. Là, en effet, se tient ce tribunal révéré auquel Jupiter soumit jadis le dieu Mars pour avoir souillé ses mains dans le sang... Quand je fus arrivé sur la colline de Mars, je me plaçai sur un des siéges, et la plus vieille des Furies prit l'autre. Apollon, écoutant et répondant à l'accusation de parricide, me sauva par son témoignage; Pallas compta les suffrages recueillis de ses propres mains; ils se trouvèrent égaux des deux côtés, et je sortis absous de cette accusation capitale. »
EURIPIDE. *Iphigénie en Tauride.*

« Il est à Athènes une colline qui porte le nom d'Arès, où une première fois les dieux ont pris place pour donner leur suffrage sur le sang du meurtre, alors que le cruel Arès, irrité de la violence impie faite à sa fille, tua Halirrhotius, fils du roi de la mer. Depuis ce temps, le jugement de ce tribunal institué par les dieux est saint et infaillible. C'est là, ô Oreste! que tu dois subir le jugement du meurtre que tu as commis; mais des suffrages égaux de part et d'autre te sauveront et te déroberont à l'arrêt de mort; car Apollon, dont l'oracle t'a commandé le meurtre de ta mère, se chargera lui-même de ton crime, et ce sera dans l'avenir une loi reconnue que l'égalité des suffrages doit toujours absoudre l'accusé. » EURIPIDE. *Électre.*

4. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 433.

dernière époque. Cependant, un auteur qui vivait sous les empereurs Théodose le Grand et son petit-fils (Théodose II) parle de ce tribunal qui ne subsistait plus alors. »

Ajoutons qu'il fallait que dans la seconde moitié du IIIe siècle l'Aréopage eût conservé, au moins en partie, son éclat et sa renommée, pour que l'empereur Gallien, qui déjà s'était fait recevoir citoyen d'Athènes, ait tenu à honneur d'obtenir les titres d archonte et d'aréopagite [1].

Le nombre des membres qui composaient l'Aréopage est fort incertain; si les renseignements que nous fournissent sur ce point les auteurs anciens sont contradictoires, on doit en conclure seulement que ce nombre varia et ne fut pas le même à toutes les époques. Nous trouvons en effet indiqués les nombres de 9, de 31 et même de 51, sans compter les neuf archontes [2], qui chaque année étaient ajoutés aux aréopagites [3]. Enfin, quelques historiens prétendent même que le nombre des juges était indéterminé.

On n'appelait à l'honneur de siéger à l'Aréopage que les hommes les plus recommandables par leurs mœurs et leur intégrité [4]; un simple soup-

1. Trebellius Pollion. *Les Deux Galliens.* C. II.

2. Les archontes, ἄρχοντες, étaient les principaux magistrats d'Athènes; ils entraient en fonction au mois d'*hécatombéon* (juillet). Cette dignité fut d'abord perpétuelle et concentrée dans la famille de Codrus, après la mort duquel elle avait été instituée; en 754 avant J.-C., sa durée fut restreinte à dix années (Velleius Paterculus. *Hist. rom.* L. I, c. 8), et enfin, en 684, elle devint annuelle et fut partagée entre neuf Athéniens choisis, par l'assemblée du peuple et le conseil des cinq cents, parmi la noblesse, les *Eupatrides*, puis, après Solon, parmi les plus riches Athéniens; enfin, une loi portée par Aristide (Thucydide. L. II, c. 37) permit de les prendre indifféremment dans toutes les classes de citoyens. Plutarque (*Vie d'Aristide* C. XXII) nous a conservé le texte même de cette loi: « Κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν, καὶ τοὺς ἄρχοντας ἐξ Ἀθηναίων πάντων αἱρεῖσθαι. Le gouvernement est commun et les archontes sont choisis parmi tous les citoyens d'Athènes. » On vit même, à l'époque de la décadence de la puissance athénienne, des étrangers admis à siéger parmi les archontes. Le premier archonte était nommé *éponyme*, ἐπώνυμος, parce qu'il donnait son nom à l'année. « Cette dignité, dit Plutarque (*Vie d'Aristide*), était réservée aux familles les plus opulentes et qui composaient la classe des citoyens appelés *pentacosiomedimnes* (πεντακοσιομέδιμνοι, qui ont un revenu de 500 medimnes). » Le second était l'*archonte-roi*, βασιλεὺς, chargé du soin des sacrifices confiés jadis aux rois. Le troisième était le *polémarque*, πολέμαρχος, qui avait l'administration militaire; enfin les six autres portaient le titre de *thesmothètes*, θεσμοθέται, ou législateurs, parce qu'ils étaient chargés de la promulgation et de l'exécution des lois (Pollux. *Onomast.* L. VIII, c. 8). A l'expiration de leur charge, les archontes, à moins d'avoir démérité, étaient de droit membres de l'Aréopage. Leur conduite ne devait pas être moins irréprochable que celle des aréopagites; il y avait peine de mort contre celui qui était surpris en état d'ivresse. (Diog. Laert. *In Sal.*)

3. Pollux. *Onomast.* L. VIII, c. 10.

4. « Mais, Périclès, dit Socrate, l'Aréopage ne se compose-t-il pas d'hommes choisis et éprouvés? — C'est vrai. — Eh bien! connais-tu un tribunal qui soit plus digne, plus honorable, plus équitable dans ses jugements, plus estimable pour tout le reste? »

Xénophon. *Mém. sur Socrate.* L. III, c. 5.

çon d'intempérance suffisait pour empêcher l'admission d'un citoyen[1], de même que la moindre tache pouvait motiver son exclusion[2]. La tenue des aréopagites devait toujours être décente et grave ; le rire leur était interdit comme une marque de légèreté de caractère[3], et la plus grande discrétion leur était ordonnée[4] ; enfin Plutarque[5] nous apprend qu'il ne leur était pas même permis de composer des comédies. Il n'était pas jusqu'à leur cœur qui ne fût soumis à un sévère contrôle, et l'un d'eux fut exclu pour avoir étouffé un oiseau qui s'était réfugié dans son sein[6]. On pensa qu'un homme inaccessible à la pitié ne pouvait sans danger être appelé à prononcer sur la vie de ses semblables.

C'étaient en effet les accusations capitales qui surtout étaient portées devant l'Aréopage, et ce tribunal fut le premier à Athènes qui eut le droit d'appliquer la peine de mort[7]. Devant lui comparaissaient les meurtriers, les empoisonneurs, les incendiaires, les sacriléges, les traîtres, les transfuges.

Plus tard, ainsi que nous l'avons dit, Solon étendit les attributions de l'Aréopage; il fut même, dans certains cas, investi du pouvoir d'annuler le jugement rendu par les assemblées du peuple, lorsqu'il lui semblait qu'un coupable avait été acquitté; il devint de droit le tuteur des orphelins auxquels il faisait donner une éducation conforme au rang qu'ils étaient appelés à occuper dans la république[8]; il fut chargé de punir l'ivresse[9]; il exerça une surveillance sur les mœurs du peuple et surtout de la jeunesse, chacun de ses membres ayant droit d'entrée et de contrôle dans toute réunion publique et même privée[10]. L'Aréopage prononçait sur toute contestation religieuse, punissait le blasphème et l'irré-

1. « Les membres de l'Aréopage refusaient d'admettre parmi eux un homme qui avait dîné dans un cabaret. » HYPÉRIDE. *C. Patrocle, ap.* ATHÉN. *Deipnos.* L. XIII.

2. Il paraît que, dans les derniers temps de la prospérité d'Athènes, on ne s'était que trop relâché de cette rigidité, car, dès la fin du IVe avant J.-C., un sénateur de l'Aréopage, nommé Gyllion, ne rougissait pas d'être le parasite de Phryné. (Voy. ATHÉNÉE. *Deipnos.* L. XIII.)

3. ESCHINE. *C. Timarque.*

4. *Ergo occulta teges, ut curia Martis Athenis.* JUVÉNAL. *Sat.* IX.
« Sois donc aussi discret que l'Aréopage à Athènes. »

5. *De Gloria Atheniensium.*

6. HELLADIUS. *Chrestomathie*, dans PHOTIUS.

7. HEZYCHIUS. *Lexicon*, verb. Ἄρειος πάγος.

8. ISOCRATE. *Aréop.*

9. ATHÉNÉE. *Deipn.* L. IV, c. 19.

10. ID. *Ibid.* L. VI.

vérence envers les dieux ; rarement il intervenait dans les affaires publiques ; cependant il fut parfois appelé à donner son avis dans des circonstances difficiles [1].

Dans le principe, l'Aréopage se réunissait seulement les 27e, 28e et 29e jours du mois, mais lorsque plus tard le nombre des causes qui lui étaient déférées l'exigea, les juges siégèrent tous les jours. Les séances se tenaient en plein air [2], afin qu'un même toit ne couvrît pas l'accusateur et l'accusé. « Les deux pierres brutes [3] sur lesquelles, dit Pausanias, se tiennent l'accusateur et l'accusé, sont nommées l'une *la pierre de l'insulte*, ὁ λίθος τῆς ὕβρεως, l'autre *la pierre de l'impudence*, ὁ λίθος τῆς ἀναιδείας [4]. »

« Lorsque le tribunal, dit Lucien [5], vient s'asseoir sur la colline pour prononcer sur un meurtre, sur des blessures faites avec préméditation, ou un incendie, la parole est accordée à chacune des deux parties qui comparaissent. Le demandeur et le défendeur parlent chacun à leur tour, soit par eux-mêmes, soit par ministère d'avocats qui prennent la parole à leur place. Tant que les orateurs se renferment dans la cause, le conseil les écoute avec patience et tranquillité, mais s'ils veulent faire précéder leurs discours d'un exorde afin de se concilier la bienveillance des juges, s'ils cherchent à exciter la pitié ou l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire, par quelqu'une de ces machines oratoires que nous voyons employer pour séduire les magistrats, un héraut s'avance aussitôt, leur impose silence et ne les laisse pas divaguer, ni recouvrir l'affaire d'une couche de mots. Il faut que l'Aréopage voie les faits dans toute leur nudité [6]. »

C'était l'archonte-roi qui portait devant l'Aréopage les accusations capitales; avant de remplir ces fonctions redoutables, il déposait la couronne de myrte, insigne de sa dignité [7].

1. Libanius. *Argum. in Demosth.*
2. Ὕπαιθριοι ἐδικάζοντο. Pollux. *Onom.* L. VIII, c. 10.
3. Quelques textes portent ἀργυροῦς λίθους, *pierres d'argent,* qu'on traduit alors par *siéges d'argent,* comme si le mot λίθος avait jamais signifié *siége*; nous avons préféré la leçon ἀργοὺς λίθους, *pierres brutes,* qui présente un sens plus raisonnable, et qui d'ailleurs est celle adoptée par Clavier dans son excellente traduction de Pausanias.
4. Pausanias. *Att.* C. XXVIII.
5. *Anacharsis ou les Gymnases.*
6. Si pareil usage pouvait être renouvelé des Grecs !
7. Pollux. *Onom.* L. VIII. c. 9.

Les juges siégeaient de nuit pour ne pas se laisser influencer par la vue du coupable, et aussi pour que celui-ci ne pût juger sur leurs visages de leurs impressions, et ils se servaient pour voter de cailloux, pleins pour l'acquittement, percés pour la condamnation, afin de les reconnaître au toucher [1]. Ils votaient en silence ; de là le proverbe : *plus silencieux qu'un aréopagite*, Ἀρεοπαγίτου σιωπηλότερος [2]. Lorsque les voix étaient également partagées, un magistrat inférieur était appelé à déposer dans l'urne de l'absolution un vote qui se nommait le *suffrage de Minerve*, parce que ce fut, dit la tradition, le vote de la déesse dans l'assemblée des dieux qui sauva Mars accusé du meurtre d'Halirrhotius [3], ou celui qu'elle ajouta après coup qui décida de l'acquittement d'Oreste.

Colline des Nymphes. A l'ouest, l'Aréopage est dominé par la colline des Nymphes que Leake prend à tort pour le Lycabette, qui s'élève au contraire au nord-est d'Athènes. Cette colline est surmontée d'un observatoire de construction moderne, dû à la générosité du baron Sina, riche banquier grec de Vienne. Tout son flanc méridional est excavé ; la plus vaste grotte est celle des Nymphes, qui a donné son nom à la colline, et en avant de laquelle se font les exécutions capitales, assez fréquentes à Athènes; elle sert d'abri aux troupeaux pendant la chaleur du jour. Au côté occidental de la colline est une autre grotte taillée régulièrement et de forme rectangulaire, avec un toit en forme de voûte. Peut-être celle-ci a-t-elle été creusée pour servir de tombeau.

Habitations. Entre la colline des Nymphes et l'extrémité occidentale de l'Aréopage, s'étend un rocher en pente douce entièrement couvert d'entailles faites par la main des hommes et indiquant l'emplacement d'habitations antiques, entassées les unes sur les autres, et dont il serait bien difficile de débrouiller le chaos. Cette entreprise a cependant été tentée, non sans quelque succès, par M. Émile Burnouf, ancien membre

1. « Notre juge de tout à l'heure n'a pas encore été de l'avis des autres; il a probablement l'habitude, dans toutes les affaires, de déposer un caillou percé. »
Lucien. *La Double accusation*.

2. Démosthène. *C. Aristog.*

3. « Varron refuse d'ajouter foi aux fables qui sont au désavantage des dieux, de peur d'avoir quelque sentiment indigne de leur majesté. C'est pour cela qu'il ne veut pas que l'Aréopage, où l'apôtre saint Paul disputa avec les Athéniens, ait été ainsi nommé de ce que Mars, que les Grecs appellent Arès, étant accusé d'homicide devant douze dieux qui le jugèrent en ce lieu, fut renvoyé absous, ayant eu six voix pour lui, et le partage, parmi eux, étant toujours favorable à l'accusé. »
Saint Augustin. *Cité de Dieu*. L. XVIII, c. 70.

de l'École de France à Athènes[1]. On ne voit partout qu'enceintes aplanies de diverses dimensions; une seule, d'une assez grande étendue, a pu porter un édifice de quelque importance; la plupart n'indiquent que des chambres plus petites encore que celles de Pompéi[2]. Quelques pièces entaillées plus profondément dans le roc conservent leurs parois naturelles sur une hauteur de plus d'un mètre. Partout on trouve des citernes, des restes d'escaliers, et, dans les endroits qui semblent le moins praticables aux chars, des rues étroites avec leurs profondes ornières. Triste désillusion pour qui chercherait ici les traces de cette ville qu'Homère appelait εὐρυάγυιαν Ἀθήνην[3], *Athènes aux larges rues*[4].

Temple d'Hercule Alexicacos. Au milieu de ces substructions s'élève, au-dessus du sol, une espèce de tour percée de fenêtres vitrées; elle éclaire l'église Sainte-Marine, creusée dans le sein même du rocher, et dans laquelle on entre par un bâtiment situé au nord, sur le penchant de la colline. Cette église a succédé à un petit temple dédié à Hercule tuté-

1. « M. Émile Burnouf, dont le nom nous est sacré, a envoyé à l'Académie un plan d'Athènes dressé avec infiniment de soin, sur une échelle plus considérable qu'aucun autre, et où il a relevé, d'après des recherches faites par lui en 1849, toutes les ruines que renferme la partie de la ville située à l'occident de l'Acropole, sur les collines ou entre elles, et dans laquelle se développait le faubourg compris entre les *longs murs*. Il y marque la trace d'environ huit cents maisons, de plusieurs rues, de cinquante-huit citernes, de cent onze tombeaux et de beaucoup d'antiquités de diverses natures. Une notice explicative très-bien faite accompagne le plan, et elle est elle-même accompagnée de dessins exécutés avec une rare habileté. »

M. Guigniaut. *Rapport fait à l'Académie des Inscriptions, le 12 novembre 1852. Archives des Missions scientifiques*, IIIe vol.

2. A cet aspect, on n'est plus étonné de lire dans Xénophon (*Économiq.*) que le prix d'une maison ordinaire était de 500 drachmes (450 francs).

3. Ἵκετο δ'ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην
Δῦνε δ'Ἐρεχθῆος πυκινὸν δόμον...

« Minerve traverse les plaines de Marathon, la ville aux larges rues des Athéniens, et elle se rend dans la superbe demeure d'Érechthée. » *Odyssée*. L. VII, v. 80.

4. « Il serait difficile de trouver un seul exemple de l'existence d'un édifice appartenant à un particulier qui se distinguât des autres par sa construction architectonique, tandis que les exemples du contraire abondent. Athènes ne fut point une belle ville comme le sont quelques-unes de nos capitales, qui renferment des rues entières de palais. On pouvait être à Athènes sans se douter qu'on se trouvait dans la ville qui possédait les plus grands chefs-d'œuvre d'architecture... »

Heeren. *De la Politique et du Commerce des peuples de l'antiquité*. T. VII.

« Si vous visitez, dit Démosthène, la maison de Thémistocle, de Miltiade ou de quelque grand personnage, vous n'y trouverez rien qui la distingue des demeures anciennes. Mais, au lieu d'habitations somptueuses, ces hommes illustres nous ont laissé des édifices magnifiques, des monuments tellement imposants, que personne depuis eux n'a pu les surpasser. Je parle des vestibules, des arsenaux, des portiques, du Pirée et des constructions qui font d'Athènes la merveille de la Grèce. »

laire, Ἀλεξίκακος[1], *qui éloigne les maux*. A Sainte-Marine s'est conservée jusqu'aujourd'hui une pratique déjà en usage chez les anciens Athéniens; les parents apportent à cette église leurs enfants malades; après la messe, on retire leurs vêtements qui sont jetés à la porte et on leur en donne de nouveaux. Souvent le sol, tout autour de l'église, est semé de ces innombrables lambeaux.

Au sud, vers l'extrémité orientale de la colline, au pied d'un escalier antique, et non loin d'un autre escalier encore mieux conservé, est un rocher incliné, haut de 2 à 3 mètres, témoin d'une autre superstition des modernes Athéniens. Sur ce rocher poli par le frottement, et que l'on nomme la *pierre glissante*, les femmes athéniennes qui veulent devenir fécondes se laissent glisser accroupies.

Pnyx. Les Athéniens donnaient le nom de Pnyx[2] à la place où se tenaient les assemblées du peuple[3], et, par suite, à la colline même sur le flanc de laquelle cette place avait été ménagée en regard de l'Acropole.

Les assemblées régulières[4], κύριαι ἐκκλησίαι[5], avaient lieu quatre fois par prytanie[6], les 11e, 20e, 30e et 33e jours de leur durée; celles qu'on réunissait d'autres jours pour affaires urgentes se nommaient σύγκλητοι[7], *convoquées*.

1. Varro. *De ling. lat.* L. VII, 82.

Ce surnom était aussi donné à Apollon. « Dans le portique des douze grands dieux, dit Pausanias, est la statue d'Apollon Alexicacos par Calamis. Ce surnom du dieu vient, disent les Athéniens, de ce qu'il leur indiqua, par un oracle rendu à Delphes, les moyens de faire cesser la peste dont ils étaient affligés en même temps que de la guerre du Péloponèse. » *Att.* C. III.

« On attribue à Apollon le pouvoir de guérir, parce que la chaleur modérée du soleil fait fuir toutes les maladies. Aussi en est-il qui croient que son nom vient d'ἀπελαύνοντα τὰς νόσους (détournant les maladies), dont on aurait fait ἀπόλλωνα pour ἀπέλλωνα. Cette interprétation, qui concorde avec la signification latine de ce mot, nous a dispensé de traduire du grec le nom du dieu; en sorte que, quand nous disons Apollon, il faut entendre *Aspellens mala* (repoussant les maux), dans le même sens que les Athéniens appellent ce dieu Ἀλεξίκακος. » Macrobe. *Saturn.* L. I, c. 17.

2. Πνὺξ, de πυκνός, *épais, dru, serré; πυκναὶ ἐκκλησίαι, assemblées nombreuses*.

3. « Le charcutier : Oui, oui, décide entre nous, pourvu que ce ne soit pas au Pnyx. »

« Le peuple : Je ne saurais siéger ailleurs, ainsi on se rendra au Pnyx comme de coutume. » Aristoph. *Les Chevaliers*.

4. « Jamais, depuis que je me baigne (c'est-à-dire depuis que j'ai atteint l'âge d'admission dans les bains publics), la poussière ne m'a piqué les yeux autant qu'aujourd'hui, jour de l'assemblée régulière dans ce Pnyx encore désert. » Aristoph. *Les Acharniens*.

5. De κυρεῖν τὰ ψηφίσματα, sanctionner les décrets.

6. Nous avons dit, p. 229, que la durée d'une prytanie fut d'abord de trente-cinq jours.

7. De συγκαλέω, convoquer.

Des assemblées régulières, la première était consacrée à la rectification des décrets du conseil des cinq cents[1], la seconde aux réclamations d'intérêt public ou particulier; la troisième à donner audience aux ambassadeurs étrangers; la quatrième, enfin, était occupée par les affaires religieuses[2]. Dans cette dernière séance, les prytanes qui, pendant la durée de leurs fonctions, étaient tenus d'offrir chaque jour un sacrifice pour la prospérité de l'État, venaient rendre compte de l'accomplissement de ce devoir[3].

Les assemblées extraordinaires, motivées par quelque événement imprévu, étaient réunies par les archontes, les stratèges, les polémarques, et quelquefois par les prytanes, par le ministère des hérauts, κήρυκες[4].

Tous les Athéniens libres étaient admis aux assemblées, à l'exception des impies, des prodigues, des impurs, des lâches et des débiteurs de l'État[5], qui étaient repoussés par les prytanes, s'ils osaient s'y présenter. Les esclaves, les étrangers, les femmes et les enfants en étaient exclus. Si l'on en croit un curieux passage de Varron, que nous a conservé saint Augustin, les femmes, au temps de Cécrops, prenaient part aux délibérations[6].

1. « Le législateur a donné aux thesmothètes l'ordre formel de reviser chaque année les lois dans le lieu public de leur dépôt, de rechercher, d'examiner avec soin s'il en existe de contradictoires ou d'abrogées parmi celles en vigueur, ou plus d'une sur le même sujet; s'ils en trouvent, ils les transcriront sur les tables et les afficheront aux statues des Éponymes. Les prytanes convoqueront le peuple après avoir mis à l'ordre du jour la nomination des nomothètes, et le chef des proèdres fera voter l'assemblée pour annuler telle loi et maintenir telle autre, en sorte qu'il n'y en ait qu'une seule sur chaque matière. » ESCHINE. *Sur la Couronne.*

2. POLLUX. *Onomast.* L. VIII, c. 8.

3. DÉMOSTH. *Procem.*

4. Chaque tribunal, chaque autorité avait ses hérauts propres. Dans une inscription découverte en mars 1858, près de la tour des Vents, on trouve mentionnés Démétrius, fils d'Amyntas, héraut de l'Aréopage, κήρυξ ἐξ 'Αρείου Πάγου Βουλῆς, et Polycharme, fils d'Euclès, héraut des archontes κήρυξ 'Αρχόντων.

5. ESCHINE. *In Tim. et Ctesiph.* — DINARCH. *In Aristog.*

6. « Voici, selon Varron, la raison pour laquelle cette ville fut nommée Athènes, qui est un nom tiré de celui de Minerve, que les Grecs appellent 'Αθήνα. Un olivier étant tout à coup sorti de terre en cet endroit, et une source d'eau en un autre, ces prodiges étonnèrent le roi, qui députa vers Apollon de Delphes pour savoir ce que cela signifiait et ce qu'il fallait faire. L'oracle répondit que l'olivier signifiait Minerve et l'eau Neptune, et que c'était aux habitants à savoir de laquelle de ces deux divinités ils donneraient le nom à leur ville. Cécrops assembla tous les citoyens, *tant hommes que femmes; car les femmes parmi eux avaient alors voix dans les délibérations.* Lorsqu'il recueillit les suffrages, tous les hommes furent pour Neptune et toutes les femmes pour Minerve, et, parce qu'il y avait une femme de plus, Minerve l'emporta. » SAINT AUGUSTIN. *Cité de Dieu.* L. XVIII, c. 9.

Tout citoyen qui avait atteint trente ans pouvait prendre la parole, après toutefois qu'elle avait été accordée à ceux qui avaient accompli leur dixième lustre[1].

L'*épistate* qui présidait l'assemblée était choisi parmi les *proèdres*, qui avaient pour mission de compter les suffrages exprimés par les cailloux qui avaient remplacé les fèves, κύαμοι, employées d'abord à cet usage[2].

Les citoyens qui assistaient aux assemblées recevaient des mains des thesmothètes un salaire qui varia de 1 à 3 oboles[3]. Le plus faible salaire, institué par Périclès[4], fut porté au triple par Cléon, qui voulut ainsi se concilier l'affection du peuple[5]. Ceux qui arrivaient trop tard à l'assemblée étaient privés du triobole[6].

Les mêmes citoyens ne pouvaient juger deux affaires dans la même journée[7].

1. Le héraut, après avoir indiqué le sujet de la délibération, terminait par ces mots : Quels sont les citoyens au-dessus de l'âge de cinquante ans qui veulent prendre la parole? (Voy. Eschine. *In Tim. et Ctes.*)

2. Aristophane, dans sa comédie des *Chevaliers*, appelle le peuple athénien *mangeur de fèves*, c'est-à-dire vivant du salaire de ses votes.

3. 15 à 45 centimes, qui aujourd'hui représenteraient la valeur de 1 fr. 50 c. à 4 fr. 50 c.

« Autrefois, quand à l'assemblée ils ne recevaient qu'une obole, on pouvait causer assis tout à l'aise; maintenant on est étouffé par la foule... Aujourd'hui, quand on fait quelque chose pour la patrie, on demande 3 oboles, comme le maçon mercenaire. »

Aristophane. *Les Harangueuses.*

Dans un passage de sa comédie des *Grenouilles*, le même comique fait allusion au salaire de 2 oboles que les citoyens recevaient à l'époque où il fit représenter sa pièce.

« Hercule : Un vieux nautonier te passera dans une petite barque, moyennant un salaire de 2 oboles. »

« Bacchus : Vraiment! Quel pouvoir ont partout 2 oboles! Comment sont-elles venues jusque-là? »

Ce salaire, gagné sans fatigue, avait pour les Athéniens un grand attrait. Aussi Aristophane raille-t-il souvent leur rage de juger et de prendre part aux délibérations; il leur forge le surnom de *peuple pnycien* dans *les Chevaliers*. C'est contre cette manie qu'est dirigée toute sa comédie des *Guêpes*, dont *les Plaideurs* de Racine sont une si charmante imitation; enfin, dans *les Nuées*, Strepsiade, auquel on met sous les yeux une carte de la terre en lui montrant Athènes, s'écrie : « Que dis-tu là? Je n'en crois rien; je n'y vois pas de juges en séance. »

4. « Périclès, le premier, salaria les juges. » Aristote. *Politique.* L. II, c. 10.

5. « Cléon : Quant à moi, je ne cesserai de nourrir le peuple et de le servir, et tous les moyens me seront bons pour lui faire payer les 3 oboles. « Aristoph. *Les Chevaliers.*

6. « Allons à l'assemblée, ô hommes! Le thesmothète a menacé de ne pas payer le triobole à quiconque n'arriverait pas de grand matin. » Id. *Les Harangueuses.*

« S'il t'arrive de te lever à midi, tu n'auras pas à craindre d'être exclu par le thesmothète. »

Id. *Les Guêpes.*

7. « O peuple! c'est assez d'avoir jugé une affaire; va au bain, prends un morceau, bois, mange, et reçois les 3 oboles. » Id. *Les Chevaliers.*

C'était au Pnyx seul qu'en vertu de la loi de Solon étaient proclamées les couronnes décernées par le peuple aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. Ctésiphon ayant fait décider que celle accordée à Démosthène serait proclamée au théâtre [1], et avant même qu'il eût rendu compte de sa conduite, cette infraction donna lieu au fameux procès *sur la Couronne*, intenté par Eschine [2] à Démosthène pour se venger de celui que l'illustre orateur lui avait suscité autrefois à l'occasion de son ambassade près de Philippe de Macédoine.

La colline du Pnyx ne fait en quelque sorte qu'une avec celle des Nymphes; elles n'étaient séparées que par une faible dépression dont on a profité pour faire passer la route moderne conduisant à l'observatoire. La face de la colline des Nymphes qui regarde le Pnyx est coupée verticalement dans plusieurs parties; il en est de même de celle du Pnyx, contre le côté nord duquel ont été évidemment appliquées des habitations dont on voit encore indiquées les séparations, ainsi que les trous des chevrons des toits. Près de là, à l'est, sont sur le roc d'autres traces de maisons et d'escaliers.

Il y eut à Athènes deux Pnyx voisins l'un de l'autre, mais qui ne furent point fréquentés en même temps.

On ignore à quelle époque fut établi l'ancien, mais nous verrons par la construction de sa muraille de soutènement qu'il devait dater d'un temps très-reculé [3]. On attribue à Thémistocle le nouveau Pnyx; sentant le besoin d'exalter les sentiments patriotiques et l'énergie des citoyens d'Athènes, il reporta le lieu de leurs assemblées sur un point plus élevé d'où leurs yeux pouvaient apercevoir la mer, théâtre de leurs exploits. Par la raison contraire, en l'an 404 avant Jésus-Christ, les trente tyrans,

1 Le décret portait : « Le héraut proclamera au théâtre, en présence des Hellènes, que le peuple athénien couronne Démosthène pour sa vertu, sa loyauté, et parce qu'il ne cesse de procurer, par ses paroles et par ses actions, le plus grand bien du peuple. »

Cf. Cicéron. *Du meilleur genre d'éloquence.* VII.

2. « Vous l'entendez, ô Athéniens ! d'après le législateur, on proclamera dans le Pnyx, devant le peuple convoqué, la couronne donnée par le peuple; mais ailleurs, jamais ! D'après Ctésiphon, qui foule aux pieds les lois et change même le lieu, ce sera au théâtre, non à l'assemblée des citoyens, mais aux nouvelles tragédies; non devant le peuple seul, mais en présence des Hellènes, pour qu'ils sachent comme nous quels hommes nous décorons. »

Eschine. *Discours sur la Couronne.*

3. Pollux l'appelle une place arrangée suivant la simplicité antique, χωρίον κατεσκευασμένον κατὰ τὴν παλαιὰν ἁπλότητα. *Lexic.* L. VIII, 132.

qui redoutaient l'influence de ces souvenirs, rétablirent le Pnyx à sa place primitive, où les hautes parois des rochers masquaient la mer[1].

L'ancien Pnyx, auquel on arrivait par deux pentes latérales assez douces, était une vaste esplanade semi-circulaire d'environ 150 mètres de diamètre, taillée à mi-côte et soutenue par un mur en forme de segment de cercle, composé de blocs d'une grandeur prodigieuse grossièrement



Vue générale du Pnyx.

équarris, et disposés par assises irrégulières. Ce mur, de construction cyclopéenne, est à découvert sur une longueur de 72 mètres, et sa hauteur au centre atteint 5 mètres. Certains blocs ont jusqu'à $3^{m},70$ de long sur $2^{m},50$ de haut et autant d'épaisseur. On retrouve encore à la suite quelques autres vestiges de cette muraille.

Formée par un rocher taillé verticalement sur une hauteur d'environ 4 mètres, la corde de l'arc légèrement fléchie, comme pour lancer la flèche, regarde le nord-est[2]. Elle présente au centre où se trouve la tribune un angle très-ouvert, dont la forme semble avoir été calculée pour concentrer dans l'hémicycle la voix des orateurs.

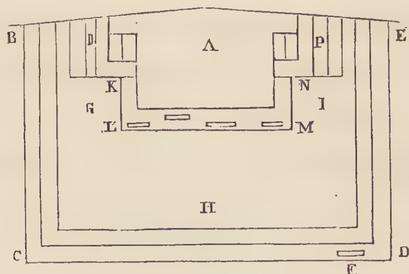
La tribune[3], βῆμα, *suggestum,* A, d'où retentirent les voix de Démosthène, d'Eschine, de Périclès, de Phocion, est entièrement taillée dans le roc, ainsi que les trois gradins sur lesquels elle repose. Le degré infé-

1. « La tribune mesme des harangues, qui estoit sur la place du Pnyx, regardoit vers la mer; mais les trente tyrans qui furent depuis la remuèrent ailleurs pour la faire tourner deuers la terre, ayans opinion que l'estre puissans par mer estoit ce qui engendroit et maintenoit l'auctorité du gouuernement populaire. » PLUTARQUE. *Vie de Thémistocle.*

2. La corde supposée droite, tirée d'une extrémité à l'autre de la paroi du rocher, aurait encore 112 mètres de longueur.

3. Voy. la vignette en tête de ce chapitre.

rieur B C D E, haut, comme les deux autres, de 0m,42, et profond de 0m,32, a 9m,65 de longueur à la façade C D, et 6m,30 aux côtés B C et E D. A son angle D, est creusé un trou oblong F, qui dut recevoir une stèle. Au-dessus du 3e degré s'étend une terrasse G H I, dont le centre est occupé par un autre gradin K L M N, long de 4m,45 à sa face L M, qui, haute de 0m,45, porte sur sa surface quatre trous de



Plan de la Tribune.

stèles irrégulièrement disposés. Ce gradin sert de base à la tribune même A, à laquelle on montait par deux escaliers latéraux O et P. Cette tribune n'est plus qu'un cube ayant perdu sa partie supérieure, ornée sans doute d'une moulure quelconque et probablement munie d'un garde-fou. Malgré cette dégradation, on peut voir encore par les traces restées sur la paroi du rocher que la hauteur totale du monument était d'environ 3 mètres.

Derrière la tribune, le rocher, sur une certaine largeur au-dessus de sa partie verticale, était taillé en gradins encore très-visibles, et de là aussi le peuple pouvait entendre l'orateur. C'était par un large passage coupé à l'extrémité méridionale de la paroi du rocher auquel était adossée la tribune que l'on arrivait à ces gradins supérieurs.

La tribune, le Pnyx, ces monuments si intéressants par les grands souvenirs qu'ils rappellent, étaient ensevelis sous la terre et les décombres, et ils n'ont été dégagés qu'en 1822, aux frais et par les soins de lord Aberdeen. Jusqu'alors la destination de cet hémicycle, dont la forme seule se dessinait sur le sol, avait donné lieu aux assertions les plus diverses; Wheler y avait vu l'Aréopage, Leroy l'Odéon de Périclès, Stuart celui d'Hérode Atticus; Chandler seul y avait reconnu le Pnyx,

et son opinion avait été adoptée par Barthélemy et Barbié du Bocage, dès la fin du siècle dernier[1].

Derrière la tribune, au-dessus et à 30 mètres en arrière, on trouve un autre rocher taillé aussi verticalement sur une moindre largeur, et sur une hauteur de 2^{m}, 50 seulement dans la partie la plus élevée; il présente au nord un petit escalier, et au sud une niche que M. Pittakis pense avoir contenu la statue de Jupiter, devant laquelle on sacrifiait, avant de délibérer de jeunes porcs, dont le sang arrosait le lieu d'assemblée, cérémonie qu'on nommait κάθαρμα, *purification*, ou περιςία, *lustration*[2]. La longueur de la partie conservée de cette seconde muraille de rocher est de 37 mètres.

C'est l'espace oblong compris entre cette paroi et celle de l'ancien Pnyx qui paraît avoir formé celui de Thémistocle. Cette supposition, adoptée par Leake, nous semble, malgré le peu de commodité que devait offrir ce nouveau lieu de réunion, être plus qu'aucune autre d'accord avec les témoignages de l'histoire.

A l'extrémité occidentale de cette esplanade rectangulaire fort allongée sont les restes de la tribune, espèce de grand piédestal réservé dans le roc, long de 3^{m},30 et large de 3 mètres, qu'entourait un soubassement régulier, encore visible, large de 0^{m}, 80. Détruite sans doute par les trente tyrans plutôt que par les siècles, la tribune ne conserve plus qu'une hauteur de 0^{m}, 50.

En avant du centre de la paroi du rocher du Pnyx de Thémistocle

1. « Je ne conçois pas, dit Stuart, comment, ainsi que le dit Lucien, la Justice assise sur la colline de l'Aréopage, en face du Pnyx, aurait pu voir venir Pan qui sortait de sa grotte, située sous l'Acropole, puisque, dans l'hypothèse de Chandler, elle aurait tourné le dos à ce dieu. »

Cette objection aurait certainement une grande valeur, si le texte de Lucien disait exactement ce que Stuart lui fait dire; mais il n'en est rien. Mercure, arrivant dans l'Attique avec la Justice, s'arrête sur l'Aréopage : « Tu n'as, dit-il à la Justice, qu'à t'asseoir ici quelque part sur cette colline et regarder du côté du Pnyx, en attendant que j'aie proclamé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à l'Acropole pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse facilement m'entendre. — Mercure, répond la Justice, ne t'en va pas avant de m'avoir dit quel est ce personnage qui vient au-devant de nous; il est cornu, porte une syrinx et a les deux jambes velues. — Mercure : Comment! tu ne reconnais pas Pan? » Lucien. *La Double Accusation.*

On voit que dans ce passage rien n'indique que, dans ce moment, la Justice se soit déjà assise, comme Mercure l'avait invitée à le faire pendant son absence; il est même probable que, dans la pensée de Lucien, elle reste debout, puisque immédiatement elle entame un dialogue avec Pan qui se présente devant elle.

2. Aristoph. *Les Acharniens et les Harangueuses.* — Eschine. *In Timocr.*

sont, sur le sol, les traces d'un édifice dont le plan semblerait être celui d'une sorte de temple, avec son *pronaos*. Trois trous ronds, de $0^{m},14$ de diamètre, creusés dans le rocher, sur la limite occidentale de son enceinte, paraissent avoir reçu des poteaux dont la destination serait difficile à déterminer. Je croirais volontiers cette construction postérieure à l'époque où l'on en revint à l'ancien Pnyx; car sa présence eût encore diminué l'espace déjà si restreint destiné au peuple dans le Pnyx de Thémistocle. Les citoyens n'avaient même pas ici, comme à l'ancien Pnyx, la ressource de prendre place sur le sommet du rocher; car, à partir de ce sommet, la colline descend vers le sud-ouest, où bientôt elle est coupée par des restes assez considérables de l'ancienne muraille de la ville, composée de blocs de grand appareil en pierres du Pirée.

Colline de Musée. Cette colline fait suite à celle du Pnyx, dont elle était séparée, ainsi que de l'Aréopage, par une vallée qu'occupait un des quartiers les plus populeux d'Athènes, celui que sa position avait fait nommer *Cœlé*, κοίλη, *le creux*. Là, entre le Pnyx et le Musée, se trouvait la porte Mélitide, dont l'emplacement est indiqué par la petite église de *S. Dimitri Lombardhari*.

La colline doit son nom à un disciple d'Orphée, au poëte Musée, fils d'Antiphème, né à Éleusis, qui vivait au XIIIe ou au XIVe siècle avant Jésus-Christ, et mourut dans une extrême vieillesse en ce lieu où il fut inhumé[1]. Ses ouvrages étaient presque tous perdus dès le temps de Pausanias, et on ne possédait plus de lui qu'un hymne à Cérès[2]. Nous avons vu que son portrait était au nombre des peintures que l'on conservait dans la Pinacothèque des Propylées.

Démétrius Poliorcète qui, après avoir délivré Athènes de ses tyrans, voulut y dominer à son tour, avait fortifié le Musée[3], et n'en fut chassé

1. « Le poëte Musée chantait, dit-on, ses vers sur cette colline, et, quand il mourut de vieillesse, il y fut enterré. » Pausanias. *Att.* C. XXV.

2. Pausanias. *Att.* C. XXII.

Cet hymne même n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais nous connaissons les titres de plusieurs autres ouvrages de Musée, tels que les *Préceptes adressés à son fils Eumolpe*, une *Théogonie*, la *Titanographie*, des poëmes sur *la Sphère* et sur les *Mystères et Initiations*. On a publié sous son nom un joli poëme d'*Héro et Léandre* qui, évidemment, appartient à une époque bien moins reculée. Il est très-probable qu'il ne fut composé que vers le IVe siècle de l'empire par Musée le grammairien.

3. « Démétrius, fils d'Antigone, ayant rendu la liberté aux Athéniens, ne leur rendit cependant pas le Pirée aussitôt après la fuite de Lacharès, et, les ayant vaincus quelque temps après, il mit une

qu'avec peine par Olympiodore à la tête de quelques Athéniens[1].

Cette colline était en grande partie renfermée dans l'enceinte de la ville, et la muraille antique la coupait par le milieu, suivant à peu près les irrégularités de son sommet.

TOMBEAU DE CIMON. Au bas du Musée, à son extrémité nord-ouest, et regardant le nord, se trouve le tombeau attribué à Cimon. Sa position s'accorde en effet très-bien avec ce qu'Hérodote nous apprend du tombeau de Cimon, père de Miltiade.

« Cimon, dit-il, fut enterré devant la citadelle, au delà du chemin qui traverse le Cœlé, et vis-à-vis de lui sont enterrés ses chevaux, qui avaient gagné trois fois le prix aux jeux olympiques[2]. » Le tombeau étant double, la tradition veut qu'il ait aussi reçu le corps du grand Cimon, fils de Miltiade. Si rien n'est certain dans cette conjecture, nous devons dire aussi qu'aucun témoignage positif ne vient la contredire. Nous conserverons donc à ce monument son nom populaire, heureux que nous sommes de la pensée d'avoir peut-être sous les yeux la demeure dernière d'un des plus nobles fils de l'antique Athènes[3].

garnison dans leur ville même et fortifia à cet effet le Musée, colline située en face de la citadelle, dans l'ancienne enceinte de la ville. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXV.

« Adonc voyant Démoclès l'orateur que le peuple jettoit de grands cris de joye à la louange de Démétrius, et que les orateurs, à l'enui l'vn de l'autre, montoyent à la tribune aux harengues pour lui décerner tous les iours de nouueaux hõneurs à qui surpasseroit son compaignon, il proposa un décret qu'on mist et livrast entre les mains du roy Démétrius les ports et haures de Pyreus et de Munychia pour en faire à son bon plaisir. Ce qui lui ayant esté accordé et passé par les voix du peuple, lui-mesme encore de son auctorité priuée mist une grosse et puissante garnison dedans le fort appelé Musæum, de peur que delà en auant le peuple ne se rebellast contre lui et ne le destournast d'autres entreprises. » PLUTARQUE. *Vie de Démétrius.*

Cf. DIODORE DE SICILE. L. XX, § 45.

1. « Quelques Athéniens, étant venus dans la suite à réfléchir sur la gloire de leurs ancêtres et sur la prééminence que leur patrie avait perdue, prirent à l'instant même Olympiodore pour général; comptant beaucoup plus sur leur bonne volonté que sur leurs forces réelles (ils n'étaient que treize en tout, *Ibid.* C. XXIX), il les conduisit tous sur-le-champ, jeunes gens et vieillards, contre les Macédoniens; ces derniers étant venus à sa rencontre, il les défit et prit le Musée où ils s'étaient réfugiés; c'est ainsi qu'Athènes fut délivrée du joug des Macédoniens. » PAUSANIAS. *Att.* C. XXVI.

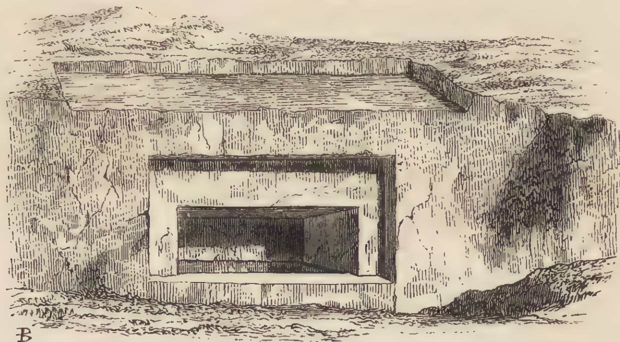
2. HÉRODOTE. L. VI, c. 103.

3. « Cimon, fils de Miltiade, mourut dans l'île de Chypre, et l'historien Thucydide fut tué dans la Thrace; mais les restes de ces deux illustres Athéniens furent transportés dans le lieu destiné à la sépulture de leur famille. » CHANDLER. *Voyages en Grèce.* T. II, p. 482.

« Les sépultures qu'on appele iusques auiourdhui *Cimonia*, tesmoignēt que ses cendres et ses os furēt raportez en Attique. » PLUTARQUE. *Vie de Cimon.*

Ajoutons avec Leake que ce lieu est contigu au quartier du Pnyx qu'habitait Cimon.

Ce tombeau est creusé dans le flanc du rocher naturellement vertical en cet endroit. Sa façade présente une sorte d'encadrement, haut de de 1m,73 et long de 3m,48, dont la feuillure aurait reçu une décoration monumentale portant les inscriptions. Au-dessous, le rocher a encore une



Tombeau de Cimon.

hauteur de 0m,46. L'ouverture du sépulcre a 2m, 55 de longueur et 1m,17 de largeur. En arrière du frontispice elle avait reçu une seconde clôture dont les traces sont surtout visibles sur la paroi de gauche, et qui n'était formée que d'une dalle de champ, épaisse de 0m,12. Un trou de scellement existe dans l'appui sur lequel elle reposait.

La chambre sépulcrale a 2m,45 de profondeur, et c'est au-dessous du niveau de son ouverture que se trouve, également creusé dans le roc, le sarcophage, large de 1m,35 et long de 2m,30. C'était, comme nous l'avons dit, un cercueil double, un *bisomum*[1], conservant encore une partie de la cloison qui le divisait. Une saillie qui règne tout autour avait dû recevoir le couvercle, formé de deux ou trois énormes dalles de 0m,33 d'épaisseur, dont on voit encore les traces sur la paroi. Dans sa partie supérieure, le monument est surmonté d'une espèce de toit en appentis soigneusement taillé dans le roc, nouvelle preuve de l'ancienne existence d'une décoration monumentale.

A la droite du tombeau, on voit dans le rocher l'indication d'un escalier qui conduisait au sommet de la colline entièrement couvert de vestiges de constructions taillées dans le roc, chambres, escaliers, citernes, etc.,

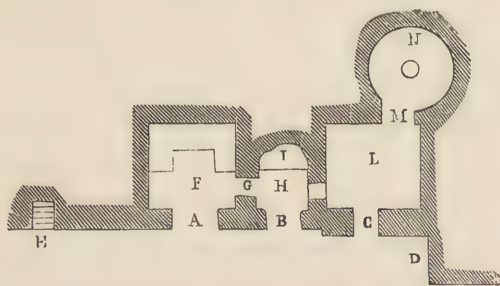
1. *Bisomum*, mot assez mal composé du latin *bis*, deux fois, doublement, et du grec σῶμα, corps.

comme à la colline des Nymphes, et où l'on peut suivre facilement le tracé de l'ancienne muraille d'Athènes, qui conserve encore plusieurs assises de pierres du Pirée[1].



Prison de Socrate.

Prison de Socrate. Au pied de la colline de Musée, à quelques pas de l'emplacement de l'ancienne porte Mélitide et en regard de l'Acropole, sont creusées trois grottes que l'on croit avoir servi de prison à Socrate et avoir été témoins de sa mort.



Plan de la prison de Socrate.

La façade du rocher, grossièrement aplanie, est percée de trois portes irrégulières A B C, et couverte de trous carrés qui semblent avoir reçu les *poutres d'un toit*. Du reste, le rocher D, faisant saillie en équerre, à droite, semble en effet indiquer la présence d'une construction en avant des grottes aussi bien que l'escalier E, qui, placé à gauche et dans le haut du rocher, dut être complété dans sa partie inférieure par un escalier en maçonnerie ou en bois dépendant de cette construction. Ce bâtiment devait être destiné aux gardiens de la prison.

1. Suivant Pline (L. XXXV, 49), les murs d'Athènes regardant le mont Hymette étaient en briques.

Les deux grottes de gauche communiquent entre elles par une porte. La première F, selon M. Pittakis, serait la salle où Socrate alla se baigner avant de boire la ciguë; une trace qui existe de trois côtés sur le sol, le long des parois, pourrait en effet indiquer l'emplacement de trois baignoires.

Cette grotte, la plus régulière de toutes, présente un carré de $3^m,35$ de profondeur sur une largeur égale et $2^m,20$ de hauteur; le plafond est plat. La porte d'entrée A est haute de 2 mètres et large de $1^m,75$; la porte de communication G n'a que $0^m,70$ de large.

La seconde grotte H est très-petite et fort irrégulière. La manière dont le fond en cul-de-four est taillé dans le roc avec une espèce d'autel I, réservé en avant, semblerait indiquer une chapelle, ἱερόν, probablement consacrée à Mercure *Strophæus*, Στροφᾶιος [1], sous la protection duquel étaient les prisons.

Un trou rond K, pratiqué violemment dans la paroi de droite, sans doute à une époque comparativement très-moderne, communique avec la troisième grotte. Celle-ci est double; en avant est une sorte de vestibule carré L, de grandeur égale à celle de la première grotte F, mais dont le plafond est à double rampant comme celui des hypogées étrusques de l'antique Tarquinia. A droite, au fond, une grande ouverture M, irrégulièrement arquée, communique à une salle circulaire taillée également dans le roc. Cette rotonde, *tholus*, θόλος [2], surmontée d'une voûte elliptique, était la prison. Sa forme rappelle celle de la Trésorerie d'Atrée, à Mycènes; son diamètre est de $3^m,25$. Les parois sont polies avec assez de soin. Au centre de la voûte est une ouverture ronde que fermait une dalle dont il reste encore la moitié.

Tombeau de Musée. Gravissant la colline, un peu au-dessous de son sommet, on voit sortir de terre la partie supérieure d'un très-ancien tom-

1. Στροφαῖος, de στροφεὺς, gond de porte; chez les Romains, les gonds avaient aussi leur divinité tutélaire, nommée *Cardea* ou *Carna*, de *Cardo*, gond.

2. On appelait *tholus* tout édifice rond surmonté d'une coupole, mais il y avait à Athènes un édifice spécialement nommé le *Tholus*. « Il se trouve, dit Pausanias (*Att.* C. V), auprès du sénat des cinq cents. Les prytanes y offrent des sacrifices, et on y voit quelques petites statues d'argent. »

Le Tholus avait été probablement le trésor et le palais des anciens rois d'Athènes, et, « comme l'autorité de ceux-ci, dit M. Alfred Maury, passa ensuite aux prytanes, on comprend pourquoi ces magistrats sacrifiaient au Tholus. C'était dans cet édifice que l'on renfermait les clefs de la citadelle et le trésor public. Les trente tyrans y siégeaient. »

beau, qu'il serait bien facile de dégager entièrement[1]. Tourné vers l'orient, il présente un fronton long de 4m, 20, grossièrement taillé dans le roc, et à l'intérieur il paraît avoir été divisé par une cloison centrale. La tradition veut voir dans ce monument le tombeau de Musée, et la rudesse de son style autorise jusqu'à un certain point cette supposition dont la réalité n'est, du reste, aucunement prouvée.

Monument de Philopappus. Au point culminant de la colline de Musée s'élève une ruine connue sous le nom de monument de Philopappus[2]. Sa façade, tournée à l'est, regarde l'Acropole, et sa hauteur est de 12m,62. Pausanias s'est contenté de le mentionner en passant, sans entrer dans aucun détail[3]. Stuart pense avec raison qu'il a été élevé en l'honneur du dernier roi de Comagène et de plusieurs de ses descendants. La Comagène, qui formait la partie septentrionale de la Syrie, et fut soumise la dernière par les Romains, ne figure dans l'histoire comme royaume indépendant que vers l'an 65 avant Jésus-Christ, époque où le reste de la Syrie fut réduit en province romaine par Pompée. Antiochus Ier, qui y régnait alors, fit alliance avec les Romains auxquels il donna plus d'une preuve de fidélité[4], et sut ainsi conserver son trône, qu'il transmit à ses héritiers. La Comagène, devenue à son tour province romaine, à la mort d'Antiochus III, l'an 17 après Jésus-Christ, fut rendue en l'an 38 à son fils Antiochus IV Épiphane par Caligula, qui lui adjoignit une partie de la Cilicie. Antiochus IV fut un des premiers princes qui reconnurent Vespasien comme empereur, et il commanda un corps d'auxiliaires au siége de Jérusalem; mais, en l'an 72, s'étant compromis par une alliance avec les Parthes, il perdit son royaume qui fut définitivement réuni à l'empire romain[5] sous le nom d'*Euphratésie*[6].

1. Voy. la lettre en tête du chapitre.

2. Planche VIII.

3. « On a dans la suite érigé sur le Musée un tombeau à un Syrien. » *Att.* C. XXV.

4. Cicéron étant gouverneur de la Cilicie écrivait aux consuls et au sénat : « Des avis que j'avais lieu de croire fondés m'avaient annoncé le passage de l'Euphrate par les Parthes avec presque toutes leurs forces... Les premiers avis me vinrent d'Antiochus, roi de Comagène. » L. XV, lettre 1.

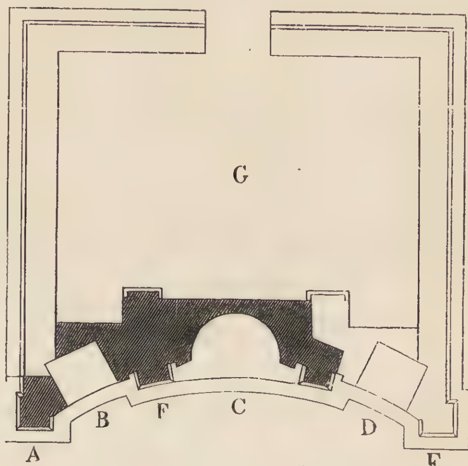
Cicéron parle aussi de ce service rendu par Antiochus dans une lettre adressée à Caton. *Lettres fam.* XV, 4.

5. Eutrope. L. VII, c. 19.

6. C'est ainsi qu'on le trouve désigné, parmi les dix provinces de l'Orient, par Ammien Marcellin

Antiochus passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité avec beaucoup d'égards, mais il paraît que sa famille se fixa à Athènes. Ce doivent être ce prince et quelques-uns de ses descendants qui sont mentionnés dans les inscriptions ou représentés par les sculptures du monument que nous décrivons.

Cet édifice présente à sa façade un segment de cercle concave,



Plan du monument de Philopappus.

A B C D E, orné autrefois de niches B C D, dont il ne reste que les deux premières. Quoique ainsi réduite d'un tiers, la façade conserve une largeur de 7^{m},60.

Sous la niche B, qui, carrée, haute de 2^{m},12 et large de 1^{m},25, contient une statue assise, sans tête, on lit :

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ

« Le roi Antiochus, fils du roi Antiochus. »

Sous la figure, plus fruste encore, qui occupe la niche centrale C, niche en cul-de-four, haute de 2^{m},85 et large de 1^{m},85, se trouve cette inscription :

ΦΙΛΟΠΑΠΠΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥ ΒΗΣΑΙΕΥΣ

« Philopappus de Besa [1], fils d'Épiphane (Antiochus IV). »

Les lettres ΦΙΛΟ du premier mot manquent aujourd'hui, mais elles

(L. XIV, 8), et dans le *Libellus provinciarum Romanarum* (*Class. lat.*, coll. Nisard) que l'on croit avoir été composé au temps de Théodose. Cet État forme aujourd'hui une partie des eyalets de Marasch et d'Alep.

1. Besa, dème de la tribu Antiochide.

ont été vues par Spon et Wheler, et même encore par Stuart et Revett. La troisième niche contenait sans doute quelque autre personnage illustre de la famille, peut-être son chef, Antiochus Ier.

Enfin, sur un pilastre F, large de $0^{m},55$, qui sépare la niche centrale de celle de gauche, est cette longue inscription latine :

C. IVLIVS C. F.
FAB. ANTIO
CHVS PHILO
PAPPVS COS
FRATER AR
VALIS SVLLE
CTVS INTER
PRAETORI *an*
OS AB IMP
CAESARE
NERVA TRAIA
NO OPTV
MO AVGVS
TO GERMA
NICO DACICO

« Caïus-Julius Antiochus Philopappus, fils de Caïus, de la tribu Fabia, consul [1], frère Arval [2], agrégé aux prétoriens par l'empereur César Nerva Trajan très-bon, Auguste, Germanique, Dacique. »

Stuart [3] croit trouver dans cette inscription la date de l'érection du monument; nous pensons qu'il est dans l'erreur. L'inscription latine nous paraît avoir évidemment été ajoutée après coup et ne désigner nullement, reléguée qu'elle est au sommet d'un pilastre, le personnage

1. On chercherait vainement le nom de Philopappus dans les fastes consulaires; peut-être ne fut-il que consul désigné, *designatus,* sans avoir eu le temps d'entrer en fonction, ou consul subrogé, *suffectus,* c'est-à-dire remplaçant un consul mort pendant la durée de sa charge.

2. On nommait *fratres arvales* des citoyens chargés de sacrifier deux fois par an à Cérès dans les fêtes nommées *Ambarvalia;* ils étaient au nombre de douze, appartenant aux familles les plus distinguées de l'empire. Ils avaient été institués par Romulus qui lui-même fit partie de leur collége. Cette dignité, très-considérée à Rome, était à vie, et ne pouvait se perdre ni par l'emprisonnement ni par l'exil.

« Sabinus Massurius, au premier livre de ses *Mémoires,* prétend, d'après quelques autres historiens, qu'Acca Larentia fut la nourrice de Romulus. « Cette femme, dit-il, était mère de douze enfants du sexe masculin : l'un d'eux étant mort, Romulus prit sa place et fut nourri par Acca Larentia. Il les appela ses frères, dans la suite, *fratres arvales,* et prit ce nom lui-même.

« Telle est l'origine du collége des douze frères Arvales. Les insignes de ce sacerdoce sont une couronne d'épis et des bandelettes blanches. » AULU-GELLE. L. VI, c. 8.

Cf. VARRON. *De ling. lat.* 85.

3. *Antiquités d'Athènes.* T. III.

auquel fut élevé un mausolée de cette importance. N'est-il pas plus naturel de le reconnaître dans celui dont la statue occupe la niche principale, entre son père Antiochus IV Épiphane et quelque autre roi de ses ancêtres, au-dessus d'un bas-relief représentant, non le triomphe de Trajan, comme on l'a cru[1], mais celui de Titus après la prise de Jérusalem à laquelle Antiochus IV avait pris une part glorieuse. Ce serait donc aux règnes de Titus, de Domitien ou de Nerva, c'est-à-dire aux vingt dernières années du Ier siècle qu'appartiendrait notre monument. Plus tard, un autre membre de la famille ayant été déposé dans le mausolée, son nom et ses titres furent gravés sur le pilastre, seule surface restée lisse. Quant à cette dernière inscription, sa date se trouve indiquée d'une manière précise. Trajan fut salué du titre d'*Optumus* en 109, et il portait déjà celui de *Dacicus;* dans sa seconde expédition en Orient, après avoir chassé Chosroès du royaume des Parthes, il reçut, en 111, le surnom de *Parthicus*, et comme l'inscription ne fait pas encore mention de celui-ci, il est clair qu'elle dut être tracée entre les années 109 et 111.

Nous sommes encore obligé de combattre une autre supposition de Stuart, qui croit que le pilastre qui porte l'inscription était surmonté d'une statue. Il n'y avait point place pour une statue sur le chapiteau corinthien sur lequel reposait l'entablement. Le pilastre entier, par un déplacement qu'un tremblement de terre pourrait seul expliquer, est sorti pour ainsi dire de son alvéole, et venu en avant, ainsi que le prouvent son inclinaison hors d'aplomb, sa position par rapport à son chapiteau resté en arrière à sa place primitive, et l'aspect des surfaces latérales du pilastre, dont le marbre est poli dans les parties destinées à être vues et simplement dégrossi dans celles qui devaient être renfermées dans la muraille.

Le monument, composé de marbre pentélique, reposait sur cinq assises de pierres du Pirée, surmontées d'un soubassement enrichi de bas-reliefs malheureusement très-mutilés. Au centre, la composition principale, haute de 2m,60, large de 2m,80, offre un triomphateur, sans doute Titus, sur son char attelé de quatre chevaux; derrière lui, au-dessous du pilastre de droite, est une figure isolée, qui, bien que fruste, peut encore être

1. Au temps de Spon, ce bas-relief avait fait donner au Musée le nom de colline de l'arc de Trajan.

reconnue pour un prisonnier barbare. Le bas-relief de droite, qui a disparu, représentait probablement quelques autres prisonniers suivant le char du vainqueur. Le bas-relief de gauche, haut de 2m,60 et large de 1m,90, existe encore, ainsi que celui que surmonte le pilastre F; ces sculptures réunies offrent quatre figures dont les draperies sont assez bien conservées. Vus de face, ces personnages semblent *faire la haie* sur le passage du triomphateur.

Derrière la façade de marbre que nous venons de décrire, existent les restes de l'enceinte quadrangulaire G, qui complétait le monument et formait la chambre sépulcrale, depuis longtemps renversée et réduite à quelques assises de pierres du Pirée.

Nous voici arrivé au terme de notre course à travers les ruines de la ville de Thésée et de Périclès. Du haut de la colline de Musée donnons un dernier regard, disons un dernier adieu à ces merveilles de l'art, que trop souvent, hélas! notre imagination a dû reconstruire. Notre œil embrasse du pied du monument de Philopappus un panorama plus complet encore que celui que nous avons admiré du sommet de l'Acropole. C'est qu'ici nous avons pour motif principal de notre tableau l'Acropole elle-même et le Parthénon se détachant sur le Lycabette; à l'ouest, sous nos pieds, se dressent l'arc d'Adrien et les colonnes du temple de Jupiter Olympien, et, fraîche oasis au milieu de ces campagnes sèches et poudreuses, se développe le ravissant jardin de la reine, précédant le Stade d'Hérode et le mont Hymette aux bruyères parfumées. Au sud, au delà du golfe Saronique, sur la mer Égée, nous voyons se dessiner à l'horizon le promontoire de Scylla, extrême pointe de l'Argolide. En allant vers l'ouest, voici Égine, les ports de Phalère, de Muynchie, du Pirée, et derrière eux Salamine; au nord-ouest, l'antique bois d'oliviers consacré à Minerve est traversé par la voie sacrée d'Éleusis, qui, passant au pied du mont Saint-Élie, s'enfonce dans le pittoresque défilé de Gaïdarion, entre les monts Icare et Corydalus; au nord, le Parnès nous étonne par son immense fissure qui semble produite par la hache de quelque Titan; en avant, enfin, s'étend l'Athènes moderne, à laquelle servent de premier plan le temple de Thésée, le Pnyx et l'Aréopage.

Pourquoi faut-il qu'un regret se mêle aux sentiments d'admiration qui font ici battre le cœur? Combien il est triste de penser que c'est plutôt la main de l'homme que le temps, si peu destructeur sous le beau

ciel de la Grèce, qui a fait ruines ces miracles de l'art qu'après vingt-quatre siècles nous eussions pu contempler encore tout brillants de jeunesse. Consolons-nous pourtant par la pensée qu'au moins ce qui reste est sauvé, et remercions la Providence d'avoir confié ces merveilles à un prince qui, comprenant sa mission, veille avec sollicitude sur ces inappréciables trésors et conquiert ainsi chaque jour de nouveaux droits à l'éternelle reconnaissance de tous ceux qui ont conservé dans leur âme l'amour du beau, le culte des grands souvenirs.



QUATRE JOURS

DANS

LE PÉLOPONÈSE



Temple d'Égine.

QUATRE JOURS

DANS

LE PÉLOPONÈSE.



Petite porte, à Mycènes.

Un voyage dans l'intérieur de la Grèce ne ressemble guère aux promenades que les touristes peuvent faire sans danger, sans privations et presque sans fatigue, dans la plupart des autres contrées de l'Europe. Rien n'est plus rare, dans cet ancien berceau de la civilisation, qu'une auberge quelconque, si ce n'est une route, ou même un sentier. Force est donc d'imiter ce philosophe qui portait tout avec lui et qui, devançant les siècles, semblait donner un conseil prophétique aux voyageurs qui plus tard voudraient parcourir sa patrie.

En compagnie d'un ingénieur français que des travaux importants avaient appelé en Grèce, sous la conduite d'un guide nommé Manuel, parlant passablement l'italien et même un peu le français, l'anglais et le russe, je quittai Athènes le 12 mai 1859, à quatre heures et demie du matin. Notre guide, qui, moyennant quarante francs par jour et par tête, s'était chargé de toutes les dépenses, emportait avec lui lits de fer, matelas, batterie de cuisine, comestibles, etc. En trois quarts d'heure notre calèche franchit la plaine poudreuse qui sépare Athènes du Pyrée, et nous déposa sur le port où nous attendait l'*Hydra*, beau steamer grec, qui devait partir à cinq heures et demie, mais qui, selon l'usage du pays, ne manqua pas d'être en retard d'une heure.

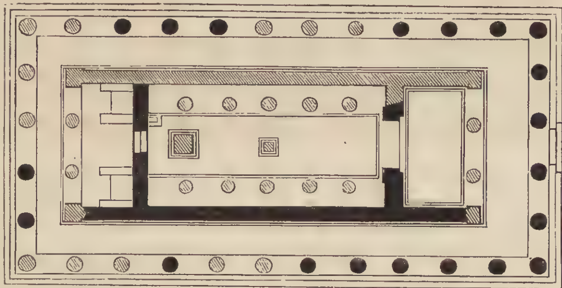
A sept heures quarante minutes nous rasions la côte occidentale de l'île d'Égine, située dans le golfe auquel elle a donné son nom, et qui portait aussi celui de mer Saronique. Égine fait face à la fois à l'Attique et à l'ancienne Épidaure qui, fameuse autrefois par la guérison que les malades y venaient chercher dans le temple d'Esculape, vient d'acquérir une nouvelle et bien différente célébrité par la mort du savant et à jamais regrettable Charles Lenormant, qui, victime de l'amour de l'archéologie, y contracta la funeste maladie qui, quelques jours plus tard, tranchait à Athènes cette existence si bien remplie déjà, et pourtant encore si riche d'avenir. La forme de l'île d'Égine est celle d'un triangle irrégulier dont les côtés auraient environ 10 kilomètres; son diamètre moyen est d'un peu plus de 8 kilomètres; son sol, très-inégal, paraît peu cultivé, et n'offrait à nos regards que quelques chênes verts, clair-semés et rabougris. Une sommité domine toutes les autres; c'est le mont Saint-Élie, qui porte une chapelle construite des débris d'un monument antique. Sur l'une des collines, à l'extrémité orientale de l'île, nous apercevons très-distinctement le fameux temple de Jupiter Panhellénien. Encore debout, en grande partie, il conserve de nombreuses colonnes, la plupart surmontées de leurs architraves[1].

On sait que les sculptures de ses frontons, ces sculptures, type le plus complet de l'art auquel on a donné le nom d'Éginétique, sont le plus précieux trésor de la glyptothèque de Munich.

Le temple de Jupiter Panhellénien avait été fondé vers la fin du

1. Voy. la vignette en tête du chapitre.

VIe siècle avant Jésus-Christ, et, ainsi que son nom l'indique, élevé par tous les peuples de la Grèce au dieu qui les avait délivrés d'une cruelle famine. Ce temple était, comme les plus anciens édifices sacrés de la Grèce, d'ordre dorique; il était hexastyle, périptère et hypèthre; ses côtés avaient douze colonnes, y compris celles des angles; il était précédé d'un pronaos soutenu par deux colonnes entre les antes, et présentait un *posticum* semblable à la face opposée, et non un opisthodome, comme l'ont cru quelques voyageurs. La largeur de la façade est de



Plan du Temple d'Égine.

12^{m},66, et la longueur du temple est de 27^{m},665. Les colonnes du péristyle ont 0^{m},975 de diamètre à la base, et s'élèvent avec une diminution du quart de ce diamètre à la hauteur de 5^{m},58, y compris le chapiteau. La hauteur totale du monument était de 11^{m},044, jusqu'à l'angle supérieur du fronton. Le temple s'élevait au milieu d'un vaste péribole de 70^{m},72 sur 42^{m},56 [1].

L'île d'Égine renferme d'autres antiquités, telles qu'une chambre sépulcrale, toute revêtue de peintures, et quelques ruines qui, pour être moins importantes, ne sont cependant pas sans intérêt.

A neuf heures et demie, nous arrivons en rade de l'île de Poros, l'antique *Calaurie*, qui n'est séparée du continent de la Morée et de l'ancienne Trézénie que par un canal étroit et peu profond. A notre droite, dans une gorge bien boisée, s'élève un vaste monastère; à gauche, un îlot isolé porte le fort *Heydeck*, batterie qui défend l'entrée du port; du même côté se dresse une colonne, restée seule debout de

1. E. Beulé. *L'Architecture au siècle de Pisistrate*. In-8°, atl. 1860.
C. Garnier. *Revue de l'Orient* et *Revue archéologique*.

celles qui décoraient le temple de Vénus. La ville, habitée par environ 4,500 Albanais, est bâtie sur un rocher uni à l'île par une langue de terre très-basse et très-étroite, qui est couverte par les eaux quand les vents du nord et du midi soufflent avec violence. Sur la plus haute montagne, nommée aujourd'hui *Palatia*, sont les ruines d'un temple de Neptune, célèbre par la mort de Démosthène, dont on montre, près de là, le prétendu tombeau. Poros est l'arsenal maritime de la Grèce moderne; l'île et la terre ferme forment un grand et beau port à l'abri de tous les vents, et l'un des meilleurs de ces parages; il a deux entrées, l'une au nord, l'autre au midi; c'est devant cette dernière que notre vapeur a *stoppé*, pour prendre et débarquer les voyageurs. Parmi les nouveaux venus, nous remarquons un assez grand nombre de femmes hydriotes, reconnaissables au grand fichu qui leur enveloppe entièrement la tête, se croisant sous le menton et sur la poitrine.

Après un arrêt de dix minutes, le steamer se remet en route pour s'arrêter, à onze heures, devant la ville d'Hydra, située au côté nord de l'île du même nom, l'antique *Hydrœa,* terre longue et étroite qui s'étend du sud-ouest au nord-est, parallèlement à l'extrémité sud-est de l'Argolide. L'aspect de l'île est aussi aride de ce côté que de celui du sud, que j'avais rangé en arrivant à Athènes; à peine aperçoit-on quelques traces de végétation; mais l'ensemble est pittoresque et plein de caractère. La ville, dont l'aspect rappelle Alger à l'époque de la conquête, s'élève, avec ses maisons blanches et ses moulins à huit ailes, jusqu'à une grande hauteur sur le penchant d'un amphithéâtre de montagnes que couronne un vaste couvent. Comme Nice, Hydra tourne autour d'un rocher qui, s'élevant au bord de la mer, la partage en deux. C'est à gauche de ce rocher que se creuse un port naturel, dont l'entrée est défendue par plusieurs batteries élevées par les Turcs.

A l'extrémité occidentale d'Hydra, nous laissons à droite l'île aride et déserte de Doko, et un peu plus loin, à gauche, Trikeria, autrefois *Tricruna,* îlot pyramidal, accompagné de deux plus petits. Entre Doko et Trikeria, nous apercevons devant nous Spezzo-Poulo, et l'île plus grande de Spetzia, jadis *Tiparenos,* où nous arrivons à une heure, après avoir doublé le cap Milona, pointe basse qui forme l'extrémité la plus méridionale de l'Argolide. La ville de Spetzia, troisième station de l'Hydra, est située sur la côte septentrionale de l'île, sur le bras de mer

assez étroit qui la sépare du continent; son aspect est à peu près le même que celui d'Hydra, que nous avons comparée à Alger; seulement ses maisons blanches et sans toits s'élèvent en amphithéâtre triangulaire sur une pente moins abrupte. A gauche est un joli port naturel, formé par une presqu'île couverte de moulins à huit ailes, aussi bien que les collines auxquelles la ville est adossée.

En quittant Spetzia, nous entrons dans le golfe de Nauplie ou d'Argos; à droite, par-dessus les terres peu élevées qui forment la côte de l'Argolide, nous apercevons la haute montagne d'Ortholiti, à laquelle sa double cime avait valu, dans l'antiquité, le nom de *Didyme* (*double* ou *jumeau*).

A deux heures un quart, nous laissions à droite l'île d'Hypsili, l'ancienne *Éphyre*, qui ne présente qu'une côte escarpée et aride.



Arrivée à Nauplie.

Une heure après, nous apercevons le fort Palamidi qui domine Nauplie, et la citadelle dont les murailles modernes ont pour base d'antiques constructions helléniques, et bientôt nous jetons l'ancre devant Nauplie. Cette ville n'a ni quai ni port, et le débarquement ne peut se faire que par canots. La mer avait été très-calme pendant toute la journée; mais quelques instants avant notre arrivée, un vent violent s'était élevé, et les flots étaient devenus tout à coup fort agités. Au moment où notre légère embarcation passait sous l'avant du steamer, celui-ci, par un mouvement de tangage, engagea son beaupré dans nos haubans, et nous enleva, en se redressant, à plus d'un mètre hors de l'eau; son retour en avant nous remit à flot, et heureusement nous parvînmes à nous dégager avant une seconde ascension. Cinq minutes après, nous foulions le sol du Pélopo-

nèse, et nous entrions dans la seule auberge de Nauplie, l'*hôtel de la Paix*, le bien mal nommé.

Nauplie et le mont Palamidi, qui la domine, ont conservé leurs noms antiques; cependant on désigne aussi la ville sous ceux d'Anaplie et de Napoli di Romani.

Outre la citadelle et le fort Palamidi, elle est défendue par le fort Grec ou Itschkalé, et par le fort Saint-Théodore ou Bourdzy, construit par les Turcs sur un îlot isolé, en face de la ville. Située dans la partie orientale du golfe d'Argos, sur une langue de terre très-étroite, Nauplie s'avance dans la mer dans la direction du sud-est au nord-ouest. L'isthme de cette petite presqu'île est occupé par un rocher très-haut et très-escarpé, qui ne laisse qu'un passage étroit pour arriver à la ville. Le fort Palamidi a été remis en état de défense, en 1687, par les Vénitiens auxquels la ville doit aussi la plupart des bastions qui la protégent. Ces diverses constructions portent en bas-reliefs des lions de Saint-Marc et des inscriptions faisant connaître les noms des provéditeurs qui ont pris part à ces travaux. Nauplie, depuis les premières années du XIII[e] siècle, n'a cessé de passer successivement des Turcs aux Vénitiens, des Vénitiens aux Turcs. Enfin, après un siége de trois mois, les Grecs y entrèrent en vainqueurs, le 3 janvier 1823, et, après la proclamation de l'indépendance, cette ville fut le siége du gouvernement jusqu'au 13 décembre 1834, époque où Athènes fut déclarée capitale. Nauplie est aujourd'hui le chef-lieu de la préfecture de l'Argolide; sa population est de 6,000 âmes, compris le faubourg de Pronia.

Les rues sont en général étroites et souvent rétrécies encore par d'anciennes maisons turques dont les étages s'avancent en encorbellement. Nous avons été étonnés de la beauté des femmes qui paraissaient aux fenêtres; on n'est pas habitué en Grèce à de semblables surprises. Toutes les rues qui ne se trouvent pas dans le voisinage de la mer sont très-escarpées et ont souvent même des degrés. A chaque pas on y rencontre des fontaines turques dont quelques-unes sont assez élégantes. Dans la partie basse de la ville sont deux belles places rectangulaires. L'une est plantée d'arbres et bordée de cafés des deux longs côtés; à l'une des extrémités est une caserne, à l'autre sont une ancienne mosquée convertie en école publique, et le monument funéraire de Démétrius Ypsilanti, l'un des héros de la guerre de l'indépendance; ce

mausolée est composé d'un grand dé de marbre surmonté d'un cippe portant une croix, et rappelant le tombeau de Nœvoleia Tychè, à Pompéi.

Sur l'autre place se trouvent l'arsenal et le palais du gouvernement, construit par Capo d'Istrias. Ce n'est qu'une grande maison percée d'un passage public. Le roi Othon y résida depuis son débarquement, le 6 février 1833, jusqu'au 13 décembre 1834.

Le seul édifice de quelque intérêt que présente Nauplie est l'église de Saint-Spiridion, et encore seulement par le souvenir qui s'y rattache; elle n'a qu'une seule nef peu étendue avec une coupole fermée; ses murailles sont revêtues entièrement de peintures byzantines modernes. C'est en sortant de Saint-Spiridion, par la porte latérale de droite, que, le 9 octobre 1831, le président Jean Capo d'Istrias, à six heures du matin, fut assassiné par les frères Constantin et Georges Mavromichalis. Ce dernier le frappa d'un coup de poignard dans le côté, et Constantin lui tira à bout portant un coup de pistolet, et on voit encore dans l'un des piédroits de la porte la trace profonde de la balle. Constantin fut sur-le-champ massacré par le peuple indigné, et Georges fut condamné et fusillé peu de temps après.

Hors de Nauplie s'étend le faubourg de Pronia, à l'extrémité duquel, sur le flanc d'un rocher, on voit un monument exécuté par le sculpteur allemand Siegel, en l'honneur des soldats bavarois morts en Grèce. C'est un lion colossal couché, taillé dans le roc, à l'imitation du fameux lion de Lucerne. Au-dessous est gravée cette inscription :

OFFIZIERE UND SOLDATE
KÖNIGLICH BAYERISCHEN BRIGADE
IHREN KAMERADEN
† 1833 UND 1834
ZUM VOLLENDUNG GEBRACHT
DURCH
LUDWIG I KÖNIG VON BAYERN.

« Les officiers et les soldats de la royale brigade bavaroise à leurs camarades morts en 1833 et 1834.
Terminé par Louis Ier, roi de Bavière. »

A gauche du monument est un grand cimetière moderne, entouré de murs; à droite, un autre cimetière ne contient qu'un petit nombre de tombes dont plusieurs portent des noms français. Celui-ci est dominé par une chapelle en grande partie creusée dans le roc.

De ce point assez élevé au-dessus de la plaine, le regard embrasse à la fois la rade, la ville et les forts de Nauplie, et sa campagne verdoyante, plantée de vignes, d'oliviers, de mûriers, d'amandiers, de trembles, de figuiers et de cyprès. Dans le fond, on aperçoit Argos et le mont Chaon.

Le 13 mai, après une nuit abominable passée sur d'affreux grabats, et pendant laquelle une chasse, hélas! trop fructueuse, les chants des buveurs séparés de nous par une cloison, des joueurs de billard qui ne cessèrent de s'escrimer sous notre chambre, les miaulements des chats amoureux, les aboiements des chiens, les cris des sentinelles, ne nous ont pas laissé fermer l'œil un instant, et qu'a couronnée, à quatre heures du matin, une fanfare de trompettes avec accompagnement de tambours, nous avons quitté avec joie l'*hôtel de la Paix*. A cinq heures, nous sommes partis de Nauplie dans une calèche antédiluvienne, et, contournant le golfe d'Argos, nous sommes arrivés en vingt-cinq minutes à une ferme-modèle qui avait été créée par Capo d'Istrias, mais qui depuis a été partagée et affermée à divers cultivateurs. A côté s'élèvent les ruines de Tirynthe, aujourd'hui Palæo-Anapli.

Tirynthe était située dans une plaine, autour de l'éminence qui portait son Acropole appelée, selon Strabon, *Lycimnæ;* cette Acropole est restée seule, et en vain aujourd'hui chercherait-on d'autres vestiges de cette antique cité dont les fortes murailles sont vantées par Homère[1] et par Hésiode[2].

« La forteresse de Tirynthe, dit M. Petit-Radel[3], est un des monuments les plus remarquables de l'antiquité; on y a trouvé des constructions moins irrégulières les unes que les autres; ce sont évidemment des ouvrages de divers règnes. J'attribue à Prœtus la plus régulière, et je considère les autres comme devant dater de la fondation de la ville par Tiryns, fils d'Argus. »

Suivant Pausanias, et dans le langage des anciennes traditions, une ville avait toujours été primitivement fondée par le héros le plus anciennement nommé dans l'histoire de sa ville; mais comme Apollodore,

1. *Iliade.* C. II, v. 559.

2. *Scutum Herculis,* v. 81.

3. Petit-Radel. *Recherches sur les monuments cyclopéens.*

Pausanias et Strabon ont dit que Tirynthe fut l'ouvrage des Cyclopes amenés de Lycie par Prœtus, on a le droit d'exiger qu'il soit prouvé que Tirynthe existait avant le règne de ce prince. Or, Pausanias lui-même en fournit la preuve.

« Les anciennes traditions, dit-il, portaient que Pirasus avait consacré à Tirynthe une statue de poirier existant encore de son temps ; elle était considérée comme la plus ancienne de toutes celles conservées dans l'*Hœreum* d'Argos ; elle représentait Junon. »

La ville existait donc dès lors, et ce fait s'explique par sa fondation par Tiryns, fils d'Argus. Si, au contraire, Prœtus en avait été le premier fondateur, Tirynthe daterait seulement de l'an 1379 environ [1] avant Jésus-Christ ; mais tout concourt à nous prouver que c'est à l'époque de Pirasus, roi d'Argos, c'est-à-dire vers l'an 1710 avant Jésus-Christ, qu'il faut placer la fondation de Tirynthe.

Pausanias nous apprend encore que cette ville fut détruite par les Argiens, qui en transportèrent les habitants à Argos qui avait besoin d'être repeuplée. Suivant les traditions mythologiques, Hercule passa son enfance à Tirynthe, et y fit dans la suite un assez long séjour. C'est là qu'il amena d'Espagne les troupeaux enlevés à Géryon.

« Les murs de Tirynthe, dit Pausanias, sont construits en pierres brutes, toutes d'une telle dimension, que deux bœufs attelés au joug n'ébranleraient pas même la plus petite. Les interstices sont remplis par de plus petites pierres qui servent de liaison aux grosses. »

Tels Pausanias les vit au second siècle de notre ère, tels ces murs se présentent encore aujourd'hui à nos regards étonnés ; car il ne paraît pas que la ville ait été rebâtie ou repeuplée après sa destruction par les Argiens, environ 468 ans avant Jésus-Christ. On ne peut douter que les ruines actuelles n'appartiennent à la citadelle existant du temps d'Homère, et que ces murailles ne soient celles qui firent donner par le poëte à la ville le nom de Τίρυνθα τειχιόεσσαν, *Tirynthe entourée de murs.* Quelque longue que soit une pareille durée, elle ne présente rien d'incroyable, lorsqu'on considère les masses gigantesques dont ces murs sont composés, et la force invincible de résistance qu'ils opposaient aux causes ordinaires de destruction.

1. M. Petit-Radel fixe cette première date à l'an 1450 avant l'ère chrétienne.

L'Acropole de Tirynthe, dont la « masse indestructible a fatigué le temps, » est construite sur un rocher oblong qui, dans sa plus grande hauteur, ne s'élève pas à 10 mètres au-dessus de la plaine, et qui, dans plusieurs endroits, se confond presque avec elle; sa direction est du nord au sud. Au nord, elle fait face à Nauplie; au sud, à Mycènes. Les murs de l'Acropole renferment une superficie d'environ 60 mètres de longueur sur 18 mètres de largeur; ils sont construits en lignes droites, mais brisées. « Une forteresse si petite, dit Dodwell[1], peut nous paraître indigne du héros de Tirynthe; mais, malgré le peu d'étendue de terrain qu'elle occupe, son mur d'enceinte nous offre des dimensions que, sans exagération, on peut nommer herculéennes. Il a, en général, 6 mètres d'épaisseur, et dans quelques endroits 7^{m},70. Sa hauteur actuelle, dans les endroits où il est le mieux conservé, est de 13 mètres. »

Les blocs qui les composent semblent avoir été assemblés à peu près dans l'état où ils étaient en sortant de la carrière. Les plus volumineux ont de 3 à 4 mètres de longueur sur 1^{m},33 d'épaisseur; leur grandeur ordinaire est de 1 mètre à 2^{m},35. La hauteur primitive des murs n'était probablement pas moindre de 18 mètres. On trouve dans l'intérieur de l'Acropole un petit nombre de blocs détachés qui ont été taillés et qui paraissent avoir appartenu aux portes. La citadelle, suivant W. Gell[2], qui en donne une description très-détaillée, avait trois entrées : l'une à l'est, l'autre à l'ouest, la troisième à l'angle sud-est. L'entrée de l'est est dans un état passable de conservation; un chemin oblique de 5 mètres de large, ou plutôt une rampe soutenue par un mur également de construction cyclopéenne, monte de la plaine en suivant les murailles orientale et méridionale d'une forte tour, large d'environ 7 mètres et haute de 7^{m},70, et aboutit à une porte composée d'énormes blocs de pierres, l'architrave seule ayant 3^{m},40 de longueur. La porte a 5 mètres de hauteur. Elle jouait sur un pivot placé au centre, et qui entrait dans des tourillons creusés dans l'architrave et dans le seuil, de sorte qu'un des côtés s'ouvrait en dedans et l'autre en dehors, disposition qui est une nouvelle preuve de la haute antiquité de cette porte, et de la

1. Dodwell (Edw). *Wiews and descriptions of Cyclopian or Pelasgic remains in Greece and Italy.*
2. Argolis. *The itinerary of Greece with a commentary on Pausanias and Strabo*, etc.

simplicité des temps où elle a été construite. La porte de l'angle sud-est est entièrement détruite.

La partie la plus curieuse de l'Acropole se trouve à l'est.



Galerie de Tirynthe.

Auprès d'un pan de muraille bien conservé, s'ouvre une galerie ogivale formée de cinq à six assises, dont les deux supérieures s'avancent en encorbellement et se réunissent au sommet. Dans sa partie la plus élevée, la galerie, malgré l'exhaussement du sol, a encore $3^{m},15$ de hauteur; sa largeur est de $1^{m},80$, et la longueur totale de la partie conservée est de 25 mètres. Du côté du levant s'ouvrent cinq fenêtres ou meurtrières également ogivales, s'élevant jusqu'à la naissance des deux assises inclinées de la galerie principale. Au tiers de celle-ci, on voit deux pierres en face l'une de l'autre, où sont creusés deux trous qui durent recevoir une barre de porte. Les blocs qui composent cette galerie sont généralement plus grossiers encore que ceux dont sont formées les murailles et surtout les portes du reste de l'enceinte. La voûte est probablement le plus ancien exemple, en Grèce, de l'emploi de la forme ogivale. Dans l'intérieur même de l'Acropole, on trouve une porte également surmontée de pierres, se rapprochant par encorbellement, et formant une sorte d'angle aigu au sommet. On reconnaît encore quelques exemples de ce mode de construction à Mycènes, aux environs de Missolonghi, en Étolie, à Thoricos, dans l'Attique, enfin en Italie, aux ruines d'Arpino, de Segni et d'Alatri.

Partis de Tirynthe à six heures et demie, nous traversons la plaine d'Argos, fertile en orge et en tabac très-renommé. Bientôt nous franchissons le petit fleuve *Inachus*, père de la fabuleuse Io[1], et le Xerias, l'ancien *Charadrus*, assez près du point où ces deux maigres cours d'eau se réunissent pour se jeter à la mer. La partie sud-ouest de la plaine, sur le bord du golfe et à gauche d'Argos, est le fameux marais de Lerne, célèbre par la victoire d'Hercule sur l'hydre à sept têtes[2].

A sept heures nous arrivions à Argos, située à 6 kilomètres environ de l'extrémité nord-ouest du golfe, dans une plaine, au pied du mont Chaon, qui porte sa forteresse du moyen âge reposant sur des murailles cyclopéennes, que, dans la guerre achéenne, Cléomènes essaya vainement de renverser. Cette Acropole, qui portait le nom de *Larisse*, contient encore quatre belles citernes antiques.

Incendiée trois fois pendant la guerre de l'indépendance, la moderne Argos a un air de propreté assez rare dans ces contrées ; les rues sont larges, bien alignées; mais les maisons n'ont, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée, et quelques-unes seulement ont un étage. Presque toutes sont bâties en bois avec des boutiques ouvertes au rez-de-chaussée; aussi Argos ressemble-t-elle moins à une ville qu'à un vaste champ de foire. De ce mode de construction il résulte que, bien qu'elle ne renferme guère plus de 8,000 habitants, la ville moderne a une étendue presque égale à celle de la ville antique.

Argos a conservé peu de restes de sa splendeur première. Le monument le plus important qui s'y trouve encore est le théâtre situé à l'ouest de la ville et creusé dans le flanc du mont Chaon. Il ne reste rien des constructions de la scène, mais on voit une grande partie des gradins taillés dans le roc et partagés en trois précinctions et quatre *cunei*. La première précinction se compose de 33 gradins, larges en

1. Ovide. *Mét.* L. I, v. 582.

Inachus, dieu-fleuve et roi d'Argos, était, suivant la fable, fils de l'Océan et de Téthys; mais si l'on en croit une tradition plus acceptable, c'était un chef autochthone qui, réfugié sur les montagnes, avec un corps d'Argiens, lors du déluge de Deucalion, redescendit dans la plaine lorsque les eaux furent écoulées, fit rentrer dans son lit le fleuve qui inondait le pays, et lui donna son nom.

2. Les marais de Lerne exhalaient des miasmes pestilentiels qui dépeuplaient la contrée; Hercule, en les desséchant, fit cesser la mortalité; de là vint la fable de l'hydre à sept têtes dont il délivra l'Argolide.

moyenne de $0^m,70$, et hauts de $0^m,35$ à $0^m,38$. Le premier *deambulacrum* ou passage, large de $1^m,40$, était surmonté d'un gradin de hauteur double, sur lequel personne ne prenait place. La deuxième précinction était formée de 16 gradins, y compris le gradin inférieur; au-dessus de celle-ci, le passage était beaucoup plus large; il n'avait pas moins de $2^m,55$, et, pour conserver à l'ensemble des gradins sa ligne d'inclinaison, le premier gradin de la troisième précinction avait $1^m,30$ de hauteur. Dans celui-ci sont entaillés des espèces de siéges de distance en distance; ils servaient sans doute de poste aux employés du théâtre, aux *designatores* chargés d'indiquer à chacun la place qu'il devait occuper. La partie du κοῖλον, de la *cavea* ou amphithéâtre, conservée dans sa plus grande longueur, se trouve à la deuxième précinction; elle n'a pas moins de 45 mètres.

Au sud et près du grand théâtre sont, suivant l'usage, quelques gradins d'un théâtre plus petit, d'un odéon; des restes de constructions en blocage doivent avoir appartenu à la scène.

Au pied du grand théâtre, à l'extrémité méridionale de son hémicycle, est un édifice romain en briques, qui paraît avoir été un temple; c'est une vaste salle rectangulaire terminée par un hémicycle en cul-de-four. Le côté sud, la voûte et une partie du cul-de-four sont écroulés. Devant le temple est une piscine carrée, un bassin également en briques et d'époque romaine.

Au nord, et toujours à la base de la montagne qui porte l'Acropole, est une autre ruine romaine au fond de laquelle est une niche que l'on reconnaît pour le débouché d'un aqueduc; elle a pour base un plateau que soutiennent des murs de construction cyclopéenne, et a dû remplacer quelqu'un des temples mentionnés par Pausanias.

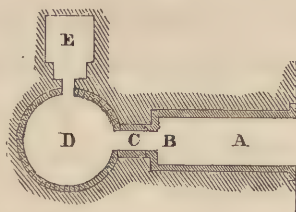
En ville, sur la place où s'élève en ce moment une grande église, se trouve la mairie, dont l'une des salles contient un petit musée de vases, de sculptures et autres fragments recueillis dans les fouilles.

A huit heures un quart nous quittons Argos, toujours en voiture, car la route en plaine est encore assez bonne. A peu de distance de la ville, près d'un moulin, on nous signale un cimetière des plus primitifs; il n'a pas d'enceinte, et les tombes ne sont indiquées que par un amas de cailloux ou par un simple piquet. A neuf heures nous arrivons à un *khani*, misérable hutte isolée, bâtie au point où la route cesse d'être

praticable aux voitures. On nous y fournit en plein air une table boiteuse, des escabeaux, et de l'eau d'une propreté douteuse, et nous déjeunons des provisions apportées par notre guide. Pendant notre modeste repas, cinq chevaux que Manuel avait retenus à Argos arrivent sous la conduite de deux *agoyates;* c'est le nom que l'on donne en Grèce aux loueurs de chevaux qui accompagnent les voyageurs auxquels ils ont fourni des montures. Deux de ces chevaux étaient destinés à porter les bagages. L'aspect de ces pauvres bêtes n'était pas engageant, mais leur harnachement l'était moins encore. Pour selle, un large bât de bois sur lequel Manuel sangle une de ses couvertures; pour étriers, des cordes doubles; pour bride, une corde simple attachée à un anneau, sous la ganache du cheval : tout cela ne composait pas un ensemble bien satisfaisant, et cependant nous vîmes le moment où même ces tristes moyens de transport allaient nous manquer. Tout paraissait prêt pour le départ, quand une querelle violente s'éleva entre Manuel et les deux agoyates que paraissaient soutenir les habitants du *khani,* comme eux porteurs de poignards et de figures peu rassurantes. Déjà les agoyates commençaient à décharger les chevaux, quand nous parvînmes à comprendre que cette querelle, qui semblait menacer de devenir sanglante, avait pour cause 5 drachmes (4 fr. 50 c.) que les agoyates exigeaient au delà du prix convenu pour nous laisser passer par Némée, ce qui allongeait le chemin de deux ou trois heures. On conçoit qu'alors l'affaire fut bientôt arrangée, et, à dix heures un quart, nous pûmes monter à cheval et nous diriger vers Mycènes, pendant que les agoyates, avec les chevaux de somme, se rendaient directement à Corinthe. En dix minutes nous étions au village de Kharvati, et un quart d'heure après nous mettions pied à terre devant la Trésorerie d'Atrée, l'un des monuments les plus intéressants de l'antique Mycènes. On lui donne communément ici le nom de Tombeau d'Agamemnon.

Pausanias cite, parmi les édifices qu'il vit à Mycènes, des chambres souterraines où l'on dit qu'Atrée et ses enfants cachaient leurs trésors. Il ne donne pas la description de ces chambres souterraines, mais ce qu'il dit ailleurs du trésor de Minyas à Orchomène s'applique si parfaitement à l'édifice de Mycènes, qu'il est impossible de méconnaître l'identité de leur destination. Nous croyons, du reste, qu'il est plus que probable que le monument qui nous occupe fut à la fois un trésor et un

tombeau. A l'exception de sa façade, il est entièrement souterrain, et son aspect extérieur était celui d'un *tumulus*.



Plan de la Trésorerie d'Atrée.

Un corridor ou passage à ciel ouvert A, de $6^{m},25$ de largeur et $19^{m},50$ de longueur, formé par deux murailles de construction cyclopéenne, à assises régulières, conduit à la porte B, large de $3^{m},17$ à la base et de $2^{m},32$ au sommet; sa hauteur est de $6^{m},30$.



Porte de la Trésorerie d'Atrée.

La partie la plus remarquable de cette porte est le linteau, qui est formé de deux énormes pierres juxtaposées ; la plus grande a $8^{m},15$ de long sur $6^{m},50$ de profondeur, et $1^{m},22$ d'épaisseur ; ce qui donne un cube de $64^{m},63$, dont on peut évaluer le poids à 168,684 kilogrammes. Au-dessus du linteau est une ouverture triangulaire qui put contenir quelque bas-relief ou qui, plus probablement, ne fut qu'une sorte de soupirail destiné à donner de l'air et de la lumière. Lorsqu'on a franchi la

porte, on est étonné de l'énorme épaisseur des murailles, formées d'une brèche grossière provenant des rochers du voisinage. Ces murailles n'ont pas moins de 6 mètres, et forment un corridor C par lequel on pénètre dans l'intérieur de l'édifice.



Intérieur de la Trésorerie d'Atrée.

On se trouve alors dans une grande salle circulaire D, de 14^{m},30 de diamètre, surmontée d'une voûte de forme parabolique, dont la construction dénote la haute antiquité. Les voussoirs qui la composent sont simplement des assises horizontales, taillées circulairement à l'intérieur et posées en encorbellement les unes sur les autres. La hauteur de ces assises est partout d'environ 0^{m},66. Des travaux que l'on exécutait ont dû mettre à découvert le sol antique qui se trouve à 1^{m},40 au-dessous du sol actuel, et en même temps un soubassement formé d'assises plus hautes que les autres. L'élévation de la voûte sera de 13^{m},80. Cette salle était entièrement revêtue de lames de bronze, retenues par des clous de même métal longs de 0^{m},11 et fichés dans les interstices des pierres. Nous possédons un de ces clous, qui en fut détaché par M. Raoul Rochette; il en reste encore en place un certain nombre dans la partie la plus élevée de la voûte, où l'on ne peut atteindre; ils sont peu visibles, la voûte étant tout enfumée par les feux de bruyères sèches que les paysans allument pour éclairer les voyageurs. A droite de la rotonde est une salle plus petite E, creusée dans le roc, qui put être une sépulture; la hauteur de sa porte est de 2^{m},90, et sa largeur de 1^{m},50 à la base et 1^{m},30 au sommet. Au-dessus du linteau est une

cavité triangulaire, comme à la grande porte ; le caveau, entièrement creusé dans la brèche, est de forme rectangulaire, long de 8m,60, large de 6m,25. Sa hauteur sera de 6 mètres lorsque le sol sera entièrement déblayé [1].

En quittant la Trésorerie d'Atrée, nous sommes passés près d'un autre édifice du même genre entièrement enterré, et un quart d'heure de marche nous a conduits devant l'Acropole de Mycènes et la fameuse Porte des Lions.

Mycènes passe pour avoir été fondée par Mycénée dix-sept cents ans environ avant Jésus-Christ, puis, plus tard, considérablement augmentée et en quelque sorte fondée de nouveau par Persée, frère de Prœtus, vers l'an 1390. Le nom pluriel de Mycènes, Μυκῆναι, serait lui-même une preuve de cette double fondation, quand Apollodore [2] ne la confirmerait pas encore plus positivement en disant que Persée éleva des fortifications en avant de Mycènes et de Midéa. Plusieurs passages de Thucydide pourraient encore venir à l'appui de cette assertion.

On fait dériver le nom de Mycènes, soit de celui de son premier fondateur, soit du mot μύκης qui signifie en même temps *garde d'épée* et *champignon*. Selon plusieurs auteurs, ce serait à cette dernière signification qu'il faudrait s'arrêter, une source qui désaltéra Persée ayant été découverte sous un champignon. Dodwell [3] propose une étymologie moins admissible selon nous, quand il croit en avoir trouvé l'origine dans l'aspect de l'Acropole, qui rappellerait un peu, dit-il, la forme d'un champignon. Je préférerais sans doute, et comme plus vraie et comme plus poétique, la pensée de Nonnus [4], qui compare l'Acropole de Mycènes à une couronne murale.

Mycènes était une des plus belles villes du Péloponèse; Homère parle de la largeur de ses rues et lui donne l'épithète de *bien bâtie*, εὐκτίμενον πτολίεθρον. L'histoire nous apprend qu'elle commença à perdre sa célébrité, sa puissance et sa population, dès l'époque de la destruction de la famille d'Agamemnon et le retour des Héraclides dans le Péloponèse,

1. Voir, pour plus de détails, notre notice dans les *Monuments anciens et modernes* de J. Gailhabaud.
2. Biblioth. L. II, c. 4, § 4.
3. Dodwell (Edw). *Views and descriptions of cyclopian or pelasgic remains in Greece and Italy.*
4. *Dionys.* L. XLI.

environ quatre-vingts ans après la ruine de Troie[1]. Les Argiens, jaloux d'avoir vu quatre-vingts de ses habitants partager la gloire des Spartiates au combat des Thermopyles, mirent fin à l'existence de cette malheureuse ville, peu de temps après l'invasion des Perses, c'est-à-dire dans la 78e olympiade (468 avant Jésus-Christ). La place ayant été complétement détruite, une partie de ses habitants se réfugia à Cléonée, d'autres en plus grand nombre se retirèrent en Macédoine, et le reste vint s'établir à Cerynée, dans l'Achaïe[2]. Mycènes avait existé neuf cent vingt-deux ans depuis sa seconde fondation par Persée.

Elle ne fut jamais repeuplée, et il paraît que ses vestiges mêmes restèrent presque ignorés. Il est singulier cependant que Strabon, qui alla à Corinthe, à très-peu de distance de Mycènes, ait pu avancer qu'il n'en restait plus aucune trace. Du reste, ce n'est pas la seule fois que ce géographe ait ainsi effacé de la carte des villes qui, aujourd'hui encore, offrent des ruines considérables. Pausanias, qui écrivit cent cinquante ans après Strabon, indique plusieurs des édifices que l'on voit encore aujourd'hui à Mycènes. Il est fâcheux toutefois que ce voyageur, qui décrit avec tant de soin la royale Argos, ne soit pas entré dans quelques détails sur les monuments de sa malheureuse rivale qui, étant une ville toute militaire, nous eût présenté des notions du plus haut intérêt. Les constructions nombreuses qui existent encore sur le sol de cette antique cité méritaient plus qu'une simple mention.

L'Acropole de Mycènes s'élevait sur une colline située entre deux hautes montagnes coniques qui la commandaient entièrement; selon Plutarque, le premier nom de cette colline était Argion. La colline est séparée du côté du nord de la montagne voisine par un vallon profond et rocailleux; sur tous les autres côtés, ses flancs sont plus ou moins escarpés; à l'est cependant, elle est attachée à la montagne par une étroite langue de terre.

L'Acropole de Mycènes est un long triangle irrégulier, s'étendant à peu près de l'est à l'ouest. La muraille qui l'entoure suit les sinuosités du roc; elle n'est point flanquée de tours, quoi qu'en ait dit M. de Stackelberg[3], qui prétend que, de distance en distance, il en a vu quel-

1. Strabon. *Géogr.* L. VIII.
2. Hérod. L. IX. — Diod. L. II. — Pausan. L. VII.
3. *La Grèce. Vues pittoresques et topographiques.*

ques-unes dépassant encore un peu le sommet du mur. M. Blouet[1] fait remarquer avec raison qu'à cette époque on ignorait ce système de défense. W. Gell[2] toutefois signale aussi une espèce de tour ou bastion; mais il en reste trop peu de chose pour pouvoir apprécier complétement sa forme et sa destination primitives. Les murailles présentent trois appareils différents de construction cyclopéenne : les unes sont formées de polygones irréguliers; les autres, de blocs grossièrement équarris, rangés par assises horizontales, de hauteurs inégales et dont les joints tombent indifféremment sur des pleins ou sur d'autres joints; enfin le troisième appareil ne diffère du second que par la taille plus soignée des blocs qui le composent[3].

Trois portes donnaient accès dans la citadelle : la principale, située à l'ouest, est la célèbre *Porte des Lions;* la seconde, plus petite, située au nord[4], est formée de deux montants carrés supportant deux gros blocs servant de linteaux. On voit encore dans les jambages les trous qui reçurent les gonds. Enfin, Dodwell[5] signale une porte plus petite encore, de forme aiguë au sommet; mais elle est à peine visible, ensevelie qu'elle est sous les décombres et les broussailles.

La Porte des Lions paraît dater de l'époque de la seconde fondation de la ville par Persée. On y arrivait par un passage long de 17 mètres sur une largeur de 10 mètres, qui la mettait en communication avec la ville, disposition analogue à celle que nous avons signalée à la Trésorerie d'Atrée. Les murs qui forment ce passage sont composés de grands blocs de pierres rectangulaires, posés par assises horizontales, joints sur joints. Cette porte est probablement encore dans le même état où elle se trouvait lorsque Pausanias parcourut la Grèce. Le sol, très-exhaussé et couvert de broussailles, empêche d'en saisir l'ensemble et les proportions; cependant, selon Dodwell, sa hauteur totale dut être de 5m,35 environ; la largeur, dans la partie supérieure, est de 3 mètres; la longueur du seuil devait être un peu plus considérable. Le linteau con-

1. *Expédition scientifique de Morée.*

2. *Probestücke von Stadt-Mauern des alten Griechenlands.*

3. Nous avons dit, p. 18, note 2, quelles inductions historiques on pouvait tirer de cette variété d'appareil.

4. Voy. la lettre en tête du chapitre.

5. *Views and descriptions of cyclopian or pelasgic remains in Greece and Italy.*

siste en une seule pierre de 4^{m},80 de longueur, 2 mètres de hauteur et 1^{m},20 d'épaisseur. Les portes pliantes, et qu'on assujettissait par des barres, jouaient sur des pivots dont les tourillons, d'environ 0^{m},08 de



Porte des Lions.

profondeur, sont encore visibles sur la surface intérieure du linteau. Cette porte doit surtout sa célébrité au bas-relief qui la surmonte et qui lui a donné son nom.



Bas-relief.

Ce bas-relief, sans doute le plus ancien exemple que nous possédions de l'art des âges héroïques qui ont précédé la guerre de Troie, est sculpté dans une pierre triangulaire, encastrée au-dessus de l'architrave, large de 3^{m},20 à la base, haute de 2^{m},90 et épaisse de 1^{m},70 [1].

Au centre du bas-relief s'élève une sorte de pilier semi-circulaire,

1. Ce bloc a été pris tour à tour pour un marbre ou pour un basalte vert. « C'est une erreur, dit M. Blouet, aussi bien dans un cas que dans l'autre. C'est un calcaire très-fin et semblable à ceux qu'on trouve encore en Messénie et en Arcadie. »

qui offrirait quelque analogie avec l'ordre dorique, n'était que, à l'inverse de l'usage, il diminue sensiblement de haut en bas. Le chapiteau est composé de trois annelets, à quelque distance les uns des autres; l'abaque est celui de l'ordre dorique; il supporte quatre corps ronds, qui sont à leur tour surmontés d'un second abaque semblable au premier. La base consiste en un simple tore reposant sur un soubassement composé de deux plinthes séparées par une scotie. Aux côtés du pilier se dressent deux animaux qui semblent servir de supports, et qu'en terme de blason on désignerait par l'épithète de *rampants*. Les pattes de devant s'appuient sur le soubassement du pilier, tandis que les pattes de derrière reposent sur l'architrave de la porte. Les queues, à la vérité, ressemblent peu à celles des lions; les têtes manquent et ont, sans doute, été brisées à l'époque de la destruction de Mycènes par les Argiens, de sorte qu'on ne peut connaître si elles étaient tournées d'un côté ou de l'autre, ou si elles étaient de face. Cependant il serait impossible d'adopter l'opinion de Clarke, qui croit y voir des tigres ou des panthères [1]. Quand même les preuves tirées du symbolisme, que nous donnerons plus loin, ne sembleraient pas satisfaisantes, les restes de crinière que l'on reconnaît encore à l'animal de gauche, les pattes qui sont parfaitement accusées, suffiraient pour détruire toute espèce de doute. D'ailleurs Pausanias dit en termes précis, et c'est Clarke lui-même qui le cite : « Il reste encore une partie de l'enceinte et une porte sur laquelle sont placés des lions [2]. »

Quoique cet antique bas-relief ait été fait au marteau et paraisse un peu roide et lourd de forme, il n'en a pas moins un caractère sévère qui produit une vive impression. Il paraît difficile d'indiquer d'une manière certaine la pensée qui a présidé à cette singulière composition; mais, en examinant les restes de sculptures mithriaques de la Perse, tels que nous les connaissons par les ouvrages de Tavernier, Chardin, Thévenot, Ker-Porter, etc., on trouve dans quelques-uns de leurs symboles tant de ressemblance avec ceux représentés à Mycènes, qu'il est impossible de ne pas reconnaître une donnée unique, une origine commune. Partout on retrouve ce même pilier, qui évidemment n'est autre chose

1. *Travels in various countries of Europa, Asia, and Africa.*
2. *Corinth.* C. XVI.

que l'autel du feu, le πυραιθεῖον, l'*atschdan* qu'on retrouve sur les médailles des rois perses de la dynastie des Sassanides, médailles si connues par l'excellent ouvrage de notre savant ami Adrien de Longpérier[1].



Médaille d'Artaxerce Ier

On sait que c'était sous une forme analogue que les Perses représentaient souvent le soleil comme emblème du principe générateur. A Amyclée, un pilier était de même l'image symbolique d'Apollon. Le lion est bien connu pour être l'emblème de Mithra[2], et il est sans cesse répété dans les sculptures persanes. Les prêtres de ce dieu, selon Porphyre, portaient même le nom de *lions*. Ces divers symboles, dit Diodore, avaient été empruntés à l'Égypte.

Des relations intimes existèrent longtemps entre les Spartiates et les Argiens, et il est avéré que les rites religieux des premiers, en ce qui touchait le culte du soleil, étaient les mêmes que ceux des Perses ; car les Spartiates sacrifiaient à ce dieu des chevaux sur le Taygète, comme c'était aussi la coutume des Perses[3]. Ce culte fut probablement introduit dans la Grèce lors des premiers rapports qui existèrent entre les deux pays, suivant Hérodote et Xénophon, ou par les premières colonies égyptiennes. Dodwell suppose même que le bas-relief qui nous occupe pourrait avoir été apporté par elles des bords du Nil, comme une sorte de palladium. Cette conjecture nous paraît démentie par le style même de la sculpture, qui diffère très-notablement de l'ancien style égyptien.

Resterait à expliquer les quatre boules ou plutôt les quatre disques qui surmontent le pilier ; car, ainsi que le fait remarquer Dodwell, ces objets présentent une surface plane et non sphérique. On a voulu y voir

1. *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie Sassanide.* In-4°, 1840.
2. Voy. le torse de Mithra du musée d'Arles.
E. Breton et de Jouffroy. *Introduction à l'Histoire de France.* Pl. VII.
3. Pausanias. *Lacon.*

le symbole des révolutions de la lune, des quatre saisons, des quatre yeux qui, suivant Meursius, se voyaient au simulacre d'Apollon à Amyclée. Peut-être ces quatre disques ne sont-ils simplement que l'extrémité des bûches placées sur l'autel, et ce qu'on a pris pour un second abaque n'est-il que le profil d'autres pièces de bois placées en travers. Cette hypothèse, toute prosaïque qu'elle est, ne me paraît pas dénuée de vraisemblance, d'autant plus que le tout était surmonté d'une flamme, ainsi que l'indique la forme même du bas-relief, qui se terminait en pointe, et comme ne permettent pas d'en douter les divers exemples que nous avons cités.

Dans l'intérieur de la citadelle se trouvent plusieurs citernes de différentes formes : telle a paru à Dodwell avoir dû être la destination d'une chambre circulaire creusée dans le roc, et d'une forme analogue à celle de la Trésorerie d'Atrée. Une autre citerne taillée dans un rocher de brèche est revêtue de stuc. Les Romains ne paraissent pas avoir eu d'établissement à Mycènes, et cependant, tel est l'état de conservation de ce revêtement, qu'on ne sait comment l'expliquer après tant de siècles. « Une semblable excavation, dit Clarke, s'observe à l'Acropole d'Argos; la nature poreuse de la brèche rendait l'emploi du stuc indispensable; ainsi se trouve expliquée la fable des Danaïdes, forcées sans doute de remplir la citerne d'Argos. » Dans l'Acropole de Mycènes, on reconnaît, en quelques endroits, des fondements d'habitations. A l'extrémité orientale sont des murs qui ont dû former l'enceinte d'un édifice irrégulier; ce sont sans doute les restes du palais des Atrides. Au point le plus élevé de la colline, quelques substructions paraissent appartenir à un âge moins reculé; on y a trouvé des monnaies romaines. Tite-Live[1] nous apprend que le général Quintius et le roi Attale eurent une entrevue avec Nabis, sur le site de Mycènes, avant la réduction d'Argos.

De la seconde porte dont j'ai parlé part encore l'ancien chemin qui descendait rapidement dans la ville. D'un côté, un parapet de pierres taillées et parementées en dedans garantit des précipices; de l'autre, s'élèvent les murs de l'Acropole. Dodwell remarque, comme une exception, qu'en entrant on avait à gauche les murailles, et il en conclut que

1. « Non loin d'Argos est un endroit appelé Mycénique, *Mycenica;* on convint de s'y réunir. » L. XXXII, § 39.

le bouclier attaché au bras gauche pouvait protéger l'assiégeant; mais que, d'un autre côté, les assiégés, dans leurs sorties, trouvaient le même avantage pour se défendre des attaques de l'ennemi.

Indiquons encore, parmi les antiquités de Mycènes, la culée d'un pont jeté sur le torrent qui contournait au sud la base de l'Acropole, et à dix minutes au nord-ouest de celle-ci, au milieu d'un champ, une espèce d'*allée couverte*, composée de quelques assises pélasgiques, supportant trois énormes pierres plates. Ce passage, qui aujourd'hui sert d'abri aux troupeaux, a encore 4 mètres de profondeur, 2 mètres de largeur et 1^{m},30 de hauteur; il paraît avoir été l'entrée d'un troisième édifice souterrain, dans le genre de la Trésorerie d'Atrée.

A onze heures un quart nous quittons Mycènes, au bas de laquelle se trouve la plaine d'Argos; nous traversons celle-ci à son extrémité, et, laissant à droite le sentier qui conduit à Corinthe, nous entrons dans un long défilé, arrosé par une petite rivière qu'à chaque instant nous sommes forcés de franchir à gué pour chercher la rive la moins impraticable, et dont souvent le lit même nous sert de route. Nous remontons son cours ombragé de lauriers-roses, de myrthes, d'arbousiers, d'agnus-castus, etc. L'étroite vallée est formée par deux chaînes de montagnes assez hautes, toutes hérissées de rochers. Des animaux de toutes sortes animent ce beau paysage; des chèvres bondissent sur les hauteurs; de nombreuses colombes voltigent d'arbre en arbre, des serpents fuient sous les pieds de nos chevaux, faisant frémir les broussailles; de grosses tortues traînent péniblement leur lourde carapace brune, luisante et très-bombée, et un gypaëte, posé à quelques pas, nous regarde tranquillement passer en fixant sur nous son œil tricolore.

A une heure et demie nous faisons halte un moment, auprès d'un moulin à eau entouré de noyers, de peupliers, de mûriers, d'oliviers; nous nous croirions dans l'une des plus riantes vallées de la Provence. Après vingt minutes de repos, nous gravissons le mont *Tritos;* nous en descendons le versant septentrional au milieu des rochers et par une gorge presque impraticable; nous sommes dans la plaine de Némée. Cette plaine, de peu d'étendue, est entourée de montagnes d'une médiocre élévation; elle est fraîche, fertile et couverte de nombreux troupeaux; le paysan y pousse encore devant lui l'araire primitif, sans roues et à un seul manche. Nous passons près des ruines d'une chapelle

chrétienne, construite des fragments d'un monument antique, fragments dont la proportion est trop petite pour faire supposer qu'ils aient pu appartenir au temple de Jupiter Néméen, auprès duquel, à deux heures quarante minutes, nous mettons pied à terre. Pausanias parle de ce temple comme d'un édifice remarquable, bien que déjà, de son temps, il n'eût plus ni toit ni statue. Ce monument, qui date de la fin du IVe siècle avant Jésus-Christ, est bouleversé d'une manière incroyable ; il n'en reste debout que trois colonnes, une seule de la façade et deux plus petites du *pronaos*.



Temple de Jupiter Néméen.

La première avait 1^m^,60 de diamètre à la base ; sa hauteur était de 10^m^,20 ou six diamètres. Les colonnes du *pronaos* n'ont que 9^m^,10 de hauteur. Toutes trois conservent leurs chapiteaux doriques, mais celui de la colonne du frontispice est brisé en partie. La colonne elle-même ne se soutient que par un miracle d'équilibre, un tiers du dé sur lequel elle pose étant détruit. Le temple était hexastyle et périptère ; le mur de la *cella* se terminait par deux antes, entre lesquelles s'élevaient les deux colonnes restées debout. Les assises de la *cella* existent encore sur plusieurs rangs, ainsi qu'une partie du pavé et de la muraille qui séparait le sanctuaire de l'opisthodome.

Sur une montagne qui fait face au temple, on aperçoit à une assez grande hauteur une grotte qui paraît être celle que Pausanias désigne comme ayant été le repaire du lion de Némée, tué par Hercule. Il n'est guère admissible qu'il ait jamais existé de lions en Grèce, mais enfin la distance de la grotte au temple est de 15 stades, nombre indiqué par Pausanias, et il est évident que la grotte que nous voyons aujourd'hui est bien celle qui, dès l'antiquité, était consacrée par la tradition.

En quittant le temple et nous dirigeant vers l'est, nous marchons en plaine pendant un quart d'heure, puis nous commençons à gravir la montagne par un sentier étroit et difficile. Bientôt nous trouvons la fontaine Adrastée, mentionnée par Pausanias; elle est entourée d'une foule de femmes albanaises, au teint hâlé, au costume pittoresque, composé d'une longue chemise en grosse toile brodée en vert ou en rouge au bas et au col, et d'une sorte de paletot de grosse bure blanche, généralement brodé en noir; elles conduisent de longues files de mulets, seul moyen de transport possible en ce pays. Nous avons encore, dans le reste de la journée, rencontré plusieurs de ces caravanes, guidées par des femmes. Rarement nous voyons des hommes; quelques-uns sont armés de fusils; tous ont le couteau à la ceinture. Nous traversons de longs plateaux raboteux, inégaux et sans routes, laissant à droite une colline portant des traces de fondations, quelques pans de murailles, quelques fragments de colonnes cannelées, seuls restes de la ville de Cléones, célèbre par son temple de Minerve et les tombeaux d'Euryte et de Ctéate, tués par Hercule. Une pente de rochers abrupts, que force est de descendre à pied en abandonnant nos montures à leur instinct, nous conduit à un torrent assez large, dont le lit, presque à sec, nous offre le chemin le plus praticable que nous ayons encore rencontré depuis Mycènes; bientôt, contournant une montagne, nous nous trouvons sur un plateau d'où nos yeux embrassent un admirable tableau. A nos pieds, sur la gauche, la plaine de Sicyone s'étend jusqu'au golfe de Lépante ou de Corinthe; en face, au delà du golfe, s'élèvent les montagnes de la Phocide et de la Béotie que domine la cime neigeuse du Parnasse; à notre droite enfin se dresse l'Acro-Corinthe dont, depuis longtemps, nous apercevions le sommet. La nuit était venue quand nous atteignîmes la plaine, dans laquelle il nous fallut encore marcher une heure sur une assez bonne route, bordée de lauriers-roses en fleurs. Enfin, après avoir répété et commenté vingt fois le proverbe que nous trouvions trop vrai : *Non licet omnibus adire Corinthum,* nous nous trouvons au milieu de ruines amoncelées; nous sommes à Corinthe, dont le tremblement de terre du 21 février 1858 n'a pas épargné une seule maison. A huit heures et demie, après dix mortelles heures de fatigue, nous mettons pied à terre sur une espèce de place, au delà de laquelle des baraques éclairées semblent annoncer une foire; c'est là que campent les habitants depuis

la destruction de la ville. Quant à nous, on nous assigne pour demeure une maison que les rats mêmes ont abandonnée, et qui ne se soutient qu'en s'appuyant sur ses voisines qui lui demandent le même secours. Nos agoyates et leurs chevaux sont déjà installés dans le rez-de-chaussée; un escalier de bois, auquel manquent la rampe et la moitié des marches, conduit extérieurement à l'unique étage. Charitablement nous le laissons essayer par les porteurs de bagages, puis nous nous hasardons à notre tour. Dans une grande salle délabrée, sans porte ni fenêtres, Manuel dresse nos lits de fer et nous sert le souper qu'il vient de préparer à la hâte, et auquel il a pu joindre un lièvre acheté en route à un berger albanais. Nous soupons vite et de bon appétit, et nous nous jetons sur nos lits, à la grâce de Dieu. Manuel s'étend dehors, sur l'escalier, et nous sert de porte.

Le 14, nous nous éveillons de grand matin; la maison ne s'est pas écroulée sur nous, et nous avons passé une assez bonne nuit; cependant, nous nous ressentons encore de la rude journée de la veille, et on nous en promet une plus longue et plus pénible encore pour gagner Mégare par la route de *Kakiscala* (mauvaise échelle), dont le nom seul n'est guère encourageant. On nous dit bien que dans ce défilé des *Roches scironiennes,* si tristement célèbre dans l'antiquité, nous ne trouverons plus ce fameux brigand qui précipitait les voyageurs à la mer après les avoir dépouillés, et que depuis longtemps Thésée a fait subir à Sciron la peine du talion; cela est rassurant, sans doute, mais ne suffit pas pour nous décider à faire seize heures de marche sur des montures si piètrement harnachées. Nous faisons partir sur l'une d'elles Manuel, qui, traversant l'isthme, doit nous préparer à Kalamaki, sur le golfe d'Égine, un mode de transport moins fatigant.

A cinq heures du matin, accompagnés d'un guide du pays, nous commençons, à pied, l'ascension de l'antique Acropole de Corinthe, citadelle formidable dont Aratus ne put s'emparer que par trahison, de l'Acro-Corinthe, montagne élevée de 575 mètres, en partie calcaire, en partie volcanique, car sur ses flancs j'ai trouvé des laves et des fragments de basaltes prismatiques. Le chemin est assez facile, et souvent on trouve des parties de chaussées pavées, remontant sans doute à l'époque de la domination vénitienne. A six heures un quart nous étions à l'entrée de la citadelle, aujourd'hui entièrement abandonnée; nous

franchissons trois portes, encore munies de leurs herses; le linteau de la troisième est formé de deux colonnes antiques, juxtaposées horizontalement. L'enceinte franque s'élève en partie sur des constructions helléniques; la partie la mieux conservée de celles-ci accompagne la troisième porte; ce sont deux tours carrées, de la dernière époque pélasgique, composées d'assises en bossage bien appareillées et souvent à joints obliques. La conservation de la tour de droite est surtout complète. Deux sommets sont renfermés dans l'enceinte de l'Acro-Corinthe; le moins élevé se trouve à l'ouest, et ses fortifications sont vénitiennes; le plus haut que nous gravissons, et qui se dresse à l'est, n'est plus qu'un rocher couvert de plantes aromatiques et terminé par un plateau portant une enceinte carrée, de construction hellénique, en grande partie détruite. Une chapelle turque, ruinée, y a remplacé le temple de Vénus, *au pied duquel*, dit M. Beulé, *jaillissait et jaillit encore la fontaine Pirène, célèbre parmi les poëtes par le volume et la fraîcheur de ses eaux, où le cheval Pégase se désaltérait quand il fut saisi par Bellérophon* [1]. De ce point élevé et par un temps clair, l'œil embrasse à la fois cet isthme célèbre par ses jeux en l'honneur de Neptune, pont gigantesque jeté entre le Péloponèse et le continent de la Grèce, les côtes de l'Argolide, de la Béotie et de l'Attique, que dominent les sommets du Parnasse, de l'Hélicon et du Cithéron. A l'ouest se déploie le golfe de Corinthe ou de Lépante, dont le nom moderne rappelle la victoire remportée en 1571, par don Juan d'Autriche, sur les Turcs, dont elle arrêta les envahissements, tandis qu'à l'est, dans le golfe d'Égine, la vue de Salamine fait battre le cœur au souvenir de cette autre victoire qui sauva la Grèce du joug des Perses. Malheureusement nous ne pouvons jouir que séparément de chacun des traits de ce merveilleux tableau; d'épais nuages nous environnent, mais de temps en temps le vent les écarte, les déchire, et une partie du panorama nous apparaît.

L'intérieur de l'Acro-Corinthe contient les ruines d'une véritable ville où la population entière pouvait chercher un refuge; aussi y trouve-t-on, pêle-mêle, des constructions de tous les siècles, de nombreuses citernes de diverses époques, d'anciennes colonnes de vert et de rouge antiques, de *cipollino*, de granit, etc., les unes couchées, les autres de-

1. *L'Architecture au siècle de Pisistrate*, 1860.

bout, mais toutes hors de leur place primitive, deux bains turcs, une petite mosquée dont le vestibule est rempli de boulets et de bombes, une église grecque consacrée à saint Dimitri, plusieurs fontaines turques, etc.

A l'ouest de l'Acro-Corinthe, sur une pointe un peu moins élevée, est une petite forteresse construite par le prince Guillaume Geoffroy, qui l'appela *Montesquiou*, Μοῦντεσκοῦδε; elle est nommée aujourd'hui Πέντε Σκυφία, les Cinq-Coupes.

En descendant de la citadelle, nous trouvons, au pied de la montagne, une fontaine turque construite de débris plus anciens; les piédroits ont pour impostes deux marbres byzantins, portant chacun un monogramme du Christ que les musulmans avaient respecté faute, sans doute, d'en comprendre la signification. Du reste, j'ai reconnu aussi plusieurs croix et monogrammes sur les murailles intérieures du fameux château des Sept-Tours, à Constantinople, occupé cependant par les Turcs depuis le xve siècle.



Temple de Corinthe.

A peu de distance de la fontaine, en allant vers la ville, on voit s'élever sur une sorte d'esplanade les ruines d'un temple qui fut consacré, soit à *Minerve Chalinitis* (Minerve au frein), soit à *Junon Bunéenne;* ces deux attributions pouvant être suggérées par la lecture de Pausanias. Ce temple, le plus ancien de la Grèce [1], remonte aux dernières années

1. Beulé. *Études sur le Péloponèse.*

du VIIe ou aux premières années du VIe siècle avant notre ère. Dorique, hexastyle et périptère, il avait 20 mètres de largeur, six colonnes à la façade et treize aux ailes, en comptant deux fois les colonnes d'angle. Sept colonnes, disposées en équerre, sont encore debout; cinq regardant l'occident ont appartenu à la façade postérieure, au *posticum;* trois, en comptant de nouveau la colonne d'angle, firent partie de l'aile méridionale. Elles sont d'un seul morceau de tuf grossier, autrefois revêtu de stuc colorié, et portent de nombreuses cavités creusées par les Turcs qui en avaient fait l'appui de quelques misérables demeures. Leur diamètre, à la base, est de 1^m,70, et leur hauteur de 6^m,50 ou cinq diamètres et demi seulement, proportion la plus courte dont on connaisse un exemple dans l'antiquité grecque. Les cannelures sont déjà au nombre de vingt, particularité remarquable, car le plus ancien dorique n'en a ordinairement que seize. Les colonnes, à l'exception d'une seule, conservent leurs larges et pesants chapiteaux; deux sont isolées, mais les autres portent encore une partie de leur architrave, un peu dérangée seulement par le dernier tremblement de terre[1]. Ces ruines, rongées à la base, déjetées, brisées, hors d'aplomb, ne semblent se soutenir que par un miracle d'équilibre, et cependant elles ont échappé à la catastrophe qui vient de renverser la ville entière, dont les maisons étaient, à la vérité, fort légèrement et fort mal bâties. On a renoncé à relever Corinthe, et on bâtit une nouvelle ville sur le bord du golfe, à deux milles de l'emplacement de la ville antique, et à peu près au lieu où existait le *Léchée*, l'ancien port de Corinthe.

Dans le bas de Corinthe, qui s'étendait sur un sol légèrement incliné, sont les restes assez considérables d'un édifice romain de la décadence, des thermes sans doute. Plus bas encore on voit les ruines d'un petit bain turc, où l'on retrouve toutes les divisions des bains antiques, *hypocauste, apoditerium, caldarium, balneum,* etc. Non loin de là, une église renversée par le tremblement de terre nous présente encore son porche, soutenu par deux colonnes antiques de marbre blanc.

A onze heures et demie, Manuel est de retour de sa course à Kalamaki; à midi nous quittons Corinthe sur une longue charrette à quatre roues, traînée par deux chevaux vigoureux, et chargée de nos bagages sur

1. Pour plus amples détails, voir l'*Architecture au siècle de Périclès,* par E. BEULÉ, 1860.

lesquels nous nous installons tant bien que mal. A dix minutes à l'est de la ville, nous nous arrêtons un instant pour visiter un amphithéâtre antique; creusé dans le roc par les Romains, il est peu profond et assez étendu. Quelques gradins existent encore, mais sous la couche de pierre peu épaisse dans laquelle ils sont taillés se trouvait la terre qui, en beaucoup d'endroits, s'est éboulée, formant des grottes et laissant les gradins suspendus. Dans cette partie inférieure durent exister des gradins construits, mais ils ont disparu. Pausanias n'ayant point parlé de ce monument, M. Beulé suppose, avec toute vraisemblance, qu'il n'existait pas encore à l'époque de son voyage.

Nous remontons dans notre char; la route est fort médiocre et très-inégale; une beaucoup meilleure traverse l'isthme, au nord; elle a été tracée par le *Lloyd* autrichien, dont les bateaux déposent les voyageurs à Loutraki, sur le golfe de Lépante, pour les rembarquer à Kalamaki, sur le golfe d'Égine, évitant ainsi de faire le tour de la Morée. Bien entendu qu'en mai 1859 la guerre de la France contre l'Autriche avait interrompu ce service.

A 3 kilomètres environ de Corinthe se trouve le village d'Hexamili, qui doit son nom à la muraille, longue d'environ six milles, qui traversait l'isthme, boulevard bien souvent démoli et reconstruit, et qui avait été élevé une première fois après la mort de Léonidas aux Thermopyles; il fut rétabli en dernier lieu par les Vénitiens, en 1696; il n'en est pas moins entièrement demantelé aujourd'hui. En approchant de Kalamaki, nous voyons des restes de cette muraille, les vestiges d'un canal commencé par les Romains pour réunir les deux golfes, l'emplacement bien indiqué d'un stade, et l'enceinte d'une vaste acropole de construction hellénique.

A une heure quarante minutes nous mettions pied à terre à Kalamaki, l'antique *portus Schœnus*, situé au fond du golfe d'Égine. Ce n'est qu'un village s'étendant sur une plage sablonneuse, et plus ruiné encore que Corinthe par le dernier tremblement de terre. A trois heures, nous nous embarquons sur une sorte de goëlette montée par un matelot, deux mousses et un patron qui parle italien et prend le titre pompeux de capitaine. La mer est très-calme, mais le vent, lorsqu'il souffle, nous est contraire. Bientôt il tombe tout à fait; aussi notre navigation de Kalamaki à Mégare, qui, avec un bon vent, s'accomplit en deux

heures, semble-t-elle devoir se prolonger indéfiniment. Heureusement nous avons des provisions, nous dînons de bon appétit, et, quand la nuit est venue, nous nous couchons sur le pont, enveloppés dans des couvertures; la lune brille du plus vif éclat, les flots nous bercent mollement, et, malgré la dureté de notre couche, nous ne tardons pas à nous endormir.

A trois heures du matin, je suis réveillé par le froissement de la chaîne que l'ancre entraîne à travers l'écubier. « Nous sommes arrivés, » dit le capitaine. Je ne vois qu'une plage déserte, celle de *Tripa*, qui sert de port à Mégare; la ville est à 3 kilomètres dans les terres. Manuel part et va y chercher un cheval pour le bagage. A cinq heures et demie nous débarquons, et en cinquante minutes nous arrivons à pied à Mégare.



Mégare.

Cette ville, autrefois célèbre et puissante, n'est aujourd'hui qu'un bourg de 4,000 âmes; ses maisons en terrasse s'étendent sur deux collines inégales, et dans l'intervalle qui les sépare; sur la colline la plus haute, située au nord-ouest, s'élèvent les ruines d'une tour vénitienne à voûtes ogivales. Un peu plus bas est une église dans la muraille de laquelle sont employées quelques pierres antiques. Une inscription chrétienne est accompagnée d'une colombe et de l'Α et de l'Ω.

Sur la place, une masure contient un petit musée d'antiquités locales qui n'offre rien de bien remarquable.

On ne trouve à Mégare aucun reste de sa splendeur passée; on ne s'en étonnera pas lorsqu'on saura que tous ses monuments étaient construits d'une pierre tendre coquillière, pierre *porique* ou κογχίτης, sans aucune consistance et s'écrasant dans la main.

La coiffure des femmes est ici fort singulière; elles portent sur le front une sorte de bandeau, de demi-calotte composée de pièces de monnaie, drachmes, demi-drachmes, francs, demi-francs, pièces turques, etc., en argent, disposées en écailles de poisson; en avant du bandeau pendent sur le front quelques monnaies turques en or. Dans leur costume, les hommes remplacent la large fustanelle par une jupe blanche non plissée.

Une calèche était venue d'Athènes au-devant de nous : au moment où nous allions y mettre le pied, au milieu de la place publique, un boucher est arrivé avec un pauvre agneau qu'il a égorgé devant la portière, et il nous a fallu attendre, pour monter dans notre voiture, la fin de son odieuse opération.

A huit heures et demie nous quittons Mégare; nous traversons d'abord une plaine assez bien cultivée et plantée d'oliviers, laissant à gauche la chaîne des monts *Kerata*, ainsi nommée des deux pointes ou cornes, κέρατα, qui la dominent; bientôt nous nous rapprochons du bras de mer qui sépare l'Attique de l'île de Salamine que nous ne cessons d'avoir en vue. A onze heures nous arrivons au pied de la colline qui portait l'Acropole d'Éleusis, et nous la gravissons pendant que notre voiture, contournant sa base, va nous attendre dans la ville.

L'Acropole a deux sommets, dont le plus élevé porte les ruines d'une tour vénitienne. Dans l'*intermontium*, nous avons remarqué les embouchures de plusieurs citernes, et un grand pavé antique composé de petites briques sur champ. En descendant au sud de la colline, vers la ville, nous trouvons à mi-côte quelques restes du temple de Cérès, si fameux dans l'antiquité par ses processions et ses mystères; on n'y voit plus guère que deux assises de pierres de taille fondées sur le roc, et un fragment de stylobate de marbre blanc, où l'on reconnaît encore le trou carré qui recevait le pivot central d'une colonne, ainsi que le petit canal qui y conduisait le plomb de scellement.

Descendus de l'Acropole dans *Lepsina*, la moderne Eleusis, nous avons fait à la hâte un frugal repas dans un *bakal*, sorte de boutique qui tient à la fois du cabaret et du magasin d'épiceries, et sommes allés donner un rapide coup d'œil aux autres antiquités de la ville. La jetée de l'ancien port existe encore presque intacte; elle est en forme de faucille et composée de blocs de pierre, de marbre blanc et de

marbre noir d'Éleusis, et même de tronçons de colonnes. Non loin de là, sur le revers occidental de l'Acropole, sont plusieurs citernes et silos; l'un de ceux-ci, dans lequel on entre de plain-pied, offre beaucoup d'analogie avec la prison de Socrate, le *tholus* d'Athènes. La petite église Saint-Georges a remplacé le temple de Diane Propylée; on y voit encore un grand mur de soutènement de construction hellénique, et, dans la cour qui entoure l'église, divers tronçons de colonnes non cannelées de marbre de l'Hymette, un chapiteau dorique de marbre pentélique, trop fort pour avoir appartenu à ces colonnes, enfin divers autres fragments.

Les Propylées d'Éleusis avaient été, dit-on, copiés sur ceux d'Athènes; ce n'est plus qu'un immense monceau de ruines de marbre blanc, parmi lesquelles j'ai reconnu un chapiteau ionique provenant du portique intérieur, et des triglyphes ayant appartenu au portique extérieur qui, comme à Athènes, était d'ordre dorique. En avant des ruines est un énorme bloc de marbre que l'on croit avoir occupé le tympan du fronton; on y voit, au centre d'un médaillon entouré de rinceaux, un buste colossal cuirassé, dont la tête, qui faisait saillie en ronde bosse, est brisée. Cette sculpture me paraît évidemment romaine, et me confirme dans l'opinion que les Propylées d'Éleusis, dont Pausanias ne parle pas, n'ont dû être élevés que vers la fin du second siècle de notre ère, peut-être sous Septime Sévère.

A peu de distance des Propylées, sur la route d'Athènes, est une ancienne chapelle en ruines, autrefois dédiée à saint Zacharie, et dont on a fait un petit musée. Cette chapelle rectangulaire se termine par un hémicycle dont l'entrée était soutenue par deux singulières colonnes de style égyptien, dont le chapiteau manque malheureusement, mais dont la base s'élargit comme le pied d'un palmier. Parmi les antiquités conservées dans la chapelle, je remarquai un autel rond, un chapiteau corinthien de la meilleure époque grecque, deux grands candélabres de marbre provenant du temple de Cérès, un fût de colonne ou cippe rond avec un bas-relief très-peu saillant, représentant une femme assise tenant une feuille de lotus, et accompagné de cette inscription : ΙΣΙΑΔΟΤΑ ΙΣΙΔΟΤΟΥ ΜΙΛΗΣΙΑ; enfin plusieurs statues romaines drapées et quelques fragments.

En avant de cette chapelle, les fouilles faites pour la construction

d'une école communale venaient de mettre au jour divers fragments d'architecture provenant d'un temple que l'on supposa tout d'abord avoir été celui de Triptolème[1]. Quelques jours après notre passage, cette hypothèse s'est trouvée confirmée par la découverte d'un grand bas-relief dont le moulage, exécuté par les soins de M. Charles Lenor-



Bas-relief d'Éleusis.

mant, a été offert par son fils à l'École des Beaux-Arts de Paris. Ce bas-relief, que j'ai vu à un second voyage que je fis exprès à Éleusis, le 28 mai[2], est brisé en quatre morceaux; il représente *Triptolème entre Cérès et Proserpine*[3].

1. En 1860, des fouilles importantes ont été exécutées à Éleusis aux frais du gouvernement français, sous la direction intelligente de M. François Lenormant, digne héritier de son illustre père; elles ont facilité l'intelligence des ruines des Propylées et rendu à la lumière une grande partie des éléments constitutifs du temple de Triptolème.

2. MM. Lenormant n'ont visité Éleusis que le 23 octobre. Nous avons donc le droit de revendiquer, pour M. Pittakis et pour nous, la priorité, malgré l'assertion de M. François Lenormant (*Gazette des Beaux-Arts,* 15 avril 1860) : « Nous étions, dit-il, sinon les auteurs de la découverte, du moins les premiers étrangers, et peut-être les premiers archéologues, qui eussent eu l'occasion de voir ce bas-relief et d'en constater l'importance. »

Au même lieu, on a trouvé presque en même temps une tête colossale de Neptune, que M. Ch. Lenormant a fait mouler également, et qui est encastrée dans la muraille, au-dessus de la porte de la nouvelle école communale d'Éleusis.

3. Voy. le savant mémoire de M. François Lenormand, *Gazette des Beaux-Arts*, 15 avril 1860.

On a beaucoup exagéré sa valeur, sans doute; mais il n'en est pas moins très-intéressant pour l'histoire de l'art, ne fût-ce que par l'inégalité même du mérite de ses diverses parties. Il nous semble évident, et en cela nous sommes heureux que notre opinion se soit rencontrée avec celle de notre savant ami, M. Beulé, il nous semble que ce monument appartient à une époque de transition, de transformation de l'art, et qu'on doit y reconnaître l'œuvre d'un sculpteur qui, sans abandonner entièrement le style de l'ancienne école archaïque dans laquelle il a été élevé, subit cependant déjà l'influence de celle de Phidias qui commence à dominer et va bientôt porter l'art grec à son apogée. Ce bas-relief est aujourd'hui le plus précieux monument conservé dans la petite chapelle d'Éleusis, à laquelle, en son honneur, on s'est décidé à donner une porte et des fenêtres.

Partis d'Éleusis à une heure et demie, nous suivons à peu près la voie sacrée que parcourait la grande procession qui se rendait, chaque année, d'Athènes au temple de Cérès. A peu de distance, à droite de la route, sont quelques assises helléniques d'un des nombreux tombeaux qui bordaient cette voie. Plus loin, à gauche, nous voyons les restes d'un mausolée plus important, dont la masse quadrangulaire est formée d'assises régulières de marbre blanc. A l'intérieur, un sarcophage renversé porte une longue épitaphe dont les premiers mots, ΣΤΡΑΤΩΝ ΙΣΙΔΟΤΟΥ, nous font connaître le nom du personnage en l'honneur duquel le monument avait été érigé. Je crois ce tombeau d'époque romaine, d'autant plus que parmi ses ruines se trouve un grand médaillon très-mutilé, de même style que celui que nous avons vu aux Propylées d'Eleusis.

Avant de quitter les bords du golfe d'Eleusis, nous apercevons sur une colline, à quarante pas de la route, une bande nombreuse de vautours fauves que le bruit même de notre voiture ne fait pas enlever; sur le rocher, nous reconnaissons les traces qu'ont laissées les roues des chars qui suivaient la voie sacrée, et nous nous engageons dans le pittoresque défilé de Gaïdarion, qui, séparant les monts Icare et Corydalus, réunit les plaines d'Eleusis et d'Athènes. Vers le tiers de ce passage, on trouve, à gauche de la route, un monceau de ruines informes, et des traces d'ex-voto taillées dans le rocher; c'est tout ce qui reste du temple de Vénus Philœ.

Au point le plus élevé du défilé est le monastère de Daphné, qui a remplacé un temple d'Apollon dont les deux dernières colonnes ioniques ont été enlevées par lord Elgin[1], et dont il ne reste visible que les substructions parallèles à l'église. Du côté de la route, le monastère était défendu par un grand mur crénelé, aujourd'hui en ruine; le rempart, flanqué de tours, est probablement de construction vénitienne. L'église, en fort mauvais état, est un curieux spécimen de l'architecture byzantine. En y entrant par la façade, on se trouve dans une sorte de vestibule, de *narthex,* formé par l'ancien porche dont on a muré les entre-colonnements. Trois des quatre colonnes qui formaient ce portique sont de marbre et antiques. Un sarcophage de marbre y est déposé. La muraille qui forme le fond du vestibule est percée de cinq portes; les deux plus petites, aux extrémités, ouvrent sur deux petites chapelles voûtées, dont une contient un énorme sarcophage de marbre. Les trois portes du milieu donnent dans un étroit vestibule communiquant à l'église par une porte très-élevée à chaque bout, et au milieu par une très-petite porte ogivale. Dans des culs-de-four, aux extrémités de ce vestibule, sont les têtes en mosaïque de deux saints; sur les arcs existent encore quelques autres restes de mosaïques. L'église même est en forme de croix grecque avec dôme au centre et deux étroites chapelles aux côtés du chœur. Toute la partie supérieure du monument était revêtue de mosaïques. A la coupole est une tête colossale du Christ, et au-dessous, entre les fenêtres, sont seize figures de saints; aux pendentifs sont représentés le *Baptême de Jésus-Christ*, la *Transfiguration*, l'*Annonciation* et la *Nativité*. Dans la croisée de gauche sont peints en grisaille le *Christ sur la croix et les saintes femmes*, en face de l'*Entrée à Jérusalem;* à la croisée de droite, nous voyons la *Résurrection de Lazare* et l'*Incrédulité de saint Thomas*. A la tribune est en mosaïque la *Vierge entre deux anges*. Dans les chapelles latérales sont deux têtes de saints, et dans celle de droite on remarque quelques restes de peintures byzantines représentant *la Vierge, des anges et des saints*. Au nord de l'église se trouve, comme je l'ai dit, l'emplacement du temple d'Apollon; au sud est un cloître ruiné, soutenu d'un côté par des tronçons de colonnes antiques. Sur un mur, à hauteur d'appui, est déposé un beau

1. *British Museum, Elgin Saloon*, nos 231 et 264.

chapiteau ionique ayant dû appartenir au temple. Sur le sol sont couchées plusieurs autres colonnes antiques de granit, et d'autres marbres provenant, sans doute, du côté méridional du cloître qui manque entièrement.

Continuant à parcourir la voie sacrée, nous reconnaissons sur ses bords les restes de nombreux tombeaux antiques. En sortant du défilé, nous laissons à gauche le mont Saint-Élie, dont le sommet porte un petit monastère, et bientôt devant nous se déploie la plaine d'Athènes; en face se dressent l'Acropole et le mont Hymette; à droite s'étendent les ports et la mer; à gauche, notre œil plane sur Céphissia et le Pentélique, et un peu en arrière, du même côté, il admire les profils heurtés et sévères du Parnès. A six heures nous étions à Athènes, que nous n'avions quittée que depuis quatre jours; et pourtant, pendant ces quelques heures, quels souvenirs nous avions évoqués! Hercule, Persée, Thyeste, Atrée, Agamemnon, Tyrinthe, Argos, Mycènes, Némée, Corinthe, Mégare, Éleusis, Salamine, Lépante! Ces grands noms qui, dans notre jeunesse, ont tant de fois fait battre nos cœurs, ont pris pour nous un corps, une réalité. Avec quel bonheur nous relirons ces drames saisissants d'Homère, d'Hérodote, de Thucydide, de Diodore, dont maintenant la scène se déroulera sous nos yeux! Voir, c'est avoir, a-t-on dit; mais aussi, lire, c'est acquérir. Puissent mes lecteurs avoir eu quelque plaisir à partager mes richesses!



TABLE DES CHAPITRES

TABLE GÉNÉRALE

ATHÈNES

QUATRE JOURS

DANS LE PÉLOPONÈSE

